

“Un livre émouvant et lumineux”

—London Literary Times

# Vies dans l'Ombre

avec J. Krishnamurti



RADHA RAJAGOPAL SLOSS

PAR LE MÊME AUTEUR  
(NON TRADUITS)

*INDIA BEYOND THE MIRROR / L'INDE AU-DELÀ DU MIROIR*

*THE STORY OF HAPPY VALLEY / HISTOIRE DE LA HAPPY VALLEY*

# **Vies dans l'Ombre avec J. Krishnamurti**

**RADHA RAJAGOPAL SLOSS**

*Traduit de l'anglais par François Swaen*

iUniverse, Inc.

Bloomington

# **Vies dans l'Ombre avec J. Krishnamurti**

**(Titre original : LIVES IN THE SHADOW WITH J. KRISHNAMURTI)**

*Copyright 2011 par RADHA RAJAGOPAL SLOSS*

*Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite ni utilisée sous quelque forme que ce soit et par aucun procédé, graphique, électronique ou mécanique, y compris la photocopie, l'enregistrement magnétique ou numérique ou dans tout système de stockage, sans le consentement écrit de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, sauf dans le cas d'analyses et de brèves citations dans un but d'exemple et d'illustration.*

*Première publication en Angleterre par Bloomsbury Publishing Ltd, 1991 Publié aux Etats-Unis par Addison-Wesley Publishing Co., 1993, 1994.*

*Vif remerciements à Faber and Faber Ltd pour avoir autorisé une citation extraite de «The Hollow Men» (Les Hommes Creux) de T.S. Eliot.*

*Les livres de iUniverse peuvent être commandés en librairie ou en contactant:*

*iUniverse*

*1663 Liberty Drive*

*Bloomington, IN 47403*

*[www.iuniverse.com](http://www.iuniverse.com)*

*1-800-Authors (1-800-288-4677).*

*Because of the dynamic nature of the Internet, any web addresses or links contained in this book may have changed since publication and may no longer be valid. The views expressed in this work are solely those of the author and do not necessarily reflect the views of the publisher, and the publisher hereby disclaims any responsibility for them.*

*Any people depicted in stock imagery provided by Thinkstock are models, and such images are being used for illustrative purposes only.*

*Certain stock imagery © Thinkstock.*

*ISBN: 978-1-4620-7176-0 (sc)*

*ISBN: 978-1-4620-7177-7 (e)*

*Printed in the United States of America.*

*iUniverse rev. date: 1/11/2012.*

# Contents

PRÉFACES

REMERCIEMENTS

INTRODUCTION

LE JARDIN DE SAUGE

1

LES ÂÎNÉS

2

LE VÉHICULE

3

LE VÉHICULE PREND LE VOLANT

4

LA NOUVELLE DÉCOUVERTE

5

DE RETOUR SUR LE SENTIER

6

LA CALIFORNIE

7

LE « PROCESSUS »

8

PROBLÈMES SUR LE SENTIER

9

UN VIRAGE À GAUCHE

10

CONTOURNER LES MAÎTRES

11

SUR LA VOIE

12

LE PAYS SANS CHEMIN

13

UN COUCOU DANS LE NID D'UN AUTRE

14

ENFANCE DANS LE JARDIN DU SAGE

15

AU-DELÀ DU JARDIN

16

SAGES ET OMBRES

17

UN JARDIN DE PAIX DANS UN MONDE EN GUERRE

18

WRIGHTWOOD

19

UNE ÉCOLE EST NÉE

20

L'OMBRE S'ÉPAISSIT

21

LA LETTRE

22

CHANDELLES DANS LA TEMPÊTE

23

EXIT LES PETITES CHANDELLES

24

L'INDE REVISITÉE

25

EXILÉ

26

UN MORATOIRE

27

UNE MAISON DIVISÉE

28

UN NOUVEAU CERCLE DANS L'OMBRE

29

LES ROUAGES DE LA JUSTICE

30

CENDRES POUR CENDRES

Ce livre est dédié à ceux à qui je dois mes souvenirs  
et à ceux qui m'ont fait partager les leurs,  
avec toute mon affection

## PRÉFACES

Ceci n'est pas seulement l'histoire d'une personne, J. Krishnamurti. C'est aussi l'histoire des relations de cette personne avec un certain nombre d'hommes et de femmes qui ont décidé de le suivre -de mes parents en particulier, Rosalind et Desikacharya Rajagopal-, et l'histoire des conséquences de cet engagement sur leurs propres vies. Les biographies et le film qui sont récemment sortis sur Krishnamurti omettent beaucoup de choses sur son parcours, soit par ignorance, soit par volonté hagiographique. La vérité historique ne peut s'accommoder de ces lacunes, surtout s'agissant d'une telle personnalité.

(1991)

Depuis que ce livre a été publié en Angleterre en mai 1991, j'ai reçu de nombreuses lettres et coups de téléphone. Mes correspondants, presque tous sans exception, m'ont exprimé leur gratitude pour avoir contribué à dissiper les zones d'ombre que j'évoquais dans ma première préface. De mieux connaître le côté humain de Krishnamurti et les contradictions entre son enseignement et sa vie privée a renforcé la signification de cet enseignement plutôt qu'il ne lui a nui. De mon côté, je suis reconnaissant à tous ces contacts. Ils m'ont fortifiée dans mon espoir que la plupart d'entre nous ne craignent pas de faire des découvertes susceptibles d'altérer notre perception de la réalité et que chacun est libre de tirer parti de ces découvertes en fonction de ce qui lui paraît essentiel en tant qu'individu responsable.

Mon regret est que Krishnamurti n'ait pas vécu assez longtemps pour voir ce livre, car j'ai fait tout mon possible pour qu'il sorte de son vivant. Il ne l'aurait peut-être pas lu, mais il aurait su qu'il était là et au moins une partie de lui aurait compris pourquoi je devais l'écrire.

(1993)

L'édition électronique permet de rendre les livres plus accessibles et abordables à travers le monde. Il m'a semblé intéressant de profiter de cette importante innovation pour rééditer *Lives in the Shadow with J. Krishnamurti* et sortir en même temps sa traduction en français (*Vies dans l'ombre...*) récemment achevée. Le texte est inchangé par rapport aux éditions précédentes mais le nombre des illustrations a été



considérablement augmenté.

Les adresses où l'on peut se procurer ces livres sont disponibles sur mon site : HYPERLINK “<http://www.RadhaRSloss.com>”  
[www.RadhaRSloss.com](http://www.RadhaRSloss.com).

(2011)

Illustrations

## REMERCIEMENTS

La législation en vigueur aux Etats-Unis exige, pour qu'un écrivain ou son exécuter littéraire puissent publier les lettres d'une personne, qu'ils y aient été expressément autorisés. Pour des raisons évidentes, je me suis abstenue de citer les lettres de Krishna à ma mère encore en ma possession. Mais ces lettres existent et sont garantes de l'exactitude des faits relatés ici.

D'autres documents concernent les mêmes événements. Certains sont actuellement gardés secrets et ne pourront être ni consultés ni utilisés avant quelques années. D'autres encore, auxquels j'ai eu accès, se trouvent dans la collection historique de mon père.

Je voudrais exprimer ma gratitude à Matthew Huxley à qui je dois d'avoir pu citer les lettres de Maria Huxley; à Christian von Ledebur et Ivan Moffat pour mes citations des lettres et poèmes de Iris Tree; à Joan Watts Tabernick pour ma citation de la lettre de Alan Watts à Blanche Matthias; Beatrice Wood pour m'avoir permis d'utiliser ses lettres et écrits; et à Sybille Bedford pour mes citations de son livre *Aldous Huxley* (Alfred Knopf/Harper & Row, New York, 1974). J'ai vivement apprécié la sensibilité et l'intelligence de Liz Cowen dans son travail d'éditrice, ainsi que le soutien et les conseils de Liz Calder et des autres membres de Bloomsbury. Je voudrais ajouter des remerciements particuliers à mon agent Rivers Scott pour sa confiance et son expertise. Merci aussi aux nombreux amis qui m'ont conseillée et ont partagé leurs souvenirs avec moi. Ils se reconnaîtront.

Enfin, et plus important, je veux remercier mon mari, dont l'amour, la patience et la perspicacité m'ont soutenue dans les moments difficiles qui n'ont pas manqué lors de l'écriture de cette histoire; mon père pour son profond intérêt non dénué d'inquiétude et son soutien silencieux pendant que j'écrivais; et ma mère pour son extraordinaire générosité : elle m'a confié toute sa correspondance et les parties les plus intimes de sa vie qui, n'eût été son attachement à la vérité, serait restée sereine et paisible.

(Mai 1991)

Entre l'idée  
Et la réalité  
Entre le mouvement  
Et l'acte  
Tombe l'ombre

Entre la conception  
Et la création  
Entre l'émotion  
Et la réponse  
Tombe l'ombre

... Entre la puissance  
Et l'existence  
Entre l'essence  
Et la descente  
Tombe l'ombre.

T.S. Eliot, *Les Hommes Creux* (1925)

## INTRODUCTION

### LE JARDIN DE SAUGE

Je revois encore tout cela dans des rêves tissés de lointaines réminiscences: la vaste pergola couverte de chèvrefeuille et de bignones protégeant une terrasse en brique; à une extrémité, le bassin à nénuphars rectangulaire où nageaient mes bébés canards; plus haut, des pelouses en terrasses à l'ombre de grands pins; un patio sous une tonnelle d'antiques rosiers. Et, finalement, la maison en bois de séquoia peinte en jaune. Avec, en arrière-plan, les collines arides de Ojai couvertes de cette végétation belle mais souvent inhospitalière qu'on appelle chaparral -sauge blanche et noire, manzanita, sumac et chêne vénéneux.

Notre jardin, avec ses pelouses et ses tonnelles assoiffées, constituait un véritable défi face à ce sauvage environnement. Mais son temps était compté -comme d'ailleurs l'étrange innocence de nos vies-, non seulement à cause de la pression desséchante du milieu naturel, mais également parce que nous allions être obligés de donner la priorité en espace et en arrosage à une exploitation d'orangers.

Cette orangerie était le domaine de mon oncle, Willie Weidemann. Il en gérait les ressources avec une compétence technique et un sens pratique dignes de ses origines allemandes. L'eau venait du canyon de Big Horn, juste derrière nous. Les sécheresses n'étaient pas rares. Nous nous adaptions à ce que le ciel nous accordait en eau de pluie et en conditions météorologiques. En été, nous laissions le terrain de croquet que nous nous étions aménagé sur la plus haute terrasse de la pelouse sécher jusqu'à se réduire à un brun tapis de bardane. Par souci d'économie, l'irrigation se faisait de nuit. Je peux encore entendre, comme par enchantement, le tsk tsk tsk des sprinklers et l'odeur que la terre grillée dégageait en s'humidifiant. Scintillants de gouttelettes dans la lumière de la lune, les orangers tendaient leurs feuilles d'argent pâle comme autant de petites mains orantes en quête de bénédiction. Durant l'hiver, généralement glacial, Willie devait travailler toute la nuit en ouvrant les sprinklers pour faire monter la température car, contrairement aux autres exploitants plus bas dans la vallée, nous ne possédions pas de ces moyens de chauffage au mazout qu'on appelait des « smudge pots » et qui se disposaient en rang le long des arbres. L'avantage étant quand même d'être épargnés par le voile de fumée noire qui enveloppait la vallée ces froids matins-là.

Le verger ne se contenta pas de prendre notre eau, il s'empara aussi de

notre espace. La pergola, la terrasse en brique et le bassin –ainsi que toutes les plantes exotiques dans le jardin- disparurent. Plus tard, on se rappellerait davantage la senteur de la sauge noire déposée sur nos doigts pendant nos promenades dans les collines que le parfum des charmilles de chèvrefeuille. A ma collection de canards, d'oies et de dindes familiers, s'ajoutèrent des animaux sauvages apprivoisés issus du chaparral : une mouffette, un tamia rayé, un écureuil rayé, des opossums, un bébé serpent royal et le tangara avec son aile cassée. Parfois aussi, durant les nuits de clair de lune, des coyotes venaient danser et glapir sur la plus haute de nos pelouses en terrasses, jusqu'à ce que l'aube les renvoyât rôder dans les collines. Souvent, l'odeur de la mouffette flottait autour de la maison. Une fois, nous vîmes un condor planer très haut dans le ciel juste au-dessus de notre maison en direction de son nid dans la Topa Topa Mountain toute proche.

Notre monde était un paradis pour les enfants et, me semble-t-il rétrospectivement, aussi pour les adultes.

La maison était déjà vieille quand je vins au monde. Elle avait grandi autour d'une salle de classe unique construite il y avait longtemps pour les filles des enseignants de l'école de garçons Thacher située plus haut sur la route. Elle fut baptisée « Arya Vihara », « La Maison des Aryens » en sanscrit, une dénomination qui m'a toujours embarrassée, spécialement à l'école durant la Seconde Guerre mondiale. Pas facile d'en expliquer la signification à mes amis, mais il y avait beaucoup de choses chez nous qui n'étaient pas faciles à expliquer; heureusement, de par mon éducation, je ne ressentais pas le besoin de le faire.



*1. Arya Vihara, Ojai, Californie, début des années 1920*

Il me suffisait de constater que les adultes avec qui je vivais à Arya Vihara paraissaient avoir trouvé un équilibre harmonieux entre leur vie en ermitage et leur travail à la ferme dans ce lieu hors normes.

Nous recevions beaucoup à Arya Vihara et c'était ma mère, Rosalind, qui s'occupait de nos hôtes. Il y avait trois repas par jour; petit déjeuner au lit pour ceux qui le voulaient; déjeuner sur la pelouse ou le patio quand il faisait beau; et dîner dans la salle à manger. Nous prenions un bain et nous nous changions avant de nous retrouver tous ensemble le soir. Il était clair pour tout le monde qu'on devrait s'abstenir de fumer et qu'il n'y aurait ni alcool, ni viande.

Mon père, Rajagopal, travaillait toute la journée jusque tard dans la nuit à l'arrangement et à l'édition des causeries, conférences et notes de Krishnamurti; il limitait ses apparitions au dîner et occasionnellement à une partie de badminton à quatre heures.

Par la suite, la rangée d'acacias qui bordait le passage entre le cottage de Krishnamurti et la maison principale finit par être également sacrifiée au verger. Mais avant que cela n'arrive, souvent je me dissimulais parmi les houppes jaunes et parfumées des fleurs d'acacias et là, perchée sur une

haute branche, j'attendais que ma future victime passe juste en dessous pour lui déverser malicieusement un bol d'eau sur la tête.

J'ignorais heureusement que cette personne avait jadis été proclamée « Instructeur du Monde » par les dirigeants de la Société Théosophique. Personne n'utilisa ce terme dans mon enfance. Comme je rencontrais des difficultés de prononciation, je transformai Krisnamurti en Krinsh et c'est sous ce nom que je l'ai toujours connu.

La vie changea considérablement avec la Seconde Guerre mondiale. Ma mère eut beaucoup plus de travail. Un jardin potager, des vaches, des poulets, des fromages à confectionner avec les surplus de lait et du beurre avec une baratte à main s'ajoutèrent aux travaux du ménage. On avait des ruches aussi. C'était ma mère et Krinsh qui revêtaient les filets et les gants pour s'attaquer aux ruches, tandis que je me chargeais de l'extraction du miel. Nous fûmes, de fait, autarciques pendant le conflit; en tant que pacifistes, nous ne voulions pas être une charge pour le pays. Notre effort de guerre a consisté à expédier le maximum de produits alimentaires au-delà des mers.

Ces années de guerre occupent une place de choix dans ma mémoire. Alors que la plupart des gens connaissaient des existences déchirées, nos vies à nous se sont trouvées liées et solidaires comme jamais elles ne l'avaient été auparavant et ne le seraient plus après. Mon père et Krinsh cessèrent de voyager et nous fûmes tous coincés à Ojai pour toute la durée du conflit. Mon père déménagea son bureau de Hollywood à Ojai. Le rationnement en carburant avait restreint les déplacements en voiture; nous devions par ailleurs l'économiser toute l'année pour garder la possibilité d'aller passer six semaines au Sequoia National Park l'été. Là, parmi les arbres gigantesques vieux de 3000 ans, nous étions rejoints par tout un groupe originaire de Ojai : famille, amis et femmes célibataires disciples de Krinsh qui suivaient discrètement ce dernier partout où elles le pouvaient.

Les personnes les plus proches de nous à l'époque, celles encore en vie aujourd'hui, doivent se demander ce qui a pu faire que tout ait si mal tourné par la suite, qu'une harmonie telle que celle qui semblait régner entre nous, une telle vitalité spirituelle et mentale et une telle entreprise mystique, aient pu voler en éclats et déboucher sur des affrontements aussi désastreux devant des tribunaux. Comment trois personnes -Krinsh, mon père Rajagopal et ma mère Rosalind- qui, pendant à peu près un demi-siècle, avaient semblé si indissolublement unies en partageant des existences d'une totale générosité, exemptes d'égoïsme, désintéressées, ont-elles pu se

trouver impliquées dans d'aussi cinglantes et amères accusations portées par l'une d'entre elles contre une autre ? Comment des idéaux de fraternité humaine, de renoncement à la violence contre toute créature, de libération de la peur, de l'ambition et de la culpabilité, comment des idéaux d'une telle élévation ont-ils pu dégénérer en une telle discorde? Les graines du conflit ont dû nécessairement être semées quelque part sur le chemin, en deçà de mes souvenirs.

Dans la première partie de mon livre, je remonte dans le passé jusqu'aux origines de la Théosophie, et je m'intéresse aux liens de mes proches avec cette Société ainsi qu'au rôle de catalyseur qu'elle a joué dans la formation de ma famille. La deuxième partie entremêle des souvenirs personnels d'incidents et de personnes en rapport avec nos vies, et la troisième décrit le triste résultat de ce qui a été semé longtemps auparavant.



*PREMIÈRE PARTIE: PREMIÈRES  
ANNÉES*

*LE CHEMIN DU DISCIPLE  
(DE LA FIN DU 19<sup>E</sup> SIÈCLE À 1931)*

## I LES AÎNÉS

Grandir auprès de l' « Instructeur du Monde », même si Krinsh avait renoncé à ce titre quatre ans avant ma naissance, offrait beaucoup d'avantages. Un flux régulier de gens intéressants et originaux passaient par chez nous, la plupart tout à fait sains mentalement. Notre existence était loin d'être celle de reclus mystiques ou de contemplatifs, si ce n'est que Krinsh devait se ménager des moments de solitude méditative dans son emploi du temps. Grâce à lui, j'ai échappé à l'un des plus grands dangers qui puissent guetter un enfant unique : celui de se retrouver au centre de l'attention générale. Tout le monde savait qui occupait ce centre : lui, et tout le monde était conscient de son magnétisme qui irradiait sans faiblir jusqu'aux confins du monde. Qu'un homme ne soit pas toujours prophète en son pays et qu'un astre aussi resplendissant que Krinsh présente toujours des côtés obscurs, cela, je serais amenée à le réaliser peu à peu.

Bien avant ma naissance, mes parents avaient décidé de consacrer leur existence à Krinsh et d'affronter les difficultés parfois inextricables qui ne manqueraient pas de se créer dans son entourage. Bien que travaillant très dur, ma mère, Rosalind, ne se départit jamais de l'aura de séduction ingénue qui avait été la sienne dès son arrivée à Hollywood en 1919. Les tensions croissantes dans sa vie ne devaient jamais non plus lui faire perdre ce talent de transformer toutes circonstances en sources de plaisir et d'intérêt. Elle adorait les jeux de toutes sortes et pouvait jouer aux échecs avec mon père aussi bien qu'au badminton avec Krinsh.

Enfant, je vis très peu mon père, et je ne le vis pas beaucoup non plus par la suite, mais sa personnalité était tellement forte que ce « peu » fut finalement beaucoup pour moi, et je sais maintenant que son influence sur moi fut très profonde. Je chérissais les rares moments où nous étions ensemble, car il n'y avait rien de futile en lui et tout ce qu'il disait, même son humour (il en avait beaucoup), était riche de signification.

Les rapports entre mes parents et Krinsh étaient souvent tendus et pleins de non-dits dans l'intimité et, quelquefois, le non-dit volait en éclats pour donner lieu à des disputes vociférantes pour des raisons qui m'échapperont pendant de nombreuses années. En présence d'autres personnes, ces tensions s'évanouissaient et tous trois donnaient l'image d'un cercle magique et réconfortant où les âmes troublées, déprimées ou confuses pouvaient s'inviter et trouver le repos. Alors les rires et les plaisanteries fusaient et venaient rompre la routine des discussions sérieuses. La

transparence de leur relation devenait presque tangible.

Les deux images de Krinsh –la publique et la privée- furent gravées très tôt dans ma mémoire. Que notre Krinsh privé fût si différent de celui qui paraissait quand des gens de l'extérieur venaient à la maison ne me troublait ni ne m'inquiétait. Notre Krinsh dont, bébé, je tirais les cheveux, sur les genoux de qui j'allais m'asseoir quand je voulais, qui embrassait mes genoux quand je les avais meurtris, qui tressait mes nattes, qui me prenait dans ses bras quand j'avais peur, qui embrassait la main de ma mère en guise de salut le matin, qui passait un savon à celle-ci quand elle se montrait inattentive, ou qui lui permettait de le réprimander, lui, quand il faisait des difficultés –ce Krinsh-là n'apparaissait jamais devant des étrangers. Du moment où Krinsh entrait dans une pièce occupée par de nouveaux visiteurs ou des amis pas très proches, aussi bien lui qu'eux changeaient de façon imperceptible, surtout s'il s'agissait d'adeptes. La seule façon qu'avait Krinsh d'essayer de se faire tout petit dans une pièce, comme s'il souhaitait que personne ne remarquât sa présence, attirait immédiatement l'attention. La conversation stoppait. « S'il vous plaît, ne vous interrompez pas à cause de moi ! Continuez ! » disait-il. Mais qui aurait osé le faire quand il était là ? Un silence respectueux s'établissait, tandis que toute l'attention et l'énergie dans la pièce se mettaient à couler vers lui, et c'était alors au pauvre Krinsh à relancer la conversation.

Les rares visiteurs qui avaient l'occasion d'être témoins de notre conduite « normale » étaient probablement choqués au plus profond d'eux-mêmes. Heureusement, personne n'était là le jour où ma mère, dans un mélange d'exaspération et d'espièglerie, lui envoya un plat d'œufs brouillés à la figure. Nous avons tous fini par trouver cela très amusant. Ce n'était pas la sorte d'incident qui menait à de vraies disputes entre eux. Celles-ci naissaient de causes gardées secrètes même pour moi.

Il y a d'autres adultes à qui je dois beaucoup en ce qui concerne ma conception de la vie alors en gestation. Ma grand-mère Sophia Williams, avec qui j'ai passé beaucoup de temps durant mes neuf premières années, me communiqua son amour de la musique, et sa fille aînée, ma tante Erma, son amour des livres, de l'histoire et de la nature. Une autre des filles de Sophia, Grace, avait épousé Willie Weidemann, et leur fils David fut l'un de mes compagnons de jeux, l'autre étant Krinsh. Comme les Weidemann vivaient juste à côté, David et moi étions inséparables du petit déjeuner au dîner.

Ce fut d'Erma en tout premier lieu que j'appris ce qui avait orienté nos vies au départ. Ce fut par Erma que je sus dans quelles circonstances, ma

mère, une Américaine de Buffalo, Etat de New York, avait rencontré trois jeunes hommes originaires d'Inde dans une lointaine vallée de Californie : Krinsh, son frère Nitya, et Rajagopal mon père. Tout cela arriva à cause de la Théosophie. Seule Erma discuta sérieusement de Théosophie avec moi dans ma prime enfance. Le grand fossé entre Krinsh et la Société Théosophique s'était creusé quelques années avant ma naissance. Erma fut ma première et plus importante source d'informations sur les fondateurs de la Société et leurs principes. Ce fut elle également qui me présenta la rencontre et le mariage de mes parents comme une parfaite illustration de ces principes : l'union de l'Est et de l'Ouest, la fraternité universelle, la destruction des barrières et des préjugés culturels. Peu importait ce que « mes adultes » allaient faire plus tard : pour Erma, ils devaient une grande partie de leur condition, philosophique, psychologique et matérielle, à leurs aînés Théosophes.

Erma expliquait que la Société Théosophique, fondée par une Russe et un Américain, était basée sur leur interprétation du bouddhisme, de l'hindouisme et une combinaison de diverses théories occultes propre aux fondateurs. Son but était d'explorer les mystères de la nature et les pouvoirs latents de l'homme en s'aidant de l'étude de la philosophie orientale pour les éclairer. Elle était ouverte aux croyants et aux non-croyants, aux orthodoxes et aux non-orthodoxes. Dans les premiers temps, la Théosophie exerça une forte attraction sur les gens qui trouvaient peu de réconfort ou peu de satisfaction dans l'orthodoxie mais ne pouvaient se résoudre pour autant à rallier le camp des athées. Elle intéressa aussi ce petit groupe de libres-penseurs, peu nombreux mais intelligents, qui, tout en se disant athées, étaient néanmoins à la recherche de ce qui pourrait les nourrir spirituellement parmi les fruits de la science du 19<sup>e</sup> siècle. A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, il était inévitable que le large éventail d'idées et d'activités offert par la Théosophie attirât une grande variété d'individus. Il y avait ceux qui, intellectuellement, étaient séduits par le côté interculturel des objectifs de la Société. Beaucoup de jeunes pousses politiques en Inde, après des décades d'oppression colonialiste et de dénigrement par les Britanniques, trouvèrent une raison d'espérer et un soutien moral dans la découverte du vif intérêt des Occidentaux pour leur héritage culturel et philosophique. Presque tous les pays dans le monde occidental, ainsi que l'Asie et l'Australie, eurent des sections nationales et régionales de la Société. Les revendications et les activités hautes en couleur et quelquefois sensationnelles de certains de ses membres intriguèrent la presse mondiale qui s'y intéressa de près pendant des décennies.

Toute jeune, je trouvais les récits d'Erma sur ces premiers Théosophes

beaucoup plus pittoresques que la philosophie que Krinsh avait formulée après avoir rompu de lui-même avec eux. Malgré le scepticisme souvent affiché à la maison au cours des dîners à propos de la Théosophie (spécialement en la compagnie d'hôtes comme Aldous Huxley), Erma me dépeindra plus tard l'ambiance de cette époque lointaine.

Ses beaux yeux vert noisette écarquillés d'émerveillement, elle me racontait ces choses, non par défi ou esprit de contradiction, mais parce qu'elles faisaient partie de sa propre mémoire et revêtaient une importance vitale pour elle.

J'appris ainsi qu'en 1873, Helena Petrovna Blavatsky, une émigrée russe, petite-fille de princesse, était arrivée à New York. Mue par un intérêt assez singulier pour le spiritisme, elle trouva rapidement le moyen de rencontrer le Colonel Olcott, un avocat qui avait servi pendant la Guerre de Sécession comme enquêteur sur les profiteurs et les fraudes. A l'époque, Olcott observait les activités d'un groupe de spirites pour une série d'articles dans un journal. Ensemble, en quelques années, ces deux explorateurs des phénomènes occultes allaient former la Société Théosophique.



## *2. Helena Petrovna Blavatsky*

Erma semblait tout à fait à l'aise avec cette affirmation de Blavatsky selon laquelle, toute jeune enfant, elle avait reçu la visite d'une personne grande, sombre, mystérieuse en qui elle avait cru voir son protecteur. Blavatsky pensait qu'il l'avait sauvée en plusieurs occasions où elle avait frôlé la mort ou risqué d'être sérieusement blessée. Plus tard, elle l'identifierait comme le Maître Morya qui, avec un autre Adepte, le Maître Koot Hoomi l'avait choisie pour leur servir de messagère sur terre.

Pour Blavatsky, ces Adeptes étaient mortels, naissaient comme nous et étaient destinés à connaître le même sort final. Leur but était d'aider l'humanité à traverser les périodes particulièrement difficiles de son évolution. Toute sa vie, Blavatsky déclara sentir leur présence protectrice, et ses écrits leur furent étroitement associés. Elle en fit la pierre de touche du mouvement Théosophique. Par la suite, d'autres membres affirmeraient se trouver en communication directe avec eux, prétendant recevoir les instructions et conseils des Maîtres de manière également indépendante. Comme même Erma devait l'admettre, cela conduirait parfois à des conflits et des scissions au sein de la Société. Quand je me risquerai à vérifier l'idée des Maîtres auprès de Krinsh, celui-ci se contentera de grogner « Sans intérêt ! »

Je trouvais en fait Blavatsky et ses Maîtres bien trop intéressants pour être écartés d'un grognement et je priai bientôt Erma de m'en dire plus. J'appris que Blavatsky était une jeune femme obstinée et non-conformiste. Pour faire mentir une gouvernante qui lui dit d'un ton railleur que personne ne voudrait jamais l'épouser, elle se fiança avec un homme trois fois plus âgé qu'elle. Horrifiée par ce qu'elle avait fait, elle essaya de rompre ses fiançailles à plusieurs reprises. En vain. Mais une fois mariée, faisant preuve d'une ingéniosité et d'un courage remarquables, elle réussit à se soustraire à l'étroite surveillance conjugale et, à 17 ans, se lança dans de grands voyages. Etrangement, Krinsh semblait faire bien meilleur accueil aux exploits terrestres de Blavatsky qu'à ceux qu'elle aurait accomplis sur le plan occulte. On pouvait raisonnablement croire qu'elle avait rejoint les forces du patriote Italien Garibaldi lors de sa campagne pour l'unification de l'Italie. Le Colonel Olcott affirmait avoir vu son bras gauche brisé en deux endroits par un coup de sabre à la bataille de Mentana où elle servait comme volontaire. Elle lui montra également la trace d'une balle de mousquet encore incrustée dans son épaule et une autre dans sa jambe droite. Une cicatrice juste sous son cœur marquait l'endroit où elle avait été poignardée avec un stylet – une blessure si profonde qu'elle avait été laissée pour morte dans un fossé. Blavatsky, apparemment, ne désirait pas que ces détails parvinssent à la connaissance du public car, lorsqu'elle les trouva dans un reportage du *American Mercury*, elle déclara que c'était un mensonge et que ce n'était l'affaire de personne, qu'elle n'avait jamais fait partie de l'armée de Garibaldi et qu'elle était juste allé faire le coup de feu avec des amis à Mentana pour les aider à chasser les papistes. (Krinsh adorait le passage relatif à la chasse aux papistes.)

Cependant, en circulant parmi les Théosophes, cet épisode de Mentana gagna encore en pittoresque. Une version fut que Blavatsky avait trouvé la

mort à la bataille de Mentana. Elle gisait morte dans le fossé quand le Maître Morya intercédait pour elle, décidant que son corps ferait un bon véhicule pour un autre *Chela* (disciple étudiant) pour prendre en charge et poursuivre le travail des Adeptes. Aussi bizarre qu'il pouvait être, ce récit fut cautionné par le Colonel Olcott. Cet homme d'une patience à toute épreuve, rationnel, mais quelquefois crédule, rencontrait beaucoup de difficultés avec l'esprit fantasque et puissant de Blavatsky, qu'il avait du mal à raccorder à son physique de lady victorienne. Olcott, parfois, tard dans la nuit, surprenait Blavatsky travaillant sur ses mémoires. Inconsciente de sa présence, elle enchaînait les gestes de diviser en deux une invisible barbe et d'en tirer chaque moitié au-dessus de ses oreilles. La pantomime était si vivante qu'Olcott pouvait presque voir la longue et fine barbe portée dans le style *Rajput* par un des Maîtres.

Beaucoup d'histoires sur la vie de Blavatsky, apocryphes ou non, sont certainement extraordinaires, même s'agissant d'une dame de cette époque fertile en femmes hors du commun. Elle stupéfia une fois un commandant de bateau, qui raconta plus tard qu'il l'avait vu allumer son cigare sans allumettes ni autre moyen qu'il ait pu noter, debout contre le bastingage au milieu d'une tempête épouvantable. Toutes les autres créatures vivantes s'étaient retirées dans l'entrepont.

Pour Blavatsky, les années qui ont le plus compté dans son évolution spirituelle furent celles qu'elle affirmait avoir passées à vivre et étudier avec les Maîtres dans leur résidence occulte au Tibet. Elle apprit à matérialiser des objets et à recevoir des messages écrits de la part des Maîtres. Quand Aldous Huxley vint rejoindre notre cercle familial, il soutint que Blavatsky était un charlatan accompli et traita ses matérialisations de tristes canulars. Visitant le Theosophical Museum à Adyar une trentaine d'années plus tard, je pus y voir les prétendus objets matérialisés, mais cela ne m'éclaira pas davantage sur la question.

Ce fut la mission spéciale de Blavatsky de créer la Société Esotérique dans les rangs Théosophiques. La Société Théosophique accueillait toute personne sincère désireuse d'en devenir membre. La Société Esotérique, ou ES (Esoteric Society) comme il advint qu'on l'appela par la suite, était, elle, strictement réservée à ceux qui avaient prouvé leur dévouement à la Théosophie, essentiellement par leur travail. On estimait ces membres choisis fin prêts pour avoir la révélation des anciennes sagesse qui devaient les aider tout le long du «Sentier » des Maîtres. L'appartenance à la ES devait rester absolument secrète. Mais je découvris bientôt qu'à une certaine époque, Krinsh et mon père, aussi bien qu'Erma, en avaient fait partie.

Jusqu'à la fin, Blavatsky éprouva une forte antipathie envers la religion, spécialement le christianisme (une attitude qui lui valut beaucoup d'ennemis). Elle considérait les religions modernes comme des formes dégradées de la « religion de la sagesse » originelle. Contrairement à ses camarades Théosophes, elle détestait les cérémonies et les rituels et ne s'imposait jamais de restrictions à elle-même en matière de comportement ou de régime alimentaire -comme le végétarisme-.

Erma avait l'habitude de dire que le mariage de mes parents résultait d'un inéluctable enchaînement de circonstances qui avait commencé avec la rencontre de son grand-père, Carl Waldo, avec Madame Blavatsky. Jeune homme, Carl Waldo avait quitté son milieu aristocratique en Allemagne pour émigrer en Amérique où il était devenu franc-maçon –ce qui lui avait valu d'être excommunié- et avait fini par faire fortune dans les fiacres. Ce grand-père fut à l'origine de l'engagement d'Erma dans la Théosophie, un engagement qui devait affecter non seulement sa vie, mais également les vies de sa mère et de ses trois sœurs.

« Tout cela a commencé avec un corps, » me dit un jour Erma, « et pas un corps astral : un cadavre. »

Un jour, en mai 1876, Carl Waldo descendit de Buffalo à New York pour assister à des funérailles dans un temple maçonnique. Le défunt, un membre de la noblesse Bavaroise, Joseph Henry Louis, Baron de Palm, Chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Malte, Prince de l'Empire Romain et membre de la Société Théosophique, devait devenir plus célèbre mort qu'il ne l'avait jamais été de son vivant. Il avait laissé ses biens terrestres (qui étaient nuls) et son corps, ce qui allait se révéler plus significatif, au Colonel Olcott comme exécuteur testamentaire. Le Baron avait spécifié qu'il désirait être incinéré. Ce n'était pas une demande facile à satisfaire. Olcott dut attendre six mois après les funérailles avant que le premier crématorium en Amérique fût achevé. La dépouille du Baron fut la première aux Etats-Unis à être publiquement incinérée par autorisation officielle; un événement largement couvert par la presse nationale.

Aux funérailles à New York, Carl Waldo trouva le temple maçonnique plein de spirites, journalistes et éléments perturbateurs. Dans l'assistance, apportant son soutien moral à son ami Olcott, se trouvait Helena P. Blavatsky. Bien que l'intérêt de Carl pour Blavatsky et sa petite Société s'éveillât à cette occasion, il regagna Buffalo aussi peu engagé dans la Théosophie qu'il ne l'était dans toutes les nombreuses philosophies qu'il avait explorées au cours de sa vie. Mais son récit éveilla un intérêt durable chez sa petite-fille Erma.



Les aïeux d'Erma étaient un mélange d'idéalistes et d'athées, de pacifistes et d'excentriques. Elle s'en montra toujours très fière. Son père, John Williams, était, sinon un athée déclaré, du moins totalement opposé à quelque pratique religieuse que ce fût, ce qui ne l'empêchait pas de citer les Ecritures à son avantage quand bon lui semblait.

Rosalind vint au monde, dernière de quatre filles, au moment où le mariage de ses parents allait de mal en pis. Sophia Williams avait épousé John sous le coup d'une déception sentimentale et n'était jamais arrivée à l'aimer. Elle avait passé sa première grossesse à pleurer et les trois suivantes à pleurer également. Le caractère jadis égal de John devint capricieux. Erma racontait qu'il pouvait sortir de la maison doux comme un agneau le matin et rentrer enragé comme un lion ou vice versa. Il s'était certes consacré à la politique (il fut élu deux fois à l'assemblée de l'Etat de New York), mais il n'oublia jamais qu'il était un artiste et il passait de longues heures à peindre dans son grenier, la nuit, obligeant Rosalind à tenir une lanterne en l'air jusqu'à ce qu'elle ait l'impression que son bras allait se transformer en branche morte. En 1919, quand Rosalind eut 16 ans, Erma Williams emmena sa famille en Californie, libérant ainsi sa mère d'un mari devenu un étranger et ses sœurs d'un père tyrannique.

Erma et Rosalind étaient toutes deux dotées d'un tempérament aventureux. Elles s'épanouirent tandis que le train les emportait à travers prairies et déserts et que les terres du Far West déroulaient leur immensité sans fin sous leurs yeux. Elles n'imaginaient pas alors à quel point elles allaient devoir faire preuve d'ouverture d'esprit pour affronter l'avenir qui les attendait.

L'enclave de la Théosophie nichait à quelques blocs d'Hollywood Boulevard et de sa frénésie. Là, dans des fantaisies architecturales allant du cottage anglais au temple hindou, vivait une colonie de Théosophes venus de tous les pays. Ce n'était évidemment pas le monde du cinéma d'Hollywood qui les attirait, mais l'air pur, le soleil et l'ambiance de liberté spirituelle du bassin de Los Angeles.

Son visage classique, sa chevelure dorée et son teint naturellement coloré valaient souvent à Rosalind d'être prise pour une jeune actrice, au grand dam de Sophia sa mère. A cette époque, Hollywood Boulevard, avec son tramway au milieu de la chaussée, était le théâtre de beaucoup d'intermèdes exotiques. On y voyait Pola Negri promener son léopard apprivoisé, ou encore cette « Mack Sennett Bath Beauty » Gloria Swanson; Harold Lloyd y exécutait des acrobaties insensées sur le Taft Building. Deux ou trois kilomètres plus loin, le long d'un Sunset Boulevard encore rural, se

construisaient des manoirs flamboyants pour les stars et les magnats du cinéma.

Mary Gray, Bostonienne de grande distinction et Théosophe, offrit à Erma un poste de responsabilité dans sa petite école du Open Gate dans la Ojai Valley, une vallée située à environ 130 kilomètres au nord d'Hollywood, où elle s'était transplantée elle-même avec ses enfants et qui était déjà un centre Théosophique. Erma prit vite des dispositions pour faire monter sa propre famille à Ojai. Rosalind s'installa dans la maison de Mary Gray avec Erma, tandis que Sophia et Grace allèrent habiter un petit bungalow dans la propriété voisine de celle de Mary Gray.

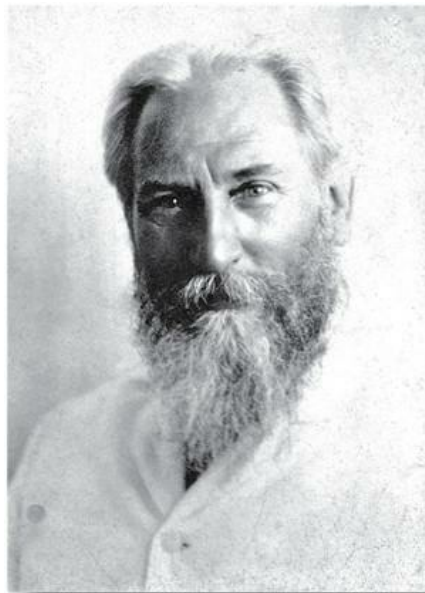
Sophia, pianiste de talent, alors dans sa cinquantaine, ne réussit jamais à aimer la campagne. Elle avait quitté l'endroit où elle était née, où elle avait passé toute sa vie au sein d'une fratrie solidement unie dans l'amour de la musique, pour se retrouver dans une petite maison de campagne dans une vallée sèche et rocailleuse, au milieu d'un groupe de Théosophes qui ne lui inspiraient ni intérêt ni réprobation. Son déménagement pour la Californie lui avait demandé beaucoup de courage. C'était une fille de la ville et elle retourna à Hollywood pour s'y installer et y passer les vingt dernières années de son existence.

Aucun de mes aînés n'avait rencontré Blavatsky et il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'ils n'aient pas le même avis sur elle. Le cas de cet autre personnage pittoresque de la même époque, Charles Webster Leadbeater, était différent. Mon père et ma mère aussi bien que Krinsh l'avaient bien connu, en effet, et, pendant des années, je resterai troublée par leurs grandes différences d'opinion à son sujet. Il était clair que Leadbeater avait joué un rôle clef dans la vie de mon père et celle de Krinsh. C'était lui qui les avait « découverts » encore tout jeunes garçons et les avait sortis de leurs milieux et de leurs familles pour les propulser vers des avenir qu'il se proposait de rendre extraordinaires.

Ils étaient tous d'accord : Leadbeater était quelqu'un d'impressionnant avec son visage puissant, sa barbe blanche imposante et ses yeux perçants. On me raconta cette histoire sur lui; c'était pendant une tournée de conférences; il était arrivé à Hollywood où il devait loger chez d'autres Théosophes; après avoir observé deux types bâtis comme des armoires à glace se colleter avec sa très grosse malle et peiner à la soulever dans les escaliers, il avait grogné avec mépris « Hmph ! Mangeurs de viande ! » puis il l'avait chargée sur ses propres épaules sans difficulté.

Ma mère en garde le souvenir d'un vieil homme gentil bien que ferme, qui ne lui inspirait aucune crainte. Mon père, qui connut Leadbeater

principalement à travers une correspondance suivie pendant plus de 10 ans, parlait toujours de lui avec affection et gratitude pour ses conseils pratiques et spirituels. Erma avait une foi Théosophique inébranlable dans les connaissances occultes de Leadbeater. Krinsh le dépeignait comme quelqu'un de dur et autoritaire et je ne décelais aucune gratitude ni affection dans ses propos sur son vieux protecteur à qui il devait pourtant sa première formation, la restauration de sa santé et son incroyable avenir. Mes parents ne mettaient jamais en question l'intégrité de Leadbeater. Krinsh lui-même ne doutait pas de son honnêteté « terrestre », même si, à l'époque de ma naissance, il semblait avoir rejeté les révélations occultes de cet homme, qui prétendait avoir découvert Krinsh par clairvoyance.



### *3. Charles Webster Leadbeater*

Les aventures de Leadbeater sont aussi fantastiques que celles de Blavatsky. Il avait une vive imagination. Son style d'écriture ne permettait pas de faire la distinction entre la réalité et le fantasme. Chaque mot pouvait donner l'impression d'un fait; ses descriptions étaient impressionnantes et convaincantes; par exemple, il était capable de mettre en mots très simples des observations complexes faites dans le champ mouvant de la science moléculaire.

Quand on considère l'ensemble des écrits de Leadbeater qui exploraient tout, de l'évolution métaphysique de l'homme jusqu'au système solaire, le plan astral, les formes mentales, la structure moléculaire, la conscience des pierres, la transsubstantiation et les génies élémentaires, on peut comprendre que, pour certains, une telle œuvre ne puisse s'expliquer que

par l'intervention de moyens occultes. Ces écrits représentent de toute façon un effort surhumain proche de la performance réalisée par Blavatsky.

Une des mes histoires favorites concernant Leadbeater est un récit de ses exploits en Amérique du Sud où son père dirigeait la construction d'une voie ferrée. Au cours d'un déplacement dans la jungle, Charles, son frère Gerald et leur père sont capturés par des rebelles, dont le chef exige qu'ils rejoignent leurs rangs sous peine d'être exécutés. Les rebelles se préparent à leur imposer un serment d'allégeance impliquant qu'ils piétinent un crucifix. Horrifié, le père de Leadbeater se précipite d'un bond dans la jungle et disparaît. On ordonne alors à Gerald de piétiner le crucifix. Ayant refusé de le faire, il est abattu. Charles est ligoté entre deux arbres et un feu est allumé sous ses pieds. S'évanouissant sous la douleur, Charles voit tout à coup son frère mort, Gerald, debout devant lui, l'air tranquille et heureux. Leadbeater est rassuré par cette vision et tient jusqu'au milieu de la nuit où son père revient le sauver. Quand une troupe de volontaires part combattre les rebelles, Charles sollicite la permission d'accompagner les cavaliers en espérant que cela lui donnera l'occasion de venger la mort de son frère. Finalement, Leadbeater se retrouve face au chef qu'il attaque à l'épée. Bien que se mesurant au « meilleur escrimeur » d'Amérique du Sud, le jeune Leadbeater prend le dessus sur son ennemi et pointe son épée sur sa gorge. Juste à ce moment-là, le crucifix d'argent et d'ébène que Leadbeater porte autour de son cou tombe par terre. Voyant cela, le chef des rebelles implore grâce. Insensible, Leadbeater s'apprête à plonger son épée dans la gorge de son adversaire. Cependant, il sent son bras retenu en arrière. Tournant la tête, il voit son défunt frère. Le rebelle le voit aussi et est terrifié. Incapable d'accomplir sa vengeance, Leadbeater s'en va en laissant son ennemi effondré sur le sol, « sauvé par un fantôme » comme il intitulera plus tard cette histoire. (Ce ne fut pas la fin de Gerald qui, selon Leadbeater, se réincarna par la suite en un jeune Cinghalais, Jinarajadasa, que Leadbeater découvrit, instruisit et prit au sein de la Société Théosophique, et qui, un jour, devint le Président de cette Société.)

Les plus anciennes biographies de Leadbeater racontent qu'il est passé par Oxford et qu'il a été ordonné prêtre dans l'Eglise d'Angleterre. Il se rendit compte assez vite qu'il n'était pas fait pour une telle orthodoxie, d'accord en cela avec ladite Eglise qui le laissa partir sans regret.

Un jour, au cours d'un voyage en mer, Leadbeater parla avec le même commandant qui avait observé Blavatsky allumant son cigare dans la tempête. Il fut tellement intrigué qu'il enquêta sur cette femme extraordinaire. Ce qu'il découvrit le mena à la Société Théosophique, dont il devint membre en 1883.

L'année suivante, il rencontra Blavatsky et l'accompagna en Inde où il entra en contact avec les Maîtres. Sa foi dans Blavatsky et dans la Société était déjà si grande qu'il abandonna tout pour s'y consacrer. En 1885, le Colonel Olcott l'invita à Ceylan pour l'aider à y relancer l'intérêt pour le bouddhisme. Tous deux réussirent remarquablement dans cette entreprise. A Ceylan, Leadbeater finit par fonder une école anglaise pour garçons qui allait se développer et devenir un établissement d'enseignement supérieur de première importance.

La biographie de Leadbeater par Gregory Tillett, publiée en 1982, a jeté le doute, au moins parmi les non-Théosophes, sur certaines parties de son histoire admises jusque là. Tillett déterra une date de naissance d'après laquelle Leadbeater eût été trop jeune pour ses exploits en Amérique du Sud à l'époque où il prétendait les avoir accomplis. Tillett ne trouva aucune trace d'un jeune frère Gerald. Il est possible que, dans son cas comme dans celui de Blavatsky, Leadbeater ait été dérangé par l'envie d'embellir ou de réécrire son histoire du début pour qu'elle corresponde mieux au rôle qu'il considérait comme son destin.

Par certaines conversations surprises par hasard, j'appris que Leadbeater fut la cause et le centre de nombreuses tempêtes au sein de la Société Théosophique, mais mes aînés étaient unanimes pour rejeter les allégations d'immoralité portées de temps à autre contre lui.

Quoi qu'on pense des histoires occultes, des expériences et des mœurs de Leadbeater, il avait, comme mon père l'a toujours souligné, de nombreuses qualités dignes d'admiration. Il voua la dernière moitié de sa vie à différents aspects de la Théosophie. Il avait la vocation de l'enseignement et s'appliqua à développer la conscience des jeunes gens autour de lui. Ce fut le plus important travail de sa vie. Beaucoup de ses idées, particulièrement celles qui concernent ce qu'aujourd'hui on appelle l'éducation sexuelle, étaient trop avancées pour son époque victorienne pour ne pas apparaître comme des outrages aux bonnes mœurs.

Il y avait quelqu'un sur qui mes aînés étaient totalement d'accord cette fois –Annie Besant. Plus que n'importe qui d'autre, elle leur inspira le désir de s'engager dans ces voies qui, d'abord distinctes, devaient finir par converger et déboucher sur l'œuvre de leur vie.

Les membres de notre cercle, et tous ceux qui l'avaient connue et que j'ai pu rencontrer, parlaient d'elle avec la plus haute –presque révérencielle– estime. Encore aujourd'hui (1991), mon père dit qu'il lui est redevable de tout ce qu'il lui est arrivé de bien dans la vie. Ma mère fut guidée par elle à plusieurs niveaux, dont certains ne se sont révélés que ces dernières années.

Même Krishna, qui lui brisa presque le cœur, continua à dire qu'il l'aimait longtemps après sa disparition. Mes parents et Krinsh la connurent dans les vingt dernières années de sa longue vie aux multiples facettes –après sa conversion à la Théosophie.

Ma mère me décrivait ses yeux : bleus, pénétrants, extraordinaires; sa tête avait une belle forme; sa chevelure blanche était abondante et elle adorait que ma mère la brosse. Elle dirigeait les jeunes gens de son entourage d'une main ferme mais avec gentillesse, enseignant par l'exemple, par sa propre exigence, par sa façon de rester assise tranquillement sans s'agiter pour éviter de gaspiller une précieuse énergie, par sa ponctualité, sa fiabilité, son dévouement et son respect des vocations des gens quel que soit leur choix. Elle était constante et loyale dans ses amitiés.

Annie était fière d'être aux trois-quarts Irlandaise. Son père était mort de la tuberculose quand elle avait seulement 5 ans. Sa mère eut la vision anticipée de l'enterrement de son mari, mais avait été ensuite trop malade de chagrin pour y assister. D'abord Annie avait attribué cette clairvoyance hors du commun à une aberration psychologique chez sa mère. Plus tard, comme Théosophe, elle trouva cela plus facile à expliquer.

En 1867, Annie épousa un jeune pasteur, Frank Besant. Leur intérêt commun pour l'Eglise Anglicane les avait rapprochés, mais leur mariage était voué à l'échec dès le départ. Frank Besant exigeait une totale soumission chez sa femme et, froid et implacable, recourut souvent à la violence physique pour l'obtenir.

La naissance de leur premier enfant, Arthur Digby, eut lieu après une grossesse difficile. Annie perdit presque son second enfant, Mabel, à la suite d'une grave coqueluche. Elle resta assise des jours durant avec le pauvre bébé sur ses genoux, impuissante à lui venir en aide. Le médecin, jugeant le cas désespéré, laissa finalement une petite bouteille de chloroforme pour soulager son agonie. En lui administrant le médicament avec soin, Annie réussit à suffisamment réduire l'intensité de ses symptômes pour lui permettre de se remettre à respirer plus normalement puis à guérir.

Le spectacle de la souffrance de cette innocente créature menacée de mort avait ébranlé Annie dans ses convictions. Après un profond examen de conscience et des entretiens avec quelques-uns des plus importants représentants de l'Eglise d'Angleterre, elle arriva finalement à la conclusion que Dieu n'existe pas. Elle quitta son mari. Celui-ci, arguant du scepticisme et du matérialisme résultant de l'évolution philosophique de sa

femme, obtint alors la garde des deux enfants. (En un premier temps, Annie avait obtenu la garde de la petite fille, Mabel.) Plutôt que d'impliquer Digby et Mabel dans un pénible conflit, Annie accepta ce cruel jugement. Cependant, elle resta toujours persuadée que son fils et sa fille, une fois adultes, lui reviendraient de leur propre chef. En ceci, comme en bien d'autres circonstances, la vie lui donna raison. Tout en s'abstenant de s'engager dans une longue bataille juridique avec son mari concernant ses droits en tant que mère, Annie décida que les autres femmes ne devraient pas souffrir aussi facilement du même sort. Elle travailla à changer la loi sur les droits des femmes dans le divorce. Elle décida aussi qu'aucun enfant sans abri ou ayant été victime de mauvais traitements ne croiserait sa route sans qu'elle ne réagisse. Elle s'engagea activement avec toute son énergie dans des mouvements de réforme sociale.

A 40 ans, Annie était connue dans tout le monde anglophone comme étant à la fois un des plus grands orateurs de son temps et une femme courageuse aux prises avec ces thèmes réformistes représentant le comble de l'horreur pour la société conservatrice des années 1880 : le contrôle des naissances et l'organisation syndicale. Elle supportait avec courage et dignité le ridicule et le mauvais renom que lui attiraient ses activités dans les cercles radicaux des socialistes Fabiens, des suffragettes et de Charles Bradlaugh, un matérialiste notoire.

Quand en 1888, elle rencontra Blavatsky, elle avait déjà lu et fait la critique de son dernier livre sur les mystères, *The Secret Doctrine* (La Doctrine secrète), et elle était prête pour un nouveau et complet changement de cap. Elle en était arrivée à penser qu'elle ne pourrait pas se contenter plus longtemps d'une philosophie matérialiste et que son travail en faveur de la fraternité humaine pourrait davantage porter ses fruits sous la bannière de la Théosophie. Mais si la Théosophie provoqua de profonds changements chez elle, Annie, de son côté, provoqua également de profonds changements dans la Théosophie de par sa nature altruiste et ses penchants humanitaires. Blavatsky soutenait que le matérialisme et l'athéisme n'étaient pas des obstacles pour devenir Théosophe. Néanmoins, Annie s'éloigna vite de son propre scepticisme. Elle en vint à croire, sans réserve, à l'existence des Maîtres et du plan occulte à partir duquel ces derniers cherchaient à guider le monde et à le sortir de sa situation conflictuelle, situation engendrée par le combat de la fraternité noire contre la fraternité blanche, de la magie noire contre la magie blanche. Elle et Blavatsky devinrent des amies très proches; après quoi Annie eut une série d'expériences mystiques qui la touchèrent au plus profond et la soutinrent dans certaines difficultés ultérieures.

Un des plus proches amis d'Annie était George Bernard Shaw qui, longtemps, l'avait admirée autant pour son intelligence que pour son charme et son magnétisme. Shaw lui avait présenté le végétarisme comme une pratique éthique et Annie s'y était convertie quelques années avant de devenir Théosophe. Mais il fut stupéfait et perplexe, vexé même, par cet extraordinaire changement chez une femme qu'il respectait si profondément pour le rationalisme et l'efficacité dont elle faisait preuve dans ses activités temporelles. Il avait même suggéré une fois qu'ils se marient, mais elle déclina son offre en rédigeant à la place un contrat de vie commune auquel Shaw, quand il l'eut lu, réagit en levant les bras au ciel et en s'exclamant : « Seigneur, femme ! Mais c'est encore pire que n'importe quel mariage. » S'ils restèrent proches, Shaw ne suivit jamais Besant dans sa nouvelle approche philosophique.



#### *4. Annie Besant telle que l'a connue George Bernard Shaw, ca 1895*

Contrairement à Blavatsky qui, au grand dam des Théosophes, fumait sans cesse des cigares, mangeait de la viande, jurait, proférait des insanités et avait la langue bien acérée, Annie Besant adopta un code hindou strict dans sa vie quotidienne, incluant le port d'une tenue indienne et la *pûja* (pratique des rituels de propreté et purification traditionnels). Cependant, elle ne chercha jamais à imposer ses propres convictions à qui que ce soit d'autre.

Devenue Présidente de la Société Théosophique en 1907, il ne fut pas question pour elle de se limiter aux devoirs de cette charge toute absorbante qu'elle fût dans son cas. Une autre cause fut centrale dans sa vie : celle de l'indépendance indienne. A un moment, elle mit délibérément sa vie occulte



de côté pour revenir à la politique. Elle ne perdit jamais cette éloquence et cette endurance qu'elle avait acquises au cours de ses années de combat pour les droits de l'homme et un meilleur ordre social. Il serait difficile de trouver quelqu'un, dans n'importe quel domaine, qui a combattu avec succès pour tant de causes humanitaires.

A un moment, Annie Besant décida de se laisser guider davantage par Charles Leadbeater en se fiant à son savoir et à ses expériences occultes avec les Maîtres. Certes, elle continua à avoir des révélations de son côté, mais l'essentiel de son énergie devait être consacrée à sa lutte en faveur du Home Rule Indien. En Leadbeater, elle trouva un ami spirituel sur lequel elle put s'appuyer pour prendre ses décisions les plus cruciales, celles prises dans cette région suprasensible censée exister au-delà du monde tangible –le plan astral.

Leadbeater, grâce, soit à ses pouvoirs occultes, soit à une intuition et une perspicacité exceptionnellement développées, eut le talent de découvrir des jeunes gens prometteurs. Jinarajadasa, qu'il croyait être l'incarnation de son frère, ne fut que la première de ces découvertes. Quelques années plus tard, en 1909, il en fit une deuxième qui devait avoir les plus graves conséquences pour la Société et beaucoup de ses membres, et par-dessus tout pour Annie Besant à qui elle allait faire connaître des sommets d'espérance spirituelle, puis une fin de vie brisée à la fois physiquement et mentalement.

## 2 LE VÉHICULE

Nos vies sont toutes enracinées dans un passé; parfois mystérieux et à moitié oublié, parfois conservé avec fierté dans des archives familiales. Chez les immigrés, leur réimplantation se traduit habituellement par une greffe de leur ancienne culture sur la nouvelle. « Prendre racine » a été un objectif communément répandu et respectable jusqu'à une époque récente. Ma famille sortait nettement de l'ordinaire à ce point de vue; elle n'accordait en effet aucune importance ni à la respectabilité ni aux racines. Ce qui n'empêche que, pendant cinquante ans, ils allaient devoir laisser un coin de terre de cinq hectares et demi avec une maison baptisée Arya Vihara dessus leur servir de giron et de point cardinal, ainsi que de base pour leurs tours du monde seuls ou ensemble. Les anecdotes que j'ai recueillies sur leurs enfances, auprès d'eux-mêmes ou auprès de tiers, ne m'ont jamais donné l'impression que leur passé et leur origine géographique comptaient beaucoup à leurs yeux. Quand je demandais à ma mère où elle se sentait vraiment chez elle, elle me répondait qu'il y avait eu beaucoup d'endroits, selon les époques, mais qu'elle ne s'était attachée à aucun d'entre eux en particulier. Mon père était dans le même cas. Quand je posais la question à Krinsh, il répondait « sans domicile fixe. » Jusqu'à un certain point, j'ai hérité de cette philosophie sans racines. Pendant les vingt premières années de ma vie, j'ai néanmoins considéré Arya Vihara comme ma maison. Maintenant, cela me fait mal d'y retourner, exactement comme cela a dû leur être pénible de revoir leurs premiers foyers. Cela étant, je nourrissais tout de même une certaine curiosité quant à ces endroits et ces passés les concernant.

Cinq jours avant sa mort, je vis la maison natale de Krinsh. Nous étions en voiture en Inde méridionale, mon mari, mon fils et moi, sur la route principale entre Bangalore et Madras. Ce fut un détour spontané et imprévu après que j'ai aperçu ce petit point –Madanapalle– sur la carte. La chaussée fit bientôt place à la poussière et au gravier. Nous continuâmes malgré tout, à la recherche improbable mais excitante de la maison où Krinsh avait vécu il y avait 90 ans, et de plus en plus sensibles à la beauté de la campagne : vert jade du riz nouvellement planté, buffles d'eau labourant lentement des champs rocaillieux, petite maison isolée aux murs de terre et au toit de chaume. Au loin, comme semés à la volée par une main gigantesque, les rochers les plus anciens du monde, à ce que j'ai toujours entendu dire, du

moins.

Il était né tout près de là, en 1895 : Jiddu Krishnamurti, le 8e fils d'une famille de brahmanes de haute caste *shivaïte*, parlant telegu, dans la ville de Madanapalle, Andhra Pradesh, Inde Méridionale. Selon la légende, le Seigneur Krishna était né 8e enfant. Traditionnellement en Inde, le 8e enfant, s'il s'agit d'un garçon, est appelé Krishna.

Krishna racontait lui-même qu'il était tellement distrait tout jeune enfant qu'il en paraissait idiot. Je grandis avec ses histoires de corrections à l'école pour manque d'attention et leçons non apprises. A la maison aussi, il avait des difficultés pour accomplir correctement la plus simple tâche. Mais tant que sa mère fut vivante, sa vie fut relativement heureuse. Elle l'aimait profondément. Selon Rukmini Arundale, dont la famille était très amie avec elle et vivait à proximité, la mère de Krishna croyait son fils destiné à devenir un grand homme et à avoir une vie extraordinaire, et elle en était si sûre avant sa naissance même que, contrevenant à l'orthodoxie, elle insista pour accoucher de lui dans la salle *pûja*, une pièce traditionnellement réservée à la prière et à la méditation.

Plus tard, Krishna prétendra ne rien se rappeler de ses premières années et tenir ces souvenirs d'autres personnes qui les lui avaient racontés, mais il les évoquait lui-même de façon tellement vivante et intense que j'ai du mal à le croire. Il ne fait de toute façon aucun doute dans mon esprit que Krinsh se souvenait de sa mère et de l'amour qu'il lui portait. Il avait l'habitude de me raconter comment il la saluait chaque matin, à la manière traditionnelle des brahmanes, en embrassant l'ourlet de son sari. La seule évocation de sa mère devant l'enfant que j'étais provoquait une émotion tellement forte et visible chez lui que je ne pouvais que m'émouvoir à mon tour. Les rares moments heureux de son enfance avaient tous un lien avec elle. Elle semble avoir eu la douceur et la nature aimante de la mère indienne idéale, qui devait remplacer la discipline par l'amour et l'attention.

Quand il parlait de son père Narayaniah, Krinsh ne montrait pas la même chaleur. J'appris que Narayaniah travaillait comme receveur des impôts dans l'administration britannique. Krinsh ne semblait pas particulièrement fier de la profession de son père. Et malgré cet emploi stable, la famille, sans être vraiment pauvre, n'était pas riche non plus. Narayaniah était fréquemment transféré et devait emmener sa famille avec lui. Seuls 6 enfants sur 11 survécurent au-delà de l'adolescence. Pendant qu'il se trouvait à Cudappah, une ville située dans une région infestée par la malaria, le jeune Krishna, âgé de deux ans, contracta la maladie. Il devait souffrir de ses symptômes récurrents pendant de nombreuses années.

Bien que devenu Théosophe avant la naissance de Krishna, Narayaniah continuait à observer chez lui les rituels habituels chez les Hindous orthodoxes. Krinsh racontait avec une certaine fierté comment il subit la cérémonie du cordon sacré à l'âge de 6 ans. Baigné et habillé de neuf, il s'assit sur les genoux de son père et sa mère guida son doigt pour tracer le mot AUM avec des grains de riz sur un plateau d'argent. Le prêtre chanta des *mantras*. La famille monta dans un char tiré par des bœufs blancs avec des cornes recouvertes de peintures brillantes jusqu'au temple. Là ils prièrent pour qu'il ait un bel avenir. Puis ils poursuivirent jusqu'à l'école où il fut officiellement confié au maître d'école pour sa formation intellectuelle. Dans la tradition hindoue, ce jour marque le début de la véritable venue au monde de l'enfant qui, ayant subi la cérémonie du cordon sacré, est préparé aux dures réalités de la vie. La discipline commence à l'école. Et ce fut le début des difficultés pour Krishna qui y souffrit plus que la plupart des autres enfants, car il ne pouvait ni apprendre ni se concentrer. Quand il n'arrivait pas à répondre à une question, on l'envoyait dehors sous le porche où il passait souvent le reste de la journée debout et oublié de tous. Il aurait pu rester là toute la nuit également, l'esprit vide, comme en transe, si son petit frère ne s'était pas rappelé qu'il devait le ramener à la maison. Krinsh était souvent battu à coups de canne. Il lui arrivait d'oublier ses livres et son ardoise et, quand il ne les avait pas oubliés, de les donner parfois à un enfant plus pauvre qui en était démuné, générosité qui lui valait d'autres coups de canne.

Krinsh fut toujours conscient d'être un brahmane de caste supérieure. Souvent, il me parla des séances de méditation qui avaient lieu chaque matin chez lui, quand il devait rester assis sans bouger sous peine de se faire tirer l'oreille par son père. Il croyait qu'un tel entraînement, plus un héritage génétique couvrant plusieurs siècles, avait développé une intelligence supérieure chez les brahmanes, une opinion que le côté américain de ma famille trouvait antidémocratique. De toute évidence, il lui plaisait de considérer que sa naissance lui donnait le droit de se montrer délicat et méticuleux. Il se souvenait du chef de son père, un Anglais, qui passait prendre le thé de temps en temps à la maison en pensant qu'il honorait la famille avec ses visites. Le chef ne pouvait se douter qu'aussitôt parti, chaque ustensile qu'il avait utilisé était brisé et jeté à la poubelle, et toute la maison récurée du sol au plafond, tellement elle avait été polluée par la présence de cet étranger.

Krishna me raconta souvent ces histoires, mais il resta toujours discret sur ses rencontres éventuelles avec des fantômes. Peut-être ne voulait-il pas me mettre de tels concepts immatériels dans la tête.

Il était très proche de sa sœur aînée; sa mort prématurée fut une tragédie pour lui, la première de son existence. Un jour qu'il s'effrayait de voir sa mère en conversation avec quelqu'un qu'il ne pouvait voir, cette dernière lui expliqua que c'était sa sœur morte et que, s'il le désirait, lui aussi pourrait la voir. Cela le fit d'abord rire et puis, peut-être pour faire plaisir à sa mère, il dit qu'il pouvait voir sa soeur. Personne d'autre dans la famille ne possédait cette faculté. Sa mère voyant également les auras, le petit garçon se mit à voir les auras, considérant qu'il était tout naturel pour lui d'essayer de faire plaisir à sa mère en partageant son don psychique. Krishna naquit et grandit dans un milieu ouvert à l'occultisme ou au mysticisme : point commun entre sa famille hindoue et sa future « famille » Théosophique.

Plus tard, il prétendit qu'aucune de ces choses, les corrections à coups de canne y compris, ne l'avait conditionné ou n'avait laissé de traces dans son esprit. Sa mémoire ou son manque de mémoire constitue un des aspects les plus complexes et insaisissables de sa personnalité, et est tout à fait essentiel pour comprendre non seulement ses observations sur le conditionnement psychologique, la conscience et la liberté, mais également ses propres actions.

En 1905, à l'âge de 10 ans, Krishna perdit sa mère. De difficile qu'elle était, sa vie se fit lugubre. Les petits garçons furent laissés aux soins d'un père débordé de travail. Krishna verrait sa mère après sa mort, entendrait le son de ses bracelets le suivant sur le chemin de l'école, et essaierait d'agripper son sari dans les escaliers, avant que cette apparition ne s'évanouît en arrivant au sommet des marches. La perte de sa mère le hanterait pendant de nombreuses années, si ce n'est pendant toute son existence.

Quatre-vingt ans plus tard, je levai les yeux sur ces marches. Nous avions trouvé la maison en commençant nos recherches dans un Rotary Club local. De là, on nous avait dirigés vers un marchand de tissus qui était un vieil ami de la famille de Krishn. « Mon père était avec Krishnamurti sur le même banc d'école, » nous dit-il.

La maison se trouvait dans une rue étroite et tranquille dans le centre de la trépidante ville de Madanapalle. Elle avait été récemment vendue et était maintenant vide et cadénassée. L'escalier menant aux chambres situées à l'étage débouchait directement sur la rue. Le toit de chaume originel avait été remplacé et la maison améliorée, mais une petite citerne se trouvait toujours devant, remplie d'eau. Je ne vis aucun fantôme, mais je me sentis

triste et eus l'étrange prémonition que ce pèlerinage impromptu signifiait mon adieu final à Krinsh.

Le siège de la Société Théosophique à Adyar, qui se dresse sur un terrain de 120 hectares, est encore une oasis. Au-delà des portails gardés se déploie la tranquille beauté d'un autre âge. Excepté quelques bâtiments supplémentaires, peu de choses ont changé depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle. Le fleuve Adyar, maintenant pollué, continue de couler à une limite de la propriété et la plage s'étend toujours le long d'une autre. Une route bordée d'arbres sinue gracieusement à travers des bosquets de palmiers et des jardins exotiques et, passé le plus grand banyan d'Inde, mène jusqu'à un quartier de résidences à deux étages, les Leadbeater Chambers, édifiées durant l'enfance de mon père. Certains membres ont ajouté des habitations privées ça et là, qui ont été léguées à la Société à la mort de leurs propriétaires. On doit, quand on marche la nuit, se munir d'une lampe et taper sur du bois par précaution contre les cobras. Le climat n'est jamais froid l'hiver, tandis que l'été la fraîcheur de l'environnement végétal et les brises marines protègent des trop fortes chaleurs.

Quand Narayaniah partit en retraite en 1907, sa pension pouvait à peine subvenir aux besoins des quatre garçons encore sous son toit. Il tenta d'obtenir un poste à Adyar, n'importe quoi, en échange du vivre et du couvert. Mais Mrs Besant était contre la présence d'enfants susceptibles de créer du dérangement dans la propriété et elle rejeta sa requête. Mais cela ne découragea pas Narayaniah qui continua à adresser des suppliques à la Société et on finit par lui donner du travail, mais pas de logement dans la propriété. Il dut installer sa famille dans une petite mesure à l'extérieur des portails. Le trajet à pied de 5 kilomètres pour se rendre à l'école de l'autre côté du fleuve dans les faubourgs de Madras, Mylapore, et l'insalubrité de leur maison ne contribuèrent pas vraiment à l'amélioration des conditions de vie des petits garçons. Néanmoins, la proximité de l'oasis de la Théosophie allait être à l'origine d'un changement majeur.

Au cours des quatre années qui avaient précédé l'arrivée de Krishna à Adyar, Leadbeater avait remporté un énorme succès avec sa tournée de conférences en Amérique, pour ensuite tomber en disgrâce suite à des accusations d'immoralité. Cela mit ses liens d'amitié avec Mrs Besant à rude épreuve et, sous la pression générale, il fut forcé de démissionner de la Société. Aujourd'hui, il paraît vraisemblable qu'il fut simplement victime de son temps. Leadbeater croyait que la pression de la sexualité sur les jeunes garçons et les jeunes filles ne pouvait qu'augmenter quand on

ignorait le sujet et qu'on refusait d'en parler. Il s'élevait contre la façon de voir orthodoxe d'après laquelle les pensées n'ont aucune importance tant qu'elles restent cachées, et il écrivit explicitement sur les effets bénéfiques de la masturbation qui pouvait en délivrer l'esprit. Il pensait que s'en priver pouvait entraîner des conséquences plus sérieuses, citant Saint Paul disant qu'il est préférable de rester célibataire, mais qu'il vaut mieux se marier que brûler. Leadbeater concluait dans son meilleur style que « le docteur lambda est incapable de voir les horribles effets astraux du désir perpétuel. »

« Il vaut mieux se marier que brûler. » Combien de fois avais-je entendu Krinsh murmurer cela en passant et sans s'adresser à quiconque en particulier. Des années et des années allaient passer avant que je réalise la signification de cette phrase pour lui.

Toute libérale qu'elle fût par ailleurs, Mrs Besant ne put s'empêcher d'être choquée par les vues de Leadbeater dans le domaine sexuel et se trouva déchirée entre sa propre conception victorienne de la chose et sa loyauté envers un vieil ami. La même confusion s'empara du reste de la Société. Certains membres restèrent absolument fidèles à Leadbeater, comme Jinarajadasa qui affirma qu'il n'avait jamais, durant toutes ses années d'intimité avec lui, constaté la moindre inconvenance. La pression contre Leadbeater était cependant tellement forte que même Jinarajadasa dut démissionner temporairement.

Devenue Présidente de la Société Théosophique en 1907, Mrs Besant revint progressivement à de meilleurs sentiments à son égard; des rapports chaleureux se rétablirent entre eux. Elle prit même fait et cause pour lui, affirmant qu'il avait été injustement traité par elle et la Société. Leadbeater retourna à Adyar où il se limita alors à des recherches occultes sur le passé de la terre et sur les vies passées de ses habitants.

Si Mrs Besant avait exprimé des doutes sur les théories sexuelles de Leadbeater, elle n'en avait jamais eu sur sa fiabilité occulte. Elle continua d'accepter sans remise en cause les messages et instructions qu'il lui transmettait de la part des Maîtres.

Blavatsky avait, de façon tout à fait catégorique, refusé d'envisager la venue d'un nouvel Instructeur dans un proche avenir, écrivant que :

Aucun maître de Sagesse venant d'Orient n'apparaîtra lui-même ou n'enverra quelqu'un en Europe ou en Amérique... [au moins] jusqu'en 1975...

Il apparaîtra comme Maitreya Bouddha, le dernier des Avatars et des Bouddhas, dans la 7<sup>e</sup> Race. Il est tout simplement impossible qu'un nouveau Sauveur de l'Humanité puisse apparaître dans notre ère du Kali Yuga, notre époque actuelle de terrible matérialisme et d'obscurité, « l'Age des Ténèbres ».

Elle affirma aussi énergiquement : « Avec l'avènement de la Théosophie, la vogue du Messie a certainement fait son temps et est révolue. »

En cela, elle s'était trompée. L'idée d'une incarnation imminente de Lord Maitreya comme Instructeur du Monde était tout à fait dans l'air, au moins pour Mrs Besant et Leadbeater qui, malgré ce qu'avait si clairement affirmé Blavatsky, se mirent en quête du véhicule approprié pour cette nouvelle incarnation.

C'était devenu une habitude pour Krishna et son plus jeune frère Nitya, dont il était inséparable, de s'arrêter sur la plage en rentrant de l'école par les chaudes soirées d'été. Là, se tenant timidement à distance, ils regardaient un groupe de jeunes Théosophes faire des cabrioles dans les vagues. Un jour, Leadbeater remarqua Krishna. Il dit plus tard qu'il avait été frappé par la nature exceptionnellement pure et généreuse du garçon révélée par son aura. Leadbeater conclut, de cette première impression, que Krishna pouvait s'avérer être le véhicule que lui, Leadbeater, croyait avoir été chargé de trouver par les Maîtres. Peu après, il affirma qu'il avait reçu l'instruction de Maître Koot Hoomi de former ce garçon. Un certain nombre de personnes autour d'Adyar trouvèrent ce choix très surprenant. Un jeune étudiant Théosophe, Ernest Wood, qui avait aidé Krishna pour ses devoirs à la maison, le trouvait particulièrement crétin. Ses premières descriptions et même les propres descriptions que Krishna fit de lui-même, évoquent un gamin efflanqué et famélique, sale, tourmenté par la toux et les poux, avec des dents de travers et des jambes rachitiques.

Le plus jeune frère, Nitya, qui était vif, charmant, et facile à instruire, aurait semblé un meilleur choix. Mais malgré tout ce que l'apparence de Krishna avait de peu encourageant, Leadbeater fut de plus en plus convaincu que c'était bien le véhicule qu'il avait attendu.

Pendant ce temps, ignorant la révélation de Leadbeater, Mrs Besant avait envoyé des Etats-Unis à Adyar un jeune Américain, Hubert Van Hook, en qui elle voyait un candidat prometteur pour le véhicule de l'Instructeur du



Monde. Hubert arriva à Adyar avec sa mère en novembre, quelques semaines avant le retour de Mrs Besant. Cela a dû être un terrible choc pour lui de découvrir qu'il s'était déjà fait souffler la vedette par un jeune Indien famélique. Néanmoins, les deux frères Indiens et Hubert se retrouvèrent ensemble pour leurs leçons. Pendant un certain temps, Hubert et Nitya seraient les seuls compagnons de son âge pour Krishna. L'évincement de Hubert, cependant, ne devait pas être oublié par les Van Hook; plus tard, ils accuseraient Leadbeater de conduite immorale et ce scandale s'ajouterait aux charges déjà réunies par ailleurs contre lui.



##### *5. Jiddu Krishnamurti, à Adyar, Inde méridionale, 1910*

Outre le corps astral de Krishna, Leadbeater devait, tâche encore plus ardue, nourrir son corps physique et son esprit tous deux visiblement sous-développés pour son âge. Cela ne dissuada en rien Leadbeater qui continuera plusieurs années à considérer qu'il avait fait le bon choix. Il en avait vite convaincu également Mrs Besant. Krishna et Nitya furent déménagés de la maison de leur père et de l'école où Krishna avait continué à souffrir de mauvais traitements. Les deux garçons furent ainsi totalement et définitivement soustraits à leur environnement familial.

Leadbeater avait passé des années à déchiffrer et mettre en tableaux les vies passées de personnes, certaines importantes, d'autres pas, en se basant sur une source de connaissances occultes qu'il était naturellement seul à pouvoir consulter. Il commença alors des recherches sur les vies passées de Krishna (qui reçut l'identité d'Alcyone pour l'occasion). Les trente vies d'Alcyone remplirent deux volumes. Les tableaux de Leadbeater intégrèrent

des centaines d'autres personnes toutes reliées les unes aux autres à travers trente incarnations. Les liens de ces personnes avec Alcyone dans leurs vies antérieures allaient devenir de la plus haute importance pour elles en ce qui concernait leur présente incarnation. Comme on peut l'imaginer, la publication de ses tableaux par Leadbeater déclencha une bousculade et une quasi épidémie de fierté spirituelle. Shiva Rao, alors jeune enseignant au Central Hindu College à Benarès et qui devait passer de longues années avec Krishna, assistait alors Leadbeater dans l'établissement de ces classifications. Il fit plus tard ce commentaire que, en dehors du fait qu'il serait impossible de prouver son origine purement clairvoyante, cet entrelacement complexe de tant de milliers de connexions familiales détaillées à travers tant de vies, sans erreurs, constituait de toute façon un exploit mental encore difficile à expliquer.

Leabeater avait son propre plan d'évolution spirituelle qui comptait 10 niveaux initiatiques qu'il s'agissait de franchir l'un après l'autre. Le quatrième niveau, qui est celui du Arhat, se situe déjà au-delà de ce que la plupart des gens peuvent espérer réaliser dans les limites d'une vie. Pour hâter ce processus évolutif naturellement long, on a la ressource de devenir le disciple d'un Maître et d'être mis à l'épreuve. Les Maîtres ont passé le 5e niveau. Après le 6e, les individus peuvent sortir complètement de l'orbite terrestre, ou ils peuvent y demeurer en tant que membres de la hiérarchie occulte, encore impliqués dans la gouvernance du plan intérieur. Au 7e niveau se trouvent le *Mahachohan*, le *Bodhisattva* et le *Manu*, responsables de l'administration du monde occulte. Au 8e, le Bouddha, seul. Au-dessus, le Maître du Monde. Et encore au-dessus, au 10e niveau donc : la Trinité du Logos.

Gautama Bouddha avait jadis rempli la fonction de *Bodhisattva*, mais c'était fini. Cette fonction était maintenant remplie par le Seigneur Maitreya, qui s'était incarné en Jésus, alors connu comme le Christ. La population de la terre est passée à travers une série de races et de sous-races racines se succédant les unes aux autres en se recouvrant partiellement pour certaines d'entre elles. La race racine actuelle est Aryenne ou Teutonique et a pour caractéristique principale d'être commerciale, scientifique et individualiste. A l'étape suivante, la 6e race racine –Australe/Américaine-, sera intuitive et coopérative par nature. Pour aider à l'émergence de la nouvelle race – la 6e-, Lord Maitreya, que Leadbeater voyait avec une longue chevelure et une barbe d'or rouge et des yeux violets, devait bientôt se réincarner dans le corps d'un de ses élèves - Krishnamurti espérait-on.

Comme il fallait s'y attendre, l'imminence de cette incarnation et ses préparatifs provoquèrent une vive émotion dans le monde de la Théosophie.

Le bruit s'en répandit rapidement et les yeux et les oreilles se braquèrent en nombre sur Leadbeater et les deux jeunes Indiens qu'il avait trouvés sur la plage d'Adyar. Cependant, Leadbeater savait parfaitement que beaucoup d'épreuves sur « la Voie » risquaient de déboucher sur un échec; on ne devait pas considérer Krishna comme un choix définitif. Le cycle de formation avait son importance et certains signes qu'on observerait tout du long devaient permettre de confirmer ou de discréditer le candidat.

Pour commencer, Leadbeater passa de longues heures à lire à Krishna ce qui lui était arrivé dans ses vies antérieures. Mais comme le garçon connaissait très peu l'anglais à l'époque, il est probable que cela lui traversa l'esprit en laissant aussi peu de traces que ses ennuyeuses leçons à l'école. Il se décrirait plus tard lui-même comme une passoire, absolument pas touché et conditionné par ces idées.

Pendant cinq mois, son corps reposant confortablement dans son lit, Krishna fut censé effectuer des voyages astraux nocturnes jusqu'à la maison de Maître Koot Hoomi dans l'Himalaya pour en recueillir les enseignements. De retour à Adyar, il devait passer les matinées suivantes à coucher soigneusement sur le papier ce qui s'était dit dans ces réunions, ces notes devant être utilisées pour la rédaction de son premier livre, *Aux Pieds du Maître*. Plus tard, plusieurs Théosophes se portèrent garants du fait que ces notes avaient bien été écrites par Krishna, avec ses propres mots, et que seules l'orthographe et la ponctuation avaient été corrigées. Etant donné le niveau probable de ses progrès en anglais, il y a de fortes chances pour qu'on ait un peu exagéré en l'occurrence. Ernest Wood, qui avait déjà exprimé sa surprise devant le choix de Leadbeater, fit la remarque que le livre était dans le style de ce dernier et contenait même certaines phrases remarquablement proches de ce qu'on pouvait trouver dans l'un des propres livres de Leadbeater alors sur le point d'être mis sous presse.

Il est parfois difficile de discerner avec certitude les limites du possible et de s'y retrouver dans les zones occultes de la Théosophie. D'un côté, on entend des gens crier à l'hypnotisme et à l'auto suggestion, et de l'autre côté, on trouve d'autres personnes qui croient sans réserves à la réalité de ces phénomènes et dont la vie atteste qu'elles sont honnêtes et fiables. Pour ceux d'entre nous qui ne peuvent absolument pas croire à l'occulte chez les Théosophes, une explication moins complexe que l'hypnotisme est que des personnalités aussi magnétiques et puissantes que Blavatsky et Leadbeater (et Krishna par la suite) sont capables de provoquer momentanément chez autrui d'irrésistibles suspensions du sens critique.

Krishna finira par désavouer toutes ces déclarations faites en son nom.

Elles allaient le gêner dans sa recherche d'une voie indépendante vers la vérité. Il trouvera par la suite un bon moyen de se sortir de ce dilemme. En 1929, il affirmera ne rien se rappeler de ces premières années. Résultat : il n'eut jamais besoin de se montrer blessant avec ses bienfaiteurs en niant l'authenticité de ce premier petit livre, ni n'eut jamais besoin d'en endosser la responsabilité. Il est possible que Blavatsky et Leadbeater aient retouché leur passé pour mieux le raccorder à leur présent; Krishna opta, lui, pour une autre méthode qui consista à complètement effacer sa jeunesse. Toutefois, tout en affirmant plus tard qu'il avait échappé à la contamination par les idées Théosophiques, il retint certains concepts et images datant de cette époque qu'il incorpora ensuite dans ses propres enseignements.

Une influence clef dans la première formation de Krishna a certainement été Mrs Besant. Certaines de ses causeries sur *Le Chemin de la Voie* avaient été publiées et Krishna a pu y avoir assez facilement accès. Mrs Besant y avait donné sa version des stades de l'évolution spirituelle. Elle y énumérait les premiers pas vers le noviciat et les divers réquisits et tests impliqués par ces préliminaires. On pouvait ensuite avancer dans sa préparation en attirant l'attention d'un Maître et en sollicitant sa direction spirituelle. Il n'est pas nécessaire de tout réussir parfaitement, mais on doit pratiquer et essayer. En apprenant graduellement à distinguer le réel du non réel, on devient indifférent aux biens de ce monde. On apprend à contrôler son esprit, ses sens et son corps, et l'on acquiert tolérance et endurance. On peut alors choisir un raccourci, quitter les sentiers battus pour grimper tout droit sur la montagne. Mais cela impose de payer en difficultés ce qu'on gagne en temps et de liquider immédiatement la totalité de la dette karmique qu'on aurait pu rembourser sur de nombreuses existences.

Avant la seconde initiation, on doit être débarrassé de trois choses : *l'illusion d'un moi personnel, le doute et la superstition*, ou cette « dépendance vis-à-vis des rites sectaires extérieurs et des cérémonies censées aider sur le plan spirituel » qui ne sont nécessaires qu'aux échelons inférieurs de l'échelle menant à la réalité.

Comme Krishna le découvrit bientôt, « la Voie du Disciple » n'était pas toujours facile. Il allait devoir ronger son frein assez souvent dans l'avenir avant de trouver son propre raccourci vers le sommet. Pour le moment, ses visites nocturnes à Maître Koot Hoomi sur le plan astral, pour lesquelles Leadbeater disait à Mrs Besant qu'il accompagnait les enfants, ne présentaient pas de difficultés. Leadbeater fut bientôt en mesure d'annoncer que Krishna avait réussi l'épreuve et se trouvait bien en route vers la prochaine étape : l'agrément par le Maître et l'unité intime avec lui.

Pour un enfant qui, initialement, avait été considéré comme retardé par certains, Krishna commença à faire des progrès remarquables durant ses cinq premiers mois à Adyar. Il continua à peiner dans ses études, du moins sur certains sujets, mais il ne rencontra plus aucune difficulté à partir de ce moment-là et plus tard dans sa vie pour apprendre ce qu'il *voulait* apprendre.

Les deux frères trouvèrent leur nouvel environnement proprement paradisiaque, même sans le comparer à leur pauvre maison et à leurs rudes journées à l'école. Ils surmontèrent bientôt cette peur au ventre que les jeunes Indiens éprouvaient souvent face à des Européens imbus de leur supériorité et pleins d'arrogance.

A 14 ans, et seulement huit mois après avoir été découvert (à une époque où il ne connaissait pas du tout l'anglais), probablement aidé par Leadbeater, Krishna écrivait des lettres affectueuses et grammaticalement correctes à Mrs Besant. Il la voyait comme une nouvelle mère et la priait de le laisser s'adresser à elle dans ces termes. Cette lady chaleureuse et au grand coeur, qui s'était tellement battue pour les éléments défavorisés de la société, a dû être profondément touchée par cet orphelin qui la remerciait de sa gentillesse, pour sa bicyclette, et de permettre aux deux frères de dormir dans sa chambre en son absence d'Adyar. Il y avait de quoi être reconnaissant ! On les avait sortis de leur bicoque au sol en terre battue aux portes d'Adyar pour les installer dans les bâtiments du Siège, magnifiques avec tous leurs stucs, leurs pièces spacieuses et leurs fraîches vérandas, on les nourrissait physiquement avec une excellente alimentation végétarienne et mentalement avec des cours assurés par une demi-douzaine de jeunes précepteurs. Sans compter le glorieux avenir qu'on était en train de préparer pour Krishna.

Une photographie prise en 1910 sur le toit du bâtiment de la Société Esotérique à Adyar a fixé l'émergence de la nouvelle personnalité de Krishna et prophétise bien ce qu'il allait devenir. Il se tient debout devant son petit frère Nitya et Leadbeater, qui a, de façon protectrice, posé une grande main blanche sur la mince épaule du plus jeune garçon. La courbe gracieuse de l'attitude de Krishna traduit les attentes de sa mère instillées en lui bien avant d'être confirmées par Leadbeater. Elle exprime sa confiance en soi, son arrogance même, dressé face à son bienfaiteur.



*6. Krishna, son frère Nityanandam et Leadbeater à Adyar, 1910*

Les derniers souvenirs que Krishna avait de Leadbeater manquaient tout à fait de chaleur. Il avait l'habitude de me raconter, comme il l'avait souvent raconté à d'autres, que Leadbeater lui reprochait sans cesse de rester la bouche ouverte et la mâchoire pendante et que, un jour, il lui avait flanqué une méchante beigne sur le menton pour l'obliger à se corriger. A la suite de quoi Krishna ne resta plus jamais la bouche ouverte. Et ne pardonna jamais non plus à Leadbeater. Une autre fois où lui et Nitya avaient demandé d'avoir des flocons d'avoine pour le petit déjeuner, on ne leur servit plus rien d'autre les semaines suivantes. Pour illustrer la rude discipline de Leadbeater, Krishna avait cet exemple encore plus saillant : les deux frères étaient allés nager avec lui dans le fleuve qui n'était pas encore pollué à l'époque. Il se faisait tard. Remarquant une tache sombre à l'allure menaçante, ils l'évitèrent pour regagner le rivage. Mais à peine étaient-ils arrivés à bon port, contents d'avoir échappé au danger, que Leadbeater leur dit : « Maintenant, nous retournons nager à travers cette tache. » Krishna semble être le seul à avoir cette image d'un Leadbeater

aussi rigoureux. Selon mon père et ma mère, et selon ce qu'ils se rappelaient des dires de Nitya, cela ne cadrerait pas avec le caractère du personnage, et fut d'ailleurs corroboré par Rukmini qui me dit qu'elle ne pouvait imaginer Leadbeater frappant jamais quelqu'un. Mais peut-être jugeait-il de telles mesures nécessaires en ce qui concernait celui qu'il préparait à devenir le véhicule et chez qui il devait éradiquer toute peur. Objectif qu'il n'atteindrait pas comme on le verra plus tard. La peur allait rester un trait essentiel de la personnalité de Krishna et constituer un fondamental dans sa philosophie ultérieure. Son approche du problème sera cependant diamétralement opposée à celle de Leadbeater. Krinsh avait dressé un mur d'oubli entre lui et son passé, mais toutes ces mésaventures arrivaient quand même à filtrer et il m'en fit souvent le récit. Il aurait certes préféré pouvoir affirmer qu'il ne s'agissait pas là de ses propres souvenirs mais de ceux d'autres personnes qui les lui avaient transmis. Mais leur intensité me donnait bien l'impression d'être de première main; il y avait trop d'émotion dans son évocation de Leadbeater; il en frémissait visiblement même, parfois. Difficile de croire que tout cela ne faisait plus partie de lui.

Bien que maintenant rétrogradé, le jeune Hubert Van Hook était autorisé à jouer avec Krishna et Nitya. Il ne pouvait cependant toucher aucune des affaires personnelles de Krishna. Leadbeater croyait que même des objets inanimés pouvaient recevoir de mauvaises vibrations et les transmettre. Nul doute qu'Hubert, qui avait été amené à penser que ce pourrait être lui le véhicule, ne ressentît durement cette situation. Celle-ci ne sembla pas influencer sur la conduite généreuse de Krishna qui toute sa vie persista à vouloir partager ses affaires, au moins avec ses favoris du moment.

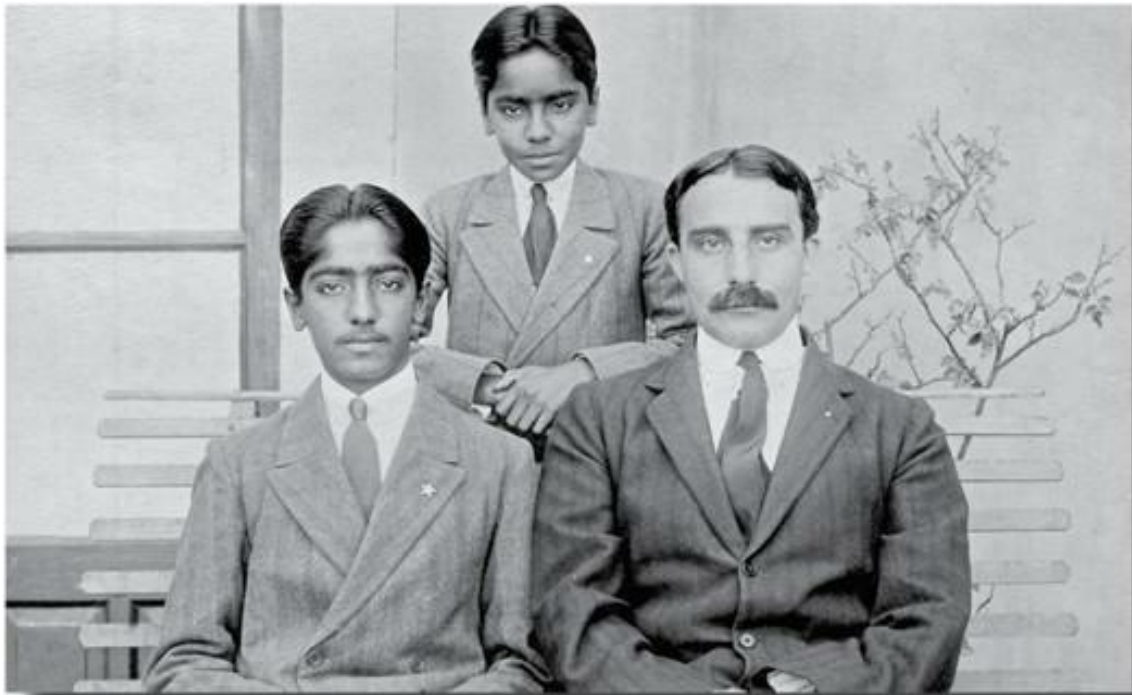




7. *Annie Besant, Leadbeater (debout), Krishna and C. Jinarajadasa à Bénarès en 1910*

Il est certain qu'à partir de son admission au sein d'Adyar, lui et son frère furent comblés des points de vue intellectuel, matériel et non matériel. Cela alla de pair avec un emploi du temps strict, de l'exercice et l'acquisition d'habitudes de propreté et de présentation impeccables. Dans le cadre de son programme de maintien en forme, Krishna fut encouragé à faire de la bicyclette. Richard Balfour-Clark, un des précepteurs des garçons à Adyar, que j'ai eu la chance de rencontrer en 1973, m'a raconté que Krishna faisait preuve d'un courage et de capacités remarquables en couvrant de longues distances à vélo. En matière de propreté corporelle, Leadbeater était déterminé à remplacer les idées indiennes par les idées européennes. Tandis que les brahmanes trouvaient absolument révoltante l'habitude qu'avaient les Anglais de faire trempette dans l'eau souillée de leur bain, Leadbeater, de son côté, réprouvait la façon de procéder des Indiens qui consistait à s'asperger d'eau en gardant leur pagne.

En deux ans, de l'avis de Mrs Besant, les frères avaient été suffisamment préparés pour faire leurs débuts en Europe.



8. *Krishna, Nitya et George Arundale à Londres en 1911*

Au printemps 1911, Krishna et Nitya l'accompagnèrent donc en Angleterre, où les Théosophes leur réservèrent un accueil fantastique. La publication des *Vies d'Alcyone* de Krishna les avait précédés. Les portes



des cercles les plus sélects leur furent grandes ouvertes, les Théosophes riches et aristocratiques étant nombreux à l'époque. Parmi eux, quelqu'un serait on ne peut plus proche de Krishna dans ses jeunes années : Lady Emily Luytens. Elle était la fille du Comte de Lytton, Vice-roi des Indes, et la femme de Sir Edwin Lutyens, le célèbre architecte auteur des plans et des bâtiments gouvernementaux de New Delhi la Britannique. A l'époque de sa rencontre avec Krishna, Lady Emily venait d'adhérer à la Société Théosophique. Comme Mrs Besant, Lady Emily fut attirée par cet orphelin, garçon encore frêle mais d'une beauté grandissante. Jusqu'à sa mort, un demi-siècle plus tard environ, il s'adressa à elle en disant « Mum », faisant vibrer en elle une corde qu'il solliciterait chez beaucoup d'autres femmes au cours de son existence.



*9. A gauche : Nitya, Arundale, Krishna, et au centre : Annie Besant, au cours d'une partie de croquet à Londres en 1911*

Plongés dans le luxe régnant dans les couches supérieures de la société en Angleterre, Krishna, maintenant âgé de seulement 16 ans, et Nitya, de trois ans son cadet, se retrouvèrent en même temps soumis à un programme d'anglicisation rigoureusement planifié. Ils durent supporter les chaussures européennes inconfortables, les coûteux costumes faits sur mesure, les cravates et, pire que tout, une nourriture qui leur valut de graves problèmes de digestion pendant des années. Comme ce régime avait été prescrit par

Maître Koot Hoomi (via Leadbeater), personne n'eût osé s'en mêler. Longtemps après, Krishna me décrivait encore les ennuis et la détresse de deux jeunes brahmanes transplantés en Angleterre. Il ne cachait pas son aversion pour la cuisine anglaise, sa répugnance devant le manque de propreté –le maître d'hôtel qui crachait sur le verre à eau pour le faire briller, le jeune aristocrate qui changeait de col mais pas de chemise-. Krinsh racontait aussi ces histoires sur la vie dans un collège privé : l'eau couverte de glace qu'il fallait casser pour pouvoir se laver le visage le matin, la nourriture épouvantable, les brimades et la brutalité, enfin, auxquelles lui et Nitya mirent un terme en prétendant –pur bluff- connaître le jiu-jitsu. De toute façon, ces jours de classe ne durèrent pas longtemps.

En 1912, le père des deux garçons, Narayaniah, engagea une action en justice pour obtenir le retour de Krishna et Nitya chez lui. On n'a jamais bien su s'il était sincèrement perturbé par les rumeurs circulant sur le compte de Leadbeater et voulait soustraire ses fils à son influence, ou s'il considérait que la promesse qui lui avait été faite à l'origine de permettre aux garçons de poursuivre leurs études et de leur ouvrir des portes avait pris un tour indésirable. Quoi qu'il en soit, pendant que le procès faisait rage à Madras, Krishna et Nitya furent mis en sûreté et séquestrés dans la ville idyllique de Taormina en Sicile, hors de portée de leur père et irrécupérables par lui, celui-ci obtiendrait-il gain de cause. En dépit des brillants arguments de la défense, Mrs Besant perdit devant les tribunaux Indiens. Mais elle gagna en appel devant le Conseil Privé de Londres qui lui accorda le contrôle dont elle avait besoin sur ses pupilles, pour assurer à Krishna l'avenir auquel elle le croyait destiné. Le plaignant fut condamné aux frais du procès, mais charitablement Mrs Besant le dispensa de les payer en les prenant en charge au nom de la Société. Krishna fut transporté de joie et la félicita de sa victoire qui allait lui assurer son « merveilleux avenir. »

## LE VÉHICULE PREND LE VOLANT

Un des membres du groupe des Théosophes à Londres allait jouer un rôle financier vital dans la vie de Krishna et celle de mes parents : Miss Mary Dodge. Héritière de la fortune du cuivre Phelps Dodge, elle apportait son soutien financier non seulement à des causes, mais également à beaucoup de personnes amenées à se déplacer sans cesse pour la Société Théosophique. Elle-même était trop handicapée par l'arthrite pour voyager et elle dit un jour à ma mère que la seule fois où elle avait pris le bateau pour se rendre d'Amérique en Angleterre, la traversée lui avait occasionné un tel mal de mer qu'elle avait décidé, une fois arrivée en Angleterre, de s'y installer définitivement. Elle partageait sa maison, Westside House sur le Wimbledon Common, avec une compagne Théosophe, Lady De La Warr. Mrs Besant y était toujours la bienvenue ainsi que ses pupilles. Miss Dodge offrit même une maison à Krishna sur Hampstead Heath. Elle lui fit aussi don d'une pension annuelle de 500 livres à vie. Cette générosité envers un jeune Indien qu'elle connaissait à peine témoignait d'une confiance envers leurs chefs alors assez répandue chez les Théosophes. Krishna n'avait pas encore acquis la force d'attraction magnétique qu'il montrerait bientôt. Mais ceux qui connaissaient Mrs Besant avaient une foi absolue en elle; si elle disait que Krishna allait être le véhicule pour l'Instructeur du Monde, personne dans son entourage ne mettait son jugement en doute et tout le monde faisait le maximum pour l'assister.

Au printemps 1913, peu après cette aubaine financière, Krishna commença à révéler un nouveau côté de son caractère différent de l'image qu'il dégageait seulement quatre ans plus tôt et qui était celle d'un garçon affectueux, rêveur et parfois vide. A l'approche de son 18e anniversaire, il commença à montrer qu'il n'aimait pas la critique et à vouloir faire preuve d'indépendance.

Mrs Besant avait demandé à George Arundale, le directeur du Central Hindu College qu'elle avait fondé, de venir exprès en Angleterre pour servir de précepteur à Krishna et Nitya. Elle avait aussi demandé à Jinarajadasa, devenu un membre important de la Société Théosophique, de se joindre à eux. Loyaux Théosophes, les deux hommes n'hésitèrent pas à abandonner un travail qui les intéressait au plus haut point pour cette nouvelle tâche –une tâche rendue plus ardue du fait que, selon une révélation de Maître Koot Hoomi relayée par Leadbeater, ils étaient les disciples de Krishna et devaient se considérer comme tels en même temps

qu'ils se chargeaient de son éducation. On peut imaginer que diriger les études d'un adolescent qui savait que vous étiez son disciple n'avait rien d'une sinécure.

La Théosophie savait comment entretenir la fièvre dans ses rangs, spécialement aux échelons supérieurs de l'organisation. Mrs Besant était encore alors une infatigable conférencière. Elle voyageait beaucoup, multipliant les conférences sur les préceptes de la Théosophie et l'avènement de l'Instructeur du Monde. L'Ordre de l'Etoile, société formée à l'intérieur même de la Société Théosophique pour préparer ce dernier événement, comptait déjà 15 000 membres dans le monde. Une publication appelée *The Herald of the Star* (Le Messager de l'Etoile) tenait tous ces gens pleins d'espoir au courant des derniers développements de la situation. Krishna avait le titre important de rédacteur-en-chef, mais c'était George Arundale qui faisait tout le travail.

En dépit des louables efforts de Jinarajadasa pour cultiver le futur Instructeur du Monde, celui-ci préférait de loin appliquer son esprit à des détails d'imprimerie tels que le choix d'une encre ou d'un papier fantaisie plutôt qu'aux pensées de Shakespeare ou au sanskrit. Jinarajadasa fit bientôt l'expérience personnelle du changement intervenu chez ce jeune homme jadis si docile. Krishna n'avait aucune intention de sacrifier le côté excitant de sa nouvelle existence à des études qui l'ennuyaient. Il détestait la discipline autant que la critique. Il en avait probablement souffert enfant. Ceux qui se montraient trop fermes avec lui tombaient vite en disgrâce. Ce fut le cas de Jinarajadasa avec qui Krishna avait pourtant aimé étudier jadis. Dans le cadre de sa déclaration d'indépendance, Krishna écrivit à Leadbeater qu'il n'appréciait pas que les instructions du Maître lui fussent transmises par des intermédiaires. Il sentait qu'il pourrait mieux suivre ces instructions si elles ne lui étaient pas imposées de manière déplaisante de l'extérieur. La générosité de Miss Dodge lui permettait maintenant, théoriquement, de décider de ses propres conditions de vie. Dans son plan, il éliminait Jinarajadasa avec qui, disait-il, il ne pouvait absolument pas apprendre le sanskrit. George Arundale lui convenait bien davantage : il était plus jeune et c'était quelqu'un – à l'époque – que Krishna pensait pouvoir contrôler.

Il avait cependant quelques problèmes aussi avec George, à cause de ses relations avec Lady Emily. George et quelques Théosophes plus âgés critiquaient leur trop évidente affection l'un pour l'autre. Pour eux, le fait qu'elle était assez vieille pour être sa mère ne changeait rien à l'affaire. Mais Krishna avait trouvé en Lady Emily les qualités de douceur maternelle qui lui avaient manqué depuis la perte de sa propre mère. Mrs Besant

l'aimait profondément et lui procurait chaleur et affection, mais ils étaient rarement ensemble. Elle était toujours prise par des activités très importantes et ne s'occupait pas que de lui. Toute sa vie, Krishna aurait besoin d'être l'unique objet de l'attention et de l'amour d'une femme. Lady Emily n'était que la première à remplir ce rôle.

A cette époque, Krishna était parvenu à une maîtrise de l'anglais suffisante pour lui permettre de s'exprimer sans difficultés dans cette langue. Son don naturel pour les langues, le domaine où il allait exceller (sans pour autant réussir à passer des examens), couplé à une oreille poétique et un don d'élocution certain allaient lui être d'une grande utilité, pour ne rien dire de sa beauté devenue frappante. Avec son élégante coupe de cheveux, sa denture rectifiée et son allure éveillée, il n'avait plus rien à voir avec le petit garçon rachitique, débraillé, avec des poux dans les sourcils et le regard vide, qu'il avait été dans le passé.

Les Théosophes comme les bons Hindous étaient des gens de foi et de devoir (*dharma*). Beaucoup d'entre eux croyaient aussi en l'existence des Maîtres et à la réalité des messages envoyés par l'entremise de messagers comme Leadbeater. Contrairement à Blavatsky qui s'était montrée hautement sceptique vis-à-vis des phénomènes se produisant en dehors de sa propre expérience, Mrs Besant était devenue quelqu'un de confiant, pour ne pas dire crédule. D'abord basée sur ses propres expériences occultes, sa foi reposait maintenant pour l'essentiel, depuis plusieurs années, sur ce que lui racontait Leadbeater.

Les premiers signes d'indépendance et de rébellion adolescente de Krishna furent interprétés comme une réaction naturelle à son âge. Ses protecteurs (ou « Protecteurs de l'Ordre » comme Mrs Besant et Leadbeater s'intitulaient eux-mêmes) avaient tendance à expliquer son comportement difficile et à l'excuser en l'estimant encore insuffisamment préparé à son rôle de véhicule. Ils n'arrivèrent apparemment pas à voir ce dont il s'agissait dans les faits : la naissance d'un esprit indépendant qui finirait par chercher son propre raccourci vers le sommet de la montagne.

A un autre niveau, la nouvelle manifestation d'indépendance de Krishna était typique d'un comportement qui serait le sien durant toute son existence et qui consisterait à se prendre d'un intérêt soudain pour des affaires qui l'avaient laissé totalement indifférent jusque là et à en exiger le contrôle. Son désir d'autonomie était compréhensible, mais ses méthodes pour la conquérir créeraient quelquefois des situations déroutantes et difficiles. Plus tard, beaucoup de gens proches de lui, tout en se croyant en présence de quelqu'un de parfait et dépourvu d'ego, trouveraient ses manières

obscur et très surprenant.

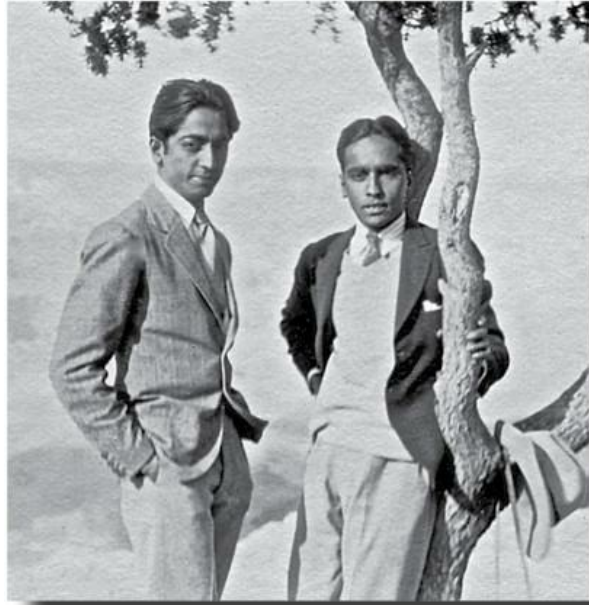
Résultat de la protestation de Krishna auprès de Leadbeater, Jinarajadasa fut rappelé en Inde. Le souhait de Krishna d'une communication directe avec les Maîtres ne fut cependant pas exaucé; au moins en cela et pour savoir quels progrès il accomplissait sur « le Sentier », Krishna continua de dépendre de Leadbeater, comme d'ailleurs tous ceux de son entourage, y compris Lady Emily. Pure coïncidence ? Les familiers de Krishna ne furent crédités d'aucun nouveau progrès pendant un certain temps.

Réalisant à quel point sa rébellion avait indisposé Leadbeater, Krishna lui écrivit une longue lettre d'excuses où il lui demandait pardon pour son mauvais comportement et reconnaissait qu'il lui devait tout. Ce qu'il ignorait à ce moment-là, c'était que Leadbeater ne plaçait plus tous ses espoirs en Krishna. Il venait d'annoncer une nouvelle découverte en la personne de D. Rajagopalacharya, un Ayyangar de 13 ans, doté « d'un merveilleux passé et d'un grand avenir. » Personnellement, Leadbeater pensait que ce garçon pourrait même remplir la mission confiée à Krishna si celui-ci échouait pour une raison ou pour une autre. Certes Mrs Besant semblait avoir une foi absolue dans Krishna et l'aimait profondément, et certes Leadbeater, de son côté, avait beaucoup d'affection pour le jeune homme, mais il n'excluait pas qu'il ait pu commettre une erreur en le choisissant en premier.



*10. Jinarajadasa avec D. Rajagopal en 1913*





### *11. Krishna et Nitya ca 1914*

Entre temps, la demande de Krishna d'une existence plus indépendante avait été rejetée, sinon par les Maîtres, du moins par Mrs Besant qui, à l'été 1914, envoya les deux frères vivre à Bude dans les Cornouailles. Ils restèrent là un an, poursuivant leurs études sous la direction de George Arundale en vue de leur admission à Oxford.

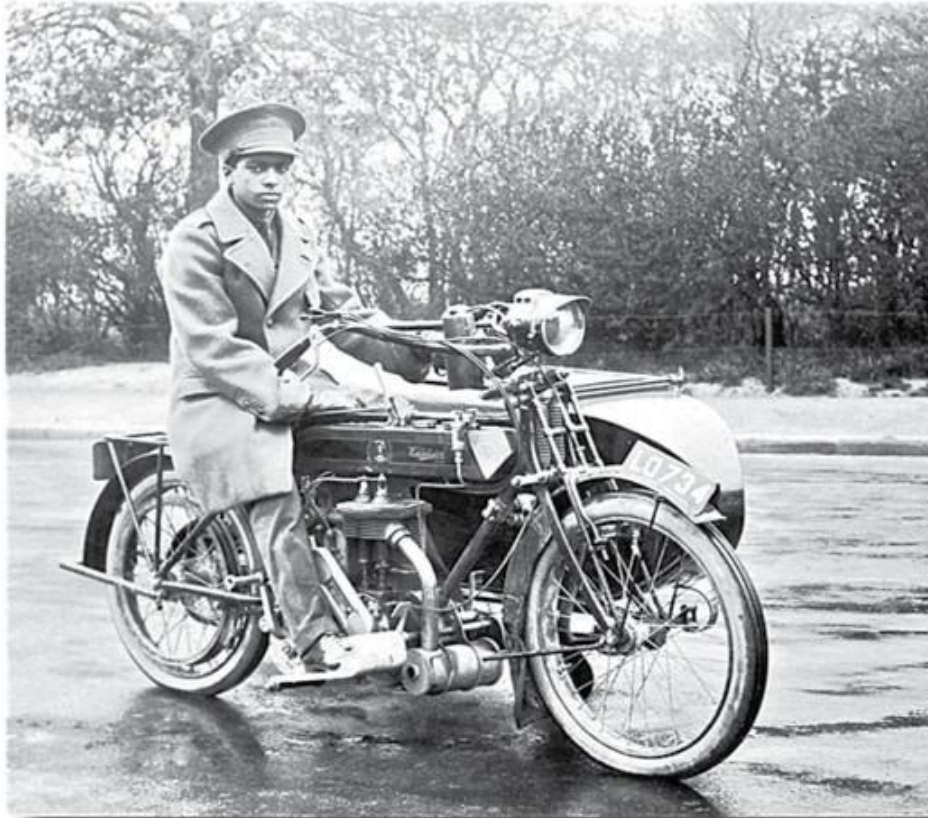
Krishna n'eut jamais aucun goût ni aucune facilité pour ce genre d'effort scolaire, et il n'a pas dû se sentir très à son aise cette année-là. De son côté, Nitya adorait étudier et s'y appliqua avec un enthousiasme auquel on peut sans doute attribuer le grave surmenage visuel et la dégradation générale de sa santé qui s'ensuivirent. A Krishna, la mauvaise condition physique de Nitya inspirait à la fois sympathie et impatience. Il se plaignait parfois de la mauvaise humeur de son frère, ce qui ne correspond pas du tout à l'avis d'autres proches du jeune Indien, ni à l'époque ni plus tard. Tous ceux qui connaissaient bien Nitya étaient frappés par sa nature aimante et chaleureuse, par la spontanéité de son rire et la beauté de son sourire. Il n'avait pas la beauté physique de Krishna, mais le charme de sa personnalité rétablissait l'équilibre. Dès le début cependant, ni ses souhaits ni ses capacités ni sa santé ne devaient jamais passer avant les intérêts de son aîné, ni même compter autant qu'eux. On considérerait toujours que son rôle était de contribuer à la réussite de Krishna en restant à ses côtés sans ambition personnelle, un rôle décrété par les Maîtres.

Comme on pouvait s'y attendre, Krishna échoua à son examen d'entrée à Oxford. L'Université déclara qu'elle préférerait de toute façon ne pas avoir à accueillir un Messie parmi ses élèves. Ce fut le premier des déboires

universitaires de Krishna et cela influencerait de façon décisive sur son attitude à l'égard de l'effort intellectuel. Toute sa vie ensuite, il se plairait à souligner, avec plus de fierté que de regret, son incapacité à passer des examens.

La première guerre mondiale eut peu de répercussions sur la vie de Krishna. Au printemps 1915, Nitya alla rejoindre la Croix Rouge comme estafette en France. Krishna fut déçu de ne pas être autorisé à l'accompagner et de devoir rester dans les Cornouailles. En compensation, on lui offrit une motocyclette. En juin, les frères se trouvèrent de nouveau réunis à Londres et il fut décidé qu'ils prépareraient l'entrée à la London University. C'est à cette époque qu'ils firent la connaissance d'un éminent avocat d'une grande gentillesse, Harold Baillie-Weaver, qui les prit sous son aile et leur communiqua son goût pour les vêtements à la mode (Baillie-Weaver avait le même tailleur que le Prince de Galles) et pour une présentation impeccable, qui incluait entre autres choses l'art de bien cirer ses chaussures, un art que Krishna ne perdit jamais. Les Théosophes plus sérieux autour de lui ne manquèrent pas de noter le changement dans la personnalité de Krishna avec l'émergence de cette passion non seulement pour les vêtements de prix, mais également pour les belles voitures, le cinéma et les sports. Cette évolution n'empêcha cependant pas Krishna et Nitya de se porter volontaires pour des corvées de nettoyage dans un hôpital de guerre et diverses tâches qui, pour des fils de brahmane, ont dû être hautement répugnantes.





*12. Nitya au Bois de Boulogne, Paris, 1915*



*13. Nitya à l'hôpital militaire de Nevers, France, 1915*



*14. Krishna (au volant) et Nitya ca 1916*

Ils auraient bien aimé emménager chez les Baillie-Weaver, mais il n'était pas question qu'ils jouissent déjà d'une telle indépendance. Les années suivantes, ils durent s'accommoder d'une surveillance plus étroite et vivre dans une maison de location lugubre où ils ne se sentirent jamais chez eux. Toutes les blagues auxquelles ils se laissaient aller, aussi innocentes fussent-elles, étaient rapportées à Mrs Besant.

En 1920, Nitya réussit brillamment à l'examen d'entrée à l'Université. En ce qui concerne Krishna, qui avait accumulé les échecs, la décision fut prise de l'envoyer à Paris étudier le français. Nitya resta à Londres pour préparer le barreau et pour vivre ainsi sa propre vie, ce qui l'amena un jour à jouer et gagner aux courses de chevaux. Quand il apprit ce succès de Nitya, Krishna réagit en lui faisant la morale à propos de tous les gens qui avaient dû perdre ce qu'il s'était mis dans les poches. A l'époque plus tardive où Krinsh m'en parla lui-même, ce fut néanmoins avec fierté qu'il évoqua le joli coup de son frère, et avec une ironie désabusée qu'il me raconta sa déconvenue personnelle lors d'une escapade similaire.

Seulement deux mois après avoir ainsi admonesté Nitya, Krishna montra qu'il n'était pas lui-même à l'abri de la tentation du jeu. Accompagné par un camarade Théosophe, il se rendit au Casino à Nice avec l'ambition de ruiner la banque en usant du pouvoir de sa volonté pour contrôler la bille. La chance commença par lui sourire : ses premiers 10 francs lui en rapportèrent 100. Mais il finit avec une perte de 20 francs.

De son côté, Nitya, avec ses gains aux courses, s'acheta une Isotta Fraschini. L'apprenant, Mrs Besant sembla se rallier au premier jugement

négalif de Krishna et obligea le jeune homme à rendre la voiture. L'incident, cependant, renforça Nitya dans sa détermination à conquérir son indépendance financière. Avec l'aide d'un riche Indien de Bombay, il mit sur pied un plan pour importer des voitures et des tracteurs en Inde. Dans cette entreprise également, il fut stoppé net par Mrs Besant à qui il avait écrit pour lui annoncer qu'il remettait à plus tard de passer son examen en droit criminel. Elle lui rappela que son devoir était de s'occuper de Krishna, alors encore à Paris, et de se tenir à sa disposition, prêt à intervenir au cas où ce dernier se trouverait en difficulté. Elle reconnaissait que c'était à lui, le plus jeune, de prendre soin de son frère aîné, et que c'était bien cela –un sacrifice- qu'on attendait et exigeait de lui.

Au cours d'un bref séjour à Paris en février 1920, Nitya avait fait la connaissance d'une charmante famille française, les De Manziarly. Mme de Manziarly et ses quatre enfants allaient être étroitement associés aux deux frères. En fait, Mme de Manziarly et sa fille aînée Mima seraient parmi les quelques personnes qui allaient accorder la première place dans leur cœur à Nitya, devant Krishna. Parmi les confidences très personnelles qu'il leur fit durant sa courte existence, Nitya leur dit un jour : « Je n'ai jamais encore joui de quoi que ce soit que je n'aie pas dû payer cher. Je pense que ce doit être que mes plaisirs font partie des plaisirs défendus, et que ceux qui sont permis ne sont tout simplement pas agréables. »

Dans l'intervalle, Krishna, avait essayé de vivre seul dans un appartement à Paris, mais il avait dépensé tout son argent de poche dans les premières semaines et était presque mort de faim ensuite. Il dut admettre alors qu'il ne saurait jamais se débrouiller avec l'argent. La démonstration était faite, aux yeux de Mrs Besant en particulier, qu'il aurait toujours besoin de quelqu'un de bon conseil à ses côtés pour le guider dans les affaires de ce monde.

A 25 ans, Krishna connaissait de nombreux changements d'humeur. Parfois aux prises avec une sorte de dépression romantique, il doutait sérieusement des choses qu'on lui avait dites sur les Maîtres et sur son propre avenir. Parfois, faisant preuve d'une nouvelle maturité, il se montrait décidé à chercher sa propre philosophie de vie, à méditer, et à travailler dur pour se préparer lui-même à aider les autres. Il était déjà conscient que pour faire cela, il devait d'abord se trouver lui-même, et progresser en compassion, compréhension et amour d'autrui. Le moment suivant il attaquait à boulets rouges (et en privé) les dirigeants Théosophes, à l'exception, toujours, de Mrs Besant.

Krishna ne fit pas que de la philosophie cet été-là à Paris. Les deux plus

jeunes filles De Manziarly contrebalancèrent ce côté sérieux de sa vie par leur gaieté et leur joie de vivre. Krishna vécut sa première idylle avec Marcelle de Manziarly et admit qu'il pourrait tomber amoureux d'elle, mais en continuant à exclure l'idée d'un mariage au nom du but supérieur qu'il se fixait.

Sa vie amoureuse ne fit naturellement jamais partie des sujets de conversation que j'eus avec Krinsh. Je doute qu'il en ait jamais sérieusement discuté avec personne, excepté, dans les toutes premières années, avec Lady Emily dans les lettres qu'il lui adressait presque quotidiennement. La plupart des gens ont l'impression qu'une telle chose n'a pas pu exister pour lui. Nous verrons cependant que c'est loin d'être vrai.

Des lectures sérieuses s'ajoutèrent à sa liste de nouvelles activités. Le cercle intellectuel autour de Mme de Manziarly l'alimenta en oeuvres telles que « L'Idiot », « Guerre et Paix », et « Le Chemin de la vertu » de Bouddha. Dans ce dernier ouvrage, il trouva un passage qui, sur le moment, a pu faire écho à son propre développement intérieur, où Bouddha déclare qu'il a trouvé sa voie par lui-même et se demande à qui il pourrait donner le nom d'Instructeur dans ces conditions. Il est très possible d'y voir la graine d'où, graduellement, Krishna allait tirer sa propre philosophie, et qui le conduirait à affirmer finalement que tout son conditionnement s'était évanoui avec sa mémoire du passé.

Il persistait dans son esprit de rébellion –sagement dissimulé à Mrs Besant- mais encouragé par les jeunes De Manziarly, avec qui « il espérait changer le monde. » Devant elles, il laissa percer le mépris qu'il exprimerait un jour ouvertement pour certains Théosophes, disant qu'il en avait assez de toute cette bande d'idiots.

Cependant, en 1920, il se sentait toujours partie intégrante de la Société et espérait encore la rallier à ses vues sur le « vrai Sentier ». Position encore informulée et qui ne deviendrait publique que neuf ans plus tard.

Une autre personnalité allait faire son entrée dans sa vie à cette époque, pour devenir son plus proche collaborateur durant une cinquantaine d'années. Mais d'abord, la réaction initiale de Krishna, empreinte de jalousie envers ce nouveau « rival », allait révéler une autre facette de son caractère.

## 4 LA NOUVELLE DÉCOUVERTE

Mon père a toujours évité les feux de la rampe. Si, un moment, Leadbeater a souhaité qu'il remplaçât Krishna et si Krishna lui-même l'a alors considéré comme un rival, mon père, jamais. Je l'ai toujours connu réservé et secret; il avait sa vie à part et ne se joignait à nous que pour les repas et certaines occasions exceptionnelles.

Des histoires qu'il me raconta sur son enfance, je retirerai l'image d'un foyer heureux et répondant aux critères brahmanes les plus exigeants en ce qui concerne la propreté et de la méticulosité. Il eut des parents aimants. Parmi ses six frères et sœurs, une sœur plus jeune lui était particulièrement chère; en revanche, son frère aîné était plutôt autoritaire et arrogant.

Il naquit dans l'Etat de Madras, maintenant appelé Tamil Nadu, le 7 septembre 1900, 4e d'une fratrie de 7 enfants; on l'appela Desikacharya Rajagopalacharya, Desikacharya étant le prénom de son père. (En Inde du Sud, le prénom d'un enfant est précédé du prénom du père.) La famille de mon père était brahmane *Ayyangar*, *Vaishnavite*, et faisait partie d'une des castes hindoues les plus élevées et les plus strictes. Son père, V.K. Desikacharya, était juge et aussi Théosophe, membre de la E.S., et Président de la loge locale de la Société.

Sa mère, ma grand-mère indienne Doraichi, était profondément religieuse. A 90 ans, elle faisait encore son pèlerinage quotidien au temple, à près de deux kilomètres de chez elle. De ses sept enfants, mon père fut le seul à devenir Théosophe comme son mari.

L'influence libérale de la Théosophie n'avait pas détourné la famille de la stricte observance d'un certain nombre de coutumes hindoues. Ainsi, manger des oignons ou des racines végétales, pour lesquels mon père avait un goût immodéré, était interdit. Toute sa vie, il garderait cette habitude de se régaler de choses qui étaient, soit interdites, soit mauvaises pour lui. Un jour, caché derrière un vieux hangar, il mastiquait bruyamment un oignon cru quand il fut surpris par son frère aîné en flagrant délit de violation des prescriptions de la caste familiale. Comme c'est souvent le cas, la discipline imposée par un frère plus vieux peut être beaucoup plus sévère que celle des parents. Un autre jour en décembre 1913, Raja fondit de nouveau en larmes après un accrochage similaire avec son frère. Sa mère suggéra alors à son mari de prendre Raja avec lui pour se rendre à la Convention de Noël de la Société Théosophique qui devait avoir lieu à

Calicut, à une journée de train.

En tant que brahmane Ayyangar, Desikacharya ne pouvait pas accepter d'aliments préparés par un homme ou une femme d'une autre caste que la sienne. En conséquence, il emmena aussi le cuisinier de la maison. Malheureusement, à une gare de jonction, ce dernier alla se promener un peu trop loin et leur fit manquer la correspondance, si bien que Desikacharya et Raja arrivèrent à la conférence avec un jour de retard. Incident sans importance, sauf que Leadbeater, qui devait présider la conférence, déclara plus tard que, la nuit précédant son départ pour cette conférence, le Maître Koot Hoomi lui avait dit qu'il allait trouver là quelque'un de nouveau et de très spécial. Regardant autour de lui à son arrivée, il ne vit personne, ou, plus exactement, personne d'extraordinaire. Perplexe, il ne douta cependant pas de la parole du Maître. Quand Desikacharya et son fils arrivèrent le jour suivant et que Leadbeater vit l'aura de Raja, il reconnut dans le jeune garçon la personne qu'il avait cherchée. Il le consigna dans son journal à la date du 26 décembre 1913 : « Rencontré D. Rajagopalacharya et l'ai reconnu comme l'un des nôtres. »

Le fait que, depuis six mois, Krishna ne cessait de se rebeller contre l'autorité de Leadbeater a pu inciter celui-ci (ou le Maître Koot Hoomi) à continuer sa recherche du véhicule comme s'il ne l'avait pas encore trouvé. La nouvelle de cette « découverte » allait en tout cas se propager jusqu'en Europe.

Desikacharya fut naturellement content que son jeune fils ait attiré l'attention d'un haut responsable dans la Société. Pour Raja, ce fut le début d'un nouveau et long chemin. Ses rencontres personnelles avec Leadbeater seraient peu nombreuses et espacées, mais le vieil homme allait lui témoigner un intérêt profond et durable qui prit pour commencer la forme d'échanges épistolaires quotidiens. L'anglais de Raja était encore limité, mais les lettres qu'il écrivait à Leadbeater étaient « pleines d'affection et toujours en quête de conseils pour vivre la vie de dévouement au Maître qu'il avait acceptée avec joie. » Cette fois, le choix de Leadbeater s'était porté sur un candidat qui était bien nourri, désireux d'apprendre et disposé à bien faire (sauf en ce qui concernait la façon de se nourrir). A un certain moment, Desikacharya évoqua sans doute la rude discipline imposée par son fils aîné à son cadet à propos justement de ses mauvaises habitudes alimentaires. Leadbeater réagit en prenant fermement la défense de Raja.

« S'agirait-il d'un millier de gâteaux au piment, ça ne vaudrait pas la peine de contrarier cette grande âme. » dit Leadbeater, et d'insister ensuite auprès du père pour que cesse toute intervention de l'aîné dans la vie du



jeune Raja, dans quelque domaine que ce soit, étant donné que, de toute évidence, ce grand frère ne pouvait pas comprendre la vraie nature de son cadet. Leadbeater allait souvent presser Raja de faire davantage attention à sa santé. Mais, pour Raja, ce conseil n'était qu'une preuve d'affection et il n'en voulut jamais à son auteur d'y insister.

Deux mois plus tard, ayant l'intention de se rendre en Australie pour un court séjour d'environ six mois –qui durerait vingt ans dans la réalité-, Leadbeater prit certaines dispositions pour assurer l'avenir de sa nouvelle découverte. Raja fut ainsi envoyé pour quelques jours à Adyar, dans l'espoir que cette visite lui donnerait envie de poursuivre ses études. Là, il fit connaissance de Jinarajadasa, rentré en Inde à l'instigation de Krishna, et à qui Leadbeater avait demandé de prendre soin de Raja en son absence. Puis, avec les bénédictions de sa famille, on l'envoya à l'école de la Société Théosophique à Bénarès, où il se fit des amis pour la vie, dont le frère de Rukmini, Yagna Shastri.

Yagna avait le même âge que mon père. Il avait 74 ans quand je le rencontrai pour la première fois à la « Leadbeater Chambers » où nous logions à Adyar. Un matin, il apparut sur la véranda dans sa kurta et son pantalon d'un blanc immaculé, avec un sourire de petit garçon sur son visage.



*15. Yagna Shastri et Radha à Adyar en 1974*

« N'est-il pas juste comme celui de votre père ? » furent les premiers mots qu'il m'adressa, en indiquant son nez qu'il avait large et court, typique de la sculpture Chola du neuvième siècle aussi bien que de la population actuelle du Tamil Nadu. Mon père ne m'avait jamais parlé de Yagna. En quelques minutes, celui-ci m'en apprit beaucoup sur mon père.

« Le premier jour où Raja est arrivé à l'école, j'ai jeté de la boue sur ses œufs, en partie par taquinerie, en partie parce que je pensais que c'était mal de la part des Théosophes de nous faire manger des œufs, strictement interdits aux brahmanes.

Raja avait la nostalgie de chez lui et ça le faisait pleurer. Je me rappelle tellement bien – ce qu'il ressentait et ce je ressentais moi-même.

Notre véritable amitié n'a commencé que quarante ans plus tard. A l'époque où nous nous trouvions ensemble dans cette école à Bénarès, j'étais jaloux de lui. Je le voyais comme un rival spirituel –déjà ce problème pour Raja !-. Une fois, je l'ai même cogné sans raison, mais lui ne me frappa jamais en retour. Il était le chouchou de tous. Tout le monde l'adorait.

Raja et moi appartenions à un petit groupe de garçons sélectionnés par Leadbeater en raison de l'importance de nos vies antérieures et de notre potentiel. Nous étions sûrement conscients de notre statut et nous nous conduisions souvent comme des polissons. Pas Raja, qui ne fut jamais chahuteur, mais certains d'entre nous refusaient de s'adresser aux professeurs en disant « Sir », et nous jetions nos petits pots de cuivre à la tête des autres garçons pendant qu'ils prenaient leur bain.

Le pauvre Shiva Rao, notre précepteur [ancien précepteur de Krishna à Adyar], se sentit obligé d'écrire à Leadbeater pour se plaindre de ses garçons. Sans grand résultat ! Leadbeater lui répondit que s'il était incapable de contrôler ses garçons, il n'était pas fait pour être leur professeur.

Pendant nos vacances à Adyar, nous grimpons tous les deux sur les solives de ce bâtiment-ci qui était alors en construction. La seule chose méchante que j'aie jamais vu faire à votre père est qu'il a un jour fait très peur à Mrs Jinarajadasa avec un rouleau de corde. Elle crut que c'était un serpent et frôla la crise cardiaque. C'était une vraie Anglaise très collet monté et nous nous moquions de son accent. Plus tard, bien sûr, nous sommes tous devenus bons amis, mais l'idée d'un Indien marié à une Anglaise était très étrange à cette époque-là. Quand ma sœur a épousé George Arundale, nous avons trouvé cela très vexant, même. Puis je me suis marié moi-même avec une Américaine et votre père a fait pareil. Voilà une



chose que nous devons tous à la Théosophie. »

Après son départ pour Bénarès en 1914, Raja ne retourna plus chez les siens, sauf pour leur rendre visite. Ses relations les plus proches reposaient sur une communauté d'idéaux plutôt que sur une parenté biologique. Si sa famille en conçut du ressentiment -et ce fut le cas selon Rukmini-, elle lui fut aussi profondément reconnaissante pour l'aide qu'il lui apporta sans faiblir pendant plusieurs générations. Le frère aîné de Raja, resté orthodoxe, continua de penser quant à lui que Raja avait été détourné du droit chemin par des Théosophes irrespectueux des traditions. (Peut-être avait-il raison de son point de vue car, à la mort de Desikacharya, Raja, alors âgé de 18 ans, n'hésita pas à le défier en se conformant à ce désir exprimé par leur père avant de disparaître : qu'on épargnât à sa veuve les formes hindoues orthodoxes du deuil, comme de se raser la tête. Ce comportement excentrique provoqua tant de commérages à Tanjor, où ils vivaient alors, que Raja dut prendre sur lui de déménager toute la famille à Madras.)

Après un an à Bénarès, Raja exprima le désir de changer et d'entrer au collège Théosophique de Madanapalle, lieu de naissance de Krishna. A la même époque, Leadbeater avait décidé, grâce à ses dons d'investigation exceptionnels, que Raja avait été Saint Bernard de Clairvaux dans sa dernière incarnation. Les capacités politiques et le vibrant talent oratoire qu'avait montrés ce dernier lorsqu'il avait sauvé l'Eglise d'un schisme et prêché la croisade de 1145, son sens de l'organisation qui lui avait permis de venir à bout d'un vaste programme de construction de monastères, son amour pour les livres et leur conservation, tout cela avait été décrit dans des biographies publiées en anglais dans les années 1890. Leadbeater disposait de ces ouvrages. Mais on pense aussi que certaines de ces qualités sont constitutives de la nature du vrai Vaishnavite adorateur de Vishnou, le Conservateur. Quand Raja était à Adyar, sa petite chambre dans le bâtiment du Siège était contiguë à la chambre et à la bibliothèque de Leadbeater alors absent. Autorisé à utiliser cette bibliothèque autant qu'il le voulait, il allait alors contracter une passion pour les livres qui ne le quitterait pas de toute sa vie. Qui peut dire avec certitude si les caractéristiques et les talents que Raja montra par la suite provenaient de sa soi-disant incarnation antérieure, de l'influence de Leadbeater, ou lui étaient simplement naturels ? Pas facile de faire la distinction entre, d'une part, les influences qu'il subit, jeune garçon vivant parmi des Théosophes et, d'autre part, le résultat de l'entraînement brahmanique rigoureux auquel il fut soumis dans sa propre famille. Nul doute en tout cas qu'il finit par développer une volonté inébranlable qu'il appliqua ensuite à la réalisation de son propre objectif de vie ou *sva-dharma*, un concept parfaitement

illustré par Arjuna dans la Bhagavad-Gita, quand il met de côté son horreur des combats pour obéir à sa nature de guerrier et aux devoirs qui en découlent.

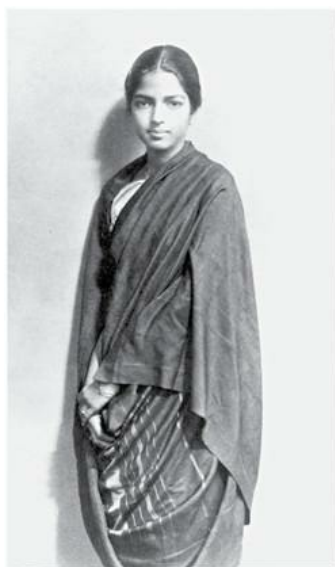


*16. Raja à l'âge de 18 ans*

Sur un sujet, Raja resta intraitable sa vie entière : l'exercice. Il n'en ferait simplement pas, sauf en de rares et sporadiques occasions sous l'impulsion de quelque bizarre motivation. Durant ses vacances, il restait à Adyar avec Jinarajadasa qui l'exhortait à aller faire un grand tour à bicyclette tous les après-midi. Il était probablement convaincu que Raja suivait son conseil. En effet, celui-ci enfourchait son vélo, descendait la pente et disparaissait deux bonnes heures. Mais juste après le coin de la rue, pratiquement la porte à côté, vivait la famille de Rukmini. Là, chaleureusement accueilli pour le thé, il passait tout l'après-midi dans la compagnie de deux très belles jeunes filles. Selon Rukmini, c'était surtout sa sœur Shivakamu qui l'attirait. Il poussait Rukmini à faire le mannequin avec une interminable collection de saris qu'elle devait revenir lui présenter un par un pendant qu'il bavardait avec l'autre jeune fille. Peu importe ce qu'il perdait en ne faisant pas d'exercice en regard de ce qu'il gagnait en chaleur humaine et en plaisir. Même dûment chaperonné, ce type de fréquentation entre garçons et filles contrevenait gravement à l'orthodoxie et illustre bien l'effet libéral exercé par la Théosophie sur la culture hindoue. Les amitiés naturelles et durables qui en résultèrent les aidèrent à modeler leur destin et, à travers les complexités de leurs existences et leur idéalisme, à œuvrer au rapprochement entre cultures différentes.



*17. Raja à Adyar en 1919*



*18. Rukmini Shastri (future Mrs George Arundale) en 1919*

Durant ses vacances à Adyar, Raja eut aussi plusieurs fois l'occasion d'assister à des accrochages entre ses aînés. Une fois, assis dans un coin discret où on ne pouvait pas le voir, il entendit Jinarajadasa réprimander George Arundale qui venait de quitter Krishna en Angleterre.

« Tu étais supposé rester là et veiller sur lui. »

« Je n'en pouvais plus, » répondit George.

Cet échange ne signifia rien pour mon père sur le moment, mais il s'inscrivit dans sa mémoire. Des années plus tard, il vit des lettres de ces deux hommes qui avaient été si dévoués à Krishna, où ils exprimaient leur

déception devant son don précoce pour manipuler et exploiter les gens qui essayaient de l'aider.

Vers 16 ans, Raja commença à répondre de façon très concrète aux espoirs que Leadbeater avait initialement placés en lui.

Il avait découvert autour de Madanapalle plusieurs villages sans école. Pour lui, c'était une tragédie de voir des enfants, ainsi que leurs aînés, incapables de lire et d'écrire. Il obtint des villageois qu'ils nettoient une remise et persuada ses camarades étudiants de venir donner des cours le soir. Il leva des fonds pour des livres et des lampes et organisa le programme. Réussissant avec la première école, il alla plus loin en en créant d'autres. Cet idéalisme n'échappa pas à Annie Besant.

En 1919, Raja fut invité à accompagner Jinarajadasa en Australie où ils devaient rendre visite à Leadbeater à Sydney. C'était la première fois en cinq ans que Raja revoyait l'homme qui avait reconnu son potentiel et lui avait prédit un merveilleux avenir. Sur le chemin de l'Australie, ils firent halte à Java. Là, Raja se livra à une de ses rares mais spectaculaires démonstrations d'endurance physique. Il grimpa pieds nus les pentes d'un volcan. Cette faculté dont mon père a joui tout sa vie de supporter ce genre d'épreuve sans entraînement et sans non plus de suites douloureuses a souvent fait l'envie de ceux qui, comme Krinsh, laborieusement, dans des circonstances similaires, devaient se préparer pendant de nombreux jours.

A leur arrivée en Australie, Raja et Jinarajadasa se trouvèrent immédiatement confrontés aux difficultés incessantes de Leadbeater indûment accusé d'inconduite sexuelle. En fait, celui-ci était attaqué non seulement pour des raisons d'immoralité, mais également d'aliénation mentale. Ces dernières charges découlaient de ses prédictions sur la venue d'un Instructeur du Monde. Leadbeater était aussi devenu évêque dans l'Eglise Catholique Libérale, autrefois appelée l'Eglise Vieille-Catholique, qui avait été créée en protestation contre l'infailibilité papale. Le rituel était le même que celui de l'Eglise Catholique Romaine pour la messe, mais il n'y avait pas de confession et le célibat des prêtres n'était pas requis non plus. La liturgie anglaise était l'œuvre conjointe de Mrs Besant et de Leadbeater.

Les preuves contre Leadbeater reposaient en grande partie sur une déclaration de Hubert Van Hook selon laquelle Leadbeater lui aurait fait des avances indécentes à Adyar et aurait truqué les « Vies d'Alcyone ». On pouvait cependant douter de l'impartialité de ce témoignage : Hubert n'avait-il pas des raisons d'en vouloir à Leadbeater d'avoir injustement brisé sa carrière de futur véhicule en imposant Krishnamurti à ses dépens ?

Et en ce qui concernait les *Vies d'Alcyone*, quelles preuves avait-on qu'elles provenaient de la fertile imagination de Leadbeater et non de son savoir occulte ?

Jinarajadasa fut horrifié à la pensée que ce scandale pouvait entraîner l'écroulement de toute la hiérarchie occulte, de Leadbeater jusqu'en bas – sans parler de l'Eglise Catholique Libérale et de la confiance que d'innombrables personnes pleines d'espérance plaçaient dans les comptes-rendus de Leadbeater sur leur parcours spirituel et leurs initiations. Mais comme cela s'était déjà produit dans le passé, le scandale s'éteignit bientôt. Un des principes centraux de la Théosophie était de fuir les ragots et la plupart des accusations qu'on avait vu s'abattre de toutes parts se révélèrent n'être que cela, des ragots, des rumeurs.

A l'été 1920, Raja prit le bateau avec Jinarajadasa pour l'Angleterre où il habita chez Miss Dodge tout en se préparant à passer l'examen d'entrée à Cambridge.

La réaction de Krishna et Nitya apprenant l'arrivée imminente de la « nouvelle découverte » de Leadbeater sur leur territoire fut pour le moins surprenante de leur part si l'on pense à l'élévation des objectifs auxquels on les préparait. Nitya, qui avait apprécié d'être enfin chez soi, fut furieux d'apprendre qu'il aurait bientôt à partager son appartement. Yolande et Marcelle de Manziarly taquinèrent Krishna, prétendant qu'il était jaloux de son nouveau rival, ce à quoi Krishna rétorqua qu'il céderait volontiers sa place à ce « fichu » Rajagopal, se moqua de son nom et persifla quand il apprit que Raja portait des gants blancs. (Raja n'en saurait rien avant de l'apprendre 30 ans plus tard dans la biographie de Krishna écrite par Lady Emily et où celle-ci se fait l'écho de ces sarcasmes.) A un niveau plus sérieux, Krishna avait donné libre cours à son impatience grandissante envers les Théosophes et leurs idées. Bientôt, il allait être agréablement surpris de trouver un ami en Raja, avec de fortes capacités rationnelles et intellectuelles sur lesquelles il pourrait compter dans son combat pour une totale indépendance. Mais ce fut de Nitya que Raja devint le plus proche, les deux jeunes hommes ayant davantage d'affinités l'un avec l'autre qu'avec Krishna, aussi bien intellectuellement que par tempérament.

Raja était, d'un certain point de vue au moins, plus chanceux que les deux frères. Son entourage faisant moins attention à lui, il pouvait se concentrer sur ce à quoi il tenait le plus : saisir l'occasion de faire des études à Cambridge. Nitya, qui était brillant, avait passé tous ses examens avec succès et faisait son droit, espérant encore conquérir son indépendance financière. Cependant, sa mauvaise santé et les besoins de son frère

n'allaient pas lui permettre de continuer très longtemps dans cette direction.

Grâce à Miss Dodge, la vie de Raja au St John's College de Cambridge fut non seulement intéressante intellectuellement, mais également confortable. Il disposait de plusieurs pièces avec son propre mobilier et des moyens auxquels n'importe quel Anglais de la classe supérieure pouvait s'attendre. Travaillant dur dès le début, il tira le maximum de l'opportunité qui lui était ainsi offerte à l'université et termina en obtenant ses diplômes avec mentions. En même temps, il échappa au snobisme caractéristique du « gratin » anglais qui avait si vilainement infecté Krishna et Nitya au cours de leurs premières années dans ce milieu. Raja développa un goût profond pour la culture occidentale, étudiant le grec et le latin. Il se spécialisa en histoire et en droit européen et anglais. Il devint un connaisseur passionné de musique classique sans perdre son amour de la musique et de la culture indiennes.

Rapidement attiré dans le petit cercle formé autour de Krishna et Nitya, Raja fut pris en grande affection par le proche entourage des deux frères et par les deux frères eux-mêmes. On ne tarda pas à lui faire tout à fait confiance. Les espoirs mis en lui par Leadbeater avaient précédé sa venue. Ses manières étaient réservées et déférentes avec ses aînés. Miss Dodge s'en enticha assez pour lui confier son inquiétude sur le comportement de Krishna. Par égard pour Mrs Besant, il n'était pas question pour elle de revenir sur la promesse de soutien financier qu'elle avait faite à Krishna, mais elle décida de faire la même chose, et même mieux encore, pour Raja. Krishna s'en douterait et, quelques années plus tard, il pressa Raja de questions, mais n'obtint pas de quoi satisfaire sa curiosité.

Ils passaient tous leurs vacances, soit avec Lady Emily et ses filles, soit avec les De Manziarly, soit avec les deux familles réunies. Selon Marcelle et Yolande, Raja était très timide mais aimait rire avec elles. Elles le taquinaient d'abondance, essayant de l'effrayer en produisant des bruits étranges à l'extérieur de sa chambre la nuit. A cette époque, Raja et la jeune Mary Lutyens devinrent également bons amis. Ils allaient lire du Shelley assis sous un arbre. Lui et Lady Emily se prirent d'affection l'un pour l'autre et ces liens défièrent le temps, même si Lady Emily ne ressentit jamais pour lui ni pour Nitya l'adoration qu'elle avait pour Krishna.

En février 1921, Nitya, qui vivait encore à Londres, attrapa la varicelle et ce fut au point que sa santé s'en trouva définitivement compromise. Krishna avait lui aussi été malade, souffrant d'une infection des sinus et d'une bronchite, et il fut tellement impressionné par le docteur naturopathe des De Manziarly que, lorsque Nitya eut sa première hémorragie en mai, il

insista pour que son frère allât se faire soigner en France. En septembre, Nitya ne se sentit pas mieux, bien qu'il se fût astreint à une existence d'invalides. Les deux frères et Raja gagnèrent alors Villars dans les Alpes suisses.



*19. Eerde Castle, Ommen, Hollande*



*20. Helen Knothe (future Mrs Scott Nearing), ca 1921*





### *21. Krishna et Helen à Ommen en 1921*

Une belle propriété de 1 000 hectares, Eerde Castle, avec un château entouré de douves, avait été offerte à Krishna par le baron Hollandais Phillip van Palland. Laissant Nitya aux bons soins de Raja à Villars, Krishna se rendit en Hollande pour accepter ce don au nom de l'Ordre de l'Etoile. Ce fut à cette occasion, dans ce pays, que Krishna rencontra son premier « sérieux » amour, une Américaine de 17 ans, Helen Knothe. Moment on ne peut plus inopportun pour contracter un tel attachement car lui et Nitya devaient retourner en Inde pour la première fois depuis leur départ en 1911.

Après ce paisible été, on estima que Nitya était suffisamment remis pour entreprendre le voyage. Le destin des deux frères reposait encore entre les mains de leurs protecteurs. Les grandes décisions leur échappaient. Krishna fut très triste de quitter son amour de fraîche date et ressentit la séparation comme un grand sacrifice de sa part. Mais si le moment était mal choisi pour Krishna, le voyage allait se révéler désastreux pour Nitya dont le rétablissement n'avait pas été aussi complet qu'on l'avait supposé. Tandis que les deux frères embarquaient pour Bombay, Raja retourna tranquillement à Cambridge.



## DE RETOUR SUR LE SENTIER

Où qu'ils allassent en Inde, de Bombay à Bénarès, Krishna et Nitya recevaient un accueil chaleureux et exalté de la part des Théosophes. Ils avaient quitté leur pays natal 10 années plus tôt, petits garçons timides et sans prétention. Ils revenaient maintenant dans leurs costumes de Savile Row, avec des coupes de cheveux élégantes, mais ils eurent suffisamment de tact et de goût pour, très rapidement, revenir aux tenues du pays, considérablement plus confortables de toute façon. Immédiatement, Krishna devint l'objet d'un culte, phénomène d'adoration qu'on a pu observer en Europe à une plus petite échelle, mais qui, en Inde, prendrait toujours des proportions extraordinaires. De véritables multitudes l'attendaient dans les gares, les gens tendaient les mains pour toucher ses vêtements ou ses pieds, des milliers de visages bruns lui souriaient, sortant de kurtas blanches et de saris éclatants –tout cela pour un jeune homme de 26 ans qui n'avait pas encore publiquement (ou en privé) prouvé qu'il était bien à la hauteur du destin qu'on avait promulgué pour lui-. C'était écrasant.

George Arundale avait entre temps épousé la jeune et belle Rukmini, l'amie d'enfance de Raja qui avait été aussi la voisine de Krishna des années auparavant. Rukmini, comme tous les autres, attendait leur arrivée avec impatience. Elle devait se rappeler que lorsque Krishna avait abordé George et que celui-ci avait essayé de la présenter comme sa jeune épouse, Krishna s'était contenté de lui lancer : « George, qu'est-ce qui vous prend, à vous et à Jinarajadasa ? » George avait répondu, en essayant de faire bonne figure : « Oh mon dieu, qu'est-ce que j'ai encore fait ? » Il était clair pour Rukmini que Krishna désapprouvait le mariage de George comme celui de Jinarajadasa. Cette première rencontre, au cours de laquelle Rukmini s'était sentie extrêmement humiliée, affecterait leur relation jusqu'à la fin de leurs vies.

Nitya avait persuadé Krishna qu'ils devaient essayer de se réconcilier avec leur père qu'il n'avait pas vu depuis 10 ans. Krishna, de façon caractéristique, dira plus tard qu'il ne se rappelait rien de cette rencontre, ce qui donne à penser qu'elle ne fut pas très heureuse. Nitya écrivit à Marcelle de Manziarly qu'ils étaient tombés sur un père gaga et un frère cadet fou.

D'Inde, les deux frères se rendirent avec Jinarajadasa en Australie via Colombo. Voyager sur des paquebots européens en ce temps-là était souvent une rude épreuve pour des Indiens, spécialement pour ceux qui,

comme Krishna et Nitya, vivaient protégés la plupart du temps mais ne pouvaient pas toujours éviter la rencontre d'Européens a priori hostiles et bornés. Krishna était timide de nature, comme le sont beaucoup d'Indiens, timide et non agressif. Il donnait l'impression de relever le défi de son nouveau rôle avec grâce et sang-froid; intérieurement, cependant, il était parfois assez malheureux de devoir paraître en public. Il parla souvent de ce voyage et d'autres du même genre, son humour sardonique dissimulant mal des blessures qui, tout en le faisant moins souffrir avec le recul, restaient sensibles. Il est possible qu'il y ait déjà eu à ce moment-là conflit entre sa vie intérieure et sa vie publique et que cela ait initié cette division de sa personnalité d'où devaient découler ses nombreux problèmes relationnels dans l'avenir.

Avec un peu d'imagination, on peut visualiser le mince et gracieux jeune homme; la beauté de son visage au nez légèrement aquilin, ses lèvres pleines aux expressions changeantes si révélatrices, ses grands yeux de girafe avec leurs longs cils droits dont le voile le protégeait des indiscrets. On peut l'imaginer déchiré entre son indéracinable fierté brahmane, son dédain pour l'opinion de ses compagnons de voyage, et sa crainte d'être incapable de tenir les promesses d'un rôle qu'il n'avait pas choisi lui-même –se demandant comment il allait pouvoir affronter les multitudes qui, il le savait, viendraient pour le voir à son arrivée à Perth, première étape de sa tournée en Australie.

A bord du bateau, il fut témoin d'une petite humiliation subie par Jinarajadasa qui, lorsqu'il avait pris place sur un canapé à côté d'un Anglais, s'était vu invité sans ménagement à décamper. Krishna sentit la moutarde lui monter au nez, mais se domina. A certains moments, il avait l'impression que tout cela, les conférences publiques, les foules ferventes, ce n'était pas lui, ce n'était pas dans sa nature. Mais un autre côté de lui y trouvait son équilibre et la force de remplir sa tâche : comme beaucoup de personnages publics, il découvrit que l'énergie peut aussi bien affluer des foules à soi que dans l'autre sens.

L'Australie, à cette époque, avec d'une part sa mesquinerie et sa bigoterie raciste, et d'autre part son esprit pionnier qui poussa beaucoup de chercheurs spirituels vers la Théosophie, constituait un vrai banc d'essai pour un jeune Instructeur du Monde, et ce premier voyage l'établit comme tel dans beaucoup de cœurs.

Après des étapes à Perth et à Melbourne, ils arrivèrent à Sydney pour la Convention Théosophique. Là, ils furent chaleureusement accueillis par Leadbeater qu'ils n'avaient pas vu depuis 10 ans et qui s'était apparemment

radouci depuis l'époque d'Adyar. Alors que le vieil homme avait jadis évité les femmes, il se montrait maintenant gentil avec les vieilles dames et admettait les jeunes filles dans son proche entourage.

Mais ils allaient bientôt découvrir qu'un certain nombre d'événements très anti-Théosophiques se déroulaient autour de la convention.

Quelques dissidents avaient formé un mouvement de retour à Blavatsky, c'est-à-dire à la Théosophie sans culte de la personnalité, sans l'Eglise Libérale Catholique, sans initiations, sans l'Ordre de l'Etoile *ou* sans cette histoire d'avènement d'un Instructeur du Monde. Ce dernier refus équivalait à l'élimination de Krishna, ou plutôt du rôle de celui-ci comme véhicule. Plus tard, la propre position de Krishna rejoindrait cette dissidence sur plusieurs points. Mais à ce moment-là, sa loyauté basique à Leadbeater était encore intacte. La crudité vulgaire de ce nouveau déchaînement contre son vieux maître a dû lui faire très mal. Toutes les accusations d'immoralité antérieures refirent surface, remaniées, réchauffées. Toutes, selon Krishna, étaient mensongères. Ce fut sans vaciller ni flancher qu'il prit la défense de Leadbeater. Avec Nitya, il se porta garant de sa pureté –sinon de sa clairvoyance occulte. Quelques années plus tôt, quand elle avait exprimé des doutes sur Leadbeater, Mrs Besant avait fait l'inverse. Beaucoup plus tard, quand Krishna se retourna contre Leadbeater, ce ne fut jamais pour des raisons de moralité.

A Sydney, un médecin diagnostiqua que Nitya, de nouveau très faible, avait la tuberculose et était atteint aux poumons droit et gauche. Le choc fut terrible. On expédia Nitya immédiatement dans les montagnes. Krishna l'accompagna, mais non sans avoir auparavant subi la douce attraction d'une Anglaise, Ruth Roberts, appartenant au cercle des jeunes autour de Leadbeater. Ruth était grande, brune et sensationnelle, et l'attraction de Krishna pour elle ne devait pas passer inaperçue. Il était lui-même au courant des rumeurs et des ragots qui flottaient en permanence autour de lui. Il était, après tout, aussi désorienté que n'importe quel jeune homme tiraillé entre deux filles séduisantes, l'une, Helen, son premier réel amour resté en Hollande, et l'autre à Sydney avec lui. D'autant plus qu'à ce dilemme somme toute fréquent et banal s'ajoutait le fait bien présent dans son esprit qu'il n'était pas du tout censé éprouver ce genre de sentiments.

Après seulement 10 jours dans les montagnes où il avait commencé à se sentir mieux, Nitya dut retourner à Sydney pour l'arrivée de Mrs Besant.

Leadbeater et ses proches continuaient d'être harcelés, à la fois dans la presse et dans la rue. On traitait les deux frères de « dandys mal blanchis » en raillant leurs costumes de bonne coupe. Les gens se poussaient du coude

en appelant Krishna le Messie, «ce type aux Trente Vies», et riaient à gorge déployée. Krishna dit qu'il se serait volontiers joint aux rieurs s'il n'avait pas été aussi impliqué, indiquant par là qu'il avait bel et bien commencé à avoir des doutes sur sa situation. Leadbeater discerna probablement la détresse de Krishna. Quelques jours plus tard, il lui apporta le réconfort d'un message de Maître Koot Hoomi disant que les Maîtres plaçaient les plus grands espoirs en Krishna, mais qu'il devait travailler dur pour trouver son vrai moi, être tolérant et aider autrui.

Krishna prit ce conseil à cœur. Il parla à Mrs Besant et lui dit qu'il voulait laisser tomber tout ce qui avait trait à l'Etoile et à la Théosophie pendant un certain temps, et se mettre à étudier sérieusement la philosophie, l'économie, la religion et l'éducation, qu'il voulait s'améliorer intellectuellement, et aussi développer ses capacités en amour, tolérance et compassion.

L'état de santé de Nitya ne s'arrangea pas et ses proches jugèrent absolument nécessaire qu'il retourne en Suisse dans les meilleurs délais.

Comme le voyage via l'Inde et la Mer Rouge risquait d'être trop chaud, Mr Warrington, le Président de la Société Théosophique en Amérique, qui se trouvait alors également à Sydney, suggéra de passer par la Californie et d'y faire étape, une de ses amies pouvant héberger les deux frères pour l'été dans la vallée d'Ojai. Ce détour imprévu allait avoir des conséquences considérables dans leurs vies à tous les deux.

## 6 LA CALIFORNIE

Les deux semaines de voyage à travers le Pacifique, quoique assez rudes pour avoir donné le mal de mer à Nitya, parurent améliorer l'état de ses poumons. Krishna, qui ne souffrait jamais du mal des transports, avait trouvé le voyage ennuyeux. Déplaisant serait peut-être un meilleur terme. Malgré la présence de Mr Warrington, des passagères trop curieuses et des individus sans éducation le harcelèrent de leur indésirable attention. Un Australien demanda d'un air belliqueux pourquoi on autorisait ces Noirauds à voyager en première classe.

Tous ces désagréments passèrent à l'arrière-plan quand le paquebot pénétra dans la Baie et qu'apparurent, au-dessus de la brume enveloppant la ville basse, les collines de San Francisco.

Ils furent reçus par une Théosophe qui était aussi professeur à Berkeley et qui les avait invités à loger chez elle. Le jour suivant, qui tombait un 4 juillet, ils traversèrent la Baie en ferry jusqu'à Oakland, où ils prirent le train pour l'Université de Californie à Berkeley. La Tour Campanile se dressait dans un ciel limpide et les immenses bâtiments de granite gris clair luisaient dans la lumière du soleil. Ils avaient quitté Sydney en plein hiver. Ce jour d'été parfait de Californie, avec ses brises rafraîchissantes en provenance du Pacifique, eut des effets immédiats sur la santé du frère de Krishna et sur leur esprit à tous deux. Leur première rencontre avec des Américains eut lieu sur un campus qui continuerait d'être un bastion de tolérance raciale et d'idéalisme démocratique cinquante ans plus tard. L'atmosphère à Berkeley, en ce Jour de l'Indépendance, dut être exaltante, sans doute plus que Krishna n'était tout à fait capable de s'en rendre compte. Cela ne l'empêcha pas d'être immédiatement frappé par ce qu'il vit, et il n'oublierait jamais cette première impression de l'Amérique : l'attitude ouverte des étudiants qui, aussi bien les garçons que les filles, le regardaient droit dans les yeux; le climat de liberté et d'égalité. Il aima la manière dont hommes et femmes se comportaient les uns avec les autres. Il pouvait laisser tomber les embarrassantes préoccupations d'image qu'il devait à son éducation et au sentiment de supériorité qu'on lui avait inculqué dans son enfance de fils de brahmane. A son enthousiasme pour cette institution américaine se mêla le vif désir que son pays soit doté d'une aussi belle université. En ce temps-là, Krishna pensait encore que les Indiens étaient mieux à même que n'importe quel autre peuple sur terre d'apprécier une vraie vie d'études. (Quand il lui fut donné de connaître

davantage d'Indiens appartenant à des milieux universitaires, il se montra souvent impatient devant la rigidité de leur conditionnement.) En fait, son attitude sur ces questions d'éducation fut toujours empreinte d'une certaine confusion.

Le soir suivant, ils embarquèrent dans le train de nuit pour Ventura, 560 kilomètres plus au sud. La plus grande partie de leur premier voyage à travers la Californie se déroula malheureusement dans l'obscurité. Ils purent au moins voir la silhouette des montagnes longeant la côte se découper à l'aube et l'Océan Pacifique chatoyer sous les premiers rayons du soleil estival. Ils arrivèrent au milieu de la matinée dans le petit centre rural de Ventura. Là ils furent accueillis par une grande femme brune, au maintien et à l'accent aristocratiques, au visage puissant et à la tenue vestimentaire impeccable; un personnage tout à fait improbable et inattendu dans un tel endroit. C'était Mary Tudor Gray. En tant que descendante d'une vieille famille de la Nouvelle Angleterre, elle se sentait elle-même autant « brahmane » que ses deux jeunes hôtes. Elle allait être leur hôtesse pendant de nombreux mois.

Ojai se situe à 24 kilomètres à l'intérieur des terres et la chaleur sèche de la journée, dissipée par l'air de la mer le soir, était juste en train de descendre sur la vallée. Mr Warrington se mit tout à coup à chanter à pleine voix, « Ojai - Ojai » dans le dernier virage à la vue des orangeries vert foncé environnées de collines couvertes de sauge.

A l'extrémité orientale de la vallée dominée par un massif montagneux oblong aux pentes abruptes appelé Topa Topa, la propriété de Mary Gray nichait au pied de petits contreforts striés par des kilomètres de sentiers hippiques et pédestres entretenus par l'école Thacher voisine.

Avec ses collines aux courbes doucement dessinées et son sous-bois sec et broussailleux, cette vallée ressemblait à beaucoup d'autres vallées en Inde et aurait pu s'y trouver. Elle possédait cependant une caractéristique distinctive à laquelle on devenait sensible en la connaissant mieux : un côté terre vierge. Elle avait toujours été peu peuplée. Certaines parties du territoire avaient été sacrées pour les Indiens Chumash. En 1922, quelques centaines de personnes seulement y vivaient, dispersées sur 9 hectares, des propriétaires d'orangeries pour la plupart.

Mary Gray avait de la place chez elle, mais, compte tenu de la tuberculose de Nitya et d'un risque de contagion pour ses jeunes enfants, elle avait installé les deux frères dans un de ses petits cottages rustiques à quelque distance. Cela ne l'empêcha pas de partager son excellent cuisinier végétarien avec eux. Ils se régalaient de fruits et de légumes frais qu'on leur

procurait en abondance. Des chevaux étaient à leur disposition pour faire de l'équitation et aller se promener en remontant le torrent qui était généralement à sec au milieu de l'été. Cette année-là, cependant, il restait un clair filet d'eau suffisant pour alimenter des petits bassins dans les rochers, où ils prenaient des bains de siège dans une totale et paradisiaque liberté.



## *22. Pine Cottage, Ojai, Californie, ca 1922*

En dépit de cette vie saine, l'état de santé de Nitya empira brusquement, avec de la température jour et nuit. Krishna devint nerveux avec ce malade qui, se plaignit-il, faisait des caprices et refusait de faire ce qu'il lui disait.

Mr Warrington s'était arrangé pour que sa fille leur donnât un coup de main. Mais la tâche s'avéra bientôt trop lourde pour elle.

Ce fut Erma qui vint à la rescousse avec une autre solution.

Ces trois derniers hivers, Rosalind avait travaillé et vécu avec sa mère à Hollywood. L'été, Mary Gray, qui s'était prise d'une grande affection pour Erma et sa famille, mettait sa maison de vacances de Montecito à leur disposition et encourageait Rosalind à prendre des cours d'été à l'Université d'Etat de Santa Barbara. Mary Gray pensait qu'elle devait poursuivre ses études et avait même offert de l'envoyer à Radcliffe, si elle remplissait les conditions nécessaires à son admission. En plus de ses



cours, Rosalind participait à des tournois de tennis. Le tennis avait toujours été sa plus grande passion. A Buffalo, déjà, elle avait passé ses étés sur des courts de tennis, mettant au point une technique qui n'était peut-être pas conventionnelle, mais qui était assez efficace pour avoir attiré l'attention de la Lawn Tennis Association (Association du Tennis sur gazon) dans les tournois de Santa Barbara. Ils voulaient la prendre et l'entraîner. Un jour, du fait du désistement d'une autre joueuse, elle affronta Helen Wills, alors à son apogée, qui sportivement lui accorda un set. Mais ni Erma ni Mary Gray n'étaient d'accord pour que Rosalind fît carrière dans le tennis. Elles lui trouvaient trop de potentiel pour cela.

En fait, Rosalind était parfaitement heureuse avec ses cours d'été et ses séances de tennis à Montecito. Elle ne partageait pas du tout l'intérêt d'Erma pour la philosophie. Elle avait 19 ans, était pleine de vie et aimait s'amuser. Elle était dévouée à sa mère qui était assez avisée pour laisser la bride sur le cou à sa fille cadette et faisait confiance à son caractère généreux et droit pour se tirer elle-même d'affaire au cas où son impulsivité la mettrait en difficulté.



### *23. Rosalind à Hollywood, Californie*

Erma arriva un jour avec la suggestion suivante : que Rosalind remplace la fille de Mr Warrington pour s'occuper de ces deux jeunes Indiens récemment arrivés à Ojai. C'était typique de Rosalind, toute espiègle qu'elle fût, de sacrifier ses propres intérêts et un délicieux été pour prendre soin de deux jeunes hommes qu'elle n'avait jamais rencontrés –dont un assez malade.

Rosalind n'oublia jamais cette première rencontre. Nitya prit sa main



entre les siennes et, la regardant dans les yeux, lui dit « Mais, je vous connais, » et juste alors elle sut ce qu'il voulait dire. Elle ne remarqua pas sa cécité d'un œil ni la faiblesse de son corps ou son teint le plus souvent fiévreux. Elle entendit le beau timbre de sa voix et l'exubérance de son rire. Elle fut touchée par la chaleur de son sourire et fut instantanément attirée par lui. Elle fit à peine attention à Krishna, presque toujours au centre de l'attention générale. Cela ne serait pas venu à l'esprit de Rosalind ni à celui de n'importe qui d'autre de s'interroger sur les sentiments qu'il pouvait éprouver pour elle. Sur le pauvre Nitya, cette Américaine pleine d'entrain et de générosité, tout juste sortie d'un été passé sur les courts de tennis, avec sa peau claire légèrement bronzée et ses radieux yeux bleus, exerça une fascination toute particulière. Les Occidentaux semblaient souvent grossiers aux Indiens, spécialement aux brahmanes qui sont d'une rare exigence en matière d'hygiène corporelle. (L'ironie a voulu que ce soit Leadbeater, un Anglais, qui, jugeant la chose absolument nécessaire probablement à cause de leur état négligé, ait appris aux deux frères à prendre leur bain correctement.) Nitya se plaindrait plus tard à Rosalind du manque de soin des Anglaises qu'il avait connues et comment il avait été dégoûté d'avoir une relation intime avec l'une d'entre elles pour cette raison.

Sophia avait communiqué son obsession de la propreté à ses quatre filles. Le végétarisme de Rosalind, qu'elle devait par éducation à un caprice donquichottesque de son père et à l'amour passionné qu'elle portait aux animaux, allait faire également partie des spécificités de cette nouvelle relation. Par-dessus tout, Rosalind avait un don inné pour mater. Une créature malade ou blessée, peu importait son espèce, suscitait son intérêt immédiat et son désir de la guérir. Elle déversa en Nitya non seulement de l'amour, mais aussi de la force vitale.

Krishna fut soulagé de voir comment son frère réagissait aux bons soins de Rosalind. Nitya faisait exactement ce qu'elle lui disait de faire. Krishna fut aussi immensément impressionné par ce qu'il pensa être ses capacités naturelles en tant qu'Américaine.

Cependant, le tout premier dîner qu'elle cuisina pour eux fut un désastre. Rosalind avait préparé un soufflé au fromage, en suppliant les deux jeunes hommes d'être à l'heure pour dîner. Oubliant cela, Krishna et Nitya partirent faire une marche l'après-midi et rentrèrent tard, pour se retrouver devant un soufflé retombé et une cuisinière déconfite.

Aussi surprenant que cela paraisse, la famille de Rosalind ne partageait pas l'inquiétude pourtant tout à fait justifiée de Mary Gray quant à la

fréquentation d'un malade de la tuberculose. Il est très possible qu'Erma ait jugé que l'occasion qui était offerte à sa jeune sœur de s'occuper de quelqu'un de si proche du véhicule valait la peine qu'elle prît quelque risque. Qu'en pensait leur mère ? On peut seulement se poser la question, sachant que Sophia ne croyait pas à tout cela et qu'elle n'était pas du genre à faire pression sur les gens pour qu'ils adoptent la même conduite qu'elle; peut-être avait-elle foi à sa manière dans le bon sens et la santé de sa fille.

Quoi qu'il en soit, son amour pour Nitya ne causa aucun ennui de santé à Rosalind. Peut-être parce qu'il fut de courte durée – trois ans -, cet amour garda son innocence et sa magie dans l'esprit de Rosalind et hanta, non seulement elle et son mariage, mais également mon enfance. Mais un tel amour, éternisé par la mort, aurait-il pu résister aux réalités d'une relation vécue dans la durée ?

## 7 LE « PROCESSUS »

Tandis que Nitya avait enfin trouvé l'amour auquel il aspirait depuis si longtemps, Krishna restait très seul. A Ojai, il n'avait plus ses vieux amis, les De Manziarly, Helen ou Lady Emily. Certes, il se réjouissait de l'amélioration de l'état de Nitya grâce aux soins de Rosalind, mais lui aussi avait besoin de réconfort et d'affection.

Les Théosophes de cette époque croyaient à la sublimation du sexe, même à l'intérieur du mariage. Il était bien sûr admis que Krishna vivrait dans la chasteté. A 27 ans, il n'avait encore jamais eu de relation amoureuse complète. Son amour pour Helen se situait sur un plan « supérieur » ou du moins entièrement « pur ». Selon le témoignage d'Helen elle-même, il n'en fut jamais autrement. Durant une visite à Ojai en 1984, Helen Knothe (Madame Veuve Scott Nearing depuis peu) raconta qu'elle et Krishna s'étaient quelque fois étendus l'un à côté de l'autre sur un lit, mais affirma qu'ils n'avaient jamais fait l'amour. Quels symptômes le refoulement sexuel pouvait-il provoquer chez un jeune homme suprêmement sensible, imaginatif et affectueux de nature, voilà une question avec laquelle il faut se montrer prudent et objectif mais qui, aussi, à la lumière de ce qui devait se passer par la suite, ne peut être totalement ignorée. Leadbeater avait évidemment prodigué des conseils là-dessus aux autres garçons, conseils qui, comme nous l'avons vu, lui avaient valu de sérieux ennuis. Mais à Krishna ? Celui-ci maintint toujours que Leadbeater n'avait jamais abordé de pareils sujets avec lui ou Nitya. Ses aînés ont dû supposer que Krishna évoluait sur un tout autre plan que les autres garçons.

Krishna déclara souvent que ce qui lui arrivait dans la vie, qu'il s'agisse d'expériences agréables ou désagréables, ne le touchait pas : difficile de croire, cependant, que les événements qui venaient de se dérouler à Sydney ne l'avaient pas secoué. La crudité du langage et la grossièreté des comportements auxquels il avait été exposé, les accusations violemment lancées contre son vieux protecteur, l'avaient sûrement bouleversé. Avec ce qui arrivait à Leadbeater, Krishna se trouvait placé devant l'illustration vivante de la manière dont un membre de haut rang de la Société Théosophique pouvait souffrir d'une réputation ternie. Son frère et lui avaient tous deux pris la défense de Leadbeater, mais l'affaire dut dramatiquement affecter sa vision du monde de la Théosophie sur beaucoup de points.

Krishna avait aussi des problèmes de santé, réels ou imaginaires. Un

chiropracteur Suédois et Théosophe, le Dr John Ingelman, avait présenté Krishna au Dr Strong à Los Angeles, un médecin disciple du fameux Dr Abrams, pour essayer de faire un diagnostic et le traiter à la manière d'Abrams. Le Dr Albert Abrams était considéré, en son temps, comme hautement qualifié du point de vue médical et pas du tout comme un charlatan. Il affirmait pouvoir guérir la tuberculose, le cancer et la syphilis au moyen d'une machine, l'«Oscilloclast», qui envoyait des impulsions électriques à travers les zones affectées. Il croyait la vaccination anti-variolaïque responsable de la plupart des maladies, y compris la syphilis bien plus répandue à son avis que les gens ne le réalisaient. A partir de quelques gouttes de sang d'un patient, il diagnostiquait ces maladies et prescrivait le traitement sur sa machine. Beaucoup de célébrités, dont l'écrivain Upton Sinclair, ne juraient que par ses cures. En ce qui concernait Nitya dont on lui soumit également le cas, le Dr Abrams détecta la tuberculose dans son poumon gauche et ses deux reins, et la syphilis dans sa rate. Après deux semaines de traitement, de nouveaux examens sanguins montrèrent que les germes avaient disparu de son corps. Krishna, totalement convaincu par ce diagnostic, soumit alors des échantillons de son propre sang. On lui dit qu'il avait un cancer dans l'intestin et dans le poumon gauche et la syphilis dans la rate et dans le nez. Après traitement sur l'Oscilloclast, il se sentit beaucoup mieux. Il fut assez avisé, cependant, pour passer le diagnostic de syphilis sous silence, sauf auprès de Lady Emily.

Malgré les rapports optimistes sur la santé de Nitya, on allait trouver, lors d'examens ultérieurs, qu'il avait encore des taches de tuberculose sur les poumons; le stress provoqué par cette nouvelle entraîna une dégradation considérable. Il était encore invalide et Rosalind le soignait tous les jours avec tendresse. Les deux frères avaient déménagé dans le petit cottage où Sophia avait logé jadis. Là, ils eurent enfin l'impression d'être chez eux et apprécièrent de plus en plus ce sentiment d'intimité. Ils trouvaient que ce cottage dégageait l'atmosphère d'un petit *ashram*. En fait, ils préféreraient n'avoir aucun étranger dans les environs. Habitant la porte à côté chez Mary Gray, Rosalind venait préparer les repas chaque jour régulièrement. Le Dr Ingelman avait, pour l'époque, des connaissances avancées dans le domaine de la nutrition, appliquées au régime végétarien en particulier, et ses conseils furent précieux à Rosalind. Krishna l'assistait du mieux qu'il pouvait. Il détestait donner l'impression d'être servi et était toujours le premier à se lever pour aider.

Les problèmes de santé de Nitya n'empêchaient pas Rosalind et les deux frères de passer de très bons moments ensemble. Elle ne regardait pas

Krishna comme quelqu'un de spécial, et certainement pas comme un Instructeur du Monde. Mais parallèlement à son amour pour Nitya, elle développa une grande affection pour son aîné. Ils lisaient à voix haute et apprenaient par cœur du Milton, du Keats, du Shelley et l'œuvre favorite de Krishna, le Cantique des Cantiques. Ils se promenaient à pied dans les contreforts des collines et, les jours où il faisait très chaud, ils allaient à la plage avec la famille Gray.

Depuis qu'il avait reçu le message de Maître Koot Hoomi à Sydney, Krishna avait manifestement changé d'attitude vis-à-vis des Maîtres, de la Théosophie et de son rôle dans « l' Œuvre ». Le tournant qui suivit fut plus radical encore, sans doute en partie du fait de la disparition du luxe et des distractions que lui apportait son existence dorée dans les couches supérieures de la société anglaise et européenne. Pour la première fois aussi, il échappait à la vigilance de ses protecteurs. Il était plus libre qu'il ne l'avait jamais été auparavant, et dans une atmosphère propice à la concentration spirituelle. Il semble en avoir tiré le plus grand profit et il s'adonna régulièrement à la méditation, mettant de côté, comme on pouvait s'y attendre, ses intentions d'amélioration intellectuelle.

En s'occupant de Nitya, Rosalind avait réduit la pression que cette obligation exerçait sur Krishna et libéré celui-ci d'une responsabilité qu'il avait vécue comme un fardeau. De son côté, Nitya était bien trop sensible aux besoins de Krishna pour prendre sciemment la place de son frère aîné dans n'importe quelle relation. Son amour pour Rosalind ne pouvait s'épanouir qu'à la condition de croire que Krishna n'éprouvait pas un sentiment similaire pour elle. Néanmoins, aussi prévenants soient-ils, deux amoureux tendent toujours à isoler un tiers en le repoussant hors de leur cercle enchanté. Krishna prétendrait toujours ne pas pouvoir souffrir de la solitude; il y aurait pourtant des moments au cours de son existence où, dans une situation d'isolement forcé, il aurait d'assez étranges réactions.

Conséquences de ses séances de méditation ? Krishna développa soudain des symptômes physiques troublants qui progressèrent du malaise à la douleur. A cela s'ajouta une série d'expériences curieuses.

Krishna et Nitya écrivirent tous deux des comptes-rendus de ces expériences (que Nitya baptisa « le Processus »). Elles s'étalèrent une première fois sur trois jours. Ces comptes-rendus étaient tapés à la machine par Erma et expédiés, à la demande de Krishna, à Leadbeater et Miss Dodge. Des copies supplémentaires furent faites plus tard par Rajagopal pour être données à Mrs Besant et Lady Emily. Krishna demanda à chacune des personnes impliquées de jurer de garder le secret durant toute sa vie.

(Trente ans plus tard, Lady Emily se retrouvera en pleine tempête quand elle voudra publier ces comptes-rendus dans sa biographie intitulée *Candles in the Sun* [Chandelles dans le soleil]. Vingt années encore plus tard, Krishna laissera tomber ses objections et permettra à Mary Lutyens, la fille de Lady Emily, de faire ce qu'il avait refusé à sa mère.)

Rosalind était bien consciente de la bizarrerie de l'état de Krishna. Il se plaignit d'une douleur aiguë dans le cou où elle décela une légère enflure, sans rien y voir d'alarmant. Après quelques jours, il décrivit ce qui a l'air d'être une expérience psychique classique connue sous le nom de *samadhi*. Il sentit qu'il ne faisait plus qu'un avec un ouvrier s'activant un peu plus loin, avec l'outil même qu'il avait en main, et la pierre qu'il était en train de casser, avec l'herbe, avec la poussière, les oiseaux et les arbres. Il sombra alors dans un état de semi somnolence.

Cette situation déboucha le jour suivant sur une souffrance physique pire que la précédente et l'impression extrêmement douloureuse et oppressante que tout autour de lui était sale, dégoûtant, crasseux. La petite pièce de devant dans la petite maison était sombre et étouffante les chauds jours d'été; la véranda de devant et le porche sur le côté, où dormait Krishna, étaient protégés de la lumière du soleil. Il se tenait tapi dans un coin sombre, en pleine détresse, ne permettant qu'à Rosalind de l'approcher et de le reconforter en lui tenant la tête sur ses genoux.

Nitya, témoin à la fois de l'extase et de la souffrance de son frère, écrivit son propre compte-rendu qu'il envoya ensuite à Leadbeater, détaillant les événements survenus pendant quatre jours. Il s'en remettait à Leadbeater pour leur interprétation, mais sa description est complète et sincère quoique quelque peu intensifiée du fait de son état fiévreux et de son imagination poétique.

Le premier jour, Krishna commença à se sentir agité et une grosseur douloureuse de développa à l'arrière de son cou. Le matin suivant, tout alla bien jusqu'après le petit déjeuner où Rosalind le trouva se tordant dans son lit, de souffrance à l'évidence, sans pouvoir en déterminer la cause. Nitya pensa à la malaria en se rappelant que Krishna avait subi une première attaque de cette maladie quand il était enfant. Mais Krishna se plaignait d'une chaleur intense plutôt que de frissons glacés.

Nitya était ému et rempli d'admiration devant l'habileté et la tendresse avec lesquelles Rosalind soignait Krishna. La jeune fille de 19 ans n'avait aucune expérience d'infirmière et aucun intérêt pour la Théosophie, cependant la qualité des soins qu'elle prodiguait à Krishna, combinée avec ce que Nitya percevait comme un remarquable mélange de générosité et

d'amour désintéressés, devait amener les deux jeunes hommes à se demander si elle n'était pas la réincarnation de leur mère morte il y avait déjà longtemps.

Le troisième jour, Rosalind s'étant tenue presque continuellement au chevet de Krishna, Nitya sentit toute la maison envahie par une grande force. Comme possédé, Krishna se plaignit de la saleté de la maison alors que tout avait été nettoyé et était sans tache. Il ne tolérait personne à ses côtés, criait qu'il voulait aller dans les bois en Inde, et se blottissait dans un coin sombre. Nitya, Rosalind et Mr Warrington attendaient sous la véranda, regardant le ciel s'assombrir après le coucher du soleil. Ils pouvaient encore distinguer la forme d'un jeune poivrier quelques mètres plus loin, qui tout le jour hébergeait des abeilles et des petits oiseaux attirés par son odeur. Mr Warrington persuada alors Krishna de quitter le cottage –encore étouffant après la chaleur de l'après-midi- pour aller goûter la fraîcheur du soir sous l'arbre.

Krishna n'avait presque rien mangé durant trois jours, et à présent, sous l'arbre, il commença à chanter des *mantras*. A Nitya, cela rappela ce jour déjà lointain où lui et son frère se trouvant à Taormina, Krishna avait contemplé une peinture représentant Gautama Bouddha en robe de mendiant, et où tous deux avaient senti qu'ils avaient reçu une pensée divine.

Plus tard, Nitya racontera à Rosalind qu'il avait de nouveau senti cette présence et avait vu une grande étoile au-dessus de l'arbre. Il était convaincu d'avoir observé le reflet de ce glorieux moment sur le visage de Rosalind et lui raconta qu'elle s'était exclamée à plusieurs reprises « Le vois-tu ? » -Nitya tenant pour acquis, sans se demander si c'était vraiment le cas, qu'elle se référait au divin Boddhisattva. Si ni lui ni Mr Warrington n'avaient été capables de partager la vision de Rosalind, ils avaient néanmoins entendu la musique de la divine Gandharvas.

Tout cela dura 30 minutes et puis, comme Krishna se levait et s'approchait d'eux, Rosalind perdit connaissance. Revenue à elle, elle ne put faire état d'aucun souvenir, au grand désespoir de Nitya, excepté qu'elle avait entendu de la musique.

Rosalind, qui, selon Nitya, avait été le seul témoin *véritable* du phénomène occulte, n'était pas d'accord avec ce qu'il en avait raconté la concernant. La réalité est que, soir après soir, elle, Nitya et Mr Warrington, se réunissaient sous la véranda du cottage pour méditer et qu'elle s'y endormait le plus souvent. Cette fois-là, on lui avait raconté après coup qu'elle avait assisté à la venue de la Présence. Mais cette impression d'entendre de la musique en se réveillant le matin, Rosalind l'a souvent eue

au cours de sa vie; c'était devenu une habitude chez elle, qu'elle avait d'ailleurs contractée dans son enfance où elle allait se coucher au son de la musique de chambre jouée par sa mère et ses tantes. Sans partager leurs idées préconçues, elle laissait les autres libres de penser ce qu'ils voulaient, mais elle n'acceptait pas leurs interprétations. Elle croyait que tout ce que Nitya avait lu sur son visage provenait de ses rêves à lui. Il pouvait prétendre le contraire, mais le fait est qu'elle ne se souvenait de rien et n'avait pas eu l'impression que quelque chose de remarquable s'était passé.

Elle était à bout de forces à l'époque. Toutes ses journées étaient consacrées à prendre soin de Nitya; il lui avait fallu ensuite s'occuper également de Krishna lors de ses premiers symptômes. En ce qui concerne ces symptômes, Rosalind ne les trouva jamais aussi étranges ou alarmants que ne le jugeaient Nitya ou Krishna lui-même. Se plaignant d'une grosseur dans le cou, de douleurs dans le dos et d'un estomac sens dessus dessous, Krishna allait poser sa tête sur les genoux de Rosalind pour soulager sa peine. Parfois, aussi, il lui caressait la poitrine. Elle attribua ce comportement à un fort besoin d'être materné. Mais cela ne lui semblait pas suffire pour confirmer les implications spirituelles de cet événement tellement passionnant pour les autres.

La décennie précédente avait vu se déployer une activité considérable chez les Théosophes dans l'attente de la venue de l'Instructeur du Monde prophétisée par Leadbeater. On avait levé des fonds, lancé des publications, fait des offrandes de terrains, et des milliers d'individus travaillaient dur à leur préparation personnelle sur le plan spirituel. Le « Processus » de Krishna -comme Nitya fut le premier à l'appeler- intervenait dans un contexte d'intenses anticipation et excitation.

Etant donné l'état d'esprit de chacun, à l'exception de Rosalind à ce moment-là, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que les gens aient conclu que le prodige était en train de s'accomplir. Nitya était fiévreux, et amoureux de surcroît, et cela a pu l'amener à exagérer l'expression du visage de Rosalind. Il n'était pas non plus sceptique par tempérament. Il ne vécut pas assez longtemps pour que nous sachions s'il aurait suivi son frère dans son rejet final de la Théosophie. Comme nous le verrons à partir de ce qui transpara de leur relation avant sa disparition, cela semble peu probable.

Pour qui ne croit pas a priori aux interprétations occultes, les symptômes physiques de Krishna pouvaient s'expliquer par diverses causes pathologiques, comme des attaques récurrentes de malaria, dont il avait souffert à l'âge de deux ans et dont on sait qu'elles allaient continuer de



l'affecter plus tard.

Petite fille, il m'arriva un jour de parler à Krishna d'un petit garçon épileptique dans mon école. Je décrivis ses terribles crises et comment nous étions tous préparés à lui venir en aide en mettant un mouchoir dans sa bouche de façon à ce qu'il ne se coupe pas la langue. Et puis j'ajoutai que ce camarade –Warren- m'avait avoué que, plusieurs fois, il avait simulé pour éviter une situation difficile, et qu'il avait roulé même les professeurs. Krinsh me répondit qu'il connaissait tout de cette maladie, car sa mère en avait souffert. Vivement impressionnée comme on s'en doute, je répétais ce commentaire à mon père, qui me dit alors très sérieusement que je ne devais jamais répéter cela ou en discuter avec qui que ce soit. Krinsh n'en reparla jamais. Je n'ai trouvé aucune allusion à cette possibilité dans toute la littérature à son sujet, mais ses paroles demeurent un souvenir clair et précis. L'épilepsie est un désordre complexe qui se manifeste par une large gamme de symptômes, comme d'avoir des visions et de présenter d'autres symptômes plutôt difficiles à diagnostiquer à l'époque.

L'explication la plus plausible pourrait résider dans un ensemble complexe de facteurs incluant la dissociation de la personnalité, des symptômes hallucinatoires associés et, en fin de compte, l'émergence d'une ou plusieurs personnalités partielles mais distinctes. Personne ne pensa à faire venir un docteur à l'apparition des premiers symptômes de Krishna. Même avant que la médecine psychosomatique jouisse d'une large notoriété, un docteur compétent aurait pu suggérer que les symptômes de Krishna provenaient tout simplement d'un intense besoin, conscient ou inconscient, de chaleur maternelle et d'amour comparable à ce que Rosalind offrait à Nitya. Plus tard dans la vie de Krishna, ces symptômes se produiraient habituellement en la présence d'une femme le concernant particulièrement ou pour qui il éprouvait de l'amour. Ce qu'il faut retenir de ces manifestations, c'est où elles menaient, et pourquoi et comment leur interprétation occulte, une fois admise, allait modeler son avenir.

Ce n'est pas facile d'expliquer ce qu'est une expérience mystique même si, pour celui qui la vit de manière authentique, elle semble indiscutable en tant que telle. La sensation de quitter son corps et d'aller le regarder d'en haut n'est pas un phénomène si rare. Cela arrive à des gens qui ont souffert de crises prolongées de dysenterie, d'insolation et d'autres maux physiques. Classiquement, dans le bouddhisme, et chez certains mystiques chrétiens, un *samadhi* ou une expérience mystique se définit, pour dire les choses simplement, comme une liquidation de l'ego et la sensation de ne plus faire qu'un avec l'univers, ou, comme Blake l'a si bien exprimé :

Voir le monde dans un grain de sable  
Et un paradis dans une fleur sauvage  
Tenir l'infini dans la paume de sa main  
Et l'éternité dans une heure

Habituellement temporaire, cet état de libération des limites de l'ego devrait avoir un effet durable sur la personnalité, même lors du retour de ces limites. L'essentiel tient dans cette libération, cet affranchissement; celui qui en fait l'expérience ne peut en attendre ni avantage ni bénéfice en termes d'autorité spirituelle ou de connaissance. La recherche du profit est exclue a priori comme motivation. Le mystique Maître Eckart dit « Il est des gens qui veulent contempler Dieu comme ils regardent leur vache, avec les mêmes yeux, et ils veulent aimer Dieu de la même façon qu'ils aiment leur vache –ils aiment leur vache pour le lait et le fromage qu'elle leur donne, et le profit qu'ils en retirent. »

Il est certain que si l'illumination procurée par le *samadhi* est mise au service de désirs nés de l'ego, de croyances, ou est utilisée par l'individu pour dominer de quelque façon que ce soit, on ne peut qu'éprouver la plus profonde suspicion à ce sujet.

L'expérience de Krishna le premier jour, son sentiment d'unité avec son environnement, paraît véridique et authentique en ceci qu'elle ne force pas l'adhésion d'autrui. Elle n'est pas occulte. Elle ne requiert pas d'interprétation ni ne semble procurer de promotion hiérarchique à l'intéressé. Elle pourrait, en d'autres termes, arriver à l'un d'entre nous et nous pourrions espérer, si cela nous arrivait, que cet instant de perte d'ego changerait définitivement notre vision du monde en nous en dévoilant une nouvelle dimension. Cette expérience ne confère pas le droit de guider, seulement celui de partager et, en partageant, de donner à autrui l'espoir de pouvoir saisir le sens de la réalité qu'elle implique. Un jour, Krishna lui-même proclamerait que la vérité est une contrée sans chemin, un pays sans sentier. Mais il n'en était pas encore là. Tout en exigeant le secret vis-à-vis du grand public, il fut d'accord pour que des exemplaires du compte-rendu de son expérience sous le poivrier fussent envoyés à ses protecteurs et ne protesta pas quand ceux-ci y virent le signe qu'il avait rapidement progressé sur « le Sentier »

## *PROBLÈMES SUR LE SENTIER*

Le « Processus » reprit pendant l'été et l'automne à Ojai, mais sans les aspects extatiques. Les souffrances de Krishna semblèrent se limiter au plan physique. Elles allaient revenir à certains moments dans les années suivantes. Le « Processus » se produisait uniquement en présence de Rosalind —du moins à cette époque. Krishna se persuada que Rosalind était sa mère depuis longtemps disparue. Lui et Nitya écrivirent même à Leadbeater pour lui demander s'il était possible que Rosalind fût la réincarnation de leur mère. Le problème était que Rosalind avait 19 ans et que leur mère était morte il y avait seulement 17 ans; ni eux ni Leadbeater ne pouvaient l'oublier; simplement, ils espéraient que les Maîtres pouvaient justifier de tels paradoxes temporels. Toute cette expérience du « Processus » de Krishna avait ravivé l'enthousiasme des deux frères pour le service des Maîtres et avait poussé Krishna à écrire à Leadbeater qu'il l'aimait et le respectait, et qu'il regrettait de s'être montré rebelle à son autorité ces derniers temps.

Si cela cadrait avec la description que Mrs Besant donnait de la Voie du « Sentier », le comportement récalcitrant de Krishna paraissait quand même nettement excessif pour quelqu'un qui avait réussi la deuxième initiation. Leadbeater parut néanmoins ne pas douter que l'expérience de Krishna sous le poivrier signifiait qu'il avait passé la troisième initiation. Les symptômes physiques, cependant, le laissaient perplexe. Il croyait que lui et Mrs Besant avaient tous deux franchi les mêmes étapes sur le « Sentier », mais sans douleur. Leadbeater réfléchit à la question pendant un mois tandis que Krishna attendait sa réaction avec une certaine impatience. Il ne reçut jamais de réponse pleinement satisfaisante. Leadbeater avait apparemment du mal à faire concorder les symptômes de Krishna avec son schéma. Aux yeux de Leadbeater, Krishna était encore un élève à qui il restait une longue route semée d'embûches à parcourir. Sa destinée ultime n'était pas, loin s'en faut, assurée. D'un autre côté, beaucoup de Théosophes entourant Krishna désiraient pouvoir le considérer comme un être déjà parfait. Cela leur donnait plus d'importance et rendait leurs existences tout de suite plus significatives. L'insistance de Leadbeater à expliquer que l'accès à la divinité était ardu et que c'était pas à pas qu'on progressait sur ce Sentier aurait pu faire perdre patience à Krishna, pour ne pas dire plus. Quoi qu'il en soit, dans ses causeries avec les jeunes théosophes qui constituèrent l'essentiel de son public cette année-là en Amérique, Krishna attribua son

état d'avancement spirituel actuel à sa formation par Leadbeater. Il était en même temps pleinement conscient de son imprégnation par sa culture religieuse d'origine et du rôle qu'avait joué sa mère durant ses premières années où son jeune esprit avait été entraîné à se concentrer sur ces figures religieuses, Lord Krishna, Maitreya Bouddha, dont les portraits ornaient les murs de la pièce abritant l'autel familial. On lui avait dit de méditer trois fois par jour, même brièvement, sur des choses importantes.

Mais c'était à Leadbeater qu'il devait sa formation dans ce qu'elle avait de cohérent et de rigoureux à la fois quant aux habitudes de pensée et aux soins corporels –la propreté personnelle étant de la plus haute importance. Il répétait aux jeunes Américains cette opinion de Leadbeater qu'il n'y avait aucun mérite à être un saint crasseux, chrétien ou hindou, tout en ajoutant sur un ton plutôt mélodramatique que les remarques continues de Leadbeater l'avaient rendu malheureux un certain temps. En 1923, il était encore d'accord pour reconnaître que Leadbeater avait joué un rôle vital dans sa formation et recommandait à d'autres le programme que ce dernier avait conçu pour lui : lire un grand nombre de romans de façon à se familiariser avec une variété de points de vue et d'idées, s'instruire sur des façons de vivre différentes de la sienne et même lire des inepties; mais par-dessus tout, lire des livres religieux.

Les sentiments de Krishna pour Leadbeater continuèrent à fluctuer des années durant, donnant lieu en certaines occasions à des réactions horrifiées à la seule mention de son nom. Cette attitude serait un jour à l'origine d'une sérieuse querelle entre lui et Nitya, celui-ci restant fidèle à ses protecteurs et à la Théosophie.

Quand vinrent les pluies d'automne à Ojai tout au début de novembre, après l'habituelle période de six mois de sécheresse, Krishna fut transporté par le spectacle miraculeux du jaillissement de la verdure à travers les brûlures de la terre : un phénomène différent de celui du printemps dans un climat froid où il se produit sans heurt à la faveur d'un discret radoucissement du temps. En Californie, l'herbe fait son apparition et va tapisser les contours des collines presque du jour au lendemain. De tendres pousses de sumac émergent de tiges desséchées. Lavées de la poussière de l'été, les feuilles des chênes verts brillent. Les ruisseaux déversent leur eau cristalline sur les roches de granit blanc. Krishna gardera toute sa vie cette image de la Californie.

L'amour des frères pour la vallée d'Ojai grandit, comme le fit leur désir d'avoir leur propre maison. Avec les fonds levés par Mrs Besant, la plupart auprès de Miss Dodge, le terrain de trois hectares adjacent à la propriété de

Mary Gray fut acquis pour eux, avec le cottage qu'ils avaient habité, et la grande maison principale en forme de L, avec patio et véranda, qu'ils appelèrent Arya Vihara (Maison des Aryens ou des Nobles), bien qu'il s'agît seulement d'une maison de ranch délabrée en bois rouge de Californie, pauvrement meublée et ayant besoin d'être repeinte. Plus tard, Miss Dodge acheta également pour eux un autre lot de trois hectares et demi de façon à sauvegarder le caractère privé de leur propriété. Une fondation baptisée la Brothers Association avait été constituée pour détenir officiellement le domaine à la place de Krishna, celui-ci étant déjà assez malin pour réaliser qu'un jeune homme avec son avenir spirituel devait éviter de lier son nom à ce genre d'opération et paraître s'encombrer de choses matérielles. Précaution inutile dans la mesure où, à cette époque, les lois californiennes interdisaient aux Orientaux, parmi lesquels les Indiens se trouvaient indûment classés, de posséder du terrain. Quelles que fussent ces difficultés techniques, Arya Vihara allait devenir la maison bien-aimée de Krishna pendant de très nombreuses années, sachant qu'il souffrirait quand même toujours d'une certaine ambivalence qui l'amènerait à se languir de l'Inde quand il était en Californie et de la Californie quand il était en Inde.

En juin 1923, la santé de Nitya s'était considérablement améliorée et les deux frères retournèrent finalement en Europe. Rosalind n'alla pas avec eux. Pour elle et pour Nitya, la séparation fut triste et difficile. L'amour entre eux était devenu très fort. Mais ils avaient réalisé tous les deux que, dans le cercle de Krishna, « l' Œuvre » était prioritaire et que la poursuite du bonheur personnel passait obligatoirement après.

Pendant ce temps, Raja, qui avait pu échapper aux distractions sans fin et à l'excitation générée autour de Mrs Besant et des deux frères en Inde et en Californie, s'était concentré totalement sur ses études et avait passé avec mention la première série d'examens de sa licence ès lettres (bachelor of arts). Sa vie à Cambridge, dont il appréciait le confort, convenait parfaitement à son tempérament de littéraire né; il avait rapidement gagné l'estime de son directeur d'études.

Par égard pour la santé de Nitya, on décida de passer le mois d'août à Ehrwald dans le Tyrol autrichien, où un chalet avait été prêté à Krishna. Raja fut invité à se joindre au grand groupe, qui comprenait Lady Emily et ses filles Betty et Mary, Helen Knothe, Ruth Roberts et Marcelle de Manziarly.



*24. Raja et Krishna à Erwald dans le Tyrol autrichien en 1923*



*25. Nitya et Krishna à Ommen en 1924*

Durant ces vacances de sept semaines, Raja fut pour la première fois témoin (sans y assister à proprement parler) du « Processus » de Krishna. Quand le « Processus » démarra de nouveau à Ehrwald, il n'y eut pas d'arbre à poivre; pas de musique ou de grande étoile, ou d'êtres lumineux et, bien entendu, pas Rosalind. De toute façon, Krishna ne l'aurait pas voulue; car maintenant, très fermement, il voulait Helen.

A ceux qui étaient mûrs pour imaginer et vivre un événement miraculeux

et qui restèrent dans les coulisses, l'atmosphère sembla chargée de puissantes présences. La plupart se sentirent environnés par d'extraordinaires vibrations. Mais toute l'affaire du « Processus » de Krishna, malgré ce qu'elle impliquait de positif pour Nitya, l'a probablement inquiété sinon terrifié. Des expériences similaires avaient certes été revendiquées par Blavatsky et d'autres Théosophes, ainsi que par d'autres occultistes en général, mais, selon Leadbeater, sans qu'il fût jamais question de souffrances physiques comparables à ce qu'endurait Krishna. Aucun diagnostic ne pouvaient ainsi éclairer Nitya et Krishna, ni médical (car ils ne consultaient pas de docteurs « normaux ») ni occulte (de la part de leur source habituelle, Leadbeater). Krishna avait exprimé le désir que l'affaire restât strictement privée et très peu de gens étaient censés être au courant. Mais comme la chose n'est pas rare dans de telles situations, le secret s'éventa et la nouvelle se répandit.

En septembre, le groupe alla s'installer à Eerde Castle en Hollande. Une fondation était en cours de création pour prendre possession du château, Krishna continuant à ne rien vouloir posséder personnellement, comme avec Arya Vihara.

La dernière fois que je vis Eerde Castle –le château avait survécu à la Seconde Guerre mondiale-, c'était un pensionnat privé. Les douves étaient à sec et ce magnifique édifice du début du XVIII<sup>e</sup> siècle avait beaucoup perdu de son atmosphère romantique. Enfant, j'avais vu de gros poissons nager dans les douves alimentées par un ruisseau naturel; de grands arbres s'alignaient en bordure de la longue allée menant à l'entrée; la propriété comptait 2 000 hectares de forêts de pins avec des petits étangs et des fermes. C'était un cadeau incroyable pour n'importe qui –même pour un Instructeur du Monde.

L'amour impétueux que Krishna avait déclaré à Helen l'année précédente s'était considérablement calmé, en dépit de l'aide qu'elle lui avait apportée à l'occasion du « Processus ». Ce qui ne l'empêcha de lui écrire des lettres d'amour encore quelques années.

Cet été-là, Nitya avait demandé à Raja, avec qui il était devenu très ami, de se mettre en congé de Cambridge pendant un an et de revenir passer l'hiver à Ojai avec lui et Krishna, pensant que sa présence pourrait être utile au cas où le « Processus » reprendrait. Raja accepta. Nitya lui avait longuement parlé de Rosalind et Raja en avait été très ému. (Beaucoup plus tard, il dira à Rosalind qu'il pensait qu'il était tombé amoureux d'elle en écoutant Nitya raconter à quel point il l'aimait au cours de leur traversée de l'Amérique en train.)

Aussi sérieux qu'ait pu être le contexte, ils étaient encore jeunes, sensibles aux côtés romanesques de la vie et capables de tomber amoureux. Mais il ne fut jamais question d'un triangle. Ils étaient tous très proches et Raja garda pour lui-même les sentiments qu'il nourrissait pour Rosalind. Il ne se serait jamais interposé entre elle et Nitya. Heureusement, ni Nitya ni Raja n'avaient des natures jalouses ou possessives.

A présent, Rosalind avait trois jeunes Indiens à sa charge. Elle trouva en Raja, comme l'avait fait Nitya, un ami loyal. Il lui apprit à jouer aux échecs et leur passion pour ce jeu créa un lien durable entre eux. Raja ne fut jamais un athlète, pourtant il devint assez bon au badminton, un jeu auquel excellait Krishna.

Rosalind alla habiter avec Erma la maison que leur mère avait jadis occupée et qui s'appelait maintenant Pine Cottage. Les jeunes hommes, eux, s'installèrent à Arya Vihara, qu'ils entreprirent de peindre dans un décor victorien jaune crème avec moulures vert foncé. Ils étaient supposés partager les corvées de la cuisine et du ménage, mais on peut imaginer sans peine qui faisait réellement le travail et que l'offre d'assistance des trois jeunes gens, qui n'avaient jamais affronté de telles tâches, resta symbolique.

Heureusement, il y avait la détente des promenades qu'ils faisaient ensemble dans les collines et le plaisir des expéditions au Grand Canyon et au parc Yosemite avec les toujours généreux et affectueux Ingelman. L'existence des quatre jeunes gens a dû être vraiment heureuse dans cette vallée idyllique. Rosalind préparait Radcliffe où elle avait l'intention d'entrer à l'automne et prenait des cours particuliers en français avec Mary Gray, en algèbre avec Raja et en poésie avec Nitya. Ces dernières leçons étaient son plus grand plaisir et elle se souviendra toute sa vie de la voix extraordinairement belle de Nitya.

Un jour, sentant sa santé s'améliorer, Nitya dit à Krishna qu'il espérait pouvoir épouser Rosalind. Mais comme cela avait été le cas avec ses plus chers désirs personnels dans le passé, cet espoir fut brisé sans ménagement. Il revint à Rosalind avec une tristesse qu'elle ne lui avait jamais vue auparavant, et lui dit que Krishna avait été outré par cette idée et lui avait déclaré avec force qu'il devait se consacrer uniquement à « l'Œuvre ». Si elle aimait Nitya, Rosalind était encore loin de penser au mariage. Ce n'était pas non plus dans son tempérament de se soucier de l'avenir.

Cet été-là ne fut pas totalement idyllique et connut un événement douloureux non seulement pour Krishna, mais également pour ses proches : le redémarrage du « Processus », qui s'étala, inchangé, sur des semaines et des semaines. Cette fois, Krishna refusa d'avoir Rosalind près de lui et, à



sa place, plusieurs fois, réclama l'absente Helen; le plus souvent il ne voulait personne.

Ayant lu l'année précédente les comptes-rendus sur le « Processus » et sur le rôle qu'avait joué Rosalind, Raja fut frappé par l'air désorienté et le trouble de celle-ci devant son soudain rejet par Krishna. Dans son for intérieur, il fut de tout cœur avec elle. Qui aurait pu deviner ce qui motivait Krishna, à savoir sa peine liée à ses sentiments pour Rosalind qu'il garderait secrets tant que Nitya vivrait (comme Raja lui-même) ? Sans compter que Krishna a pu pressentir en Raja un autre rival pour l'amour de Rosalind, situation qu'il avait déjà connue dans un autre domaine. Mais Raja était doux, aimable et affectueux, avec un côté amusant dans sa nature timide et souvent sérieuse, et il était difficile de ne pas l'aimer. Même Krishna admirait beaucoup de ses qualités.

Krishna et Nitya étaient conscients que Raja était également un protégé de Miss Dodge. Krishna était curieux de savoir si Raja recevait une rente comparable aux leurs et questionna souvent Raja à ce sujet. Raja, qui avait été informé de leur situation, refusa de discuter finances avec Krishna. Il réalisait que le fait de percevoir une rente nettement plus substantielle – peut-être à cause de ses frais à Cambridge, mais peut-être aussi à cause de la confiance particulière que Miss Dodge plaçait en lui – ne pouvait que causer du ressentiment chez Krishna. Qu'il eût raison sur ce point allait bientôt devenir patent.

Un jour, Raja demanda à Rosalind d'aller à Hollywood avec lui pour l'aider à acheter sa propre voiture. Il avait économisé de l'argent dans ce but mais ne savait pas conduire. Lui et Rosalind revinrent à Arya Vihara en fin d'après-midi dans une assez modeste Buick. Enchanté de sa nouvelle acquisition et s'attendant à ce que son plaisir fût partagé par ses amis, Raja fut tout interdit devant l'accueil dédaigneux et désapprouvateur de Krishna. A l'époque, Krishna avait déjà eu une série de voitures bien plus élégantes et se trouvait être, cette année-là précisément, grâce à la générosité de John Ingelman, l'heureux et fier propriétaire d'une Lincoln bleu pâle.

« Cette voiture ne peut pas rester ici. » fit-il à propos de la Buick. « Nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir deux automobiles, ce serait inconvenant. Tu dois la rendre tout de suite. »

Assez secoué, Raja ignora néanmoins cet ordre -le premier, mais loin d'être le dernier des motifs d'affrontement qu'il aurait avec Krishna-. Bien que mineur, ce premier accrochage entre eux, était révélateur de leur différence de caractère et augurait significativement de l'avenir.

Krishna se montra toujours condescendant avec Raja sur le chapitre des

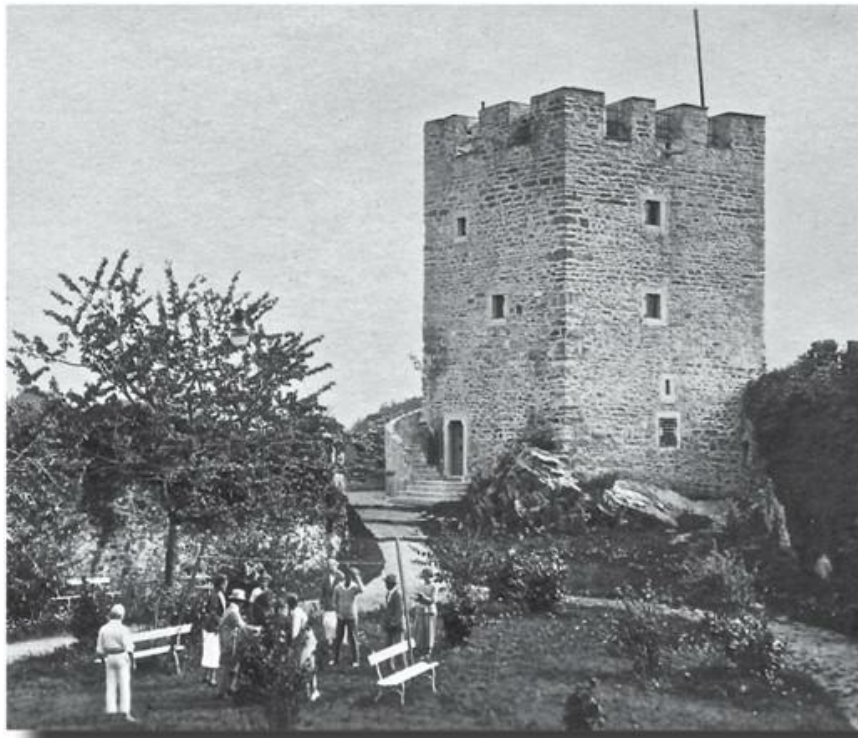
voitures et de la conduite automobile. Il se considérait lui-même comme un conducteur hors pair et jugeait le style de Raja très inégal et déconcertant. Tandis que c'était lui, en réalité, et non Raja, qui collectionnait les amendes pour excès de vitesse et eut plusieurs très graves accidents. Les voitures jouèrent toujours un rôle spécial dans la vie de Krishna. C'était le chauffeur de Miss Dodge qui lui avait appris comment bien laver et astiquer une carrosserie. Malgré ses efforts pour paraître technique et le grand intérêt qu'il montrait pour le moteur, Krishna n'en développa jamais pour autant de vraies compétences mécaniques.

Au printemps 1924, avant que les trois jeunes hommes s'en retournent en Angleterre, Krishna persuada Rosalind d'abandonner Radcliffe pour aller en Australie où elle resterait au Manor House avec Leadbeater qui pourrait lui « faire faire des progrès ». Leadbeater croyait en effet que les soins qu'elle avait prodigués à Nitya l'avaient habilitée à être prise en stage. Erma souhaitait certes un plus haut niveau universitaire pour sa sœur, mais elle était aussi, sans aucun doute, trop bonne Théosophe pour s'opposer au désir de Krishna, et personne d'autre n'était prêt à le faire. Rosalind, quant à elle, ne croyait pas aux Maîtres mais n'allait pas jusqu'à complètement nier leur existence, et elle était prête à s'incliner devant le jugement de Krishna. On prit des dispositions pour qu'elle descendît en bateau avec un Théosophe Hollandais fortuné, Koos Van der Leeuw, chargé de la chaperonner. De nouveau, Sophia se montra une mère exceptionnellement généreuse, confiante et tolérante. Rosalind lui était très chère et lui avait été d'un grand soutien depuis leur départ de Buffalo. Sans épouser aucune des croyances des Théosophes ni partager leurs idées, elle n'interféra jamais dans les projets d'avenir de sa fille parmi eux.

Cet été 1924, le premier camp de l'Etoile se tint à Ommen sur le nouveau terrain donné par le Baron van Pallandt. Quelques centaines de gens y participèrent, dans des conditions extrêmement primitives pour ceux qui ne jouissaient pas du privilège d'habiter le château. Entre autres sujets, Krishna traita des qualités requises sur « le Sentier du disciple » - un concept qu'il rejetterait bientôt complètement. Raja avait accompagné les deux frères avant de retourner à l'automne à Cambridge pour y terminer ses études en droit et histoire. Il n'imaginait pas cet été-là à quel point il serait bientôt impliqué dans l'organisation de ces camps.

A peu près le même groupe que l'année précédente alla en vacances à Pergine, dans les Dolomites italiennes, dans un château à tours carrées, surplombant un lac d'une absolue pureté, et qui avait été converti en petit

hôtel. Krishna et ses compagnons auront toujours beaucoup de chance avec leurs vacances qu'ils passeront dans les plus beaux panoramas du monde. Mais cette fois, le but déclaré de ces réunions entre amis était d'apprendre de Krishna comment accéder au « Sentier », d'avoir de sérieuses méditations, et de profiter de son avance pour être en quelque sorte tiré par lui sur cette voie ascendante. Cet objectif élevé n'empêchait pas de souvent s'amuser et de se livrer parfois même à des plaisanteries osées, cela à l'instigation de Krishna en personne fréquemment relayé par l'espiègle Raja : bouffées de légère paillardise qui déroutaient et choquaient certains des disciples de Krishna, mais en charmaient d'autres qui pensaient qu'il ne pourrait jamais être souillé par la vulgarité, même la sienne, et que la très grande perfection de son être pouvait transcender un tel comportement jusqu'à un plan supérieur.



*26. Pergine, Italie, 1924*



*27. Nitya et Raja avec Lady Emily Lutyens, ses filles Marie & Betty, Helen Knothe et Ruth Roberts, Pergine, 1924*

Une fois de plus, le « Processus » reprit chez Krishna, en la seule présence de Nitya comme à Ojai. L'agonie qu'il sembla de nouveau endurer déchira son cadet, alors encore plus frêle. En Californie, le Dr Strong avait prévenu que Nitya ne devrait jamais retourner en Inde sous peine de mourir. Mais comme d'habitude, on n'accorda pas la priorité à son bien-être. Krishna ne tint aucun compte de cet avis et préféra le jugement des Maîtres –ou son propre jugement-. La place de Nitya à côté de Krishna dans l'« Œuvre » avait été si valorisée par les Maîtres qu'il était difficile, pour ceux qui croyaient en eux, de penser qu'il puisse lui arriver quoi que ce soit. Krishna conseilla, exactement comme il l'avait fait avec Rosalind, que Lady Emily emmène ses deux plus jeunes filles, Mary et Betty, chez Leadbeater à Sydney pour y être « écloses ». Il recommanda le même programme pour Helen Knothe et Ruth Roberts, la jeune femme qu'il avait trouvée si séduisante à Sydney en 1922.

Agée de 16 ans, Mary Lutyens s'était profondément attachée à Nitya qu'elle connaissait depuis qu'elle avait trois ans. Il est peu probable que Nitya ait pu ressentir plus qu'une affection fraternelle pour elle, car il avait dit à la fois à Krishna, à Raja et à d'autres proches comme Mme de Manziarly et la propre mère de Mary, Lady Emily, que Rosalind était

l'amour de sa vie. Mais il ne l'avait pas encore dit à Mary. Il lui dit qu'il avait eu de nouveau une hémorragie juste avant qu'ils touchent terre à Bombay. Il l'avait aussi prévenue que les choses seraient très différentes une fois arrivés en Inde avec les foules de gens en permanence autour de Krishna, les réunions chaque matin dans sa chambre, incluant les *Gopis*, le groupe de jeunes femmes qui l'avaient suivi depuis l'Europe. (Les *Gopis*, dans la mythologie hindoue, étaient les gardiennes de vaches qui s'agglutinaient autour du Seigneur Krishna, lequel tomba amoureux de l'une d'entre elles, Radha.)

A partir de ce moment-là, la mauvaise santé de Nitya prit une pente fatale; il ne devait plus jamais recouvrer ses forces. En Inde, il essaya de suivre Krishna et de rester à ses côtés à travers la tornade d'activités et de réunions qui attendait son frère partout où il allait, mais il fut bientôt évident qu'il était trop malade pour participer.

Il y eut un autre problème qui resta ignoré de tous jusqu'à ce que Nitya revît Rosalind : il était de plus en plus mal à l'aise devant le comportement de Krishna avec les Théosophes et, en particulier, avec leurs vieux amis et protecteurs. En privé, Krishna multipliait les commentaires sarcastiques et les moqueries, sans accorder le moindre poids aux objections de son frère. Certes, il est possible que les progrès de sa maladie aient rendu Nitya encore plus sensible que d'habitude, mais, de toute façon, sentant qu'il ne pourrait ni convaincre Krishna de changer ni tolérer une conduite qu'il jugeait si blessante personnellement, il prit ses distances avec lui et préféra ne plus lui parler du tout. Krishna, pendant ce temps, apparemment inconscient des sentiments de son frère, persista dans son comportement et poursuivit ses activités. Il était fou de joie d'être de retour à Adyar, même si Nitya n'avait pas été capable de l'accompagner. Celui-ci était en effet parti pour un endroit en altitude dans les collines de Oatacamund, avec Mme de Manziarly pour s'occuper de lui.

« Ooty » à cette époque était ce qui existait de plus paradisiaque en Inde : une retraite faite de pinèdes s'élevant au-dessus de plantations de café et de thé disposées en gradins, et de lacs clairs. On y trouvait une villa de maharaja et beaucoup d'autres villas plus modestes, et d'autres pas si modestes que cela et appartenant à des Britanniques fortunés. Une population amicale, la tribu Toda, vivait dans des huttes sur les flancs des collines. On pouvait se promener dans les montagnes. Mais pour Nitya, allongé malade et solitaire dans un cottage isolé avec personne d'autre que Mme de Manziarly –aussi dévouée fût-elle- pour compagnie, la vie n'était sans doute pas très brillante.

La réserve silencieuse de Nitya a dû finir par toucher Krishna. Une nuit, il eut un rêve où il s'était rendu à la maison du Maître pour obtenir que Nitya aille bien et vive. Finalement conduit au Mahachohan en personne, il fit devant lui le vœu qu'il sacrifierait tout si seulement Nitya pouvait vivre. En racontant cette vision, ou cette visite, Krishna admettait avoir eu un contact direct avec le Mahachohan, mais cela eut peu d'effet sur Nitya qui se sentit une fois de plus entre la vie et de la mort.

Rosalind était arrivée à Sydney le mois de juin précédent, en 1924. Le hasard avait voulu que l'équipe de l'American Davis se trouvât à bord sur le même bateau qu'elle et son emploi du temps avait été tout sauf lugubre et monotone : danses chaque soir et jeux sur le pont pendant la journée. Qu'en pensa son chaperon Koos van der Leeuw ? Agé de 40 ans à l'époque, c'était un Hollandais plutôt strict et sévère qui pensait que son devoir était de l'envoyer au lit à une heure raisonnable et d'essayer d'obtenir d'elle qu'elle reste concentrée sur le véritable objectif de son voyage en Australie. Rosalind était elle-même déjà assez sérieuse à l'époque, mais je doute que les efforts de Koss aient été couronnés de succès. Quoi qu'il en soit, lui, son frère Kees et Rosalind restèrent amis toute leur vie.

Le Manor House (le Manoir) était une sorte de monstruosité située de l'autre côté du port en face de Sydney. On y jouissait d'une belle vue. Jusqu'à 50 personnes pouvaient y habiter. Sa gestion globale fut confiée à Koos qui, de son côté, eut la bonne idée de nommer Rosalind responsable des repas et de la salle à manger.

Etre végétarien n'était pas chose simple à l'époque. Peu de gens savaient ce qu'était un vrai régime végétarien, bien équilibré. Les connaissances acquises en la matière par Rosalind auprès de John Ingelman lui furent d'un grand secours.



*28. Le Manoir sur le port de Sydney, Australie, 1924*

Les affaires de la maison étaient dans un triste état. On ne pouvait pas faire confiance aux serviteurs qui, même munis de références impeccables, n'arrêtaient pas de voler. Un jour, Rosalind descendit à l'agence de placement et, assise, observa les allées et venues des demandeurs d'emploi. Au bout d'un certain temps, entra un jeune homme aux joues roses et d'apparence rustique et ouverte. « Je vais le prendre, » dit-elle à l'agent qui la prévint qu'il n'avait pas de références ou expérience. « Je le prends quand même. » Le jeune homme se révéla travailleur et dévoué et finit par rester des années avec Leadbeater. Tout en travaillant dur, Rosalind jouissait de la compagnie d'autres jeunes gens et, à l'occasion, elle pouvait aller faire du cheval dans les collines, jouer au tennis et nager dans les eaux infestées de requins (dans une zone soi-disant protégée des requins par des filets tendus à travers le port et par un garde censé tirer du canon dès qu'il en repérait.)

Dans la nuit d'Halloween, alors que se déroulait une très sérieuse réunion occulte, Rosalind et quelques-uns parmi les moins pieux de ses amis se couvrirent de draps et terrifièrent les occupants du hall en se livrant à des apparitions fantomatiques aux fenêtres. L'évêque ne devait pas être tellement redoutable pour que ces jeunes gens osassent lui jouer un tel tour. Un jour, cependant, Rosalind l'ennuya vraiment en se permettant de chasser son chat d'une chaise où elle comptait s'asseoir. En ce qui concernait les



formations de toutes sortes qu'elle était supposée recevoir sur un plan supérieur, elle ne nota rien de spécial, à moins que tout cela eût lieu sans qu'elle en eût conscience.

Krishna et Nitya quittèrent l'Inde pour l'Australie au début du mois de mars 1925, toujours en compagnie de Lady Emily, de ses deux filles et de Jinarajadasa. Des arrêts eurent lieu sur le parcours, à Colombo, Fremantle, Perth, Adélaïde et Melbourne, au cours desquels on offrit plusieurs fois des terres à Krishna, et des milliers de gens vinrent l'écouter parler.

Tout cela ne fut pas très bon pour Nitya et le peu de progrès qu'il avait faits à Ootacamund fut rapidement perdu. Durant le voyage, Krishna décida qu'ils devaient retourner le plus tôt possible à Ojai en prenant Rosalind au passage avec eux à Sydney pour veiller sur Nitya. Dans l'intervalle, avant d'arriver à Sydney, Nitya eut une autre hémorragie.

Le 3 avril 1925, les deux frères et leur entourage entrèrent dans le port de Sydney. Un coup d'œil à Nitya suffit pour convaincre Rosalind qu'il se trouvait dans une situation critique; tous ses proches prirent peur en pensant qu'il ne passerait pas la nuit. Ce fut au cours de cette première nuit à Sydney, dans une maison tranquille loin du Manoir, que Nitya, malade comme il était, éclata en sanglots et raconta à Rosalind combien il était malheureux de voir la façon dont Krishna se conduisait avec les Théosophes, d'entendre ses sarcasmes et de le voir ridiculiser même Mrs Besant derrière son dos. Krishna n'avait jamais publiquement, ou en privé, pour autant qu'on ait pu le savoir, dit un mot contre Mrs Besant; ce que Nitya se crut obligé de dire en cette occasion à Rosalind est par conséquent d'une extrême importance pour saisir les sentiments profonds de son frère. Il était la seule personne devant qui Krishna se sentait assez en sécurité pour dire ce qu'il pensait. Nitya dit aussi à Rosalind qu'il en fut tellement bouleversé qu'il n'avait plus adressé la parole à Krishna pendant trois mois. Il lui fit jurer de garder le secret et poursuivit en disant combien toute cette tension avait pesé sur son état déjà désespéré.

Cette nuit-là, Rosalind ne s'occupa que de Nitya. Au matin, une seule pensée lui vint à l'esprit : il était encore vivant. Le jour suivant, Krishna, manifestement très malheureux, vint l'implorer de découvrir ce qui n'allait pas. Il ne pouvait se cacher plus longtemps que Nitya était bouleversé à cause de lui. Rosalind se retrouva dans une terrible situation. Elle avait donné sa parole à Nitya de ne rien dire. Cependant, ayant peur qu'il disparût et quittât Krishna sans s'être réconcilié avec lui, elle décida de rompre son serment, malgré la douleur; elle raconta alors à Krishna ce que son frère ressentait devant son comportement, en le suppliant de se



raccommoder immédiatement avec son cadet et en le prévenant que s'il la trahissait, elle ne le lui pardonnerait jamais. Krishna alla voir Nitya sur-le-champ; quoi qu'il lui dît, Nitya parut soulagé. Et Krishna tint sa parole à Rosalind.

Krishna était déterminé à ce que Rosalind rentre avec eux à Ojai et lui donna l'impression qu'il avait dû tenir tête à Leadbeater pour obtenir ce qu'il voulait. Leadbeater, dit Krishna, pensait qu'elle devait rester à Sydney. Sans aucun doute, Leadbeater la trouvait-elle utile, mais peut-être avait-il d'autres raisons plus occultes. N'importe, Krishna l'emporta et Leadbeater accorda finalement sa bénédiction à Rosalind pour son retour à Ojai.

En dépit de sa réconciliation avec Nitya, Krishna laissa s'élargir le fossé entre lui et Leadbeater. Il ne dissimula pas son ennui devant ces rituels interminables tellement importants dans l'Eglise Catholique Libérale et il railla les *Gopis* pour leur participation, sans apparemment tenir compte du fait que c'était à son initiative qu'elles étaient venues rejoindre Leadbeater à Sydney. Aucune raison, par contre, de se moquer de Rosalind : celle-ci ne s'était jamais intéressée à cet aspect de la Théosophie. En fait, on pouvait bien se demander quel bénéfice spirituel ou intellectuel Rosalind avait retiré de toute son année à Sydney. Elle y avait passé de bons moments et avait travaillé d'arrache-pied pour gérer la salle à manger du Manor sans accroc, et les deux choses s'équilibraient. Ce n'était pas dans sa nature de s'inquiéter de savoir si son temps aurait été mieux employé à Radcliffe où elle projetait d'aller avant que Krishna prît sa destinée en main.

En juin, un spécialiste décréta que Nitya se portait assez bien pour prendre le bateau pour la Californie. Krishna avait fait demander à John Ingelman de faire tout le voyage de Los Angeles à l'Australie pour les retrouver à Sydney et les accompagner sur le chemin du retour, afin de les aider à s'occuper de Nitya.

## 2 UN VIRAGE À GAUCHE

L'obtention de son MA [licence] et de son LLB [baccalauréat en droit] marqua un moment critique dans l'existence de Raja. On venait de lui offrir une place d'étudiant de troisième cycle à Cambridge. Son directeur d'études, dont il avait gagné l'affection, l'encourageait à accepter. Mais Mrs Besant lui demanda de décliner la proposition et d'aider à préparer la venue de l'Instructeur du Monde. Elle croyait encore, comme Leadbeater, que Krishna n'était que le véhicule prévu pour cette venue, et cela seulement, et qu'un gros travail de préparation restait encore à accomplir. Raja se soumit à sa requête et refusa l'offre de Cambridge, n'hésitant pas à suivre la voie indiquée par sa protectrice.

Krishna avait annulé le camp d'Ommen pour cet été 1925, réalisant qu'il valait mieux rester à Ojai vu la santé de Nitya. Alors, George Arundale décida de maintenir ce camp de toute façon, disant que lui et d'autres personnes étaient capables de faire le travail du Maître sans Krishna sur place : signe d'un fossé grandissant entre les deux hommes.

En juillet, avant l'ouverture du camp, George avait réuni un groupe à Huizen, en Hollande. A sa demande pressante, Mrs Besant avait modifié ses plans de façon à se joindre à eux, sachant que des initiations extraordinaires étaient censées avoir lieu. George annonça l'accélération des progrès de sa jeune femme Rukmini sur le Sentier.

Raja accompagna Mrs Besant, Lady Emily et Shiva Rao dans le train de nuit vers Huizen. Dans une ambiance d'intense excitation, il reçut sa seconde initiation et fut fait diacre dans l'Eglise Catholique Libérale. Il allait être aussi considéré comme l'un des douze apôtres. Bien qu'une certaine confusion régnât sur l'exacte identité des douze apôtres, on savait que Mrs Besant, Leadbeater, Jinarajadasa, George, Rukmini, Nitya, Raja et Lady Emily en faisaient partie.

Un jour, durant ce séjour à Huizen, Rukmini et Raja se trouvant seuls avec Mrs Besant pendant leur initiation dans la Loge de la Co-Masonry, Rukmini fut soudain prise de fous rires qui bientôt gagnèrent Raja. Ils luttèrent, se couvrant le visage de leurs mains, pour dissimuler la chose à Mrs Besant, sans être certains d'y réussir. Selon Rukmini, Raja avait toujours été timide mais essayait de se dominer, sachant que Leadbeater considérait la timidité comme une forme d'orgueil. Ce fut à partir de cet épisode, pensait Rukmini, qu'un profond changement se produisit en Raja,

qui lui dit ensuite qu'il souhaitait que son propre caractère évoluât davantage vers celui de Mrs Besant, pour devenir plus sérieux, réfléchi et tenace.

Les initiations ultérieures de Raja furent abruptement interrompues par une lettre de Krishna lui demandant de venir immédiatement en Californie pour l'aider à s'occuper de Nitya. Après en avoir discuté avec Mrs Besant, qui lui dit qu'il devrait y aller s'il le désirait, Raja quitta Huizen le 3 août, pour arriver le 24 à Ojai. Il trouva Rosalind et Krishna épuisés. Nitya avait récemment souffert d'une autre sérieuse hémorragie. La majeure partie des soins à donner à Nitya, lourd fardeau, allait encore reposer sur les épaules de Rosalind et la présence de Raja dans ces graves et tristes circonstances formerait la pierre angulaire d'une relation de longue durée entre Krishna, Rosalind et lui.

Entre temps, la scène des promotions spirituelles s'était déplacée de Huizen au camp d'Ommen, où il fut révélé que Krishna et Rukmini étaient parvenus au quatrième (ou arhat) niveau sur l'échelle des initiations et étaient par conséquent autorisés à solliciter des faveurs spéciales. Ainsi, selon George Arundale qui semblait disposer d'un poste d'observation exceptionnel sur le plan astral, Krishna avait demandé que la vie de Nitya soit épargnée et Rukmini que l'Angleterre et l'Inde resserrent leur union. Le premier de ces vœux ne serait jamais exaucé, et le second ne le serait que beaucoup plus tard. Néanmoins, pas question qu'on en restât là et, le dernier jour du camp, l'annonce fut faite que Mrs Besant, Leadbeater, Krishna, Jinarajdasa et Arundale avaient tous obtenu leur 5e et dernière initiation – mais comptaient être traités comme avant par ceux qui luttaienent encore et se débattaient aux niveaux inférieurs.

A Ojai, Raja découvrit que Krishna était très perturbé par ce qu'il avait entendu dire des événements qui s'étaient déroulés à Huizen et qu'il avait déjà écrit et interrogé Lady Emily pour savoir si, oui ou non, Leadbeater les avait validés. En fait, Leadbeater avait désapprouvé et émis un sérieux doute sur toute l'affaire et allait persévérer dans cette attitude. Dans ses lettres à Mrs Besant, Krishna avait passé ses vives préoccupations sous silence, mais à Lady Emily, il avait fait part de son angoisse et de son embarras, tout en lui demandant de détruire son courrier de peur que ses critiques à l'encontre de Mrs Besant parviennent à la connaissance des autres, Mrs Besant couvrant pleinement de son autorité les proclamations faites à Huizen.

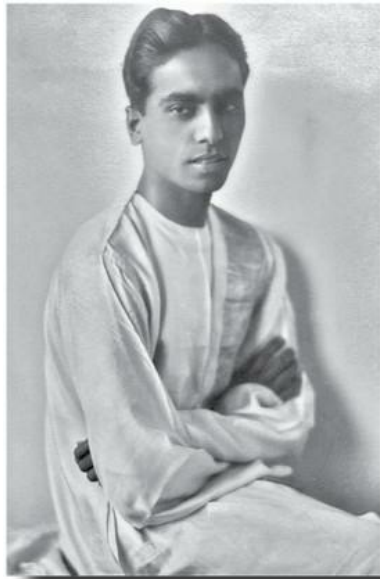
Apparemment Krishna ne croyait ni n'approuvait ces histoires d'apôtres ou d'initiations express. Il dit cependant qu'il croyait toujours aux Maîtres

et que ceux-ci ne laisseraient rien arriver à Nitya : n'avaient-ils pas affirmé qu'il était essentiel à « l' Œuvre » ?

Le stress de voir son frère si malade amenait quelquefois Krishna à le piquer dans son amour-propre et sa volonté de vivre. Une fois, il alla jusqu'à lui raconter que le Mahachohan lui était apparu dans une vision et lui avait dit en personne que Nitya devait absolument y mettre du sien, sinon il mourrait. Raja jugea une telle tactique surprenante, aussi surprenante d'ailleurs que les relations entre les deux frères souvent tendues comme il ne pouvait manquer de le remarquer. Un après-midi, alors que Krishna se trouvait dans la salle à manger en train de discuter de certaines dispositions avec un jeune Théosophe, Nitya entra dans une vive agitation et demanda à Raja « d'aller surveiller Krishna et voir ce qu'il mijote. » Nitya était probablement le seul à réaliser la gravité de la révolution intérieure qui fermentait en Krishna et qui débordait parfois sous la forme d'un manque de respect croissant à l'égard des leaders de la Société. Pris entre Mrs Besant qui acceptait aveuglément les annonces de George Arundale concernant les initiations, Leadbeater isolé en Australie, et Nitya d'évidence étranger aux doutes qui le taraudaient, Krishna était à coup sûr dans une situation vraiment délicate. Ayant été proclamé arhat , même s'il devait partager cette distinction avec Rukmini, devait-il contester l'ensemble des sessions de Huizen et Ommen ? C'est à peu près à cette époque qu'il a dû réaliser que la situation était en passe de sombrer dans le ridicule et qu'il devait se trouver une porte de sortie sans tarder.

Mrs Besant avait exprimé l'espoir que Krishna assisterait au Jubilé Théosophique à Adyar à l'automne 1925. Il était encore de la plus haute importance pour lui d'éviter de l'offenser et de faire bien attention où il mettait les pieds à travers les factions en voie de radicalisation au sein de la Société. En octobre, il pensa que la santé de Nitya s'était suffisamment améliorée pour envisager de donner satisfaction à Mrs Besant. Raja, qui était attendu également là-bas, fut surpris par l'insistance que mit Krishna à convaincre Rosalind de laisser Nitya et de les accompagner. Rosalind se montra très réticente. Sans qu'elle le sache, Krishna s'était arrangé pour que Mme de Manziarly vienne d'Inde et arrive à temps pour s'occuper de Nitya pendant leur absence. Considérant la vitesse à laquelle on voyageait à l'époque et le temps nécessaire pour mettre un tel plan à exécution, ce ne fut certainement pas une décision de dernière minute chez Krishna. Selon sa fille Mima, Mme de Manziarly sut dès qu'elle vit Nitya qu'il se mourait. Nitya le savait sans doute aussi. Mais Krishna dit qu'il avait reçu en personne, et en *direct*, de la part des Maîtres, mais également de celle du Mahachohan, la confirmation que la vie de Nitya était essentielle à « l'

Œuvre », en conséquence de quoi il ne pouvait pas mourir. Par ailleurs, lui et Rosalind avaient tous deux reçu l'assurance du Dr Strong que « le fil de la vie de Nitya est en train de se reconstituer et qu'il vivra. »



### *29. Nitya à Arya Vihara en 1925*

Rosalind, qui souffrait d'un cas aigu d'urticaire causé par l'épuisement et se traduisant par une méchante éruption cutanée, s'était laissée aller à être rassurée par le diagnostic du Dr Strong relatif à la santé de Nitya. Elle avait soigné Nitya jour et nuit des mois durant, sans interruption. Leur départ fut une tragique erreur –certainement pour tous ceux qui aimaient Nitya et auraient voulu être auprès de lui à sa dernière heure.

Un jour, Nitya eut une très sérieuse conversation avec Raja et Rosalind, au cours de laquelle il leur demanda à tous deux de promettre de rester toujours avec Krishna quelles que soient les difficultés. Par la suite, ils considéreront leur réponse comme une promesse solennelle faite à un moribond sur son lit de mort. Dans un avenir plus lointain, cet engagement pèsera lourdement comme une meule au cou de Raja.

Le jour du départ, Rosalind, angoissée et épuisée, et hésitant encore à partir, jeta ses affaires dans une valise et sortit de la maison en courant sans même s'apercevoir, avant de se retrouver sur le chemin de la gare, qu'elle n'avait pas de vraies chaussures aux pieds. Mary Gray, gentiment, enleva ses propres chaussures pour les lui donner.

Le voyage jusqu'en Angleterre les calma et les reposa. Raja ne partageait pas complètement les doutes grandissants de Krishna sur la Théosophie, mais le simple fait pour lui et Rosalind de rester à ses côtés les engageait dans une nouvelle direction qui allait drastiquement changer le cours de

leurs existences. Cela étant, ils ne pensaient pas la même chose de Krishna et ils allaient rester assez divisés à son sujet, comme d'ailleurs au sujet de la Théosophie.

En ce qui concerne la Théosophie, Rosalind n'en avait jamais admis les aspects occultes et n'avait pas adhéré d'elle-même à la Société. En fait, c'était Erma qui l'avait inscrite comme membre à vie. Rosalind l'a-t-elle jamais su ? Elle ne s'en souviendra pas en tout cas. Elle éprouvait un immense amour et respect pour beaucoup de Théosophes, Mrs Besant, Miss Dodge et plusieurs autres, sans parler de sa propre sœur Erma, et elle n'aurait jamais laissé une différence de croyance faire de l'ombre à ces relations.

Elle était réservée au sujet de Krishna en tant que véhicule. Croire qu'il avait été choisi pour incarner le Seigneur Maitreya impliquait de croire aux Maîtres à l'origine de ce choix. Or Rosalind s'était toujours contentée d'observer sans jamais se prononcer dans un sens ou dans l'autre, ni se sentir engagée intellectuellement ou spirituellement. Il est possible que son attitude lui ait été inspirée par son milieu d'origine. Elle n'était pas sceptique par nature, mais elle avait passé la plus grande partie de son enfance avec un père agnostique, sinon athée, délibérément contre le spiritualisme. Son père avait ainsi insisté pour vendre une ravissante maison à la campagne – ancienne propriété de la famille de Sophia – simplement à cause de sa proximité avec un centre spiritualiste appelé Lily Dell. De fait, c'était en dépit de ce qu'il en pensait qu'Erma avait épousé la cause de la Théosophie, et en raison de la désapprobation paternelle qu'elle avait dû quitter la maison.

De son côté, Raja était né et avait grandi baigné dans l'hindouisme dévot de sa mère et les idéaux Théosophiques de son père. Jusqu'alors, il n'avait eu aucune raison de douter des propos des chefs Théosophes. Il pouvait maintenant constater des différends entre ces leaders, mais rien n'ébranla jamais sa foi intérieure en une destinée fermement guidée, d'une façon ou d'une autre, par les Maîtres. Il ne perdit jamais de vue non plus ce qu'il devait personnellement à Leadbeater et à Mrs Besant. Distinction importante entre Raja et Krishna.

Tout angoissé et malheureux qu'il fût à cause de ce qui s'était passé à Huizen et des annonces faites au camp d'Ommen, Krishna craignait que, s'il se déclarait ouvertement contre toutes ces choses et faisait part de sa totale incrédulité, on allât dire qu'il avait échoué et que les «Forces Noires» s'étaient emparées de lui. Il prétendit qu'il avait essayé de parler à Mrs Besant à plusieurs reprises, mais qu'elle s'y était refusée. Il existe

cependant une autre version de la façon dont il s'y est pris.

Krishna rejetait les révélations sur les initiations, les apôtres, la Religion du Monde, l'Université du Monde et toutes ces choses, mais il ne voulait pas en parler lui-même à Mrs Besant. Tout en pensant qu'il fallait le faire, qu'elle devait le savoir. Il en chargea alors le Professeur Marcault, un responsable de l'Université du Monde, qui y alla tandis que lui, Krishna, restait à attendre dehors dans la voiture. Marcault parla à Mrs Besant le plus simplement qu'il put. Quand il la quitta, elle était mortellement pâle et sévèrement choquée. Après cela, pendant un certain temps, elle fut physiquement malade, et montra ensuite des signes de rapide vieillissement, eut des pertes de mémoire et une tendance à se concentrer sur le passé. Déchirée entre toute une série de loyautés et d'exigences antagonistes, elle resta dans un état d'incertitude et de conflit tout le reste de son existence.

Le 3 novembre 1925, Mrs Besant embarqua pour l'Inde avec son entourage. Rosalind partageait une cabine avec Lady Emily et Krishna une autre avec Shiva Rao. Ils firent halte brièvement à Rome, où ils furent rejoints par George Arundale et Rukmini. Cette fois, ce fut au tour de Krishna d'être réprimandé par le Mahachohan – par l'intermédiaire de George. On condamna son scepticisme et on l'avertit qu'il allait gâcher ses chances.

Ce voyage n'était certainement pas destiné à être une partie de plaisir. Rosalind, Krishna et les Arundale passaient une grande partie de leur temps sur le pont à jouer au bridge. On peut imaginer à quel point l'atmosphère devait être tendue autour de cette table, avec Rosalind se languissant de Nitya, l'hostilité croissante entre Krishna et George, et l'irritation de George envers Rukmini dont il surprenait les regards sur son vieil ami d'enfance, Raja, pendant qu'il arpentait le pont.

Juste un jour après avoir quitté Naples, ils reçurent un télégramme disant que Nitya avait la grippe. Cinq jours plus tard, à Port-Saïd, ce fut un autre télégramme disant que sa grippe s'était aggravée et sollicitant leurs prières.

En dépit du scepticisme qu'il avait récemment affiché, Krishna croyait encore que les Maîtres ne l'auraient pas laissé quitter Ojai si Nitya avait couru le risque de mourir. Cette nuit-là, George suggéra qu'ils aillent tous au lit et essayent d'entrer en contact avec les Maîtres au sujet de Nitya. Le lendemain matin, il annonça que Nitya était destiné à réaliser de grandes

choses concernant à la fois l'avenir de Krishna et celui de l'Inde. Tous pensaient qu'il irait bien, excepté Rosalind dont l'expérience fut totalement différente de celle de tous les autres, ainsi qu'elle le raconta à Lady Emily, et seulement à elle : elle vit Nitya avec un foulard de soie blanche autour de son cou et sut alors qu'il se mourait. Il semblait de bonne humeur et heureux de parler avec elle. Il lui raconta beaucoup de choses et lui dit qu'elle devait se rappeler cette conversation. Elle dit qu'elle était un « Thomas qui doute » et comment pouvait-elle être sûre, quand elle se réveillerait, que ce n'était pas seulement un rêve ? Elle se rappelait ses yeux parcourant la pièce et se fixant ensuite sur le foulard autour de sa gorge.

« Rappelle-toi ce foulard. » lui dit-il.

Elle lui demanda pourquoi il portait un foulard autour du cou et il dit que sa gorge était très douloureuse. Elle ne sut que penser, car ce foulard ne faisait pas partie de ses affaires personnelles qu'elle connaissait bien, ayant souvent fait ses valises.

Lady Emily lui demanda de ne pas raconter ce qu'elle avait vu à Krishna, de peur que cela le bouleverse. Le même matin, un télégramme vint les informer de la mort de Nitya. Il avait été expédié durant la nuit mais avait été bloqué par un violent orage au moment de leur entrée dans le Canal de Suez. Plus tard, quand Mme de Manziarly arriva à Adyar avec les cendres de Nitya, Rosalind l'interrogea sur le foulard. Mme de Manziarly lui dit que c'était un foulard à elle et qu'elle le lui avait noué autour du cou parce que sa gorge lui faisait mal. Alors que tant de gens autour d'elle prétendaient avoir les plus incroyables expériences occultes, Rosalind resta toujours discrète sur les derniers moments qu'elle avait ainsi passés avec Nitya, expérience bien réelle, celle-là, et poignante. Avec la résilience dont elle ferait preuve toute sa vie, elle garda son chagrin pour elle-même. A leur arrivée à Adyar, Krishna parut lui aussi remis de sa douleur, du moins extérieurement et en public. Ce qui s'était passé signifiait qu'il s'était laissé bercer par des illusions. De toute évidence jusqu'à ce moment-là, il avait cru que les Maîtres le protégeaient et le guidaient. Maintenant, il se sentait non seulement trahi par eux, mais il avait en plus toutes les raisons de douter de leur véritable existence. Ce fut le début de sa rupture ouverte avec la Théosophie.

A Adyar, Rosalind habita avec Lady Emily et un grand nombre de jeunes filles; Raja et Krishna retrouvèrent leurs anciennes chambres dans le bâtiment du Sièg.

Souffrant encore de l'urticaire qui l'avait tourmentée à Ojai, Rosalind voulait éviter qu'on la voie, et elle fut très touchée par la compréhension et



la gentillesse de Krishna qui la garda près de lui dans la journée et lui laissa son grand appartement pour s'y reposer. Touchée aussi par sa tendresse devant son abattement. Rosalind supposait tout naturellement que c'était uniquement dans son intérêt à elle, mais un jour Helen Knothe, faisant preuve en l'occurrence d'une remarquable absence de mesquinerie, vint la serrer dans ses bras et lui dit combien c'était important pour Krishna d'être proche d'elle à cause de son intimité passée avec Nitya. Instruite par sa propre expérience avec Krishna, Helen a dû sentir que c'était maintenant à Rosalind, et à Rosalind seulement, qu'il allait s'attacher et demander du réconfort. Mais comme on le verra, Helen ne s'en trouva pas exclue pour autant. Krishna disait que lui et Nitya étaient maintenant un en corps et en esprit, ce qui pouvait expliquer son besoin d'être avec quelqu'un que Nitya avait si profondément aimé. Mais tout aussi valable comme explication pouvait être le fait que Nitya n'était plus là entre lui et Rosalind. Après tout, Krishna n'avait-il pas lourdement insisté pour emmener la jeune femme en Inde, ce qui avait privé son frère gravement malade de la consolation des soins de son aimée.

Mais pendant que Krishna s'était ainsi rapproché de Rosalind, celle-ci, de son côté, s'était rapprochée de Raja. Un jour, pour prendre l'air frais, elle et Raja avait grimpé l'escalier extérieur du bâtiment principal et s'étaient assis sur la terrasse; laissant momentanément de côté la tension et la douleur des mois précédents, ils parlaient, riaient et jouissaient de la belle vue sur le fleuve au-delà de l'enceinte de la propriété. Krishna apparut soudain, et dirigeant son irritation entièrement sur Raja, demanda ce qu'ils pouvaient bien faire là-haut. Rosalind et Raja avaient oublié que la chambre de Krishna se situait juste en dessous, mais Raja eut la nette impression que c'était pour ces quelques instants de plaisir en tête à tête avec Rosalind qu'on le réprimandait. Bien des années plus tard, Helen évoquerait l'incident en se souvenant qu'elle et Krishna se trouvaient ensemble dans la chambre de celui-ci quand ils entendirent Rosalind et Raja sur le toit, et que Krishna fut choqué qu'ils pussent rire et plaisanter si peu de temps après la mort de Nitya.

Entre temps, Leadbeater avait exprimé sa franche réprobation concernant les événements de Hollande. Il doutait qu'aucun des participants ait pu obtenir si rapidement des initiations auxquelles lui et Mrs Besant n'espéraient parvenir que dans leur prochaine vie. Pour lui, prétendre avoir passé la 5e initiation et être sur le même plan que les Maîtres était totalement inacceptable; même comme véhicule, Krishna n'était pas censé avoir atteint ce niveau et sa capacité à être le véhicule restait de toute façon encore à prouver. Quoi qu'il en soit, Leadbeater communiqua sa propre

vision des initiations sans se démonter et la faction menée par George commença alors à insinuer qu'il avait perdu ses pouvoirs ou, pire, qu'il était tombé au pouvoir des « Noirs ». Le même désagréable sous-entendu allait être bientôt utilisé contre Krishna.

Ces conflits au sein du cercle intérieur n'empêchèrent pas une vive émotion et un intense sentiment d'attente de naître et de s'emparer de l'esprit des fidèles les moins avancés; la rumeur s'était répandue parmi eux que le Seigneur allait se manifester lui-même en Krishna durant le Jubilé. Quand une foule de gens attendent tous le même événement, sur lequel ils ont tout lu, tout entendu, et dont ils ont rêvé pendant plus de dix ans, rien d'étonnant à ce qu'il se produise –au moins aux yeux de la plupart d'entre eux.

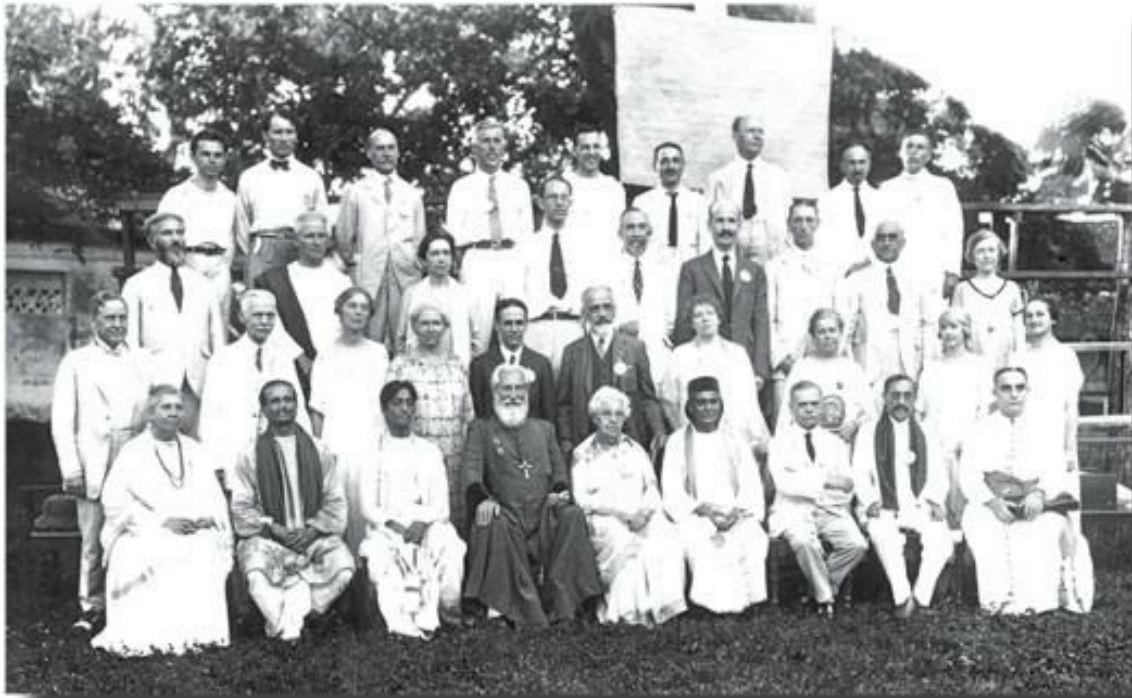
Le 29 décembre 1925, dans son allocution aux membres réunis sous le grand banyan, Krishna passa soudain de la troisième personne du singulier à la première. Ceux qui, comme les Arundale, doutaient qu'il fût prêt comme véhicule, prétendirent n'avoir rien noté qui sortît de l'ordinaire et pensèrent simplement qu'il citait l'Écriture quand il dit : « *Il* vient pour vous guider » et ensuite changea en « *Je* viens non pour détruire mais pour construire. »

Rosalind, qui était avec Krishna pendant qu'il s'habillait et se préparait avec un soin inhabituel pour cette rencontre, avait été quelque peu surprise de l'entendre dire tout à coup : « Tu vas voir ! Je vais leur montrer quelque chose. » Et elle fut frappée par l'extraordinaire pouvoir magnétique qu'il sembla exercer sur son auditoire durant ce speech.

Ce fut un moment crucial dans la vie de Krishna, car Mrs Besant vit dans le changement de pronom personnel et le changement de voix –que d'autres remarquèrent également- la preuve que l'avènement avait commencé.

Leadbeater soutint Krishna et dit qu'aucun doute n'était permis : Il [le Seigneur] avait effectivement utilisé le véhicule et continuerait de le faire, *mais seulement par intermittence*, autrement dit à certains moments opportuns, et pas pendant que le véhicule mangeait ou prenait le train, par exemple.

Krishna se contenta provisoirement de cette prise de position et n'en demanda pas plus, mais l'heure allait très bientôt sonner où être un pur véhicule ne lui suffirait plus.



*30. La Convention du Jubilé à Adyar en Inde en 1925*



*31. Krishna, Leadbeater et Annie Besant à Adyar en 1925*

Pendant ce temps, Rosalind voyagea à travers l'Inde avec Lady Emily et ses filles, logeant dans de somptueuses résidences comme celle du frère de

Lady Emily, Lord Lytton, gouverneur du Bengale. Quelques mois plus tard, elle voyagea avec Mrs Besant dans un style très différent, logeant cette fois chez des Indiens; elle put alors faire réellement connaissance avec les gens et le pays. Avec Raja, elle visita le petit village près de Madanapalle, lieu de naissance de Krishna, où Raja, petit garçon de 16 ans, avait lancé l'école pour la formation des adultes en association avec le collège voisin. Tous les villageois les accueillirent avec des guirlandes de fleurs. Elle rencontra beaucoup d'Indiens avec qui elle resta amie toute sa vie, ainsi que la mère de Raja, ni les uns ni les autres ne pouvant deviner à ce moment-là ce que deviendrait leur relation.

Mrs Besant attendait maintenant de Raja qu'il prît en charge tout le travail de l'Etoile qu'on aurait demandé à Nitya s'il avait vécu. En réalité, il est peu probable que Nitya aurait eu les épaules nécessaires si l'on considère ce que l'Etoile allait devenir. Personne alors ne prévoyait que Krishna couperait tous ses liens avec la Société Théosophique et qu'il aurait besoin de sa propre structure indépendante pour l'organisation de ses conférences et de ses réunions dans le monde entier, et le financement de ses déplacements continuels. Raja avait montré un talent précoce pour ce travail; Leadbeater l'avait remarqué lorsqu'il lui avait réservé une place de choix parmi ses élèves et Mrs Besant en était également consciente depuis des années. Elle réaffirma clairement sa confiance dans les capacités de Raja l'année suivante, au cours du Conseil de l'Etoile au Eerde Castle à Ommen où elle déclara :

C'est, je pense, une très grande chance pour cette Organisation de compter parmi ses membres non seulement mon fils Krishnaji, mais également quelqu'un que je connais depuis qu'il est tout jeune et qui, je suis heureuse de le constater, unit à un très brillant talent littéraire de très remarquables aptitudes pour les affaires, ce qui est essentiel dans notre travail.

Je crois que vous avez deux très bons éléments pour vous aider à accomplir l'œuvre que vous avez en vue, et je sais que vous aurez toujours la bénédiction des Grands Instructeurs du Monde.

Ces déclarations motivèrent véritablement l'engagement de Raja et son dévouement dans ce qui allait devenir l'œuvre de sa vie; beaucoup plus tard, Krishna n'en tiendra aucun compte quand il prétendra de façon inexacte que c'était *lui* qui avait demandé à Raja de l'aider.

En mai, toute l'Inde s'ensevelit dans le linceul d'une chaleur insupportable. Victime d'un nouvel accès d'urticaire, Rosalind fut soulagée de prendre le bateau pour l'Angleterre.

On avait donné une cabine de luxe avec salle de bain à Mrs Besant et celle-ci demanda à Rosalind de la partager avec elle. Elle réveillait Rosalind tôt chaque matin après lui avoir fait couler un bain, puis elle la mettait dehors pour pouvoir travailler tranquille sur son manuscrit « Inde : en esclavage ou libre ? ». Rosalind gardait son visage couvert d'un foulard pour dissimuler les taches causées par l'urticaire. Une rumeur en découlait parmi les passagers Européens selon laquelle elle vivait sous l'abominable emprise de ces jeunes hommes à la peau sombre. Pour éviter d'autres racontars, elle dut montrer son visage et déclarer qu'elle voyageait librement et volontairement en compagnie de Mrs Besant.

A leur arrivée en Angleterre, Mrs Besant voulut que Rosalind se préparât à aller à Cambridge pour y décrocher un diplôme en sciences politiques. Rosalind fut quelque peu consternée par l'idée, mais elle accepta d'étudier le français et de faire les démarches nécessaires pour être admise. Elle habitait chez Miss Dodge qui se prit immédiatement d'affection pour elle et lui fit donner des leçons particulières par Miss Ellison, la directrice d'une école privée de filles.

Un jour, Miss Ellison proposa à Rosalind d'amener Raja pour le thé et lui dit ensuite qu'elle obtiendrait une aussi bonne éducation en l'épousant et en renonçant à Cambridge. On peut espérer que Rosalind et Raja furent tous deux alors assez discrets pour ne pas communiquer ce commentaire à Miss Dodge ni à Mrs Besant qui pourtant, plus tard, pour d'autres raisons il est vrai, allait être d'accord pour qu'ils se fiancent. N'importe, Rosalind n'était pas prête pour un tel engagement, quelque affection qu'elle éprouvât pour Raja.

Quand il retourna en Angleterre ce mois de mai 1926, Raja eut à faire face à l'organisation du Camp de l'Etoile à Ommen. Les conditions d'accueil, qui avaient été assez primitives l'année précédente, avaient été considérablement améliorées, mais on demanda quand même à tous les participants de collaborer en nettoyant leur propre chambre et en faisant la vaisselle. En tant que responsable du fonctionnement de ce vaste rassemblement, Raja se retrouva naturellement sous le feu des critiques de certains, non habitués à se prendre eux-mêmes en charge ou à recevoir de tels ordres. La comparaison ne manqua pas d'être faite entre la manière efficace de Raja et le doux et accommodant Krishna.

Ce furent les débuts d'un rôle de toute une vie pour Raja : celui de bouc émissaire a priori unique responsable et coupable de tout ce qui n'allait pas dans les activités de Krishna. Il n'était pas concevable, pour la plupart des gens, que ce dernier puisse ne pas être parfait dans tout ce qu'il entreprenait; cependant, quelqu'un devait être blâmé pour les désordres qui, assez souvent, découlaient de ses actes. Un jour, des années plus tard, un partisan enthousiaste dit à Krishna qu'il aimerait financer la création d'un terrain de golf à Ommen. « Quelle bonne idée ! » fit Krishna, « Allez en parler à Rajagopal. » Il aurait pu venir à l'esprit de Krishna de consulter lui-même Raja avant de répondre quoi que ce soit à ce donateur empressé. Raja accueillit l'idée avec un franc manque d'enthousiasme, se demandant quel intérêt pourrait avoir un terrain de golf pour les quelques semaines que durait le camp. Les problèmes qu'il aurait entraînés étaient évidents, mais l'homme s'en alla en disant que Raja était un type vraiment désagréable.

Entre temps, Mrs Besant, contrariée par les dissensions au sein de la Société, avait écrit à Leadbeater de Londres le 17 juin 1926 pour lui présenter de façon absolument franche et déterminée où elle en était moralement et spirituellement face aux insinuations malveillantes et aux cancans qui s'étaient donnés libre cours à Adyar.

Elle réaffirmait ses liens avec Leadbeater, excluant tout malentendu entre eux. De toute évidence, elle ne s'était pas rendu compte de l'ampleur des cancans à Adyar pendant le Jubilé, qu'elle rendait maintenant responsables d'avoir empêché ce qui aurait dû arriver, à savoir l'« avènement ». Jinarajadasa lui avait écrit que Krishna ne croyait pas ce qu'elle avait dit à Ommen concernant l'« avènement ». Mrs Besant avait d'abord discuté les yeux dans les yeux avec Krishna après leur arrivée à Londres et celui-ci lui avait expliqué à quel point le troublaient l'évidente incrédulité de Leadbeater et les différences qu'il percevait entre ses deux protecteurs. Par-dessus tout, Krishna avait été blessé par les racontars et le fait d'avoir été étiqueté. Eviter les étiquettes serait un thème central dans ses causeries, de même que sa méfiance des expériences – c'est-à-dire des expériences occultes.

Mrs Besant, cependant, demeurait fermement convaincue que ce qu'elle avait dit lui avait été directement inspiré par le Roi (de la Hiérarchie Occulte) et qu'il n'existait par conséquent que trois possibilités si on en doutait : soit elle mentait, soit elle se leurrait, soit elle était toujours aussi sûre d'aller dans la bonne direction. Si elle se trompait là-dessus, tout ce qu'elle avait capté devenait sujet à caution. Elle aurait trompé beaucoup de gens qui lui avaient fait confiance et se sentirait obligée de se retirer de la vie publique. Mais elle rejetait totalement cette dernière hypothèse,



déclarant qu'elle continuerait à suivre toutes directives qu'elle pourrait recevoir et que tout cela n'affectait pas sa relation avec Krishna. Et peu lui importait qu'on doutât d'elle. Elle avait dit à Krishna que le mieux était peut-être qu'elle n'aille pas à Ommen cette année, mais il avait insisté en disant qu'elle devait venir. Elle avait répondu qu'il devrait alors courir le risque de l'entendre dire des choses différentes de ce qu'il pensait.

Sans le lui reprocher, elle fit la remarque à Leadbeater qu'elle avait essayé de discuter de ces choses avec lui à Adyar mais qu'il avait toujours été trop occupé avec ses livres. Elle s'en était toujours remise à lui dans le domaine occulte et admettait sa supériorité sur ce plan, mais cela ne voulait pas dire qu'elle doutait de sa propre expérience quand elle lui venait directement des Grands, au contraire. Si Leadbeater n'avait pas toujours été capable de confirmer ses orientations à elle, c'était peut-être que certaines d'entre elles ne lui avaient pas été transmises, tout simplement. Elle l'exhortait à reconnaître qu'ils vivaient un moment exceptionnel où le courage était plus important que la prudence et elle réaffirmait sa foi dans l'« avènement ». Aucun d'entre eux ne pouvait se mettre en travers de cette grande œuvre. Elle le priait une fois de plus de ne pas permettre aux factions de diviser et embrouiller les jeunes adeptes.

Cette lettre révélait de façon saisissante le courage, l'intégrité et la loyauté de Mrs Besant; et surtout qu'elle était capable d'aimer avec autant de constance que de profondeur. Ces qualités restèrent intactes, malgré le comportement déconcertant que Krishna eut bientôt avec elle.



*32. Au premier plan, de gauche à droite : Raja, Krishna, Annie Besant, Kees Van der Leeuw, au Camp d'Ommen de 1926*



*33. La grande tente au Camp d'Ommen de 1926*



*34. L'arrivée de la foule des participants sous des drapeaux de tous les pays, Camp d'Ommen, 1926*





*35. La cuisine : prêts à nourrir 2 000 personnes, Camp d'Ommen*



*36. Photo aérienne du Camp d'Ommen*



### *37. Photo aérienne du château Eerde Castle*

A son ouverture le 23 juillet, le camp d'Ommen de 1926 était prêt à accueillir plus de 2 000 personnes en provenance du monde entier. La majorité emménagea dans des tentes dressées dans les bois de pins à un kilomètre et demi environ du château. Krishna, Raja et Rosalind logeaient dans le château Eerde. Krishna connaissait de très légères récurrences du « Processus » pour lesquels il sollicitait maintenant les soins maternels de Rosalind. Comme avant à Ojai, il se cramponnait à elle comme un petit enfant et elle, avec sa naïveté caractéristique, elle ne put voir dans ce contact autre chose que le besoin d'être dorloté.

La cérémonie consistant à allumer le feu de camp en l'honneur du Dieu Agni fut accomplie par Krishna et Mrs Besant à son arrivée juste à temps pour l'inauguration. Jusque-là, Krishna n'avait donné aucun signe de l'iconoclasme qui allait venir. Mais ce camp et le rassemblement qui l'avait précédé à Eerde début juillet virent un changement fondamental dans le message de Krishna. Il n'y eut plus de références au « Sentier du Disciple ». A la place, il exhorta chacun à trouver son propre sentier et sa propre loi et à écouter sa propre voix. Dans une série de causeries données à un petit nombre de personnes avant que s'ouvrît le camp, il parla du royaume du bonheur que chacun devait trouver à l'intérieur de soi.

Où allait mener ce nouveau message ?

La plupart des gens dans la foule n'en avaient pas la moindre idée.

Certains sentirent la différence, tout en y voyant la réalisation de la prophétie que le Seigneur était vraiment venu.

A la conférence du feu de camp d'ouverture devant 2 000 personnes, beaucoup furent certains que Lord Maitreya parlait à travers Krishna. D'autres en furent moins sûrs. James Wedgwood (un évêque Libéral Catholique et ami proche de Leadbeater) chuchota à l'oreille de Mrs Besant quelque chose de si alarmant pour elle qu'elle demanda à Raja de les ramener en voiture au château, elle et Krishna, tout de suite après la fin du meeting. Raja, quelques années plus tard, écrivit un compte-rendu de

cette soirée extraordinaire où AB dit à Krishnaji revenu dans sa chambre au château que c'était un grand Magicien Noir qu'elle connaissait bien qui avait parlé à travers lui. Bien que ce fût AB qui prononçait ces mots à l'adresse de Krishnaji, je savais parfaitement que c'était en réalité Wedgwood qui prétendait l'avoir vu [le Magicien Noir]. Je me rappelle bien son chuchotement à l'oreille de Amma vers la fin de la conférence. Wedgwood était assis à côté d'elle et j'étais assis à côté de Wedgwood. Aussitôt que la conférence fut terminée, elle me demanda d'amener la voiture; et rapidement, faisant entrer Krishnaji dedans, elle et moi nous rendîmes directement au château avec lui. Elle vint ensuite dans la chambre de Krishnaji. J'étais avec lui alors et je sortis car je vis qu'elle voulait lui parler. J'attendais à l'extérieur quand, au bout de quelques minutes seulement, elle sortit, et elle posa ses mains sur mes épaules et dit « Mon cher, tout ira bien, ne vous en faites pas ». Je fus perplexe et pensai qu'elle voulait dire que Krishnaji avait été quelque peu physiquement secoué, car il était certainement médusé. Je lui dis ensuite bonne nuit et revint à Krishnaji qui était assis sur son lit, l'air frappé de stupeur. Il me raconta alors ce qu'Amma lui avait dit à propos du puissant Magicien Noir. Krishnaji dit qu'il avait déclaré à Amma que si elle croyait réellement cela, il ne ferait plus de conférences du tout, ce qui l'avait terriblement bouleversée et désespérée.

Wedgwood en allait appeler à la figure menaçante du Magicien Noir chaque fois qu'il jugerait les propos de Krishna hérétiques, mais Mrs Besant ne suggéra plus jamais que Krishna se trouvait aux mains des «Forces Noires». Néanmoins, pour elle, la question de la conscience de Krishna était loin d'être résolue.



## CONTOURNER LES MAÎTRES

Certains furent perturbés par la nouvelle orientation de Krishna, d'autres passionnés. Mrs Besant se sentit de plus en plus désorientée. Elle était âgée et ce changement intervenait en outre à un moment où elle était très prise par le mouvement pour l'Indian Home Rule et préoccupée par les troubles qu'elle prévoyait à juste titre dans l'avenir de l'Inde. Comme sa lettre du 17 juin 1926 à Leadbeater nous l'a appris, elle était aussi en train de faire tout son possible pour réconcilier les factions à l'intérieur de la Société tout en permettant à Krishna de suivre sa propre voie. A la fin de cet été-là, elle fut suffisamment contrariée par les dissensions autour d'elle pour, un moment, envisager de démissionner de son poste de Présidente; mais elle se contenta finalement de partir en voyage en Amérique. Il y avait des années que Krishna et Nitya voulaient lui montrer « leur » vallée d'Ojai. Et peut-être sentit-elle que ce serait maintenant trop triste pour Krishna de retourner tout seul à l'endroit où il avait vécu avec Nitya et où celui-ci était mort.

Parmi les passagers du *SS Majestic* en route pour New York se trouvait un groupe d'acteurs, dont Lillian Gish, John Barrymore et les membres de la New York Theater Guild; la saisissante beauté du jeune « Messie » excita leur curiosité. De son côté, Krishna éprouverait toujours un certain intérêt pour le milieu du cinéma hollywoodien. Après cette rencontre fortuite à bord, d'autres occasions de se revoir se présentèrent de temps en temps. Quelques années plus tard, John Barrymore, au cours d'une visite à Arya Vihara, et alors qu'il était dans les vignes du Seigneur, alla jusqu'à suggérer que Krishna pourrait très bien jouer le personnage de Bouddha au cinéma. Cette remarque semble avoir eu un surprenant effet sur Krishna. Plus tard, il prétendit qu'on lui avait offert 5 000 dollars par semaine pour ce rôle et qu'il aurait toujours pu gagner sa vie de cette manière s'il avait eu à le faire.



*38. Krishna et Cecil B. de Mille dans un studio à Hollywood, ca 1928*

En dépit de cette brillante compétition à bord pour les feux de la rampe, Mrs Besant et son groupe furent accueillis par une bordée d'allusions malveillantes de la part de la presse à leur arrivée à New York. *Gentlemen Prefer Blondes* (Les Hommes préfèrent les blondes) était à l'affiche sur Broadway à ce moment-là et y remportait un grand succès, et cela ajouta du piquant et du pittoresque aux articles des journalistes suggérant une liaison entre Krishna et Rosalind, la mystérieuse blonde de sa suite. Mrs Besant suspecta que ces rumeurs avaient pu être lancées par une vieille adversaire des premiers jours de la Société Théosophique, Mme Tingley.

A ce moment-là, sans doute au grand soulagement de Mrs Besant, Rosalind et Raja décidèrent d'annoncer leurs fiançailles. Raja avait convaincu Rosalind de son amour et elle-même avait ressenti une profonde affection pour lui du vivant de Nitya, mais elle n'était pas encore tout à fait acquise à l'idée d'un mariage. La nature de plus en plus sérieuse de Raja et son tempérament quelquefois dépressif l'inquiétaient, ainsi que son habitude de travailler toute la journée et la plus grande partie de la nuit, totalement pris par l'« Œuvre ». Mais cet été-là, au cours d'une promenade sur le Wimbledon Common, il avait éloquemment plaidé sa cause en l'assurant qu'il changerait si elle l'épousait.

Krishna ne se mêla pas des projets de ses deux amis. Il se montra décontracté et réservé à leur égard, sans laisser deviner ce qu'il pensait alors de la grande décision qu'ils s'apprêtaient à prendre, contrairement à ce qu'il avait fait avec d'autres qui s'étaient mariés ou avaient annoncé leurs fiançailles et à qui il n'avait rien épargné de l'horreur que cela lui



inspirait. Quand il avait appris que sa vieille amie Marcelle de Manziarly s'était fiancée, il avait répondu qu'elle était folle et qu'elle pouvait tout aussi bien se suicider.

Peut-être considéra-t-il les fiançailles de Raja et Rosalind comme un arrangement conçu dans son propre intérêt, pour stopper les rumeurs, et non comme quelque chose qu'ils avaient décidé de leur propre chef. Ou peut-être ne prit-il pas l'affaire au sérieux tout simplement.

Quand Mrs Besant apprit que les Orientaux ne pouvaient pas devenir citoyens américains et que les Américaines qui se mariaient avec des Orientaux perdaient leur nationalité, elle fut si scandalisée qu'elle leur demanda d'annuler leurs fiançailles, ce qu'ils firent. Quelle ironie, l'Angleterre moins étroite d'esprit en matière d'immigration que les Etats-Unis ! (Ce ne fut qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que Raja obtint la citoyenneté américaine.)

Pour Krishna, qui était resté environ un an loin de Ojai, leur arrivée fut pleine de tristesse et de nostalgie. Arya Vihara était l'endroit où lui et Nitya avaient été le plus heureux ensemble et l'endroit qu'ils avaient considéré comme leur foyer. Il sentit la présence de son frère, tout spécialement dans la chambre de devant où Nitya était mort.

La vie en Californie était austère. Arya Vihara était encore peu meublée et n'offrait que des cheminées rustiques pour se chauffer. Krishna dormait en haut dans Pine Cottage, Mrs Besant, Raja et Rosalind dans la grande maison, dont l'organisation et la gestion ne présentèrent aucune difficulté pour cette dernière après son année à Sydney.

Un soir, après dîner, ils étaient tous rassemblés dans la salle de séjour à Arya Vihara. Appuyé contre la cheminée, Krishna commença à expliquer à Mrs Besant que sa conscience avait maintenant fusionné avec le « Bien-Aimé », avec quelque chose de plus que Lord Maitreya, avec le Bouddha peut-être même. Raja se rappelle la détresse qui se peignit sur le visage de Mrs Besant alors qu'elle essayait de comprendre ce nouveau concept complètement extérieur au plan que les Maîtres avaient élaboré pour elle et Leadbeater et en lequel elle croyait avec tant de ferveur.

Revenant ensuite à pied avec Krishna à Pine Cottage comme il le faisait chaque soir, Raja se sentit lui aussi très troublé par la discussion à laquelle il avait assisté. Il avait accepté la vision que Mrs Besant et Leadbeater avaient du rôle de Krishna, de véhicule au service de Lord Maitreya, mais pas celle d'une conscience unifiée. La distinction était naturellement de première importance pour Krishna. Etre « une flamme » avec le Seigneur valait mieux que d'être un véhicule à disposition, même si cela semblait

revenir au même pour ses auditoires enchantés.

Très inquiète devant ce changement de perception chez Krishna, Mrs Besant finit néanmoins par conclure qu'elle devait accepter ce qu'il disait, quoi qu'il dît. Elle s'était réellement mise dans cette situation par sa loyauté officielle sans faille envers Krishna, même si, avec Leadbeater, elle avait traversé des moments de doute profond à son sujet. Le fait est qu'elle aimait Krishna et que cet amour finissait régulièrement par l'emporter. On en eut une preuve supplémentaire et plus frappante encore quand Krishna, ayant, sur les ordres du docteur, renoncé à aller en Inde en novembre à cause d'une grosseur douloureuse dans sa poitrine, Mrs Besant renonça à son tour à ce projet pour rester à Ojai et y passer l'hiver avec lui.

Elle ne se résigna jamais complètement à sa théorie de la « fusion de conscience ». Mais, en même temps, à la fois stoïque et inébranlable, elle ne cessa de le soutenir aux yeux de tous et de faire tout son possible pour réconcilier les deux visions.

[elle revit] le développement de sa théorie originale –qui était aussi celle de Leadbeater- de l'Instructeur s'emparant d'un corps humain, et raconta comment, à Londres, récemment, elle avait modifié cette théorie en accord avec la psychologie moderne, pour prendre en compte la possibilité d'une personnalité duelle, et en était maintenant à penser qu'il n'y aurait pas « une sortie et une rentrée »... mais quelque chose de bien plus passionnant à imaginer... une union de la conscience du Christ avec la conscience de Son Disciple, une « admission de l'humanité en Dieu. »

Cet hiver-là, Mrs Besant ne s'intéressa pas uniquement à l'état de la conscience de Krishna. Elle se trouva aussi embarquée dans une affaire immobilière plutôt risquée. Un jour, on l'avait emmenée dans la partie supérieure de la vallée voir un terrain que l'Ordre de l'Etoile avait acheté l'année précédente, mais dont Krishna et Raja avait trouvé les reliefs inadaptés à l'installation d'un camping. En plus, il n'y avait pas d'eau. S'étant assise par terre sous un bosquet d'eucalyptus, Mrs Besant eut alors la très forte vision ou conviction que ce serait parfait comme centre pour la future 6e sous-race. Cela faisait quelques années qu'elle et Leadbeater considéraient la Californie comme une région propice à cette nouvelle génération et à son objectif de développement d'une conscience supérieure. Il devint de la plus haute importance pour elle de nommer des



administrateurs qui réserveraient le terrain pour le bon moment. Quand ce moment arriverait-il ? Qu'y ferait-on alors ? Elle resta suffisamment dans le vague à ce sujet pour permettre beaucoup de possibilités. Mais elle suggéra quand même un certain nombre d'utilisations allant d'entreprises agricoles à des écoles et des communautés de production cinématographique, toutes dans l'intérêt des forces de paix et du progrès aussi bien spirituel qu'intellectuel de l'humanité.

Elle imaginait, sous la direction des Maîtres, un lien naturel entre l'œuvre de l'Instructeur du Monde et la communauté qui finirait par prospérer dans la Happy Valley. Mais les deux choses resteraient distinctes comme entités et emplacements. Elle et Krishna se mirent d'accord pour qu'elle donne à l'Ordre de l'Etoile un chèque pour le terrain du haut qui couvrirait les sommes, quel qu'en fût le montant, qui avaient déjà été collectées pour son achat. L'Ordre de l'Etoile pourrait alors ensuite acquérir un site convenant davantage aux camps de l'Etoile et qui avait été trouvé à l'autre bout de la vallée. Mrs Besant nomma le terrain Happy Valley car, dit-elle, il lui rappelait une belle vallée dans l'Himalaya. Elle pensait aussi à cet état d'esprit que Krishna avait appelé le Royaume du Bonheur.

Firent partie des premiers administrateurs de la Happy Valley : Raja, Sara et Robert Logan -un couple éminent de Philadelphie- et Louis Zalk, un businessman de Duluth. Personne, et Mrs Besant moins que quiconque, ne pouvait prévoir que deux ans plus tard, Krishna romprait ses liens avec toutes les organisations, avec les Maîtres et les plans qu'ils avaient conçus pour lui. Dans sa défection, il entraînerait beaucoup des souscripteurs qui avaient promis d'aider à rembourser la lourde hypothèque sur la Happy Valley. Nombre d'autres contributeurs allaient être frappés par la Grande Dépression. La sauvegarde financière de cette propriété aussi belle que vide incomberait alors principalement aux Logans et à Louis Zalk. La Happy Valley resterait inchangée et paisible durant les vingt années suivantes, attendant que la vision de Mrs Besant devienne réalité.

Il allait y avoir une autre grande réunion avant le camp d'Ommen à Eerde Castle programmé pour juillet 1927, à laquelle Mrs Besant projetait d'assister après sa tournée de conférences européennes. Au dernier moment, en privé, Krishna la persuada de ne pas venir et, comme d'habitude, bien que déconcertée, elle lui donna satisfaction. Krishna devait déjà savoir ce qu'il allait dire à Eerde et penser que cela aurait été plus difficile pour lui de parler en sa présence. Peut-être voulait-il éviter de la faire souffrir, mais

rien n'aurait pu lui causer plus de chagrin que la manière dont il avait ainsi manoeuvré.

De façon inattendue alors, Mrs Besant demanda à Rosalind de rester avec elle à Londres. Rosalind lui était devenue très proche et lui rendait beaucoup de menus services personnels que Mrs Besant appréciait pour le confort qu'ils lui apportaient, comme brosser ses cheveux et la conduire en voiture. A Ojai, l'hiver précédent, Mrs Besant avait pris l'habitude de beaucoup compter sur elle, pour la conduite de nuit spécialement, disant qu'elle se sentait plus en sécurité avec elle au volant. Mais ce changement de plan fut une terrible déception pour Rosalind qui espérait revoir tous ses vieux amis. Elle en était aussi venue à regarder Krishna et Raja comme sa famille et savait qu'elle se sentirait désespérément seule sans eux. Cependant, elle n'aurait pas osé discuter avec Mrs Besant ni même montrer la moindre réticence. Miss Dodge dut réaliser que, pour une jeune femme pleine d'entrain, rester avec des dames d'un certain âge n'était pas trop excitant comme perspective. Elle fit tout ce qu'elle put pour trouver des compensations avec des billets de théâtre, des réceptions et des cavaliers, mais rien de tout cela n'intéressa Rosalind. Ces occasions de sortir, en fait, la dégoûtèrent pour toujours de la vie dans la haute société anglaise et lui communiquèrent une méfiance tenace vis-à-vis du luxe. Quand ensuite Miss Dodge, qui, dit-on, disposait d'un revenu annuel d'un million de dollars, voulut l'adopter, Rosalind déclina l'offre, non seulement par loyauté envers sa propre mère, mais également par peur innée de la richesse. Miss Dodge, néanmoins, lui montra sa grande affection en prenant en sa faveur le même genre de disposition fiduciaire qu'elle avait prise pour Krishna et Raja.

Rosalind était convaincue que Mrs Besant désirait sa présence pour son confort, mais il est plus probable que, comme les rumeurs de liaison entre elle et Krishna circulaient de nouveau maintenant que ses fiançailles avec Raja étaient rompues, Mrs Besant avait décidé de garder Rosalind et Krishna séparés pour l'été. Quand elle s'en alla finalement en Hollande, Mrs Besant laissa Rosalind derrière elle à Londres. « Même parmi les Théosophes... il y avait de fortes rumeurs que Krishna était amoureux à l'époque et que Mrs Besant devait exercer une lourde pression sur lui pour le rappeler à ses devoirs de célibataire... la fille nommée était... Rosalind Williams. »

Mrs Besant était également avertie que Krishna devenait de plus en plus indépendant d'esprit. Au cours d'un court voyage à Paris, où il parla à la Société Esotérique, il se référa aux Maîtres comme à de « purs incidents ».

Pendant ce temps, à Ommen, Raja et Lady Emily étaient occupés à

changer le nom de *Héraut* en *Revue de l'Etoile* (puisque l'Instructeur du Monde était maintenant officiellement ici, héraut n'était plus un nom approprié), et avec l'entière approbation de Krishna, ils jetèrent rapidement sur le papier les nouveaux objectifs suivants :

- 1, rassembler tous ceux qui croient en la présence dans le monde de l'Instructeur du Monde,
- 2, œuvrer avec lui à l'instauration du règne de Ses idéaux – l'Ordre de l'Etoile n'a ni dogmes, ni credo ni système de croyances. Son inspiration est l'Instructeur, son but est d'incarner Sa Vie Universelle.

George Arundale et Jinarajadasa étaient tous deux en total désaccord avec l'idée de la fusion de la conscience de Krishna avec celle de l'Instructeur du Monde. C'était placer Krishna -encore un disciple selon eux- trop près de Dieu. Cette controverse ne serait jamais vraiment résolue. Sous l'influence de Krishna, Jinarajadasa put donner un moment l'impression de céder. Mais cela ne dura pas et il revint plus tard à sa première position. Son amour indéfectible pour Krishna, en dépit de ce grave différend entre eux, le mettait dans une situation difficile. Il se rendait compte que Krishna essayait de contourner et court-circuiter les Maîtres et que c'était tout le projet Théosophique de la fraternité et du « Sentier » qu'il menaçait ainsi de destruction.

Mais aucun de ces avis ne découragea Krishna. Peu de jours avant l'ouverture du camp, il s'adressa aux représentants de 40 pays et maintint que sa conscience avait fusionné avec son Bien-Aimé -avec toute la création autrement dit. Il alla plus loin en recommandant à ses auditeurs de ne s'intéresser qu'à la vérité, et non à des formes extérieures ou à des autorités. Il ne nia pas qu'il était l'Instructeur du Monde, il nia seulement l'avoir jamais dit. Néanmoins, en répétant qu'il était un avec son Bien-Aimé, il amenait son auditoire à croire qu'il avait atteint un très haut niveau et que son désir était d'aider les autres à parvenir à la même réalisation.

Pendant le séjour de Mrs Besant, aucun incident notable ne vint semer la discorde. Aussitôt après son départ, cependant, Krishna, lors d'une réunion spéciale du Service de maintenance du camp, alla encore plus loin dans son propos, si loin, en fait, qu'il n'en subsiste aucun compte-rendu écrit, ce qui amena certains à supposer que toute trace en avait été éliminée après-coup du fait de la réprobation de Mrs Besant. Mais plusieurs témoins se rappellent clairement que Krishna prétendit qu'il n'avait jamais lu un livre

Théosophique, qu'il ne pouvait pas comprendre le jargon Théosophique, et que jamais aucune des conférences Théosophiques ne l'avait convaincu de leur connaissance de la vérité. Si cela est vrai, on se demande comment il justifiait son attitude respectueuse et conciliante envers ses dévoués protecteurs Théosophes durant ces quinze dernières années.

Cette déclaration eut un effet violent sur Mrs Besant. Rosalind se rappelle qu'un câblogramme lui parvint à son retour à Londres. Elle vit son visage pâlir tandis qu'elle le lisait, et alors, soudainement vieillie, Mrs Besant se retira dans sa chambre et n'en émergea pas durant trois jours, refusant de manger. Rosalind ne l'avait jamais vue malade; la réputation de Mrs Besant pour son incroyable résistance physique était légendaire.

Mrs Besant sut que beaucoup de Théosophes furent aussi durement secoués qu'elle et elle s'interrogea sur l'état d'esprit actuel de Krishna : n'était-il pas destructeur ? Cette vision d'une conscience dichotomique chez Krishna, renforcée par ce qu'il disait et faisait, la poursuivit pour le restant de ses jours.

A Londres, Rosalind était si seule et cela se voyait tellement que Miss Dodge la poussa à téléphoner à Raja à Ommen. La réponse de Raja à cet appel consista à arriver le jour suivant avec un brin de fleur d'oranger à la main. Ce geste romantique dissipa tout doute pouvant subsister chez Rosalind.

Ils discutèrent de leur projet avec Mrs Besant qui dit qu'elle voulait conduire la mariée à l'autel avant son retour en Inde. Elle alla immédiatement choisir une date dans son agenda : le 11 octobre, dix jours après son propre anniversaire. Ni sa profonde inquiétude au sujet de Krishna ni la charge représentée par son programme de conférences, ni tout le travail impliqué par ses projets pour l'Inde, n'empêchèrent Mrs Besant de consacrer son temps et ses soins au mariage de Rosalind. Ce devait être un grand événement, dans l'Eglise Libérale Catholique St Mary, après une cérémonie civile prévue pour la semaine précédente, le 3 octobre 1927, au bureau de l'état-civil.

Bien qu'il eût été facile pour lui de le planifier, Krishna n'assista à aucune de ces cérémonies. Il se trouvait à Londres pour le 80<sup>e</sup> anniversaire de Mrs Besant le 1<sup>er</sup> octobre, mais il prétendit que quelque chose d'important l'appelait à Paris, peut-être ses séances de pose pour le buste que le grand sculpteur Français Bourdelle était en train d'exécuter d'après lui. Peut-être avait-il l'idée du mariage en horreur, mais Rosalind ressentit vivement sa réprobation à son égard et à celui de Raja.

Les dispositions à prendre pour le mariage échappèrent totalement à Rosalind : la liste des invités, son bouquet, sa robe de velours blanche. Aucune mère aimante n'aurait pu arranger tout cela avec plus de soin. Mrs Besant demanda au chauffeur de tourner pendant ce qui parut une éternité à Rosalind pour permettre le traditionnel retard de la fiancée de cinq à dix minutes, pendant que le marié, très nerveux, attendait à l'autel.

Ce qui se passa ensuite pour les jeunes mariés fut moins une lune de miel qu'une tournée de conférences que Raja donna à travers l'Europe. Après quoi, lui et Rosalind retournèrent à Ojai et Arya Vihara, leur foyer pour les 45 prochaines années.



39. Leadbeater, Koos Van der Leeuw, Raja et Rosalind à Ommen en 1927

Dans l'intervalle, comme prévu, Krishna retourna en Inde avec Mrs Besant. Là, celle-ci ne permit pas à sa perplexité de transparaître en public. Elle semblait avoir accepté, au moins en partie, la vision que Krishna avait de lui-même, admettant que sa conscience avait fusionné avec un fragment de l'Instructeur du Monde. Mais alors que Krishna n'avait pas l'intention de

se contenter de ce statut limité, George Arundale lui refusait même cela, être « un fragment », sa propre connaissance de Dieu l'amenant à juger la chose impossible.

Leadbeater resta plus ou moins sur son quant-à-soi cette fois-là, faisant de la corde raide entre Mrs Besant et Krishna, d'une part, et George Arundale et sa faction de l'autre. Krishna avait l'impression que Leadbeater était totalement derrière lui, « révérenciel » même, à son égard. Mais d'autres furent témoins qu'en privé Leadbeater souhaitait que Krishna « nous fiche la paix et nous laisse continuer notre travail » et déclarait « l'avènement s'est mal passé.»

L'hostilité de Krishna envers George Arundale n'allait cesser de grandir; il prétendrait toujours que c'était George qui lui en voulait. Rukmini déclara plus tard que son mari George, n'avait rien du tout personnellement contre Krishna, qu'il l'avait vraiment aimé et aurait continué à le faire si Krishna ne s'en était pas pris à lui. Mais il voyait bien que le comportement de Krishna à cette époque était destructeur pour la Société.



#### *40. Rosalind à Arya Vihara en 1927*

Il devait bientôt s'avérer que Krishna n'avait pas autant d'influence qu'il l'espérait sur Leadbeater ni sur Mrs Besant. Ils lancèrent tout à coup un nouveau véhicule sous la forme d'une Mère du Monde. Et qui devait

remplir ce rôle ? Personne d'autre que Rukmini. De façon typique, les souvenirs et les notes prises à l'époque souvent diffèrent :

Rukmini se rappelait n'avoir pas été avertie de ce qui allait arriver... quand j'interrogeai Krishnamurti lui-même à propos de cette affaire de Mère du Monde, il laissa échapper « Oh, ça a été fabriqué de toutes pièces. » avant de se rattraper en réalisant qu'il avait là se souvenir d'événements datant de ses premières années dont il prétendrait plus tard avoir perdu la mémoire.

Ce qui se passa dans l'esprit de Rukmini Devi Arundale pendant que ces remarquables choses lui arrivaient est une histoire presque aussi fascinante que ce qui s'était passé dans l'esprit de Krishnamurti quand il avait réalisé pour quel rôle il avait été sélectionné. Une réponse directe, cependant, est possible dans le cas de Rukmini alors qu'elle ne l'est pas dans celui de Krishna, car elle me raconta son histoire franchement et généreusement un soir où nous étions assis sur la pelouse de son bungalow au bord du fleuve Adyar à la tombée du jour, tandis que Krishnamurti, assis les jambes croisées sur le plancher de sa chambre nue de l'autre côté de la rivière, soutenait qu'il avait oublié sa jeunesse suite à sa rupture avec son passé dans la Société Théosophique.

Mais le projet de la Mère du Monde eut une durée de vie encore plus brève que celui de l'Instructeur du Monde. Intérieurement, Rukmini ne se sentit elle-même jamais faite pour le rôle et allait, à la place, se tourner vers des domaines humanitaires et artistiques où ses grands talents trouvèrent à s'employer pour le plus grand bien de son pays.

Peu importe ce qu'il en était des souvenirs ou des non souvenirs antérieurs de Krishna, celui-ci n'apprécia pas cette histoire de nouveau véhicule à laquelle il ne voulait pas être mêlé, pas plus qu'il n'avait voulu être mêlé à celle des douze Apôtres. Il blâma George pour toute l'affaire. Il pouvait raisonnablement supposer que George était lourdement impliqué dans le projet de la Mère du Monde, alors que l'idée était de Leadbeater à l'origine. Tout cela durcit Krishna dans sa volonté de couper tous les ponts avec la Société.

## II SUR LA VOIE

Comme Rosalind s'en était douté à l'origine, Raja ne changea pas du tout. S'il resta bien avec elle à Ojai cet hiver, il accorda peu de temps à leur vie de couple –cela continuerait dans l'avenir- et se consacra avec zèle à la préparation du premier camp de l'Etoile prévu pour mai 1928, sur le nouveau terrain acquis l'année précédente plus bas dans la vallée. Des cabines de bain public et une cafétéria furent mises en chantier, des conduites d'eau et des fosses septiques créées; on posa des lignes électriques et on nettoya des emplacements pour les tentes. Pour ce faire, il fallut constituer une équipe d'ouvriers et lever des fonds. Raja était responsable de tout. Ce fut le début de sa fidèle et profonde amitié avec les Logan et Louis Zalk qui lui furent d'un très grand secours en la circonstance.

Raja allait aussi nouer des liens étroits avec sa belle-mère Sophia et sa belle-sœur Erma; toutes deux se prirent d'une grande affection pour lui. Sophia avait le même tempérament méticuleux et la même tournure d'esprit. A certains points de vue, elle et Erma comprenaient mieux la nature de Raja que ne le faisait Rosalind. C'est ainsi qu'elles cuisinaient ce qu'il aimait plutôt que ce qu'il *devait* manger, contrairement à Rosalind. Eprouvant un intérêt croissant pour la question, cette dernière allait d'ailleurs se montrer de plus en plus déterminée à manger sain. De toute façon, son goût pour une nourriture simple, peu recherchée et peu abondante convenait bien à la façon de vivre qu'ils s'étaient choisis tous les deux pour des raisons non seulement économiques, mais également morales, croyant en effet, peut-être à tort, que cela était également important pour Krishna.

Ojai en mai est sec et embaume. La saison des pluies est passée. Les champs ne sont pas encore brûlés par la chaleur de l'été; leur or doux contraste avec le vert foncé des feuilles et les vieilles branches noueuses des chênes. Niché contre une colline, un bosquet de ces arbres formait un amphithéâtre naturel -le Oak Grove. Plus bas, les cabines de bain largement espacées et la cafétéria, structures basses passées au lait de chaux, se répartissaient sur un champ aride et dépourvu d'arbres. Des tentes étaient érigées sur le terrain plat. Le programme de chaque jour laissait du temps pour se reposer mais non pour s'agiter, pour méditer mais non pour s'ennuyer. Il y avait des conférences le matin et l'après-midi, des jeux, de la musique et un feu de camp chaque soir après le dîner. Krishna assurait la majeure partie des conférences, des chants, et il allumait toujours le feu de camp. Un témoin oculaire décrivit ses impressions de cette semaine.





#### *41. Le Camp d'Ojai*

L'esprit du camp a été absolument délicieux, malgré l'arrivée des 900 personnes toutes en même temps et la confusion qui en a découlé quand il s'est agi de les conduire à leur tente, et de faire préparer et servir le dîner. Chacun se mit en rang comme il faut, tous eurent leur dîner sans problème, et chacun arriva au feu de camp avec promptitude : le bonheur et le sentiment d'être à la maison dans une très grande réunion familiale... Nous nous sommes assis sur nos couvertures, à côté de gens que nous n'avions jamais vus auparavant, mais nous nous sommes tout de suite sentis proches d'eux. Pour moi, c'était vraiment miraculeux, que 900 personnes se trouvent réunies là, dans un seul esprit, une seule pensée, une seule grande famille, tout le monde radieusement heureux, uni dans un sentiment d'élévation morale et spirituelle qui a régné pendant toute la semaine qu'a duré le camp.

Lors des réunions... Krishnaji... ne restait jamais assis à une seule place très longtemps... bougeant à trois ou quatre reprises. Nous avons pensé qu'il faisait cela parce que, s'il était resté à une seule place, plusieurs personnes n'auraient pas fait du tout attention à la conférence... mais auraient chuchoté entre elles à son sujet... tout en écoutant un autre conférencier, Krishnaji n'a pas cessé de s'intéresser aux oiseaux pépian et chantant dans les arbres...

Lors d'une des réunions, on a demandé à Mr Jinarajadasa de s'exprimer au sujet de l'Instructeur du Monde dans la Théosophie. Je ne pense pas qu'il était prévu que Krishnaji intervienne mais il est venu derrière l'estrade au moment où Mr Jinarajadasa terminait et demanda s'il pouvait dire un mot... avec un sourire espiègle sur son visage, et il a dit : « J'ai pris des notes », ce à quoi tout le monde a ri – lui aussi. Puis il a continué en disant que Mr Janarajadasa avait dit

ceci et cela et que ce n'était pas la façon dont il voulait qu'on comprenne les choses, il a dit : « Nous aurons une explication une fois rentrés à la maison. ».

C'était un tel plaisir de voir l'affection qui vibre entre Krishnaji et Mr Rajagopal –ils sont tous les deux si minces, sveltes, charmants; si pleins de vie, de joie, et de bonheur, se parlant toujours avec amour et compréhension, ça remplit de bonheur de les voir ainsi ensemble. Bien sûr, Rajagopal est tout attentif aux désirs de Krishnaji, mais il n'y a pas la plus légère touche de servilité. Rajagopal est très beau, un œil vif, brillant, très jeune d'apparence, mais vous pouvez juger par sa conversation qu'il est très fort.

On se demande combien ils étaient dans ce camp capables de s'extraire assez longtemps de leur euphorie pour comprendre quelle humiliation Krishna, avec ses paroles, avait infligée à son vieux précepteur Jinarajadasa. Il est évident que la controverse à propos de la fusion de la conscience de Krishna continuait et que la vision que Krishna avait de lui-même était maintenant forte et claire. Mais c'était encore une affaire émotionnelle, comme on put le voir lors de la séance de questions/réponses le deuxième jour du camp.

Question : « Vous dites que vous n'avez pas de disciples, pas de partisans; n'est-ce pas se montrer ingrat vis-à-vis de la Société Théosophique et de ce qu'elle a fait pour vous en s'organisant et en travaillant dans le seul but d'aider à votre venue ? »

Cela a terriblement peiné Krishna; il a alors donné l'impression de se tordre et que son cœur se vidait de son sang. Il a simplement répondu « La rose est-elle ingrate vis-à-vis du buisson, la branche est-elle ingrate vis-à-vis de l'arbre ? » A la fin de la réunion, il a dit : « J'espère pouvoir être avec vous ce soir, mais je suis si fatigué et las. Ne pensez pas que je fais des excuses, mais se battre contre le mur aveugle des préjugés et des personnalités est très dur et fatigant... Vous demandez une chose et vous n'écoutez pas ce que je dis. Vous... plaquez votre propre interprétation sur mes mots sans leur permettre de pénétrer à l'intérieur de vous, dans votre moi intérieur. »

Cette plainte allait revenir très souvent dans la bouche de Krishna, pendant le prochain demi-siècle, face à ses auditoires.

Fin mai, Raja et Krishna se rendirent en Europe pour le camp d'été 1928 à Ommen. Rosalind demeura à la maison pour permettre à sa sœur Erma d'aller pour la première fois en Europe et à Ommen. Ils pensaient que l'une d'elles devait rester avec Sophia, et Rosalind devait aussi remplacer Erma auprès de Mary Gray. Raja ne retourna pas à Ojai avant octobre. Ces longues séparations allaient devenir caractéristiques de leur vie conjugale.

A en juger par les lettres qu'Erma écrivit cet été à sa mère et Rosalind, le voyage fut une rare et passionnante expérience pour elle à tous les points de vue. C'était Erma, par son intérêt pour la Théosophie, qui avait mis Rosalind sur la voie où elle se trouvait. Maintenant, Erma allait se lier d'amitié avec les gens qui, en Angleterre et en Hollande, avaient déjà réservé un accueil si chaleureux à sa cadette. Bien que très occupé, Raja fit un effort pour faire passer de bons moments à Erma avant le camp.

Quelques semaines plus tard, Erma écrivit à Rosalind et Sophia du château Eerde :

C'est très amusant de se retrouver à table avec des gens originaires de Pologne ou de Russie et de les entendre se parler dans leur propre langue puis passer au français ou à l'anglais. Belle tentative de compréhension internationale s'il en est.

Il y a des matchs de tennis chaque après-midi et beaucoup jouent sur les courts qui sont superbes. D'autres font du vélo et de la marche... Mr Mac Bean, etc., tous jugent Raja merveilleux. Il a accompli des choses formidables ici. Winifred m'a dit hier soir qu'elle a beaucoup appris en travaillant pour lui la semaine passée, et que personne ne peut avoir la moindre idée de son habileté comme administrateur financier.

Fenn m'a dit qu'on est forcé de grandir rapidement ici, on voit de grands changements s'opérer en chacun... Eerde lui-même est merveilleux et on se sent en complet accord avec la nature. Je suis sûre qu'on peut voyager vite ici si c'est à l'intérieur de soi qu'il s'agit de le faire.

De toute évidence, Erma ne faisait pas partie des Théosophes ou des disciples brûlant d'impatience dans l'attente de l'Instructeur du Monde; de ce fait, l'orientation générale de Krishna cet été ouvrant la voie à la totale dissolution de l'Ordre de l'Etoile ne semble pas l'avoir alarmée ou embrouillée, bien qu'elle fût à beaucoup d'égards –et elle le resterait tout le

reste de sa vie- une Théosophe dévouée.

11 juillet, Eerde

Il ne fait pas le moindre doute dans mon esprit que nous sommes en train de jouir du plus grand privilège au monde.

Nous nous rencontrons dans la salle de méditation à 11 heures. Ce matin, Krishnaji a posé des questions. Sa sagesse est au-delà de tout ce que j'ai jamais expérimenté; avec lui, l'objectif de Vérité devient si réel, si nécessaire à atteindre. Interrogé à propos de l'Ordre de l'Etoile, il dit qu'il est utile comme pont vers la Vérité, mais que dès qu'il cessera de faire office de pont... nous devons dissoudre l'Ordre. Que nous devons développer beauté, pureté et vérité à l'intérieur de nous-mêmes, déployer la vie à l'intérieur qui ainsi brille et fait que nous devenons le pont vers cette vie, permettant à d'autres d'y avoir accès en traversant.

J'ai fait une courte promenade avec lui hier et lui ai dit que, moi aussi, je voulais traverser le fleuve jusqu'à l'autre rivage dont il parlait, mais comment trouver le chemin ? Il a dit « Vous le ferez », cette force et cette volonté étaient nécessaires pour briser nos fers et il m'a conseillé d'aller dans les bois après les réunions. D'une certaine façon, je peux être plus libre et plus moi-même avec lui qu'avec n'importe qui d'autre. Une chose qu'il a dite ce matin était que la sève ne s'occupe pas de savoir si elle va s'exprimer en tant que feuille ou fleur, mais qu'elle réalise sa propre unicité. Il a dit que espoir et vérité ne sont pas les mêmes choses et a semblé penser que l'espoir crée une barrière devant la vérité.

Je considère l'ensemble de l'événement comme le plus grand privilège que j'aie connu dans ma vie et me sens tellement reconnaissante d'en faire l'expérience.

Mr Leopold Stokowski, le directeur de l'Orchestre Philharmonique de Philadelphie, et sa femme, sont venus aujourd'hui. Tous ces gens ont des histoires fascinantes et sont splendides à connaître intimement. Tous sont dévoués à Krishnaji et une harmonie et une profonde compréhension semblent maintenant régner parmi eux.

Raja est très occupé et je le vois très peu. Il travaille très tard.

Je suppose que la saison des abricots touche à sa fin et qu'on s'est beaucoup activé à Ojai.

Beaucoup d'amour à ma mère chérie.

Erma

(Stokowski aussi a dû entendre parler de ces abricots, car environ un an plus tard, il téléphona à Marvel, la sœur d'Erma à Ojai, pour lui demander s'il pouvait venir et avoir un quartier de sa fameuse tarte aux abricots.)

A Ommen, Erma eut l'occasion de se faire des amis qu'elle garda toute sa vie.

Marvel sera intéressée d'apprendre que le grand-père de Mrs Hastings était Josiah Bailey qui a fondé Swarthmore College et que son oncle a construit Wharton Hall. Elle descend d'une vieille famille quaker et connaît toute la bonne société de Philadelphie. Elle dit que son grand-père avait la meilleure bibliothèque occulte d'Amérique et qu'elle en a hérité, mais que son mari l'a brûlée dans les premiers jours de leur mariage en voyant le trop grand intérêt qu'elle lui portait. Maintenant, il croit à toutes ces choses et ils sont très dévoués...

Elle a été stupéfaite de voir le montant de sa note, étonnamment faible à son avis, et elle a ainsi donné \$ 500 à Raja pour le terrain de tennis et lui a promis quelque chose tous les mois; car elle le trouve merveilleux. (J'ai payé \$ 65 environ pour le mois.)

Elle dit que Philadelphie serait choquée de voir Mr Stokowski aller pieds nus dans la salle de méditation. Il a beaucoup joué de ses « Trial Records » et c'était merveilleux.

Amour à tous

Erma

P.S. La définition de Krishna d'un homme cultivé est : « Un homme cultivé est celui qui est absolument maître de soi, qui ne se laisse pas dominer par des impressions passagères, mais qui suit son intuition et ne réclame rien à personne. »

Il dit qu'il existe une faculté créatrice sans forme (ce avec quoi Mr Stokowski est d'accord) qui est le stade ultime, mais que la faculté créatrice qui s'exprime avec des formes est le commencement. « La vie doit prendre forme pour fonctionner, mais la vie ne se limite pas à la forme. »

Il dit que vérité et vie ne peuvent pas être déclinées ou traduites en formes, dogmes, croyances ou cérémonies, et que, à la minute où on

essaie, la vérité cesse d'être la vérité, qu'on devrait arriver à la réalisation à travers soi, et le vécu de nos existences devient la vie elle-même et donc le pont que d'autres, inspirés par notre exemple, peuvent traverser jusqu'à cette vérité.

Krishnaji a été très bien dernièrement, jouant au volley-ball etc. Tout le monde se montre très enthousiaste à son sujet et sur ses causeries. Je sais que j'ai pas mal changé et je n'aurais manqué l'expérience de cet été pour rien au monde.

On peut seulement espérer que Krishna lui-même, à la fin de ce camp, réalisa que nombreux étaient ceux qui voulaient essayer de suivre son message. Il avait senti au début de l'été que les gens étaient hostiles à ses propos, inspirés peut-être par certains Théosophes dont ils avaient saisi la perplexité devant sa nouvelle orientation. Ce qu'on lui raconta sur le camp n'apporta en tout cas aucun réconfort à la pauvre Mrs Besant, dont la santé continua à se dégrader, à la fois mentalement et physiquement.

La règle Théosophique de ne jamais se livrer à des commérages ne fut pas non plus toujours respectée. Ce fut quelque peu déconcertant pour Raja de s'entendre dire par plusieurs personnes qu'elles avaient appris que Rosalind allait avoir un bébé. Erma écrivit à la maison pour s'informer :

Eerde, le 2 août,

Très Chère Mère,

Raja est venu me voir et me demander si j'étais au courant de la rumeur selon laquelle Rosalind allait avoir un bébé. Il ne pouvait pas croire qu'elle ne lui eût rien dit. Je lui ai dit que plusieurs personnes m'avaient interrogée et que j'avais allègrement démenti la nouvelle, croyant que Ros nous en aurait parlé si cela avait été le cas. Mais maintenant Mrs C.J. [Jinarajadasa] dit à Raja que Max Wardall lui a dit que c'était bel et bien le cas et que c'était assez visible. Je serais naturellement heureuse si cela devait arriver, et Raja aussi. Mais c'est une drôle de façon de découvrir de pareilles nouvelles si c'est vrai.

En hâte,

Erma

La rumeur n'était pas fondée. Il faudra attendre trois ans de plus pour que leur unique enfant –moi en l'occurrence- vienne au monde. Mais Raja avait d'autres soucis en tête cet été-là.

Krishna continuait de creuser le fossé entre lui et la Société Théosophique. Beaucoup pouvaient faire preuve de compréhension et de solidarité à son égard, même s'ils ne saisissaient pas le sens de son discours. Certains étaient capables de se dégager de la pagaille émotionnelle et spirituelle causée par cette désaffection, mais d'autres pas du tout. Car, d'un côté, Krishna déclarait qu'il ne devait y avoir aucune autorité, tandis que, de l'autre côté, il se dépeignait d'une façon extrêmement insistante et dramatique comme «uni avec la Flamme » et ayant « la vision du Sommet de la Montagne », ce qui semblait le placer dans une position d'ultime autorité. Il ne démentait pas non plus clairement et spécifiquement son statut d'Instructeur du Monde. Une grande part de la confusion présente et future aurait pu être évitée s'il avait seulement décidé de se retirer ou de descendre des hauteurs où Leadbeater et Mrs Besant l'avaient placé et de se présenter comme un être humain selon sa propre philosophie. Mais alors, il risquait de perdre tout ce que la Société Théosophique et des membres de cette Société lui avaient donné de bon cœur –l'Ordre de l'Etoile, le château, le terrain à Ommen, Ojai et l'Inde, et plus important encore, un groupe de disciples de taille internationale. Il prétendait qu'il ne voulait pas de disciples et, peut-être, ne considérait-il pas comme tels les publics qui allaient remplir ses camps et ses salles de conférences à l'avenir.

Pour lui faire plaisir, Mrs Besant avait clos toutes les sections de la Société Esotérique à travers le monde, déclarant que Krishna était l'Instructeur et devait enseigner –lui et personne d'autre. Mais cette victoire allait être de courte durée. Après un moment, Mrs Besant rouvrit les E.S. Sa santé déclinait, elle perdait la mémoire et elle était abandonnée à bout de ressources au beau milieu d'un conflit qui ne faisait que s'aggraver.

Tandis que Krishna se colletait ainsi avec les Théosophes, Raja devait faire face à sa vision personnelle de Krishna et aux frictions internes qui s'étaient produites autour de lui au sein de la Société. Contrairement à Krishna qui semblait considérer avoir droit à tout ce qui lui avait été donné, Raja éprouvait, et éprouverait toujours, une profonde gratitude envers ses bienfaiteurs et se sentirait toujours leur obligé à cet égard, malgré les différends qui pourraient surgir. Nitya avait été bouleversé par le comportement de Krishna envers Mrs Besant et Leadbeater : Raja se retrouvait dans la même situation angoissante. Certaines des idées qui émanaient de Krishna étaient vraiment remarquables et Raja le

reconnaissait tout à fait. Cependant, n'ayant pas la mentalité d'un disciple aveugle, il était capable, quelquefois à son grand embarras, de constater combien souvent le comportement privé de Krishna divergeait de son message public. Ce que Krishna, se sachant ainsi observé et dévoilé, ne pouvait apprécier de la part de Raja et apprécia d'ailleurs de moins en moins à partir du moment où ce dernier, avec les années, se permit plus de franchise avec lui dans ce genre de situations. Mais Krishna semblait lui aussi reconnaître certaines qualités chez Raja et s'y fier : sa constante loyauté, son engagement, et une capacité d'amour qui, une fois éveillée, ne se démentait jamais et résistait aux pires blessures.

Quand Krishna retourna en Inde avec Mrs Besant après le camp d'Ommen de 1928, Raja rentra en Amérique où il fut rejoint par Rosalind pour une autre tournée de conférences.

La tournée incluait Cuba, où ils rencontrèrent une styliste de mode, Mme Barrero, qui fut tout à fait impressionnée par les dons de Rosalind dans le domaine de la mode, spécialement dans le secteur des vêtements de sport, et lui suggéra de s'associer avec elle. A cette époque, avec la vie qu'elle menait, Rosalind ne pouvait imaginer faire une telle carrière.

Raja avait prévu de donner à peu près 30 conférences dans autant de villes différentes mais après 19, il arrêta et, sans donner la véritable raison de sa décision, annula le reste de la tournée. Il pensait simplement qu'il ne pouvait pas continuer à parler de Krishna comme de l'Instructeur du Monde. Il allait rester coincé entre ce à quoi il s'était engagé auprès de Mrs Besant et la promesse qu'il avait faite à Nitya d'aider Krishna dans son travail, et le fait que, pour lui, Krishna n'était pas le véhicule. Néanmoins, il avait encore cette conviction que, en continuant de remplir son rôle dans « l'Œuvre », en assurant l'édition et l'adaptation des causeries de Krishna, il réaliserait non seulement son propre *dharma*, mais répondrait également aux attentes que Leadbeater et Mrs Besant avaient placées en lui. Cependant, à partir de là, il resta à l'arrière-plan et œuvra en coulisses.



LE PAYS SANS CHEMIN

Au printemps 1929, Raja se préparait de nouveau pour le camp de mai dans le Oak Grove quand Krishna rentra épuisé à Ojai. Les conférences furent ajournées. Krishna partit se refaire une santé à Idywild dans les montagnes du sud de la Californie, avec Rosalind et les Ingelman. Là, sans référence au « Processus » et sans préliminaires, il se tourna vers Rosalind pour qu'elle le réconforte. Dans ces montagnes qu'il aimait beaucoup, et grâce aux soins de Rosalind, il fut bientôt soulagé de son mal de tête et de sa bronchite. Krishna, à 34 ans, pouvait encore éveiller chez une femme l'instinct maternel habituellement réservé à un jeune enfant. Quand parfois il entraînait dans le lit de Rosalind, celle-ci le prenait dans ses bras comme un petit garçon malade, cela en toute innocence comme elle le racontait ensuite à Raja, lequel n'y voyait aucun mal non plus. Ni l'un ni l'autre ni personne dans leur proche entourage ne pouvaient imaginer le contraire.

Bien qu'ayant annulé la plupart de ses conférences ce printemps, Krishna trouva encore l'énergie de discuter réorganisation. Raja en était venu à penser que l'Ordre de l'Etoile n'était plus approprié à la nouvelle orientation prise par Krishna et qu'une organisation beaucoup plus simple devait être mise sur pied en lieu et place. Ils passèrent de longues heures chaque jour à discuter de plans qui devaient tout changer, les publications de l'Etoile et la nature des camps.

Au moment où s'ouvrit le camp d'Ommen en août 1929, Krishna avait évolué inexorablement vers la dissolution de l'Ordre de l'Etoile. Il pouvait maintenant souffler, assuré du ferme soutien et de l'aide de Raja pour construire l'organisation dont il aurait besoin dans l'avenir. Il était en train de descendre de la falaise et c'était rien moins que facile pour lui. L'Ordre de l'Etoile allait être remplacé par le Star Publishing Trust.

Maintenant que Phillip van Pallandt était marié et attendait un enfant, le gouvernement hollandais voulait le voir récupérer le domaine historique du Eerde Castle pour ses héritiers. L'année suivante, Raja eut la tâche compliquée de restituer le titre de propriété et de se débrouiller avec les complications financières résultant de ce changement et des nombreuses améliorations apportées au domaine par l'Ordre de l'Etoile. La forêt de pins et ses huttes, rustiques mais tout à fait confortables, furent conservées pour le camp. Krishna pouvait maintenant s'exonérer de toutes ses responsabilités terrestres, continuer de refuser de posséder des propriétés et se retirer de toutes ses fondations. Il avait trouvé un homme en qui il

pouvait avoir totalement confiance, pour publier ses conférences, lever des fonds, diriger les camps à Ommen et Ojai, l'accompagner en voyage et lui assurer une liberté de mouvement sans entraves. Qu'il y eût toujours désaccord entre sa situation véritable et l'image qu'il projetait de lui-même ne semblait pas le concerner. Ses fréquentes références à lui-même comme à un mendiant sans biens personnels étaient pourtant bien trop littérales dans leur expression pour être prises métaphoriquement. Krishna posséda une série de voitures très coûteuses, les vêtements les plus à la mode, et eut toujours plusieurs résidences à sa disposition, pas seulement au figuré et métaphoriquement, mais légalement, peu importe que ce fût à son nom ou en fidéicommiss. Il n'admettra jamais publiquement avoir besoin de vêtements, d'automobiles, d'argent pour voyager, d'endroits où vivre, parler et se reposer. Trouver de l'argent pour toutes ces choses serait l'affaire de Raja, tandis que Krishna resterait libre de se proclamer indépendant. Cet été 1929, dans son allocution d'ouverture du camp d'Ommen, Krishna annonça la dissolution de l'Ordre de l'Etoile et déclara que « la vérité est un pays sans chemin », que, par conséquent, il ne voulait pas de disciples, et que son seul souci était de libérer les hommes de l'esclavage de toutes les religions, croyances et peurs, comme il s'était libéré lui-même.

« Surmontant tout, connaissant tout, détaché, sans tache, non entravé, totalement libéré par anéantissement du désir : qui appellerais-je Maître ? J'ai moi-même trouvé le chemin. »

*[« Surmontant tout, connaissant tout,  
le sage, non souillé en toute chose,  
totalement libéré, renonçant à tout, le désir anéanti.  
Cet homme je le déclare est un Solitaire. »]*

Ces lignes, enracinées dans l'esprit de Krishna neuf années plus tôt, venaient fructifier dans cette conférence.

Cependant, l'auditoire auquel s'adressait Krishna et qui était là sur invitation se composait encore de Théosophes pour l'essentiel. Il y en eut beaucoup qui furent désorientés par ses propos – très inquiets même. Ils avaient attendu l'apparition de l'Instructeur du Monde pendant dix-huit ans et maintenant Krishna leur disait d'« attendre quelqu'un d'autre » et que cela n'était pas son affaire. Il est peu probable que quelqu'un fut assez courageux pour faire le compte du temps, de l'énergie, de l'argent et de

l'espoir qui avaient été investis sur lui dans l'intervalle, et qui se trouvaient ainsi liquidés en une heure de grande éloquence.

Quelque confusion et quelque chagrin que cela ait pu causer à Mrs Besant, celle-ci fit de nouveau preuve de grandeur d'esprit en soutenant publiquement Krishna et en déclarant :

l'absence même d'une organisation pourrait séduire les gens les plus intelligents qui réfléchissent par eux-mêmes à leur propre « grande vérité »... Ma croyance fondamentale en Krishnamurti comme Instructeur du Monde m'incline à observer et étudier plutôt qu'à exprimer une opinion sur quelqu'un que je juge bien supérieur à moi.

En privé, elle allait rester désorientée et incertaine à son sujet jusqu'à la fin de sa vie. Publiquement, son amour maternel pour lui allait donner l'impression qu'elle croyait qu'il remplissait finalement le rôle pour lequel il avait été choisi et formé ces vingt dernières années.

Krishna et Raja assistèrent tous deux au 82<sup>e</sup> anniversaire de Mrs Besant le 1<sup>er</sup> octobre 1929. Ce fut l'occasion pour elle non seulement de retrouver ses enfants, mais également de réunir les différentes factions de sa famille « spirituelle » sur une base amicale au moins pour la soirée. Son message d'anniversaire au monde montra qu'elle continuait à espérer en une harmonie générale et individuelle.

Si chacun d'entre nous s'efforce de travailler avec vigueur et constance jusqu'à purger son cœur de toute trace de ressentiment vis-à-vis de ceux dont il pense qu'ils lui ont nui, nous découvrirons alors, et peut-être cela nous surprendra-t-il, que la Paix règne sur le monde entier.

Krishna continua avec son propre thème : non la paix, mais la libération; libération des êtres humains des chaînes de leurs propres croyances et peurs, et libération pour lui du rôle qui lui avait été imposé par la Société Théosophique.



#### *42. Krishna à Londres, ca 1929*

Trois années plus tôt, en 1926, Mrs Besant avait encouragé l'intérêt naissant de Krishna pour l'éducation en le nommant Président de la Fondation Théosophique pour l'Education (Theosophical Educational Trust). La TET avait été créée par Mrs Besant dans le cadre d'un plan plus vaste visant à affranchir le système éducatif indien de sa domination par les Britanniques à qui elle reprochait de vouloir couper tous les Indiens de leurs racines nationales. Dans ce but et à travers différentes fondations, Mrs Besant avait levé des fonds, acheté des terrains, et ouvert des écoles et des collèges à travers toute l'Inde. Longtemps avant que Krishna présidât la TET, les Arundale avaient également parcouru tout le pays pour lever des fonds pour la National High School de Adyar. Cette école, dirigée par des Théosophes, avait prospéré.

Quand Krishna décida de démissionner de toutes les organisations en 1930, il démissionna également de la TET. Cela porta un coup fatal à toutes les écoles de la Fondation. Ses adeptes qui avaient apporté leur soutien à la Fondation perdirent tout intérêt pour elle et ce fut sa fin. Krishna voulut vendre la propriété de l'école d'Adyar pour lequel Mrs Besant et les Arundale avaient levé des fonds, et transférer l'école près de Madanapalle, sur un autre terrain qu'un de ses adeptes avait trouvé pour lui. Cette école fut alors rebaptisée Rishi Valley. La même procédure à peu près fut employée pour l'école de Bénarès, appelée plus tard Rajghat. En fait, un avocat de loi Bengali découvrit que le transfert de la Fondation à la propriété de Krishna n'avait pas été légalement décrété. Par conséquent, la TET était encore vivante et pouvait être relancée par des Théosophes intéressés comme George Arundale devenu Président de la Société. On a

aucune peine à imaginer les ressentiments et la rancœur qui résultèrent de tous ces transferts et négociations.

Si Mrs Besant paraissait confuse à certains dans ses déclarations sur Krishna, tel n'était pas le cas de Leadbeater qui la jugeait davantage en phase avec lui concernant le rôle de Krishna comme véhicule. Il fit remarquer à George Arundale combien elle se montrait prudente quand elle parlait à l'école et expliquait en fait que la manifestation n'était que partielle, que Krishna était seulement le *véhicule* de l'Instructeur du Monde, et que les membres de la Société ne devaient pas se borner à l'étude des écrits de Krishna, même si elle avait demandé qu'ils fassent partie du programme. Leadbeater continuait en disant que Mrs Besant, pas plus que lui-même et Arundale, n'approuvait l'intolérance et les exagérations de Krishna, mais qu'elle ne lui ferait pas obstruction, considérant qu'ils avaient chacun leur propre travail et qu'ils ne devaient pas interférer les uns avec les autres. Selon Leadbeater, Mrs Besant admettait que Krishna fasse preuve d'un certain fanatisme afin d'augmenter son impact sur son public.

Cependant, Krishna ne se sentait plus du tout concerné par ce que pensait Leadbeater. En février 1930, dans une lettre à Mrs Besant, il lui répéta qu'il était confiant dans sa propre orientation malgré l'opposition de Leadbeater ou d'un million d'autres.

Il n'avait plus besoin de sa protection. On n'en discuta pas ouvertement, mais lui et Leadbeater étaient maintenant définitivement brouillés et les choses allaient en rester là. Krishna finirait pas dire de Leadbeater qu'il était malfaisant. Ses enseignements décrédibilisaient Leadbeater ainsi que beaucoup d'autres dirigeants de la Société et sapaient leur autorité. Aux yeux de Krishna, les efforts de ces Théosophes pour défendre leurs positions contre lui en expliquant que la venue avait mal tourné et qu'il n'appartenait plus à la Société constituaient une véritable déclaration de guerre. Leadbeater se montra de plus en plus sûr de lui en affirmant que la venue s'était mal passée, et alla jusqu'à suggérer que si cela n'avait été par respect pour les convictions de Mrs Besant, personne n'aurait prêté la moindre attention à Krishna. Certes, c'était lui, Leadbeater, qui avait découvert le jeune Krishna, mais il en était venu assez rapidement à penser qu'il avait pu se tromper. Maintenant il en était convaincu.

Quand en 1930, Krishna démissionna formellement de la Société Théosophique, Raja s'abstint de le suivre et conserva la plupart de ses amis proches à l'intérieur de la Société en dépit de la croissante hostilité de Krishna. Plus tard, cela deviendra un point de friction très sensible entre les deux hommes.



*43. Annie Besant et Krishna à Ommen en 1930*



*44. Le chantier de Vasanta Vihar, la villa de Krishna à Adyar, début des années 1930*

Les vies de Raja et de Rosalind étaient pleines de gens, de voyages, d'idéalisme et de travail, et c'eût été merveilleux s'ils avaient jamais pu prendre le temps de faire halte et de dresser le bilan de leur propre relation. Mais ils se trouvaient séparés pendant de longues périodes et quand ils étaient ensemble, c'était rarement seuls. L'un d'eux était toujours avec

Krishna, car on savait de longue date que celui-ci ne pouvait pas être livré à lui-même, et ils gardaient toujours à l'esprit ce qu'ils avaient promis à Nitya. Sans compter l'inévitable tension résultant de la présence de trop de gens autour d'eux, ceux qui s'invitaient d'eux-mêmes et ceux que Krishna invitait par inadvertance –pour regretter ensuite de l'avoir fait.

Rosalind continuait à s'intéresser à la mode. Elle employait son talent à confectionner ses propres vêtements et quelquefois un sweater ou une chemise pour Raja. A l'été 1930, suite à une invitation de Mme Barrero dont elle avait fait la rencontre à Cuba, elle se rendit à Paris pour y assister aux présentations de collections de mode. C'était typique de Raja de ne jamais réprimer les envies d'autrui quand bien même ces envies différaient des siennes. Au cours de leur existence commune, Rosalind eut maints dadas qu'elle poursuivit chaque fois avec beaucoup d'ardeur. Il l'encouragea toujours dans ses projets.

Krishna alla également en France à cette époque, et ses difficultés avec les Théosophes ne semblèrent pas gêner son succès dans ce pays. Le 23 octobre 1930, de Paris, Rosalind écrivit à Sophia, sa mère.

De toute évidence, Krishna a fait merveille avec sa conférence à Strasbourg, et les journaux ont donné de bons comptes-rendus. Ils ont dit qu'à l'exception de Maurice Chevalier, Krishnamurti était le seul qui pouvait attirer des milliers de gens. Il a lu sa conférence en français...

Les thés et les réceptions auxquels ils assistaient tous à Paris, ainsi que les expositions d'art, et les délicieux week-ends dans la maison de campagne de Mme de Manziarly à La Tours, tout cela n'empêchait pas Rosalind de penser à la grande dépression. « Des échos nous parviennent de toutes parts sur ce qui s'est passé à la bourse la semaine dernière et sur ce que chacun endure sur le plan financier. Les conditions sont mauvaises partout dans le monde. J'espère que la Californie s'en sort mieux qu'ailleurs. »

Rosalind eut un souci plus personnel ce mois-là à Paris. Elle découvrit qu'elle était enceinte. Au lieu d'en être ravie comme cela aurait du être normalement le cas, sachant qu'il y avait des années qu'elle et Raja espéraient avoir un enfant, elle en fut désespérée. Krishna avait récemment ressorti sa vieille idée qu'aucun de ses proches ne devrait avoir d'enfants, mais devait se garder libre et pur pour l'« Œuvre ». Qu'elle ait été amenée

à envisager un avortement en Suisse doit s'interpréter comme le signe, non seulement de son désespoir, mais également de sa volonté initiale de se laisser guider par Krishna; et on pourrait se demander pourquoi elle sentit qu'elle ne pouvait pas discuter de son problème avec la personne la plus concernée a priori –son mari. Il est possible qu'elle ait deviné que Raja serait totalement opposé à un tel choix. Heureusement pour moi, dont l'avenir était en jeu, Rosalind réalisa tout à coup d'elle-même qu'un avortement était la plus mauvaise solution, quoi que Krishna puisse en dire, et décida de garder son bébé. Cependant, toute cette affaire lui avait valu un énorme stress et sa grossesse fut très difficile.

En apprenant ce qui arrivait à Rosalind, Krishna se montra d'abord aussi mécontent que lorsqu'elle avait épousé Raja. C'est ainsi qu'il réagissait chaque fois qu'un de ses proches essayait d'avoir une vie personnelle au lieu de lui consacrer la totalité de ses efforts. Plus d'une personne de talent fut ainsi poussée à abandonner une carrière prometteuse –heureusement tous ne succombèrent pas. Il a pu aussi souffrir à l'idée que l'arrivée de cet enfant allait encore resserrer les liens entre Raja et Rosalind, alors que, à la mort de Nitya, il s'était attendu à ce que Rosalind se rapproche de lui plutôt que de Raja. Le mariage de Rosalind avec Raja avait probablement été un choc pour lui, qu'il avait dû encaisser tout seul dans son coin. Que Raja et Rosalind aient un bébé représentait à tout le moins un affront supplémentaire.

La paisible ville sicilienne de Taormina, perchée au-dessus de criques d'eau limpide bordées de pins, dans l'ombre volcanique du Mont Etna, était un endroit très particulier pour Krishna : c'était là que lui et Nitya avaient été séquestrés en 1913 durant le procès intenté par leur père contre Mrs Besant, et ici qu'il prétendait avoir vu le Seigneur Bouddha. Taormina débordait de romantisme et le mystère avec ses rues bordées de petites échoppes d'un charme intact, son amphithéâtre grec antique et l'Etna toujours présent, parfois vêtu de neige, parfois de fumées sulfureuses et crachotant des flammes dans le ciel nocturne.

Krishna, Raja et Rosalind y arrivèrent à la fin de l'automne, hors saison avec peu de touristes –et purent jouir d'une heureuse solitude. Dans cet environnement, le ressentiment que Krishna avait éprouvé devant la grossesse de Rosalind disparut.

Ce fut lui qui l'aida tendrement à passer les premiers mois qui furent pénibles. Il croyait lui-même posséder des dons de guérisseur et, que ce fût vrai ou pas, il ne manqua certainement jamais d'essayer de réconforter la



malade. Raja, de son côté, avait une nature délicate, était vite dégoûté et s'évanouissait facilement à la vue du sang; étant lui-même peu résistant à la douleur, il s'identifiait trop volontiers avec ceux qu'ils voyaient dans la détresse. Mais ces six semaines furent une rare période d'intimité et de paix entre eux trois.

En décembre 1930, Rosalind retourna à Ommen pendant que Raja accompagnait Krishna en Grèce. Krishna fut ébloui par le Parthénon. Ce n'était pas son habitude d'être en extase devant la beauté d'œuvres de la main de l'homme, mais, me raconta-t-il souvent par la suite, il était tombé à genoux devant celle-là et avait embrassé le sol en la voyant pour la première fois. La Grèce dans son ensemble fut une expérience stimulante pour lui, et ses conférences, pour autant qu'on puisse en juger par l'importance des foules qui y assistèrent, rencontrèrent un succès extraordinaire. Il raconta plus tard qu'on lui avait même dit que s'il était resté, on l'aurait élu maire d'Athènes. Krishna avait tendance à accorder trop de crédit à de tels commentaires qui lui montaient parfois à la tête. A Athènes, la nature aimante, mystique, qui avait été celle de Krishna à Taormina, connut un changement d'une surprenante rapidité. On les avait mis, lui et Raja, à l'hôtel Grande Bretagne, et ce fut là qu'ils eurent leur premier grand affrontement. Raja ne se rappelait plus exactement ce qui l'avait déclenché, mais la scène qui suivit ne s'effaça jamais de son esprit. Krishna étant revenu sur des arrangements qui avait été pris et confirmés, Raja s'était retrouvé dans une situation délicate vis-à-vis de leurs hôtes à Athènes. Il était tellement exaspéré de devoir porter le chapeau une fois de plus et d'être en butte à une hostilité qui, normalement, n'aurait pas dû être dirigée contre lui, qu'il dit à Krishna « Tu mériterais qu'on dise que c'est toi. » Ce à quoi Krishna avait répondu en riant : « Vas-y, essaie, qui te croira jamais, *toi* contre *moi* ? »

Il avait bien sûr parfaitement raison, comme beaucoup d'autres incidents similaires devaient le confirmer dans l'avenir.

Il est difficile pour ceux d'entre nous à qui leur éducation n'a pas inculqué ces concepts de *karma*, *dharma* et réincarnation de comprendre exactement ce qui a conduit Raja à faire si généreusement don de sa vie à l'oeuvre bâtie autour de Krishna et à celui-ci. Il avait accepté la responsabilité d'une tâche et, avec son sens de la perfection, il allait s'y consacrer dans une totale concentration d'esprit, sans permettre à quoi que ce soit de l'en distraire. Et peu importait que cette tâche dût se révéler bien plus ardue qu'il ne l'avait imaginé au départ. Il ne doutait pas du ferme

soutien moral de Rosalind liée à lui par cet objectif commun. Mais même ainsi, en plusieurs occasions au cours des 30 années suivantes, il allait lui arriver de se sentir à bout et d'offrir de partir. Mais Krishna le persuaderait à chaque fois de rester et ne reculerait alors devant aucune excuse, écrite ou verbale, pour redresser la situation. Naturellement, les choses ne s'arrangeaient pas et ne pouvaient d'ailleurs pas le faire. Et les scènes et le désespoir allaient gagner en intensité avec le temps.

Raja et Rosalind voulaient tous deux que leur enfant naisse aux Etats-Unis, et ils projetèrent d'embarquer ensemble pour être rentrés en temps voulu. Ce fut une des rares occasions où Raja, peut-être encore ulcéré par ce qui s'était passé à Athènes, se permit de laisser Krishna qui avait décidé de faire un rapide détour par la Roumanie où il avait été invité par la Reine. Juste avant d'embarquer pour l'Amérique, Raja reçut un télégramme lui annonçant que Krishna avait été empoisonné. La Reine, suspectant un complot contre lui, l'avait fait extraire du train avant l'arrêt prévu, mais cela ne l'avait pas empêché de tomber subitement malade à en mourir. (Bien des années plus tard, en 1946, le docteur qui l'avait soigné en Roumanie se présenta à Ojai à l'occasion d'un autre sérieux ennui de santé et confirma cette histoire.)

Cette nuit-là à Ommen, Raja, en larmes par moments, arpenta sa chambre jusqu'à l'aube, déchiré entre ses deux responsabilités –rejoindre Krishna, qui pouvait être à l'article de la mort, ou accompagner sa femme encore fragile aux Etats-Unis. Il alla en Roumanie et ne revit pas ma mère ou moi avant que j'atteigne mes 6 semaines.

Une fois rendue en Amérique, Rosalind retrouva le cercle aimant de sa famille. Elle fut aussi entourée de l'affection d'amis chers, dont Beatrice Wood, avec qui elle s'était entendue pour lancer une affaire de design de vêtements, et à qui elle devait maintenant expliquer que leur projet connaîtrait un léger retard.

« Ne t'en fais pas, » avait-elle ajouté, « aussitôt que le bébé est là, je le donne à ma mère pour qu'elle s'en occupe et on reprend tout. »

Beatrice eut raison de se montrer sceptique à ce propos, car lorsque Rosalind vit le bébé, elle lui dit que, finalement, il ne lui serait pas possible de me confier à sa mère. Ce fut peut-être tout aussi bien pour Beatrice qui fut alors amenée à ajouter la céramique à ses autres talents artistiques et devint plus tard une artiste mondialement connue dans ce domaine.

Raja avait envoyé à Rosalind une liste de noms indiens qu'il aimait à mon intention et Rosalind arrêta son choix sur celui de Radha. A partir de ce moment, Raja laissa la plupart des décisions concernant mon éducation à

l'initiative de ma mère et resta en coulisse pour s'assurer que tout allait bien. Il dit à Rosalind qu'il interviendrait seulement s'il pensait que quelque chose clochait.

En juillet 1931, après un accouchement très difficile, le rétablissement de Rosalind fut compliqué par une mauvaise écorchure dans le dos, qui, aggravée par la négligence des infirmières à l'hôpital, s'infecta et dut être opérée sans délai. La plaie se révéla maligne et le docteur lui dit qu'il s'agissait de la plus grave forme de cancer de la peau qui existait et qu'elle n'avait plus que de 2 à 10 ans à vivre. Elle ne communiqua jamais cette mauvaise nouvelle à personne (jusqu'à ce qu'elle me l'apprit 40 ans plus tard). Mais les quelques années suivantes, elle crut le praticien qui lui avait aussi déconseillé d'avoir d'autres enfants, une autre naissance menaçant d'être encore plus problématique que la première.

Raja revint à Ojai en septembre 1931. Il arriva à Arya Vihara tard dans la nuit et Rosalind, toute excitée, le pressa d'aller voir son nouveau-né. Elle dissimula sa déception quand elle le vit infiniment plus intéressé à lui exposer la situation économique du monde et la sortie de l'Amérique du système de l'étalon change-or. Elle ne se rendait pas compte de l'importance des observations que faisait Raja en voyageant et des avantages financiers qu'il continuerait à en tirer. Il paraissait avoir un sixième sens en matière d'investissements. En 1929, il avait conseillé à son ami Louis Zalk de liquider ses actions. Louis avait le plus grand respect pour le passé karmique de Raja ainsi que pour ses capacités à l'époque, mais il se demanda ce qu'un jeune Indien pouvait lui raconter, à lui, un industriel Américain prospère et heureux en affaires, sur le marché boursier. Sa propre formation Théosophique, cependant, persuada Louis de ne pas totalement ignorer Raja. Il vendit la moitié de ses participations. Quand, peu de temps après, cette moitié fut tout ce qui lui restait, il acquit une confiance définitive dans la perspicacité et le sens aigu des affaires financières de Raja.

Cette nuit-là, Rosalind n'accorda pas plus d'attention aux propos de Raja que celui-ci à son bébé, mais lorsque j'ouvris tout à coup les yeux et regardai mon père en souriant, il fut bouleversé. Sa réaction suivante, dont Rosalind se rappelle qu'elle se produisit tout de suite ou peu après, fut bien plus difficile à comprendre pour elle. Raja fit la remarque que, maintenant qu'il avait leur bébé, il n'y avait plus aucune raison pour eux de vivre comme mari et femme. Réaction qui pouvait s'expliquer, soit par le fait qu'il partageait encore la conception Théosophique orthodoxe du mariage et du sexe qui ne devait servir qu'à avoir des enfants, soit par l'envie de faire de l'esprit à un moment mal choisi (ce dont il était capable) sans intention

d'être pris au sérieux. L'un comme l'autre avaient tendance à éviter de discuter de leurs pensées intimes, étant peut-être déjà saturés avec les trop nombreux problèmes personnels affectant leur entourage. En tout état de cause, à partir de là, un large fossé d'incompréhension s'installa entre eux, car Rosalind prit cette réflexion, que Raja oublierait avoir faite, au pied de la lettre et se sentit rejetée comme épouse. Quelles qu'en fussent les implications, tout un côté de leur mariage, qui n'avait jamais été très satisfaisant, connut une fin abrupte. Leur amitié, forte et affectueuse, resta intacte, mais Rosalind eut de plus en plus l'impression de quelque chose d'inachevé dans son mariage. Quand elle demanda plus tard sa liberté à Raja, celui-ci se montra résolu à ce que, en principe, ils ne se séparent jamais, en partie parce qu'ils avaient un enfant, mais surtout parce qu'il se sentait l'obligé de Mrs Besant qui avait présidé en personne et spirituellement à leur union. Rosalind pensait qu'elle allait bientôt mourir en laissant sa petite fille derrière elle, et elle voulait que celle-ci bénéficie du meilleur départ dans l'existence possible. Ce qui n'empêchait pas Rosalind d'être encore pleine de vie, de bonne humeur et de cet éternel optimisme de la jeunesse qui considère la mort comme une lointaine abstraction. Elle voulait tirer le maximum de ce que la vie pouvait encore lui apporter. Quand Raja lui dit qu'ils pouvaient maintenir leur indépendance à l'intérieur de leur mariage, elle le prit au mot.

*DEUXIÈME PARTIE: SOUVENIRS  
PERSONNELS*

*LA VÉRITÉ EST UN PAYS SANS CHEMIN  
(1931-47)*

UN COUCOU DANS LE NID D'UN AUTRE

Mon père fut en mauvaise santé durant ma petite enfance; il subit une série d'opérations entre lesquelles il dut passer beaucoup de temps à voyager pour son travail, à savoir l'édition et la publication des causeries de Krishna, et –tâche terriblement compliquée- l'organisation des camps pour des milliers de gens à Ojai au printemps et à Ommen tous les étés.

Raja avait été doté d'un beau physique et d'une excellente forme au départ, mais il avait négligé les précautions qui lui eussent assuré une bonne santé permanente, cela contrairement à Krishna qui fut contraint de consacrer une grande partie de sa vie à se fortifier. Raja n'avait cure de faire de l'exercice, buvait trop de café, menait une vie irrégulière et se nourrissait de manière fantaisiste, soit trop, soit trop peu. Il est également très possible qu'il ait été écoeuré par l'attitude maniaque et presque ritualiste de Krishna dans ce domaine et son insistance auprès de ses proches pour qu'ils adoptent les mesures qu'il s'imposait à lui-même, ainsi que par le prosélytisme de Rosalind en matière de régime correct. Mais Raja avait montré une indifférence rebelle pour sa santé bien avant de les rencontrer l'un ou l'autre, comme en témoignent les mises en garde contenues dans des lettres plus anciennes de Leadbeater.

Quand Krishna revint à Ojai en octobre 1931 et qu'il me vit pour la première fois, il surprit Rosalind en lui demandant : « Penses-tu que c'est Nitya ? »

Il me prit sous sa protection, tournant autour de mon berceau avec une férocité léonine et ne permettant jamais à aucun étranger de me toucher. Ce fut lui et non Raja qui fit toutes ces choses que la plupart des pères de cette époque laissaient à leur femme ou à la nurse.

Rosalind partageait son temps entre Krishna à Ojai et Raja à Hollywood où celui-ci était en train de se remettre d'une opération aux sinus. Aucun des deux hommes n'était laissé seul en son absence. Erma et Sophia prenaient soin de Raja et une des travailleuses de l'Etoile, Hazel Crowe, qui vivait dans une petite maison d'hôte derrière Arya Vihara, se chargeait discrètement des repas de Krishna quand Rosalind n'était pas là.



*45. Raja, Radha et Krishna à la gare Union Station à Los Angelès en 1932*

En plus des deux hommes dans sa vie, Rosalind, m'avait moi, un bébé de quelques mois, qu'elle devait emmener avec elle et dont elle devait s'occuper. Cela aurait été plus facile à Hollywood, dans une maison bien chauffée et avec l'assistance d'une mère et une sœur. Arya Vihara n'avait pas encore d'installation de chauffage, seulement des âtres, et les matins froids et sombres dans la grande maison vide n'étaient pas très agréables. Krishna était cependant un compagnon chaleureux et affectueux pour elle et l'aidait du mieux qu'il pouvait. Plus tard, il me racontera volontiers en détail comment il faisait, changeant mes couches, me berçant dans mon berceau pendant que Rosalind faisait une sieste l'après-midi, me frictionnant avec de l'huile dans le bon soleil de midi, se conduisant en vraie *amma* indienne ou nurse, du moins le pensait-il. Nul doute qu'il ait passé un temps considérable avec moi, car, aussi loin que remontent mes souvenirs, il occupe une place spéciale et unique dans mon cœur, pas comme parent, mais certainement davantage que comme nurse. Je compris à un âge très précoce que la profondeur et la portée de l'affection dans notre cercle ne tenaient pas à une parenté de sang ou à des liens légaux.

Officiellement, pour la plus grande partie de cet hiver 1931, Krishna se déclara en *samadhi*. Un reporter lui ayant demandé s'il était le Christ, il répondit qu'il l'était -dans le vrai sens du terme; un aveu quelque peu déconcertant de la part de quelqu'un qui souhaitait ne pas avoir de disciples et décourager ceux qui le suivaient malgré tout, dont certains, Lady Emily incluse, commençaient à se demander si son mode d'existence ne consistait

pas à fuir les responsabilités, car il s'arrangeait toujours pour vivre dans de beaux endroits, sans faire face aux sortes de problèmes que devaient affronter ceux qui travaillaient dur pour subvenir aux besoins de leur famille.

Krishna répondait que ce n'était pas fuir que d'éviter les relations, les jalousies et les façons de vivre superfétatoires. Il s'était délibérément affranchi des imbroglios familiaux en même temps que de la nécessité de gagner sa vie, tout en croyant qu'il aurait pu se faire un tas d'argent –même comme mendiant. Sa renonciation à une vie de famille aurait déconcerté n'importe quel observateur objectif au cours des mois suivants.

Le printemps 1932 vint et avec lui le camp d'Ojai. Tout à coup Arya Vihara connut un afflux d'amis proches et la surexcitation d'esprits exaltés pleins d'espoir dans l'attente des paroles de Krishna. Ma mère dormait dans la grande chambre de devant et moi sous le porche vitré attenant. Raja ne partageait pas ce logement quand il était à Ojai, mais disposait de pièces similaires face à la pelouse, au bout d'un long vestibule arrière. Krishna dormait à Pine Cottage. Arya Vihara retournait à une quiétude monacale la nuit, avec Raja travaillant dans son bureau bien au-delà de minuit comme toujours et les invités et les disciples partis tôt.

Krishna se sentit transporté d'allégresse et particulièrement excité après sa première causerie ce printemps-là. Il y eut toujours de grands hauts et de grands bas dans son pouvoir magnétique. Il arrivait que certains auditeurs sortent de ses conférences en hochant la tête sans être sûrs d'avoir compris ce qu'il avait vraiment dit, mais le phénomène les sidérait de toute façon. Il pouvait se faire aussi qu'une seule phrase frappe un individu et lui ouvre des perspectives d'une importance vitale pour lui. Krishna savait toujours quand une conférence avait été particulièrement inspirée. Même s'il disait après coup, comme c'était son habitude, « Je ne me souviens de rien, comment c'était ? », nous pouvions dire d'après l'expression de son visage, la lueur dans ses yeux, son sourire à part soi, qu'il savait exactement ce qu'il avait fait et comment le public l'avait pris. En vieillissant, son énergie chuterait au bout de quelques heures et il aurait besoin de s'isoler pour prendre un long repos, mais quand il était encore jeune, il était souvent trop stimulé pour rester seul. C'était presque comme si un autre moi s'éveillait ou naissait en lui.

Rosalind avait une raison bien à elle de se souvenir de cette première conférence du printemps 1932. Elle se rappelait la surexcitation et l'agitation de Krishna lors de leur retour à Arya Vihara. Il était tout rires et étincelles en regagnant son cottage. Mais quand la grande maison fut



plongée dans l'obscurité, il revint et entra dans son lit. Et ce n'était pas le réconfort dû à un enfant malade qu'il cherchait maintenant.

Tout en prenant Rosalind complètement au dépourvu, ce qui suivit s'imposa à elle avec toute la force d'une logique. Elle réalisa alors que Krishna avait joué le rôle du père de son propre enfant pendant des mois et lui avait prodigué à elle tout le soin et la sollicitude d'un époux passionné et aimant –un rôle auquel Raja semblait avoir renoncé, permettant ainsi à Rosalind de dérapier dans une liaison qui allait durer plus de 25 ans.

En supposant qu'il était au courant de la situation conjugale de Rosalind et Raja, et en admettant son attitude non conventionnelle envers le mariage en général et les serments qui vont avec -de peu de signification pour lui-, les actes de Krishna sont compréhensibles, mais non excusables dans le contexte de ses relations avec Raja qui lui avait fait don de sa vie dans le seul but de l'aider. Ni excusable dans le contexte de l'image de chasteté qu'il continuait à projeter et prenait soin de ne pas ternir, tout en menant une seconde existence secrète. Il continuerait à affirmer publiquement que le véritable amour ne fait pas de distinction entre les hommes et les femmes, et est là pour chacun, sans limites dans son infinitude, cependant qu'en privé, des années durant, avec éloquence, il multiplierait les déclarations d'amour à Rosalind en répétant que « ce qui est entre nous est la chose la plus importante dans nos vies. »

Le miracle est que si peu de gens, sinon personne, ne semble avoir suspecté ce qui se passait. Que cet être « parfait » puisse avoir une telle relation aurait paru tout simplement absurde – une *reductio ad absurdum* -aux yeux des Théosophes, qui auraient déjà été assez choqués si Krishna avait contracté un mariage légitime. Et les nouveaux adeptes non Théosophes allaient continuer à le placer sur le piédestal du célibat. Mais il y eut au moins une exception, Mme de Manziarly qui, en 1938, entendant sa fille Mima dire : « Comme c'est charmant et délicieux, la manière dont Krishna aime Rosalind et l'aide avec Radha, » lui répondit « Hum ! Un coucou dans le nid d'un autre. » Mima Porter (née De Manziarly) me raconta cela en 1984, m'expliquant que ce commentaire de sa mère l'avait fait sursauter à l'époque, mais qu'elle l'avait refoulé au fin fond de son esprit et qu'elle n'y avait plus pensé une seule fois jusqu'à ce que certains événements ultérieurs le lui remettent en mémoire.

Il y avait aussi que Rosalind possédait une aura d'innocence naturelle qui la protégea toute sa vie de la suspicion, au moins parmi ses plus proches amis. Même Raja ne soupçonna rien jusqu'à ce qu'on le mît vraiment au courant 20 ans plus tard; cependant il est très possible que le malaise et le

sentiment d'isolement croissants qui allaient être le lot de mon père dans l'avenir aient pris naissance dans cette zone obscure de leurs vies.

A l'âge de 37 ans, Krishna avait fait l'expérience de son premier rapport sexuel, et cela, on peut raisonnablement le penser, avec quelqu'un qu'il aimait secrètement depuis des années. Comme il se doit, ses adeptes virent dans sa nouvelle et joyeuse exubérance le reflet de sa condition spirituelle transcendante et l'expression d'un mystique illuminé plutôt que celle d'un amant comblé.

Rosalind et Krishna se trouvaient alors rarement seuls en tête-à-tête. Rosalind se rappelle une nuit d'été où, assise avec lui sur le toit à Arya Vihara et le regardant à la lumière des étoiles pendant qu'il lui disait combien il l'aimait, elle fut frappée par sa beauté. Elle avait toujours été profondément émue par la poésie et il était un poète-né.

Cependant, la perte d'un amour jeune, idéalisé et non réalisé, peut empêcher de jamais totalement aimer quelqu'un d'autre par la suite. Ce fut le cas pour Rosalind : Nitya, avec qui elle n'était jamais allée plus loin qu'un baiser, occuperait toujours une place à part dans son cœur et resterait un idéal romantique. Entre elle et Raja, cela avait été d'abord une solide amitié, et peut-être ne fut-elle jamais très attristée de voir son mariage revenir à cette base. Krishna lui apportait tout ce qui lui manquait dans ce mariage, l'amour physique et le compagnonnage chaleureux, attentif, qu'elle n'avait pas trouvés avec Raja.

Alors qu'elle et Raja devaient toujours ressentir un profond respect l'un pour l'autre dans leur partage des mêmes idéaux et valeurs, la mécanique triviale de la vie quotidienne avait tendu à les séparer. Elle était du matin, il travaillait tard le soir et restait au lit toute la matinée. Elle était active et il était sédentaire. Ils n'avaient pas le même sens de l'humour. Aucune de ces choses seules n'eût suffi à détruire un mariage, mais toutes réunies et ajoutées à l'absence d'amour physique, elles créèrent un vide considérable. Avec les années, Raja s'éloigna de plus en plus des deux autres sommets de leur triangle.

Krishna et Raja retournèrent en Inde en décembre 1932. Ils n'avaient pas vu Mrs Besant depuis deux ans. En dépit de toutes les dissensions entre lui et les Théosophes, Krishna fut reçu chaleureusement avec des guirlandes et un comité d'accueil et invité à donner une conférence dans la propriété. Mrs Besant était alors dans un triste état. Elle commençait à perdre sérieusement la mémoire, mais elle les reconnut lui et Raja et leur témoigna une grande affection. Krishna se sentit assez déplacé à Adyar, soutenant qu'ils ne

voulaient plus de lui dans les environs. Selon Rukmini, George Arundale avait dit à Krishna qu'il était vraiment le bienvenu à Adyar, mais que s'il ne pouvait pas s'abstenir de se moquer des Théosophes et de créer des problèmes en général, il devrait s'en aller. Krishna interpréta cela comme une mise à la porte définitive et s'en tint là désormais.

Toute mon enfance, j'entendis des commentaires hostiles sur George, non seulement de la part de Krinsh, mais aussi, moins violemment, de la part de ceux qui, dans notre cercle, s'alignaient sur lui contre les Théosophes, ainsi que de ceux qui, comme les Logan, tout en restant Théosophes, se montraient critiques -jamais méchants cependant- vis-à-vis de certains membres de la Société. Je suspecte toutes ces attitudes de découler des affirmations appuyées de Krinsh selon lesquelles George Arundale portait la responsabilité de son bannissement d'Adyar. Ils ne virent jamais que c'était le propre comportement de Krishna qui avait provoqué son bannissement et que c'était lui qui se l'était imposé à lui-même.

Un jour, Jinarajadasa prit Raja à part et lui reprocha gentiment de laisser Krishna échapper à son contrôle.

« Qui suis-je moi, » répondit Raja avec un certain embarras, « pour lui dire, à lui, comment se comporter ? »

Jinarajadasa dit ensuite à Raja que c'était vraiment dommage qu'il restât avec Krishna. « Si tu le quittais et revenais à Adyar, nous te nommerions vice-président ici. » J'entendis la même chose quarante ans plus tard, de la bouche du frère de Rukmini, Yagna, quand je le rencontrai pour la première fois à Adyar.

« Nous, Théosophes, avons perdu un leader de valeur quand Raja est allé avec Krishnaji, » me dit-il. « Il devrait revenir, même maintenant, à Adyar. » Mais il était déjà trop tard en 1932. Mon père était un homme trop responsable et fidèle à ses engagements.

Quand Leadbeater vint d'Australie pour être avec Mrs Besant alors sur son lit de mort, avant de tomber lui-même malade, il apprit que Krishna, lors de sa dernière visite, s'était référé à ceux de Adyar comme à des exploiters, des gens qui usaient de leur influence sur autrui pour réaliser leurs propres objectifs. « Suis-je un exploiteur ? » demanda le vieil homme à Rukmini, qui le soignait. Leadbeater mourut l'année suivante avec sa question restée sans réponse, du moins de la part de Krishna qui ne le revit jamais.

En avril 1933, Krishna et Raja firent leurs derniers adieux à Mrs Besant. Elle mourut cinq mois plus tard et Krishna ne devait plus remettre les pieds

à Adyar pendant cinquante ans. Lorsque George Arundale devint président, Krishna rompit totalement ses liens avec la Société. Sa mémoire d'un passé si lourdement dépendant de la Théosophie fut, prétendit-il, nettoyée, et ses souvenirs balayés. Coup de torchon. Affirmation fondamentale pour comprendre ce qu'il voulait dire par esprit libre en évoquant sa propre évolution depuis son refus du rôle de véhicule. Pour se libérer, l'esprit doit s'affranchir de la mémoire de toutes les petites poisseuses que la société impose aux quêteurs de respectabilité. Sa perte totale de mémoire lui permettait aussi de se prétendre original dans tous ses enseignements malgré leurs similitudes marquées avec beaucoup des *Upanishads* et les enseignements de Bouddha, qu'il avait étudiés dans le détail au cours de ses jeunes années à Adyar. Naturellement, certains diront qu'il n'existe qu'une vérité et que celle-ci semble toujours la même.

A l'été 1933, Rosalind m'emmena avec elle à Ommen à la rencontre de Krishna et Raja de retour d'Inde. Comme d'habitude, Raja s'absorba totalement dans son travail; il souffrit aussi de façon intermittente de crises de rhumatismes. Mais il y eut beaucoup d'amis dans notre entourage qui s'intéressèrent tout spécialement à moi et Rosalind ne manqua pas de mains secourables.

Même à Ommen, il arriverait parfois à Krishna de demander à Rosalind de le rejoindre dans son cottage; elle faisait comme il le désirait, mais cela la rendait quand même nerveuse. Le secret était beaucoup plus dans l'intérêt de Krishna que dans celui de Rosalind. Mais Krishna ne semblait pas craindre d'être découvert. La réalité devait lui donner raison. Un jour, Annie Vigeveno, un membre du camp, s'était rendue au cottage de Krishna pour faire le ménage comme on le lui avait demandé. Elle pensait qu'il était sorti et elle était en train de balayer son salon quand elle entendit Rosalind lui parler dans sa chambre à coucher; elle se rappelait avoir été assez surprise d'entendre quelques commentaires peu flatteurs sur des gens. Mais elle ne fut pas, à part cela, troublée par la situation, supposant que Rosalind était en train de se faire masser par Krishna; elle ne se permit pas d'imaginer autre chose. Elle admit qu'elle aurait jugé cela vraiment très étrange s'il s'était agi de quelqu'un d'autre.

Pensant que Raja lui avait symboliquement rendu sa liberté, Rosalind ne se sentait pas coupable envers lui. Manifestement, elle ne s'était pas non plus interrogée à propos d'éventuels sentiments de culpabilité chez Krishna, à supposer qu'il en fût capable. Cet été-là, quelque chose incita ce dernier à écrire une lettre à Raja, qu'il donna d'abord à lire à Rosalind. Elle la

trouva belle et fut touchée par son contenu. Dans cette lettre, Krishna expliquait qu'il aimait Rosalind et son bébé et qu'il voulait en prendre la pleine responsabilité. Ils se marieraient et iraient vivre sur une île, confia-t-il encore à Rosalind. Elle n'est certainement pas la première femme dans le monde à qui l'on a tenu de tels propos, mais qu'elle y ajoutât foi montre à quel point elle était naïve. Revenu de son entretien avec Raja, Krishna raconta à Rosalind que ce dernier l'avait blessé en lui riant au nez et qu'il avait balayé l'idée d'un revers de main. Il est très possible que Raja lui ait demandé comment il pensait s'y prendre pour s'occuper de quelqu'un d'autre quand il n'était même pas capable de prendre soin de lui-même. Krishna a dû expliquer à Rosalind que l'alternative consistant à vivre ensemble sans être mariés au vu et au su de tous n'était pas envisageable; de son côté, Rosalind pensait également que leur liaison était leur propre business et pas celui du monde entier. En Krishna, elle voyait un homme et un amant avant d'y voir un Instructeur du Monde; elle avait toujours eu du mal à l'imaginer dans ce rôle. Ce fut peut-être le fait de ne pas le trouver si remarquable que cela qui lui avait permis de l'aimer –et lui avait permis, à lui, de l'aimer comme il le faisait.

Rosalind ne douta pas à ce moment-là que Krishna ait réellement remis sa lettre à Raja. Que Raja ne lui en ait jamais parlé ensuite et se soit conduit avec elle exactement comme avant, sans réaction apparente, aurait amené la plupart des gens à se poser des questions - cependant, c'était tout à fait dans le style de Rosalind de fermer les yeux en supposant simplement que Raja n'avait pas été bouleversé outre mesure par ce qu'il venait d'apprendre et l'avait tranquillement admis au contraire. Quand j'interrogeai Raja cinquante ans plus tard, il se montra certain qu'il n'y avait pas eu de lettre (s'il y en avait eu une, il l'aurait sans aucun doute retrouvée dans ses archives, car il ne jetait jamais rien et conservait le moindre bout de papier). Raja se rappelait seulement une vague remarque de Krishna, qu'il avait prise pour une de ses idées exotiques, et n'avait jamais deviné la vraie nature des relations entre Krishna et Rosalind. Sachant que Krishna avait connu Rosalind en premier et que des liens particuliers existaient entre eux –antérieurs à son mariage, Raja ne se reconnaissait aucun droit de regard sur une relation qu'il présumait parfaitement innocente.

L'agenda de Krishna prévoyait qu'une fois les conférences à Ommen terminées, il se rendrait en Norvège. Raja, encore très pris par les affaires à Ommen, ne pouvait pas l'accompagner. Ainsi, tout naturellement, Rosalind prit sa place, me confiant aux bons soins de mon père et de quelques dames très dévouées à Ommen, Anneke Korndorfer et Annie Vigeveno. C'était la première fois que ma mère me laissait à quelqu'un d'autre que ma grand-

mère. Tout le monde autour de Raja et Rosalind admettait tacitement que tous deux consacraient leur vie à un but élevé impliquant le fait de s'occuper de Krishna et il est peu probable qu'on ait trouvé à redire à cet arrangement. L'histoire d'amour continua en Norvège, plus ardente que jamais.

A son retour en Californie à la fin de l'été, Raja aida Erma et Sophia à faire l'acquisition d'une maison sur Gower Street, sous les contreforts des collines d'Hollywood. Il installa le bureau du Star Publishing Trust dans une propriété contiguë, non loin du terrain de l'ancien siège de la Société Théosophique encore occupé par de nombreux Théosophes et des disciples de Krishna. Raja passa de plus en plus de temps à Hollywood, appréciant la compagnie de Sophia et d'Erma, ainsi que de nombreux amis. Se sentait-il inconsciemment de trop à Ojai et bizarrement hors-jeu ? On peut se le demander. En tout cas, c'eût été psychologiquement douloureux pour lui de faire remonter en surface tout ce qu'impliquait cette situation. Cela l'eût amené à rompre ses engagements non seulement vis-à-vis de Mrs Besant, mais également vis-à-vis de lui-même, et l'eût placé, lui et son travail, dans une position intenable à la fois en public et en privé. Il était bien conscient de beaucoup de contradictions en Krishna, mais il y avait des années qu'il était convaincu de son amitié. Pour Raja, l'amitié supposait une réciprocité de loyauté et d'affection trop profonde et trop forte pour avoir besoin de confirmation et, comme Mrs Besant, qui était elle-même trop véridique pour toujours percevoir le mensonge chez un autre, Raja fut aveuglé par ses propres idéaux.



*46. Radha, Raja et Rosalind à Hollywood en 1934*

Les lettres de Rosalind à ses amis datant de cette époque témoignent de leur intimité à tous trois et permettent de voir que leur façon de s'organiser, étrange en termes conventionnels, ne l'était d'aucune façon à leurs propres yeux. Je doute s'ils se soient jamais demandé ce que pensaient les autres. Mais aussi, ils n'avaient pas à le faire, sachant que dans les limites de leur propre milieu, ils échappaient a priori aux reproches ou critiques. Selon toutes apparences, ils vivaient une vie enchantée, pleine de gens intéressants, de voyages et d'invitations dans toutes sortes de sociétés qu'ils choisissaient. Mais aucun d'entre eux ne se conduisait de manière habituelle à cet égard. Ils étaient non-conformistes et l'idée même d'être considérés comme des gens respectables ne leur inspirait que du dédain. Krishna considérait vraiment le désir de respectabilité comme la principale racine du malheur.

*ENFANCE DANS LE JARDIN DU SAGE*

Voici mon souvenir d'enfance le plus complet et le plus ancien : je suis couchée dans mon berceau à Arya Vihara et je perçois une odeur de fumée. Je sens plutôt que je ne vois une forme humaine à travers la fenêtre, mais distingue clairement un rougeoiement intermittent comme une braise. J'étais dans la chambre de devant, mon berceau près de la fenêtre treillagée, car c'était une chaude et sombre nuit de juillet. La salle à manger semblait très loin –au-delà du salon et du large vestibule d'entrée. Je pouvais entendre des voix d'adultes et je criai après ma mère qui vint vite comme elle le faisait toujours, sachant que ce n'était pas dans mes habitudes de m'alarmer pour rien. Mais cette nuit-là, elle ne remarqua pas l'odeur de fumée (elle n'avait jamais eu un sens de l'odorat très développé) et pensa que j'étais en train d'imaginer des choses quand je lui décrivis la lueur rougeoyante. Je doute que quelqu'un ait jamais eu l'effronterie de fumer devant Krinsh, aussi n'avais-je jamais vu de cigarette ou de cigare. La nuit suivante, j'appelai à nouveau, et cette fois ma mère me crut. Mais les autres ne nous crurent ni l'une ni l'autre. Bien des années plus tard, ma mère me dit qu'elle avait décidé que si personne ne nous croyait, et si elle avait été convaincue que je courais un réel danger, elle aurait pris la voiture et serait partie à toute vitesse avec moi. Je pense que si mon père et Krinsh avaient deviné ce qu'elle avait en tête, ils l'auraient jugée hystérique tous les deux. Mais l'histoire tragique du kidnapping du petit Linbergh quelques années plus tôt horrifiait encore maintes jeunes mères et la mienne se rendait parfaitement compte que le public de Krinsh comptait des individus assez déséquilibrés. Seul un ami, le Major Dev Meyers, prit finalement la peine de regarder sous la fenêtre; il y trouva des cendres de cigare; après avoir veillé plusieurs nuits, il finit par attraper l'homme, un pauvre type de passage avec un casier de voyeur.

A part celui-là, mes souvenirs d'enfance entremêlent de délicieux endroits et des gens adorables, les souvenirs relatifs aux gens s'agglutinant autour de certains lieux comme la limaille de fer autour d'aimants, sans référence de temps et sans accorder plus de poids aux vivants qu'aux morts.

Tout d'abord, il y avait les Logan de Pennsylvanie qui, deux fois par an, traversaient le pays dans leur grosse Packard arborant fièrement un hibou à l'avant du capot. Ils venaient passer deux mois au printemps et de nouveau deux mois à l'automne et nos vies étaient étroitement entrelacées. Rosalind avait rencontré Sara Logan pour la première fois en 1926 en Inde. Presque



immédiatement, elle étaient devenues très amies.

Sara portait toujours des robes blanches ondoyantes et des châles, avait une chevelure blanche soyeuse et des yeux bleus pénétrants adoucis par un gentil sourire. Robert, ou Mr (Mister) Robbie, comme on l'appelait tous, était plus impressionnant, du moins pour un petit enfant. Il choisissait ses tenues de façon à ce qu'elles soient exactement appropriées à chaque circonstance, revêtant ainsi une culotte de golf et une casquette à visière pour le golf et la randonnée, des pantalons de coutil blanc pour le badminton, et des pantalons de velours et une veste pour les dîners à Arya Vihara. Robert et Sara achetèrent l'ancienne pension de famille derrière Arya Vihara avec son hectare et demi de terrain et deux petites maisons. Ils appelèrent la grande maison Saro Vihara et la décorèrent de tapis, de poteries et de paniers qu'ils collectaient chaque année en traversant les réserves indiennes.

Robert Logan était un descendant direct de James Logan, le secrétaire Quaker de William Penn. L'ironie du sort avait voulu que James Logan fasse fortune dans la fourrure et que le père de Robert, Sydney Algernon Logan, participe à la fondation de la Société Anti-Vivisection, à laquelle il laissa d'ailleurs tous ses biens. Robert alla encore plus loin que son père en tant que bienfaiteur des animaux; il était végétarien et lui et Sara firent campagne contre l'usage d'articles en cuir et de fourrures. Ils avaient trouvé beaucoup d'âmes sœurs dans la Société Théosophique, mais l'ardent pacifisme de Robert faisait partie des idéaux qui lui avaient été transmis par le Quaker Logan.

Dans ses dernières années, Robert disait de Sara qu'elle possédait le genre de beauté qui gagne en profondeur en vieillissant, mais cela ne l'empêcha pas de souvent évoquer cet épisode de sa jeunesse où, à un bal de débutantes à Philadelphie, étaient apparues en haut de l'escalier deux des plus belles femmes qu'il ait jamais vues, deux jeunes débutantes, Carolyn Hastings, une brune fantastique, et Sara Wetherill, une blonde aussi sensationnelle. Lui et Sara n'auraient pas pu imaginer alors qu'ils partageraient un jour le même intérêt pour Krishnamurti.

Robert était né avec une cuiller d'argent dans la bouche et aurait pu ne jamais travailler, mais ses origines et son milieu quaker voulaient qu'il acquière une profession et que, au moins pour un temps, il prouve qu'il pouvait en vivre. A l'époque où il exerçait le droit à New York, lui et Sara avaient vécu dans un appartement sans eau chaude dans un immeuble sans ascenseur et déjeunaient pour 40 cents au Delmonico. Robert était entré au Player's Club et, plus tard, raconta ses rencontres avec le vieux Mark

Twain qui en faisait également partie à l'époque.

En fin de compte, lui et Sara s'installèrent à Philadelphie dans la propriété de presque 100 hectares que le père de Sara leur avait donnée comme cadeau de mariage et qu'ils appelèrent Sarobia. Robert quitta le droit et se fit gentilhomme campagnard et érudit. Il écrivit de délicats poèmes, traduisit la Divine Comédie dans un bel anglais, fit de la sculpture et géra son portefeuille d'actions. Sara et Robert se détournèrent finalement de la société et suivirent une voie humanitaire et spirituelle. Ils aidèrent aussi à promouvoir des artistes et des acteurs et, avant leur engagement avec K, subventionnèrent un théâtre à Sarobia. Ils hébergeaient quantité de gens dans le besoin sous leur toit, dont certains âgés et déplacés qui restaient en permanence.

Derrière les pelouses de Arya Vihara, il y avait un patio en brique, avec un treillage couvert de bignone, une petite construction de rochers en gradins et un bassin avec des lys : tout cela nous avait été donné par Sara qui adorait dessiner des jardins. Elle avait fait aussi une pelouse à croquet sous la terrasse, et, bien qu'elle n'y jouât pas, un terrain de badminton cimenté au bord du verger.

Un jour, à Pâques, ma mère m'apporta un petit caneton. Il lui manquait cette glande à huile avec laquelle les canards imperméabilisent leurs plumes et cela faillit tourner au drame pour lui comme pour moi. Le palmipède coulait à chaque fois qu'il allait dans le bassin. Avec ma logique d'enfant de trois ans, je pensais qu'il ne savait tout simplement pas nager et je m'obstinais à essayer de le faire flotter. Comme je ne savais pas nager non plus, nous risquions à chaque instant de tomber la tête la première au fond du bassin. Heureusement, il y avait toujours quelqu'un aux alentours. Un jour, Mr Robbie, me voyant faire, et ne comprenant pas ce problème de glande à huile –nous étions tous dans le même cas à ce moment-là-, pensa que j'essayais de noyer le canard.

« Je l'ai parfaitement vue essayer de noyer la pauvre petite chose. »

« Oh non ! Radha ne ferait jamais ça. Elle était en train d'essayer de le sauver. » répliqua ma mère en volant bravement à mon secours. Mais aucune de ses tentatives pour expliquer mes motifs ne réussirent à apaiser la colère de Mr Robbie contre moi. Mr Robbie ne toléra jamais aucune sorte de cruauté ou même de négligence vis-à-vis des animaux et les enfants étaient pour lui souvent les pires délinquants et ne valaient vraiment pas la peine d'être connus avant qu'on leur apprenne à se comporter de manière civilisée. Peut-être sous l'influence de Sara se montra-t-il plus tolérant avec moi qu'avec beaucoup d'autres et nous finîmes par beaucoup nous aimer

l'un l'autre, mais pendant trois jours, il nous fit la tête –plus un mot, ni à moi ni à ma mère qui avait eu le tort de prendre ma défense. Par chance, seulement quelques jours plus tard, il lut un article dans un magazine sur l'absence de glande à huile chez un autre canard et il s'excusa alors le plus gracieusement du monde. En ce qui concerne les grenouilles ou srogs comme je les appelais, que je pressais trop fort contre moi, même Mr Robbie dut admettre que j'étais seulement coupable d'un amour écrasant pour ces créatures et, faisant preuve d'une grande patience, il réussit finalement à me convaincre de leur montrer un peu moins de passion. J'aimais Sara qui, contrairement à Mr Robbie, n'était jamais stricte et consacrait beaucoup de temps à divertir le petit enfant que j'étais. Sa propre fille, Deborah, qui avait à peu près l'âge de ma mère, se trouvait tragiquement séparée d'elle et de Robert en ce temps-là. Mais c'était quelque chose qu'on me raconterait plus tard.

Beaucoup de gens autour de nous avaient connu des tragédies dans leur vie et trouvé consolation et réconfort dans les paroles de Krishnamurti. Certains comprenaient que la bonne démarche consistait à commencer par douter, puis à questionner et chercher, et qu'il n'existait pas de réponse au-delà de l'expérience individuelle, directe et immédiate, vers laquelle Krinsh essayait de dégager le terrain dans ses causeries. Les Logan étaient parmi ceux qui avaient jeté une passerelle au-dessus du fossé séparant Krinsh et la Théosophie. Ils semblaient ne voir aucune contradiction entre les préceptes Théosophiques de fraternité universelle et de soulagement de la souffrance, et les vues de Krinsh selon lesquelles la liberté reposait sur le déconditionnement de l'esprit et son affranchissement des pensées, souvenirs et croyances du passé. Croyaient-ils ou non dans les Maîtres et dans les aspects occultes de la Théosophie ? Ils eussent trouvé déplacé d'en discuter.

J'aimais être avec ma grand-mère à Hollywood et je m'ennuyais d'elle quand il y avait trop longtemps que je ne l'avais pas vue, mais je préférais quand même Ojai, là où vivait également mon cousin David, le fils de Grace et Willie. Il avait juste un an de moins que moi et nous étions comme frère et sœur. Il passait la plus grande partie de son temps dans notre maison quand nous étions à Ojai. Je me suis souvent demandé ce qu'il faisait en notre absence; son monde semblait tellement centré sur nous. Son père, Willie, gérait le ranch et David et moi avions l'habitude de le suivre et de monter avec lui sur le tracteur. Nous devions sans doute lui casser les pieds, mais il ne nous l'a jamais fait sentir. Willie était formidablement costaud et pouvait facilement nous emporter chacun sous un bras. Peu importait sa fatigue ou la longueur de sa journée de travail, il était toujours

prêt à rire et son rire montait en bouillonnant à travers sa large et solide poitrine comme un ruisseau d'eau claire.

Willie Weidemann était le fils de Frederick Weidemann, un chanteur d'opéra célèbre au début de 20<sup>e</sup> siècle. Jeune homme, Willie chanta souvent dans les chœurs de l'opéra de Vienne. Un de ses frères suivit les traces de son père et devint lui-même chanteur d'opéra. Mais pas Willie. Il renonça à une existence excitante dans la Vienne d'avant la Première Guerre mondiale, en se jurant de ne pas toucher à l'alcool, et il n'a jamais failli à son serment. Il alla à l'Agricultural College au Danemark, obtint son diplôme en agronomie herbagère et grainetière et puis partit pour l'Amérique où il trouva un job de dresseur de chevaux dans le Dakota du Sud. Il arriva finalement à Ojai où il travailla avec Marvel, la sœur aînée de Rosalind et de Grace, dans sa ferme d'élevage de poulets. C'est là qu'il vit Grace pour la première fois, en l'aidant à s'extraire du strapontin d'une voiture. Ce fut le coup de foudre. Au bout d'un certain temps, Raja lui demanda de prendre en charge la plantation d'orangers à Arya Vihara, et la famille Weidemann emménagea dans une des maisons situées sur le terrain de Mr Robbie juste à côté. Raja avait besoin de l'aide de Willie également au bureau, et Willie, avec sa capacité d'apprendre toutes choses à la perfection, devint non seulement le directeur commercial, mais également l'ami en qui Raja avait toute confiance et son confident.

S'il partageait étroitement notre existence à tous, Willie n'éprouva jamais aucun intérêt pour le côté philosophique de la vie autour de Krinsh. Il aidait dans toutes les matières financières et pratiques, les listes de diffusion, les livres, se tenant même assis derrière la table pour assurer la vente des publications lors des causeries. Il me dit une fois, des années plus tard, après être parti en retraite, que la raison de son manque d'intérêt était qu'il avait été assez tôt témoin de la grande différence existant entre ce que disait Krinsh et ce qu'il faisait. Willie ne fit jamais aucun commentaire à ce sujet devant qui que ce soit, car il considérait que ce n'était pas son business, mais, calmement, il avait décidé de trouver tout seul sa propre voie, comme il l'avait toujours fait –et vraiment comme Krinsh le recommandait lui-même publiquement.

J'étais alors dans le même cas en ce temps-là, indifférente au contenu des discours publics de Krinsh. Mais c'était merveilleux pour moi de voir comment des milliers de gens pouvaient rester assis devant lui, envoûtés par ses mots. Son comportement privé était encore plus intrigant. Je profitais personnellement de ce que ses actes lui attiraient souvent l'attention et l'irritation de mes parents pour échapper à leur surveillance. L'habitude de Krinsh de manger seulement la moitié de chaque chose

agaçait ma mère. Il y avait toujours des moitiés de bananes, de pommes, de morceaux de biscuits ou de toasts abandonnés, à charge pour elle de s'en débarrasser. Rien ne devant jamais être jeté ou gaspillé, il fallait trouver quelqu'un pour manger les autres moitiés.

Ma mère avait elle aussi de quoi irriter son entourage. Je pense qu'elle était joueuse de nature et qu'elle adorait prendre des risques. Elle avait presque toujours de la chance au final et gagnait aux jeux de hasard. Un jour, au cours d'un voyage, sur le bateau, Sara l'avait entreprise au bridge et Rosalind avait retourné dix fois la mise. Cette chance était particulièrement énervante pour mon père qui semblait en avoir très peu personnellement. Il était terriblement méticuleux en tout, ce qui, en soi, était difficile à supporter pour certains d'entre nous, mais tandis qu'il se trouvait constamment en butte aux conséquences des erreurs commises par d'autres, ma mère, elle, passait à travers le même genre d'ennuis sans même s'en rendre compte. Sa chance la servit souvent en voiture où elle lui évita certaines amendes pourtant bien méritées. Cela dit, elle conduisait vraiment très bien et n'eut jamais d'accident. Elle ne consacrait jamais suffisamment de temps à rien mais arrivait cependant à tout faire en temps voulu ou presque (considérant comme négligeable un retard de 10 minutes). Krinsh était toujours en train de consulter sa montre de poche en or Patek Philipp - cadeau de Mr Robbie- pour souligner son manque de ponctualité. Krinsh n'était jamais en retard pour rien (à moins que ce ne fût dû à ma mère). La vaisselle était souvent une cause d'importantes disputes entre eux. D'abord, elle empilait les plats dans l'évier de telle façon qu'ils devaient inévitablement perdre l'équilibre –mais ils ne le faisaient jamais-, une habitude que nous attribuions à son esprit joueur. Puis elle se précipitait pour les laver en trois coups de cuillère à pot pendant que Krinsh et moi essuyions. Découvrant des particules de nourriture sur une assiette, il la lui rendait. L'irritation grandissait des deux côtés, selon un processus alimenté par un bavardage excité, moitié plaisanterie, moitié colère. Mon père était parti depuis longtemps pour son bureau. De toute façon, il ne se sentait aucunement obligé de participer à cette corvée et considérait de telles escarmouches comme intolérablement mesquines et insignifiantes.

Les causes d'irritation de Raja contre Krinsh semblaient plus sérieuses, même à moi. Krinsh aimait promettre des choses aux gens. Il ne pouvait jamais répondre non à une demande. Il lui arrivait même parfois d'offrir de prêter de l'argent. Bien sûr il n'avait pas de liquide sur lui et pas non plus de compte en banque. Je doute qu'il ait jamais rempli un chèque de sa vie. Krinsh ne savait pas ce qu'était l'argent. Pour lui, un millier de dollars ou 20, c'était du pareil au même. Mon père devait alors, soit faire le chèque,

soit expliquer aux quémandeurs qu'il n'y avait pas de fonds pour des prêts. Durant mon enfance, même moi, je réalisais que l'argent était rare. Ma mère tenait la maison avec un budget serré; elle fabriquait tous mes vêtements ainsi que les chemises et pyjamas de Krinsh et de mon père. J'appris très jeune qu'il valait mieux ne rien demander, mais je n'en ai jamais eu envie. La vie à Arya Vihara était amusante. Nous n'avions pas besoin de jouets ou de distractions coûteuses.

Ma tante Erma n'avait plus rien à voir avec l'école de Mary Gray, The Open Gate, mais c'était encore la porte à côté par rapport à Arya Vihara, et David et moi y allions. Avec tous les voyages que nous faisons à cette époque, mon assiduité a dû être quelque peu irrégulière. C'était Krinsh qui, habituellement, m'apprêtait pour l'école; il m'enseigna comment nouer les lacets de mes chaussures à la manière de l'écolière anglaise, avec un bout faisant une boucle dessous de façon à ne jamais se défaire. Nous cirions aussi nos chaussures ensemble tous les après-midi avant le dîner. Malgré cette importance particulière accordée aux chaussures, je ne les ai jamais réellement aimées et aussitôt que j'avais le choix, je mettais des sandales ou allais pieds nus. Autour de Arya Vihara, Krinsh lui-même portait habituellement des sandales indiennes ou des tennis. Quand j'étais très petite, il m'appelait Tum-Tums. Heureusement, cela se transforma en Kittums avec le temps et resta toujours ainsi après. Il fit un effort sérieux pour me faire partager son intérêt pour l'apprentissage des langues et nous faisons une demi-heure de français avec des disques Linguaphone régulièrement chaque matin avant l'école. Il n'était pas bon professeur : il n'arrivait pas à m'expliquer en quoi ma prononciation s'améliorait ou pas. Il disait seulement « Non, non, pas comme ça, » et la leçon prenait fin sur un sourire tolérant rien moins qu'encourageant. La même méthode était appliquée à mes leçons de yoga et ces deux disciplines m'ont toujours paru particulièrement ardues depuis. Mais de tous mes adultes, Krinsh était définitivement le plus agréable et amusant. Il n'était jamais de mauvaise humeur ou strict, et se montrait toujours affectueux au contraire et disposé à jouer.

Arya Vihara était comme une île plus ou moins coupée du reste d'Ojai. Que pensait-on de nous à l'extérieur ? Nous n'en avons jamais entendu parler. Mais il devait y avoir des gens qui se demandaient qui nous étions et ce que nous fabriquions là. Nous ne faisons même pas partie de la communauté Théosophique, que Krinsh évitait soigneusement à l'époque. Cependant, moi, je ne trouvais rien de bizarre dans notre vie, même plus tard quand certains de mes camarades de classe insinuèrent le contraire. Bien sûr, au tout début, la plupart de mes compagnons étaient les enfants de

disciples de Krinsh et je n'avais donc pas de problème. Krinsh se joignait toujours à David, moi et nos amis, pour jouer à cache-cache sur la pelouse. J'étais très fière de dire que, en plus d'une maman et d'un papa, j'avais un Krinsh, ce qui était quelque chose que personne d'autre ne semblait avoir.

Les animaux sauvages étaient très présents dans notre vie. Un jour, Krinsh apporta à la maison trois bébés opossums dont la mère avait été tuée par une voiture. Nous les nourrîmes avec un compte-gouttes et ils s'accrochaient avec leur queue au grillage du plafond de leur cage; quand ils furent assez grands, nous les renvoyâmes à leur propre destin dans le monde extérieur. Je réalisai que les animaux sauvages étaient seulement des visiteurs de passage et non des membres permanents de notre maisonnée, ce qui ne m'empêchait pas de m'y attacher passionnément. Une fois, nous trouvâmes un bébé mouffette dans le jardin et il resta avec nous pendant des semaines comme animal familier; plus affectueux que notre chat, il se pelotonnait contre mon cou et je l'adorais, odeur et tout. Un matin, il a quitté sa petite maison bâtie sur un lit de terre dans le patio. L'odeur de la mouffette avait été puissante toute la nuit autour de la maison. Nous pûmes voir les traces de ses toutes petites pattes creusant de l'intérieur et les marques plus larges des pattes de sa mère creusant de l'extérieur pour réclamer son bébé perdu.

Mon père aimait les animaux, mais il était aussi très méticuleux et il n'appréciait guère que mes petits canetons courent sur son lit ou qu'un bébé mouille le tapis de son bureau. Alors, seulement, je subissais l'irritation qu'il montrait quelquefois à Krinsh; je n'étais toutefois jamais intimidée par lui car il y avait quelque chose de raisonnable dans sa colère, et elle tombait aussitôt qu'en disparaissait la cause.

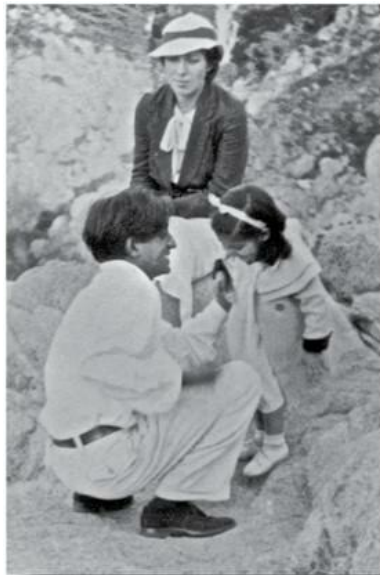
Il y avait constamment des visiteurs. L'un d'entre eux occupa une place très particulière dans nos vies pendant plus de 50 ans : Blanche Matthias. C'était une poétesse raffinée, une critique d'art et elle avait le grand talent de sentir qui devait s'entendre avec qui et de réaliser d'harmonieuses combinaisons sociales. Elle étendit sa cordialité et sa générosité à trois générations de notre famille. Blanche avait été présentée à Krinsh avant ma naissance par Mima Porter, l'aînée des sœurs De Manziarly qui avait épousé un Américain et était maintenant veuve. Elle fut la seule des De Manziarly à se marier. Blanche écrivit ses souvenirs à propos de sa première rencontre avec Krinsh :

« Conduite par mon amie, je traversai un vaste verger de citronniers et, au-delà d'une maison d'assez grande taille, atteignis une « cabane » d'une seule pièce. On me demanda de retirer mes chaussures et, les

laissant dehors, je pénétrai seule dans la pièce abritée du soleil. Attendant là, tranquillement assis sur le plancher, se tenait le plus bel être que j'aie jamais vu. Il était aussi timide que moi, et je ne me rappelle pas un mot de notre conversation ou si nous nous sommes seulement parlé.

Je le laissai avec la certitude qu'il y avait quelque chose dans la vie que je n'avais pas encore suspecté. Quelque chose d'autre que l'écriture et la musique et l'art –quelque chose d'autre que le christianisme et les peaux blanches. »

Ce fut Blanche qui initia une série de rencontres estivales à Carmel. Là, elle nous présenta (surtout Krinsh, en réalité) à ses amis, le poète Robinson Jeffers, l'écrivain Erskine Scott Wood et le photographe Edward Weston entre autres.



*47. Krishna, Rosalind et Radha à Point Lobos, Carmel, Californie, 1934*





*48. Rosalind et Raja à l'hôtel Peter Pan Lodge, Carmel, 1934*

Blanche s'occupa également de nous trouver notre logement.

Le 17 juillet 1934, Rosalind lui écrivit :

Blanche chérie,

Hier, nous avons tous décidé en y réfléchissant bien que, si cela vous convient vraiment, nous viendrions à Carmel plutôt en septembre... En premier lieu, Krishnaji pense que Raja devrait prendre un mois de liberté loin du travail; ainsi son esprit sera-t-il frais et dispos pour le livre qu'ils doivent faire à Carmel.

... Pour les chambres, vous êtes trop gentille d'avoir pris toutes ces dispositions, mais nous n'avons pas vraiment besoin de beaucoup de pièces. Si Krishnaji a sa chambre et une autre pièce où ils peuvent travailler, nous avons pensé que ce serait mieux si nous sommes tous ensemble dans l'hôtel –autrement je ne pourrais jamais être avec eux et les aider s'il faut laisser le bébé seul, endormi, etc. Aussi, si je pouvais avoir une chambre pour bébé et moi, et Raja une chambre, ce serait parfait. S'il vous plaît, ne faites rien si cela signifie que quelqu'un d'autre doit quitter l'hôtel.

Beaucoup d'amour de nous deux.

Rosalind

Par « hôtel », Rosalind se référait à ce qu'était le Peter Pan Lodge

[Pavillon] dans les Carmel Highlands [Hautes Terres] qui, malheureusement pour les nombreuses personnes qui l'aimaient, brûla complètement il y a environ 30 ans. Nous allions être amenés à passer beaucoup d'étés dans cet endroit.

Rosalind ne pouvait pas savoir, au moment où elle écrivait cette lettre, que sa chambre et celle de Krishna seraient contiguës, chacune avec son petit balcon, et que Krishna prendrait le risque énorme, la nuit venue, de sauter dans le style Errol Flynn entre les deux pour gagner sa chambre à elle.

Cela étant, le souci qu'il semblait prendre de la forme physique et intellectuelle de Raja et de sa contribution au livre montre à quel point Krishna se sentait à l'aise au milieu de ce mariage. Il faisait également preuve d'un instinct protecteur véritablement paternel envers le bébé de Raja. Une nuit, me portant pour descendre les escaliers du pavillon, Krinsh glissa et tomba, et tous ceux qui assistèrent à la scène notèrent, et commentèrent des années durant plus tard, comment il me protégea alors à ses risques et périls.

Des souvenirs précis de Carmel vivent encore dans ma mémoire; l'hôtel Peter Pan et Wendy qui le dirigeait –Tinkerbelle le chat, la mouette avec son aile brisée, que nous essayâmes de réparer. Chaque soir, il y avait un clair bouillon riche en potassium pour dîner avec un morceau de persil flottant dessus, et du céleri glacé et des carottes en bâtonnets. Je ne me rappelle pas ce qui venait après, mais, sans aucun doute, ils se donnaient beaucoup de mal pour nous procurer une bonne nourriture végétarienne.

C'était l'occasion pour Krinsh et ma mère d'être très souvent ensemble. Je peux le revoir assis sur le bord de son lit et lui massant le visage avec du cold cream. Elle s'habillait toujours bien et prenait soin de son visage et de ses cheveux, mais, ne l'eût-elle pas fait d'elle-même, il eût veillé à ce qu'elle le fit de toute façon. Il devait être très fort car il me portait partout quand j'étais fatiguée de grimper derrière eux dans les promontoires rocheux, les étangs sensibles à la marée de Point Lobos et les sentiers protégés parmi les pins sur la colline derrière Peter Pan. Où était mon père dans ces occasions ? Je ne sais pas. Il ne fait pas partie de mes souvenirs de Carmel. Les étés où il vint avec nous, il a dû les passer la plupart du temps dans sa chambre à travailler sur des manuscrits. Cela ne lui aurait pas ressemblé de nous accompagner, Krinsh, ma mère et moi, dans nos marches. Le soir aussi, il devait travailler seul dans sa chambre et continuer après que tous les autres s'étaient retirés, tandis que le matin, fidèle à son habitude, il dormait probablement tard après avoir passé la moitié de la nuit

debout. C'est de Krinsh que je me souviens le plus clairement, riant souvent, particulièrement quand il était avec ma mère. Notre monde semblait alors inondé de joie et de gentillesse –et d'amour.

15  
AU-DELÀ DU JARDIN

Bien qu'il eût quelques collaborateurs dévoués dans le bureau d'Hollywood, Raja dirigeait son entreprise comme s'il était seul et personnellement responsable de chaque détail des multiples facettes de ce business. Gérer les différentes fondations, tenir les comptes, calculer les impôts, obtenir des visas, organiser les itinéraires de Krishna et ses conférences dans une demi-douzaine ou plus de pays : telles étaient les tâches que Raja refusait de confier à qui que ce soit d'autre. Mais, plus important et venant en premier lieu, il y avait encore l'édition méticuleuse des manuscrits et des verbatim de Krishna. Aussi voyais-je très peu mon père. Ses horaires n'étaient pas adaptés à ceux d'un enfant. Il s'habillait habituellement au milieu de la matinée, sautait souvent le déjeuner, faisait une brève apparition au dîner et travaillait jusqu'à quatre heures du matin. Il venait très rarement à Ojai, préférant rester à Hollywood avec ma grand-mère et Erma. Erma l'admirait énormément et s'étonnait que ma mère parût apprécier la compagnie de tant d'autres gens alors qu'elle était mariée à un homme aussi fascinant que mon père. Naturellement, elle n'eut jamais aucun soupçon à propos de Krishna. Savoir ce qu'il en était aurait pu lui briser le cœur. Ou bien il aurait fallu qu'elle admette la chose dans une vision philosophique encore élargie.

Début 1935, Rosalind découvrit qu'elle était enceinte. On l'avait dûment avertie qu'une autre naissance mettrait sa vie en danger. Au grand soulagement (évident) de Krishna, elle décida de ne pas avoir l'enfant -pour des raisons de santé plus que par discrétion. Elle alla voir un ami ostéopathe dans une ville à l'est de Los Angeles. Seul Krishna fut au courant. Il se montra très attentionné et réconfortant, l'amenant au bus et l'en ramenant, mais n'offrant pas de l'accompagner. Seul lui pouvait comprendre qu'elle aurait besoin de soins les quelques jours suivants. Elle fut assez malade, mais sa famille mit cela sur le compte d'une simple crise d'appendicite, ce à quoi elle était sujette et dont elle se remettait sans aide médicale habituellement. Si Krishna ressentit quelque remords pour sa responsabilité dans cette épreuve, il n'en fit rien voir au-delà de marques de gentillesse et d'amour; même pas en faisant davantage attention dans les précautions qu'il assurait prendre avec Rosalind. (Dans la réalité, il est difficile d'imaginer comment l'ancien Instructeur du Monde aurait pu acquérir ce savoir-faire ou comment elle a pu être assez naïve pour le croire.)

Sophia n'était pas aussi aveugle que d'autres paraissaient l'être. Ils avaient tous vécu ensemble à Hollywood un temps exceptionnellement long, sous sa tranquille observation.

« Tu devrais te méfier de Krishna, dit-elle à Rosalind, il pourrait ruiner ton mariage. Pourquoi ne demandes-tu pas à Raja de vous emmener toi et Radha –même en Amérique du Sud ? »

Ma grand-mère Sophia n'était pas le moins du monde du genre à se mêler des affaires d'autrui, même quand il s'agissait de ses filles, mais elle avait beaucoup d'affection pour Raja, comme ami et comme gendre. Sa perspicacité –car on ne lui avait rien dit et elle n'apprendrait jamais rien de la véritable relation entre Krishna et Rosalind- a pu alarmer Rosalind, mais après sa récente épreuve, elle n'était pas d'humeur à partir avec Raja dans un pays étranger ou à quitter Krishna dont elle était, après tout, la plus proche à l'époque.

Raja eut sa deuxième opération des sinus fin janvier 1935. Comme il avait encore besoin de temps pour récupérer, il resta en Californie pendant que Rosalind, Krishna et moi allâmes à New York chez les Logan, où des conférences furent programmées à Sarobia.



*49. Krishna et Rosalind dans la propriété des Logan, Sarobia, en Pennsylvanie en 1935*



*50. Krishna, Rosalind et Robert Logan à Sarobia en 1935*

Des photos prises lors de ce rassemblement fixent sur la pellicule l'amour de Krishna pour ma mère, perceptible sur son visage quand il la regardait. On se demande de nouveau comment ces centaines de spectateurs purent ne pas le remarquer –ou peut-être le firent-ils et leurs commentaires, s'ils en firent, ne sont simplement jamais parvenus à nos oreilles, mais je pense que c'est peu probable.

Je n'aimais pas m'attirer des ennuis et le faisais rarement, mais cette année à Sarobia, j'eus de nouveau des démêlés avec Mr Robbie. Il y avait au moins 20 chats libres d'aller partout dans toute la maison. Je savais qu'il valait mieux ne pas affronter le chat favori de Mr Robbie, Pack Wack, un animal énorme et irritable, toujours assis sur son bureau à lancer des regards furieux aux petites filles qui le dérangeaient. Mais un jour, je trouvai un tout petit chaton tout seul dans le jardin, et le pris, en faisant attention, pour le rapporter à sa mère. J'avais vu la mère le ramasser par la peau du cou et il n'avait pas eu l'air de trop apprécier. Je pensai que la queue ferait mieux l'affaire. Soudain, Mr Robbie fonça sur moi et, s'emparant de ma main, fermement mais pas méchamment, me ramena à ma mère. Alors, très en colère, il se mit à disputer celle-ci encore plus que moi, refusant, une fois de plus, de la croire tandis qu'elle essayait de lui expliquer que je n'avais eu aucune mauvaise intention. Je me rappelle

m'être sentie très réconfortée qu'elle me défendît, car elle était en général on ne peut plus stricte avec moi dans la vie –stricte mais jamais dure ou rude, autant que je m'en souviene. Il est certain que personne n'aurait eu l'idée de lever la main sur moi, même en douceur. Les Indiens sont culturellement opposés à la discipline pour les petits enfants et je crois que les bons Occidentaux parmi les adultes de mon entourage se retenaient non seulement parce que j'étais soi-disant élevée par Krinsh, mais aussi parce que mes traits indiens leur évoquaient une image de masses souffrantes indiennes. La compassion l'emportait sur la colère. Naturellement, ma mère ne nourrissait pas de pareilles illusions et m'aurait envoyée dans ma chambre pour réfléchir à mes méfaits le cas échéant, punition que je trouvais tout à fait mortifiante.

La plupart de mes plus heureux souvenirs tournent autour de Sarobia. Les Logan adoraient « Alice au Pays des Merveilles » et avaient fait construire un jardin échiquier avec un Humpty Dumpty assis en hauteur sur le mur. Sarobia abondait aussi en personnages étranges et merveilleusement vivants. Il y avait là l'artiste Blossom Farley, un vieil homme que certains jugeaient un peu dérangé, mais qui savait ramasser les champignons comestibles et vivait dans un petit cottage derrière le manoir. Quelquefois il voyait des lutins et des fées assis sur ses champignons. Je ne les vis jamais, mais il m'apprit à trouver les minuscules tortues émergeant de leurs œufs et à écouter l'effraie et son cri la nuit, perçant comme un rire de sorcière. La grande maison avait des douzaines d'horloges, la plupart avec carillons, tous réglés pour sonner harmonieusement les uns après les autres. Mr Robbie passait la plus grande partie de son temps chaque dimanche à les remonter et les régler. Il semblait aimer que je lui tienne compagnie dans l'accomplissement de cette tâche.

Krinsh n'était jamais plus heureux qu'entouré de petits groupes d'auditeurs intelligents et sérieux. Chacun dans les réunions à Sarobia était là sur invitation, contrairement aux camps d'Ojai et d'Ommen. L'atmosphère autour de Krinsh pouvait être chargée de beaucoup d'éléments, mais au cours de ces journées-là, l'amour dominait –un amour ni trop sentimental ni trop exigeant, sauf en ce qui concernait un petit nombre d'importuns rapidement découragés de rester. C'était le triste devoir de ma mère de détourner de Krinsh les disciples déséquilibrés et positivement nuisibles qui, inévitablement, se présentaient où qu'il fût.

Fin mars, Raja et Byron Casselberry, un ami et en même temps son assistant, ayant rejoint Krishna sur la côte Est, les trois hommes



embarquèrent pour Rio de Janeiro, et Rosalind retourna en Californie avec moi. Ce fut lors de ce voyage en Amérique du Sud que Krishna écrivit à Rosalind une série de ses plus tendres lettres d'amour. L'habitude de lui écrire tous les jours, qu'il avait déjà eue avec Lady Emily, devait continuer durant toutes leurs séparations.

Assez bizarrement, Krishna fut aussi capable de se montrer attentionné et affectueux avec Raja. Sa relation avec Rosalind ne semblait pas affecter son comportement avec Raja. Il acceptait son amour et son engagement à ses côtés sans se poser de questions. Lady Emily avait déjà remarqué un dédoublement de sa personnalité chez Krishna, tandis que Mrs Besant avait –dans un sens bien différent- parlé de conscience duelle à son sujet : exactement comme les deux femmes, Raja et Rosalind en arriveraient un jour à se demander si Krishna n'était pas, d'une certaine façon, plusieurs personnes en une. Mais ils étaient encore loin de se poser cette question à cette époque où Raja luttait simplement pour conserver son équilibre face à la personnalité changeante de Krishna, laquelle conduisait à de sérieux malentendus entre eux deux et avec d'autres. Les querelles dues à ce que Raja se rappelle comme de fréquents mensonges et des coupages d'herbe sous son pied de la part de Krishna, celui-ci acceptant certaines propositions dans le dos de Raja, et faisant des promesses impossibles à tenir, ces querelles devinrent si sérieuses après plusieurs mois en Amérique du Sud que, une fois, Krishna, n'en pouvant plus des critiques de Raja, gifla celui-ci. Ce ne fut pas la seule fois que cela arriva, mais ce fut la première. Avant même la fin de la tournée -déjà raccourcie-, et sans rien expliquer à personne, Raja laissa Krishna aux bons soins de Byron Casselberry, qui traduisait les causeries en espagnol. Même Rosalind ne fut pas informée du brusque changement de plan de Raja. Le 5 août 1935, elle écrivit à Blanche Matthias, répétant l'explication que lui avait donnée Krishna :

Ma très Chère Blanche,

Krishnaji a décidé de lui-même d'annuler les pays d'Amérique Centrale, pensant qu'il n'était pas utile de se rendre dans chacun d'entre eux pour seulement une semaine. C'est la seule raison pour laquelle ils reviennent plus tôt. A Rio où il est resté deux mois, les premières semaines ont été passées à discuter de toutes les vieilles idées de la Théosophie, avant qu'il ait la possibilité de dire ce qu'il avait à dire.

Cette lettre peut donner à penser que les motifs de dissension entre Krishna et Raja, quels qu'ils aient été, furent exacerbés par les problèmes



de Krishna avec les Théosophes locaux. La même raison pour laquelle Nitya s'était brouillé avec son frère dix ans auparavant conduisait maintenant Raja à désapprouver l'attitude de Krishna vis-à-vis de ceux qui constituaient encore une large part de son public. Krishna s'était convaincu lui-même que c'étaient les Théosophes qui s'étaient détournés de lui et l'avaient viré de Adyar. Les Théosophes, eux, considéraient que Krishna les avait abandonnés dans d'étranges limbes. On leur avait dit que peu importait ce qu'il faisait : ils devaient le suivre, parce qu'il était l'Instructeur du Monde, et, à présent qu'il rejetait ce rôle, ils ne savaient plus vers qui ou quoi se tourner. Tout en étant d'accord avec Krishna pour juger bon nombre de croyances Théosophiques effectivement critiquables, Raja estimait que ceux que cela désorientait méritaient davantage de patience et de compréhension.

Quand j'étais encore toute petite, nous passions beaucoup de temps à Hollywood. Ma mère y avait une existence remplie, jouant au tennis et allant à des réceptions, me laissant alors souvent avec ma grand-mère. Elle était très bonne avec ma grand-mère Sophia; plusieurs fois par semaine, elle l'emmenait en voiture rendre visite à ses vieilles amies; nous allions aussi faire des courses toutes les trois ensemble à Bullock's Wilshire le vendredi et déjeunions dans son salon de thé. Il y avait aussi des déjeuners hebdomadaires chez les Ingelman où Krishna logeait toujours quand il se trouvait à Hollywood. Hilda avait un grand chat noir bien gras et un vaste jardin derrière la maison avec des ruches, qui nous fournissaient à tous de généreuses quantités de miel. Hilda me disait toujours qu'elle était la première personne à m'avoir vue à ma naissance, même avant ma mère. Les Ingelman n'avaient pas eu d'enfant et j'avais l'impression de constituer un bon substitut. Je les adorais tous les deux, avec leur mélodieux accent suédois et leur incroyable gentillesse. Je crois que, pour eux, les gens mauvais, ça n'existait pas. Ils semblaient aimer et chérir tous ceux qui croisaient leur chemin. Ils s'adressaient à moi et à ma mère en disant « little darling » [petite chérie].

Ma tante Erma faisait partie de ce cercle, de même Louis Zalk pour qui elle travaillait maintenant. Louis avait perdu un enfant quelques années plus tôt et ne s'était jamais remis de cette affreuse douleur jusqu'à sa rencontre avec Krinsh qui, pensait-il, lui avait rendu sa capacité à jouir de la vie. Tout le monde pouvait voir que lui et Erma étaient très dévoués l'un à l'autre.

L'amitié de Rosalind pour les Van der Leeuw l'avait conduite à

s'intéresser en profondeur à l'architecture et tout particulièrement au mouvement du Bauhaus. Elle avait vu leur usine à Rotterdam : une réalisation moderne exceptionnelle. Kees Van der Leeuw l'avait présentée au jeune architecte autrichien Richard Neutra arrivé en Amérique dans les années 1920.

Voir Los Angeles par leurs yeux la fascinait, spécialement le site du nouveau campus de l'Université de Los Angeles à Westwood, dont, aussi bien Kees que Neutra, avec leur goût Bauhaus, détestaient la traditionnelle brique néo-gothique. Rosalind demanda à Neutra de lui dessiner un petit appartement au-dessus de la maison de sa mère sur Gower Street, de façon à ce qu'elle et Raja pussent disposer de leur propre logement quand ils étaient à Hollywood. Neutra et elle devinrent bons amis, ce qui ne les empêchait pas de se disputer en hurlant sur les couleurs, le seul aspect du goût de Neutra avec lequel Rosalind, n'était pas d'accord. Neutra dira plus tard qu'elle était le seul client avec qui il ne pouvait pas toujours faire ce qu'il voulait. Mais l'appartement fut un grand succès. Raja eut alors son intimité à Hollywood où il restait la plupart du temps, et ils pouvaient donner des réceptions sur la vaste terrasse sans abuser de l'hospitalité de Sophia et d'Erma juste en dessous; ils n'avaient encore qu'un peu plus de 30 ans après tout.

Plus tôt, Rosalind était devenue également amie avec le cinéaste allemand William Dieterle et sa femme. Un jour, nous fûmes invités chez eux à rencontrer Keiro, le célèbre chiromancien qui avait prédit l'avenir à beaucoup de personnalités éminentes avec une remarquable précision. Il avait prédit une dizaine d'années plus tôt que le Prince de Galles ne serait jamais roi d'Angleterre. Les Dieterle avaient pris des empreintes de paumes de Krishna, Raja, Rosalind et les lui avaient montrées, dispersées parmi d'autres appartenant à des amis; Keiro les sélectionna immédiatement dans le lot et dit « Qui sont ces gens ? Car il ne m'est encore jamais arrivé de voir trois mains aussi fortement liées ? » Il n'y avait pas de noms sur le côté pile des empreintes, et quand il découvrit à qui elles appartenaient, il voulut les rencontrer tous, mais Krishna et Raja étaient encore en Amérique du Sud.

Keiro dit à Rosalind que sa paume présentait un signe qui indiquait une blessure ou une mort possible de la part d'une femme jalouse. Il dit que Mrs Besant avait le même signe et que, dans l'ancienne Egypte, les filles avec de tels signes étaient mises dans des temples pour leur propre sécurité. « Je ne serais pas surpris de tomber un jour sur un journal et de voir que vous avez été assassinée. La même chose aurait pu arriver à Mrs Besant. »

La vie de Mrs Besant s'était terminée paisiblement à Adyar deux ans auparavant et Rosalind ne s'inquiéta pas outre mesure de cette sombre prédiction. Mais Keiro lui dit aussi qu'on lui demanderait bientôt de faire un long voyage en avion et qu'elle devait refuser car l'avion s'écraserait au sol. De retour à Gower Street, nous trouvâmes un télégramme de Raja demandant à Rosalind de les rejoindre, lui et Krishna, à Mexico.



### *51. Raja et Krishna à Mexico en 1935*

Heureusement pour elle, la querelle entre les deux hommes a dû se produire juste après qu'il lui eut écrit et un autre télégramme arriva annulant le projet. Peut-être parce que Rosalind n'était pas sur ce vol, il ne fut fait état d'aucun accident d'avion.

Dev Meyers, le même ami qui m'avait sauvée du voyeur, était si impressionné qu'il vint également consulter Keiro, mais grande fut sa déception quand Keiro ne lui dit pratiquement rien. Quand Rosalind, en privé, questionna Keiro en lui expliquant combien son ami avait été déçu, Keiro lui répondit qu'il avait vu beaucoup de choses en réalité, mais que le Major Meyers mourrait dans quelques années dans un accident d'avion. Il ne communiquait jamais de telles nouvelles aux gens quand il constatait que les événements en question étaient inévitables. Quelques années plus tard, Dev s'écrasa au sol tout seul dans un avion de l'Air Force.

En 1935, de nouveau par l'intermédiaire de Kees, Rosalind fit la connaissance d'une actrice Allemande récemment arrivée, Luise Reiner, qui demanda à Rosalind si elle voulait bien l'aider à améliorer son anglais, car elle aimait particulièrement son accent. Cela devait nous amener à passer beaucoup de temps avec elle; nous fûmes alors presque tous les jours

ensemble et donnâmes l'impression de former une seule famille. Luise m'emmenait avec elle au studio. Comme mes cheveux noirs étaient plus assortis à son teint qu'à celui de Rosalind, la rumeur se répandit -et Luise ne fit rien pour la démentir- que j'étais sa fille illégitime. Je n'étais pas au courant et n'aurais de toute façon guère compris, mais je trouvais les regards fixes dont j'étais l'objet de la part de la foule des fans de Luise plus dérangeants que ceux autour de Krinsh, ma timidité naturelle trouvant quand même davantage refuge dans sa réticence à lui que dans le goût évident de Luise pour la publicité.

Luise voulut également donner sa main à lire à Keiro, et fut consternée de s'entendre dire qu'elle monterait tout droit au pinacle et gagnerait plus de prix que n'importe qui d'autre à Hollywood, et chuterait ensuite à toute vitesse et à pic. (Luise gagna trois Oscars d'affilée et puis disparut de la scène d'Hollywood comme de nos vies.)

Cette année-là aussi, Max Reinhardt vint en Amérique pour faire un film de « A Midsummer Night's Dream » [Songe d'une nuit d'été]. Avec William Dieterle comme co-réalisateur. La distribution était un très improbable mélange : Mickey Rooney, Olivia de Havilland, Dick Powell et James Cagney. A ceux-ci, Dieterle voulait m'ajouter pour jouer le petit prince indien. Mon père était en Amérique du Sud et n'eut ainsi rien à dire. Mais ma grand-mère, qui manifestait rarement de la désapprobation, excepté quand mon bien-être était en cause, s'opposa très vivement au projet. Heureusement pour ma mère, le problème se résolut élégamment quand j'attrapai une angine qui parut d'abord être les oreillons. Mais Mr Dieterle nous admit sur le plateau pour regarder le tournage.



## *52. Radha, ca 1935, avec Jinarajadasa*

Le monde de Raja et Rosalind ne se limitait pas à Krishna. Il y avait aussi Hollywood. Rosalind était belle, les vêtements qu'elle portait (et qu'elle faisait elle-même pour la plupart) avaient du style et de l'élégance : avec son mari Indien en plus, son enfant au physique également indien, et son étroite association avec un sage Indien, la jeune femme présentait un certain attrait exotique loin de passer inaperçu dans le Hollywood de cette époque. Les Dieterle étaient plus que des connaissances pour elle : des amis proches qu'elle eut plaisir à fréquenter pendant des années. Tous les Noël, ils envoyaient leur chauffeur à Ojai avec une pleine voiture de cadeaux de Noël pour moi, que Rosalind faisait passer à des enfants moins chanceux sans que je me rende compte de leur excessive générosité. Par l'intermédiaire des Dieterle, Rosalind fit la connaissance d'autres personnalités de Hollywood, dont le compositeur de musique de films William Blanke et le réalisateur John Sturges. La plupart d'entre eux avaient des piscines dans leur propriété, ce qui était beaucoup plus rare à cette époque qu'aujourd'hui, et j'y tombais invariablement et devais être repêchée.

Son passé de joueuse de tennis fut aussi très utile à Rosalind; à travers ce sport, elle noua de nouvelles amitiés, avec le compositeur Arnold Schoenberg et la scénariste Dorothy Arzner entre autres. Dorothy la présenta à Galka Scheyer, une femme qui devait avoir une très grande influence sur Rosalind, car elle l'encouragea à se mettre à la peinture.

Galka (Jackdaw) [Choucas] était venue en Amérique en 1924 pour présenter les peintures et les idées des artistes du « Blue Four » [« Blaue Vier » en allemand, « Les Quatre Bleus » en français], Feininger, Jawlensky, Kandinsky et Paul Klee, déjà bien connus en Europe. Elle joua un rôle considérable dans l'éveil du goût américain pour l'art moderne. J'eus ma première expérience de la peinture avec elle et j'adorai sa méthode de poser des couleurs à l'eau sur du papier déjà humide, et la liberté d'expression qui en découlait alors pour la peinture.

Bien qu'elle préférât enseigner à des enfants, elle était convaincue que Rosalind devait peindre et elle fut suffisamment impressionnée ensuite par son travail pour conserver beaucoup de ses oeuvres dans sa collection personnelle. Elle aimait son sens des couleurs; si Neutra avait pu ébranler la confiance en soi de ma mère dans ce domaine, ce dont je doute, Galka l'eût certainement rassurée. Dans mon souvenir, Galka est petite, large, avec une grosse tête et des cheveux roux, et la voix la plus forte que j'aie jamais entendue. Sa personnalité énergique et affectueuse transparaît dans

ces extraits de sa correspondance avec Rosalind (sans ordre chronologique) durant les dix ans de leur amitié jusqu'à la mort de Galka en 1945.

Très Chère Rosalind,

Comme je suis très désireuse que vous continuiez à peindre avec moi, je me suis arrangée pour que la classe de peinture pour adultes ait lieu le vendredi. Je vous attends en espérant que c'est possible pour vous.

J'espère que vous démarrerez *bientôt*. Vous êtes une artiste et les artistes sont nés pour créer et pas seulement pour avoir des devoirs envers les autres.

Très Chère Rosalind,

Je trouve dans mon livre d'Huxley « Means and Ends » [La Fin et les moyens] des notes sur les pages suivantes au dos du livre.

Pages 41, 44, 48, 158, 113, 313, 214, 278, 296, 309, 318, 361, 362.

Je les ai marquées en signe de désaccord. Ainsi, si vous voulez bien les lire et voir ce que vous en pensez.

C'était charmant chez vous. Ca nous a fait beaucoup plaisir. Vous êtes un amour et on vous aime beaucoup, tout le monde et moi car j'ai besoin de savoir que vous existez...

Très Chère Rosalind,

Aujourd'hui je vous écris pour vous dire que le tout petit Puff, le plus petit des deux chiens et mon favori, reste avec moi avec l'idée d'aller chez Radha quand elle sera rentrée. Je veux qu'elle ait ce chien. Il a la moitié de la taille de tous les autres, vif et plein d'entrain et je pense qu'il attend de retourner chez Radha et pour cette raison prétend ne pas grandir et rester un petit bébé. Je n'ai réellement pas le cœur de trahir ce chien. Comme j'ai dit, je veux que Radha l'ait sauf si vous êtes réellement contre. Si vous pensez que, parce vous vous déplacez tellement, il créerait des difficultés, je ne le crois pas. Vous pouvez toujours me rendre le chien et Radha peut avoir le chien en se disant comme la dernière fois que ce serait pour le temps qu'elle resterait à Ojai. Dites-moi si vous êtes d'accord avec ça.

Nos voyages durant ces années là furent en fait nombreux et, probablement pour cette raison, comme Galka le craignait, je n'eus pas le petit Puff.

Beatrice Wood suivait souvent les cours de Galka, elle aussi. Je l'appelai Beato –un surnom qui devint sa signature sur sa poterie. Elle et ma mère devaient rester intimes pour le reste de leurs vies et elle emménagea en fait à Ojai juste de l'autre côté de la rue par rapport à Arya Vihara. Beato était très intéressée et influencée par ce que disait Krinsh, mais elle était moins attirée par lui en tant que personne qu'elle ne l'était par mes parents. Sa manière de s'habiller était exotique et colorée, avec des tas de lourds bijoux en argent, des jupes longues et de vastes chapeaux, tout cela contrastant bizarrement avec son accent « main line » très distingué. Beato devait par la suite être appelée « Mama of Dada » [la Maman du Dadaïsme]. Elle connaissait tous les gens intéressants dans le monde de l'art et du théâtre. Même lorsqu'elle devint finalement très célèbre comme céramiste de premier plan, Beato demeura une personne charmante et absolument sans prétention, pleine d'esprit ainsi que d'un sens vif et véridique des réalités.

Raja avait également son cercle d'amis à Hollywood, dont beaucoup étaient aussi des amis de Rosalind, mais certains plus personnels. Il était un joueur d'échecs de première force et cela lui donnait l'occasion de se rendre à de nombreuses soirées à l'extérieur. L'intensité de cette activité sociale faisait qu'aucun d'entre eux ne souffrait réellement de la solitude dans leurs existences souvent séparées. Bien que fondamentalement timide, Raja avait un côté grivois qui réjouissait ses amis, spécialement Beato. (Elle disait aussi qu'il lui avait enseigné l'importance de la vérité et de l'effort vers la perfection.) Mais les plaisanteries de Raja semblaient fréquemment choquantes à Rosalind. Cela avait naturellement un effet rabatoir sur Raja et trop souvent leurs soirées ensemble connaissaient une fin dissonante.

Rosalind arrivait facilement à partager son temps équitablement entre Hollywood et Ojai quand Krishna était en Amérique. Ce n'était pas le cas de Raja dont le travail de bureau était à cette époque tout centré sur Hollywood et qui pouvait difficilement s'en échapper. En vertu de quoi Rosalind se retrouvait seule à gérer Arya Vihara et à veiller au bien-être de Krishna lors des séjours de celui-ci à Ojai.

Krinsh était revenu épuisé d'Amérique du Sud. On n'avait rien dit à Rosalind sur sa querelle avec Raja; ainsi n'avait-elle aucune raison de se

sentir prise entre deux feux dans le conflit opposant les deux hommes. Elle savait seulement qu'elle avait été inondée de lettres de la part de Krishna, réaffirmant son amour pour elle.

A la fin de l'hiver 1936, nous allâmes tous les trois, sans mon père, nous reposer un mois à Carmel, restant comme d'habitude au Peter Pan Lodge. L'hiver à Carmel est encore plus beau que l'été, car le temps est clair et d'énormes vagues se lèvent et s'écrasent sur les rochers à Point Lobos. Les lions de mer aboient et la mer est d'un bleu saphir profond.

Il ne fallut pas attendre longtemps avant que Rosalind se trouvât de nouveau enceinte. Mais cette fois, la décision à prendre lui échappa. Un jour, à Hollywood, Krishna et Raja eurent une de leurs plus violentes disputes en présence de Rosalind et Sophia. Pour quelle raison ? N'étant pas impliquée, Rosalind ne peut plus s'en souvenir, mais le spectacle des deux hommes s'invectivant devant sa mère la bouleversa au plus haut point. Ils avaient dû oublier que Sophia était là; il était très rare en effet que l'un ou l'autre, mais spécialement Krishna, dévoilât ce côté de leur relation à un tiers. Me laissant à Hollywood comme elle le faisait parfois, Rosalind s'en retourna en voiture avec Krishna le soir même. Elle avait été violemment secouée par la querelle et était convaincue que ce fut pourquoi elle perdit ce second bébé avec Krishna, dans un chemin isolé en cours de route vers Ojai. Comme d'habitude, il se montra tendre, gentil et affectueux, et l'aida du mieux qu'il put.

Cela prit néanmoins quelque temps à Rosalind pour se remettre complètement de cette épreuve et Krishna demeura plein de sollicitude durant tout le printemps. Il ne fallait pas qu'elle se surmène, insistait-il, qu'elle en fasse trop. Elle devait se reposer; il passa de longs moments à lui faire la lecture pour la forcer à se tenir tranquille, et il jouait avec moi. Naturellement, je ne comprenais pas ce qui ne tournait pas rond avec ma mère, mais je me rappelle avoir partagé l'inquiétude de Krishna.

Rosalind avait rarement l'occasion d'être entourée de soins affectueux et de se faire dorloter. Elle était très endurante et présentait un seuil de douleur élevé. Elle ne se souciait jamais de son propre confort mais, vivant avec deux hommes d'une extrême sensibilité physique, elle devait faire preuve d'une grande capacité d'adaptation pour bien s'occuper d'eux. Elle eut toujours le don d'écarter et de passer à la trappe ce qui la tourmentait, pour voir le monde tel qu'elle le souhaitait. Cependant, confrontée au rappel d'un souvenir concret, elle était capable de ramener celui-ci en surface, mais alors, se tenant elle-même à l'écart, elle se comportait comme si quelqu'un d'autre était concerné. C'est peut-être qu'elle avait simplement



une remarquable capacité d'acceptation de certaines choses, comme la douleur et la mort qu'elle tenait pour des événements naturels et inévitables. Elle avait encore l'amour de Krishna et leur relation restait secrète. La plupart du temps, Raja, Krishna et Rosalind se maîtrisaient assez pour ne se disputer qu'en privé. A cette époque, leurs rapports étaient empreints d'une véritable affection; c'était cela qui conduisait aussi bien les amis que les étrangers à idéaliser leur trio. Une lettre de Rosalind à Blanche reflète cette période d'harmonie à un autre rassemblement à Sarobia.

28 juin 1936

Chère Blanche,

Vous auriez réellement dû être ici; tout s'est merveilleusement bien passé, et les gens semblent avoir vraiment apprécié. Les discussions qui ont eu lieu tous les jours ont été les meilleures que j'aie jamais entendues. Krishna a donné deux splendides conférences à New York et trois ici. Elles ont été corrigées et expédiées le jour suivant. Rajagopal les a, lui aussi, trouvées très bien. En tout, il y a eu cinq conférences et des tas de gens ont dit qu'ils ne l'avaient jamais entendu parler si bien auparavant. C'est aussi mon avis. Dans quelques jours nous embarquons.

J'avais 5 ans et c'était la deuxième fois que je voguais vers l'Europe. Le camp d'Ommen était un endroit passionnant pour moi. Parfois Krinsh me laissait m'asseoir près de lui dans la grande tente où se déroulaient les discussions; quoique ce fût dur de rester assise là tout le temps, je crois que je m'en suis sortie comme il faut. Il y avait d'autres enfants dans le coin, mais, la plupart du temps, comme d'habitude, j'évoluais dans un monde d'adultes.

Ces deux étés à Ommen se mélangent parfois dans ma tête et je ne suis pas toujours sûre si tel souvenir spécifique se rapporte au premier ou au second. J'ai des images des sœurs Indiennes de la famille Sarabhai prenant de longues douches chaudes dans la salle de douche commune au bout du hall et me rappelle avoir été fascinée par leur grâce tandis qu'elles s'enroulaient dans leurs saris ou les quittaient.

Je me souviens de la grande maison blanche appelée Henan dans laquelle nous logions, entourés de gens qui déversaient sur moi l'amour et la gratitude qu'ils éprouvaient pour Krinsh, mais qu'ils étaient incapables de lui exprimer directement à cause de son précepte anti-disciples. Ma mère menait une bataille permanente pour m'empêcher de tourner à l'enfant gâtée.

Il y avait un petit siège fixé à l'arrière de la bicyclette de Krinsh pour moi. Krinsh m'emmenait à bicyclette faire le tour de belles pinèdes, au-delà de la porcherie avec ses petits cochonnets et la grosse truie rose, probablement la première fois où je voyais cette espèce animale, le château d'Eerde avec ses douves et ses cygnes, le cercle du feu de camp dans les dunes de sable. On m'avait bien recommandé de ne jamais retirer mes pieds des repose-pied. Un jour, la curiosité fut la plus forte et je sortis mon pied droit. Immédiatement pris dans les rayons, il nous fit valdinguer, nous et la bicyclette. Mon talon fut coupé jusqu'à l'os. Krinsh se débrouillait très bien dans ce genre de situation et je peux me rappeler n'avoir éprouvé aucune peur et m'être au contraire sentie réconfortée dans ses bras tandis qu'il me ramenait à ma mère. Après quoi, je fus obligée de garder le lit pendant un certain temps, néanmoins comblée d'attentions par les foules de fidèles hautement concernés par le bien-être d'une personne si proche de Krinsh. Cependant, cette attention ne resta pas longtemps ma seule prérogative. Sara Logan fut soudainement victime d'une crise d'appendicite aiguë qui nécessita une intervention chirurgicale compliquée et dont les suites devaient lui coûter la vie quelques années plus tard.

Après le camp, ma mère s'envola avec Krinsh pour Londres où ils voulaient prendre un peu de repos, et elle me laissa de nouveau à Ommen, avec plein de dames pour aider mon père à s'occuper de moi. Je peux me rappeler un matin où, me réveillant dans mon petit lit d'enfant qui était couvert d'un rideau de tulle blanc, j'ai vu une grande rose rouge au-dessus de ma tête. Je ne me suis pas sentie triste, j'ai juste regardé la rose en sachant qu'elle était là à la place de ma mère.

Cette période d'intense activité avait été épuisante pour ma mère, entre une enfant alitée qu'il fallait distraire et Sara très gravement malade qu'il fallait soigner. Elle avait dû rester à la maison et, en plus, rater les conférences qui avaient été suivies par près de 1 000 personnes. Elle était également déprimée par les menaces de guerre imminente obscurcissant le ciel. Comme Mr Robbie, elle avait le pacifisme dans le sang et était fière de son grand-père, Carl Waldo, qui avait failli être lapidé à tous les coins de rues à Buffalo quand il protestait contre la Guerre Civile. Avec d'autres de sa génération, elle avait cru que la Première Guerre mondiale mettrait fin à toutes les guerres, et les relations amicales de son père avec Woodrow Wilson et son action au sein de la Commission de la Paix de Wilson avait accru son optimisme. Il était maintenant évident que la paix était en train de rapidement sombrer derrière l'horizon tandis que montait l'astre de la guerre.

Il était rare qu'on me laissât avec mon père. Je m'en souviens comme de

moments très particuliers. Son enseignement était d'une autre sorte que celui de Krinsh. Mon père m'apprit à dire l'heure, à utiliser les nombres et à prendre plaisir à bien écrire. Il me lisait des histoires tirées des contes indiens de Jataka et de la Bible. Ses cadeaux étaient généralement des livres. Nous ne jouions jamais à cache-cache, mais nous nous livrions à des jeux d'intérieur comme les échecs chinois. Il se fichait de ce que je mangeais et de l'heure à laquelle j'allais au lit et se montrait très peu exigeant sur mon comportement aussi longtemps que je ne dérangeais personne. Ce fut lui qui, d'une certaine façon, m'inculqua l'importance de dire la vérité et de ne pas admettre l'hypocrisie.

Sa main droite avait perdu sa sensibilité à la suite d'une de ses opérations, et il lui était devenu difficile de faire certaines choses –natter mes cheveux ou nouer mes lacets de chaussures. Par le seul pouvoir de sa volonté, il empêcha que cela affecte sa belle écriture manuscrite.



*53. Radha, Krishna, Rosalind à Villars en Suisse, en 1936*

Une fois ma mère et Krinsh revenus d'Angleterre, nous partîmes tous en vacances à Villars en Suisse. Nous logeâmes dans un charmant vieil hôtel

où se trouvait déjà une disciple pleine de sollicitude qui avait fait une cure miraculeuse à la clinique Bircher-Benner à Zurich. Elle montra au cuisinier comment faire le Bircher muesli : une merveille nutritionnelle alors encore inconnue qu'elle persuada Krinsh de manger –et de nous faire manger- tous les matins. Depuis ce jour, les hôtels partout en Suisse, et même le Peninsula Hotel à Hong-Kong, servent du muesli.

Après ce petit déjeuner inhabituel, Krinsh et moi allions nous promener, observant les vaches en route vers leurs pâturages, avec leurs cloches suisses typiques de diverses tailles. Krinsh se frictionnait la tête avec des aiguilles de pin : il pensait que c'était bon pour ses cheveux. (Plus tard, il devait découvrir qu'il était allergique aux aiguilles de pin.)

Le fait de partager l'existence de Krinsh nous donnait l'occasion de rencontrer une variété incroyable de gens. Certains nous acceptaient simplement comme membres de son entourage. Beaucoup devinrent des amis proches, soit de nous trois, soit de l'un ou l'autre de mes parents ou de moi-même pour des raisons extérieures à Krinsh.

Parmi eux, il y eut Molly Berkeley, une Américaine de la famille Lowell qui, après avoir divorcé d'un mari Américain avec qui elle s'ennuyait, épousa le huitième et dernier comte de Berkeley. Elle l'avait rencontré lors d'un week-end à la campagne en Angleterre; son hôtesse l'avait avertie qu'il y aurait un invité qui n'aimait pas les Américains. Cet invité, Lord Berkeley, arriva, aperçut Molly à travers la pièce et vint tout droit à elle pour faire sa connaissance. Il lui dit « J'ai une question à vous poser.» Il fut soudainement interrompu et n'eut pas une autre occasion de lui parler ce soir-là. Quelques semaines plus tard, ils se rencontrèrent de nouveau à une chasse et il fut impressionné par l'art équestre de Molly. Il lui demanda de dîner avec lui et, à la fin de la soirée, il lui rappela qu'il était sur le point de lui poser une question quand il avait été dérangé lors de leur première rencontre.

« Je voudrais vous la poser maintenant, » dit-il, «voulez-vous m'épouser ? »

« Oui, » répondit-elle, « mais vous devrez alors vivre dans mon petit cottage à Santa Barbara, en Californie, car je ne peux vivre nulle part ailleurs. »

Comme pair du Royaume-Uni dont les ancêtres remontaient à la conquête du pays par les Normands, Lord Berkeley était célèbre pour avoir jugé indigne de lui de recevoir le roi et la reine d'Angleterre qu'il appelait « ces

Huns-là ». Il lui dit qu'il ne pourrait certainement pas vivre à Santa Barbara. Alors ils se séparèrent. Mais quand Molly arriva à Santa Barbara, de gros bouquets de roses l'attendaient à sa descente du bateau ainsi qu'un télégramme déclarant : « Je ne peux pas vivre sans vous. Je vivrai à Santa Barbara. »

Ils passèrent quelques étés dans ce qu'elle appelait son cottage et qui était en fait une villa d'une taille conséquente au sommet d'une colline au-dessus de Montecito. Lord Berkeley la fit peindre dans une nuance atroce de vert Kelly, sa couleur de chasse à courre. Comme son mari souhaitait donner de grandes réceptions pour le dîner démarrant à neuf heures du soir et dans le style auquel il était accoutumé, et comme il n'était pas possible de trouver à Santa Barbara du personnel capable de répondre à ses exigences, Molly trouva de plus en plus difficile de rester là et ils repartirent pour l'Angleterre. En 1939, la guerre en Europe les empêcha de revenir en Amérique, et Molly nous offrit la jouissance de sa villa de Santa Barbara; nous y vécûmes six mois.

Je n'ai jamais rencontré Lord Berkeley, mais ma mère vécut à Berkeley Castle avant ma naissance et joua aux échecs avec lui tous les soirs. Lorsque je visitai le château en touriste bien des années plus tard, je me pris à espérer qu'on n'avait pas raconté à ma végétarienne de mère cette ancienne coutume qui consistait à jeter des carcasses de vaches dans un cul-de-basse-fosse dans l'aile des prisonniers, pour en asphyxier les occupants dans une infecte puanteur; ou l'horrible fin d'Edouard II, qui, lui, n'eut pas cette chance de mourir asphyxié. Les gens appartenant au milieu de la Théosophie qui se targuent d'être sensibles aux vibrations auraient bien du mal à se reposer au château des Berkeley.

Nous restâmes amis avec Molly jusqu'à sa mort à Assise il y a plus de dix ans. Au cours d'une ultime visite, elle me raconta comment, avec une seule courte phrase, Krinsh l'avait aidée. Elle s'était plainte auprès de lui d'insatisfaction et de mécontentement avec sa vie : le grand château à gérer en Angleterre, la villa à Rome, c'était trop, tout cela, avec les serviteurs et les réceptions. « Soit vous laissez, soit vous acceptez, » lui avait-il dit, et cela avait suffi pour lui permettre de s'organiser une existence confortable avec son mari jusqu'à la mort de celui-ci. Restée seule durant la guerre, elle subit des bombardements à Londres, et resta enterrée deux jours dans une cave. Après cela, elle se convertit au catholicisme romain et se retira à Assise, son dernier domicile. Il y avait un prêtre Américain lors de cette visite, peu avant sa disparition.

Tout à coup elle se tourna vers moi et dit « « Krishnamurti a plus de

sagesse dans son petit doigt que l'Eglise catholique toute entière. » Je n'oublierai jamais l'expression du prêtre.

En 1936, après Villars, Sara Logan se joignit à nous et nous restâmes tous avec Molly dans sa villa à Rome. Je me rappelle une grande table pour le dîner avec un valet de pied derrière chaque chaise et des plats qui m'étaient passés avant que je sache si j'en voulais.

Mes parents étaient convaincus cet été-là que la civilisation courait un terrible danger. Ma mère ne savait pas que ce serait notre dernier été en Europe avant longtemps, mais elle a dû le sentir, car je peux encore me rappeler qu'elle m'emmena à la Chapelle Sixtine et essaya de me faire entrer les peintures de Michel-Ange dans la tête comme si je ne devais jamais les revoir. J'y retournai 20 ans après, mais l'impression fut moins vive que lors de cette première visite, spécialement la vision de la main de Dieu tendue vers Adam.

Cependant, les enfants ont leur propre conception de l'importance des choses, et je me rappelle aussi très bien ma première girafe découverte au zoo de Rome, et ce commentaire avec lequel j'avais amusé mes aînés, que les yeux de l'animal étaient comme ceux de Rukmini, tandis que ses jambes étaient comme celles de Krinsh.

Nous fûmes invités pour le thé un après-midi au château du Comte Orsini, le dernier de sa lignée. Je disparus sur le champ dans un escalier en spirale menant aux cachots, à la grande consternation de mes parents, mais pas à celle du vieux comte de toute évidence, car il me fit cadeau d'une horloge-chien en bois gravé que j'ai toujours et qui tictaque encore par intermittence.

Sara Logan rembarqua pour l'Amérique avec ma mère et moi. Nous passâmes devant le Rocher de Gibraltar, un autre point de repère qui me marqua profondément. Le voyage était si pénible que Sara et moi étions les seuls passagers à rester sur le pont. Un jour, un matelot négligent laissa ouvert le garde-corps à l'arrière du bateau. Cela lui avait échappé qu'une petite fille et une dame se promenaient seules toutes les deux sur le pont malgré le gros temps. A un moment, trompant l'attention de Sara, j'allai me pencher sur l'à-pic béant juste au-dessus des eaux barattées par l'hélice, fascinée et totalement inconsciente de risquer ma vie. Le *Conti di Savoia* était un très grand navire et je devais me trouver plusieurs étages au-dessus de la surface de l'eau. Je n'ai jamais oublié le calme et la fermeté avec lesquels Sara m'a saisi le bras et m'a tirée en arrière, puis m'a mise à l'abri loin du précipice sans une trace de colère dans son comportement.

Elle était trop raisonnable pour me blâmer, mais je peux imaginer maintenant quelle peur je lui ai faite. Ce fut lors de ce voyage passé souvent seule en sa compagnie que je développai un attachement encore plus profond pour cette femme qui nous avait ouvert son cœur, à ma mère et à moi, comme si nous étions de sa famille. Sa mort allait me causer un immense chagrin, elle serait mon premier deuil et quelqu'un que je n'oublierais jamais.

Certes, c'était Krinsh qui attirait les gens par son magnétisme personnel, mais certaines personnes, comme Sara et Robert Logan, s'intéressèrent de plus en plus à Rosalind après avoir fait sa connaissance et nouèrent des liens privilégiés avec elle. Robert fut comme un père pour elle et fit beaucoup pour remplacer le père qu'elle avait quitté quand elle avait 16 ans. De son côté, Sara, tout en aimant et admirant beaucoup Raja et Krishna, considérait qu'il était anormal que les femmes vivent dans la dépendance des hommes et exprima à plusieurs reprises devant Rosalind son intention de faire que celle-ci jouisse un jour de son indépendance financière. A l'époque, Rosalind n'y avait pas fait attention, mais des années plus tard, elle comprit à quel point Sara avait été sérieuse : avant de mourir, en effet, Sara demanda à Robert d'honorer dans son testament sa volonté que Rosalind hérite d'une portion assez conséquente de leurs biens. Ils avaient tous deux foi en sa capacité à faire quelque chose de valable de sa propre vie, indépendamment de Krishna ou Raja.

Sara construisit un appartement pour Rosalind au premier étage de Arya Vihara. Elle pensait que les rhumatismes de Raja s'amélioreraient s'il dormait à un niveau supérieur, mais son but principal était de leur offrir plus d'intimité que ne le permettait le rez-de-chaussée de la maison. Sara ne réalisait pas que Raja et Rosalind menaient des vies maritales séparées et certainement pas non plus que cet appartement, avec ses escaliers extérieurs en façade et à l'arrière, faciliterait et encouragerait les visites de Krishna à Rosalind pendant les absences de Raja. Je n'ai, bien sûr, jamais fait mention personnellement devant quiconque des nombreux petits matins où, de la fenêtre de ma chambre, je voyais Krinsh, dans les chemises de nuit en soie sauvage que lui confectionnait ma mère, monter furtivement les escaliers une fleur à la main. C'étaient leurs moments d'intimité ensemble, tôt le matin, et quelquefois tard le soir, après que j'étais supposée être en sûreté blottie dans mon lit.





#### *54. Radha et Rosalind à Arya Vihara*

A l'été 1937, ma mère et moi gagnâmes l'est du pays, où nous restâmes d'abord dans la résidence d'été des Logan à Winter Harbour, puis à Sarobia où nous retrouvâmes mon père et Krinsh de retour d'Europe.

La maison de Winter Harbour était une vaste résidence d'été typique de la Nouvelle Angleterre. Il y avait une pelouse verte en pente menant à la falaise au-dessus de la plage rocheuse. Nous avions des aïelles tous les matins au petit déjeuner, fraîchement cueillies dans les bois environnants. Ma mère et Sara passaient des heures à faire des puzzles ou à jouer aux échecs pendant que je traînais dans les jardins, me mettant souvent à la remorque de Mr Robbie tandis qu'il s'appliquait à exécuter les petits travaux qu'il s'était fixés pour la journée.

Les Logan croyaient à l'autosuffisance et tenaient leur maison avec une domesticité réduite. Les hôtes faisaient leur propre vaisselle et aidaient à la cuisine, même s'agissant de princesses européennes, comme celle sur qui nous tombâmes cet été. Je ne peux pas me rappeler pourquoi elle était là, car personne ne semblait la connaître très bien, mais les Logan commençaient déjà à accueillir des personnes déplacées fuyant le fascisme.

Cette princesse-là était jolie mais, à mon avis d'enfant de 6 ans, gâtée. Elle ne savait absolument pas se servir elle-même. Elle et ma mère jouaient ensemble au tennis; je restais assise sur les lignes de touche pendant ce temps-là, et je me liai d'amitié avec un vieux gentleman qui, plus tard, insista auprès de ma mère pour qu'elle m'emmène prendre le thé dans son appartement de Park Avenue.

Sara et Robert furent brusquement appelés en Californie par une crise dans la vie de leur fille Deborah. La princesse tira avantage de l'absence de nos hôtes pour exiger de ma mère et de moi que nous déménagions de la chambre que Sara nous avait attribuée. Elle prétendit qu'elle était davantage faite pour elle. Ma mère se sentait toujours mal à l'aise devant quelqu'un qui convoitait ce qu'elle avait, c'était dans sa nature, et elle céda sans hésiter. Mais Sara fut indignée quand elle découvrit la chose plus tard.

La tragédie des Logan était centrée sur Deborah, leur unique enfant. Dix-huit ans plus tôt, alors qu'elle n'avait pas encore tout à fait 20 ans, Deborah était tombée sous l'emprise d'un soi-disant docteur, un hypnotiseur qui l'avait persuadée de l'épouser et d'adopter sa petite fille, vraisemblablement dans l'espoir de s'emparer de la fortune des Logan. Cet homme avait eu deux femmes précédemment, et Deborah prétendait que la seconde était morte de mort non naturelle. Elle raconta qu'elle avait même été forcée d'aider à se débarrasser du corps démembré, mais toute l'histoire était si improbable, macabre et épouvantable, si étrangère à leur vision de l'existence qui ne tolérait aucune forme de mise à mort –même pas celle d'une mouche- que Sara ne put décider si Deborah hallucinait ou si elle avait été hypnotisée par son mari dans le but de la soumettre à son contrôle. Si l'histoire était vraie, elle savait qu'ouvrir une enquête créerait un horrible scandale et causerait les pires dommages à Deborah. Elle avait peur de mettre Robert au courant, craignant de le voir oublier son pacifisme sous le coup de la colère face à cet homme et à la manière dont il avait manipulé sa fille. Le pire de tout pour Sara était que c'était son propre intérêt pour la pratique non orthodoxe de ce médecin qui l'avait amenée à lui présenter Deborah et avait entraîné le départ de celle-ci de la maison de ses parents pour la Californie. Qu'elle ait révélé à Rosalind, et à elle seule, les détails de cette histoire montre à quel point Sara l'aimait et avait confiance en elle. Rosalind porta le fardeau de ce terrible secret en silence pendant plus de 40 ans. Sara et Robert réussirent finalement à tirer Deborah des griffes de cet homme, mais pour la trouver si gravement abîmée qu'ils désespérèrent de la voir jamais se remettre du délabrement mental qu'elle avait connu cet été-là.

Au coeur de leurs tribulations, Sara prit le temps d'écrire à Rosalind

juste après être arrivée en Californie :

Vendredi après-midi, 30 juillet 1937

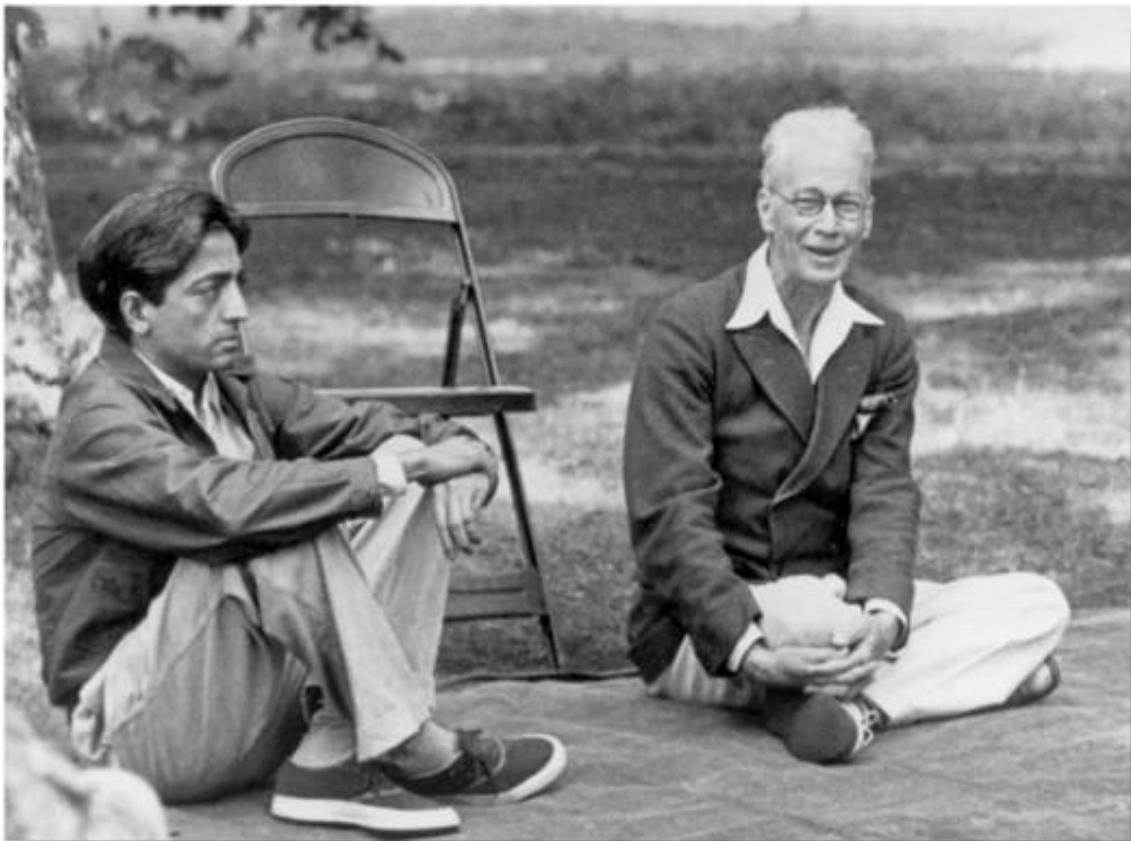
Chère Rosie,

J'espère bien que tu prends le petit déjeuner au lit et du repos, un vrai repos –et que tu fais un peu de tennis... J'ai vu Deborah deux fois ! C'était vraiment affreux ! Je ne peux pas être sûre qu'elle m'ait reconnue. Obtenu du Dr White (le mari de Deborah) qu'il la mette dans un hôpital privé. Elle va être isolée et ils ne veulent même pas que j'aille la voir, mais, bien sûr, je dois le faire... Ils disent que c'est une sorte de maladie qui jamais ne guérit ni ne tue –elle est forte physiquement. Si je pouvais seulement être avec elle, je pense que cela pourrait aider à certains moments comme cela, mais, comme dit Robert, le docteur de l'hôpital est très bien et s'intéresse énormément à son cas et aux façons bizarres de White, et que c'est la première fois, depuis toutes ces années, où elle est hors de chez lui et échappe à son emprise. Ce qui nous laisse quelque espoir qu'elle puisse au moins se libérer de sa domination. Le docteur dit que cette phase dure de trois semaines à quatre mois et que la phase suivante de réaction et de dépression dure un temps indéfini en termes d'années -mais je n'abandonne jamais et ne cherche aucun refuge par ailleurs. Sans l'année dernière à Ommen, je t'assure que je n'aurais pas pu assister à ce tourbillon aussi tranquillement et calmement...

Bien entendu, je ne comprenais pas grand-chose à tout cela à l'époque; ce n'est que plus tard que je pus assembler tous ces morceaux de conversation d'adultes. Une grande partie de mon plaisir quand j'étais enfant consistait à écouter les conversations d'adultes. Nous semblions être entourés de gens qui avaient des problèmes intenses et souvent intéressants et, très tôt, je découvris que si je me transformais en petite souris, restant bien tranquille dans mon coin et n'interrompant jamais les gens, comme on m'engageait souvent à le faire, on oubliait ma présence. J'ai ainsi souvent surpris des conversations allant bien au-delà de ce que j'étais censée entendre.



*55. Krishna avec Robert Logan à Sarobia en 1937*



*56. Raja, Radha et Rosalind à Sarobia en 1937*



*57. Sara Logan, Rosalind et Radha à Sarobia en 1937*

A la fin de cet été-là, Krinsh, mes parents et moi nous préparâmes à traverser le pays dans notre nouvelle Lincoln Zephyr, qu'ils avaient achetée au prix usine pour seulement 900 dollars. Elle était vert argent avec deux portes, une large banquette avant pour les trois adultes et un petit siège arrière pour moi.

Sara nous donna un panier de pique-nique avec de la vaisselle en plastique rouge et blanc et des couverts assortis, le tout d'une telle qualité que je les ai encore. Les motels commençaient juste à pousser comme des champignons dans le pays, pas le type luxueux d'aujourd'hui, mais des bungalows chichement meublés. Nous pique-niquions toujours sur la route pour déjeuner. C'était encore la Dépression, nous avions souvent la visite d'un chemineau de passage à qui ma mère offrait au moins un œuf dur, cuit sur un réchaud de camping au motel avant de se mettre en route chaque matin.

Je ne peux imaginer comment nous avons tous réussi à survivre à ce voyage, enfermés pendant des semaines dans une voiture avec un siège et demi. Je n'en garde pas de souvenirs heureux ni ne me rappelle de « scènes » particulières. C'était quelque chose d'inhabituel pour eux tous. Ils ne faisaient jamais de longs trajets pour le plaisir et peut-être arrivèrent-ils à faire de ce voyage quelque chose de finalement assez agréable en s'efforçant de se conduire aussi bien que possible les uns avec les autres. Ce fut la première fois que je pris vraiment conscience qu'en l'absence de gens autour d'eux, les avoir tous les trois ensemble d'un coup, c'était trop. C'était beaucoup plus agréable quand ils étaient seulement deux.

Krinsh écrivit un rapport complet à Mr Robbie sur le voyage peu après notre retour à Ojai, donnant tous les détails techniques sur la voiture, les consommations de carburant, les puissances d'accélération dans les montagnes, et le fait qu'il la lava chaque jour que dura la traversée du pays. Il était en extase devant cette voiture. Quand c'était son tour de conduire, il s'élançait à une vitesse effrayante. Une fois, naturellement, que le moteur avait été parfaitement rodé selon un planning de son cru.

Krinsh était fier d'avoir appris à conduire avec le chauffeur de Miss Dodge et de Lady De La Warr dans leur Rolls Royce. En ces années-là, la société Rolls Royce fournissait un chauffeur spécialement formé en même temps que l'automobile. Krinsh apprit une façon de conduire supposée épargner les freins en s'arrêtant toujours doucement, ne jamais garder le pied enfoncé sur l'embrayage, varier la vitesse du moteur toutes les dix minutes et, surtout, « faire attention à l'autre fou. » Cela semble raisonnable quand on roule aux vitesses modérées qui s'imposent sur les routes de campagne anglaises, mais cela présuppose aussi une vitesse limite dont Krinsh se fichait superbement. Certaines personnes qui ont pris le risque de monter en voiture avec lui doivent s'estimer heureuses de s'en être sorties saines et sauves. Ma mère, d'un autre côté, était fière de conduire des voitures depuis l'âge de 12 ans, et un bateau à moteur encore avant cela. Son grand-père fut le premier à Buffalo à posséder une automobile. C'est Rosalind qui apprit à conduire à Raja, lequel eut la malchance, lors d'une de ses premières leçons en Grande-Bretagne, d'emboutir l'arrière de la voiture d'un Ecossais et de provoquer la chute de son réservoir. Krinsh et ma mère se sont souvent montrés assez méprisants dans leurs critiques sur la façon de conduire de mon père. Même si celui-ci avait moins d'accidents réels et d'accidents évités de justesse que Krinsh. Il y avait aussi que ma mère et moi souffrions du mal de la route, et qu'il était essentiel pour nous que le conducteur réduise la courbe des virages en les coupant, cela sans accélérer ni décélérer. Krinsh y arrivait assez bien, tandis que mon père avait tendance à procéder par à-coups, à stopper abruptement et à tourner sec en faisant crisser ses pneus. Tout cela ne donna pas un voyage de 3 000 miles [4 830 km] totalement harmonieux.

Le spectacle que je trouvais le plus impressionnant fut les Carlsbad Caverns [grottes de Carlsbad]. Mr Robbie m'ayant lu Tom Sawyer et Huckleberry Finn cet été-là, les grottes me parurent particulièrement pittoresques. Krinsh, lui, ne fut pas le moins du monde impressionné, et il écrivit à Mr Robbie qu'il préférerait de loin Boulder Dam [le barrage Boulder ou Hoover]. Peut-être, comme Krinsh le suggéra lui-même, étaient-ils tous fatigués le jour de notre visite des grottes de Carlsbad, car cela ne



lui ressemblait pas de placer les travaux de l'homme au-dessus des oeuvres de la nature. Peut-être fut-il également impressionné par le fait que, au barrage, un garde astucieux sembla deviner la présence d'un important personnage parmi nous et, sans probablement savoir qui était Krinsh exactement, nous fit l'honneur exclusif d'une visite guidée privée. Pour une raison que j'ai oubliée depuis longtemps, nous fîmes complètement l'impasse sur le Grand Canyon qu'ils avaient bien sûr tous vu avant ma naissance.

Mr Robbie prit la peine de m'écrire pendant que nous étions en route. A partir de ce moment-là, il m'écrivit chaque semaine toutes les fois que nous fûmes séparés.

21 octobre 1937

Miss Radha Rajagopal,  
Hotel Paso del Norte,  
El Paso, Texas

Chère Strog [le surnom de Mr Robbie pour moi d'après ma mauvaise prononciation de grenouille (frog)]

Je me demande comment vole le Zeppelin et si tu as entendu des grenouilles sur le bord de la route disant « Brek-ek-ek co-ax co-ax » ?

Vous nous avez tous beaucoup manqué, même Pack Wack [son gros chat] a demandé où son amie Scroggy a disparu, et le vent dit que ça ne vaut guère la peine de souffler sur Sarobia quand il n'y a pas d'oiseaux badminton à faire voler.

Je joins des cartes pour Krinsh et Papa.

Beaucoup d'amour de la part de,

MR ROBBIE

Nous avons été invités par Frieda Lawrence à Taos, au Nouveau Mexique. Frieda avait été à Arya Vihara l'année précédente et écrivit à Rosalind juste avant notre départ de Sarobia.

Kiowa Ranch, San Cristobal, N.M. 12 octobre 1937

Chère Rosalind,

Nous attendons votre venue, venez dès que vous pouvez à cause du temps. Vous savez que nous vivons en altitude et vous pourriez trouver de la neige. Dites-moi si vous désirez rencontrer des gens ou plutôt vous reposer. —il a fait tellement beau ici, les montagnes sont superbes, avec des trembles virant au jaune et le chêne rouge et de sombres sapins.

Aussi nous vous attendons pour le 26 environ. Je n'oublierai pas que vous êtes végétariens.

Avec mes plus amicales pensées.

FRIEDA L

(et de la part de mon Angelino)

Quiconque connaît l'histoire de Frieda reconnaîtra, bien sûr, Angelino, qui était son amant à l'époque et deviendrait son mari plus tard; D.H. Lawrence était mort sept ans plus tôt.

J'étais ravie de me retrouver dans une maison particulière après des semaines passées dans des chambres de motels étriquées, à manger de la nourriture cuite sur un réchaud de camping. On nous donna un cottage d'invités et nous pouvions faire nos propres petits déjeuners, tandis que nous prenions les autres repas avec Frieda. Elle était grassouillette, rousse et très chaleureuse envers nous tous, et je me sentis à l'aise parmi toutes sortes d'animaux, y compris un petit cochon qui allait et venait en liberté à l'intérieur de la maison. Je me dirigeai sans tarder vers l'étable où je trouvai Angelino trayant la vache. C'était un gros type au rire facile, trop facile. Il me déplut dès l'abord, une réaction inhabituelle chez moi. Je fus incapable de comprendre ses remarques au moment où il pencha la tête contre le ventre de la vache et tira d'un coup sur les pis, ni ne peux m'en souvenir, mais je me sentis mal à l'aise et fit retraite en silence dans ma famille.

Dans une lettre à une amie en Europe, Maria Huxley décrivit à merveille la maison de Frieda et Taos. Les Huxley, dont nous n'avions pas encore fait connaissance —ce qui devait se faire peu après notre retour en Californie—, avaient quitté l'endroit un mois avant notre arrivée.

Cet endroit, je veux dire Taos, 20 miles [32 km] plus loin et où nous n'allons jamais, est un nid à scandales et à querelles. Frieda a été, et est encore si affectueuse, généreuse et chaleureuse que je tiens à ce que rien ne lui revienne aux oreilles qui puisse être mal interprété.... Les



bagarres entre elle et Mabel Luhan qui voulait voler les cendres de Lawrence que Frieda a placées dans une petite chapelle enfantine qu'elle a construite ici... Le désert... commence à 4 miles [6,5 km] de l'endroit où nous nous trouvons... rose sur le sol stérile, gris avec les broussailles de sauges, vert éclatant dans les oasis irriguées et les noires crevasses correspondant aux berges mouvantes du Rio Grande...

La vie de Frieda est extraordinaire. Elle vit d'une façon si primitive qu'on peut à peine le comprendre. Angelino lui a bâti une maison en béton... et tout plein d'images de Lawrence sont accrochées aux murs du salon. Mais le cœur de la maison se trouve à la cuisine, qui est vaste et n'a qu'un fourneau à bois qui chauffe –ou tiédit- une petite bassine d'eau et qui doit être rallumé pour chaque tasse de thé. L'insouciance confine au désordre et à la saleté, le lait qui vient... d'une jolie vache du Jersey traîne tout autour sous la forme de toutes sortes de crèmes, beurres, crèmes aigres, laits et on ne sait quoi... il y a aussi le bol du cochon et le bol du chat et le bol du chien, beaucoup de choses pour m'horrifier et me choquer, cependant, elle est propre pour l'essentiel si vous pouvez imaginer cela; peut-être parce qu'elle est blonde. Ma plus grande peur est d'être sollicitée pour les repas; il est alors admis que c'est moi qui fais la vaisselle –j'arrive avec mes gants en caoutchouc – mais le désordre est tel que s'il y a un paradis j'en mérite un bout pour chaque vaisselle que je fais. Pendant ce temps, elle s'assoit, parlant de Montaigne ou de Bouddha ou de Mabel Dodge (Luhan).

Frieda reçoit continuellement des visites à l'improviste : de vagues amis ou des étrangers tombant du ciel et qui veulent voir Mme D.H. Lawrence, et bien qu'elle s'en plaigne, elle les laisse faire. Alors ils lui apportent des gâteaux et pensent qu'ils l'ont payée pour son dérangement.

(La chapelle était encore là quand, en 1972, avec mon mari et nos enfants, je visitai le ranch, maintenant géré par l'Université du Nouveau Mexique après avoir été transformé en lieu de retraite pour écrivains. Les cendres de Lawrence sont dans une simple urne à l'intérieur. A l'extérieur, Frieda repose sous une plaque de marbre gravée à ses armes avec son titre en allemand de Baroness von Richthofen.)

Comme Maria dont ils partageaient pleinement l'extrême délicatesse, les deux brahmanes auraient été horrifiés par la manière dont Frieda tenait sa

maison s'ils y avaient été exposés à leur tour. Heureusement, Rosalind était experte en la matière et arrivait toujours, fût-ce au prix d'un manque de tact, à imposer le standard de propreté qu'ils attendaient.

Cet automne (1937), peu après notre retour en Californie, nous fîmes la connaissance d'Aldous et Maria Huxley, qui louaient un petit appartement près de la maison de ma grand-mère rue Gower.

Comme Sara, Maria s'intéressa à Rosalind et l'aima immédiatement pour elle-même indépendamment de ses relations avec Krishna et Raja. Elle savait parfaitement combien c'était compliqué de vivre avec un « grand homme ». Elle admira les dons et l'esprit pratique de Rosalind et très vite les deux femmes mirent leurs compétences respectives en commun.

En dépit de son intimité avec Sara, Rosalind ne lui confia pas ce qui comptait le plus pour elle –sa relation avec Krishna. Rétrospectivement, il est difficile de croire que Sara, quelqu'un de profond et cependant avertie des réalités de la vie, ne se soit pas rendu compte de ce qui se passait. Mais peut-être le vit-elle et était-elle simplement trop délicate pour faire intrusion dans une zone de la vie de Rosalind où elle n'avait pas été invitée.

Sara ne manqua jamais de prendre le temps d'écrire à Rosalind et de rester étroitement en contact avec elle. Parfois, elle lui écrivait chaque jour. Voici la lettre qu'elle lui envoya le 11 janvier 1938, quelques mois après notre voyage à travers l'Amérique. Elle avait d'évidence été témoin d'un certain nombre d'incidents pendant qu'ils étaient encore à Sarobia.

J'ai beaucoup réfléchi à vos problèmes tels qu'ils sont ou imagine qu'ils sont; personnellement, je pense que nous ne pouvons faire autrement qu'accepter les gens tels qu'ils sont; et les laisser être eux-mêmes et –peu importe notre degré d'intimité avec eux, leur permettre de trouver avec d'autres ce que nous ne pouvons pas leur donner nous-mêmes. Tous les hommes ont besoin d'être choyés et gâtés par quelqu'un, et absolument besoin d'avoir une bonne opinion d'eux-mêmes. Plus un homme doutera de sa capacité à rester seul, plus il prétendra le contraire [...]

J'espère que Raja aura sa propre voiture et pourra se promener avec quelqu'un qui trouvera que sa façon de conduire est parfaite, ainsi que tout ce qu'il fait d'autre. Cela l'aidera beaucoup. Pas de doute que se marier est aussi stupide que rester célibataire.

Il est possible que les réflexions de Sara sur le mariage lui aient été inspirées par autre chose que ce à quoi elle avait assisté durant les quelques semaines où nous sommes tous restés à Sarobia après avoir acheté la Zephyr, mais il est également certain que l'attitude critique de Rosalind et de Krishna en ce qui concernait la conduite automobile de Raja n'ont pu lui échapper et qu'elle s'est rendu compte que le mariage de Rosalind et Raja connaissait des difficultés. Sara et Robert avaient tous deux eu des aventures au cours de leur vie maritale, mais sans que cela détruise ce côté de leur relation que tous deux valorisaient par-dessus tout –leur camaraderie, et cet amour basé sur un profond respect mutuel. Elle aurait compris une aventure dans un autre mariage à condition qu'elle fût basée sur une compréhension honnête entre les deux partenaires mariés. Elle n'aurait pas compris l'hypocrisie.

Les ennuis de Sara avec Deborah continuèrent. Elle avait ramené sa fille à la maison à Sarobia après dix-huit ans de séparation. La santé de Deborah s'améliora remarquablement sous les soins maternels; toutefois, le dommage subi avait été trop grave et était irréparable. Dans ses fréquentes lettres à Rosalind, Sara exprimait ses moments de détresse ainsi que ses moments plus heureux.

Dans la dernière année de sa vie, les lettres de Sara indiquent qu'elle souffrait souvent de pensées dépressives. Ce qui se passait alors dans le monde était déprimant en soi comme beaucoup de ces Américains qui voyageaient à l'étranger allaient le découvrir.

En août 1938, Sara se rendit au camp d'Ommen avec Deborah et tint un journal épistolaire de 60 pages à l'intention de Rosalind qui n'avait pu se joindre à elles.

Ce camp allait être le dernier à avoir lieu à Ommen.

L'intérêt de ce journal est de donner un vivant compte-rendu de l'effet des causeries de Krishna sur quelqu'un de sensible, se débattant avec de graves problèmes personnels et essayant d'aider cette fille dont elle avait été séparée pendant dix-huit ans. Sara n'était ni une disciple fervente ni quelqu'un de sentimental. Elle trouvait beaucoup de soutien personnel dans les paroles de Krishna et reconnaissait que ce que Krishna donnait à son auditoire allait souvent au-delà des mots. Il transmettait une énergie formidable qui éveillait en certains la capacité intérieure d'affronter les profondeurs de leur être. Tout le monde n'était pas sensible à cette force, cependant. Il en était qui la sentaient mais la détournèrent ensuite sur Krishna, en la transformant en adulation, au lieu de l'appliquer à eux-mêmes. D'autres encore se plaignaient qu'il n'offrait ni méthode ni

orientation, et les laissait se débrouiller tout seuls. « Ceux-là, disait Krishna, ratent complètement ce dont il s'agit. » Il semblait avoir touché une corde sensible déjà bien accordée en Sara. Elle écoutait à sa propre manière indépendante.

Pendant qu'elle était à Ommen, Sara apprit de Krishna qu'il se pouvait que Rosalind dût subir une opération. A Ojai au printemps de 1936, elle avait bien sûr remarqué la mauvaise condition de santé de Rosalind. Elle n'en connaissait pas la cause, mais Krishna, qui était parfaitement au courant, a très bien pu se demander, ici à Ommen, deux ans plus tard, si Rosalind n'était pas de nouveau tombée enceinte ou n'avait pas été victime d'une autre fausse couche. « K. est venu nous voir. Ai senti qu'il y avait quelque chose dont il voulait nous parler – l'ai senti inquiet à propos de Rosalind mais ne lui ai rien demandé à son sujet... »

A la fin du camp, Sara exprima le désir d'aller rejoindre Rosalind au cas où celle-ci devait être opérée.

Le 22 août 1938

Chère Rosie,

... Rajagopal n'a dit que tu envisageais de te faire opérer de l'appendicite ou de quelque chose d'autre et il t'a écrit pour te demander s'il t'était possible d'attendre son arrivée à L.A... voudras-tu vraiment me dire, chère Rosie, si, de quelque façon ou en quelque lieu que ce soit, Deborah et moi pourrions t'aider ou être avec toi pour te permettre de prendre un vrai repos et pour nous occuper un petit peu de toi, afin que tu puisses prendre des forces avant l'opération. Nous savons que tu apprécies notre compagnie à toutes deux. Ce n'est pas la question. La question est de savoir si nous pouvons être utiles avant ou après que Raja arrive. Notre idée est que nous pourrions t'aider avec Raja ou ta mère. Ne voulons pas déranger ou compliquer la situation... dis-moi si je peux aider personnellement ou un petit peu financièrement.

Avec ma fidèle affection.

SARA

Quoi qu'il en soit, le problème concernant Rosalind était réglé au retour de Raja et il ne fut plus question d'opération. Sara ne vint pas en Californie cet automne-là. Le 13 octobre 1938, de Sarobia, elle écrivit sa dernière lettre à Rosalind. Elle mourut six semaines plus tard. Rosalind sentit qu'elle

n'avait pas pleinement apprécié ses liens d'amitié avec Sara de son vivant. Elle ne s'attendait pas à ce que cette perte lui causât un tel choc. Elles avaient partagé tellement de manières de voir et tellement de centres d'intérêt : bâtir, puzzles, échecs, peinture. Ce fut seulement quand Sara fut partie que Rosalind réalisa quel immense soutien elle avait été pour elle.

A partir de là, une correspondance s'établit entre Rosalind et Robert, très régulière de la part de ce dernier et pas tellement de la part de Rosalind, qui se considéra toujours elle-même comme une piètre épistolière.

8 décembre 1938

Rosalind chérie,

Ta lettre très chère et pleine de compréhension m'a touché très profondément. Je sais combien, de tout ton cœur, tu aimais Sara.

Je me suis aussi posé la question, comme toi : aurait-elle pu s'en tirer ? Elle s'en était déjà tirée plusieurs fois, déjà, mais son cœur était affaibli et il a lâché.

Je suis certain que, bien qu'elle ait lutté vaillamment jusqu'à la fin, son ego avait réellement décidé de partir, pensant qu'avec le retour de Deborah, elle avait remboursé une dette karmique et était libre de s'échapper dans un monde plus vaste et plus vrai et de se libérer des fastidieuses et encombrantes limites de son corps.

Deborah a été parfaite et s'est conduite magnifiquement au cours de cette épreuve et des obsèques, mais je suis vraiment désolé de vous apprendre une mauvaise nouvelle : la tension était finalement trop grande, elle s'est effondrée et elle est dans un hôpital tout proche après avoir essayé de se tuer.

Fidèlement.

ROBERT

Moi aussi je ressentis profondément la perte de Sara. Après qu'elle fut partie, Mr Robbie ne me sembla plus aussi impressionnant et redoutable que dans le passé. Il était la seule personne que je connaissais qui aimait les bandes dessinées du dimanche et, quand il était à Ojai, j'allais à Saro Vihara juste après le petit déjeuner les dimanches matins y passer une heure ou deux plongée dans deux séries de comics. Elles n'étaient pas disponibles à Arya Vihara; par économie, en effet, nous n'achetions absolument aucun journal. De toute façon, les comics n'avaient pas bien vus, mais Mr Robbie ne vendit jamais la mèche. C'était un intellectuel, mais cela ne l'empêchait

pas, à mon avis, de considérer que les bandes dessinées constituaient un secteur important de la culture américaine comme les émissions radiophoniques « Hopalong Cassidy », le « Lone Ranger » et « Charlie McCarthy ».

S'il était sévère avec moi sur le chapitre des mauvais traitements infligés aux animaux, il pouvait faire preuve d'une égale sévérité avec ma mère quand elle prononçait mal un mot, ou mangeait des cacahuètes dans la voiture, ou entonnait une chanson comme « Mama's little baby likes shortnin', shortnin' », qu'il ne pouvait plus se sortir de la tête après.

Mais il pouvait écrire des lettres qui allaient droit au cœur d'un enfant, la plupart du temps à propos de ses animaux ou des nôtres. Une fois que Sara fut partie, il se retira de plus en plus dans ce monde des animaux et il faisait bon accueil à ceux qui pouvaient le partager avec lui. Il demeura activement engagé dans la Société Anti-vivisection, divers groupes des droits de l'homme et de protection des animaux, et continua de s'occuper de nombreuses personnes auxquelles il ne tournait jamais le dos quand elles étaient dans le besoin.

En automne, peu après la mort de Sara, Blanche Matthias nous avait invités à un dîner qu'elle donnait au Town House Hotel de Los Angeles pour le célèbre danseur indien Uday Shankar. Le dîner suivit le spectacle, et le dessert, un palais sculpté avec des glaces exotiques de différents parfums, fit malheureusement sur moi une bien plus grande impression que le danseur, même si la crème à la glace ne décongela jamais assez pour que nous puissions la déguster.

Quelques semaines après cette soirée mémorable, Rosalind écrivit :

12 décembre 1938

Chère Blanche,

C'était si agréable de recevoir votre lettre et merci aussi pour la lettre jointe de Shankar.

Cela a été un grand choc d'apprendre le décès de Mrs Logan de la bouche de Mr Logan. Vous savez combien nous nous aimions et sa disparition me laisse avec une sensation de grand vide. Je n'étais pas consciente de la profondeur de mes sentiments pour elle et pas préparée à ce que quelque chose comme cela lui arrive...

La prochaine fois que je vous vois, je tiens absolument à discuter avec vous à propos de Radha que je voudrais envoyer à la nouvelle école

de Shankar. Raja n'est jamais très emballé à l'idée que j'emmène Radha vivre en Inde; il juge le climat là-bas trop mauvais; mais moi, j'y tiens vraiment beaucoup.

Cette lettre est caractéristique de ma mère qui, en une phrase, pouvait passer du chagrin à la joie de vivre. Cependant, sa douleur était réelle et intense. Je l'ai souvent vu sur son visage, dans ses yeux bleus et innocents remplis de larmes silencieuses, elle se mordait la lèvre et détournait son regard vers la fenêtre donnant sur l'extérieur. Puis cela passait –l'éclat revenait. Mon père attribuait ce caractère changeant au fait qu'elle était gémeaux –une explication qu'elle n'aimait pas.

Raja avait perdu depuis longtemps tout désir de vivre en Inde; il y retournait seulement parce qu'il devait y accompagner Krishna et pour voir sa mère. A cette époque, il était par ailleurs pessimiste quant à l'avenir du monde et jugeait plus raisonnable pour nous tous de rester à Ojai.

Mais Rosalind voulait bouger et faire des choses. Elle avait manqué les deux derniers camps d'été à Ommen. Et la mort de Sara avait laissé un grand vide dans sa vie. Mon père n'était pas au courant de la routine de nos vies, ou s'en fichait, et nous le voyions tout au plus au dîner. Parfois, cependant, il prenait conscience d'un certain mécontentement et faisait l'effort de se conduire davantage en compagnon –allant même alors jusqu'à se promener avec nous. Il y avait une pente raide derrière Arya Vihara appelé les Pics Jumeaux. Un jour, mes parents et moi fîmes la promenade des 4 miles [6,5 km] jusqu'au sommet. De telles occasions de camaraderie avec mon père étaient assez rares pour que je me les rappelle toutes distinctement.

Le 20 juin 1939, Mr Robbie nous causa un autre choc. Par coïncidence, la lettre fut écrite le jour de l'anniversaire de ma mère.

Très Chère Rozzie,

Deborah a été enterrée aujourd'hui. Elle a échappé à la surveillance des infirmières et s'est pendue dimanche soir, juste à un moment où les médecins se sentaient vraiment sur la bonne voie avec elle.

Les quelques dernières fois où je l'ai vue, elle semblait si complètement normale et si claire dans sa tête que j'ai commencé à penser qu'elle pourrait arriver à se débarrasser de son obsession d'auto destruction et revenir à Sarobia... Mais je n'ai jamais vraiment compté sur sa guérison, sachant que les dégâts avaient été faits il y a des années et que la mort de Sara a seulement provoqué une attaque

aiguë.

En réalité, la tragédie s'est produite il y a vingt ans quand elle est tombée entre les griffes du Docteur White et il vaut mieux qu'elle soit partie que d'avoir à passer sa vie enfermée et sous un nuage de dépression et de peur.

Robert avait toujours affirmé ne pas aimer les bébés ou les très petits enfants, mais après deux deuils aussi terribles en un an, qu'il supporta avec stoïcisme, extérieurement, il nous adopta, ma mère et moi, en nous considérant comme sa plus proche famille.

J'aimerais beaucoup avoir une photo de toi et une photo de Radha ou une de vous deux si vous n'en avez pas de séparées. Si tu n'en as pas de Radha, tu devrais en faire une avant qu'elle commence à monter en graine et devienne empotée...

Vous me manquez vraiment beaucoup toutes les deux car vous êtes toutes les deux proches de mon cœur.

Affectueusement,

ROBERT

A cause de la guerre en Europe, les Berkeley ne purent pas faire leur voyage annuel à Santa Barbara et, en 1939, Molly nous avait accordé la jouissance de son « petit cottage » pour une durée plus ou moins indéterminée. Il était rare que mon père vînt nous voir. Cet été-là, il alla tout seul en Europe, laissant ma mère et Krinsh profiter de l'offre de Molly. La maison de Molly était un château à mes yeux. Je me délectai du papier peint argent dans la chambre principale et de la baignoire encastrée dans le sol de marbre noir. Il y avait des logements pour les serviteurs, et de jolies pelouses agrémentées de parterres et un jardinier italien. Le déjeuner de ce dernier me fascinait : il consistait en un œuf cru percé à ses deux bouts, sucé hors de sa coquille et ingurgité en l'accompagnant d'une boisson gazeuse à base d'extraits végétaux faite maison.

Au début, Rosalind avait été épouvantée par la taille de la maison et avait décidé de décliner l'offre de Molly, mais Maria Huxley aima son design très italien et sa situation; elle persuada Rosalind d'accepter et lui montra comment fermer beaucoup de pièces et en réduire l'entretien par voie de conséquence.

Mr Robbie, à qui même les événements tragiques qu'il venait de



traverser n'avaient pas fait perdre sa délicatesse, écrivit :

29 août 1939

Très Chère Rozzie,

Je suis si heureux que toi et Krinsh viviez à la dure dans la bicoque de Lady Berkeley. J'adorerais être là avec vous. Je me demande si tu pourrais me faire parvenir les négatifs de trois des instantanés que tu m'as envoyés de façon à me permettre d'en faire des agrandissements.

Une des photos te montre assise sur la balustrade avec vraiment l'air d'une jeune collégienne rêvant de Clark Gable.

La deuxième est de Radha et Krinsh... et la troisième de Radha, toi et Beato...



*58. Radha et Krishna dans la villa de Lady Berkeley, Santa Barbara, 1939*



*59. ... et avec Maria Huxley*



*60. ... et avec Raja*

Nous reçûmes beaucoup de visites, dont celles de Jinarajadasa et des Huxley, qui vinrent assez souvent et amenèrent parfois leur ami Bertrand Russell. Russell passait cette année à Santa Barbara, ayant, comme Aldous Huxley et Christopher Isherwood, décidé que l'Angleterre n'était pas un endroit propice pour des pacifistes à ce moment-là. Parmi nous, il trouva au moins des esprits proches du sien, chacun ayant cependant sa propre approche.

A Santa Barbara, Rosalind découvrit qu'elle était enceinte pour la troisième fois, et envisagea alors, non sans imprudence et non sans une

certaine dose d'inconscience, d'avoir cet enfant. Elle adorait les enfants et avait toujours voulu en avoir davantage. La menace de cancer n'était pas revenue et elle avait plus ou moins tout oublié à ce sujet. Agée de 36 ans, elle réalisait néanmoins que les risques d'une grossesse étaient encore plus grands qu'avant; en parler à Krishna, c'était aussi, en partie, le tester. Il lui fit certainement comprendre que ce n'était pas une très bonne idée pour eux, à son avis, d'avoir ce bébé. Il n'alla pas jusqu'à lui dire, littéralement, qu'elle devait avorter une fois de plus, mais il n'avait pas besoin de mots pour faire comprendre ce qu'il désirait, et de nouveau, elle prit le bus seule, lui toujours plein de sollicitude et d'amour et aux petits soins pour elle à son retour.

UN JARDIN DE PAIX DANS UN MONDE EN  
GUERRE

Krinsh était de loin la personne à qui c'était le plus drôle de jouer des tours. Les limettiers dans le verger donnaient des fruits dont le jus acide avait exactement l'apparence du jus d'orange. Chaque fois que j'en servais à Krinsh au petit déjeuner, il jouait merveilleusement la surprise. Mettre des grenouilles dans son lit remportait le même succès. La rangée d'acacias menant de Arya Vihara à Pine Cottage faisait partie d'un itinéraire que Krinsh suivait à intervalles réguliers dans la journée. Comme il était homme d'habitudes, il était facile pour moi et mon cousin David de savoir exactement quand nous cacher dans un arbre avec un petit seau d'eau, prêts à le lui déverser sur la tête. Il ne nous a jamais grondés de lui infliger ce traitement vraiment désagréable, et il ne manquait jamais de réagir juste comme nous l'espérions : feignant parfois de savoir exactement où nous étions, tenant son grand chapeau de paille sur sa tête et courant – en ayant exprès deviné de travers.

C'était largement grâce à ma mère si l'excentricité de notre famille ne me causait pas le moindre embarras. Elle avait une façon de s'y prendre qui faisait que tout se passait finalement au mieux, du moins en ce qui me concernait. Quand je mentionnai un jour que tous mes amis avaient des dindes à Thanksgiving et pourquoi pas nous, elle arriva un jour à la maison avec une paire de bébés dindes. Il ne me vint pas à l'esprit sur le moment que ce n'était pas la façon habituelle de servir de la dinde et je devais mettre très longtemps à le comprendre. Il se trouva, pur hasard, qu'un des poussins était mâle et l'autre femelle, et quand le temps fut venu, Mme Dinde s'attela à ces tâches d'une importance vitale digne de tous les efforts : pondre, puis couver, c'est-à-dire rester assise de longs moments sur des fournées d'œufs; même le dindon devint malade d'angoisse au spectacle de cette obsession. Finalement il se tourna vers moi pour être réconforté. L'énorme oiseau, qui pesait autant que moi, sautait sur mes genoux et posait son étrange tête caronculée sur mon épaule. En fait, il s'attacha à moi avec une telle loyauté qu'il dormait sur la rambarde en haut de l'escalier extérieur près de ma chambre, et personne n'osait monter sans sa permission.



*61. Dinde, dindonneaux et dindon avec Radha, son cousin David  
Weidemann et Krishna à Arya Vihara, ca 1939*

Tout cela -parents et descendants parvenus à leur taille adulte- aboutit à la longue à une troupe d'une quarantaine de dindes et de dindons qui se joignaient à nous, au grand complet, dans nos promenades de l'après midi vers la Thacher School; pas de chance pour les quelques voitures qui voulaient emprunter cette route à ce moment-là. Il y eut de fortes pluies cet hiver-là et, au cours de la tempête, le pont en bas de la route fut balayé, et l'autre pont, plus haut, se trouva sur le point de subir le même sort. Si cela arrivait, nous étions coupés du village. Grande fut l'inquiétude parmi les adultes; les dindes et moi les rejoignons près du pont pour contempler les flots se déchaînant contre les blocs de pierre et menaçant de saper les piliers du pont. Les gros volatiles inclinaient leur tête et jetaient des coups d'œil stupéfaits sur la berge.

Mes amis venaient voir mes dindes dont le passe-temps favori était de faire du toboggan sur l'arrière de la Lincoln Zephyr que ses designers avaient modelé en pente lisse du pavillon au pare-choc. Cela ennuyait-il Krinsh qui passait régulièrement du polish sur la carrosserie de cette voiture et voyait ainsi ses soins anéantis ? Il n'en montra jamais rien. Le jour du Thanksgiving arrivé et dépassé, nos dindes couraient toujours,

heureuses, autour du jardin.

Jeune enfant, grâce à mes aînés qui prenaient des dispositions dans ce sens, j'échappai aux plus laides réalités de la vie. Un été, nous partîmes pour notre séjour habituel à Carmel. A notre retour à Ojai, toutes les jeunes dindes avaient disparu. Je sentis que c'eût été malvenu d'insister pour savoir ce qui leur était arrivé. On me dit qu'elles étaient parties parce qu'il n'y avait personne à la maison pour les surveiller. C'était Willie, bien sûr, qui s'occupait toujours de ce genre de problèmes, épargnant généralement aux autres les détails de ce qu'il avait fait pour les régler; cependant, je l'avais entendu rouspéter à l'occasion devant les plaintes de Mr Robbie contre les pièges à gophers [espèces d'écureuils américains creuseurs de tunnels]. « Vous ne pouvez avoir les deux, si vous voulez un beau verger, vous devez vous débarrasser des nuisibles. » Peu après cela, des coyotes s'enfuirent avec Mme Dinde et mon dindon. Ce fut mon deuxième deuil après Sara, et comme tous les enfants doivent le faire en temps voulu, je commençai à apprendre que la souffrance fait inévitablement partie de la vie.

Heureusement, deux oisons suivirent rapidement la disparition des dindes et se transformèrent en grandissant en deux énormes oies. Des œufs commencèrent à nous échoir, heureusement de chacune des deux oies, ce qui nous évita de nous retrouver avec un troupeau de volailles. Les œufs firent de délicieuses omelettes et les oies semblèrent heureuses de ne pas devoir passer leur temps assises dessus. A la place, elles devinrent de redoutables gardiennes et attaquaient tous ceux qu'elles n'aimaient pas, leur idée d'ami ou d'ennemi ne nous ayant jamais semblé très claire. Elles détestaient particulièrement les dames en chaussettes; je suis sûre qu'il y en eut parmi ces dernières qui pensèrent que le fait d'être les victimes d'oies aussi scandaleusement méprisantes, et en même temps si proches de Krinsh, signifiaient qu'elles étaient en train d'échouer dans leur avancement spirituel.

La santé de ma grand-mère Sophia se détériora courant 1939 et Rosalind fit de fréquents voyages à Hollywood pour aider Erma à en prendre soin. Krinsh devint alors mon gardien et mon camarade de jeux, veillant à ce que je mange comme il faut, m'habille d'une manière soignée pour l'école, et me conduise de façon responsable avec les animaux. Grâce à sa fidèle protection, je me sentais complètement en sécurité avec lui, mais David et moi abusâmes souvent de son indulgence.

Très Chère maman,

L'autre jour, Krinsh et Davit et moi avons fait une petite promenade et trouvé un serpent mort sur la route. Nous voulions le rapporter à la maison. Mais nous ne voulions pas porter cette chose puante pendant tout le trajet, aussi Krinsh a dit qu'il le ferait et quand nous avons été à la maison nous avons mis le serpent dans le garage et quand Grace est venue apporter le journal, elle a vu le serpent. Alors elle s'est mise à hurler car elle pensait qu'il était vivant...

Nul doute que ce fut de nouveau Willie qui dut se débarrasser de ce truc nauséabond.

Mais quand il s'agissait de penser, Krinsh était une autre personne. Le Krinsh gentil et facile à vivre disparaissait et, posais-je une question ou disais-je quelque chose qu'il jugeait stupide, il se montrait alors aussi féroce et acharné avec moi qu'avec ses interlocuteurs dans les groupes de discussion du dimanche à Oak Grove ou à Arya Vihara. Je prenais bien garde de ne pas réveiller ce côté de sa personnalité car je le trouvais très pénible et je ressentais une pitié pleine de tendresse pour ces pauvres gens qui, imprudemment, par leurs stupides questions, s'exposaient d'eux-mêmes à son mépris et à son impatience. Son air peiné et froissé aurait dû suffire pour réprimer toute curiosité chez les plus déterminés chercheurs de vérité, mais ils essayaient encore et encore. « Qu'en est-il de la vie après la mort, de la réincarnation, doit-on croire ou ne pas croire en une réalité ultime ? » Imaginez si j'allais lui demander s'il croyait aux fées comme le faisait notre cuisinière Finlandaise !

« C'est comme les trois aveugles et l'éléphant, » disait-il. « Celui qui touche la trompe prétend que c'est un arbre, celui qui touche la queue prétend que c'est une corde. »

Je ne me rappelle pas ce que disait le troisième, mais je compris, et je n'osai jamais poser la question suivante dans ma tête –croyait-il au Père Noël ? Avec le temps, en grandissant, je réalisai que, en matière de croyance, la véritable question n'était pas *quoi*, mais *pourquoi* : pourquoi nous voulions croire telle ou telle chose révélait notre propre psychologie. Il était important d'observer et d'expérimenter; de nous-mêmes aussi bien que du monde autour de nous, sans étiqueter ni juger. Krinsh ne nourrissait pas non plus la moindre considération pour des accumulations de faits ou de connaissances, et n'eusse-je subi que son influence, j'aurais considéré l'éducation comme une colossale perte de temps.

Pour le meilleur ou pour le pire, d'autres influences se sont exercées sur moi. Mon père m'apprit à lire, à écrire et à faire de l'arithmétique et de la géométrie longtemps avant que j'aie à l'école, et je tenais beaucoup à ces moments-là. Erma venait de Hollywood presque chaque week-end et elle m'apprit à aimer les livres, l'histoire et la nature. David et moi allions marcher dans les collines de Ojai avec elle et apprenions les noms de toutes les sauges, herbes et formations rocheuses. Elle avait une belle voix chantante; petite fille, je lui demandais toujours de chanter pour m'endormir. Erma disait d'elle-même qu'elle était une observatrice. Elle ne cherchait jamais à occuper le centre de la scène et se contentait d'observer ce qui se passait autour d'elle sans critiquer. Je n'ai jamais rencontré personne d'un commerce aussi joyeux. Capable de discussions philosophiques profondes, elle faisait également preuve d'un délicieux sens de l'humour. Krinsh l'appelait Sister Erma, une aimable familiarité qu'elle appréciait. Elle différait toujours dans ses vues politiques du reste de mes aînés; plus conservatrice, elle leur opposait des arguments convaincants et tenait tête même à Krinsh, car elle s'y connaissait en histoire, matière qu'elle avait enseignée elle-même. Erma, comme Sara, était l'une de ces rares femmes qui deviennent de plus en plus belles en vieillissant.

Et puis, il y avait les Huxley. Aldous et Maria venaient souvent à Ojai. Même si Aldous était aveugle d'un œil et voyait très peu de l'autre, l'intensité de son intérêt faisait qu'il donnait l'impression d'avoir une vue plus aiguisée et pénétrante que nous avec notre vision parfaite. Sa science était sans arrogance et il prenait un plaisir enfantin –comme Krinsh– à s'accroupir dans l'herbe avec moi et à jouer avec les oies –qu'il nomma Toddleiums et Susielums, noms vite réduits à Toby et Susie par Mr Robbie. (On négligea le fait que Toby était une dame oie.) J'étais trop jeune pour être intimidée par Aldous. Je me souviens clairement de lui, durant ces week-ends, assis sur la pelouse du bas sous le grand pin, tapant un livre à la machine. D'abord *Jouvence* [*After Many a Summer Dies the Swan*], dont l'un des personnages, dit-il, était vaguement inspiré par ma mère, chose qu'il choisit de ne pas lui dire, ce qui ne l'empêcha pas de paraître surpris qu'elle ne se reconnût pas elle-même. Quand il lui demanda si elle avait aimé le livre, elle dit « Aldous, je suis désolée, mais je ne peux pas dire honnêtement que je l'ai aimé. » « Bon, » dit-il, « il n'était pas supposé être aimé. »





62. *Krishna et Radha avec les oies Suzie & Tobie (baptisées par Aldous Huxley), 1939*



63. *Aldous avec Toby, 1939*

Maria avait un tout petit loulou de Poméranie appelé Loulou qui allait presque partout avec elle. Elle n'était pas une vraie passionnée d'animaux, ayant la même nature extrêmement méticuleuse que mon père. Pourtant ce fut elle qui, lors d'une fête de Pâques où nous étions allés prendre le thé chez eux à Los Angeles, me fit cadeau d'un bébé chèvre. Ma mère prit ce cadeau inhabituel sans sourciller et nous emmenâmes la chèvre à Ojai; ce fut en fait mon job de lui donner le biberon, mais elle ne fut jamais mon animal favori. Aldous partageait notre amour familial pour les animaux, et lui et Maria devinrent tous deux végétariens à leur arrivée en Amérique. Ce fut un lien entre nous, comme l'amour de la nature –particulièrement chez Krinsh et Aldous-. Au cours de leurs longues promenades, ils se livraient ensemble à des observations sur leur environnement. Aldous connaissait tous les noms en latin et en anglais des fleurs, arbustes et papillons. Bien que contre les étiquettes en général, Krinsh semblait fasciné par la compétence d'Aldous. Toutes opposées que soient leurs approches de la nature, ils se plaisaient en compagnie l'un de l'autre, l'harmonie régnait entre eux. Aldous citait un philosophe Allemand qui dit une fois que la plus grande joie est de se mettre les doigts dans le nez en observant un coucher de soleil; Krinsh aurait seulement dit : regarde, ne fais aucune remarque et n'essaie pas de retenir la beauté dans ta mémoire, ou elle sera immédiatement perdue.

J'adorais aller chez les Huxley. Il arrivait toujours quelque chose d'excitant autour eux. Une fois, en compagnie de Bertrand Russell et de ses fils, d'Aldous, de Maria et de leur fils, et de diverses personnalités d'Hollywood -un groupe assez mélangé, en fait-, plus Krinsh, nous partîmes tous en promenade dans ce qui était encore alors la campagne dans l'arrière-pays –les collines de Los Angeles. Des panneaux plantés partout multipliaient les avertissements contre la cigarette et le feu; nous grimpions tous en nous glissant sous les barrières en fil de fer barbelé, à travers des propriétés privées, en faisant fi des autres panneaux d'« interdiction d'entrer ». Tout alla bien, jusqu'à ce que les Russell se missent tous à fumer; alors, là, plus d'accord, pas question, même pour Aldous au courant des dangers de notre saison sèche californienne. Mais rien ne les dissuada – jusqu'à ce qu'un shérif adjoint fit son apparition revolver au poing, prêt à arrêter tout le monde. « C'est ça, et moi, je suis Bob Hope, » dit-il quand quelqu'un tenta de lui expliquer qu'aucun d'entre nous n'était un criminel, et que « voici un écrivain célèbre, là une actrice célèbre, et là un philosophe célèbre. » Cependant, il nous laissa aller après nous avoir sermonnés pour les cigarettes.

Les dîners à Arya Vihara, même quand nous n'eûmes plus de cuisinier et

que ma mère dut tout faire elle-même, étaient formels par comparaison avec le reste de la journée. Je peux encore voir ma mère dans une robe longue de sa confection, en soie indienne, à un bout de la table, et Krinsh à l'autre bout dans une chaise à haut dossier courbe. Quand Mr Robbie ou Aldous étaient présents, elle leur abandonnait sa place, Krinsh toujours assis au bout le plus éloigné. Je ne me rappelle pas que mon père se soit jamais assis à un bout.

Chacun, même Krinsh, traitait Mr Robbie avec déférence. Il y avait quelque chose en lui, au-delà de son âge, qui inspirait cette attitude. Après dîner, nous jouions aux dés avec les beaux dés chinois à huit faces en ivoire de Mr Robbie, ou au Monopoly, ce à quoi ma mère excellait. Même Krinsh jouait à l'occasion, toujours un petit peu à contrecœur, apparemment, mais je suis sûr qu'il n'aurait pas joué s'il n'y avait pas éprouvé du plaisir, car il ne faisait jamais rien qu'il ne voulût réellement. Dans son autobiographie, Beato décrit ces soirées et combien elles pouvaient frapper certaines personnes n'appartenant pas à notre premier cercle.

Chaque fois que j'allais à Arya Vihara, mes amis à Hollywood me demandaient de bien écouter tout ce que disait Krishnamurti, pour être en mesure de le leur raconter à mon retour parmi eux. Au début, me rendant à Ojai, je m'attendais à entendre parler de sujets élevés, et fut surprise d'entendre des conversations tournant autour du jardin végétarien de Rosalind et de la vache. Je mourais d'envie de discuter de choses comme le troisième aspect du Logos, ou la venue de la 6e Race, mais les conversations portaient habituellement sur des affaires seulement humaines et les activités étaient sans prétention et ordinaires. En fait, tout le monde aimait les jeux, spécialement le Monopoly. Un soir, Rosalind, qui était un véritable requin en matière immobilière, rafla les propriétés de tout le monde et mit même Krishnamurti en faillite. J'étais assise, là, paralysée par l'ennui, quand Krishnamurti, saisissant mon regard distant, leva soudain les bras et dit « Beatrice n'a pas idée de ce dont il s'agit et ne l'aura jamais. Ne l'ennuyez plus. » Je fus énormément soulagée de me retirer de la partie qui dura encore trois heures de plus.

Il était rare que Krishnamurti se prît assez au jeu pour tenir aussi longtemps. Il aimait surtout les jeux qui ne requéraient aucune réflexion quelle qu'elle soit. Cela ne lui avait jamais rien dit de jouer aux échecs. Le plus souvent, ponctuellement à 21 heures, il partait pour son

cottage après avoir sorti et consulté soigneusement sa Patek Philippe.

Mr Robbie avait, lui aussi, une Patek Philippe, et lui et Krinsh comparaient leur montre chaque jour à la seconde près. Ils se mettaient à l'écoute du service gouvernemental de l'heure en Virginie tous les dimanches sur la radio ondes courtes de mon père. Je me demandais souvent en quoi, dans notre sorte de vie, l'heure exacte pouvait avoir tant d'importance. Je pouvais comprendre que la grande aiguille était importante pour Krinsh à cause de ses exercices de respiration yogiques, mais pas la petite. Cette parfaite ponctualité était peut-être un reste de l'éducation qu'il avait reçue de Leadbeater.

Mon éducation me semblait stricte en comparaison de celle de mes amis, mais cette sévérité s'appliquait en réalité davantage à ma conduite qu'à mes activités. Il est vrai qu'en ce temps-là, et à cet endroit-là, il y avait relativement peu d'activités susceptibles d'entraîner de sérieux ennuis. Aux yeux de mes parents, le plus grave péché était de mentir; rien, aucune autre incartade, n'était pire; il valait toujours mieux dire la vérité et en supporter les conséquences éventuelles. Ce que j'interprétais en me disant que je devais éviter de confesser certaines choses de mon plein gré quand on ne me posait pas de questions. Probablement, la plus mauvaise action (et la plus dangereuse) que David, moi et un ami commettions de temps en temps était d'aller nager dans les réservoirs situés dans les ranchs du voisinage. Ces merveilleux grands bassins d'eau verte seulement un petit peu visqueuse nichaient dans les contreforts des collines et étaient utilisés pour l'irrigation. Les bords en pente en étaient glissants et pouvaient être traîtres pour des petits pieds mouillés au moment de grimper pour sortir; le risque de noyade n'était pas du tout négligeable. Mais vraiment, qu'est-ce que cela pouvait signifier quand il faisait très chaud l'été ? J'éprouvai alors une de mes plus anciennes déceptions : je confiai à Krinsh – seulement après qu'il eut juré-craché et qu'il meure s'il trahissait notre secret- que nous avions nagé dans le réservoir, mais un à la fois seulement, de façon à ce que les deux autres pussent aider le nageur à s'en extraire en lui tendant une paire de blue-jeans pour s'agripper. Nous avons trouvé que c'était superbement raisonné et au-dessus de toute critique, au moins de sa part, lui qui paraissait toujours être de notre côté quand nous faisions des bêtises. Et même là, Krinsh parut se positionner de notre côté et ne nous fit pas la moindre remontrance. Je n'oublierai jamais ce sentiment d'être trahie qui me submergea lorsque ma mère me fit rentrer et me mit face à ma folie, admettant que Krinsh lui avait tout raconté. Alors, ma confiance en lui fut détruite; je ne me demandai pas pourquoi il avait choisi de manquer à sa parole plutôt que de se comporter en adulte en réglant lui-même cette petite

affaire de discipline. Il aurait pu facilement expliquer que la situation était bien trop dangereuse pour se permettre des cachotteries et qu'il devait s'assurer que je ne recommencerais jamais. Je suis sûre que je n'aurais pas apprécié, mais cette approche aurait préservé ma confiance en lui. Je ne devais plus jamais me fier à lui en cas de nouveau secret ou de petit problème personnel urgent survenant au cours de mon adolescence. A partir de là, j'allai vers la personne sur qui je pouvais toujours compter dans les moments difficiles –mon père.

En septembre 1939, Raja rentra d'Europe après s'être arrêté au passage à Détroit où il avait pris livraison d'un coupé sportif Cadillac. Sa nouvelle voiture ne suscita pas plus d'enthousiasme chez Krishna et Rosalind que sa façon de conduire. Krishna eut la même réaction méprisante qu'en 1924 lorsque Raja s'était présenté avec une Buick. Rosalind jugea inconvenant pour Raja de posséder une Cadillac. Comme la voiture avait été dépouillée de sa peinture par une tempête de sable lors de sa traversée du désert, Raja se laissa persuader de l'échanger contre un coupé Ford bleu.

Avant de quitter la Hollande, Raja avait désespérément pressé ses amis Hollandais d'émigrer en Amérique. Il était convaincu par ce qu'il avait vu au cours d'un petit voyage en Allemagne que sitôt rentrée la récolte qui était magnifique, Hitler se tournerait vers l'ouest et marcherait en fait sur la Hollande. Une seule famille, les Vigeveno, le crurent et, laissant tout le reste derrière eux, embarquèrent avec leurs trois enfants et leur collection d'œuvres d'art de valeur sur ce qui devait être le dernier bateau en partance pour l'Amérique. Après la guerre, Annie Vigeveno apprendrait que quarante de ses parents Allemands étaient morts dans des camps de concentration.

On me protégea de la plupart des horreurs de la guerre. Ma mère veilla à ce que je n'entende aucune des nouvelles transmises par la radio que Krishna et mon père écoutaient chaque soir. Craignant l'avenir et ses graves incertitudes, elle voulait tout faire pour que mon enfance soit normale et heureuse aussi longtemps que possible. En même temps, on m'encourageait à avoir conscience du malheur à l'échelon individuel. Il y avait plein de gens autour de nous qui avaient souffert de la guerre longtemps avant l'engagement de l'Amérique.

Un jour que nous étions à Hollywood, je fus invitée toute seule comme une grande chez les Ingelman à déjeuner. Là je rencontrai un autre invité, un gros type à l'air morose, un peintre Français nommé Guy Ignon. J'appris que c'était un réfugié de France qui avait déserté à New York, avait sauté

du bateau pour rejoindre la côte à la nage, puis était miraculeusement parvenu jusqu'à la côte ouest. John et Hilda Ingelman essayaient de l'aider à obtenir des papiers et du travail, car il crevait pratiquement de faim. Son côté ténébreux me le rendit immédiatement sympathique; ou peut-être pensai-je que c'était une tradition dans notre famille d'inviter une telle personne pour le thé à la maison, ce que je fis. Il a pu être quelque peu surpris de recevoir une invitation dans des termes aussi formels de la part d'une fillette de 9 ans, mais il se présenta bel et bien chez nous l'après-midi suivant, et mes parents le prirent en charge. Ils l'introduisirent auprès des Vigeveno qui, bien que récents immigrants eux-mêmes, avaient déjà connu une certaine réussite avec la galerie d'art qu'ils avaient ouverte dans la partie ouest de Los Angeles. Son sort changea à partir de ce moment-là, et il me regarda toujours comme sa petite mascotte. Il peignit mon portrait que ma mère acheta bien qu'elle ne l'aimât pas, car Igon m'avait peinte avec des yeux énormes contenant toute la souffrance de son propre cœur et plus encore. Il garda son air morose même après avoir épousé une ravissante jeune femme et eu un fils.

Au printemps 1940, ma grand-mère Sophia mourut. Elle venait de subir une opération à la vésicule biliaire et se remettait bien à l'hôpital quand le docteur quitta son service en oubliant de prévenir l'équipe qu'elle était mortellement allergique à certains médicaments. Quand ceux-ci lui furent administrés par inadvertance, ce fut un effondrement immédiat. Avec la permission du docteur, Rosalind la fit rentrer à Gower Street où elle et Erma la soignèrent jusqu'à sa mort quelques semaines plus tard. Durant ce temps, Aldous et Maria Huxley vinrent tous les matins s'asseoir tranquillement dans le living-room, sans demander à ce qu'on les reçoive ou qu'on leur parle, mais apportant juste leur paisible soutien. Erma décrivit cette époque dans son journal :

Nous sommes réellement en train de traverser une grande expérience, et Théosophiquement parlant, Mère doit avoir un bon karma car elle a l'air très belle dans son lent déclin, et quand viendra la fin, elle aura été sans aucun doute libérée de toute la matière plus dense et complètement délivrée comme nous aimerions tous l'être. Le Dr Norris semble très satisfait de Rosalind et moi pour la manière dont nous nous occupons d'elle, parce que nous la tenons dans un état de propreté immaculée –et nous avons fait régner une paix tranquille dans la maison, c'est presque un sanctuaire maintenant, ainsi tout est bien en

accord avec nos croyances –si nous pouvons ainsi appeler nos idées.

Ma tante Erma s'arrangeait toujours pour jongler gracieusement entre la Théosophie et Krinsh.

J'étais à l'école à Ojai au moment de la mort de ma grand-mère. Je me rappelle avoir tout à coup posé ma tête sur mon bureau en sachant qu'elle était partie. Quand ma mère vint pour me raconter ce qui s'était passé, je lui dis que je savais déjà. Je ressentis cruellement cette perte; dans ses dernières années, ma grand-mère s'était entièrement concentrée sur moi et m'avait communiqué, entre autres choses, son amour de la musique. Après sa mort, Noël ne fut jamais plus l'événement exceptionnel qu'il était de son vivant, car c'était le seul moment de l'année où elle venait à Ojai. Ma mère et moi, David, mes tantes et Willie nous tenions alors autour du piano dont ma grand-mère jouait encore bien malgré l'arthrite à ses mains, et nous entonnions des chants de Noël. Parfois, ma grand-mère poussait Willie à chanter « L'Ode à la joie » de la Neuvième symphonie de Beethoven, souvenir de sa jeunesse et du temps où il appartenait au chœur de l'Opéra de Vienne. Erma y allait aussi de son beau contralto, bien sûr, et cela ajoutait beaucoup à ces instants privilégiés. J'avais entendu parler des soirées musicales à Buffalo et, malgré la richesse culturelle et sociale de nos vies, le monde de la musique me manquait, j'aurais voulu en faire partie. Ce fut complètement fini quand ma grand-mère mourut. Personne ne savait jouer du piano. Krinsh détestait l'idée même de Noël et nous mettait tous assez mal l'aise à ce sujet; et toutes les tensions sous-jacentes dans notre maison semblaient remonter à la surface à l'occasion de cette fête maintenant vidée de sens.





*64. Les quatre soeurs Williams : Grace, Rosalind, Marvel et Erma, à Arya Vihara, ca 1940.*

Si le sens de la fête lui faisait défaut comme on pouvait s'en rendre compte à Noël, Krinsh se rattrapait avec des petits rituels quotidiens; des fleurs tôt le matin pour ma mère, et une belle rose unique, fragrante et couverte de rosée à chacun de ses anniversaires. Il me disait qu'on ne devrait jamais respirer une fleur avant de l'offrir sous peine de lui enlever quelque chose.

Robert, devinant la fatigue de Rosalind après la mort de Sophia, lui écrivit en mai 1940 :

J'ajoute 100 \$ au chèque, ainsi toi et Radha pourrez aller au Sequoia National Park ou au Yosemite ou quelque part ailleurs pour quelques semaines, histoire de vous changer les idées et de vous reposer, tu en as certainement besoin et tu dois le faire.

Avec beaucoup d'amour,

ROBERT

Mon père vit aussi à quel point ma mère était fatiguée; en juin, il nous emmena dans sa Ford au Sequoia National Park sur le versant occidental de la Sierra Nevada. Comme nous pénétrions dans le parc, nous vîmes un ours



au milieu de la route. A ma grande surprise et au désespoir de mon père, quand je lui offris un chewing-gum, il marqua son mécontentement en laissant une profonde marque de griffe sur le marchepied. Les réserves d'animaux sauvages à cette époque n'avaient pas encore été gâchées par les êtres humains, mais nourrir les ours était de toute façon déjà interdit comme nous l'apprîmes peu après. Ce fut le début de nos séjours et de nos randonnées au parc national de Séquoia qui continuèrent durant toutes les années de guerre.

Un rassemblement avait été programmé en automne 1940 à Sarobia. Ma mère s'y rendit avec Krinsh, me laissant cette fois à Ojai car j'étais sur le point de rentrer à la Ojai Valley School, une école privée d'avant-garde. Mon père s'occupa de moi avec Mrs Kaarna, notre cuisinière. Ce fut une période très heureuse pour moi, qui a cependant dû être assez difficile pour mon père.

Peu après son retour en Californie, Rosalind écrivit à Blanche :

Très Chère Blanche,

Raja a l'air maigrichon et fatigué car il travaille dur. Depuis mon retour à la maison, j'ai eu Radha trois semaines au lit avec la grippe et je ne l'ai jamais vue aussi malade. C'est la toute première fois où j'ai dû faire venir un médecin pour elle. Plus de six cents personnes à Ojai ont eu la grippe. Krishnaji est resté une semaine au lit avec un léger dérangement bronchique et je ne l'avais jamais vu au lit plus d'une journée dans le passé. Ils sont de nouveau en parfaite santé et plus gais et vifs que jamais...

Le commentaire de Rosalind sur la santé de Krishna est intéressant si l'on pense aux incessants problèmes de santé qu'il était censé avoir eus dans son enfance. En fait, il était très solide dans ces années 1930-40; il n'attrapait presque jamais de rhumes ou la grippe; il ne souffrait finalement que d'allergies qui lui causaient de légers gonflements autour des yeux et une toux de temps en temps.

Un jour, pendant que ma mère et Krinsh étaient encore à Sarobia et que je regardais par la fenêtre de la salle à manger donnant sur la longue véranda de la maison, j'aperçus, marchant de long en large, un géant. Je courus à Mrs Kaarna qui, puisqu'elle croyait aux fées, devait savoir si c'était

vraiment un géant. Nous appelâmes mon père qui fit entrer le visiteur et découvrit qu'il s'agissait seulement du -très grand- mari de Iris Tree. Avec son mari le Comte Frederik Ledebur, son fils Christian et toute la troupe Tchekhov (la plupart des acteurs de la troupe étant pacifistes comme elle) arrivés en même temps à Ojai, Iris allait donner une nouvelle dimension à nos vies, particulièrement à celle de ma mère et à la mienne. Ils allaient faire partie de notre existence indépendamment de Krinsh (qui ne se départit jamais d'une légère désapprobation à l'égard d'Iris). Comme le reste de notre entourage, Iris assistait fidèlement aux conférences de Krinsh, mais là n'était pas la raison pour laquelle elle et sa troupe s'étaient installés à Ojai. Ils avaient leur propre vie pleine de projets et haute en couleurs et ouvrirent bientôt un théâtre de répertoire.

Familiers comme nous l'étions avec Hollywood, le théâtre vivant -en direct- fut pour moi une expérience nouvelle et merveilleuse. Iris Tree était née pour faire du théâtre. Son père, Sir Herbert Beerbohm Tree, avait été fait chevalier pour son talent d'acteur et était particulièrement célèbre pour son interprétation de Malvolio dans *La Nuit des Rois*. La Reine Victoria, lui touchant l'épaule avec sa propre épée, avait répété ces mots extraits de la pièce : « Certains sont nés grands, certains atteignent la grandeur, et à certains la grandeur s'impose. » Grâce aux acteurs de la troupe Tchekhov, Ojai profita pendant des années de représentations de premier ordre de Shakespeare et de Tchekhov, et de beaucoup d'autres pièces classiques. Iris donna aussi de merveilleuses réceptions, auxquelles vinrent Charlie Chaplin et d'autres acteurs de cinéma.

Maria et Aldous étaient de vieux amis d'Iris qu'ils avaient connue en Angleterre, et ils l'avaient envoyée nous voir quand l'idée lui était venue de s'installer en Californie. En l'absence de Rosalind, ce fut Raja qui dut s'occuper d'Iris. Il avait déjà bouleversé son train-train pour moi mais, comme on peut le voir dans la lettre suivante, il trouva encore le temps d'apporter une aide efficace à Iris. C'était typique de sa part de se donner beaucoup de mal dans ce genre de circonstances, mais en s'y prenant de telle manière que peu de gens s'en apercevaient.

Cher Mr Rajagopal,

C'était si gentil de votre part de vous être donné tant de peine pour moi et la maison. Je vous en suis vraiment reconnaissante.

S'il vous plaît, pardonnez-moi le dérangement que je vous ai causé : je sais que vous êtes terriblement pris avec beaucoup d'autres choses. Mais j'aime l'endroit et je suis soulagée d'y être installée avec le

garçon [...] Peut-être Mrs Grey (sic) s'adoucira-t-elle en ce qui concerne le chien. Cela a été un grand plaisir de vous rencontrer et je vous remercie pour toute votre hospitalité et courtoisie...

Vôtre sincèrement,

IRIS TREE

Iris avait de jolis cheveux blonds coupés dans le style page, qu'elle rinçait avec du jus de carotte pour en préserver la couleur. Elle avait de grands yeux violets et un sourire espiègle. Elle pouvait imiter n'importe quoi, du chant d'une aigrette au charmant accent lourdement belgisant de Maria Huxley. Iris n'imitait jamais les gens en leur présence, car elle disait que cela pourrait les embarrasser. Elle n'imita jamais Krinsh devant nous, mais je suppose qu'elle le fit souvent en dehors et qu'elle s'en donna à cœur joie.

Tout en appréciant sa compagnie, mon père se désespérait de l'extrême manque de délicatesse de certaines de ses habitudes. Une fois, il se laissa persuader par ma mère de la raccompagner en voiture de Los Angeles à Ojai. Elle se déplaçait souvent avec un tas d'animaux. Arrivé au coin de rue fixé pour le rendez-vous, sans se douter de rien, il s'aperçut –trop tard !– qu'il devrait aussi transporter une grosse chèvre nubienne sur le strapontin de son minuscule et immaculé coupé Ford.

Iris était une cuisinière créative qui faisait de son mieux pour servir une délicieuse cuisine végétarienne. Problème : sa cuisine laissait assez à désirer; ses étagères et comptoirs montraient un désinvolte étalage de boîtes de conserves ouvertes de nourriture pour chats et chiens, de peinture, de vaisselle non lavée et le dernier poème de la maîtresse de maison. Lors d'un dîner... Mon père en était à la moitié de ses spaghettis qu'il avait poliment avalés bien qu'il leur trouvât un goût amer non identifiable quand, soudain, Iris se mit à rire de tout son cœur : elle venait de se rendre compte qu'au lieu d'huile d'olive, elle avait dû utiliser l'huile de lin avec laquelle elle était en train de restaurer son bureau et qu'elle avait versée dans la bouteille d'huile d'olive. Pas mal de temps devait s'écouler avant qu'on réussît à convaincre Raja de retourner dîner chez elle.

Iris, généreusement, me donna un des petits de la portée de ses rares et beaux chiens bergers allemands blancs. C'était pour me consoler de la perte de mon premier chien, Jerry-bo, cadeau de Maria et Aldous Huxley. Jerry-bo s'était échappé et avait disparu pendant que nous vivions dans la maison de Molly Berkeley.

Mes animaux familiers posaient un perpétuel problème à cause de nos déplacements au Sequoia NP, à Santa Barbara ou à Hollywood, surtout en ce qui concernait Jerry-bo d'ailleurs, les oies, canards, opossums, mouffettes et écureuils rayés s'avérant tous plus faciles à gérer qu'un chien. Aldous nomma le petit berger allemand Babs (d'après Elizabeth Barrett Browning). Il avait à peine atteint sa taille adulte que, courant sur la route de Arya Vihara, il se fit heurter par une moto. A mes cris aigus et à ses hurlements de souffrance, Krinsh et ma mère arrivèrent en courant. Krinsh fit preuve alors d'un courage physique et d'une force morale extraordinaires en permettant au pauvre chien de lui ronger le poing en guise de réconfort. Babs fut emmené à la clinique vétérinaire et installé dans un harnais de traction dans l'espoir de lui rendre l'usage de ses pattes postérieures. Comme toujours dans de tels moments, Mr Robbie offrit son aide :

Très Chère Rozzie,

Les 75 \$ supplémentaires dans le chèque ci-joint sont pour vous aider... avec les cabanes au Sequoia Park ou pour les dépenses d'hôpital pour Babs ou ce que tu jugeras le mieux.

S'il te plaît, écris-moi de temps en temps et fais-moi savoir comment ça va, vous tous, et le pauvre Babs, et le visa de Krishnaji, etc. Après tout, tu sais, vous êtes à peu près la seule « famille » qui me reste.

Beaucoup d'amour,

ROBERT

(Un des problèmes permanents de Raja au cours des années de guerre fut de faire renouveler le visa de Krishna, ce à quoi il parvenait en faisant à l'occasion jouer des appuis influents.)

Krishna, ma mère et moi allâmes au Sequoia Park comme d'habitude cet été-là, après avoir confié Babs à l'hôpital pour quelque temps. Iris nous suivit avec sa bande.

Ojai, 17-VI-41

Très Chère Rosalind,

Tard dans la nuit dans notre vallée, à la maison... Les rivières sont asséchées et l'herbe brûlée, mais il y a encore des fleurs sur mon terrain et des oies sur le vôtre. Je pense à vous tous avec joie, Hollywood était Babylone [...]. Soirée chez Marion Davis dans le

Versailles or et blanc qu'ils ont bâti pour elle sur le sable... pauvre petite laitière qui fait rentrer ses invités comme des vaches à l'étable, qu'est-ce que cela peut lui faire d'avoir des Greuze et des Gainsborough chez elle ? Champagne, gobelets vénitiens, cancan, décadence et sournoise terreur avec les vagues battant si près de nous –mais qui suis-je pour juger et prêcher, moi qui reste assise là en jouissant de mes sentiments supérieurs... Bon, quoi d'autre ? – petits sacs de dame à la Earl Carol pour le soir. Quatre-vingt dix dames nues bâties sur le même modèle exactement, dans des soutien-gorge patriotiques, souriant et levant la jambe parfaitement en cadence au son d'un orchestre assourdissant, pendant que le public regarde et mange et boit en même temps. Ainsi il y a du progrès... quoi d'autre ?... rien de beau ou de gai ? Si, les Tziganes, le violon, qui pardonne tout... Quel instrument exquis, quelle communion entre lui, le musicien et celui qui écoute, quelle concentration dans la tranquillité d'esprit et la joie.

Je n'ai pas de violon et ma machine à écrire ne sait pas orthographier correctement. C'est la saison des fourmis.

Samedi j'irai peut-être vous chercher dans les grands arbres. Je vous amènerai Boon et les chiens et beaucoup beaucoup d'amour. Je vous en prie, ne partez pas encore et ne vous dérangez pas et en même temps ne m'oubliez pas.... J'espère que tout va bien et que vous êtes heureux. Si vous voyez une cabane libre, dites-lui d'attendre, s'il vous plaît.

Bien à vous.

IRIS

P.S. Babs va un peu mieux.

Heureux changement pour moi : maintenant, au lieu de jouer toute seule toute la matinée, de lire ou de nourrir des écureuils rayés et des cerfs, j'eus des amis qui m'emmenaient dans leurs balades à cheval, faisaient de beaux pique-niques avec des feux de camp, avec, encore, comme divertissements, les cabrioles, les imitations et les pantomimes d'Iris. Et il y avait son fils Chris (Boon), plus vieux que moi mais ne manifestant jamais aucune impatience de se trouver à la remorque d'une fillette à tresses de 10 ans.

Il y avait aussi, chaque été, une ou plusieurs disciples; des dames célibataires qui, discrètement, louaient une cabane loin de nous et se contentaient d'entrevoir Krinsh une fois par jour au moment où il se rendait à pied au village pour aller chercher le courrier. Par le coup d'œil qu'il

jetai de dessous son grand chapeau de paille, je pouvais voir qu'il savait qu'elles étaient là à l'observer, mais il n'en laissait jamais rien paraître et ne leur adressait aucun signe, car il était supposé faire retraite. Pour Iris, les Huxley et certains amis, « retraite » n'avait pas la même signification, mais personne n'osait quand même se montrer aussi amusant ou coquin quand Krinsh était dans le coin, même Iris.

Après que nous fûmes repartis pour Ojai, Iris resta et écrivit :

Adieu et salutations à vous –revenez bientôt aux arbres –ils sont sombres maintenant, pleins d'ombres et d'ours et c'est un peu désert et sans chaleur dans notre village de cabanes à louer pour une nuit toutes prêtes à dégringoler en bas de la colline.

Comment ça va dans la vallée et qu'avez-vous emporté avec vous ? Vous avez laissé beaucoup de choses ici – de la nourriture et des trucs à faire et beaucoup de choses pas sur la liste –

Revenez aux rivières

Revenez aux prairies

Elles vont reverdir

Bondissez de nouveau –fleur, faune

Chute d'eau –revenez

Aux arbres

Au léger et clair silence, à l'oiseau murmurant

Mais où que vous soyez

Cela vous accompagne

Des sommets des collines –que vous

Reveniez ou non- et

Nous vous aimons.

IRIS

De retour à Ojai, nous constatâmes que le pauvre Babs n'allait pas mieux, mais il mourut paisiblement avant que s'imposât la décision de le faire piquer.

Avant l'entrée de l'Amérique en guerre, Rosalind avait pris certaines dispositions avec un ami en Angleterre pour qu'on lui envoyât 30 orphelins britanniques dont elle se serait chargée en les logeant dans les bâtiments inoccupés du Camp de l'Etoile [Star camp] jusqu'à la fin du conflit. Tout n'était pas totalement prêt pour les recevoir à la vérité, mais l'aurait été sans aucun doute vu le sens pratique coutumier de Rosalind. A la dernière minute cependant, les orphelins étant presque déjà à bord et les papiers et tout le reste réglé, le gouvernement britannique annula le projet en jugeant qu'ils couraient plus de risques en voyageant par mer qu'en restant en Angleterre. Rosalind alors réorienta ses efforts vers la production de nourriture pour sa maisonnée et pour une grande partie de sa communauté d'amis proches et de pacifistes de façon à ce que, autant que possible, ils vivent en autarcie et sans être un fardeau pour le reste du monde.

Notre vie ne fut bientôt plus que travail, particulièrement pour ma mère, avec Krinsh et moi-même faisant le maximum pour l'aider. Nous achetâmes une vache douce et docile que je nommai Iolanthe. Willie nous montra comment la traire après avoir obtenu de nous la promesse qu'on ne le solliciterait pas davantage. Lui seul savait ce que représentait d'avoir une vache. Il avait prévu, et à juste titre comme la suite des événements devait le prouver, qu'il nous en coûterait davantage de nourrir cette seule vache que d'acheter du lait au magasin. Mais le coût n'était pas l'objectif principal et même Willie n'imaginait pas alors à quel point le beurre et le fromage que nous en tirerions aussi tomberaient à pic dans la période de rationnement qui allait suivre. Notre grand jardin nous fournissait abondance de légumes, tous plantés selon les indications des dernières brochures du Ministère de l'Agriculture Américain. Rosalind les avait fait venir pour avoir des instructions sur les procédures de fabrication des fromages et des produits laitiers. Nous eûmes des ruches qui nous donnèrent du miel. L'été, les fruits frais étaient séchés sur des treillages sur le toit et expédiés avec d'autres produits par l'intermédiaire de l'agence Care jusqu'en Europe. Il y avait d'interminables mises en boîtes de conserve : tomates, haricots et fruits. Heureusement pour Iolanthe, Krinsh contracta une allergie à son contact; je dis heureusement car elle n'aimait pas le contact de ses doigts chroniquement glacés; tournant la tête pour lui lancer un regard furieux, elle laissait invariablement tomber son pied, plouf !, dans la seille à lait. Ainsi, il ne fut plus question pour lui de traire; à la place, il ramassait les bouses de vache et les lançait sur le tas de fumier, et, chaussé de ses grandes bottes en caoutchouc, nettoyait l'étable au jet. Ma mère et Krinsh s'occupaient ensemble du jardin potager. Nous nous essayâmes

même à la culture hydroponique qu'un de nos amis Indiens, nommé Sharma, venait tout juste de développer pour la marine américaine. Krinsh était supposé passer la plus grande partie de sa journée en retraite mais, en fait, il semblait préférer –à moins qu'il ne se sentît obligé- rester en la compagnie de ma mère durant ses longues heures de travail. Je trayais la vache tous les matins avant le petit déjeuner et puis de nouveau avant le dîner.



*65. Iolanthe et son veau, Krishna et Radha, 1941*

Bien qu'allant dans une école privée, je prenais le bus de l'école publique et Krinsh ne manquait jamais de m'accompagner jusqu'à la route où était l'arrêt, en s'assurant jusqu'à mon départ que tout se passait bien. Quand le bus me ramenait dans l'après-midi, je voyais le haut de son chapeau de paille se déplaçant derrière le mur jusqu'à l'allée où nous nous rejoignons pour remonter ensemble vers la maison. Il ne m'embarrassa jamais en se montrant; s'arrangeant pour que je comprenne qu'il n'agissait que par camaraderie, il ne porta jamais atteinte à mon sens de l'indépendance. Krinsh faisait toujours une marche l'après-midi quand il n'y avait pas une partie de badminton en train. Il essayait de forcer ma pauvre mère à l'accompagner malgré sa fatigue et, parfois, nous y allions



tous avec la vache en laisse. Celle-ci aimait paître le long de la route pendant la verte saison et cela nous économisait le coût de la luzerne. Maria et Aldous se présentèrent un jour avec une baratte à beurre en forme de tonneau. A la suite de quoi fabriquer du beurre devint une routine régulière.



*66. Rosalind avec Tina, ca 1942*



67. *Willie Weidemann et Krishna, ca 1942*

Frida Lawrence nous envoya une lettre d'encouragement :

Chère Rosalind,

Je veux vous envoyer mes salutations, car c'est un plaisir pour moi de penser à vous ces jours-ci, à vous tous et à votre bonne volonté, en cette période où le reste du monde fait preuve de tant de mauvaise volonté –

Une dame m'a apporté la vie de Krishnamurti par Ludowic Rebault et j'ai été tellement intéressée par la lutte de Krishna contre ces stupides Théosophes ! Toujours la même histoire ! Ca me rappelle tellement Lawrence d'une autre façon – et les choses que dit Krishna sont très proches de Lawrence. Vraiment, tous les grands hommes puisent leur vision à la même source ultime, chacun à sa manière.

Maria m'a écrit il y a quelque temps que vous fabriquez du beurre et que ça marche. J'espère que vous allez tous bien; c'est une joie de penser à une enfant comme Rhada (sic) et de la savoir entourée de tant d'amour.

Mes plus aimables salutations et meilleurs vœux à tous-  
FRIEDA

Etre pacifiste à cette époque était considérablement moins populaire qu'aujourd'hui, et cette position devint particulièrement difficile à tenir avec l'arrivée des premières informations sur les atrocités fascistes. Face à la question : quelle alternative à la guerre existe-t-il en présence de telles forces maléfiques ? le pacifiste se trouve dans la même situation que le docteur en médecine préventive à qui on demande de soigner un patient atteint d'un cancer du poumon en phase terminale. Dans le cadre de certaines philosophies médicales ou morales, les solutions doivent être définies et prises en considération à la source, avant que le mal ne progresse et ne dépasse un stade critique. Le docteur doit pouvoir dire à son patient d'arrêter de fumer des années plus tôt, et le pacifiste, constamment sur le qui-vive en ce qui concerne les causes de la guerre, doit pouvoir alerter l'opinion à ce sujet en temps voulu. Malheureusement ceux qui sont au pouvoir dans le monde sont rarement, sinon jamais, pacifistes.

Robert Logan et Aldous Huxley, chacun d'un côté de l'Atlantique, s'étaient rudement dépensés et avaient fait preuve de beaucoup d'éloquence en présentant leurs solutions devant la montée alarmante du fascisme dans les premières années 1930. Leurs philosophies étaient similaires. Dans une brochure *Case for Constructive Peace* [Arguments en faveur d'une paix constructive], Aldous Huxley écrivait en 1936 :

La guerre est un phénomène purement humain. Les animaux tuent pour se nourrir... se battent en duel dans la chaleur de l'excitation sexuelle... L'homme est unique dans l'organisation du meurtre de sa propre espèce. La guerre n'est pas une loi de la nature. Le vieil adage sur la survie du plus fort est de toute évidence absurde – la guerre active tend à éliminer les jeunes et les forts... la guerre aérienne tue sans discrimination...

Toute la philosophie du pacifisme constructif repose sur la prise en considération des relations personnelles entre les hommes.

Il y a des hommes qui professent le pacifisme en politique internationale, mais qui se conduisent en tyrans dans leurs familles, en employeurs brutaux, en concurrents sans scrupules... Il n'est pas possible pour un gouvernement de se comporter en pacifiste quand les individus qu'il représente mènent leurs affaires d'une façon

essentiellement militariste. La paix constructive doit être tout d'abord une éthique personnelle... Les moyens déterminent les fins... la seule politique correcte et pratique doit être basée sur la vérité et la générosité.

Comme mesure concrète, Aldous proposait ensuite une conférence des grandes puissances traitant de l'agression de l'Abyssinie par Mussolini et pour essayer de régler quelques unes des injustices du Traité de Versailles. Après avoir tracé ce plan, il poursuivait :

Les plus grands sacrifices immédiats... doivent venir de ceux qui possèdent le plus. Ces sacrifices cependant seront de toute façon négligeables en comparaison de ceux que demandent actuellement les seuls préparatifs de la guerre.

Et avec toute la force de son immense éloquence, il concluait : « Un geste généreux de la part d'une grande nation peut suffire pour libérer le monde entier. »

Ojai devait devenir un havre pour les pacifistes durant la guerre. Maints visages du pacifisme étaient présents parmi nous, mais Aldous, Mr Robbie et Krinsh croyaient tous que la paix doit faire l'objet d'un questionnement clair à l'intérieur d'un individu avant de pouvoir être promue en public à l'extérieur. Aussi reconnaissaient-ils que, pendant la fièvre de la guerre, la pression politique n'était plus envisageable.

Rosalind avait sa propre tradition de pacifisme et elle ne se contentait pas de simplement suivre Aldous, Mr Robbie et Krishna quand, par exemple, dans cette lettre à Blanche, elle faisait part de ses sentiments devant le spectacle d'une Europe s'enfonçant dans l'obscurité :

Très Chère Blanche,

... J'ai tellement peur devant tous les mouvements en train d'être lancés pour essayer de faire la paix en Europe. Ils semblent fermer nos yeux sur les choses qui arrivent ici et qui pourraient facilement nous amener à la guerre. Considérant que nous sommes supposés être de purs idéalistes, je donne l'impression d'être très réaliste, ne pensez-vous pas ? Je pense que si quelques-uns des chefs de gouvernement étaient un peu plus réalistes, ils essaieraient de trouver une autre

solution que la guerre à leurs problèmes. Les gens sont tellement pris par les chaotiques problèmes extérieurs qu'ils n'ont pas de temps de se demander ce que vivre signifie...

La guerre paraissait de plus en plus inéluctable, et Rosalind écrivit de nouveau à Blanche, sur un ton encore plus morne que l'année précédente.

14 février 1941

Politiquement, tout paraît de plus en plus confus et je me demande si nous connaissons jamais la vérité sur quoi que ce soit ? Plus on essaie d'avoir l'esprit ouvert, plus on a l'impression que tout est joué et on se retrouve complètement démuni. On avance dans le brouillard.

Et puis le 9 décembre 1941 :

« Maintenant la conflagration est totale. Si vous venez sur la côte, il vaut mieux que vous veniez nous rejoindre ici. Le monde est fou. »

Début 1942, Raja vendit le bureau du Star Trust à Hollywood et déménagea avec tout son travail à Ojai. Jon D. Davidson, l'architecte, qui était en train de dessiner une maison pour les Vigeveno, lui créa un petit appartement au-dessus d'un bureau et d'une pièce anti-feu situés dans le verger jouxtant le Pine Cottage de Krinsh. Raja n'avait aucune envie d'emménager à Arya Vihara où il n'apparaissait que pour le dîner et jamais pour le déjeuner; parfois, Krinsh lui apportait un plateau de petit-déjeuner.

Mon père se tenait toujours en retrait et aimait cela apparemment. Mais il n'avait jamais apprécié qu'on se réfère à lui comme le secrétaire ou le manager de Krishna. Il supportait assez mal aussi les questions de ces innombrables vieilles dames qui lui demandaient ce que mangeait Krinsh, quand il méditait et autres détails personnels. Néanmoins, il avait toujours considéré ce genre de désagréments comme faisant partie de son travail.

Il trouvait encore plus difficile d'accepter qu'on lui reprochât, à lui, les écarts de conduite de Krishna. Une fois, ma mère et moi prenions le thé chez une dame d'un certain âge à Santa Barbara et Rosalind signala en passant que Krishna avait été arrêté pour excès de vitesse en venant de Carmel. « Oh non ! » dit la vieille dame. « Ce devait être Rajagopal. Ce ne pouvait

être notre Cher Krishna. » Mon père n'était même pas dans la voiture. Un autre incident qui avait particulièrement irrité et humilié Raja se produisit quelques années plus tard en Inde. Lui et Krishna avaient gagné l'aéroport accompagnés par la personne qui les avaient reçus, un homme très riche et très vieux; au moment de se séparer, comme il faisait ses adieux à Krishna, leur hôte lui fourra une grosse liasse de billets de banque dans la main. Krishna la jeta par terre comme s'il s'était agi d'un serpent en s'exclamant : « Je ne touche pas à l'argent, donnez ça à Rajagopal ! » laissant alors les billets dans la poussière pour que quelqu'un d'autre les ramasse.

Cependant, en dépit de leurs querelles, l'affection de Raja pour Krishna ne semblait jamais faiblir. Son isolement et son pessimisme grandissaient, mais tout le monde semblait pessimiste dans notre cercle, durant ces années de guerre. (Aldous serait parfois en proie à une telle mélancolie que Maria nous supplierait de renoncer à toute conversation sur la guerre pendant quelques jours.) Raja prenait beaucoup de plaisir à cette partie de sa vie qu'il pouvait mener loin de Krishna et Rosalind. C'était quelqu'un qui était on ne peut plus content au bureau, conforté dans cette attitude par Willie complètement en phase avec lui.

Willie Weidemann était probablement la personne la plus proche de lui; Raja lui avait appris à tenir toute la comptabilité et les écritures relatives à l'exploitation du ranch et à la gestion de Star Publishing. Les deux hommes partageaient un même sens de l'humour, auquel ils donnaient libre cours à propos, entre autres, des us et coutumes des Américains observés à travers les yeux de gens nés à l'étranger. Les dernières chansons populaires du genre « I've got spurs that jingle jangle jingle » et les dictons et dialectes américains les faisaient beaucoup rire. Il y avait un couple, les Hawkins, tout droit sortis d'un bled de l'Oklahoma : ils aidaient au verger et pour le ménage. Raja et Willie adoptèrent tous deux quantité de leurs phrases comme « Everything's did that oughta be did » et « Go straight down there and don't turn no whichaways ».

Nous nous arrangions pour continuer à monter au Sequoia Park, malgré le rationnement en essence pendant la guerre. Nous n'allions qu'une fois par semaine au village et peut-être seulement une fois par mois à Santa Barbara. Ainsi, nous économisions les coupons pour les longs trajets jusqu'à la Sierra.

Mon père passait seulement quelques jours chaque été à Sequoia, trouvant un véhicule pour l'amener jusque là, et retournant à Ojai avec nous. Il ne se conformait absolument pas à la routine quotidienne plutôt rigide instaurée par Krishna. Il avait toujours sa propre cabane, comme Krishna la

sienne, pendant que ma mère, David et moi en partagions une plus grande où nous faisions la cuisine. Je rendais visite à mon père tous les matins dans sa cabane et il me lisait l'histoire d'Amos ou de quelque autre prophète ou me racontait une saga biblique, sans doute parce que la Bible était fournie sur place et qu'il n'y avait rien d'autre à lire excepté les magazines avec de terribles nouvelles de la guerre, dont on me protégeait. Quelques années plus tard, lorsque la Modern Library sortit une traduction de *L'Idiot* de Dostoïevski, Krinsh l'emporta avec lui dans les montagnes et nous en profitâmes chacun à notre tour. Je m'étendais sur un séquoia géant tombé près de notre cabane et lisais tout le matin, et lui rendais le livre dans l'après-midi.

Chaque été, nous faisions de longues marches dans les hauteurs de la Sierra et, en fin de séjour, pour couronner le tout, une randonnée longue et épuisante en vue de laquelle nous avions passé toutes nos vacances à nous mettre en condition. Mon père avait l'habitude d'arriver quelques jours avant l'exploit et refusait de sortir de son lit de toute la journée. Krishna faisait tout ce qu'il pouvait pour le persuader de prendre de l'exercice, mais sans le moindre succès. Le matin de la randonnée, mon père était debout et prêt à y aller comme tous les autres. A notre grande surprise, ce qui n'allait pas sans agacement et amusement chez Krinsh, il nous battait tous au sommet du pic et au retour (un circuit de 25 miles, une quarantaine de km) sans souffrir du tout de séquelles, manifestement, ce qui était loin d'être notre cas dans l'ensemble, y compris Krinsh. Le faisait-il exprès pour nous embêter, ou était-ce seulement sa manière personnelle de fonctionner, nous ne le sûmes jamais.

Cet été-là au Sequoia Park, quelques jours avant de partir, nous trouvâmes un tangara avec une aile brisée. Ma mère confectionna une délicate écharpe au crochet et, très vite, le petit oiseau fut tellement apprivoisé qu'il restait sur nos doigts et nous laissait l'élever à hauteur des vitres de la fenêtre pour y rafler des mouches vivantes. Nous dûmes l'emmener avec nous à Ojai car son aile était encore loin d'être réparée.

Nous avions l'habitude de partir en milieu d'après-midi pour éviter la chaleur de la vallée et arriver à Ojai vers 10 heures du soir. Nous emportions habituellement un dîner pique-nique car Krinsh détestait aller au restaurant, mais cette fois-là, nous avions négligé de le faire, et nous fûmes forcés de faire halte dans un petit café à Bakersfield. Aucun d'entre nous, même pas mon père, ne remarqua la pancarte sur la porte disant que l'établissement se réservait le droit de refuser de servir. Nous n'avions certainement pas l'air pire, dans nos jeans et tennis -et Krinsh sous son chapeau de paille pour éviter d'être reconnu- que n'importe lequel des

autres clients de ce bouiboui plutôt crasseux. Nous prit-on pour des ouvriers agricoles itinérants ou *braceros*, ou je ne sais pas qui ? En tout cas le propriétaire du café décida qu'il avait le droit de refuser de nous servir et nous fûmes priés, pas très poliment, de vider les lieux. Même le petit oiseau perché sur mon doigt ne le radoucît pas. Debout dehors à la sortie, assez choqués, nous entendîmes une voix douce dire : « J'ai assisté à la scène. C'est une infamie et j'ai honte pour ma ville. J'insiste pour que vous me laissiez vous emmener tous dîner dans un endroit décent. » Nous pouvions difficilement refuser et nous suivîmes l'homme dans un restaurant chic avec nappes blanches, où l'on nous fit bon accueil, blue-jeans, oiseau, végétarisme et tout. Il s'avéra, de façon assez surprenante, que même à Bakersfield, Krinsh avait été reconnu.

Le petit tangara devint un de nos animaux familiers favoris, et malgré son aile qui ne guérit jamais assez pour lui permettre de voler, il semblait apprécier nos soins et sa vie sous notre toit. Notre chatte Minnie en était manifestement très jalouse. Nous faisons attention de la garder enfermée dans la maison quand nous avons l'oiseau dehors. Un après-midi, Ignon, notre ami peintre Français, vint prendre le thé. Ignon aimait vraiment beaucoup notre tangara. Soudain, venue de nulle part, Minnie bondit, agrippa l'oiseau et fila à toute vitesse hors d'atteinte sous la maison. J'en eus le cœur brisé; Ignon était si furieux qu'il jura qu'il tuerait le chat s'il mettait la main dessus. Minnie comprit suffisamment pour rester hors de notre vue pendant plus d'une semaine. Mais elle perdit beaucoup de notre affection.

Avant que les Japonais résidant aux Etats-Unis fussent internés dans des camps, Rosalind avait commandé 75 poussins fraîchement éclos, qui devaient être les derniers pour lesquels on ferait appel à des Japonais pour déterminer leur sexe -les Japonais étant alors considérés comme les seules personnes capables de dire, en examinant des œufs, lesquels donneraient des poules et lesquels des coqs. Ma mère, Krinsh et moi prîmes la voiture jusqu'à la gare de Ventura tard un soir, pour prendre livraison de notre précieuse cargaison et nous emportâmes les petits poussins à la maison pour les installer dans le poulailler que Krinsh et Willie avaient construit. Il n'y avait aucun coq dans la fournée. Nous découvrîmes bientôt qu'un coq était nécessaire pour faire régner la paix et l'ordre parmi les poules et tenir les belettes à distance. Nous ajoutâmes donc un gros coq d'un noir iridescent appelé Hercules. Tous les samedis, Krinsh, David et moi récurions le



poulailler. Krinsh semblait se charger des plus viles corvées avec un franc enthousiasme. Je collectais les œufs et nourrissais les poulets et, en faisant cela, je transformai les 75 poules et leur maître Hercules en animaux familiers. Plusieurs poules reçurent un nom provenant de la mythologie grecque, que j'étais justement en train d'étudier à l'école, et je prétendais les reconnaître chacune par leur « voix ».

Bientôt la production d'œufs battit son plein et nous eûmes même un surplus à conserver dans des cuves remplies de cendre pour des temps plus difficiles. Les œufs étaient triés, nettoyés et vendus à des voisins et à des disciples qui, probablement, leur attribuaient des vertus particulières sachant que Krinsh avait participé au travail.

Il y eut tellement de demandes pour notre production que nous achetâmes une autre jeune vache appelée Tina, qui avait été orpheline et nourrie au biberon. Elle était si bien élevée que je pouvais l'amener dans le salon et, pas une seule fois, on n'eut à lui faire de reproches sur sa conduite. Même chose avec Hercules qui, accompagné d'une ou deux de ses poules favorites, venait manger le soir dans un bol commun, à côté du chat sous le poêle de la cuisine (habituellement pendant que ma mère essayait de faire le dîner).

Ce moment était aussi celui que préférait Norbert Schiller -l'acteur et poète Autrichien- pour monter à Arya Vihara. Il avait bâti sa propre maison toute ronde en pierre plus bas sur la route. Il entra directement dans la cuisine avec sa chèvre qui grignotait la nappe ou le chapeau de paille de Krinsh pendant qu'il sortait un fromage de chèvre affreusement puant de son sac en cuir, pour notre repas. C'était vraiment très généreux de sa part car il vivait presque uniquement de fromage de chèvre, d'avocats et de feuilles de moutarde qu'il cueillait dans notre verger. Il finit par connaître une certaine prospérité en obtenant des rôles de caractère dans des films. A cette époque, personne à Ojai ne s'enrichissait ni ne semblait intéressé par l'argent. L'argent jouait un tout petit rôle dans nos vies.

Tout en jugeant sympathiques nos efforts et tentatives, mon père ne prenait aucune part active à l'exploitation agricole à laquelle nous nous consacrons avec tant d'acharnement. Il travaillait dans son bureau. Krinsh quant à lui, privé de ses déplacements coutumiers par la guerre, se serait certainement ennuyé et énervé sans ses occupations au ranch et à la maison.

La vie à la ferme se fit plus dure. Le personnel valide des deux ranchs fut appelé sous les drapeaux; seul resta Willie, exempté en tant que manager. L'excitation qui avait présidé à nos débuts dans nos entreprises disparut et tout notre temps ou toute notre énergie se trouvèrent dévorés par les réalités

d'un travail sans fin et les demandes des animaux. Vu ce qui se passait dans le monde, cependant, nous nous sentions exceptionnellement chanceux.

Rosalind travaillait de six heures du matin jusqu'après dîner chaque soir. En plus du travail de la ferme, elle faisait des vêtements pour moi et des chemises ainsi que des chemises de nuit pour mon père et pour Krinsh. La plupart du temps, nous portions des pantalons en blue jeans et des chemises en jeans également, sauf mon père qui tenait à ses vieilles flanelles grises anglaises.

Par la suite, on nous permit d'employer deux jeunes objecteurs de conscience à qui l'on avait laissé cette alternative : soit travailler dans des fermes, soit remplir leurs obligations militaires. Ils restèrent à Arya Vihara. L'un d'entre eux, Bill Quinn, était allé à Harvard et était profondément influencé par Thoreau. En fait, il était bien meilleur pour citer Thoreau que pour manier une fourche, mais, avec le temps, ses manières douces lui gagnèrent l'affection de tout le monde, même des vaches. La vie à Arya Vihara lui convenait parfaitement. Il aimait vraiment les animaux, ce qui, pour moi, était absolument nécessaire pour s'occuper d'eux, vu qu'ils étaient devenus mes animaux de compagnie personnels, aussi bien les deux vaches que les 75 poules et Hercules.

Rosalind faisait de son mieux pour entretenir des relations épistolaires avec ses plus proches amis. A Blanche, en novembre 1942, elle écrivit : « Nous allons bien et sommes très occupés. Une amie qui n'avait pas vu Krishna depuis des mois m'a dit qu'elle ne l'avait jamais vu aussi épanoui et resplendissant. Ainsi, maintenant, tu peux mettre fin aux rumeurs New-yorkaises de mort et de maladie. Raja semble aller très bien un moment, et pas si bien que cela le moment suivant. » Les fausses rumeurs avaient déclenché des télégrammes de condoléances à propos de la mort supposée de Krinsh.

Mr Robbie, correspondant toujours fidèle, a dû constituer une des principales distractions de Rosalind durant ces années-là. Il faisait preuve de délicatesse et de tact en tout, même sur la question pour lui très sérieuse de la guerre :

5 janvier 1943

Très Chère Rozzie,

A part le froid, le rationnement et les impôts, tout va mieux – mieux que l'année prochaine ! Mabel [sa secrétaire] et moi avons réservé un vol sur l'American Airlines pour L.A. et espérons que la O.P.A [Office of Population Affairs] et le W.P.B. [War Production Board] et

les Japs et les Allemands ne nous empêcheront pas de partir.

25 août 1943

Avez-vous lu sur le « Big Inch » ? le pipe-line de 24 inches [61 cm] qui vient juste d'être terminé du Texas à la Pennsylvanie et au New Jersey. Il s'est cassé deux fois depuis son installation définitive la semaine dernière et des milliers d'acres à seulement quelques miles d'ici ont été fichus et les rivières Nesharminy Creek et Delaware River sont couvertes d'une mousse crasseuse de pétrole qui a tué des milliers de poissons. C'est du joli ! Et maintenant le seul homme dans le Ministère –Sumner Welles- a été viré parce que la vieille Lady Hull et les électeurs du sud le trouvaient trop intelligent.

23 septembre 1943

Très Chère Rozzie,

Entre parenthèses, Beato m'a récemment écrit quelque chose de tellement gentil sur toi et si bien tourné que je dois le partager avec toi. Elle dit : « Je n'ai vu ni Rosalind ni Rajagopal depuis que vous êtes parti. Cela me manque beaucoup de ne pas voir Rosie, ne serait-ce qu'un petit peu, elle a le pouvoir de dissiper les lourds nuages de la vie de tous les jours d'un claquement de doigts. »

Cette phrase est une merveille et, dans ton cas, Chère Rozzie, c'est vrai. Comment vas-tu et Radhi et Raja et Krinsh et les vaches et les abeilles et les poulets ? Ne te sens pas obligée de m'écrire, mais une ligne sera toujours la bienvenue.

Je me mêlai moi aussi de la cause pacifiste en proposant que mon père argumente contre des actualités de *March of Time* sur l'Inde qui avaient été montrées dans mon école. Je n'avais que 11 ans, mais je fus outrée par l'attaque violente et abusive perpétrée contre Gandhi et je demandai donc à mon professeur principal s'il inviterait mon père à donner une image plus vraie du leader Indien. Il me répondit « volontiers », pour ensuite me demander un topo sur la formation de mon père, question difficile que je simplifiai en disant : « Quand il était petit garçon, il était si pauvre qu'il se baladait avec des seaux pleins d'ordures ménagères pour attraper des corbeaux et les manger. » Comment cette image de mon brahmane végétarien de père a pu me venir à l'esprit ou qu'est-ce qui a pu m'inspirer cette polissonnerie ? Je n'en ai aucune idée. En tout cas, juste avant que Raja ne commence sa causerie, mon professeur lui demanda s'il avait réellement vécu de corbeaux dans sa jeunesse. Mon père fut tellement

déconcerté par la question que, ô miracle, il resta sans voix, mais, à ma grande fierté, il fit un exposé tellement brillant sur les actions et la philosophie de Gandhi que non seulement le professeur, mais aussi la plupart de mes amis, changèrent d'attitude vis-à-vis de l'Inde -malgré mon histoire de corbeaux.

Avec la guerre et la nécessité où nous nous trouvions de consacrer tous nos efforts à une activité productive, c'en fut fini des jours anciens, des belles pergolas, des roses et des bassins à nénuphars à Arya Vihara. Comme l'observa Mr Robbie :

6 janvier 1944

Je suis désolé pour la pergola que Sara a pris tant de plaisir à construire. J'aurais été heureux de contribuer à sa réparation, mais je suppose que Willie, Raja et Krinsh ont pensé qu'elle était de peu d'utilité et qu'il valait mieux la remplacer par quelque chose qui rapporte...

Pardonnez-moi s'il vous plaît de remettre l'affaire S... sur le tapis. Je ne sais pas ce qu'elle a en tête et, en tout état de cause, j'ai expérimenté cette formule, clef du succès à Washington : "Raconte des conneries, fais porter le chapeau à quelqu'un d'autre et copie le tout en sept exemplaires!"

Amour

ROBERT

Mr Robbie faisait allusion à une déséquilibrée qui l'avait importuné avec sa fixation sur Krinsh et qui voulait que Mr Robbie intercède en sa faveur.

Comme on pouvait s'y attendre avec quelqu'un comme Krinsh, on n'était jamais à court de déséquilibrés dans les environs, la plupart tout à fait inoffensifs, mais certains -une « frange » d'extrémistes - causaient de sérieux embêtements. On pouvait seulement espérer que, comme Aldous l'exprima dans une de ses dernières causeries, on ne se retrouverait pas, avec ces extrémistes, dans une situation comparable à un châle espagnol où la frange est plus grande que le châle lui-même. Dans certains cas, Krinsh aggrava le problème en ne se montrant pas assez clair et déterminé au départ. Un petit nombre de « frangistes » étaient presque dangereux. Un de ces cas était une femme supposée estropiée et clouée au lit qui vivait en bas

de la colline de Arya Vihara. Elle adressa plusieurs lettres pathétiques à Krinsh qui accepta finalement d'aller lui rendre visite et continua à le faire régulièrement par la suite. Un jour, on sonne à la porte d'entrée, j'y vais, et me voilà devant une forte femme mal peignée avec des béquilles. Je devinai immédiatement son identité, qui fut confirmée quand notre chat Minnie, qui lui-même était devenu légèrement marteau après l'incident du tangara, jeta un regard à la visiteuse, arqua son dos et feula. A mon avis, mes aînés auraient dû prendre cette réaction comme un sévère avertissement, mais ils n'en firent rien.

Un autre jour, alors que nous nous promenions dans les collines, mon amie Ellen et moi aperçûmes cette femme dévalant le sentier ses béquilles calées sous le bras. Je dis à Krinsh que je pensais qu'il était en train de se faire avoir. Ma mère commença à recevoir des lettres anonymes la menaçant de terribles conséquences si elle ne fichait pas le camp de la maison de Krinsh. Finalement Mr Robbie fut accosté par la femme qui le menaça de sa béquille; l'affaire fut prise au sérieux; grâce à la coopération peu orthodoxe de la dame des postes (qui collectait et distribuait le courrier dans sa Ford Model A), mon père put prouver d'où venaient les lettres; après beaucoup de difficultés, une action en justice fut déclenchée et ce membre menaçant de la frange fut banni de l'Etat de Californie.

Une autre "frangiste", inoffensive cette fois, paraissait tout à fait normale le jour, mais les nuits de pleine lune, elle se mettait à arpenter la route devant Arya Vihara de bas en haut, sa longue chevelure blanche flottant au vent dans son dos, en chantant Krishnaji-i-i, Krishnaji-i-i. Ma mère ayant fabriqué un mannequin de couturier, cette femme lança la rumeur que Rosalind gardait un squelette dans son placard. Peut-être cette forme en papier mâché avait-elle terrifié la pauvre toquée, mais l'avantage fut qu'elle la dissuada d'approcher et de se mêler des placards des autres.

Dans l'éducation qu'il m'avait dispensée, Krinsh s'était montré strict au sujet des croyances : je ne devais pas y succomber. Ce qui a effectivement aboli les fées, les farfadets et lutins, Saint-Nicolas et Dieu. Aussi fus-je étonnée un soir de découvrir que les fantômes entraient dans une toute autre catégorie. Quelle autre catégorie ? Je ne le sus jamais. Je sentais déjà que les fantômes pouvaient ne pas ressortir du domaine de la croyance. Mais personne dans notre famille n'avait jamais dit non plus qu'ils pussent relever du domaine de l'expérience personnelle. Un jour, je vis un air effrayé se peindre sur le visage de Krinsh quand j'affirmai, comme cela en passant, que j'avais vu le fantôme de Nitya dans le vestibule d'entrée.

Quelque chose dans son expression m'interdit de pousser ce qui n'avait été rien de plus qu'une plaisanterie. Je savais que Nitya était mort dans la pièce de devant, mais, d'une certaine façon, il était vivant pour moi, même si je ne l'avais jamais vu. Ma mère m'avait souvent parlé de lui et des moments qu'ils avaient passés ensemble, lisant de la poésie et chantant, et je lui avais pris un peu de sa nostalgie. Krinsh et mon père parlaient rarement de lui.

Un soir après dîner, mon père dit que quelqu'un, au cours des trois dernières nuits, était entré dans sa pièce à l'épreuve du feu qui était fermée à double tour et impossible à forcer. La porte en métal faisait un clang! en se refermant, un bruit métallique bien particulier qu'on ne pouvait éviter, quelque précaution qu'on prît. Il avait cherché chaque nuit et n'avait trouvé aucun signe de présence humaine. « Ca doit être un fantôme, » dit-il. Ma mère eut l'air contrariée par l'histoire et, sans souscrire à l'idée d'un fantôme, se montra déterminée à l'enterrer. En fait, elle était assez anxieuse en pensant que ce pouvait être une personne, peut-être un ou une de nos « frangistes ». Krinsh suggéra que tous les trois, sans le dire à Raja, nous nous relayions pour surveiller toute la nuit, postés sur la véranda de Krinsh qui surplombait le bureau de Raja. Naturellement, je pris la chose à la rigolade, sûre qu'il s'agissait d'une grosse blague jusqu'à ce que, quand vint mon tour de monter, Krinsh me dit avec le plus grand sérieux,

“Kittums, rappelle-toi ceci : un fantôme ne peut jamais te faire de mal. Il peut seulement te faire penser qu'il t'a fait du mal.”

Je fus d'abord tentée de croire qu'il ne faisait là qu'ajouter du piment à notre aventure, mais en regardant son visage, je sus qu'il ne plaisantait pas. Il était réellement nerveux à l'idée de me laisser seule dehors. Absolument rien n'apparut cette nuit-là. Le lendemain, nous demandâmes à mon père s'il avait entendu son fantôme. A notre plus grand désappointement, il répondit qu'il n'y avait eu aucun bruit. Ainsi le mystère ne fut jamais éclairci, mais les bruits ne se reproduisirent jamais.

La guerre touchait à sa fin et des rapports en provenance d'Europe étaient de plus en plus horribles. Jusqu'alors, Annie Vigeveno avait ignoré que quarante personnes de sa famille avaient péri dans des chambres à gaz. Ommen avait été utilisé par les Nazis comme camp de concentration. Des amis étaient morts et d'autres avaient survécu, mais Ommen ne serait plus jamais le même et Krishna n'y retourna jamais.

Mr Robbie écrivit : “Je suis désolé à propos de Mme Vigeveno. J'ai peur que l'Allemagne ait mérité son destin pour avoir permis à un fou fanatique

de lui dicter sa politique et s'être aliénée ce qui reste de bon sens dans le monde entier (aussi hypocrite puisse être ce soi-disant bon sens).” Et, faisant allusion à une plus petite guerre privée, il ajouta ce commentaire : “Savez-vous que George Arundale a désavoué – au moins pour lui-même – la Co-Maçonnerie, le LCC et la Société Esotérique ? Il dit que le seul vrai enseignement de la Théosophie est la fraternité; dommage qu’il n’ait pas pensé cela plus tôt.”

WRIGHTWOOD

Les Huxley avaient une maison dans le désert de Mojave, dans un coin perdu appelé Llano. Un simple panneau à un tournant de la route : c'était tout ce dont on disposait pour se repérer et distinguer Llano des autres endroits dans cette vaste étendue d'arbres à pignons et de grands yuccas [Joshua trees]. Aldous avait commencé à souffrir de troubles pulmonaires et au cours de leurs fréquentes explorations, ils avaient découvert un petit village de montagne, Wrightwood, entre le désert et Los Angeles. L'air de la montagne apporta un grand soulagement à Aldous, mais la pauvre Maria détesta le village, trouva les maisons laides, et l'altitude la rendit légèrement malade. Elle était un rat du désert, disait-elle d'elle-même, et Aldous un écureuil des montagnes, et elle n'arriva jamais à aimer Wrightwood; mais se souciant d'abord et avant tout du bien-être d'Aldous, elle accepta de bon cœur une maison peu pratique et de mauvaise qualité, et toutes les difficultés liées au fait de vivre dans un coin si isolé en temps de guerre.

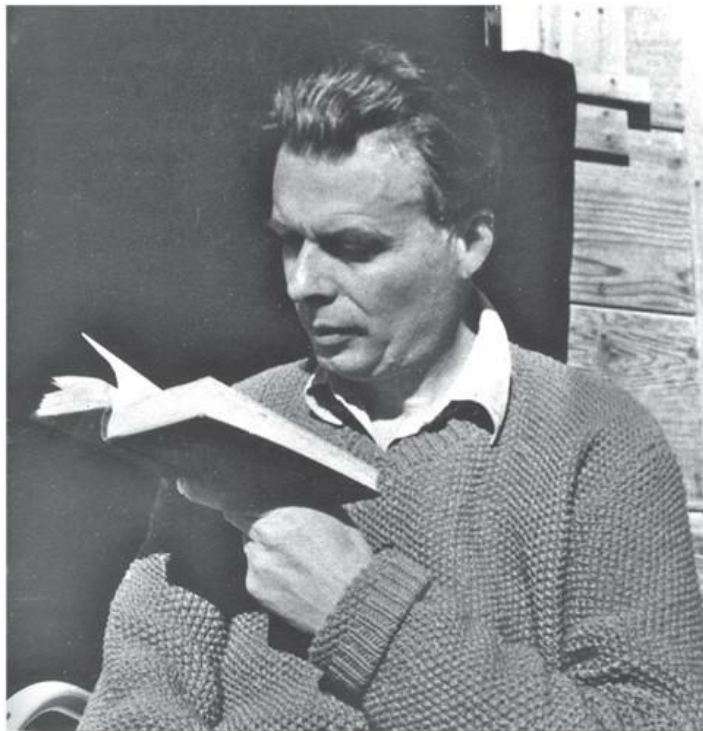
A la fin du printemps 1945, le monde se trouvait encore dans les affres de la terreur et du chaos; l'avenir était loin d'être clair. On avait fait exploser la première bombe atomique sans avoir l'assurance, comme le monde scientifique devait l'admettre après coup, que toute l'atmosphère n'allait pas prendre feu. Aldous fit partie du petit nombre qui discerna à ce moment-là les conséquences futures d'une telle expérimentation. On commençait aussi à avoir des détails sur les camps de concentration, à connaître les résultats des lâchers de bombes incendiaires sur la plus grande partie de l'Allemagne et la situation critique des réfugiés partout en Europe : on avait des raisons de croire que le monde était devenu fou.

A force d'affectueuse insistance, les Huxley nous persuadèrent de venir passer le reste de l'été à Wrightwood. Comme d'habitude, nous fûmes seulement trois à partir : ma mère, Krinsh et moi. Mon père viendrait nous rejoindre pour un week-end de temps en temps de Hollywood ou d'Ojai. Dans ses lettres à Rosalind, Maria nous avait suppliés de faire semblant d'aimer Wrightwood même si ce n'était pas le cas, pour faire plaisir à Aldous.





*68. Aldous à Wrightwood, Californie, dernières années 1940*



*69. Aldous, ibid.*

Nous les trouvâmes en train de peindre leur maison, Aldous maculé des pieds à la tête et maniant vaillamment un pinceau.

En ce qui nous concernait, nous trouvâmes le village assez charmant quoique ni alpestre ni doté de l'imposante tranquillité et de la grandeur du parc de Séquoia. En tout cas, nous ne partageâmes pas l'aversion de Maria.

Wrightwood est sec, austère, sans l'attrait de l'eau et l'ambiance sonore des sports nautiques. Des années plus tard, quand j'aurai vu les Himalayas, je ressentirai la parenté entre les deux sites; le sol argenté était semé de pins, de frémontodendrons, de petits massifs de lupins attardés ce premier été et de castilléjies d'un orange intense et nichées de ci de là dans des roches mouchetées de particules de mica.

Nous voyions les Huxley tous les jours –soit pour le thé chez eux, soit au dîner chez nous. Chacune à sa manière, Rosalind et Maria essayaient de se venir mutuellement en aide. Maria nous invitait à de nombreuses réceptions quand des gens intéressants montaient voir Aldous, comprenant que Krinsh semblait en avoir particulièrement besoin. Maria commença un trousseau de mariage pour moi, bien que je ne fusse encore qu'une enfant. Je possède encore les belles nappes en lin de fabrication belge qu'elle me donna alors. Préparer des repas et gérer une grande maisonnée constituaient une rude épreuve pour Maria, alors que cela faisait pratiquement partie de son quotidien pour Rosalind; aussi celle-ci cuisinait-elle souvent pour tout le monde. De cette façon, tout en occupant des maisons séparées, nous étions souvent ensemble, pour manger et aussi pour se promener, Aldous et Krinsh ayant l'habitude de faire de la marche tous les jours, accompagnés par qui pouvait suivre l'allure soutenue des deux hommes, Krinsh rivalisant de sa foulée rapide avec les longues enjambées d'Aldous. Ces promenades étaient pour eux l'occasion d'avoir leurs discussions les plus sérieuses, dont je glanais des parcelles en passant de leur groupe à celui de Maria et Rosalind dont les conversations plus fascinantes –pour moi- portaient sur leurs amis et leurs familles.

Un soir de ce premier été ressort encore dans ma mémoire. Raja était monté d'Hollywood, et, après dîner, les trois hommes étaient restés dans le salon pendant que Maria, Rosalind et moi avions fait retraite dans une chambre pour bavarder de choses plus légères que les réflexions auxquelles nous les suspicions de vouloir se livrer. A travers le mur mince, nous pouvions entendre et distinguer leurs voix, chacune avec son accent britannique si particulier, aux intonations si claires et euphoniques. Comme un trio à cordes - les thèmes revenant tour à tour sans jamais s'interrompre les uns les autres-, ils « jouèrent » une conversation tout en courbes sonores montantes et descendantes en mode mineur, puis cela s'éteignit graduellement et déboucha sur un silence de mort qui dura plusieurs minutes. Cédant à la curiosité, nous nous glissâmes dans la pièce pour voir ce qui leur était arrivé. Trois paires d'yeux étaient dirigées vers le plancher, les visages sombres, l'esprit plongé dans la secrète mélancolie et l'harmonie qui avaient présidé à leurs échanges. C'était au milieu d'août

1945.

Finalement, la guerre se termina, mais comme Aldous, Krishna et Raja et beaucoup d'autres assez perspicaces pour voir où on en était et ce qui nous attendait, Mr Robbie se focalisa sur le côté sombre de la victoire :

Très Chère Radha,

Nous sommes bien sûr immensément contents que la paix soit venue, mais ce n'est pas la même émotion que lorsque la guerre précédente avait pris fin, car alors, à cette époque, chacun espérait vraiment qu'il n'y aurait plus de guerres. Cette fois, nous nous réjouissons simplement que cette guerre soit finie et que la prochaine n'ait pas encore commencé.

Et un mois plus tard, il écrivit à Rosalind : « La bombe atomique semble enfoncer le dernier clou dans le cercueil de la civilisation chrétienne. Si seulement Gengis Khan avait pu en avoir l'usage, il aurait pu tuer 180 000 000 de gens en un an au lieu de seulement 18 000. »

Avant que finît l'été, Krishna et Rosalind purent voir cette cabane à Wrightwood que Krishna allait nommer Greenwood Gate (le portail de la forêt). Ils se tinrent ensemble sous le grand chêne de 300 ans d'âge qui est encore là aujourd'hui, et tous deux eurent la certitude que c'était la cabane qu'il nous fallait. Elle avait été construite avec des troncs d'arbre entiers il y avait environ 100 ans par le premier garde forestier de cette région. Dans les années 1920, une dame fortunée de Beverly Hills avait ajouté, dans le même style, des chambres avec bain, des planchers en bois dur et d'autres éléments de confort, avant de perdre toute sa fortune -y compris la cabane- lors de la Dépression de 1929. Il y avait un porche couvert de glycine et un patio en belles pierres. Une forêt de pins toute proche de la cabane la protégeait du soleil que Krishna détestait tant. De son côté, Aldous recherchait toujours le maximum de lumière et trouva notre cabane sombre bien que charmante.

Utilisant une petite somme que Sara Logan avait laissée à Rosalind, Raja réussit à acheter la cabane. Cela n'alla pas sans mal, loin de là. Une inondation survenue l'hiver précédant avait emporté plusieurs maisons mais s'était arrêtée juste autour de celle-ci (sa vieille propriétaire avait passé toute la nuit à genoux, priant pour sa survie). En plus, à la suite de fortes pluies ayant succédé à la neige de fin avril, une avalanche avait provoqué la chute d'un bon pan de la montagne. Et Raja dut attendre la publication d'un

décret du Congress pour affecter des fonds à la réparation de la digue en terre entre nous et les flots et pour que la propriété fût autorisée à la vente.

(C'est alors que commencèrent nos ennuis avec cette cabane. Dans la vision de ma mère, cette cabane devait occuper une place durable dans nos vies; aussi nous la donna-t-elle vingt ans plus tard en nous exhortant à ne jamais la vendre. A l'heure d'aujourd'hui, nous sommes heureux de ne pas l'avoir vendue, mais il y eut bien des fois où nous fûmes terriblement tentés de le faire. Juste après l'avoir acquise, nous dûmes subir une autre inondation et faire évacuer le contenu de 20 camions de boue de la maison et du garage. La cabane se trouve sur le bout aval de la faille de San Andrea, bien placée pour le futur pire tremblement de terre du siècle. Mais notre famille s'y est beaucoup plu en compagnie de ses fourmis charpentières et de ses bourdons ces quarante dernières années.)

Wrightwood marqua la fin de nos randonnées annuelles dans le parc national de Séquoia. Notre vie s'entremêla agréablement avec celle des Huxley. Maria et Rosalind partageaient leurs problèmes domestiques.

Ma très Chère Rosalind,

Tu me manques à Wrightwood, mais j'ai découvert beaucoup de choses utiles pour nous deux et voici.... J'ai trouvé d'excellentes personnes pour faire des choses urgentes; régler le poêle à pétrole... poser de nouveaux verrous. En fait, des détails tout à fait importants. Et j'ai découvert que si Mr Steele est lent, il est aussi merveilleusement consciencieux, plein de bonne volonté et capable. Si tu as besoin de lui pour les fourneaux ou l'électricité ou le gaz ou n'importe quoi, n'hésite pas. J'ai découvert que notre ami d'Australie, Harry, peut nous être très utile à tous comme homme à tout faire. Il semble honnête et certainement bon marché. Il parle trop... soixante cents de l'heure. Il est en train de trier des pommes pour vous et les laissera là. Elles sont en train de pourrir... Il y a une Mme Strott qui vit près du verger de pommes, nous entendions les cloches de ses vaches près du petit lac quand nous nous promenions. Je l'ai employée une fois. Je pense qu'elle pourrait t'être utile et aller chez toi si tu insistes en disant que tu as vraiment besoin d'elle – soixante-quinze cents de l'heure. Dis-lui que je suis ton amie. Je crois qu'elle préfère travailler avec différentes sortes de gens – mon Dieu, certaines personnes travaillent tellement dur. Elle est heureuse parce qu'elle a six « merveilleux garçons. »

Nous arriverons tard vendredi matin et passerons par chez vous en espérant arranger une promenade ou quelque chose d'autre. Les

journées ont été chaudes et la nuit dernière a été la seule que nous ayons passée là... J'ai affreusement mal dormi sur ce que j'avais pensé être un lit divin, que j'avais passé toute la journée à préparer pour Aldous. Ainsi, je devrai imaginer quelque chose d'autre; la difficulté est qu'il doit mesurer 7 pieds [2, 13 m].

Le départ a été dramatique sous un ciel en train de s'assombrir, des premiers flocons de neige mélangés de pluie et un vent hurlant. Quand j'ai atteint le désert, une jolie lune semblait regarder ironiquement ma voiture en train de se hâter; aussi j'ai ralenti pour savourer la paix rayonnante tandis que les nuages affluaient sur nos collines. Et me voilà à la maison et heureuse. Je vais en ville demain. Ce sera merveilleux de se voir et j'ai fait quelques gâteaux. A envoyer en Europe comme tu l'as suggéré, huit pounds [3,6 kg] pour eux et le reste pour nous quand tu voudras bien venir prendre le thé. Une fournée a tourné en caramel au beurre mais ta famille est indulgente pour mes ratés. Je les garde pour vous !

Bonne nuit, ma très chère. Puis-je dire que je t'aime plus que jamais et que c'est un sentiment très heureux de tant aimer quelqu'un. J'espère que tu vas bien. Ta famille a mes amours [sic] aussi. Assure-toi qu'ils aient tous des vêtements chauds. Le froid a une force insinuante qui paralyse d'un coup et le visage est vert et le nez rouge et les mains maladroites –et pourtant, c'est là que nous avons choisi de vivre.

A la fin du printemps, nous gagnions Wrightwood pour de longues périodes, remplissant la voiture de produits de la ferme et repartant régulièrement de Wrightwood après quelques semaines pour refaire le plein de provisions.

Entre les principaux réapprovisionnements à Ojai, nous faisions des virées hebdomadaires à Safeway, San Bernardino. De temps en temps, nous réussissions à persuader Krinsh d'aller au cinéma avec nous là-bas. Il refusait de voir des films d'amour, mais il aimait les westerns. A chaque fois qu'il y avait une scène de baiser, il se couvrait les yeux d'horreur et disait « Quelle idiotie ! »

Si ses disciples pouvaient parfaitement comprendre son attitude, moi, je la jugeais quelque peu contradictoire, et ma mère sans doute encore plus que moi.

J'avais maintenant 14 ans – je n'étais plus la discrète petite fille d'antan. Ils ne m'ont jamais fait sentir que j'étais *de trop*, mais je sentais qu'ils

avaient besoin d'être seuls, spécialement le matin quand Krinsh se rendait dans la chambre de ma mère où elle prenait son plateau de petit déjeuner au lit. C'était là un petit plaisir qu'elle goûtait particulièrement, loin de toutes les corvées de la ferme. Leurs conversations ne m'intéressaient plus.

Je me baladais toute seule jusqu'à la rivière à travers les vagues de chaleur désertique et les bouffées de brise rafraîchies par le brouillard. Quelquefois un ami d'Ojai venait nous rendre visite. Mais notre maisonnée semblait étrange à la plupart des gens et je me sentais plus à l'aise toute seule à faire des croquis, à lire entre autres choses une vieille édition de « Guerre et Paix » en quatre volumes reliés en cuir que j'avais apportée de Arya Vihara. Dans cette édition, l'anglais était émaillé de longs passages en français dont je ne pouvais venir à bout sans l'aide de Krinsh. Parfois je nageais dans l'étang local ou faisais du piano dans l'école du village. Telles étaient mes matinées l'été, et cela me convenait parfaitement. Nous nous reposions toujours après le déjeuner et nous rendions ensuite chez les Huxley pour le thé et une promenade. Ou ils venaient chez nous pour dîner et passer la soirée autour de l'immense âtre en pierre construit il y a si longtemps par le garde forestier. Il n'y avait pas le téléphone et on devait dresser des plans d'un jour sur l'autre.

Greta Garbo vint passer une journée avec nous et je les suivis le long de la Blue Ridge, elle et Krinsh. Elle était largement aussi belle que sa légende. Elle était sans une trace de maquillage, excepté peut-être sur ses cils. Le seul signe de coquetterie était un emplâtre anti-rides entre ses sourcils. Elle avait les cheveux raides. Elle portait un chapeau de paille et des pantalons. Elle posa de « profondes » questions au « Sage Indien », questions éludées, esquivées, laissées sans réponses. Les profonds yeux bleus jetaient des coups d'œil sous les célèbres cils pour tester l'inaccessibilité de Krinsh, ou était-elle vraiment naïve ? Qui aurait pu le dire ? Ils étaient tous deux si personnels, secrets, réservés. J'espérais seulement qu'elle ne remarquait pas le regard que Krinsh m'adressait comme il le faisait souvent lorsqu'il m'arrivait d'assister à quelque chose d'embarrassant, comme si je pouvais, d'une façon ou d'une autre, lui témoigner ma compassion et ma solidarité. Je pouvais sentir la question « Mais qu'est-ce que je fais là ? » Cependant, je connaissais aussi sa secrète attirance pour le monde des acteurs et des célébrités populaires. Il se sentait des affinités avec ce monde et m'avait dit un jour « J'aimerais écrire un grand succès à Broadway, seulement un, juste pour voir ce que ça fait, » ou parfois c'était « Juste un roman policier qui tirerait à des millions d'exemplaires ! »

Il y eut un pique-nique avec les Huxley et les Stravinsky, également sur la

Blue Ridge à une altitude de 8 000 pieds [2 400 m]. Comme à son habitude, ma mère avait apporté à manger pour tout le monde et tout disposé pendant que tous les autres se promenaient. Ce jour-là, quelqu'un ou quelque chose persuada Krinsh de prendre une petite gorgée de vin et il tomba soudainement de son banc à la renverse, comme mort. Tout le monde, sauf Rosalind, s'affola. Elle savait que Krinsh avait l'évanouissement facile. Quand il se trouvait en société, Krinsh avait l'air toujours un peu distant et extérieur, excepté avec Aldous et Maria avec qui il se sentait comme à la maison. Il montrait de l'affection à Aldous, mais, avec Maria, il maintenait le formalisme qu'il réservait habituellement à toutes les femmes, employant rarement leurs prénoms et préférant Madame ou Signora. Peu importait le prestige de nos hôtes, c'était encore Krinsh qui était toujours le centre de l'attention générale. Plus il s'efforçait de s'affranchir de cette position, plus elle se renforçait. C'était quelque chose qu'il avait en commun avec Greta Garbo. Nous avons été témoins de ses tentatives pour passer inaperçue quand elle faisait ses courses à Beverly Hills : elle ne manquait jamais d'attirer l'attention sur elle. Chacun savait exactement qui elle était.



70. (De gauche à droite) Aldous avec Desdemona, le chien de Radha, Krishna, Igor et Vera Stravinsky, Maria et Radha. Pique-nique à Wrightwood, 1949

Un jour, nous fûmes invités pour le thé chez les Huxley pour rencontrer un psychologue, sa femme et son secrétaire. J'étais assise près de la femme et remarquai tout à coup un complet changement d'expression chez elle, bien qu'elle semblât attentive à notre conversation. Un moment plus tard, revenue à sa première attitude, elle me demanda de répéter ce que je venais de dire. Maria m'expliqua après qu'elle souffrait d'un dédoublement de la personnalité, exactement comme la femme –histoire véridique– du film *Three Faces of Eve* (Trois visages d'Eve). Mais dans le cas de la femme du psychologue, les deux personnalités étaient compatibles et utiles l'une à l'autre. Je n'ai jamais oublié ma vision fugitive et intime de cette femme pas comme les autres.

Même à Wrightwood, il y avait beaucoup de travail. Nous faisions presque tout nous-mêmes. Krishna décida que ce serait agréable d'avoir un jardin de roses. Peut-être celui qu'on avait dû détruire des années plus tôt à Arya Vihara pour des raisons économiques liées à la guerre lui manquait-il. Nous plantâmes un rang de roses le long du mur de l'entrée. Le sol, se composant pour l'essentiel de rocs de serpentine et de mica, était gris et stérile, et il fallut beaucoup creuser et pailler d'abondance. En fin de compte, les roses poussèrent très bien. Lui et Rosalind firent aussi une petite salle de bains en bas dans le garage. Un plombier du coin installa la plomberie, mais ils posèrent le carrelage et firent la peinture eux-mêmes. Cette salle de bain était pour Krinsh qui dormait dans le salon et aimait se lever tôt.

Un après-midi, en revenant de promenade, nous trouvâmes un gros serpent à sonnette confortablement enroulé sur le tapis près de la porte de la cuisine. Krinsh ne manquait pas de courage, mais c'était ma mère qui savait le mieux s'y prendre avec des créatures difficiles et ce fut elle qui intervint. Avec la douce persuasion d'un balai et d'une voix ferme, elle dit au serpent de libérer le passage et de se trouver un autre logis. Elle se révéla étonnamment persuasive, car le reptile se déroula lentement et s'en alla dans les broussailles. Nous ne le revîmes pas. A ma connaissance, jamais ma mère ne tua ou ne fit de mal à quoi que ce soit. En ceci, elle était comme Mr Robbie qui avait fait un jour cette remarque à Beato qui s'apprêtait à écraser une mouche : « Laissez-la vivre. Elle accorde la même valeur à sa vie que vous à la vôtre. » Beato ne tua jamais plus rien par la suite.

Ma mère avait également ses propres idées en politique. Aldous lui-



même était incapable de l'influencer sur les points où elle se sentait sûre d'elle. Elle avait grandi dans une maison politiquement orientée. Son père qui avait été sénateur, avait de fortes convictions socialistes, et la famille avait vécu plusieurs campagnes électorales. Le procès d'Alger Hiss donna lieu à de chaudes discussions sur son innocence. Ma mère était certaine qu'il n'était pas coupable, et pensait, en tout cas, qu'il n'avait pas bénéficié d'un procès équitable. Les autres essayèrent de la contrer, non parce qu'ils pensaient qu'Hiss était coupable, mais parce que les arguments et l'attitude de Rosalind leur semblaient par trop irrationnels. Par rapport à elle, Krinsh donnait l'impression d'être conservateur, bien qu'il eût toujours affirmé qu'une personne qui n'était pas libérale [de gauche] dans sa jeunesse risquait de se retrouver mentalement ossifiée dans sa maturité. Mais quand ma tante Erma, une républicaine convaincue et pour qui son parti était celui de Lincoln, se permettait de prendre des positions apparemment pro-américaines et même modérément nationalistes, Krinsh lui rappelait, parfois assez sèchement, l'importance de ne pas penser en termes de nationalisme et d'idéologie. Krinsh n'était pas un penseur politique, mais il mettait dans le même sac toutes les idéologies religieuses et politiques. Tous les dirigeants étaient sur la mauvaise voie, on devait renoncer à les suivre, politiciens, enseignants et experts de toutes sortes. Cela pouvait aider des adultes aux esprits excessivement encombrés qui cherchaient à se libérer de leurs conditionnements, mais pas de jeunes étudiants à la recherche d'un enseignement. Cela me prit un certain nombre d'années pour me libérer du sentiment que ce qu'on m'enseignait au collège n'était que des bêtises. J'allais souvent me surprendre en train d'imiter l'attitude hautaine et dédaigneuse que j'avais si souvent observée chez Krinsh face au pouvoir intellectuel. Aucun de mes aînés ne m'autorisa jamais à faire des remarques désobligeantes ou même trop personnelles, mais je pus voir Krinsh s'y laisser aller à l'occasion, peut-être sans le savoir ou vouloir, ou parce qu'il bouillait intérieurement pour une raison ou pour une autre. Cela arrivait rarement, mais je me rappelle quand même l'avoir entendu dire, au retour d'une longue promenade avec Aldous, « Son esprit est comme une corbeille à papier. » Je suis sûre qu'Aldous n'aurait jamais cru Krinsh capable de faire un tel commentaire désobligeant.

Rétrospectivement, toutes ces années à Wrightwood m'apparaissent comme les dernières où nous fûmes heureux ensemble avec Krinsh. Mes parents se querellaient de temps à autre avec lui, mais toujours pour les mêmes raisons qu'avant –habituellement parce qu'il avait menti sur quelque chose. Ma mère lui demanda un jour pourquoi il mentait et il répondit avec une surprenante franchise : « A cause de la peur. »

A certains égards, la psychologie de Rosalind était incroyablement simple. Elle pensait qu'une fois que vous aviez admis avoir commis une faute, tout ce que vous aviez à faire ensuite était de décider d'arrêter. La complexité du problème de Krinsh lui échappa jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Mon père, d'un autre côté, avait tellement tendance à tout compliquer qu'il s'embourbait dans ses propres spéculations.

Il y avait encore beaucoup d'amour entre ma mère et Krinsh, chez mon père pour Krinsh, et peut-être chez Krinsh pour mon père, bien que je n'en sois pas encore sûre. Mais je n'ai jamais eu aucun doute sur l'amour que je portais à chacun d'eux et qu'ils me rendaient tous les trois.

UNE ÉCOLE EST NÉE

Quand en 1927, Mrs Besant avait acheté le terrain de la Happy Valley et l'avait confié à la Fondation de la Happy Valley, elle avait dit aux membres de cette Fondation –qu'elle avait tous choisis- qu'ils en auraient pour des centaines d'années de travail. Son but en s'exprimant à si long terme avait été de calmer leur éventuelle impatience de voir des merveilles se produire sans délai dans la Happy Valley. Cette vision prudemment dilatoire n'aidait cependant pas à résoudre le problème des sommes à rembourser chaque année dans le cadre de l'hypothèque contractée sur la propriété à hauteur de 90 000 dollars. Ce coûteux devoir incombait largement aux Logan et à Louis Zalk. Ils lançaient des appels réguliers pour qu'on les aidât à lever l'hypothèque. Les personnes restées loyales à Mrs Besant, et qui partageaient sa vision de l'avènement prochain de la 6e sous-race, y répondirent jusqu'à ce qu'éclatât la Crise de 1929. Mais ensuite, les Logan et Louis Zalk se retrouvèrent avec un problème financier sur les bras d'autant plus considérable qu'eux aussi furent affectés par le Krach boursier. Leur responsabilité commune allait générer une correspondance suivie entre Robert et Louis pendant les 25 prochaines années. Cet échange commença en octobre 1930 sur le ton moqueur caractéristique de Robert.

Cher Louis

Bien sûr que je vous aiderai comme vous me le demandez, mais, réellement, je ne comprends pas bien la situation à venir, à qui les paiements seront faits et par qui seront tenus les comptes et envoyé les reçus.

Eclairez-moi un peu avec des mots d'une syllabe... Je me rappelle que nous avons eu une réunion au cours de laquelle tout le monde a été nommé administrateur et a ensuite démissionné et a été remplacé par quelqu'un d'autre.

... croyez-moi, avec tous mes meilleurs vœux,

Fidèlement vôtre,

ROBERT

Ce ton informel ne doit pas tromper sur la compétence et le dévouement des deux hommes ni sur le sérieux de leurs efforts pour concrétiser la vision de Mrs Besant. Ils y croyaient dur comme fer, sinon la tâche leur eût semblé

trop pénible. La seule source de revenus existant dans la vallée était une plantation de noyers qui aidait parfois à payer les impôts et l'hypothèque, et qui était gérée par l'ancien propriétaire des lieux, un fermier devenu métayer. Des gens affluaient en continu, des Théosophes pour la plupart, espérant faire eux-mêmes partie de la nouvelle 6e sous-race ou voulant, au moins, être là prêts à l'accueillir. C'était Robert qui se chargeait de répondre aux demandes de renseignements.

22 juin 1935

Cher Louis,

Je suis complètement d'accord avec votre lettre pour ne retenir aucun projet de peuplement tant que nous n'aurons pas pu avoir une vraie réunion avec les administrateurs.

Comme j'ai eu à répondre à beaucoup de critiques et de demandes dernièrement... je vous joins des copies... de certaines de mes réponses pour avis.

Dear Kahuna,

Pour ce qui est de lancer l'installation de colonies dans la Happy Valley, il n'y a certainement pas d'attitude « les Théosophes n'ont pas besoin de postuler » de la part des administrateurs; il y a seulement... le désir d'être sûr de ne pas s'engager dans une entreprise hasardeuse tant que le terrain restera lourdement hypothéqué. Un échec maintenant rendrait presque impossible le règlement de notre dette ou sa réduction à des proportions raisonnables... entre temps, il n'y aurait aucun mal à soumettre à Louis Zalk des projets et des suggestions pratiques concernant d'éventuels premiers stades de colonisation.

Dear Mrs S——

Vous êtes tout à fait libre de changer les termes votre promesse ou de la retirer complètement... En ce qui concerne la colonisation de la Happy Valley, les administrateurs n'ont pas d'autre idée en tête et n'auraient certainement pas fait tous les efforts qu'ils ont dû consentir pendant sept ans pour réduire la lourde dette de 90 000 à 43 000 dollars s'ils n'avaient pas été dévoués à la réalisation finale des objectifs de Mrs Besant.

Les membres de la Société Théosophique sont parfois trop enclins à critiquer les efforts des autres sans avoir une compréhension

suffisamment claire des faits et j'espère que, lorsque vous entendrez d'autres critiques sur la Fondation de la Happy Valley... vous demanderez aux critiques d'envoyer des suggestions utiles en lieu et place.

En 1941, la situation de la Happy Valley était basiquement inchangée, sauf que l'hypothèque se réduisait et que le terrain était encore intact. Il y avait encore autant d'idées sur l'utilisation du terrain et sur qui devrait en avoir l'usage, que de gens à la fois à l'intérieur de la Fondation et en périphérie –sans parler des « franges. »

Il y eut aussi une réclamation (qui s'avéra infondée par la suite) contre la Happy Valley émanant d'un membre de la Société Théosophique qui prétendit qu'on lui avait promis une école contre un prêt antérieur, que Robert commenta comme suit :

12 septembre 1943

Cher Louis,

Si Miss S. devait partir pour Shamballa [la maison du roi de la hiérarchie occulte censée se situer dans le désert de Gobi] avant l'heure venue de fonder une école ou de rendre l'argent, il n'y aurait probablement pas de controverse du tout... tout semble reposer sur deux lettres du Dr Besant et des comptes-rendus de réunion de la Happy Valley.

A mon sens, il ne s'agit pas tant de savoir si oui ou non nous sommes administrateurs des 12 000 dollars destinés à une école que de savoir si nous pouvons éviter que Miss S. joue quelque rôle que ce soit dans la Happy Valley. Je ne sais pas très bien ce que devrait être une personne de la 6e sous-race, mais je suis tout à fait sûr qu'elle doit être d'une tout autre type que Miss S. Ou que n'importe quel éducateur psycho-rigide.

Fidèlement,

ROBERT

P.S. Nous pourrions tout remettre entre les mains de Miss S. et simplement modifier notre charte et écrire « La Fondation de la Vallée du Malheur [The Unhappy Valley]. »

Tout en répondant aux propositions de Théosophes excessivement

empressés ou de membres de la « frange », Robert, poliment, mais fermement, maintint l'intention des administrateurs de manoeuvrer sans s'embarrasser des aspects rigides et pour certains absurdes de la Théosophie tels que les initiations et les attitudes hiérarchiques qui en découlaient et que lui et Sara n'avaient jamais adoptés. Mrs Besant elle-même n'avait pas inclus ces aspects dans son concept de la future Vallée du Bonheur.

Robert et Louis étaient tous deux parmi les plus proches amis de Krishna et contribuèrent grandement à ce qui fut alors appelé la Krishnamurti Writings Incorporated ou KWInc, en remplacement du Star Publishing Trust. Mais Krishna continua de se tenir à l'écart de la Happy Valley. Il s'était personnellement désolidarisé de cette entreprise avant même que Mrs Besant la mît sur pied. Il en avait fini avec les Maîtres, la 6e sous-race et avec la Théosophie en général, du moins à cette époque.

Sitôt la guerre finie, ma mère voulut entreprendre un grand potager communautaire en bas dans la vallée, surtout pour fournir du travail aux Japonais qui avaient été internés durant le conflit. L'idée était de les aider après la scandaleuse et inutile injustice qui leur avait été faite; ce geste de réparation symbolique était peu de chose, mais Rosalind y tenait beaucoup. Raja jugea l'entreprise irréalisable et la dissuada de persévérer dans son projet de potager; il s'arrangea par contre pour embaucher un couple de Japonais qui vinrent vivre dans le plus petit des cottages de Robert derrière Saro Vihara. Ishi travaillait dans le verger et le jardin et Mme Ishi faisait le ménage. S'ils gardaient une certaine amertume de ce qui leur était arrivé, ils ne le montrèrent pas et se conduisirent toujours avec politesse et bonne humeur.

En 1945, Robert et Louis s'engagèrent dans un autre partenariat qui allait fournir le terreau de la première entreprise de la Happy Valley. Ils achetèrent à KWInc les cabines de bain du vieux Camp de l'Etoile, le bâtiment de la cafétéria et le terrain autour, avec le projet de transformer les cabines de bain en appartements. Il y eut des murmures sur l'éventualité d'une école, murmures que Robert avait prévus quelques années plus tôt. Sans avoir rien décidé de très précis dans le genre, Robert et Louis se disaient depuis un certain temps qu'en cas de soudain besoin, on pourrait disposer des appartements en attendant de pouvoir construire des structures plus permanentes sur le terrain de la Happy Valley 15 miles [24 km] plus loin.

15 décembre 1945

Cher Louis,

J'ai votre lettre du 11 décembre et vos instructions à Willie concernant les cabines de bains 3 et 2... Si quelqu'un sort en nageant de ces cabines de bain avec la claire compréhension mathématique de mes deux tiers et demi et de votre demi et un tiers, ce sera Albert Einstein. Personne d'autre ne pourrait y arriver.

Fidèlement,

ROBERT

L'embryon qui devait donner l'école était en gestation. Un professeur de philosophie en retraite, originaire de Vassar, le Dr Guido Ferrando, avait déménagé dans la vallée d'Ojai pendant la guerre, et avait donné plusieurs séries de conférences sur les transcendantalistes Américains et la Divine Comédie. Il avait aussi beaucoup discuté d'éducation avec Krishna, Rosalind et Aldous Huxley. Ses idées en faveur d'une méthode socratique d'enseignement s'accordaient avec maintes idées de Krishna, tout en étant plus spécifiques et applicables : des questions par écrit plutôt que des examens formels, des petites classes disposées en cercle et des flux de questions et réponses entre les élèves et l'enseignant. Les élèves devaient apprendre à partir des questions qu'ils posaient et discuter au lieu d'être instruits ex cathedra. L'accent serait mis sur l'apprentissage de la pensée – apprendre à penser- et il n'y aurait pas de barrières entre les différentes disciplines, mais une intégration des sujets aussi bien que des cultures dans une perspective mondialiste.

Rosalind avait été pendant quelques années membre du Conseil de l'Ecole de la Vallée de Ojai qui avait été fondée originellement sur les préceptes de Edward Yeoman de non-compétitivité, en classe et en sport, de tolérance, de liberté et d'ouverture d'esprit; des principes éducatifs similaires à ceux que Krishna formula plus tard.

On avait besoin d'un lycée mixte dans la vallée juste à ce moment-là. Les élèves de 9<sup>e</sup>, dont je faisais partie, étaient sur le point de passer leurs examens et de sortir de la Ojai Valley School. Où irions-nous ensuite ? Je me rappelle parfaitement notre anxiété à ce sujet. Après quatre ou cinq ans dans une école très progressiste, la plupart d'entre nous n'étaient pas chauds à l'idée de terminer nos études secondaires dans l'enseignement public. Toutes les autres écoles à Ojai étaient uniquement pour les garçons. Le moment semblait opportun de créer une classe de 10<sup>e</sup> clefs en main, première pierre angulaire d'une réalisation qu'on espérait depuis

longtemps. Ma mère avait été invitée à faire partie de la Fondation de la Happy Valley quelques années auparavant, ce qu'elle devait largement à la foi que Robert avait en elle, qu'il avait héritée de Sara et que partagea Louis Zalk, les deux hommes jugeant Rosalind capable d'accomplir de grandes choses si l'occasion lui en était donnée. A cette époque, Rosalind ne se rendait pas compte de cette confiance placée en elle, mais elle allait pouvoir s'appuyer dessus pendant des années.

Ce fut grâce à Mr Robbie et à Louis Zalk que le projet d'école devint réalité sur le plan financier. Ils donnèrent le vieux bâtiment de la cafétéria en location pour un dollar par an; là auraient lieu les cours. Ils inauguraient ainsi sur le long terme leur rôle de bienfaiteurs en chef de l'école, exactement comme ils l'avaient fait avec la Fondation de la Happy Valley.

Rosalind fut rapidement absorbée par les modalités pratiques d'ouverture d'une école même petite. Fournir l'équipement, le logement, les salles de classe, les cuisines et les budgets, tout cela lui tomba dessus, sans compter les débats d'idées avec Aldous, Raja, Krishna, le Dr Ferrando et beaucoup d'autres qui avaient espéré des années durant être parties prenantes d'une telle entreprise. Robert et Louis restèrent la plupart du temps à l'arrière-plan de ces discussions, mais leurs échanges continus en tant qu'administrateurs révélaient leur profond intérêt. Tous deux pensaient que l'école devait refléter les idéaux éducatifs de Mrs Besant, basés sur la fraternité humaine, et que tous les futurs administrateurs devraient être choisis avec ce principe à l'esprit. Robert y avait insisté alors qu'on se trouvait encore en pleine guerre.

La Happy Valley doit être un berceau pour cette paix véritable qui ne peut venir qu'à travers la compréhension et la bonne volonté, à travers la compassion et non à travers la domination... c'est l'inverse des idées de mécanisation et d'enrégimentement qui ont dominé le monde du business et de la politique et créé non seulement la guerre dans le monde, mais également la guerre dans la vie quotidienne.

Disant cela, Mr Robbie marquait son accord avec, à la fois, les idéaux de Mrs Besant et ceux d'Aldous tels que celui-ci les exprimait dans *Case for Constructive Peace* [*Pour une paix constructive*]. Il fut entendu entre Krishna, Raja et Rosalind que Arya Vihara pourrait être utilisé la première année comme logement temporaire pour les étudiants pensionnaires jusqu'à ce que la transformation du vestiaire soit achevée. Cela, seulement parce que Krishna projetait de partir pour l'Australie à l'été 1946 et de rester au



loin pendant un an, la première fois où il quitterait l'Amérique depuis que le commencement de la guerre. Il n'avait jamais été confiné dans un seul endroit aussi longtemps et son impatience était manifeste. Certes, il y avait eu les voyages d'été à Séquoia et à Carmel, mais les grands rassemblements pour ses causeries à Ommen et en Inde avaient dû lui manquer. Il n'avait fait qu'une conférence à Ojai pendant la guerre, en 1944.

Cet été 1946, Krishna, ma mère et moi retournâmes à Sarobia pour le premier rassemblement depuis 1940, qui se révéla également un bon terrain de chasse pour recruter de futurs étudiants pour l'école de la Happy Valley. Rosalind tira le maximum de cette opportunité. Ce fut là qu'elle pressa Catherine Sloss d'envoyer son fils en Californie. En partie à cause de son intérêt pour Krishna, et en partie à cause de la situation de l'enseignement à Birmingham, Catherine revint chez elle suffisamment convaincue pour persuader son mari que c'était une bonne idée. Ils n'imaginèrent pas du tout que Jimmy, alors seulement âgé de 15 ans, émigrerait plus ou moins pour toujours en Californie.

Un groupe de psychanalystes freudiens éminents avait invité Krishna à une séance de discussion à Washington, D.C., après la réunion de Sarobia. Le Dr Benjamin Weininger avait organisé ces séances de Washington et nous avait offert de nous héberger dans sa maison du Maryland. Ces réunions étaient une nouvelle expérience pour Krinsh. Là, il ne se trouvait pas parmi ses vieux fidèles qui considéraient chacun de ses mots et de ses soupirs comme quelque chose de précieux et mémorable. Des hommes comme Harry Stack Sullivan et Erich Fromm étaient parfaitement sûrs de leurs bases et de leur vocabulaire, dont Krinsh allait essayer de les déloger. Il essaya d'insister sur la nécessité de laisser tomber les vieux conditionnements, les vieilles pensées, les vieux savoirs. Certains sentirent qu'ils se heurtaient à un mur et avaient besoin d'une nouvelle frontière. Mais ce que Krinsh appela professionnalisme dans leur vocabulaire fit fréquemment obstacle à leur compréhension. Dans son ensemble, la séance, réussie ou non, s'avéra ardue pour Krinsh.

Au cours des quatorze dernières années, sur un plan émotionnel, Krinsh avait pu compter sur une attention et des soins exclusifs de la part de Rosalind. Celle-ci comprenait parfaitement qu'il eût besoin de la dévotion et du dévouement de ses proches, même s'il voulait paraître détaché. Tout en faisant tout pour encourager Rosalind à assumer ses responsabilités vis-à-vis de l'école, Krinsh réalisa qu'il n'était plus seul et unique au centre des préoccupations de ma mère. Pendant notre séjour chez les Weininger,

mû par un étrange désespoir, Krishna vint la rejoindre dans sa chambre la nuit. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas fait preuve d'un tel manque de discrétion et Rosalind en fut très embarrassée.

A Arya Vihara, nous avions encore la vache et les poulets, que les Ishi avaient soignés en notre absence, mais dont Rosalind était encore première responsable. Un jour, le coq Hercules ne reconnut pas ma mère quand elle vint le nourrir, lui et ses poules. Son visage était caché par le grand plateau qu'elle portait. Il se précipita sur elle et lui planta son ergot dans le pied en le transperçant de part en part. Heureusement, aucune infection n'en résulta, mais la blessure fut très douloureuse; c'est typique de ma mère de ne pas lui en avoir gardé rancune.

La semaine où l'école devait ouvrir et où tous les pensionnaires devaient arriver, Rosalind, encore instable à cause de sa blessure au pied et de séquelles d'une ancienne blessure de ski, glissa sur les marches à l'arrière de la maison. Elle se cassa la cheville et dut être plâtrée jusqu'au genou.

Beaucoup parmi les étudiants n'avaient jamais fait l'expérience des joies de la vie dans une ferme; Jimmy Sloss était du nombre; le lendemain de son arrivée, la vache commença à vêler, et, comme le veau se présentait les pieds en avant et devait être retourné, ce fut le branle-bas de combat. Ma mère étant alitée, l'accoucheur-en chef Willie appela Krinsh et Jimmy à la rescousse – considérant que moi, en tant que jeune fille, n'avais pas à me trouver sur les lieux -. La mère de Jimmy croyait qu'elle avait envoyé son fils à Ojai pour y subir l'influence spirituelle de Krishnamurti. Mais Jimmy, qui ne savait même pas que les poules pouvaient pondre des œufs sans l'intervention d'un coq, qui n'était vraiment pas sûr de savoir comment le lait passait de la vache à la bouteille, et qui n'avait jamais vu naître quoi que ce soit, trouva que c'était là une bien surprenante, quoique édifiante, introduction à Ojai. En dépit de ces sages-femmes débutantes, tout se passa très bien avec le veau, et Tina fournit du bon lait durant toute l'année scolaire. Peu de temps après, notre folle de Minnie décida d'avoir ses chatons dans le lit de Jimmy.

Soudain, Krinsh tomba gravement malade, en proie à une forte fièvre et à des douleurs aux reins. Avec Rosalind sur des béquilles et 9 élèves à demeure à Arya Vihara, ce fut la crise. Krinsh n'acceptait personne, sauf ma mère, auprès de lui. Elle le déménagea de Pine Cottage pour l'installer dans la grande pièce de devant de la grande maison où elle avait déjà soigné Nitya avant sa mort. Là, elle s'occupa de Krishna jour et nuit en se débrouillant tant bien que mal pour, en même temps, gérer la maisonnée et

superviser l'organisation de l'école.

Nourrir Krinsh et le baigner à l'éponge s'avéra impossible pour elle avec ses béquilles trop encombrantes; aussi dut-elle se débrouiller à quatre pattes dans la pièce, en traînant sa jambe plâtrée. Dans son demi-délire, Krinsh exigeait de ne pas avoir d'autre infirmière qu'elle et lui fit promettre que, s'il devenait complètement inconscient, en aucun cas on ne l'enverrait à l'hôpital. Il était convaincu qu'il y resterait. Il refusait aussi de voir un docteur. Hugh Keller, un ami chiropracteur, l'auscultait cependant tous les jours. De l'avis professionnel de ce dernier, la maladie de Krishna était entièrement due à sa vie de célibataire responsable de l'infection de sa prostate. Un tel diagnostic n'aurait pas manqué d'amuser Rosalind, au moins en passant, si elle en avait eu le cœur dans ces pénibles circonstances.

Comme ils l'avaient fait au moment où Sophia se mourait, Aldous et Maria vinrent très souvent s'asseoir dans le patio, calmement, en signe de soutien affectueux. Ils se rendaient compte que la promesse qu'elle avait faite à Krishna mettait Rosalind dans une très fâcheuse situation, et qu'elle serait sévèrement critiquée si quoi que ce soit arrivait à ce dernier.

Il y eut cette nuit particulièrement critique : ma mère se tenait au chevet de Krishna, et mon père et moi faisions les cent pas dans l'entrée, sous le ciel brillamment étoilé d'Ojai; je n'oublierai jamais l'amour que Raja exprima pour Krinsh, disant que nos vies seraient tellement bizarres et vides sans lui. Il ne pouvait pas deviner alors que ce ne serait pas la mort qui causerait ce vide dans sa propre existence. Le temps n'était pas encore venu où ils cesseraient d'être proches. En dépit des difficultés, il y avait toujours eu un lien fort entre eux, que même Keiro, par je ne sais quel moyen, avait détecté, pour le meilleur ou pour le pire.

En fin de compte, un urologue fut consulté à la clinique Sansum à Santa Barbara. Il diagnostiqua une néphrite. Après un traitement intensif de six semaines, Krishna commença à récupérer lentement et entra dans une période de convalescence qui devait durer six mois. Bien entendu, tous ses projets de voyage pour cette année furent annulés, mais on ne put annuler l'utilisation d'Arya Vihara comme dortoir. Chacun dut impérativement se tenir tranquille au plus fort de la maladie de Krishna. Nous restions tous assis dans le living-room le soir, faisant nos devoirs à la maison aussi calmement que si nous étions dans un monastère ou une bibliothèque. On nous permettait de jouer de la musique classique sur le phonographe, mais tout bas. Que ces jeunes gens de diverses origines pussent être si coopératifs et, avec une telle bonne volonté, se montrer spontanément si

prévenants, constitua un précédent aussi inattendu qu'encourageant lors de ces premiers mois de formation, pour une école justement basée sur de tels idéaux. Certains des élèves n'avaient jamais entendu parler de Krinsh, certains étaient Théosophes, un petit nombre était des enfants d'adeptes.

Krinsh alla mieux et les jeunes gens dans la maison ne semblèrent pas le déranger. Il s'était laissé pousser la barbe et se tenait assis dans un coin, dans sa robe de chambre, observant nos activités avec un intérêt croissant. De temps à autre, il sortait de sa réserve pour bavarder, spécialement avec Jimmy avec qui il se sentait des affinités. Jimmy avait déjà l'esprit clair du mathématicien qu'il allait devenir. Certains étaient trop timides pour parler à Krinsh, et d'autres pas du tout au contraire. Nous ressentions tous la calme attention qu'il nous portait et nous la lui rendions en partie. Il avait souvent dit que pour aider quelqu'un aux prises avec un problème, tout ce que vous aviez à faire était de comprendre ce problème sans juger, de le voir clairement, et avec le temps, cette compréhension serait transmise à l'autre personne. Son moi non-verbal était aux mieux de sa forme dans de telles circonstances. D'avoir eu l'occasion d'en faire directement l'expérience valait une centaine de ses conférences.



*71. Krishna après sa longue maladie. Photo par Jimmy Sloss*

Grâce à Louis et Robert, la mort financière de l'école fut repoussée en dépit d'un ratio de 12 étudiants pour 8 enseignants. Le projet soulevait un grand enthousiasme. On avait l'impression que la vision de Mrs Besant prenait finalement corps dans la réalité, même si l'école n'avait pas été bâtie sur le terrain de la Happy Valley; et personne ne le réalisait alors, mais il faudrait encore attendre 30 ans pour que l'école puisse déménager et

s'installer enfin là-bas.

La plantation de noyers était encore la seule source de revenus pour la Happy Valley et c'est à peine si elle payait les frais annuels comme le montrait la correspondance entre Louis et Mr Robbie.

31 octobre 1946

Cher Louis,

J'ai bien reçu votre lettre du 29 concernant les frais à envisager pour l'usine de noix de la Happy Valley.

Nous avons du mal à faire tomber les noix [nuts] des arbres, mais ce n'est rien comparé aux difficultés qui nous attendent quand il s'agira de vider les autres nuts [dingues] du pays dès que les 5e et 6e Races commenceront à arriver.

Le financement de l'école allait se faire de plus en plus problématique. Heureusement, Rosalind était douée pour faire des économies; les deux hommes appréciaient cette qualité en elle tout en notant qu'il lui arrivait parfois de pécher par excès d'optimisme en ce qui concernait les gens et ce qu'elle pouvait en attendre.

13 novembre 1946

Cher Louis,

Je pense que Rosalind vous a parlé d'employer F-- pour construire le dortoir. Rosalind a été trop enthousiaste au départ et est un peu trop déçue maintenant, mais n'importe, je serai tout à fait satisfait d'avoir Neutra ou quelque autre architecte du genre Neutra que vous pourrez choisir.

La relation entre Rosalind et Krishna résista à la première année de l'école, mais subit quand même un changement. Les soins que Rosalind avait dû prodiguer à Krishna l'avaient éprouvée sur les plans émotionnel et physique. Peut-être sentirent-ils tous les deux qu'ils avaient vécu trop enfermés les sept dernières années. Le labeur des années de guerre avait coûté beaucoup de sa vitalité à Rosalind. Elle avait commencé à trouver éreintant de devoir s'accommoder de la présence et des besoins constants de Krishna. Elle aspirait à un peu plus d'espace et de temps sans lui.

L'école reposait lourdement sur ses épaules, bien qu'elle n'eût aucun titre officiel et ne reçût jamais aucun salaire. Faisant merveille aux

commandes de l'école et en classe, le Dr Ferrando n'était pas capable, étant donné son âge, sa santé et son manque d'expérience, de régler les problèmes d'organisation. Rosalind devait aussi surveiller la transformation des cabines de bain en réfectoire et dortoir pour la deuxième année de l'école. Il y avait maintenant trop d'élèves pour les mettre tous à Arya Vihara. Pour Rosalind, l'école était devenue, et devait rester pendant vingt ans, un job de 18 heures par jour, comme Robert fut parmi les premiers à le noter :

Août 1947

Très Chère Rozzie,

Ne travaillez pas trop dur et ne vous faites pas trop de bile... L'année dernière, nous avions 12 élèves et pas de dortoir et cette année nous aurons 12 dortoirs et pas d'élèves, ce qui fait une parfaite moyenne...

Les dortoirs furent finis à temps pour l'ouverture de la deuxième année, laissant Louis et Robert avec encore plus de dettes à rembourser. C'étaient vraiment les anges gardiens des coulisses. Louis écrivit à Robert en janvier 1946 :

Cher Robert,

Je note votre inquiétude quant à me voir gagner le paradis en passant par la porte de derrière de la Happy Valley. Pour moi, la Happy Valley serait le paradis si nous pouvions faire quarante tonnes de noix cette année et en tirer environ trente cents la livre. Mais jusqu'ici, nous avons vraiment été à court d'eau. Il y a eu un chef indien de l'Orégon qui est venu en ville l'autre jour, et il a déclenché une toute petite pluie à Los Angeles. J'espère qu'il continue de danser autour d'une marque dans le sol et que Vieil Homme Coyote entendra ses invocations.

Maintenant, pour des spiritualistes, il est dommage qu'il soit partout question d'argent. Vous savez que, ensemble, nous devons 4 000 dollars sur une hypothèque contractée pour le deuxième bâtiment. J'ai l'intention de régler ma part à un certain moment cette année, car je n'aime pas l'odeur des hypothèques. Je me risque à dire que vous partagez ce sentiment.

... puis-je suggérer, au nom de la profonde amitié qui nous lie, que, dans nos testaments, nous garantissons l'avenir de l'Ecole –juste dans le cas où Karma nous emporterait d'un coup sec et sans prévenir de la

scène de cette existence avant que nous nous rencontrions.

*TROISIÈME PARTIE: LE  
DÉNOUEMENT*

*PERDU DANS UN PAYS SANS CHEMIN (1947- 86)*



*L'OMBRE S'ÉPAISSIT*

**A** l'automne 1947, Krishna, complètement remis, quitta Ojai pour son premier voyage à l'étranger depuis la guerre. Raja l'accompagna jusqu'en Angleterre -il devait rester en Europe jusqu'au printemps suivant- et Krishna continua jusqu'en Inde. Rosalind demeura à Ojai, prise par son travail à l'école.

Krishna devait rester absent un an et demi. Toujours attaché à son pays natal, il avait dû souffrir de nostalgie pendant les sept années qui venaient de s'écouler. Une fois séparé de Rosalind, il se remit cependant à lui écrire tous les jours comme cela avait été son habitude durant ses absences avant la guerre. Continuellement, ses lettres réaffirmaient son amour pour elle et l'importance de leur relation; lettres auxquelles Rosalind répondait rarement, car elle ne les considérait pas comme une vraie correspondance, mais comme l'expression d'un besoin chez lui de communiquer ses pensées intimes à quelqu'un de proche. Il ne s'attendait d'ailleurs pas à ce qu'elle écrive et insistait au contraire, comme il le fit souvent avec moi, pour qu'elle ne se tracassât pas à ce sujet.

Peu après son arrivée à Bombay, Krishna rencontra une très belle jeune femme, Nandini, qui était mariée à un homme d'affaires de Bombay, et sa soeur Pupul. En mai, il alla avec ces deux sœurs à Ootacamund. En leur présence, pour la première fois depuis 20 ans, le « Processus » recommença. Sauf une fois à Ojai où il n'avait sollicité personne, Krishna avait toujours eu besoin de l'aide d'une femme pendant le « Processus ». Nandini ne serait pas la dernière. Ce nouvel accès de symptômes fut très similaire aux précédents; les pleurs et les appels à sa mère, la douleur dans la tête, la voix étrange, les yeux élargis, un visage différent et une demande générale de soins corporels. Et de toute évidence, comme du temps de la Théosophie, personne autour de lui n'imagina qu'il pût s'agir d'un désordre psychologique ou physique.

En avril 1949, Krishna retourna à Ojai. Cela avait été sa plus longue absence depuis que lui et ma mère s'étaient rencontrés en 1922. Au début, il sembla que rien ne devait changer dans leur relation; celle-ci avait déjà survécu à leurs longues séparations pendant 17 ans avant la guerre et à leur quasi réclusion pendant. Ils semblaient heureux de se voir. La voyant très occupée avec l'école, il lui apporta son soutien et ses conseils pour sa nouvelle activité. De son côté, elle s'arrangea pour s'échapper d'Ojai pour les vacances de printemps et aller avec Krishna et moi à Wrightwood.

J'avais grandi en sachant que le mariage de mes parents avait quelque chose de bizarre et j'avais toujours senti, et même observé en plusieurs occasions, que le vrai mariage, dans notre maison, c'était entre ma mère et Krinsh. Cela ne me dérangeait pas le moins du monde, peut-être parce que j'étais trop jeune pour juger. Et j'avais été élevée à « ne pas juger. » Aldous avait l'habitude de dire que c'était un des plus importants préceptes dans la Bible. De toute façon, ce printemps-là, j'étais profondément absorbée par un amour bien à moi.

Quelque chose s'était passé entre Jimmy Sloss et moi dès son arrivée à l'école à l'automne de 1946. Certains de nos aînés Théosophes décrivaient le phénomène comme la rencontre de « vieilles âmes », mais nous, plus prosaïquement, nous appelâmes cela tomber amoureux. Ni lui ni moi n'avions la formation philosophique qui eût pu nous amener à nous sentir flattés par cette référence à des âmes anciennes. On peut espérer que dans le cas contraire, nous aurions eu assez d'intuition pour réaliser que c'était la proximité du cercle magique, plutôt que nos propres mérites, qui inspirait de telles conjectures. Quoi qu'il en soit, l'approbation sans réserve dont nous bénéficiâmes de la part de nos familles et de nos amis proches allait être une source de bonheur et de réconfort pour nous deux dans l'avenir, car nous devions nous marier très jeunes. Nous allions néanmoins connaître quelques années de séparation après la Happy Valley School avant de pouvoir vivre ensemble pour de bon. Jimmy partit à l'université dans l'Est une année avant moi. En juin 1949, j'obtins mon diplôme de la Happy Valley School et j'attendis avec impatience d'aller au Swarthmore College à l'Est, où j'avais été acceptée comme mon cousin David. J'étais toujours entourée d'affection de la part de mes aînés, à la fois à l'intérieur de la famille et à l'extérieur. Mima Porter me donna une belle robe longue en satin qui nous avait fait envie à ma mère et moi en la voyant dans une vitrine à Santa Barbara, mais que nous avions jugée au-dessus de nos moyens. Ma mère passa l'été à Wrightwood avec Krinsh, à faire mon trousseau.

De façon plus inattendue, quelques jours avant mon départ, Krinsh me tendit un billet de 100 dollars pour m'acheter un manteau chaud à Philadelphie, le premier cadeau matériel que j'aie jamais reçu de lui. Et Iris Tree m'écrivit le poème suivant :

Pour Radha

Où que tu ailles

Où que souffle le vent  
Qu'il y ait des chants  
Qu'il y ait des envols  
De lumineux nuages  
Et des oiseaux sauvages  
Filant à tire d'aile  
Où que tombe le vent  
Et nichent les oiseaux  
A toi la colombe-  
Sur toi dans l'agitation des vents  
Dans l'aveugle et vivante obscurité  
Les yeux de ceux que tu aimes

Mon égocentrisme adolescent m'avait largement isolée des réalités de cet été-là, mais pas au point de m'empêcher de noter une nouvelle tension entre ma mère et Krinsh. Ce n'était pas une tension heureuse, mais une tension génératrice de querelles vite éteintes à mon apparition. Une vingtaine d'années allaient s'écouler avant que j'en apprenne la cause.

Au début, Rosalind avait trouvé sa relation avec Krishna apparemment inchangée. Il semblait très désireux de retrouver l'intimité qu'ils avaient partagée avant sa maladie. Mais, une fois, il l'appela Nandini, un nom qu'elle ne connaissait pas à l'époque. Elle essaya de se convaincre qu'il s'agissait d'un vague dérapage langagier. Mais quand cela arriva de nouveau, avec le même nom, elle fut troublée. Il n'était pas venu à l'esprit de Rosalind que la déloyauté puisse trouver place dans cette relation. Pour les raisons déjà mentionnées, elle ne se considérait pas elle-même comme infidèle à Raja, de la même façon exactement qu'elle ne se serait pas sentie trahie s'il avait eu une liaison quelle qu'elle soit. Mais en ce qui concernait Krishna, elle s'estimait en droit d'attendre qu'il l'informât s'il s'intéressait à quelqu'un d'autre; c'était la moindre des choses. Son soupçon grandissant, elle finit par le questionner. Il nia absolument qu'il y eût quelqu'un d'autre dans sa vie ou qu'il pût jamais y avoir quelqu'un d'autre qu'elle. Rosalind n'était plus aussi crédule et naïve que jadis et la véhémence des dénégations de Krishna ne fit qu'accroître sa suspicion. Plus tard, elle expliquerait que

c'était l'incertitude plus que la présumée infidélité de Krishna qui l'avait bouleversée. Avec les années, elle en était venue à réaliser que Krishna n'était pas toujours véridique et, comme il lui avait dit lui-même que ses mensonges découlaient de la peur, elle essaya de le rassurer : il n'y aurait aucune grave conséquence de quelque nature que ce soit, rien de fâcheux n'arriverait s'il lui disait seulement la vérité; elle accepterait qu'il soit amoureux de quelqu'un d'autre et ils continueraient à être bons amis, lui et elle, mais elle ne pourrait supporter d'être menée en bateau.

Pendant des années, la peur et ses causes – comme la mort, l'ambition, le sentiment d'insécurité- avaient été des thèmes importants dans les causeries de Krishna. J'avais toujours eu l'impression que ces problèmes-là, dont il parlait avec la plus profonde perspicacité, Krishna les affrontait à l'intérieur de lui-même et en avait ainsi l'expérience directe et concrète. D'autres que moi ont pensé la même chose, mais se demandèrent ensuite, contrairement à moi qui n'en fis rien, comment il pouvait parler si pertinemment de sexe et d'amour.

Les inébranlables protestations de fidélité qu'il adressait à Rosalind furent considérablement compromises quand, six mois plus tard, après qu'il fut retourné en Europe, l'article suivant parut dans *Time Magazine* (16 Janvier 1950) :

### REVOLTE D'UN PAILLASSON

Parmi les grandes lubies des années 1920 [il y avait] ... Jiddu Krishnamurti... un jeune prophète Indien aux cheveux longs dont Bernard Shaw dit un jour qu'il était le plus bel être humain qu'il ait jamais vu. La Théosophe Annie Besant avait adopté Krishnamurti, et, sans y aller avec le dos de la cuiller, prédit qu'il serait un nouveau Messie. Lui-même se montrait plus modeste : « Il se peut ou non que je sois le second Christ. Je ne sais pas, » dit-il un jour. « Je ne cherche pas à ce que les gens me respectent, me vouent un culte. La plupart des gens sont stupides de toute façon. »

*Balivernes et sottises.*

Comme pour le prouver, des milliers de disciples -des femmes en majorité- prirent l'habitude de se rassembler pour écouter ses conférences sur « vérité et amour »...

Il y a deux ans, à près de 50 ans et toujours bel homme, Krishnamurti retourna en Inde et à une relative obscurité... La semaine dernière, il était de nouveau dans la presse, impliqué dans un des rares cas de

dissolution maritale en Inde.

Après dix ans de mariage, la femme d'un millionnaire textile de Bombay, Bhagvandas Chunilal [sic] Mehta, sollicita une séparation légale. Elle déclara que Mehta la battait, mettait ses médicaments sous clef, et utilisait un langage insultant avec elle. Puis Mehta vint à la barre avec sa propre version de l'histoire. Sa femme était devenue disciple de Krishnamurti. Elle l'avait entendu qualifier les versets du mariage sacrés hindous de balivernes et de sottises. Dans une autre conférence, Krishnamurti, s'adressant aux hommes dans son public, leur dit « Savez-vous ce que sont vos relations avec votre femme ? Nous connaissons tous cette relation – du sexe, des remarques incessantes, de la tyrannie, de la persécution, des brimades, des brutalités, de la domination : les réponses superficielles du mariage... Si vous êtes dominateur et si vous transformez votre femme en paillason, vous pouvez dire : « Je suis un mari heureux. »

Ayant prêté l'oreille à ces propos, Mrs Mehta changea brusquement d'attitude vis-à-vis de son mari. « Avant, elle avait toujours fait preuve de caractère, mais aussi de bonté, » dit Mehta. « Après, elle est devenue agressive... Je suis arrivé à la conclusion que sous prétexte de dispenser un enseignement, Krishnamurti était en train de courir après ma femme. »

#### *Ressentiment et rupture.*

Déclarant que les enseignements de Krishnamurti lui avaient ouvert les yeux, Mrs Mehta avait dit à son mari qu'elle allait vivre en célibataire et avait déménagé dans le dressing. D'un ton sec et d'un air pince sans rire, le juge Eric Weston... refusa d'accéder à la requête de Mrs Mehra. Il observa : « Je ne pense pas qu'il y ait lieu de douter que les enseignements [de Krishnamurti] suggérant à la femme de se révolter contre le statut de paillason aient produit leur effet sur son esprit... Ceci a entraîné son refus de continuer à avoir des rapports conjugaux avec son mari et certainement causé un ressentiment considérable. »

Rosalind connaissait un côté de Krishna impossible à imaginer pour Raja. Elle pouvait lire entre les lignes et croire que le mari, Mr Mehta, n'avait pas complètement tort de son côté. Le seul souci de Raja était de protéger Krishna de cette sorte de notoriété. Il se donna beaucoup de mal pour persuader *Time* de ne pas continuer avec cette histoire. C'était la première publicité désagréable depuis les années 1920. C'était assez

déconcertant pour Raja de constater qu'aussitôt livré à lui-même, Krishna s'était mis dans une situation aussi équivoque et déplaisante.

Rosalind releva des inexactitudes flagrantes dans l'article, tout en se convainquant que Nandini n'avait joué qu'un rôle passif et innocent. Elle réalisa qu'il était bien possible que Krishna se soit entiché d'elle sans être payé de retour –du moins en nature. Elle resta de toute façon convaincue que Krishna avait refusé de lui dire la vérité sur ses propres sentiments.

En dépit des ennuis que Krishna avait connus durant l'année précédente, Raja s'abstint à nouveau de l'accompagner en Inde en 1950. Raja savait que Krishna avait souvent été la cible de rumeurs variées et sans le moindre fondement; les soupçons de Rosalind ne lui vinrent pas à l'esprit; il avait par ailleurs énormément de travail qui le retenait à Ojai. Tous trois décidèrent de se retrouver en Europe au printemps.

Une fois à Londres -son premier voyage depuis 1936-, Rosalind rencontra de nombreux amis, dont certains, comme Kitty Shiva Rao, venaient d'arriver d'Inde. Lui parvinrent alors certaines insinuations qui avaient circulé sur Krishna et ses nouveaux amis. Elle en fut profondément troublée et encore plus convaincue que Krishna lui avait caché la vérité; ce qu'elle entendait ne correspondait pas, en effet, à ses lettres où il était censé lui décrire chaque détail de sa vie. Selon ces rapports, il n'était pas toujours à l'endroit où il lui déclarait être et le nom de Nandini était fréquemment lié au sien. Or Krishna ne la mentionnait jamais dans son courrier à Rosalind. Rosalind n'avait personne avec qui elle pouvait discuter de ce qui la faisait souffrir. Pendant de nombreuses années, il lui avait été facile de garder le secret sur ce pan de sa vie, car elle avait été relativement heureuse. Maintenant, dans sa détresse, le fardeau devenait insupportable. Elle perdit du poids et fut incapable de se débarrasser du sentiment de malaise qui s'était emparé d'elle durant sa traversée de l'Atlantique.

Rosalind se rendit ensuite à Paris, où elle devait rencontrer Raja et Krishna, en provenance, l'un de Californie, et l'autre d'Inde. A son arrivée à Paris le 3 avril 1951, Raja la trouva installée dans un hôtel minable et la transféra immédiatement dans un établissement de niveau supérieur. Il fut choqué par son aspect et son état d'esprit. Quand elle commença à lui raconter les histoires qu'elle avait entendues à Londres sur Krishna et lui fit part de sa conviction qu'il s'était engagé émotionnellement, sinon physiquement, avec une autre femme, Raja devint perplexe. La profondeur de la détresse de Rosalind lui sauta aux yeux. Si les soupçons de Rosalind étaient justifiés, la réputation de Krishna allait encore souffrir et il lui

semblait normal que lui-même, Raja, s'angoissât à cette perspective; mais Rosalind ? Pour protéger Krishna, Raja était prêt à faire beaucoup d'efforts et à aller jusqu'à le couvrir, et dieu sait à quel point cette sorte d'hypocrisie lui répugnait. Alors soudain, Rosalind, n'en pouvant plus de frustration, lui déballa l'histoire complète de sa relation avec Krishna. Cela sortit d'un coup. Ce fut un choc épouvantable pour Raja d'apprendre la durée de leur liaison et, tout particulièrement, les grossesses et avortements qui en avaient résulté. Revivant mentalement cette terrible discussion, Rosalind se rappelait la stupéfaction de Raja et puis sa propre stupéfaction en réalisant que, contrairement à ce qu'elle croyait, il n'avait jamais vu la lettre que Krishna était censé lui avoir remise des années plus tôt à Ommen ni rien su de son contenu.

Krishna arriva à Paris le jour suivant. Il logeait comme d'habitude chez ses vieux amis, les Suarès, dans leur adorable appartement qui donnait sur la Tour Eiffel. Pendant des années, Carlo avait assuré la traduction des livres de Krishna en français. Lui et sa femme Nadine étaient dévoués à Krishna et ils aimaient aussi beaucoup Rosalind. Celle-ci pouvait difficilement dissimuler devant eux. Elle dit à Krishna qu'elle devait avoir une longue discussion avec lui, qu'elle avait quelque chose d'important à lui dire et elle lui demanda de venir se promener avec elle. Ils marchèrent des heures durant le long de la Seine, lui enchanté par le délicieux printemps à Paris, elle aveugle à ce qui l'entourait tandis qu'elle lui racontait ce qu'elle avait révélé à Raja.

Krishna fut d'abord horrifié et puis furieux, mais après un moment, il se dit d'accord pour faire ce qu'elle demandait, à savoir s'entretenir de la situation avec Raja. Elle pensait que c'était à lui personnellement, Krishna, de faire la paix avec Raja. Krishna promit de le faire, mais toutes les fois où Rosalind lui demanda s'il s'était exécuté, il trouva une excuse pour se dérober et remettre à plus tard. Ce n'était pas le genre de confrontation qu'il pouvait envisager de gaieté de cœur, pas plus qu'il n'avait été capable d'avertir Mrs Besant en privé de sa défection de la Théosophie. Raja, de son côté, se basant sur la manière dont Rosalind avait évoqué sa liaison avec Krishna, supposait que c'était maintenant terminé. Il ressentait la plus profonde sympathie pour elle et son cœur était absolument vierge de tout blâme. Il la verrait toujours comme une victime, contrairement à Rosalind elle-même pour qui le fait d'avoir énormément donné de sa vie à Krishna n'entrait pas en ligne de compte dans sa réflexion. Elle ressassait seulement une chose : elle voulait connaître la vérité, et rien de ce que disait Krishna ne lui permettait de croire qu'elle allait l'obtenir.

Rosalind retourna en Amérique le 19 avril et s'arrêta en chemin pour me

rendre visite à Swarthmore avant de gagner Ojai. Je savais alors qu'elle était très souffrante mais on ne m'avait donné aucune indication et j'imaginai que c'était d'origine purement physique.

A la fin du semestre de printemps, je rejoignis mon père et Krinsh à Sarobia pour y passer quelques jours avec Mr Robbie. C'est là qu'un matin je surpris malgré moi une terrible dispute entre eux. Heureusement, nous étions tout seuls sur un étage, Krinsh logeant dans ce qui avait été jadis la chambre de Sara. Ma porte était ouverte et j'entendis tout ce qu'ils disaient, l'essentiel étant que Raja menaçait une fois de plus de s'en aller et de tout laisser tomber pour de bon. Après maints violents échanges, Krishna pria Raja de rester et il fut d'accord pour admettre par écrit qu'il avait menti à Raja à de nombreuses reprises dans le passé et qu'il l'avait trahi de plusieurs façons qu'il refusait de discuter, mais qu'il ne recommencerait plus jamais. Mon père se calma finalement, mais le chagrin creusa encore davantage ses rides sur son visage.

Nous allâmes tous les trois, Krinsh, mon père et moi, à New York où un ami nous avait prêté un appartement vide. Je restai à la maison pendant que Krinsh parlait à Town Hall. Willie était venu d'Ojai pour s'occuper de la vente des livres là où avaient lieu les causeries. Comme toujours quand Krinsh et Raja se trouvaient entourés d'amis et de disciples, l'harmonie sembla régner entre eux. La paix donnait l'impression d'avoir été vraiment restaurée. Nous passâmes quelques bons moments tous ensemble, nous dînâmes plusieurs fois avec toutes les sœurs De Manzialy, mon père riant et taquinant les gens à sa manière bien à lui, et Krinsh se mettant de la partie et faisant parfois la remarque, comme à son habitude, que « Rajagopal est en très grande forme et la tête farcie d'histoires drôles. » J'allais mettre beaucoup de temps à me rendre compte de l'étendue de la générosité de mon père et de sa capacité à pardonner. Des années plus tard, quand je lui demandai comment il avait pu continuer avec Krinsh, il répondit simplement : « Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Si je l'avais brusquement quitté, il aurait fallu donner des explications. Devais-je révéler ce qui s'était passé entre lui et Rosalind et jeter ainsi le trouble sur elle et sur son travail à l'école ? Non ! J'ai continué avec l'objectif de faire mon travail et j'ai espéré qu'il se conduirait convenablement après cela. » Mais naturellement Krinsh n'en fit rien. Les choses allèrent seulement de mal en pis.

Raja devint plus que jamais convaincu qu'il y avait « deux Krishnas » : celui qui pouvait faire preuve d'une extraordinaire pénétration quand il parlait de la condition humaine, et l'autre sombre Krishna capable de décevoir, tromper et trahir l'homme dont il dépendait et de lui demander



ensuite pardon sans aucune intention de rectifier sa conduite. Qu'il y eût ces deux Krishna était peut-être plus facile à accepter pour Raja. Un jour, Rosalind arriverait à une conclusion similaire.

Après les causeries à New York, Raja retourna directement à Ojai, tandis que Krinsh et moi nous envolâmes pour Seattle à la rencontre de Rosalind venue d'Ojai avec des amis. Là, Krinsh devait donner une série de conférences, mais d'abord nous allâmes prendre dix jours de repos sur l'île solitaire d'Orcas. Dans ce cadre paisible, les tensions entre Krinsh et Rosalind, quelles qu'elles aient pu être, parurent diminuer. Le fait d'avoir partagé avec Raja le poids de sa défiance vis-à-vis de Krinsh avait peut-être permis à ma mère de retrouver son propre équilibre. De retour à Seattle pour les causeries, elle et Krinsh aperçurent un jour un beau petit cabriolet blanc Ford dans une vitrine, et ils téléphonèrent à Raja pour lui demander de l'acheter pour eux, ce que fit Raja.

Krishna avait décidé de faire retraite pendant un an à Ojai, officiellement pour se remettre d'une fatigue générale, mais en fait il accomplit un énorme effort pour combler le fossé entre lui et Rosalind. En surface, tout commença à se rétablir presque comme avant. Peut-être Rosalind se permit-elle de lui faire à moitié confiance ou du moins de faire l'impasse sur sa détresse, comme elle avait tendance à le faire quand les choses devenaient trop difficiles.

Raja pendant ce temps, s'absorba davantage encore dans son travail. Aldous l'avait introduit auprès de son éditeur Harper & Row. Pendant de nombreuses années, cette relation allait se révéler féconde et vitale pour Raja. Il avait passé les quelques années précédentes à préparer des manuscrits pour publication comme Aldous l'avait encouragé à le faire. Krishna ne montrait pas le moindre intérêt pour ce projet et ne regardait même pas les manuscrits, mais il pressait Raja de continuer, disant que c'était sa part de travail et que lui-même ne souhaitait pas être impliqué. Il est possible que ce soit grâce à son engagement dans ce nouveau projet que Raja fut capable de vivre avec la douleur de la tromperie de Krishna. Il s'autorisa aussi à supposer que la relation entre Krishna et Rosalind était finie, d'après ce qu'il avait compris de Krishna. Aurait-il pu rester associé à Krishna dans le cas contraire ? Des années plus tard, il dit à Mima Porter que des gens qui tombent amoureux, cela, il pouvait le comprendre, c'était seulement humain, mais non pas que Krishna l'ait laissé dans l'ignorance toutes ces années en menant une existence tellement à l'opposé de celle qu'il leur conseillait à tous, du moins à ce qu'avait cru Raja. Le pire, quand on vous trompe, est peut-être qu'on y perd sa liberté de choisir sa propre ligne de conduite. Sachant la peur qui habitait Krishna, il était assez

irréaliste d'en attendre qu'il s'expliquât franchement avec Raja. Celui-ci ne se vit pourtant jamais lui-même comme quelqu'un d'intimidant. Il avait toujours essayé de faire tout ce que voulait Krishna exactement comme il le voulait, discutant des détails de leurs vies avec une grande minutie. Dans ces conditions, difficile de croire que Krishna ait jamais accepté des choses qu'il ne voulait pas, bien que ce soit de cela qu'il devait se plaindre dans l'avenir. Cet hiver, tous trois firent une tentative pour revenir à une sorte de normalité, pour autant que leurs façons de vivre aient jamais pu être qualifiées de normales.

Raja écrivit à Rosalind, qui était de nouveau dans l'Est venue passer Noël avec moi à Sarobia.

Très chère Rosalind,

Désolé de ne pas avoir écrit plus tôt. Il n'y a vraiment pas grand-chose à raconter d'ici. Je continue à ne me soucier que de mon propre business, et je suis très occupé.

Les arrangements que tu as faits fonctionnent très bien. K. est très occupé avec son jardinage. J'imagine qu'il veut devenir expert en culture de roses et de toutes sortes de fleurs. Il semble aller très bien et est bien nourri, au moins, d'après ce qu'il dit.

J'espère que vous passez un agréable moment, vraiment reposant et intéressant, et que tu te sens tout à fait bien. Quand tu vois Mr Robbie, s'il te plaît, transmets lui mon plus cher souvenir... et naturellement un gros bisou à Radhie.

Tout mon amour, chérie,

RAJA

Mes fréquents week-ends à Sarobia avec Mr Robbie furent extrêmement importants pour moi durant mes deux années en Pennsylvanie. Il eut une attaque d'apoplexie pendant la seconde année qui le condamna à une quasi immobilité, et je restais assise avec lui dans son bureau plein de soleil au rez-de-chaussée d'où l'intimidant Pack Wack avait disparu depuis longtemps, et je lui parlais de mes dissertations trimestrielles. Je prisais énormément ces moments passés avec lui, car il avait l'esprit toujours aussi clair, avait mûri et était devenu plus patient.

Au bout de deux ans, j'en étais venue à me dire que Swarthmore n'était pas l'endroit idéal pour moi, et quand le trimestre fut terminé, je décidai de changer et d'aller dans une université californienne.

Après avoir traversé l'Amérique en voiture avec David et nos deux tantes, heureuse, je pénétrai dans le salon à Arya Vihara, pour y trouver mon père et Krinsh engagés dans –encore- une autre dispute. Silencieux, mon père multipliait les regards furibonds tandis que Krinsh, manifestement frustré, le bourrait de coups sur la poitrine. Cela faisait neuf mois que nous ne nous étions pas vus, mais ce fut à peine s'ils prirent le temps de me saluer. Alors, je repris le volant pour descendre jusqu'à l'école, à la recherche de ma mère, et ce fut un autre membre de la famille qui m'accueillit là et me fit fête : un grand caniche beige argenté qui, grâce à Iris Tree, avait trouvé un foyer auprès de Rosalind. Aussitôt que j'entrai dans le hall principal, Coco, dont j'avais beaucoup entendu parler, mais que je n'avais jamais rencontré, se rua sur moi et me lécha le visage. Ma mère, observant cette réception, dit qu'il n'avait jamais fait cela avec personne. Coco constituerait un lien nouveau et très nécessaire dans notre famille.

Quand Krishna retourna en Inde à l'automne 1951, Raja décida de l'accompagner. Sa mère vieillissait et il voulait la revoir. Il voulait aussi voir par lui-même ce qui se passait autour de Krishna en Inde. Il partit en Europe en train et en bateau, devançant Krishna qui préféra l'avion pour gagner l'Angleterre où ils devaient se retrouver.

Quelle que fût la désillusion de Raja en ce qui concernait Krishna, son affection pour Rosalind n'avait pas faibli comme le montrent ses lettres.

Chicago, le 13 septembre 1951

Rosalind et Radha chéries,

J'étais très triste de vous laisser et je me sens très nostalgique. Merci vraiment à toutes les deux pour le délicieux moment de repos passé à Wrightwood. Vous serez de retour à Ojai demain et je serai à New York. Je m'en vais de plus en plus loin.

Tout mon amour à toutes les deux, mes Chéries.

RAJY

Et quelques jours plus tard :

Très Chère Rosalind,

C'était tellement bon de te parler au téléphone samedi dernier. Tu n'avais pas l'air d'aller trop bien. J'espère vraiment, Chérie, que tu seras raisonnable en ce qui te concerne personnellement et que tu

prendras bien soin de toi. Je t'écirai souvent et n'oublie pas de me faire venir en cas d'urgence.

Est-ce que le genou de Krishna va mieux ? – J'espère qu'il se repose comme il faut jusqu'à ce qu'il doive partir. Transmets-lui mes affectueuses pensées, ainsi qu'à tous.

A toi, avec mon plus tendre amour,

RAJY

Cela prit un mois à Rosalind pour répondre :

31 octobre 1951

Raja Chéri,

Le temps passe trop vite et j'ai du mal à t'écire toutes les semaines comme je vois que tu le fais.

A Hollywood, nous sommes allés tous les deux voir le Dr Lupica et je dois dire que je l'aime beaucoup; il a été très efficace. K a réglé ses affaires d'immigration avec Willie. Après notre retour à Ojai, K s'est disloqué le dos et on a passé un sale moment avec ça... Les Huxley étaient ici le week-end dernier, et nous l'avons ramené lundi chez le Dr Lupica et il a arrangé ça et l'a bandé et ça s'améliore lentement. J'étais vraiment inquiète de savoir s'il serait capable de partir car tout cela l'avait vraiment handicapé. Le Dr Lupica dit que c'est en partie dû à l'âge et qu'il devrait faire attention. J'espère que tout va bien maintenant qu'il est avec toi à Londres...

Il semble que le travail à l'école prenne tout le temps et toute l'énergie de tout le monde et j'essaye de m'arranger pour que ça ne devienne pas toujours la même chose à l'avenir.

Peu importait leur état émotionnel, Raja et Rosalind étaient l'un et l'autre toujours conscients de leur responsabilité en ce qui concernait le bien-être de Krishna et cela continuait d'être un lien fondamental entre eux. Il y avait aussi de fréquentes mentions à Coco.

Rosalind s'occupait de plus en plus de l'école et des gens autour. Lili Kraus, la grande pianiste Hongroise, était venue le printemps précédent pour le festival de musique d'Ojai; Lili devint très importante pour Rosalind, un des pivots de son existence; elles s'aimaient beaucoup toutes

les deux, mais il y eut plus : Lili fit profiter l'école de son immense talent. Elle allait bientôt rester plusieurs mois à Arya Vihara avec son mari, Otto Mandl. (Plus tard, Rosalind s'arrangera pour faire venir le Steinway 1916 favori de Lili à Ojai afin de lui permettre de l'utiliser lors de ses visites annuelles.)

Aldous et Maria venaient encore régulièrement et Aldous faisait maintenant partie du conseil d'administration. L'école adopta sa devise *Aun Aprendo* (J'apprends encore) extraite de son discours de remise des diplômes. Le philosophe Gerald Heard donna plusieurs conférences ainsi que Alan Watts, le célèbre écrivain et conférencier spécialiste du bouddhisme, qui, plus tard, envoya sa fille à l'école. Une lettre de Alan Watts à Blanche Matthias datée du 16 mars 1951 donne ses impressions lors de sa première rencontre avec Ojai.

Chère Blanche,

Je pensais que je devais... vous remercier de m'avoir présenté à Rosalind Rajagopal. Nous nous sommes vus de nouveau à la fin de notre séjour à L.A. et son mari nous a guidés jusqu'à Ojai. Je dois dire que j'ai été énormément impressionné par Rajagopal. Je ne sais pas quand j'ai rencontré quelqu'un d'aussi complètement intègre, et en même temps si détendu et intellectuellement affûté, et ce fut un rare plaisir de jouir de la compagnie d'un être humain aussi étonnamment naturel –particulièrement après avoir rencontré à L.A. tant de futurs philosophes, chacun n'agissant que dans son propre intérêt.

Nous avons visité la Happy Valley School et j'ai eu une discussion d'une heure très intéressante avec les enfants. Un sacré groupe. Ils sont merveilleusement vifs et libres sans être agressifs et j'aime beaucoup l'atmosphère de cet endroit.

Très sincèrement,

ALAN

L'école reçut d'éminents visiteurs dans toutes sortes de domaines et bénéficia, grâce à eux, de contributions d'une profondeur culturelle exceptionnelle.

Le fait d'être de nouveau physiquement proches toute cette année à Ojai avait beaucoup fait pour régler la brouille entre Krishna et Rosalind, du moins dans l'esprit de Krishna, comme le montrèrent les lettres qu'il lui adressa après l'avoir quittée. Il lui dit que les difficultés les avaient

rapprochés intérieurement, qu'elle ne devait pas laisser la tristesse et quoi que ce soit d'autre d'immiscer entre eux et qu'elle était et serait toujours dans son cœur –qu'ils étaient unis dans leur amour.

Ses lettres révèlent le déchirement physique qu'il éprouvait à la quitter et sont une série de supplications exaltées en faveur du maintien de leur relation à tout prix. Ses mots reflètent, en même temps que son amour, une dépendance physique et psychique. Il la sent assise à côté de lui dans l'avion et partageant avec lui la vision de nuages à la dérive et la splendeur du ciel bleu. Il lui dit qu'ils avaient traversé trop de choses pour laisser quoi que ce soit porter atteinte à cette intimité intérieure. Il l'exhorte aussi à faire des marches régulières dans l'intérêt de la santé de Coco autant que dans le sien, et de brosser et nourrir Coco comme il faut.

De Londres où il rencontra Raja, Krishna écrivit à Rosalind qu'il avait trouvé celui-ci plein d'entrain. « Il y a en lui une vivacité qui fait plaisir à voir. » Il l'assura aussi que, de tous les chiens qu'il rencontrait dans le parc, Coco était le plus noble : un aristocrate. Et finalement il promettait que tout irait bien et qu'il ne se laisserait plus influencer, maintenant et plus tard. Il lui écrivait quelques paragraphes chaque jour et postait la lettre environ une semaine plus tard, un schéma qu'il maintiendrait pendant ses absences plus fréquentes et plus longues.

Rosalind avait demandé à Raja d'essayer de voir Lili Kraus et son mari à Paris. Lili envoya à Rosalind une description fraîche et d'une totale naïveté de cette première rencontre.

Rosalind chérie,

Vous avez dû servir notre Dieu dans beaucoup de vies et de multiples façons pour sa plus grande joie et son entière satisfaction : comment expliquer autrement qu'il vous ait accordé le privilège incomparable de partager votre existence avec deux créatures comme Krishnamurti et Rajagopal, un Saint et un Ange, un ange combatif, en plus ?

Jamais je n'oublierai cette marque de pure amitié et d'amour qui nous a permis de le voir, « lui », comment dois-je l'appeler, cette pure lumière, cette divine sérénité, cet enfant délicieux doté de la grâce d'un prince de conte de fées, de la politesse d'un chevalier, de la sagesse d'un autre monde, le seul réel; ce diamant, cette fleur, cet oiseau, ce papillon –tout en un; promesse d'accomplissement, tout en un- ce miracle vivant qui va parmi nous sous le nom de Krishnamurti ?

Et puis, Rosalind chérie, quand vous écrirez à Rajagopal, transmettez-lui mes plus profonds remerciements; dites-lui que nous l'avons trouvé tellement gentil dans son acharnement. Vous voyez, normalement, nous ne devions pas voir K, car la police ne nous y avait pas autorisés. A Orly, pour les vols en transit, l'aérodrome... est seulement une frontière et les passagers ne peuvent pas traverser. Mme Suarès avait l'autorisation et pouvait prendre le thé avec eux dans ce restaurant. Mais nous ne pouvions pas y aller. Alors Rajagopal a amené K dans un no man's land où la police nous a aussi permis de pénétrer, et c'est ainsi que nous nous sommes rencontrés. Je suis sûre que ce n'était pas du tout facile pour Raja chéri d'arranger tout cela – et il était si gentil et si furieux de les voir faire tant d'histoires pour vraiment rien du tout. Nous les avons vus pendant quinze minutes environ; une inoubliable, incompréhensible éternité du plus intense et rare bonheur, vraiment, cela n'aurait pas pu être de meilleur augure, plus prometteur pour notre séjour à Ojai. K a parlé si cordialement, si tendrement de vous et de votre avenir dans notre travail en commun à l'école, comme s'il avait lu dans mes propres pensées.

Rosalind chérie, merci pour votre... intervention et toutes les dispositions que vous avez prises. Cela nous a libérés d'un poids énorme sur la poitrine. Quand vous entendrez le piano, vous serez heureuse au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer.

Soyez assurée de notre profonde affection et de nos meilleurs vœux,

A jamais,

LILI

Tandis que d'Inde, Krishna continuait à rassurer Rosalind et à lui répéter que tout allait bien, nous pouvons déduire de la première lettre de Raja que celui-ci avait ses propres ennuis.

Madras, le 11 décembre 1951

Tu as dû avoir toutes les nouvelles de notre Source habituelle à propos de notre voyage à partir de Londres et de tout ce qui s'est passé ici depuis notre arrivée le 24 novembre. Krishna avait une légère fièvre mais il va bien maintenant. J'ai eu aussi quelque chose, je ne sais pas quoi, pendant deux trois jours... J'ai vu Raja [Jinarajadasa] une ou deux fois. Il s'est montré tout à fait cordial, tout en paraissant assez

surpris que la Fondation de la Happy Valley existe toujours et continue de faire de l'excellent travail. Il m'a posé une centaine de questions d'un air plutôt hautain. J'ai aussi vu Rukmini et ses écoles... J'ai aussi vu ma mère et la famille. Elle est devenue très, très vieille, n'entend ni ne voit plus très bien... A beaucoup de points de vue, les conditions ici sont pires que je ne l'imaginais et je me sens, oui, assez « perdu. » J'espère que tu vas bien et que tu prends bien soin de toi, et n'oublie pas ta promesse de m'écrire ou de me télégraphier si quelque chose tournait mal pour toi.

Tout mon amour,

RAJA

A la suite de la rupture de Krishna avec la Société Théosophique, une brouille durable s'était installée entre lui et Jinarajadasa, tandis que les deux Raja étaient restés amis comme aux premiers jours. D'où une certaine tension politique.

Entre temps, Krishna continuait à écrire tous les jours à Rosalind, manifestement confiant et certain qu'elle s'était calmée et acceptait ce qu'il disait pour la rassurer. « Une taupinière a été transformée en montagne et même la taupinière a maintenant disparu, » lui dit-il, « sois sûre que tout va bien. » Il commenta aussi la discussion que Raja avait eue avec Jinarajadasa, mais sans s'engager personnellement. Il dit que Jinarajadasa était encore trop bouleversé à propos de choses qui étaient arrivées 25 ans plus tôt et qu'il devrait être davantage prêt à pardonner.

Dans les premières années 1930, du temps du Star Publishing Trust, une grande maison sur 6 acres {2,5 ha] avait été construite pour Krishna afin qu'il y loge et que le travail puisse continuer même en son absence. L'endroit s'appelait Vasanta Vihar et se trouvait de l'autre côté du fleuve par rapport à la propriété de la Société Théosophique à Adyar. Le soir, Krishna marchait le long du fleuve, accompagné en de rares occasions et sur une courte distance par Raja. Continuant seul au-delà du Elphinstone Bridge vers la mer, Krishna évitait exprès et non sans ostentation de mettre le pied à Adyar. Il avait juré qu'il n'y retournerait pas après le disparition de Mrs Besant. Il en parlait sans arrêt et en faisait tout une affaire : il n'y était pas le bienvenu et il était « enfermé hors » des appartements dont Mrs Besant avait dit qu'ils seraient siens toute sa vie.

Raja ne partageait pas ses sentiments et traversait souvent pour aller passer une agréable soirée avec ses amis ou assister à une représentation



musicale. Resté seul chez lui, Krishna rapportait tout cela à Rosalind, ajoutant des commentaires sibyllins sur la soif de pouvoir au nom du Maître, l'édification d'écoles et d'organisations, évidentes références aux activités Théosophiques à Adyar.

Juste avant Noël, Raja reçut une lettre de Rosalind lui disant qu'un examen avait montré qu'elle avait besoin d'une importante opération chirurgicale. Elle avait l'intention d'aller de l'avant sans attendre que lui, ou Krishna, soit là. Elle ne voulait qu'Erma et moi auprès d'elle. Raja et Krishna réagirent tous deux avec inquiétude et sollicitude pour sa santé.

Rosalind chérie,

Le temps que cette lettre te parvienne, tu auras tout fait – et je penserai à toi avec amour et en priant pour ton prompt rétablissement et ton retour à la maison. Tellement désolé que ceci se soit produit quand je suis si loin –mais chacun autour de toi t'aime et aura fait tout son possible pour te faciliter les choses et les rendre supportables. S'il te plaît, ne replonge pas dans les activités et les soucis de l'école.

Avec tout notre amour, chérie,

RAJA

Les lettres de Krishna indiquent qu'il n'avait pas été averti à l'avance par Raja. Il dit à Rosalind qu'après avoir appris qu'elle devait être opérée, il était resté assis toute la journée en pensant à elle, en l'aimant et, avec Raja, avait prié pour elle. Si tout cela est vrai, on peut visualiser cette scène plutôt touchante : deux hommes pensant ensemble à une même femme à l'autre bout de la terre, rapprochés par leur sollicitude commune pour cette femme qu'ils aimaient.

Dans cette même lettre, Krishna se permettait de mettre son inquiétude pour Rosalind plus ou moins de côté pour lui exprimer son mécontentement devant une accusation qu'elle avait formulée à son endroit. Il n'était pas d'accord pour qu'elle utilise le mot « entiché » concernant ses sentiments pour Nandini. Cependant, en expliquant que le mot « entiché » était néanmoins trop fort, il admettait implicitement avoir été attiré. Il affirmait qu'il ne s'agissait tout au plus que d'un léger trouble. Mais certains indices, que des amis lui fourniraient involontairement, permettraient à Rosalind de voir qu'il lui mentait encore.

Krishna décrivait ses rapports avec Raja comme proches et empreints d'amabilité; il appréciait son travail, ses conseils et se faisait du souci

quand il lui arrivait de tomber malade. Il exprimait aussi son irritation quand il pensait que Raja faisait quelque chose de bête comme de prendre un bain chaud et de s'asseoir ensuite sous un ventilateur. Naturellement, racontait Krishna, il avait attrapé un autre rhume. Ce rhume avait entraîné de la fièvre et avait conduit Raja à garder la chambre plusieurs jours en obligeant Krishna à s'occuper de lui.

En dépit de l'intérêt que Krishna portait à la santé de Raja, celui-ci, comme d'habitude, remédiait à ses maux à sa manière et pas du tout comme Krishna eût approuvé qu'il le fit. Chacun jugeait l'autre un peu imprudent dans sa manière de se soigner. Et loin de Rosalind, leurs problèmes de santé se firent plus fréquents.

Rosalind Chérie,

Je n'ai pas pu t'écrire ces trois dernières semaines car je suis resté au lit avec une fièvre pas très élevée mais permanente, et une toux épouvantablement sèche – et des maux de tête. K a dû te donner des nouvelles. J'ai pensé à toi constamment et... je suis encore très inquiet.

En ce qui concerne Lili Kraus – Si tu penses que ce serait bien qu'elle et son mari restent à A.V. avec toi, et te facilitent ainsi les choses dans ton travail, je ne m'y opposerai pas – Je sais que tu feras au mieux, sachant bien que tout ce que j'ai dit ou n'ai pas dit était parce que je pensais à l'avenir, à toi et à ton bien-être, ce à quoi tu n'as pas pensé ou réfléchi toi-même, pas suffisamment ou pas du tout.

Très chère, prends bien soin de toi, tu es une personne très précieuse, et il faut que tu ailles bien dans l'intérêt de tous et spécialement de Radha et de moi.

Avec tout mon amour,

RAJA

Quand Krishna revit Nandini et Pupul venues à Madras, il n'essaya plus de le cacher à Rosalind. Au lieu de cela, tout en lui expliquant que tout était « fini » entre lui et Nandini, il lui communiqua une note où la jeune femme le sollicitait d'une manière parfaitement anodine pour une interview. Il affirmait aussi qu'il avait montré la note à Raja, que celui-ci appréciait la compagnie des deux sœurs et que c'était lui qui les invitait souvent à déjeuner et à faire un tour le soir. Krishna commençait ainsi à utiliser Raja comme prétexte, en cherchant d'une part à convaincre Rosalind que c'était

Raja qui s'intéressait aux deux sœurs, et en s'arrangeant d'autre part pour que Raja s'en aille quelque part avec Pupul et laisse Nandini derrière eux. Raja se trouvait dans une situation inconfortable, conscient de ce qui se passait mais incapable d'intervenir sans se montrer indiscret.

Cette situation devint plus embarrassante encore pour Raja à Bombay où lui et Krishna restèrent avant de regagner Londres. Là, ils furent les hôtes de Ratansi (le riche Indien avec qui Nitya avait jadis espéré faire du business). Krishna continua de rejeter la responsabilité de tout contact avec les deux sœurs sur Raja. Un jour, il fit en sorte que Raja s'absente de la maison en le pressant d'entreprendre un long et fatigant voyage en train jusque dans les lointaines banlieues de Bombay pour rendre visite à un vieil ami. Krishna désirait avoir le champ libre pour un important entretien avec le beau-frère de Nandini qui voulait la persuader de revenir à son mari. Krishna raconta cela à Rosalind et admit qu'il avait insisté pour que Nandini fût là aussi, et qu'il lui avait dit ensuite que c'était sa vie et pas la sienne, et que c'était à elle de voir quelles décisions elle devait prendre. Il terminait sa lettre comme d'habitude en réassurant Rosalind de son amour.

Raja écrivit de Londres une semaine plus tard. Il faisait toujours très attention à ce qu'il mettait par écrit, spécialement quand il s'adressait à Rosalind, croyant celle-ci assez imprudente pour laisser traîner des lettres. De retour à Ojai, il devait nous raconter combien il avait été contrarié par ce qui se passait autour de Krishna, la façon de vivre en Inde, tellement en opposition avec les années relativement austères et tranquilles à Ojai. A Ojai aussi, il y avait des adeptes, mais ils n'étaient pas souvent dans la maison, et certainement pas dans la chambre de Krishna comme en Inde où il leur arrivait de se rassembler pendant qu'il mangeait et s'habillait.

Rosalind Chérie,

J'espère que tu as reçu la courte note que je t'ai envoyée juste avant de quitter Bombay. Nous sommes restés tranquillement chez Mrs Bindley, elle est très gentille, la maison est tranquille, et la nourriture est bonne. K obtient exactement ce qu'il veut et se porte assez bien. Je veux être seul et tranquille pendant quelques mois et mettre de l'ordre dans mes idées ; j'en ai besoin après ma visite en Inde –peux pas t'écrire à ce propos et tu comprendras pourquoi, j'en suis sûr. Vers juillet, je retournerai à Ojai sans me presser. K a choisi de passer mai et juin à Wrightwood, je pense qu'il aimerait rester tranquille et seul et ne pas être engagé dans les activités d'Ojai. C'est mon sentiment, et toi et lui ferez ce que vous jugerez préférable – Après juillet, peut-être voudra-t-il donner quelques causeries à Ojai avant de retourner en Inde via

l'Europe comme il le veut et se prépare à le faire.

J'espère que tu vas mieux maintenant, bien que tu aies recommencé à trop en faire à l'école, d'après ce qu'on me dit, etc. S'il te plaît, s'il te plaît, prends bien soin de toi. Au moins, tu ne m'auras pas sur le dos, en aucune façon.

J'ai été ravi des divers échos qui me sont parvenus sur l'annonce des fiançailles de Radha. J'espère qu'ils sont réellement très heureux.

Tout mon amour,

RAJA

S'il te plaît, ne laisse pas traîner mes lettres. Je me sens nerveux d'écrire.

Ce mois de février 1952, Jimmy et moi demandâmes à Rosalind d'annoncer nos fiançailles à la fête de la Saint-Valentin à l'école. Mon père m'avait écrit de Londres :

Très Chère Radha,

J'écirai bientôt à [Jimmy] pour lui dire combien je suis heureux pour lui et pour toi. Je suis content que tu te sentes bien avec lui et que tu sois vraiment heureuse... Quand ont lieu tes examens ?

Ne travaille pas trop dur, juste ce qu'il faut,... à moins que tu n'aimes vraiment tes études. J'espère seulement que vous avez l'intention de terminer l'université tous les deux et obtenir vos diplômes – vous n'avez pas besoin de faire des étincelles, mais ce serait raisonnable de finir ce que vous avez commencé. J'espère que Jimmy pense la même chose. Bien sûr, je suis très heureux en ce qui te concerne, Chérie, et je t'aime toujours tendrement.

Tout mon amour à toi, chérie

PAPA

Krinsh nous donna lui aussi sa bénédiction, en s'adressant à moi encore sous le nom de Kittums. Il dit qu'il était vraiment content, très content et heureux à notre sujet, mais que ce n'était pas une grande surprise pour lui, car il avait toujours pensé qu'il en serait ainsi.

Et je crois qu'il l'avait effectivement pensé depuis le tout début.

Avec l'accord de Raja, Lili Kraus et son mari Otto Mandl avait passé les

derniers mois à Arya Vihara. Raja comprenait combien c'était important pour Rosalind, même s'il s'inquiétait de la voir se surmener comme toujours. Normalement, Krishna n'aurait rien trouvé à redire à cet arrangement, sauf qu'il allait avoir l'impression par la suite que la présence de Lili et Otto faisait partie des raisons pour lesquelles Rosalind, de façon imprévue, s'opposerait à son retour. Alléguant que sa santé n'était pas encore tout à fait rétablie et que la fermeture de l'école pour l'été l'avait beaucoup stressée, Rosalind demanda en effet à Krishna d'attendre jusqu'en juin pour revenir à Ojai. Cela n'était jamais arrivé auparavant et il ne vint pas à l'esprit de Krishna que lui-même pouvait être à l'origine de la tension nerveuse de Rosalind et que celle-ci souhaitait terminer l'année scolaire sans cette charge supplémentaire. Il accéda à sa requête mais fit de mélancoliques allusions au climat lugubre de Londres –à ses mains tellement froides qu'il pouvait à peine écrire, et de nostalgiques allusions à la Californie au printemps, espérant qu'elle voyait comme Ojai était beau en cette saison et qu'elle s'en réjouissait. Sans jamais exprimer d'amertume quant à la présence de Lili à Arya Vihara, Krishna y faisait quand même subtilement allusion de temps en temps en formulant l'espoir qu'elle n'était pas à l'origine de la fatigue de Rosalind. Celle-ci connaissait assez bien Krishna –et il savait qu'elle le connaissait- pour capter le message qu'il était malheureux d'être cloué à Londres et empêché de rentrer à Ojai, de devoir tourner en rond dans un petit parc désolé (alors que la ville comptait des parcs bien plus grands et très beaux en avril) et aller voir des films ennuyeux avec Raja. Clairement, il n'était pas dans son assiette.

Rosalind changea subitement d'avis; radoucie, elle revint sur sa décision et tout alla de nouveau bien en ce qui concernait Krishna. Plus se rapprocha le moment des retrouvailles et plus les lettres de Krishna se firent aimantes. Et l'Inde et tous ceux qu'il laissait là-bas semblèrent désertier ses pensées, du moins celles qu'il communiquait à Rosalind.

Une fois revenu à Ojai, Krishna parut être tout à fait charmé par Lili; il se faisait un devoir de rester assis dans le patio pendant qu'elle faisait du piano pour montrer combien il appréciait son jeu.

Non seulement Lili comptait parmi les plus grands pianistes de son temps, mais elle était l'une des personnes les plus extraordinaires que nous ayons rencontrées. Elle avait une intense beauté et une vibrante sensibilité qui non seulement coulait à travers son jeu, mais réchauffait aussi tous ceux qui l'approchait, et cette puissance émotive ne déclina jamais, même durant ses derniers jours sur terre.



*72. Lili Kraus, 1954*

Au moment de la prise de Singapour puis de Java par les Japonais, Lili se trouvait en tournée de concerts avec son mari et ses enfants dans les Indes Néerlandaises. Ils furent incarcérés dans un camp de prisonniers pendant trois ans, les parents étant séparés des enfants pendant la première année. Une Hollandaise vindicative, menacée d'être sévèrement battue pour avoir eu une liaison avec un officier Japonais, déclara que Lili était une espionne, ce qui eut pour conséquence pour Lili d'être mise dans les cellules souterraines de la Kempe Tai, la force de police équivalente à la Gestapo Allemande.

Le Dr Mandl força le passage 7 ou 8 fois jusqu'au bureau de la Kempe Tai, en affirmant avec insistance que quelles que fussent les charges, c'était lui le responsable, et non Lili, une artiste, une mère et rien d'autre.

Un des compagnons de détention de Lili raconta à son mari que les gardiens avaient menacé Lili de lui couper les mains. Heureusement, juste à temps, le camp reçut la visite d'un officier de haut rang qui l'avait entendue jouer jadis à Tokyo. Non seulement il évita cette innommable tragédie, mais il veilla à ce que Lili eût un piano et que la famille fût réunie, sans cependant les libérer.

Ils perdirent presque tout dans la guerre, mais le côté matériel de l'existence ne comptait pas pour Lili, ainsi qu'elle devait le prouver par la suite. Quand elle quitta Ojai après son séjour à Arya Vihara, Lili écrivit à Rosalind :

Tu te rappelles qu'après avoir rencontré Krishnaji et Rajagopal à Paris, je t'ai écrit que le Seigneur avait dû être particulièrement satisfait de tes services pour t'avoir choisie comme compagne de leurs vies. Ayant eu la joie sans limites de partager ta vie ces derniers mois, je puis plus facilement comprendre pourquoi on t'a accordé ce privilège. Je ne veux pas te faire rougir, te crisper et te mettre mal à l'aise en évoquant tout ce qui rend l'air autour de toi plus frais et agréable à respirer; laisse-moi seulement te dire que durant toutes les heures, jours et semaines que nous avons passés ensemble, jamais une seule fois mes intentions, mon goût, mes désirs ne sont entrés en dissonance avec les tiens, sur aucun point. Tout ce que tu as voulu ou fait ou pensé ou senti ou projeté, je l'ai trouvé bon, bien, raisonnable, sympathique et en parfaite harmonie avec mes propres réactions. Et aussi, maintenant que je suis partie, je vis toujours en toi sauf que, ma pauvre et tendre amie, tout ce fardeau, ces problèmes et ces difficultés auxquels on ne peut échapper, reposent sur tes seules épaules, comme toujours.

Et moi, avec seulement l'image de toi vivant à Arya Vihara avec le bien-aimé Krishna et le beau, incomparable et à jamais unique Coco...

Je te serre dans mes bras et t'embrasse avec toute la tendresse et l'amour de mon cœur.

A jamais,

LILI

Et le mari de Lili, Otto Mandl, exprima aussi sa gratitude pour leur séjour à Ojai :

7 juin 1952

Ma chère amie Rosalind !

Les gens me taquent pour mon optimisme – mais même ainsi, j'avais presque abandonné l'espoir de pouvoir un jour, dans cette vie, trouver un endroit où je pourrais me poser et m'enraciner... Nous pensons tous deux, sans aucune hésitation ou le moindre doute, que nous avons trouvé notre chez-nous, notre nouveau et durable chez-nous auprès de vous, quel que soit le toit que vous pourrez finalement choisir pour nous dans la Ojai Valley. Les soins affectueux dont vous nous avez entourés, la confiance que vous nous avez témoignée et ses échos,

vosre profonde compréhension de nos besoins et désirs, cela et bien plus encore, que les mots sont impuissants à traduire et dont nous pouvons seulement garder un souvenir impérissable, tout cela ne peut pas avoir été transitoire et éphémère...

A Londres et à Paris... je chercherai la moindre lueur d'espoir vers une solution au problème de la famine qui semble tourmenter Krishnaji comme il tourmente Aldous. Oh, je sais trop bien que Krishnaji (j'entends ses mots, sa voix pressante) dira « de quelle utilité sont tous vos remèdes matériels, vos calculs, vos statistiques et votre planification, si vous ne pouvez améliorer le cœur de l'homme ? » Laissez-moi tout de même essayer, pour, en particulier, améliorer mon propre esprit, voir, penser plus clairement, avec plus d'amour, de façon plus détachée.

Voici une découverte que j'ai faite dans votre atmosphère spirituelle et que je viens seulement de saisir, maintenant que je suis âgé : que les trente ou quarante années qui ont suivi ma jeunesse ne m'ont pas permis de devenir quelqu'un de meilleur, bien au contraire –je m'en suis rendu compte un matin, après trois semaines passées à Arya Vihara, quand soudainement je me suis senti différent, plus propre, moins écrasé de soucis, avec une meilleure vision de l'avenir; et comme une révélation, j'ai su « C'est comme cela que je me sentais quand j'avais 16 ans, 19 ans, 25 ans ! » Je l'avais oublié et j'ai dû dégringoler et quitter le « droit chemin » en me laissant prendre dans un enchevêtrement de soucis, d'efforts impatients, de rapiècements, de faiblesses, de futiles vanités –et tout à coup, il m'a semblé retrouver la fraîcheur et la force de redémarrer... de voir clair de nouveau, de combattre pour la vérité, pour l'unité avec l'univers, comme je le faisais il y a 40 ans.

Je n'avais pas l'intention de vous dire tout cela en commençant cette lettre. Cela peut ne pas vous sembler compréhensible, mais je vous aurais caché la chose la plus importante qui est arrivée entre nous si je n'en avais pas parlé.

A vous avec un cœur heureux.

OTTO

Lili et Otto ne furent pas les seuls à nourrir ces sentiments pour Rosalind. La plupart des gens qui venaient à Arya Vihara attribuaient l'atmosphère de paix qui y régnait à Krishna, mais pas tous. Beato devait elle aussi me



parler de ma mère et me dire ce qu'elle en pensait.

Quand je pense aux amis qui influencèrent ma vie, je sais que ta mère a compté pour moi davantage que n'importe qui d'autre. Je ne suis pas du tout sûre que j'aurais pu tenir bon si je ne l'avais pas rencontrée, car je me trouvais dans une profonde confusion et elle a élevé mon niveau d'engagement vers la vie spirituelle. Etre auprès d'elle m'a guérie du fanatisme et de la fausse vénération dans ce domaine; ce que disait Krishnamurti signifiait beaucoup pour moi, mais Rosalind m'a permis de mieux comprendre encore sa pensée, car elle en vivait la réalité.

Tout a commencé il y a soixante ans, à une réception où j'ai surpris son regard sur ton père, assorti du plus beau des sourires; c'était comme si les cieux s'ouvraient et que le mal cessait d'exister sur terre, et cette vision éclatante ne m'a jamais quittée depuis.

Il y eut des moments où, désespérée, je suis allée vers elle en quête de réconfort, et sa présence clarifiait le problème et me permettait d'accéder à une dimension supérieure. Ma vie a non seulement changé en vivant près d'elle, mais, dans l'obscurité où il arrive à la plupart d'entre nous de se trouver brusquement plongés, elle a été ma lumière.

Cette lumière était en danger de perdre son éclat. Même une amie aussi proche que Beato ne pouvait voir la cause de la tristesse croissante de Rosalind. Il aurait été difficile pour beaucoup de gens d'accepter que quelqu'un vivant si près de Krishna puisse avoir des problèmes de quelque ordre que ce soit. Un jour, des années plus tôt, Raja avait sursauté de douleur sous la vigoureuse poignée de main d'un adepte. « J'ai de l'arthrite. » avait-il expliqué. « *Vous* avez de l'arthrite alors que vous êtes si proche de *Lui* !? » lui avait-on alors répondu, incrédule.

Raja retourna début juillet 1952 en Californie pour retrouver sa famille proche en chute libre. Jimmy et moi, fiancés depuis février, voulions maintenant nous marier d'urgence, cela pour une très bonne raison. Je fus surprise de voir ma mère le prendre si mal. Je n'étais pas encore au courant de ses grossesses secrètes. J'attendais avec plus d'impatience l'arrivée de mon père de retour d'Europe et je ne fus pas déçue : Raja fut en effet capable de faire assez abstraction de ses propres soucis pour nous assurer qu'en ce qui le concernait, tout ce qui comptait dans cette histoire était que nous nous aimions réellement et que nous voulions nous marier. Il continua de nous soutenir durant ma dernière année à l'université, car il tenait beaucoup à que je finisse mes études, et le père de Jimmy fut d'accord pour

faire la même chose pour son fils et nous n'eûmes ainsi aucun problème financier dans l'immédiat.

Notre mariage fut un heureux événement. Des deux côtés, les familles et les amis pensaient depuis longtemps que nous étions absolument faits l'un pour l'autre et les tensions, à supposer qu'il y en subsistât ce jour-là, restèrent assez légères pour passer inaperçues. Même Krinsh qui, à ma connaissance, n'était jamais allé à un mariage, était au nôtre et d'une humeur on ne peut plus positive et bienveillante. Peut-être son attitude envers de telles choses avait-elle seulement mûri, mais il sembla authentiquement heureux de ce mariage. Le service religieux fut assuré par John Ingelman, car lui et Hilda avaient été les premières personnes à me voir venir au monde et je leur étais toujours restée exceptionnellement proche. John étant prêtre de l'Eglise Catholique Libérale, ce fut ce culte qui fut retenu, comme pour le mariage de Rosalind et de Raja à Londres, mais Jimmy et moi insistâmes tous deux pour que certaines formules religieuses fussent enlevées, ce qui n'alla pas sans créer un gros problème à John avec son évêque.

Notre lune de miel fut de courte durée; nous la passâmes dans une charmante villa sur la Riviera de Santa Barbara appartenant à une vieille fille assez âgée, disciple de Krinsh, qui lui avait offert sa maison ainsi qu'à Rosalind pour l'été.

Krishna campait toujours sur la position qu'il avait prise de longue date de ne pas s'occuper de l'organisation ou de la publication de son travail. Raja avait terminé l'édition du premier livre publié chez Harper's en 1953, un mince volume intitulé « Education et sens de la vie », suivi de près par « La Première et dernière liberté » avec un avant-propos d'Aldous Huxley, et ensuite les trois volumes intitulés « Commentaires sur la vie ». Sur ces derniers, Raja autorisa finalement la maison d'édition à porter son nom comme éditeur intellectuel. Les carnets de Krishna aussi bien que ses verbatim de conférencier exigeaient une préparation patiente et méticuleuse; Raja y avait consacré la majeure partie de son temps depuis 25 ans; ce faisant, il s'était toujours astreint à la plus grande discrétion, même si, dès le début, Krishna avait expressément et fréquemment déclaré que cette activité était entièrement de sa responsabilité. Raja voyait les contrats et entretenait d'excellents rapports de travail avec les éditeurs, tandis que Krishna ne s'y intéressait que très superficiellement. Mais les choses allaient bientôt changer du tout au tout.

21  
LA LETTRE

L'année de retraite de Krishna à Ojai avait beaucoup fait pour apaiser ses relations avec Rosalind, mais il sentait qu'il lui restait encore à la convaincre de sa loyauté. Peu avant son départ d'Ojai à l'automne 1952, il lui communiqua la copie au crayon d'une lettre qu'il avait écrite à Nandini. Il lui dit qu'il allait emporter l'original avec lui, double exact de sa copie, pour le remettre en personne à sa destinataire. Ce geste de Krishna ne signifia pas autant pour Rosalind qu'il pouvait l'avoir espéré. Elle se rappelait encore la lettre qu'il avait écrite à Ommen, dont elle savait maintenant qu'il ne l'avait jamais remise à Raja.

Pensant que cela allait probablement encore arriver, Rosalind dit à Raja que Krishna avait écrit une lettre à Nandini et lui demanda de voir si elle était délivrée comme il faut. Elle ne lui montra pas la copie et il ne fut pas au courant de son existence.

Ayant toujours peur que des lettres confidentielles tombent dans de mauvaises mains, Raja se mit d'accord avec Krishna pour, par mesure de sécurité, transporter la lettre parmi ses propres papiers jusqu'à leur arrivée en Inde. Là, à moins que Rosalind lui conseillât autre chose, il la rendrait à Krishna. Raja ne souhaitait pas être davantage impliqué dans cette histoire et espérait que la situation se réglerait aussi vite et tranquillement que possible. Il comprenait bien la tension qu'avait vécue Rosalind et était de tout cœur avec elle, mais sa relation avec Krishna, en plus de l'angoisse où elle l'avait plongé sur un plan personnel, avait grandement compliqué sa vie professionnelle. La dernière chose qu'il désirait maintenant était de se retrouver pris dans un autre triangle, celui de Krishna, Rosalind et Nandini. Toutes ces dernières années, considérant que cela faisait partie de son devoir vis-à-vis de « l'Œuvre », Raja avait essayé de protéger Rosalind et Krishna du désordre et des cafouillages que ce dernier générât trop souvent autour de lui. La démarche entreprise par Krishna avec cette lettre lui semblait imprudente et Raja espérait que Rosalind encouragerait l'intéressé à tout laisser tomber. Raja était fatigué et agacé par toutes ces complications et allait, graduellement et de plus en plus, se replier sur ses propres affaires. Voyager avec Krishna et s'occuper des détails de sa vie lui étaient une source croissante d'irritation.

Avec le recul, on peut voir que la vieille pierre angulaire de leur vie commune s'était désastreusement délitée. Mais à l'époque, ils n'arrivèrent pas à s'entendre clairement sur une nouvelle pierre –à supposer qu'elle

existât- susceptible de remplacer l'ancienne. Raja avait cru que l'affection qui les unissait tous les trois n'excluait aucun d'entre eux. La relation physique entre Krishna et Rosalind avait gâché cet équilibre. Pour Raja ou Rosalind, une liaison avec quelqu'un d'extérieur n'aurait pas eu le même impact sur leurs vies. Pour Krishna, n'importe quelle liaison entraînait en contradiction avec l'image publique de chasteté qu'il s'était fabriquée lui-même et à laquelle Raja s'était fié. Raja considérait que sa confiance avait été gravement trompée mais que c'était du passé. S'il avait lu la lettre, au moins la copie que Krishna avait laissée à Rosalind (qui pouvait ou non être fidèle à l'original), Raja aurait réalisé que, dans l'esprit de Krishna, son histoire d'amour avec Rosalind était loin d'être terminée. Car dans cette copie de sa lettre à Nandini, Krishna affirmait qu'il y avait une femme dans sa vie, cela depuis plus de 20 ans, qu'un tel lien ne pouvait être rompu et qu'il n'envisageait pas de séparation. Il continuait en s'excusant si ses lettres ou conversations avaient donné une impression trompeuse et déconseillait à Nandini de bâtir quoi que ce soit sur une fausse espérance.

Comme d'habitude, Raja précéda Krishna de quelques jours sur le chemin de Londres, d'où il écrivit à Rosalind avant que Krishna ne quittât Ojai pour le rejoindre.

2 octobre 1952

Merci pour ta très chère lettre que j'ai reçue sur le bateau juste avant de quitter le port. J'espère que tu te sens un peu reposée. S'il te plaît, ne t'épuise pas. Il vaut mieux vivre en en faisant moins que mourir en en faisant trop.

J'ai encore la lettre spéciale avec moi, et j'espère vraiment que tu m'en reparleras encore une fois avant qu'on fasse quoi que ce soit.

A Londres, il fait un froid de loup et tout est lugubre. S'il te plaît, dis à Krishna de se vêtir chaudement. D'habitude, il aime porter son pardessus sur un bras et sa veste sur l'autre et alors il se gèle et a l'air misérable.

S'il te plaît, donne une caresse à Coco pour moi, et dis-lui combien je l'aime. C'est quelqu'un, Coco –ce n'est pas quelqu'un qu'on peut facilement oublier.

Tout mon amour,

RAJA

Krishna continua à écrire tous les jours à Rosalind. Il affirmait qu'il

l'aimait toujours et assortissait ses ardentes déclarations de descriptions de gens, de paysages et de détails de leur vie quotidienne. Kitty Shiva Rao et son beau-frère, Sir B.N. Rao, ambassadeur Indien à l'ONU, volèrent avec eux jusqu'à Rome. Raja et Krishna firent ensuite escale à Alexandrie pour rendre visite aux Suarès, qui y possédaient une villa -en plus de leur appartement à Paris. (Peu après, Nasser étant arrivé au pouvoir, ils allaient perdre la plus grande partie de leur argent et tous leurs biens en Egypte.) Krishna marcha avec Carlo Suarès le long de la plage à Alexandrie pendant que Raja dormait. Un incident se produisit à l'aéroport du Caire, au moment où les deux hommes la douane : victimes provisoires des tensions locales en Egypte, ils furent soumis à une fouille approfondie; chaque chaussure et chaque poche furent palpées et fouillées; des fonctionnaires lurent toutes les lettres que Raja transportait avec lui, mais, par miracle, ratèrent celle destinée à Nandini ainsi que celle que Krishna était en train d'écrire à Rosalind et qu'il n'avait pas encore postée.

Incident extrêmement éprouvant pour les nerfs de Krishna et en même temps révélateur de son intérêt pour sa propre image publique, aussi fort que le supposait déjà mon père.

Krishna attendit d'être à Bombay pour poster sa lettre à Rosalind. Il y exprimait sa résolution de ne plus jamais être pris avec une telle lettre sur lui. Il remerciait Dieu que les douaniers Egyptiens n'eussent pas trouvé non plus sa lettre à Nandini. Avant de conclure, il reprit le schéma des lettres qu'il avait précédemment envoyées d'Inde à Rosalind, en insistant sur le fait que Raja était toujours avec Pupul et Nandini pendant que lui restait seul à la maison, en train de lui écrire, ressentant combien ils étaient proches et combien il l'aimait, et affirmant que toute l'agitation à propos de « cette autre personne » était passée et oubliée.

Les quatre mois suivants, Krishna s'excusa presque quotidiennement auprès d'elle de ne pas avoir encore remis la lettre à Nandini. Ce fut d'abord la faute de Raja. Krishna prétendit que celui-ci refusait de rendre la lettre sous prétexte qu'elle provoquerait des racontars et les impliquerait lui et Rosalind, et qu'il ne fallait donc pas la donner. Krishna assura à Rosalind qu'il essayait chaque jour d'aborder le sujet, mais sans résultat. Il dit qu'il n'abandonnerait pas, même si cela signifiait écrire une autre lettre et l'envoyer sans l'approbation de Raja. Ce qu'il n'arriva jamais à faire, on ne sait pourquoi. A la mi-décembre, il eut une nouvelle excuse : la santé de Nandini était mauvaise et Krishna craignait qu'elle n'ait pas la force de lire une telle lettre, aussi devait-on attendre. Après cela, Krishna et Raja se rendirent à Bénarès d'où, selon Krishna, il n'était pas prudent de poster la lettre, le courrier étant facilement et indûment ouvert dans cette ville.

Rosalind avait depuis longtemps réalisé que la lettre ne serait pas remise à sa destinataire et était trop prise par son travail pour s'en soucier davantage. En l'absence de Krishna, l'affaire perdit toute importance. Rosalind ne fit aucun effort pour communiquer avec Raja à ce sujet. Plus tard, Raja affirma qu'il avait rendu la lettre à Krishna depuis longtemps, que ces discussions sans fin auxquelles Krishna avait fait allusion n'avaient jamais eu lieu, et qu'il n'y avait plus pensé, sans jamais se douter du rôle que Krishna lui avait fait jouer dans ses dissimulations.

La santé de Raja fut mauvaise cette année-là; Krishna pensait qu'il s'était froissé quelque chose en faisant du yoga. C'était Krishna qui l'avait convaincu de s'y mettre, et Raja trouva cela « dur à avaler »; il développa une douleur intermittente dans son œsophage et ce problème allait devenir chronique avec de sérieux effets secondaires indésirables. Plus tard, je me demanderais si la véritable cause n'était pas, plutôt que le yoga, le fait qu'il y avait eu là trop de choses pour lui à « avaler ». Il y fit seulement une allusion dans une de ses lettres à ma mère :

Poona, le 12 janvier 1953

Rosalind Chérie,

La seule lettre que j'ai reçue, depuis que je suis arrivé en Inde, est celle que tu as écrite. J'ai été, je sais, très négligent et j'en suis vraiment désolé. Pas un jour ne s'est passé sans que je pense à toi avec amour... S'il te plaît, rappelle-toi que les lettres se perdent facilement ici, ou sont ouvertes et jetées- aussi, sois prudente quand tu écris et n'oublie pas de coller et fermer comme il faut.

Bien sûr, je serai là pour la remise de diplôme de Radha et même avant- Espère que tout va bien- Pensant tout le temps à vous avec la plus profonde affection,

RAJA

Bombay, 1<sup>er</sup> mars 1953

Merci, chérie, pour les deux télégrammes. Le premier m'a plutôt inquiété et puis, quelques heures plus tard, la bonne nouvelle est arrivée.

Comment est le nouveau Baby et comment va sa chère maman chérie ? Penser à Radha avec un petit bébé fille... Incroyable ! Quel nom a le bébé ? Je me demande si Radha et Jimmy ont aimé ma suggestion ?

Tout mon amour, toujours,

RAJA

[écrit à la main en bas de la lettre dactylographiée]

Les choses ne vont pas bien pour moi ici. J'en ai finalement peur. Bon-  
C'est la fin de cette longue affaire. N'importe, je continue.

Krishna expliqua aussi à Rosalind, dans son propre style, que cela n'allait pas bien entre lui et Raja. Il s'indigna à juste titre que Raja ne l'ait pas informé quand notre bébé était venu au monde en avril. Il ne lui avait appris la nouvelle que 12 jours après l'avoir reçue, claire indication d'une brouille - grande ou petite- entre eux.

Mais une autre cause de friction se pointait à l'horizon. Lady Emily voulait publier *Candles in the Sun* [Chandelles dans le soleil], le récit autobiographique de ses années avec la Théosophie et Krishna. Une fois de plus, Raja allait servir de bouc émissaire durant la période d'amère controverse qui s'ensuivrait.

## CHANDELLES DANS LA TEMPÊTE

Comme il l'avait promis, Raja revint en Californie à temps pour ma remise de diplôme au Scripps College et celle de Jimmy au Pomona en juin 1953. Les deux universités étaient voisines et nous avions vécu l'année écoulée dans un petit appartement à Claremont. En juillet, nous déménageâmes avec notre bébé, Catherine Anjali, en Californie du Nord, où Jimmy travailla pendant un an comme physicien à la Atomic Energy Commission, avant que nous nous inscrivions tous deux à Berkeley.

Il y eut encore un autre changement dans la famille : la femme de Louis Zalk était décédée depuis peu et Erma et Louis se marièrent cet été 1953. Ils étaient dans leur soixantaine tardive et allaient connaître dix années de bonheur conjugal. Nous leur restâmes très proches à tous les deux. Louis avait toujours été très présent dans nos vies et sa dévotion à Krishna et à Raja avait été constante et inébranlable.

Rosalind s'était vu prêter une maison sur la rive sud de Point Lobos dans les Carmel Highlands, et elle et Krinsh y passèrent une bonne partie de cet été-là, avec nous qui les rejoignons le week-end.



*73. Krishna avec Coco à Point Lobos, Carmel, 1953*





*74. ... et avec bébé Tinka et Radha*



*75. Krishna avec Tinka à Carmel, 1953*

A 58 ans, Krishna tenait encore à la relation physique qui s'était nouée 20 ans plus tôt entre lui et Rosalind et qui, en dépit de leurs récentes dissensions, avait continué, contrairement à ce que croyait Raja. La maison à Point Lobos se dressait dans un paysage isolé et pittoresque qui donnait

sur le Parc National et surplombait des flots bouillonnants. L'incessant aboiement des lions de mer dominait le bruit des vagues et les flaques laissées par les marées hébergeaient une collection impressionnante d'exquises créatures marines. A part nos visites les week-ends, rien ne s'opposait à une complète intimité. Du côté de Rosalind, sa liaison avec Krishna était devenue une habitude, comme celle d'un mariage qui a perdu son attrait, mais pas au point de se débattre pour en sortir. Dans des situations comme celle-ci, loin des pressions de l'école, elle ressentait encore des restes de leur ancien amour et Krishna faisait tout ce qu'il pouvait pour ranimer la braise. Il agissait avec moi comme il l'avait toujours fait et se conduisait en grand-père avec Tinka (ainsi avions-nous surnommé notre bébé). Il était content que nous lui ayons donné Anjali comme second prénom, sur la suggestion de mon père, et il expliquait que, en sanskrit, cela signifiait l'espace entre les mains quand on les rapproche pour saluer, ou paix infinie. De temps en temps, j'avais l'impression de me retrouver dans le cercle familial que nous avions toujours formé et que nous nous efforcions d'élargir pour y incorporer mon père lors de ses rares apparitions. Si Raja et Rosalind, dans leurs lettres, se témoignaient une profonde affection, il n'en était pas de même dans leurs contacts directs où leurs personnalités entraient en conflit, surtout en présence de Krishna qui, souvent, multipliait les allées et venues entre eux tel un enfant cherchant à diviser pour régner. Les commentaires qu'il répétait et les histoires qu'il racontait, pour soi-disant restaurer la paix, menaient inévitablement aux pires disputes. Mon père devint de plus en plus irascible et même ses meilleurs amis commencèrent à s'interroger sur ce changement, ce qui allait bien faciliter les choses à Krishna dans un proche avenir quand il s'agirait pour lui de s'attirer leur sympathique soutien.

Krishna et Raja repartirent pour l'Europe et l'Inde en automne 1953. Les lettres de Krishna commencèrent à prendre un ton plus philosophique que par le passé, mais il y inclut encore des déclarations d'amour. Il suppliait Rosalind de rester ouverte à tout, y compris à leur amour, et de ressentir leur intimité.

En Europe, Raja s'occupa des traductions en langue étrangère et des copyrights, et eut des réunions avec l'éditeur de chez Harper qui était à Rome. Krishna se joignit à eux pour une visite du Vatican. Il dit à Rosalind combien il appréciait les efforts de Raja; il continuerait à le faire un certain temps à l'adresse de Rosalind, à petites touches, de la même façon exactement qu'il assurerait celle-ci de son amour, comme s'il était anxieux de maintenir un statu quo, de faire que leurs relations et leurs vies restent ce qu'elles avaient toujours été. Parfois, il donnait l'impression de la gronder,

disant que c'était irréfléchi et destructeur de laisser leur comportement faire de l'ombre à leur amour.

Lady Emily avait demandé à Raja de venir la voir à propos d'un livre qu'elle avait écrit. Mais, à cause de sa santé et de ses propres engagements éditoriaux, et parce que son petit doigt lui disait que l'affaire allait être délicate, Raja reporta l'entretien et lui et Krishna partirent pour l'Inde sans avoir donné satisfaction à Lady Emily. Krishna, cependant, lui écrivit et demanda à voir le livre avec Raja avant sa mise sous presse. Lady Emily prit la peine d'envoyer son manuscrit à Madras dans l'espoir qu'ils le lui retourneraient aussitôt que possible. Elle avait un éditeur et était naturellement impatiente de passer à l'action. Sans bien examiner le manuscrit et en se contentant de le survoler, Krishna indiqua à Raja qu'il ne devait pas être publié.

Raja, qui le lut à fond, jugea cela injuste pour Lady Emily; il y avait dedans des choses qu'on pouvait supprimer par égard pour la sensibilité de certaines personnes; mais c'était un document important sur le développement de Krishna à une période cruciale de sa vie, ainsi que sur l'environnement historique de la Société Théosophique. Cependant, il pensa que ce qu'il suggérait était trop compliqué pour en discuter par correspondance et il pressa Lady Emily de différer la publication du livre jusqu'à ce qu'ils puissent se voir.

Raja dut affronter la complication supplémentaire d'expliquer l'attitude de Krishna à la place de ce dernier qui refusait de le faire lui-même. Il était clair que Krishna ne voulait pas du tout que ce livre sorte, mais, pour éviter d'être coincé, il affirma qu'il ne l'avait pas lu, alors que, de toute évidence, il en avait assez lu pour aboutir à une conclusion négative. Ce qui l'avait heurté était le récit de son expérience sous le poivrier à Ojai. Lady Emily avait fait partie des quelques privilégiés destinataires d'un rapport complet tapé par Raja en 1923, et elle l'avait inclus dans son livre ainsi que quantité de lettres de Krishna où il lui révélait ses plus secrètes pensées sur la Théosophie, ses protecteurs et ses autres relations.

En 1953, l'opposition de Krishna à bon nombre de Théosophes et à leurs vues était encore aussi vive qu'au moment de sa rupture avec la Société. Il n'avait aucune envie qu'on lui rappelât, à lui ou au public, ses origines dans la Société Théosophique. Tout cela, Raja le comprenait –et il se sentait solidaire avec lui sur beaucoup de points –. Il considérait cependant que le livre pouvait être « édité » de façon satisfaisante. Il était également d'avis que Krishna devait parler pour lui-même et directement à Lady Emily. Pendant ce temps, Lady Emily était laissée dans l'expectative avec la nette

impression que Krishna était trop fatigué pour lire son livre et qu'il lui ferait savoir plus tard ce qu'il en pensait. Raja avait commis l'erreur d'utiliser cette excuse, la fatigue de Krishna, pour protéger celui-ci. Nitya avait beaucoup souffert de la manière dont Krishna avait traité Mrs Besant et Raja commença à s'imaginer dans le même genre de situation avec cette histoire de livre et Lady Emily. Il essaya d'obtenir de Krishna qu'il prît clairement position. Mais Krishna, de façon caractéristique, insista sur le fait qu'il n'approuverait ni ne désapprouverait et que Lady Emily devait aboutir à la bonne décision par elle-même. Mais qu'y pouvait Raja ? En plus de ce problème, dont il craignait à juste titre un effet douloureux sur leur entourage, il recommença au même moment à souffrir de l'œsophage.

La vie en Inde était complexe pour Raja sur un plan émotionnel. Il se retrouvait souvent pris entre les affections et enthousiasmes de Krishna pour de nouvelles têtes et le désinvestissement affectif qui en résultait pour les vieux travailleurs qui l'aidaient depuis des années et des années. Krishna avait toujours eu besoin de frayer avec des gens fameux, riches et pittoresques tandis que Raja se contentait d'amitiés fondées sur la loyauté, la conscience professionnelle et les bonnes relations de travail, ce qui n'était sans doute pas très excitant, mais il n'avait jamais recherché d'excitation ou de stimulation extérieure. Raja devait aussi compter avec les inévitables froissements et les rivalités endémiques dans la plupart des cercles « spirituels »; tant qu'il avait cru que lui, Krishna et Rosalind, partageaient le même engagement en faveur d'une même conception de la vie, il lui avait été plus facile de venir à bout des problèmes extérieurs de personnalités. Ses lettres à Rosalind firent seulement allusion à la dépression croissante qui devait bientôt le consumer.

Rosalind Chérie,

Il ne m'a pas été possible ou facile de t'écrire souvent; ma vie en Inde ces derniers mois a été l'exacte répétition de celle de l'année dernière, rien de nouveau de toute façon, même chose incluant les problèmes, mais je pense et ai pensé à toi et tu peux au moins être sûre de cela.

Contrairement à Rosalind, il était incapable de prendre ses distances avec les problèmes ou de faire comme s'ils n'existaient pas. Il tenait encore aux responsabilités qu'il avait assumées depuis presque 30 ans. Il ressentait toutefois le besoin de prendre du recul dans son association avec Krishna, bien que leurs vies se trouvassent encore étroitement liées.

Rosalind était, elle aussi, en train de changer sur des points fondamentaux; l'école requérait plus en plus son attention et devenait toute

sa vie. La guerre l'avait rudement éprouvée et elle n'était plus aussi forte qu'avant; certes, elle était encore énergique et pleine d'entrain, et quand Krishna et Raja étaient à Ojai, ou quand Jimmy et moi venions lui rendre visite, son activité extérieure était la même; elle dirigeait encore tout dans la maison, préparant les repas à la fin de chaque longue journée passée à l'école; mais son véritable centre d'intérêt était son travail. On le devinait à travers ses conversations : toutes ses pensées tournaient autour de l'école. Ses amies intimes comme Lili notèrent le changement.

Aujourd'hui, c'est le 24 décembre

& c'est la seule heure libre à laquelle, enfin, je puis continuer cette lettre.... Mais je ne serai jamais capable d'exprimer avec des mots tout ce que j'ai dans mon cœur. Je me languis de toi, de toute mon âme et de tout mon esprit; tu me manquais déjà douloureusement lors de notre dernier séjour dans la vallée d'Ojai. Je ne sais pas pourquoi, mais il n'y avait jamais assez de temps pour notre douce et paisible relation, nos échanges de pensées, d'idées; pour la contemplation de l'autre, dans l'émerveillement désintéressé et reconnaissant d'une amitié accomplie, comme tout cela est arrivé lors de notre premier et inoubliable séjour dans votre maison. Mais les fleurs fleurissent bien différemment chaque année et, comme le dit Goethe, « et, oh, vous ne nagerez pas dans la même rivière une seconde fois » Mais la rivière est toute là, jolie et puissante, mais changée, avec une eau renouvelée dans son lit. Et tu es là aussi, dans la vieille-nouvelle identité et tout cela est comme cela devait être... à toi toujours,

LILI

A Madras, Krishna faisait toujours ses promenades le long du fleuve Adyar, l'œil fixé sur l'autre rive et la propriété de la Société Théosophique, où il avait été heureux jadis et dont on lui avait dit qu'elle avait gardé toute sa beauté. Il ne rompit pas avec sa résolution de ne jamais y mettre les pieds, mais des Théosophes vinrent à ses conférences, et il fit à Rosalind la remarque que cette espèce-là manquait de réflexion.

Ses lettres contenaient des mises en garde répétées contre certains membres de la Société Théosophique qui étaient venus à Ojai et s'étaient impliqués dans les affaires de l'école de la Happy Valley. Il était catégorique sur la nécessité de préserver l'école de leur influence. Il insistait de manière répétée : elle devait prendre la parole dans les réunions d'élèves et surveiller étroitement l'atmosphère générale, de façon à créer le

sentiment d'identité adéquat et ne pas laisser le champ libre aux interprétations des autres. Il s'intéressait vivement à l'école; personne ne pouvait en douter à la lecture de ses lettres; mais jusqu'où allait cet intérêt ? C'était encore difficile à voir. De toute évidence, Krishna était sûr que Rosalind, sans effort conscient, allait faire passer ses idées. Il ne voulait pas être officiellement lié à l'école; il y avait insisté dès le départ. Plus tard, on allait comprendre qu'il comptait en fait se servir de Rosalind comme d'un pipe-line entre lui et l'école.

En mars 1954, Jimmy et moi eûmes notre deuxième et dernier bébé que nous nommèrent Robert en souvenir de Mr Robbie. Cette nouvelle procura un moment de bonheur à mon père qui nous écrivit d'Athènes :

Très Chers Raddie et Jimmy,

Le jour de l'arrivée de la bonne nouvelle à propos de Baby Robert, je me suis rendu tout seul à l'Acropole, me suis assis au Parthénon et ai pensé à vous, à Mamy et au nouveau-né, et vous ai envoyé de là tout mon amour et mes bénédictions –C'était une très jolie coïncidence de pouvoir être au Parthénon ce jour-là – vous ne pouvez pas avoir idée, jusqu'à ce que vous le voyiez, comme c'est beau –pas seulement cela, mais l'Acropole et la mer tout autour.

Je suis sûr qu'un jour vous viendrez voir tout cela ici – C'est en tout cas le souhait que j'ai formulé aussitôt que j'ai entendu parler de mon cher nouvel ami Baby Robert.

C'est bien que tout se soit bien passé, chérie, et j'espère que vous êtes très heureux. S'il te plaît, envoie-moi une petite photo du bébé et aussi de Tinka.

Tout mon amour à vous quatre,

PAPA

A Athènes, Krishna affronta enfin le problème du livre de Lady Emily, du moins en partie. Il s'abstint encore de se prononcer clairement pour ou contre sa publication. Il utilisa avec Lady Emily et sa fille Mary la même technique, à peu de choses près, que dans ses conférences et discussions où elle lui permettait de rallier ses auditeurs à ses vues en leur donnant l'impression de trouver leur propre chemin par eux-mêmes. Ils devaient se montrer ouverts, rejeter leurs idées préconçues et leurs désirs, et faire l'expérience de ce qu'il était en train de leur dire. Cette procédure rencontrait un succès mitigé quand il s'agissait d'abstractions. Mais elle

était totalement désastreuse appliquée à quelque chose d'aussi concret qu'un livre. Il admettait maintenant qu'il avait lu le livre de Lady Emily très soigneusement, qu'il se lisait très bien. Mais c'était seulement en en parlant ensemble qu'on parviendrait à la bonne décision et qu'on saurait si oui ou non il devait être publié, et cette décision ne serait pas la sienne.

Raja avait espéré que s'il gardait ses opinions pour lui-même, Krishna serait forcé de prendre sa propre décision et de l'expliquer clairement à Lady Emily. Il comprit bientôt que cet espoir était vain. Quand ils arrivèrent à Londres, Krishna se refusa absolument à discuter du livre et ne souleva pas la moindre objection devant Lady Emily. Il se montra au contraire intéressé et enthousiaste pour le titre, *Candles in the Sun* [Chandelles au Soleil], le soleil étant l'Instructeur du Monde et les chandelles ceux qui attendaient sa venue, la lumière des chandelles faisant obligatoirement pâle figure auprès de celle de l'astre solaire. Ce simple satisfecit conduisit Lady Emily et Mary à supposer qu'il n'y avait plus d'objections à craindre à l'avenir, et elles allèrent de l'avant avec la publication, loin de réaliser que la tempête venait seulement de commencer.

*EXIT LES PETITES CHANDELLES*

Il y eut d'interminables discussions cet été-là sur le livre de Lady Emily, souvent en ma présence, à la fois à Carmel et à Ojai. Rosalind pensait que ce serait injuste de demander à Lady Emily de renoncer à sa publication, mais Krinsh l'avait convaincue que le rôle qu'elle jouait dans l'incident du « Processus », tel que Nitya l'avait décrit, ferait une publicité indésirable à l'école à laquelle on la savait liée. On pouvait enlever son nom, suggéra-t-elle, mais elle ne voyait aucune raison d'arrêter le livre. La publication était prévue pour l'automne et Raja avait déjà reçu un jeu d'épreuves pour bon à tirer.

La vision du texte dans ce format parut tirer Krishna de son détachement. Il se déclara opposé à toute publication, à la grande surprise de Rosalind et de Raja. Il insista pour communiquer sa décision par écrit à Lady Emily, sans laisser place au doute en ce qui concernait ses objections. Lady Emily répondit par télégramme, terriblement angoissée, expliquant qu'un retrait à ce stade aurait un coût exorbitant, et lui disant quel choc lui avait causé ce qu'elle voyait comme une soudaine volte-face de sa part. Krishna persista dans sa conviction que le livre lui ferait un tort considérable, à lui et à son travail, et qu'aucune autre considération n'importait. Lady Emily et Mary trouvèrent cette demande si peu cohérente avec l'attitude de Krishna à Londres qu'elles incriminèrent l'influence pernicieuse de Raja. C'était absolument faux et un exemple de plus de l'incapacité où se trouvaient beaucoup de gens d'admettre que Krishna pouvait être responsable d'actions qu'ils jugeaient imparfaites. Krishna pouvait se montrer extrêmement résolu, sinon carrément têtu, quand il le voulait, un côté de lui-même qu'il dévoilait rarement. Mary et Lady Emily ne sont certainement pas à blâmer de ne pas l'avoir compris à Londres. Le flou cultivé par Krishna comme moyen de peser sur les décisions d'autrui en gardant l'air détaché était souvent facteur de confusion.

Raja n'était pas d'accord pour compenser financièrement la débâcle avec des fonds de KWInc, soutenant que l'argent collecté pour le travail de Krishna ne pouvait éthiquement être utilisé dans un tel but. Il n'était pas non plus d'accord avec l'attitude de Krishna, considérant qu'il était de sa responsabilité personnelle de régler tout cela avec Lady Emily. Magnanimement, Krishna offrit d'acquitter les frais d'annulation par des versements mensuels prélevés sur la pension que lui avait faite Mrs Dodge. Mais Lady Emily déclina la proposition. Sa famille prit tout à sa charge.



Selon Mary, l'incident fit vieillir sa mère de dix ans.

Vis-à-vis de Rosalind, Krishna joua le rôle du chevalier protecteur, l'assurant de manière répétée, d'abord à Ojai, puis plus tard cet automne-là dans ses lettres de Londres, qu'il avait fait tout cela pour elle et qu'il continuerait à veiller à ce que tout se passât correctement entre eux. Le ton de ses justifications fut plus passionné que jamais : rien ne devait jamais s'interposer entre elle et lui et ce qui les unissait était plus important que tout. Il promettait de ne plus commettre de fautes, de ne plus faire de choses irréfléchies et qu'il l'aimait toujours autant.

Il ignorait le fait qu'en ce qui concernait *Candles*, Rosalind n'inclinait vraiment ni dans un sens ni dans l'autre, et il ignorait même jusqu'où cette affaire la touchait personnellement. Il semblait penser que l'incident les avait rapprochés, peut-être parce que, pour une fois, il avait eu l'occasion non seulement de la protéger, mais également de le lui faire remarquer. Peut-être était-il aussi très désireux, à cause de Nandini, de garder secrète cette première fois où avait eu lieu le « Processus », avec Rosalind en 1922.

Krishna a dû sentir que Raja s'éloignait de lui. La controverse avec Lady Emily avait créé de nouvelles frictions entre eux, frictions négligées sur le moment mais qui allaient se transformer en plaies brûlantes dans un avenir proche.

De retour à Londres, Krishna fit de son mieux pour consoler Lady Emily – au point que, une fois encore, celle-ci eut l'impression que la sortie de son livre n'aurait pas dérangé Krishna plus que cela après tout. Mais le jour même de cette rencontre, il écrivit à Rosalind qu'il était exclu que *Candles* soit *jamais* publié et qu'il avait dit à Lady Emily qu'elle devait accepter sa décision, en allant jusqu'à mettre dans son testament que cela n'arrive jamais !

Krishna croyait-il lui-même avoir réglé l'affaire avec Lady Emily comme il le racontait à Rosalind ? Lady Emily aurait-elle été choquée de voir avec quelle désinvolture, dans sa lettre à Rosalind, il traitait sa détresse, toujours sûr de pouvoir la convaincre de partager son point de vue ? Ou se rendait-il compte de son incapacité à affronter quelque désagrément que ce soit et de répondre franchement « Non » face à face ? Lady Emily ne s'était pas laissée embobiner autant que Krishna l'imaginait peut-être. Il est possible qu'elle se soit sentie impuissante et incapable de prendre position contre lui, mais elle pouvait aussi être très lucide. Un jour, elle devait écrire à Raja : « Vous avez été l'agneau sur l'autel de Krishna. » Avant de mourir, elle alla même encore plus loin. Elle dit qu'elle savait que Krishna était un

menteur congénital, mais qu'elle l'adorerait toujours néanmoins.

*L'INDE REVISITÉE*

Au cours des dernières années, Rosalind et Krishna avaient été redevables de certaines de leurs plus grandes joies à Coco, le caniche exceptionnellement intelligent qui avait fait son entrée déjà adulte dans leur vie. Krishna et Raja comprenaient tous deux que le chemin du cœur de Rosalind passait par son chien et ils manquaient rarement d'en parler avec affection dans leurs lettres.

Après que Coco et un beau caniche noir appartenant à la chanteuse d'opéra Lotte Lehmann se furent unis –un véritable mariage d'amour selon Rosalind-, des bébés s'annoncèrent. L'attente créa presque autant d'agitation que le livre de Lady Emily et Krishna fut profondément déçu de devoir quitter Ojai avant leur naissance. Ses lettres à Rosalind de Londres et plus tard d'Inde se remplirent alors de conseils et de rappels sur les soins à donner à la chienne enceinte. Puis en février 1955, il reçut la lettre suivante :

Cher Krishnaji,

Nous avons pour vous 1 000 dollars à donner à la Rishi Valley School. Vous devez vous demander comment il m'est possible de vous envoyer cet argent. Voudriez-vous, s'il vous plaît, dire aux enfants de votre école que j'ai vendu mes propres enfants pour réunir cette somme à votre intention en gage de ma considération pour vous et de reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour moi comme me promener, me brosser, me nourrir et me comprendre. Je pense que je dois corriger ce que je viens de dire à propos de tout cet argent qu'on m'a donné pour mes chiots. Dans la réalité, il y a eu quelques personnes qui m'en ont donné pour ne PAS avoir de chiot ! Ce que, j'en suis sûr, vous trouverez aussi difficile à comprendre que moi. Il suffisait de voir mes beaux petits tout noirs pour crever d'envie d'en avoir un. Nous nous sommes arrangés pour que vous en voyiez un la prochaine fois que vous serez ici, et vous pouvez même avoir un de mes petits-enfants.

Avec mon cœur plein d'amour comme toujours,

COCO (signé avec une marque de patte encrée)

Krishna attribua la lettre et les sentiments qu'elle exprimait à Rosalind. Sa réponse montre combien il fut touché par sa générosité pour son école et il conclut en lui disant qu'il l'aimait beaucoup. (Il n'y eut rien du tout pour Coco.)

La grande amie de Rosalind, Maria Huxley, mourut le même mois. Personne, encore moins Aldous, n'avait réalisé la gravité de son état. Elle nous avait amené Aldous en visite à Berkeley peu avant et, alors qu'elle était au plus mal, elle avait même délibérément interrompu son traitement aux rayons X pour faire ce déplacement. Avec cran, elle dissimula ses souffrances et sa détresse jusqu'à sa fin. Pour l'amour d'Aldous, elle insista pour que tout restât comme d'habitude. Rosalind avait aidé à la ramener de l'hôpital à la maison deux semaines avant sa mort et elle lui était restée aussi proche que possible. Après les obsèques, de façon inattendue, Aldous demanda s'il pouvait venir tout de suite à Arya Vihara. Jusqu'à ces quelques jours passés avec lui, je n'avais jamais été de ma vie confrontée à un tel chagrin. Tous, y compris ma mère, nous nous sentîmes totalement impuissants.

Raja accompagna Krishna en Australie en 1955, mais n'alla pas en Inde avec lui : il n'avait aucune envie d'y retourner. A Ojai, il pouvait vivre comme il le voulait, plutôt en ermite en fait, et vaquer à ses occupations sans devoir subir l'agaçante atmosphère de dévotion que Krishna semblait encourager autour de lui dans son pays natal. Mais Rosalind souhaitait voir cela ses propres yeux et, une fois pour toutes, mettre de l'ordre dans ses sentiments. Elle laissa la direction de la Happy Valley School aux mains de son assistant en qui elle avait toute confiance et s'envola pour rejoindre Krishna en Australie, tandis que Raja retournait à Ojai.

Elle n'avait pas voyagé à l'étranger avec Krishna depuis les années 1930. Elle avait oublié ce à quoi elle devait s'attendre. Une foule nombreuse vint assister à leur départ de Sydney et une autre à leur arrivée à Djakarta pendant leur brève halte sur le chemin de Singapour. Rien de comparable bien sûr à ce qu'elle avait connu pendant la période Théosophique de Krishna, mais beaucoup plus quand même qu'en Californie. Heureusement, à Singapour, il n'y eut pas de comité d'accueil. Ils logèrent au Raffles Hotel et purent faire les touristes ordinaires pendant toute une journée. Au début, Krishna regimba devant l'idée de visiter la ville, mais il finit par y prendre vraiment plaisir, comme un petit garçon qui a découvert un nouveau jeu.

Ces six mois furent très intéressants pour Rosalind, ainsi qu'en témoigne son journal, et les élèves de son école bénéficièrent d'un reportage détaillé

à son retour à Ojai. A Bénarès, ils furent accueillis par une foule en provenance de l'école de Rajghat et conduits à une belle demeure au bord du fleuve. Tout de suite, semble-t-il, ils se retrouvèrent plongés dans les problèmes de l'école. Extraits du journal de Rosalind :

*Mar. 6 décembre* : discussion avec la Fondation, Rao très contrarié, crise pour les membres de la Fondation qui voudraient savoir quoi faire.

*Mer. 7 décembre* : réunion Fondation. Gurguti suggère de fermer les écoles supérieures.

Lors de ces visites à l'école de Krishna, Rosalind fut souvent sollicitée par le personnel enseignant pour les aider à clarifier ce que disait Krishna et ce qu'il attendait d'eux. Elle avait près de 10 années d'expérience de la direction d'une école derrière elle et était bien au courant des problèmes psychologiques et pratiques que cela posait. D'un côté, Krishna lui demandait de l'aider, mais il perdait patience quand elle critiquait son habitude de faire du favoritisme et de ne pas reconnaître les efforts méritoires de ceux à qui l'école devait de pouvoir continuer à fonctionner et exister. Rosalind pouvait se rendre compte que chacun dans l'école était suspendu aux lèvres de Krishna et buvait ses paroles, ce qui n'empêchait pas ce dernier de souvent critiquer les professeurs pour leur manque de compréhension de ses enseignements.

A Delhi, Krishna et Rosalind restèrent avec Shiva Rao et sa femme Autrichienne Kitty. Shiva Rao, un des premiers précepteurs de Krishna à Adyar et le premier de Raja à Bénarès, était toujours resté ami avec ses deux anciens élèves. Rosalind rencontra aussi beaucoup des disciples et amis de Krishna. Elle releva de subtiles insinuations sur l'incident du divorce Mehta, mais rien de concret. Elle eut cependant de plus en plus le sentiment que Krishna avait été loin de lui dire la vérité. A la peine que cela lui causait personnellement s'ajoutait sa crainte que Krishna pût continuer à être impliqué dans de scandaleuses répercussions, mais aucune discussion avec lui ne lui permit d'y voir plus clair.

A Delhi, à force de cajoleries, Rosalind réussit à convaincre Krishna d'aller avec elle visiter la tombe de Humayan et le Qutub Minar. Dans une lettre qu'il lui écrivit quelques semaines plus tard de Madras où il l'avait précédée, Krishna lui dit que cela avait été une belle journée –il était heureux qu'ils y fussent allés ensemble. Et il ajouta qu'il espérait qu'elle se dépêcherait de descendre à Madras dès qu'elle aurait vu tout ce qu'elle désirait voir, et qu'ils se retrouveraient ainsi de nouveau ensemble. Il

pouvait avoir pressenti qu'il tomberait malade. Quand Rosalind arriva à Madras, Krishna était vraiment très malade. Ses conférences durent être annulées; Madhavachari prit peur et fut reconnaissant à Rosalind d'être là pour prendre sa relève au chevet de Krishna. Ce brave homme, qui était au service de de Krishna et avait la responsabilité de l'organisation de ses conférences, de ses voyages et de son bien-être en général en Inde, était presque en larmes de frustration et d'anxiété, car Krishna était un malade difficile. Pauvre Madhavachari ! Comment aurait-il pu imaginer qu'il allait se retrouver un jour avec un Krishna malade sur les bras ? Rosalind se prit d'une grande affection pour lui durant ce séjour. Plus tard, cela lui fit de la peine de voir que, pendant que Krishna voyageait toujours en première classe, habituellement en avion, Madhavachari passait des jours et des jours dans des bus et des trains surpeuplés pour faire des économies.

Pendant qu'elle soignait Krishna, Rosalind trouva de brèves occasions de rendre visite à la famille de Raja. Sa mère fut très touchée de voir sa belle-fille Américaine arriver chaque jour avec une fleur de lotus et jouer avec ses arrière-petits-enfants.

Quand Krishna alla mieux, lui et Rosalind gagnèrent la Rishi Valley pour le mois de février. Bien des mêmes problèmes qu'à Rajghat les y attendaient. Des réunions d'enseignants, des discussions, ou des causeries de Krishna eurent lieu tous les jours. Parmi ceux qui se plaignaient à elle figurait le neveu de Krishna à qui celui-ci avait trouvé du travail à l'école, mais qui ne s'entendait pas bien avec les autres. Des accusations de népotisme circulaient. En fait, ce neveu allait devenir le proviseur de l'école.

Ils passèrent le mois de mars à Bombay où il y eut de nouveau des discussions et des conférences publiques chaque jour. Là, comme Raja avant elle, elle fut à la fois surprise et troublée par le grand nombre de disciples autour de Krishna et eut l'impression qu'il ne faisait rien pour décourager cette idolâtrie. Comment pouvait-il supporter leur intrusion pendant qu'il prenait son petit déjeuner, s'habillait, et pendant les interviews ou les réunions qu'il avait ensuite avant le déjeuner ? Elle ne comprenait pas; à Ojai, il était si jaloux de son intimité. En dépit de la présence de cette cour à Bombay, il trouva le temps, non seulement de prouver son amour physique à Rosalind, mais également de s'arranger avec ses amis pour l'emmener faire du shopping et du tourisme. Il semblait tenir au plus haut point à ce, que cette fois, Rosalind jouît de l'Inde au maximum.

Rosalind avait espéré pouvoir rencontrer Nandini et découvrir par elle-même ce qui se passait exactement. Mais Krishna lui dit que Nandini était

en *samadhi* (cet état de libération exaltée et sans ego où lui-même avait prétendu être des années plus tôt à Ojai), ce que Rosalind interpréta en fait comme une manœuvre de Krishna destinée à l'empêcher d'approcher la jeune femme.

Des amis avaient projeté un voyage d'un jour en avion pour aller voir les grottes de Ajanta et Ellora. Rosalind ayant attrapé un rhume, Krishna pensa qu'ils feraient mieux d'annuler le voyage. Mais elle hésita en pensant à tout le mal qu'ils s'étaient donné pour préparer cette expédition et insista finalement pour y aller, accompagnée par deux amis et un Krishna traînant plutôt les pieds. Dans le petit avion sans pressurisation, Rosalind ressentit une douleur déchirante dans une oreille : tympan brûlé, apprit-elle plus tard. Une très mauvaise journée, finalement, qui, d'un coup, leur fit presque oublier les moments de bonheur qu'ils avaient partagés dans les premières semaines de leur séjour où ils avaient visité des sites pittoresques et revu certains de leurs endroits favoris.

Rosalind eut néanmoins une brève rencontre avec Nandini à l'une des conférences publiques de Krishna juste avant de quitter Bombay. Rosalind la sentit réservée, ce qui pouvait s'expliquer par une timidité naturelle et rien de plus. Krishna, adroitement, évita de leur donner l'occasion de bavarder. Rosalind nota sa tension alors qu'il essayait de maintenir l'étanchéité entre ses deux vies. Cependant, l'hospitalité de la sœur de Nandini, Pupul et le bref moment passé avec Nandini elle-même confirmèrent Rosalind dans son impression que si Krishna s'était « entiché » de Nandini, il n'avait pas été vraiment payé de retour. Rosalind avait toujours vu Nandini comme un personnage innocent dans la tromperie montée par Krishna. Elle put comprendre l'attraction de Krishna pour cette femme qui, à beaucoup d'égards, était un idéal de beauté indienne. Elle réalisa aussi que la nature de la relation de Krishna avec Nandini, quelle qu'elle fût, était d'une importance secondaire pour elle. Ce qu'elle trouvait insupportable était son insistance -mensongère selon elle- à essayer de la persuader qu'il n'aimait qu'elle. Rosalind avait souvent provoqué Krishna en le priant d'admettre que leur liaison avait touché à son terme et qu'il s'intéressait à quelqu'un d'autre : en vain, la seule réponse de Krishna ayant consisté à se murer dans un silence glacial.

Dans l'ensemble, Rosalind avait été heureuse de faire ce voyage, car elle aimait l'Inde. Mais malgré la bonté dont Krishna avait fait preuve à son égard, elle était profondément troublée par ses contradictions dans la vie, en ce qui concernait ses rapports avec ses disciples en particulier, dont il semblait apprécier l'adulation dans cette région du monde, alors qu'il les dénigrait de l'autre côté du globe.

Une fois arrivés à Rome en mai 1956, Krishna et Rosalind se retrouvèrent pratiquement sans ressources. Raja n'avait pas réussi à leur procurer sur place l'argent censé les y attendre. Une vieille amie, Vanda Scaravelli, les accueillit chez elle tous les deux et sauva ainsi la situation. Rien de bien grave, par conséquent, comme le comprit Raja, mais ce raté préluda à maints futurs accrochages entre Krishna et Raja.

Raja avait toujours été celui à qui revenait de régler tous les ennuyeux détails de nos vies. Quand Krishna et Rosalind avaient une « idée brillante », c'était à Raja d'exécuter –acheter la voiture, payer la cabine, envoyer de l'argent aux écoles de Krishna et à sa famille en Inde. Il avait détesté qu'on le considérât comme le secrétaire ou le manager de Krishna. Pour lui, ses vraies responsabilités portaient sur l'édition et la publication de ses enseignements, l'organisation des voyages et, en équipe avec Rosalind, le bien-être de Krishna. Avec son instruction, Raja aurait pu faire maintes belles carrières, celle de professeur d'université, par exemple, ou celle d'homme de loi ou de politicien. Ni lui ni Rosalind n'avaient été disciples de Krishna. Ils avaient toujours fait scrupuleusement attention à ne pas interférer avec sa vie intérieure. Ils avaient compris que Krishna avait besoin de solitude et d'une vie simple et s'étaient toujours arrangés pour lui donner satisfaction dans ce sens.

Durant leurs meilleures années ensemble, Krishna apprécia cet arrangement. Il dépendait énormément du jugement de Raja, sur le plan pratique bien sûr, mais également en ce qui concernait ses enseignements. Souvent le matin avant ses causeries du dimanche, il lui arrivait de frapper chez Raja et de passer une demi-heure avec lui à examiner les questions qui lui avaient été envoyées. Krishna semblait trouver, en la personne de Raja, l'assurance que les mots lui viendraient au bon moment. Il avait l'habitude de me décrire sa peur de se retrouver un jour, assis là, en silence, devant son auditoire, l'esprit vide. A part mon père, il ne voulait jamais voir personne avant ses conférences.

Quittant Krishna à Rome, Rosalind se rendit à Paris où elle resta toute seule une semaine. Krishna lui écrivit une lettre récapitulant leurs derniers six mois qu'il qualifia d'heureux à quelques détails près; il lui dit encore que c'était bien pour elle d'avoir vu tant de belles choses et des cultures différentes, comme s'il s'adressait à une écolière sans expérience. De nouveau, il l'implorait de ne pas laisser une agitation et une émotivité superficielles troubler leur profonde compréhension mutuelle et leur amour. Ce faisant, il sous-estimait les changements qui avaient fini par se produire dans le cœur de Rosalind.



Elle retrouva Krishna et Raja à Stockholm. Là, un jour, se promenant seule avec Raja le long d'un canal, elle lui dit qu'elle ne voulait pas que Krishna revînt en Amérique. Elle voulait être totalement libre de lui, au moins pour un certain temps. Son travail à l'école exigeait qu'elle restât à Ojai, mais Krishna, lui, pouvait aussi bien vivre ailleurs. Ces cinq dernières années, elle avait été tirée à hue et à dia entre son reste d'amour pour Krishna et son manque de confiance croissant dans ce qu'il pensait : elle n'en pouvait plus, d'où cette bombe qu'elle regarderait beaucoup plus tard comme une réaction irrationnelle et quelque peu insultante et choquante. Peut-être était-elle aussi en train de prendre de plus en plus conscience de sa propre individualité, maintenant qu'elle avait une vie à part avec l'école. Et peut-être, autre explication partielle, sa vie secrète avec Krishna la mettait-elle mal à l'aise dans un nouveau contexte lui demandant de reconsidérer la question de sa propre réputation. Avant l'école, la discrétion lui avait paru s'imposer au nom de l'intérêt de Krishna plutôt qu'au sien. Par ailleurs, c'est une chose de prendre des risques au beau milieu d'une histoire d'amour, et tout à fait une autre au moment où l'on se déprend.

Raja fut pris dans le conflit. Il l'impliquait, bien sûr, du fait de son association avec Krishna. Il jugea Rosalind déraisonnable, même s'il comprenait sa demande et son état émotionnel. Mais de façon surprenante, Krishna fut d'accord pour ne pas retourner en Californie.

Qu'il se montrât aussi accommodant en la circonstance ne devait cependant pas empêcher certaines répercussions d'atteindre Raja –plutôt que Rosalind. A en juger d'après les lettres que Krishna écrivit à Rosalind immédiatement après, quand elle fut retournée en Californie, on se demande s'il l'avait vraiment prise au sérieux, ou s'il était certain que cela lui passerait –simple mouvement d'humeur- et que l'amour qui les unissait était finalement indestructible. Il écrivit comme si rien n'avait changé, demandant des nouvelles de Coco, de l'école, et imaginant combien chacun devait s'être réjoui et senti stimulé de la voir rentrer. Il l'assurait encore et toujours de son amour et ajoutait que c'était seulement quand on a perdu l'amour que les choses tournent mal.

Mr Robbie mourut à Ojai ce mois de juin 1956. Il avait 82 ans et avait souffert de plusieurs attaques. Il y avait longtemps qu'il voulait partir. Un après-midi, alors qu'il recevait pour le thé sous la pergola derrière Saro Vihara comme chaque semaine, et que ma mère essayait de lui remonter le moral en l'amenant à réciter de la poésie et en lui disant combien ce devait

être merveilleux de connaître tant de beaux textes, il lui répondit que rien n'avait plus d'importance, qu'il attendait de s'en aller depuis la disparition de Sara. Difficile pour Rosalind d'affronter la mort de Mr Robbie avec philosophie. Ce fut une grande perte.

Mr Robbie avait laissé à Rosalind assez de fortune pour la rendre financièrement indépendante à vie. C'était une chose que Sara et lui avaient décidé de faire des années plus tôt, mais Rosalind ne s'y attendait absolument pas.

25  
EXILÉ

Jimmy et moi étions encore à Berkeley en 1956. Il préparait un PhD en mathématiques et moi une maîtrise en littérature comparée. Mon père pensa que cela nous ferait du bien d'aller passer quelques mois en été en Europe et il nous paya le voyage. Comme nous étions très pris par nos études et notre jeune progéniture, il demanda à Willie de tout arranger par l'intermédiaire d'un agent de voyage local. Ma mère offrit de garder nos deux enfants. Ma famille continuait de beaucoup nous aider. Ces dernières années, Rosalind, Raja et Krishna avaient été ainsi très présents dans notre vie, nettement plus que nous dans la leur. Ce n'est que rarement que nous leur rendions visite à Ojai ou à Carmel l'été, et que nous étions alors parfois témoins de disputes entre eux. Tout trois étaient venus nous voir – mais pas tous ensemble. Quand Krishna et ma mère venaient dans la région de la Baie, lui logeait chez nous, et elle dans un hôtel, car nous avions une très petite maison. Krinsh se montrait affectueux avec nos enfants et fit même du baby-sitting plusieurs fois, bien qu'il trouvât cela épuisant, se plaignant que les enfants Américains étaient trop bien nourris et trop pleins d'énergie. Nous allions parfois dans un bon restaurant italien à San Francisco, mais la cuisine n'égalait jamais, selon Krinsh, ce qu'on servait à Rome. Une fois, nous l'emmenâmes avec nous assister à un cours de sémantique du professeur Hayakawa où Jimmy et moi étions inscrits. Krinsh fit quelques remarques assez désobligeantes en sortant, disant que Hayakawa manquait de profondeur et d'originalité, mais certaines métaphores le frappèrent et il les répéta plus tard, comme, par exemple, transformer la carte (psychologiquement) pour la faire correspondre au territoire.

Quand mon père nous rendait visite, nous passions de très bons moments avec lui; nous allions au restaurant et au cinéma, et dînions avec de vieilles connaissances comme Blanche Matthias. Je pouvais noter une lassitude nouvelle en lui, mais il se montrait souriant et de bonne humeur avec nous, et il aimait les enfants.



*76. Raja avec ses petits-enfants, ca 1958*

Quand elle venait seule, ma mère avait l'habitude de nous enjoindre de partir faire un petit voyage tous les deux et de la laisser avec ses petits-enfants. Peut-être son propre mariage lui avait-il inspiré certaines réserves et convaincu qu'il était important pour les jeunes couples d'avoir un peu de temps à soi. C'était plus que généreux de sa part compte tenu de la lourdeur de son emploi du temps.

En juillet, Jimmy et moi prîmes l'avion pour Copenhague, où mon père nous attendait pour nous accueillir et nous lancer dans notre premier grand tour d'Europe. Nous ne savions pas que Krinsh nous attendait aussi en Hollande pour passer quelques jours en notre compagnie et retourner avec nous à Paris. Ce n'est que beaucoup plus tard, lorsque j'appris par une lettre à ma mère combien il avait été triste que nous ne l'ayons jamais appelé et combien nous lui avions manqué en Hollande que je réalisai à quel point la communication entre Krishna et mon père s'était détériorée. Il ne s'agissait pas d'une omission volontaire de la part de Raja. Mécontent des dispositions prises pour nous par l'agent de voyage, il avait passé beaucoup

de temps à Copenhague à réorganiser notre voyage et Krishna était tout simplement sorti de son esprit à ce moment-là. Mais cela constituait une nouveauté en soi dans son attitude.

Le temps de tous nous retrouver à Paris, les choses avaient repris leur cours normal et régulier et l'harmonie présida aux rapports de Krishna et Raja avec leurs vieux amis, qui firent tout pour rendre notre séjour mémorable. Nous fûmes confortablement installés dans l'appartement du Général de l'aviation française à l'Ecole Militaire. Une voiture militaire privée avec chauffeur fut mise à notre disposition. Le Général et sa femme étaient des disciples de Krinsh. Mima était en ville et nous eûmes de charmants dîners avec elle, pleins de réminiscences du bon vieux temps –un temps sans aucun doute meilleur et plus heureux pour Krinsh et mon père. Ce fut encore très gai et une fois de plus je me sentis entourée par cette solide aura d'amour que j'avais connue toute ma vie. Je fus incapable de deviner alors à quel point les liens qui unissaient les deux hommes étaient devenus fragiles.

Je fus un peu grippée et Krinsh resta avec moi dans l'appartement du Général, essayant de me libérer de ma fièvre en la faisant sortir par mes pieds comme il faisait lorsque j'étais enfant. Il était vraiment désolé à la pensée que je puisse me retrouver à court de temps pour visiter Paris, mais il passa l'après-midi avec moi en me demandant de lui parler de la mort de Mr Robbie; les tristes dernières semaines où il ne pouvait plus parler ou quitter son lit, les derniers moments paisibles avec ma mère, là, pour lui tenir la main.

« Pauvre Robert, » fit Krinsh, « il détestait être trimballé de droite et de gauche et voulait partir. » Trimballé dans un fauteuil roulant, voulait-il dire. Mr Robbie était quelqu'un à qui Krinsh n'avait jamais témoigné qu'un profond respect, même en son absence.

Une autre de ses amis et de ceux de mon père, Nadia Sednaoui, une belle Egyptienne, nous montra certains joyaux de la capitale comme la Sainte Chapelle. Aussi bien Krinsh que mon père insistèrent lourdement pour que nous voyions absolument tout ce qui en valait la peine, mais ni l'un ni l'autre ne firent de tourisme.

Nous nous séparâmes à Paris. Jimmy et moi partîmes pour la Suisse où nous voulions nous balader quelques jours en voiture de notre côté, Krinsh gagna la Dordogne pour y passer le reste de l'été avec des amis, et Raja s'envola pour Rome. Lorsque nous le rejoignîmes dans cette ville, mon père était de nouveau déprimé et patraque, comme s'il avait épuisé la petite réserve de bonheur et de vitalité qu'il avait remontée du fond d'un puits

pour ces quelques jours à Paris. Vanda Scaravelli, une personne qui nous deviendrait très chère, à Jimmy et à moi, comme elle l'était depuis des années pour ma famille, nous montra tout Rome et puis Assise, Venise et Florence, pendant que mon père restait confiné dans sa chambre d'hôtel la plupart du temps. C'était un schéma de comportement qui n'était pas totalement étonnant chez lui. Il n'avait jamais aimé se mêler à la foule. Lors des excursions et des vacances de ma jeunesse, il allait toujours son propre chemin en solitaire.

L'année suivante, dans ses lettres à Rosalind, Krishna donna l'impression d'avoir accepté que Rosalind se libérât de lui comme elle le souhaitait, tout en l'assurant que ses sentiments pour elle restaient inchangés. D'Inde, il lui raconta son second voyage au Qutub Minar qu'il avait visité avec elle deux ans plus tôt. Le Qutub est un haut pilier en fer inoxydable. Son installation à l'endroit où on le trouve actuellement date de 1052 après J.-C., mais on pense qu'il a 2 000 ans. Le site est beau en lui-même, entouré de collines ondoyantes au sud de Delhi. Une grande nostalgie se dégage des phrases de Krishna tandis qu'il évoque l'époque où ils y étaient allés ensemble, et il lui écrivit qu'elle était avec lui cette seconde fois également. Il est clair qu'il ne voulait pas la laisser filer de sa vie. Ses besoins avaient toujours été forts et complexes et elle les avait satisfaits jusqu'ici. Krishna la connaissait très bien et savait que ce n'était pas dans sa nature de priver qui que ce soit de soins qu'elle était en mesure de donner. Mais il n'était pas en phase avec la lente évolution psychologique de Rosalind. Il était conscient que les différents aspects de sa propre personnalité pouvaient causer de sérieux problèmes. Il tablait sur la force infaillible de son verbe. Il croyait que dire à Rosalind qu'il l'aimait suffisait, quoi qu'il fût qui pût la persuader du contraire. De son côté, Rosalind en était venue à penser que « les actes parlent plus fort que les mots. »

Si la solution d'exiler Krishna d'Ojai, à condition que ce fût temporaire, satisfaisait Rosalind, il n'en était pas de même de Raja. Il n'était pas encore arrivé à se faire à sa propre situation dans leur triangle maintenant fracturé. Cela avait été une chose de leur pardonner leur liaison, mais voici qu'un nouveau problème avait surgi avec la résolution de Rosalind de se libérer de Krishna. Arya Vihara était la maison de Krishna et il avait absolument le droit d'y être quand il le souhaitait. Raja ne pouvait pas être d'accord avec Rosalind pour en exclure Krishna, même s'il comprenait ce qu'elle ressentait et si son affection et sa compassion pour elle étaient entières et inébranlables. Il savait qu'il devait procéder à certains changements dans sa propre vie, qu'il ne pouvait plus jouer un rôle aussi personnel auprès de

Krishna -ce mélange de bonne d'enfants et de manager. Il sentait que c'était à lui de régler ce problème même s'il n'était pas de son fait à l'origine.

Au printemps, Raja repartit en Europe. Rosalind l'avait persuadé de prendre l'avion plutôt que le bateau comme il avait toujours préféré le faire. Avec son sens pratique caractéristique, elle lui avait même conseillé où s'asseoir dans l'avion. On peut se rendre compte de l'état d'esprit de Raja à travers les lettres qu'il écrivit à Rosalind une fois rendu en Europe.

Etais assez K.O. suite aux événements avant de partir & me sens très las –mais verrai ce qui va arriver- C'est une triste lettre, mais l'enverrai juste pour que tu saches que je suis bien arrivé, quoique très fatigué. Suis très inquiet te concernant - tout le temps.

Amour,

R.

Raja était censé rencontrer Krishna –de retour après six mois passés en Inde- à Rome, mais leurs relations s'étaient de nouveau dégradées, comme Raja s'en plaignit à Rosalind.

Il n'y a eu aucune lettre ou signe de quoi que ce soit d'Inde. Je n'ai aucune idée de la situation ou de ce qui se passe. As-tu des nouvelles de Bombay depuis que j'ai quitté Ojai ? La situation est encore la même dans mon esprit et je ne sais pas encore clairement comment je dois m'y prendre.

J'espère que tout va bien pour toi et que le fardeau s'allège d'une façon ou d'une autre. S'il te plaît, envoie-moi des nouvelles bientôt.

Tout mon amour, chère Rosalind,

R.

Des dispositions complexes et détaillées avaient été prises pour les conférences de Krishna à travers toute l'Europe cet été-là. Cependant, quand Raja le rencontra à Rome, fin mars 1957, quelque chose se passa entre eux, on ne sait quoi exactement, mais il en résulta que toutes les conférences à travers le monde furent annulées pour l'année suivante. Krishna invoqua sa mauvaise santé comme raison de ce brusque changement de programme. Leur santé à tous les trois pâtissait certainement de leurs affrontements. Krishna a pu se sentir au bord de l'épuisement, mais il ne pouvait pas exister longtemps sans parler. Il est par ailleurs improbable que

Raja ait voulu l'annulation du programme après tout le mal qu'il s'était donné pour le mettre sur pied. Bien qu'on puisse inférer de sa lettre à Rosalind que Raja réfléchissait sérieusement au moyen de se désengager personnellement, le fait de n'avoir eu aucune nouvelle de Krishna depuis un certain temps l'avait profondément irrité eu égard aux nombreuses questions posées –et restées sans réponse- par les projets de ce dernier. En écrivant à Rosalind, Krishna exprima son soulagement que les conférences fussent annulées. Il dit qu'il n'allait écrire à personne excepté elle et Raja et qu'il allait prendre un repos complet « bon pour le corps et pour l'esprit. »

Les quelques échanges que Raja eut avec Krishna en Europe ne résolurent pas ses problèmes concernant ses relations courantes avec celui-ci et le travail :

Je me sens un peu mieux, mais bien sûr les différents problèmes n'ont même pas encore été abordés. Espère que tu vas bien et que tu n'es pas totalement épuisée. Je suis sûr que le repos à Carmel te fera du bien. Il se pourrait que j'y vienne pour quelques jours, pendant que tu y es...

Tout mon amour, très chère Rosalind,

RAJA

Raja était déchiré entre son sens des responsabilités envers Krishna et son propre besoin de ne pas sombrer. Depuis que la liaison entre Krishna et Rosalind lui avait été révélée 6 ans plus tôt, aucune claire redéfinition de leurs rapports à tous trois n'avait eu lieu. Krishna n'en avait même jamais discuté avec Raja comme il l'avait promis à Rosalind. Raja jugeait cela blessant en soi car, pour lui, l'acte de déloyauté envers lui était le fait de Krishna et non celui de Rosalind. N'ayant peur de personne, Raja sous-estimait la peur qu'il pouvait inspirer à Krishna, cette peur étant probablement à la base de l'essentiel du comportement de Krishna, spécialement en ce qui concernait ses mensonges et dissimulations, comme il l'avait admis devant Rosalind des années auparavant. Mais le plus sérieux problème de Raja était peut-être qu'il gardait une profonde affection pour Krishna, en dépit de tout, et qu'il ne pouvait pas encore réaliser, ou accepter, que Krishna n'en eût plus aucune pour lui, s'il avait jamais vraiment éprouvé un tel sentiment pour à son égard. C'était cela plus que n'importe quoi d'autre qui rendrait les choses tellement compliquées et difficiles quand Raja voudrait recouvrer sa liberté.

Krishna avait commencé à se plaindre de plus en plus à Rosalind à propos de sa santé et des difficultés entre lui et Raja. Il dit qu'il ne



retournerait pas à Ojai avant qu'ils l'en prient *tous les deux* et ajouta qu'il vieillissait sans aucun doute et qu'il ne pouvait pas supporter tout cela.

Cependant, il y eut encore un dernier épisode cordial entre les deux hommes. Ils allèrent pour quelques jours à Gstaad, en Suisse, qui deviendrait plus tard un centre d'été pour Krishna. Fait significatif, Raja consentit l'effort de faire chaque jour de longues marches avec Krishna; marches qui devaient leur permettre de se changer les idées après les séances de discussion qui occupaient le reste de leur emploi du temps. Une de ces marches se termina sous la pluie, les deux hommes âgés pataugeant et glissant en descendant un sentier boueux pour aller voir un lac, se blottissant l'un contre l'autre, bras dessus, bras dessous sous le parapluie de Raja.

Krishna semblait triste de réaliser progressivement que leur vie était en train de tomber en morceaux. Il réaffirma encore son amour pour Rosalind. Il lui dit qu'il l'aimait et le pensait de tout son cœur, et il la suppliait de le croire. Il admettait qu'il n'avait pas facilité les choses mais lui rappelait, comme il l'avait dit avant, qu'elle devait pardonner. Il pria pour que tout se passe bien, pour que toute laideur soit balayée entre eux et que règnent la paix et l'amour. Le plus important, disait-il et répétait-il, était qu'il l'aimait de tout son cœur, et il pria ensuite pour qu'ils soient tous bénis.

Selon les lettres de Krishna à Rosalind, Raja et lui semblaient avoir clos leurs discussions dans une atmosphère amicale, même si, dans l'esprit de Raja, beaucoup de questions avaient été laissées en suspens. Ce fut pourtant à partir de cette époque que Krishna lança, à l'encontre de Raja, une campagne de dénigrement si subtile que personne ne comprit exactement ce qui se mettait en place. On ne pouvait comprendre que si l'on voyait que ses déclarations contre Raja étaient fausses. Krishna avait un talent surprenant et largement insoupçonné pour planifier à long terme. Il l'avait démontré en acquérant les écoles en Inde auprès de la Société Théosophique et, à un autre niveau, en se préparant tout l'été pour nos randonnées à Sequoia Park.

Juste après le départ de Raja de Suisse, Krishna écrivit à Rosalind qu'il était allé en ville retirer de l'argent contre des chèques pour son voyage en train et pour l'hôtel. Il ne signala aucun problème de fonds à ce moment-là, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire le cas échéant. Cependant, une fois avec ses hôtes en Dordogne, il se plaignit que Raja l'ait laissé sans argent et avec à peine de quoi régler sa note d'hôtel. Cela prendrait plusieurs années à Raja pour réaliser la montée des critiques à son endroit exacerbées par ces tromperies parmi la plupart de ses amis et associés à travers le monde.

L'été de 1957, passé à Ojai, semble avoir été relativement calme pour Raja. Probablement parce qu'il fut seul la plupart du temps. Rosalind avait pris l'habitude de passer les étés à Carmel. Mais la santé de Raja était encore mauvaise et il espérait pouvoir faire un bilan de santé à la clinique Bircher-Benner à Zurich avant de retourner en Inde avec Krishna à l'automne. Problème de peu d'intérêt pour ce dernier, cependant, comme cela fut bientôt évident.

Très Chère Rosalind,

J'écris ceci d'Amsterdam et j'ai téléphoné à Krishnaji de Hambourg. Ce fut vraiment pénible. Il paraît très désireux de partir immédiatement en Inde, même si je lui ai indiqué que j'aimerais [passer] deux semaines à la clinique à Zurich.

Ainsi, nous partons le 6. Je pense que les choses ne sont pas comme elles devraient être. Ca ne sert à rien de t'ennuyer avec tout cela. Tu as tes propres soucis et j'espère que tout va bien pour toi.

Je ferai pour le mieux dans l'intérêt de tous en Inde. J'espère que je pourrai revenir en Californie dès que possible.

Avec beaucoup d'amour

A toi,

R.

Krishna commençait à répandre l'idée autour de lui qu'il était manipulé par un homme obstiné. La réalité était tout autre : Raja se conformait aux désirs de Krishna; il l'avait toujours fait malgré les difficultés que cela présentait pour lui, et il continuerait. C'était dans son caractère. De son côté, Krishna se comportait souvent comme si ce qu'il faisait et où il allait lui était égal, mais quand on le connaissait bien, on pouvait voir qu'il avait des préférences et facilement discerner lesquelles, et Raja s'était toujours donné beaucoup de mal pour en tenir compte. Il essayait de trouver des gens chez qui Krishna pourrait être heureux de vivre, sachant qu'il n'aimait pas l'hôtel. Il s'arrangeait pour qu'il vole en première classe tandis que lui-même faisait le voyage en classe économique. Il y avait très peu de choses qui se faisaient sans l'aval de Krishna. Cependant, la nature manifestement secrète de Raja et sa manière confidentielle de diriger KWInc en ne mettant que Krishna et deux ou trois personnes de confiance dans le coup en faisaient une proie facile pour des accusations de domination et d'abus de

pouvoir.

Krishna ne donna aucune raison de penser à Rosalind que des frictions se produisaient entre lui et Raja et les deux hommes partirent pour l'Inde apparemment en bons termes, mais là, il y eut de nouveau toute une série d'excuses et explications à propos de Nandini. Rosalind n'avait rien demandé et, vraiment, ce qu'il pouvait raconter à ce sujet ne lui faisait plus ni chaud ni froid. Il y avait longtemps qu'elle avait abandonné l'espoir d'entendre la vérité et elle préférait maintenant ne rien entendre du tout.

Elle envoya à Raja une liste de gens, pour la plupart des parents de Krishna qu'elle avait rencontrés en 1956 et qu'elle se proposait d'aider financièrement. Aussitôt après avoir hérité de Mr Robbie, Rosalind s'était demandé comment elle pourrait distribuer son argent. Elle ne se sentirait jamais à l'aise avec l'argent et continuerait toujours de dépenser très peu pour elle-même. Elle envoya une somme assez considérable à la famille de Raja également, ainsi qu'à certaines personnes associées aux écoles de Krishna. Ce fut à Raja de veiller à l'exécution de sa volonté, bien qu'il doutât, au moins en partie, de la sagesse d'une telle générosité.

Pendant ce voyage, Raja passa un minimum de temps avec Krishna. Ce devait être sa dernière visite en Inde; sa mère mourrait peu après et une des raisons importantes de Raja de se rendre là-bas disparaîtrait avec elle. De toute façon, il n'avait jamais aimé y séjourner longtemps. Il avait confié l'organisation des conférences et voyages à Doris Pratt du bureau de Londres. Il gardait la responsabilité des publications et de la gestion financière de l'ensemble, mais avait fourni au bureau de Londres des fonds à l'usage de Krishna dans différents pays.

Rosalind, qui n'avait jamais eu l'intention de rester si longtemps directrice de l'école de la Happy Valley, avait une fois de plus lancé une recherche pour un nouveau directeur. Quand Krishna en entendit parler, il réagit de façon véhémence : oui, il avait dit qu'il fallait un nouveau directeur, écrivit-il, mais, heureusement, ce moment funeste avait été retardé jusqu'à présent. Il pensait que ce serait une calamité si un autre directeur prenait sa place. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? A moins qu'il ait vraiment considéré Rosalind comme un pipe-line d'influence entre lui et l'école.

En janvier 1958, Raja laissa Krishna en Inde et décida de faire quelque chose pour sa propre santé. Cette résolution parut lui apporter un soulagement fugace et un certain optimisme :

Très Chère Rosalind,

Comme tu sais, je voulais aller dans une clinique quelque part pour voir réellement où j'en étais, et j'ai décidé d'aller passer quelques jours, et peut-être quelques semaines, à la Clinique Bircher-Benner. Je retournerai à Ojai dans la seconde moitié de mars. Je n'aime pas du tout l'idée d'être dans une maudite clinique, mais je crois que je dois le faire –pas tellement dans mon propre intérêt, mais dans celui d'autrui.

En somme, tout va bien pour moi d'une drôle de façon.

Avec beaucoup d'amour

RAJA

Tout n'allait pas aussi bien pour Krishna en Inde pendant ce temps-là. Il écrivait encore régulièrement à Rosalind, la tenant au courant de tous les détails de son existence et lui faisant des comptes-rendus précis et rassurants de ses visites à Pupul et Nandini. Il ne le réalisait peut-être pas, mais Rosalind ne faisait plus que parcourir ses lettres et ne les lisait même parfois pas du tout. Elle était impatiente et occupée. L'école devenait trop pour elle et elle n'arrivait pas à trouver un remplaçant. En dépit des remontrances de Krishna, elle continuait de chercher.

Tout à coup exaspéré, Krishna déclara qu'il allait cesser de raconter ce qu'il faisait avec Nandini, que c'était absurde et idiot de le faire. Il prétextait aussi que ses lettres pouvaient être ouvertes dans un but de chantage et que, par conséquent, il se montrerait dorénavant plus discret dans sa correspondance.

Mais une fois dans la station de montagne de Ranikhet où il partit pour l'été, il se montra de nouveau affectueux. Son séjour là dura quatre mois, dans un isolement relatif qui parut lui faire beaucoup de bien sur les plans émotionnel et spirituel.

A la clinique, Raja découvrit que son problème d'œsophage était mécanique et incurable sans intervention chirurgicale. Il décida alors d'« encaisser et de supporter cette gêne ». Il passa les deux ans et demi suivants en Amérique. Il n'eut aucun conflit avec Rosalind, mais ce ne fut pas plus harmonieux entre eux que par le passé. Elle avait enfoui sa déception avec Krishna sous son travail à l'école. Qu'elle eût pris volontairement ses distances par rapport à Krishna ne signifiait pas qu'elle voulait se rapprocher de Raja et en être plus proche qu'elle ne l'avait été ces 25 dernières années. Leurs tempéraments étaient toujours très différents et difficiles à concilier. Ce qui ne les empêchait pas de rester liés par une

profonde et affectueuse amitié.

Raja travaillait encore beaucoup avec Harper & Row, éditant et publiant des livres d'après les causeries et les carnets de Krishna. Celui-ci se montrait toujours aussi peu désireux de s'impliquer et paraissait tout à fait satisfait que Raja continuât ce travail. Krishna avait décidé quelques années plus tôt de démissionner de KWInc, mû, peut-être, par un désir passager de complète retraite. Raja avait plusieurs fois dans le passé suggéré à Krishna de s'installer quelque part et de laisser les gens venir à *lui*, mais Krishna avait écarté l'idée. Sa santé déclinante le poussait maintenant dans cette direction, mais après les mois d'isolement à Ranikhet, une partie de lui se mit à désirer ardemment revenir à son activité antérieure.

Comme Krishna devait rester en Inde très longtemps et être ainsi assez difficile à joindre, Raja lui demanda de signer un document destiné à lui faciliter la tâche d'un point de vue financier dans ses contacts avec Harper's et des éditeurs européens. Ce document ne faisait rien de plus que formuler par écrit leur accord jusque là implicite mais sur lequel ils s'étaient déjà souvent exprimés verbalement. La chose était devenue nécessaire à présent que Raja traitait avec des gens de l'extérieur. Bien qu'il eût fait bon accueil à cette demande sur le moment, Krishna y verrait plus tard plein de sinistres arrière-pensées purement imaginaires chez Raja, ou permettrait à d'autres de le convaincre de la duplicité de ce dernier.

Quand Rosalind avait été à l'école de la Rishi Valley deux ans plus tôt, elle avait déjà noté la discorde croissante entre Krishna et le directeur principal, Mr Pearce. Pour réduire l'influence de ce dernier dans l'établissement, Krishna engagea des gens de son choix par-dessus sa tête. A la fin, Pearce démissionna et Krishna raconta à Rosalind que cela avait causé beaucoup de tristesse et de désordre dans l'école. Sa lettre donnait l'impression que tout cela le dépassait.

Pearce quitta Rishi Valley pour Ootacamund où il démarra la Blue Mountain School. Sa femme nous dit seize ans plus tard que Krishna avait brisé le cœur de son mari en le manoeuvrant pour le faire partir de Rishi Valley et qu'il était mort peu après.

Krishna perdit aussi un très vieil ami cet hiver, un ami qui datait de leur jeunesse à lui et Nitya : Ratansi, chez qui il logeait habituellement à Bombay, mourut de façon inattendue d'une crise cardiaque. Pendant cette période encore plus difficile, la chaleur s'intensifia dans la seconde moitié du mois de mars. Krishna voulut quitter l'Inde, les problèmes et tout le monde; mais Madhavachari lui recommanda d'aller se reposer au Cachemire au lieu de faire tout le voyage vers l'Europe. Il était souvent

difficile pour des Indiens de comprendre à quel point Krishna était occidentalisé et pouvait se languir de cette autre culture quand il s'en trouvait coupé trop longtemps. Mais il acquiesça et accepta de rester en Inde. Ses lettres à Rosalind abondent en références nostalgiques à Ojai : la vallée était-elle verte et belle ? Vivre en Inde l'agaçait de plus en plus. Mais il allait y rester une autre année en plus de l'année et demi qu'il y avait déjà passé, son plus long séjour dans ce pays depuis qu'il l'avait quitté en 1911. Il n'avait jamais été séparé si longtemps et d'un seul coup d'Ojai et de Rosalind depuis trente-sept ans.

UN MORATOIRE

A Ojai, Raja et Rosalind, pour un temps rapprochés par leurs problèmes communs, semblaient maintenant séparés par eux. Leurs relations se firent de plus en plus tendues, en partie parce qu'ils n'étaient pas d'accord sur la manière de s'y prendre avec Krishna, tout en souhaitant tous les deux quitter son orbite.

C'est dans cette ambiance que Raja tomba amoureux, presque contre son gré. Annalisa Beghe vivait dans la maison de Saro Vihara que Rosalind avait héritée de Mr Robbie et assistait celle-ci à l'école. Annalisa et Rosalind étaient amies. Un jour, au printemps 1959, au cours d'une promenade, Annalisa se tourna impulsivement vers Rosalind et lui dit : « Raja et moi sommes amoureux. » Si ce fut un choc pour Rosalind, elle n'en laissa rien paraître sur le moment.

« Je suis tellement contente qu'il ait quelqu'un qui l'aime, » répondit-elle. Rosalind était bien consciente que Raja avait été très seul ces 28 dernières années. L'amitié entre elle et Annalisa continua. Il y eut de fréquents dîners à trois où ils discutèrent de la situation, souvent avec des explosions d'humour ironique. Au moins, dans cette relation, tout était au grand jour. Mais Raja hésitait beaucoup avant de s'embarquer dans un autre mariage. « Pourquoi devrais-je sauter de la poêle dans le feu ? » me dit-il un jour qu'il nous rendait visite à Berkeley.

Son attirance pour Annalisa était compréhensible. Elle s'intéressait aux enseignements de Krishna, mais pas à lui personnellement. Quand elle les avait vus la première fois tous les deux ensemble, il y avait des années, avant de leur être présentée, elle avait pensé, « Raja devrait être dans les chaussures de Krishna. » Elle était Suisse Italienne, avait 25 ans de moins que Raja, était belle et très féminine, et se montrait volontiers déférente avec lui, d'une manière dont Rosalind, avec son solide esprit d'indépendance américain, était tout simplement incapable.

Je réalisai que le mariage de mes parents ne m'avait jamais paru vrai. Ce nouvel attachement dans la vie de mon père ne me perturba pas. Mais les fréquents accès dépressifs de ma mère à cette époque, si. Je ne savais encore rien alors du chagrin où l'avait plongée la déloyauté de Krishna. En partie responsable de cette nouvelle situation, elle devait maintenant mener une existence indépendante des deux hommes qui avaient été toute sa vie pendant tant d'années. En plus, Coco, qui avait été son compagnon le plus

fidèle et aimant, mourut cet hiver.

Raja, lui aussi, donnait l'impression de s'enfoncer dans la dépression; parfois, Annalisa se présentait en larmes à la porte de Rosalind, lui demandant conseil sur la conduite à tenir pour aider Raja. L'état de celui-ci parut suffisamment alarmant à Rosalind pour l'amener à adresser un message de détresse à Krishna et le supplier de rentrer immédiatement à Ojai.

La réponse de Krishna consista en un chapelet de raisons spécieuses comme quoi il ne pouvait rien pour eux. Cela allait d'un manque de fonds à des difficultés liées à l'obtention d'un visa, mais il terminait par une objection plus crédible : tant qu'il n'entendrait pas de la bouche de Raja que celui-ci également -lui autant que Rosalind- voulait qu'il rentre, il n'en ferait rien. De toute évidence, Krishna n'avait aucune envie de s'impliquer dans leur crise. Il recommanda à Rosalind de ne rien faire « de drastique ni d'irrévocable. »

Peu après avoir envoyé cette réponse, Krishna tomba sérieusement malade. Quand il eut suffisamment récupéré pour voyager, il projeta de se rendre à la clinique Bircher-Benner et communiqua ensuite avec Raja à propos de son retour en Californie. Sa maladie l'avait secoué et il écrivit à Rosalind que l'ensemble de son organisme était en train de rapidement se déglinguer. Cependant cette inquiétude morbide disparut durant son retour à Ojai. Rosalind était résolue à mettre fin au malheur et aux disputes entre eux, peu importait le cours de leurs existences dans l'avenir, qu'ils restent ensemble ou se séparent. C'était dans sa nature de désirer une telle chose et elle ne pouvait en envisager l'impossibilité. Elle pensait avoir encore de l'influence sur Krishna. Krishna, d'un autre côté, était très contrarié par l'intention de Raja de déménager de Arya Vihara. Difficile souvent de comprendre pourquoi Krishna désapprouvait certaines choses de manière aussi véhémence. En quoi l'endroit où vivrait Raja le regardait-il ? Il devait avoir réalisé que, sans Raja présent à Arya Vihara, il leur serait difficile, à lui et Rosalind, de rester absolument seuls. Pendant toutes ces années, Raja les avait involontairement couverts et leur avait assuré les apparences de la bienséance. Krishna n'était pas encore prêt à réorganiser sa vie.

Après de longues discussions entre eux trois -Annalisa se tenant bien en dehors-, Rosalind les pria de décréter un moratoire jusqu'à l'année suivante, durant lequel ils seraient tous d'accord pour faire ce qui suit : cesser de récriminer les uns contre les autres, laisser les choses en l'état sans rien changer jusqu'à ce qu'ils se revoient l'été suivant. Ils s'écriraient toutes les deux semaines et discuteraient tous leurs plans ensemble. Mais -le



point le plus important- Krishna accepterait de ne donner aucune conférence publique avant la fin de l'année.

Rosalind n'était pas la première à lui recommander de mener une existence moins publique. De nombreuses années auparavant, Mme de Manziarly lui avait dit sans ménagement qu'il devrait arrêter de voyager à grands frais dans le monde entier et qu'il ferait mieux de s'établir dans le calme en un lieu où ceux qui voulaient l'entendre viendraient à lui. Krishna avait très mal pris la suggestion et, vexé, ignora totalement Mme de Manziarly par la suite. Quand elle mourut, il n'envoya pas de condoléances à ses filles, oubliant que c'était à elle qu'il avait confié Nitya quand il était si malade.

Il est plus que probable que Krishna trouva plus facile d'accepter la proposition de moratoire de Rosalind, quitte à en ignorer les termes par la suite, plutôt que de se disputer avec elle.

Il s'était donné beaucoup de mal pour donner l'impression à Rosalind qu'il protégeait ses intérêts en stoppant la publication du livre de Lady Emily. Il recommença en montant un autre problème en épingle, un problème de sa fabrication. Cette fois, ce fut contre Raja, sans mentionner son nom, mais de façon évidente, que Krishna exprima le désir de protéger Rosalind. Il écrivit à Rosalind une lettre en bonne et due forme déclarant que Arya Vihara, depuis le tout début, leur appartenait à tous les trois (et à Radha); puisque maintenant Raja avait sa propre maison, (il avait acheté une maison voisine de celle des Vigeveno à l'autre bout de la vallée), Krishna voulait coucher par écrit que, quoi qu'il pût arriver dans l'avenir, Arya Vihara était la maison de Rosalind et de Radha pour toute la durée de leur vie. Il exhortait Rosalind à ne jamais abandonner et quitter cette propriété. Il prit la peine de communiquer une copie de ce document à Louis et Erma en les priant de témoigner que c'était bien ce qu'il désirait. Rosalind fut naturellement déconcertée par son insistance; elle pensait avec juste raison que personne parmi les gens liés à KWInc, et Raja le dernier, ne lui demanderait de partir, et elle ne se mettait pas martel en tête à ce sujet de toute façon. A l'évidence, Krishna supposait que l'engagement de Raja avec Annalisa l'avait détaché de Rosalind et de ses intérêts, ou il était encore possible que, délibérément, il ait entrepris de les brouiller l'un avec l'autre.

Krishna recouvra apparemment l'essentiel de sa santé et de ses forces au cours des six mois qu'il passa à Ojai. Rosalind avait toujours su comment s'occuper de lui et il était rarement tombé malade avec elle, exception faite de l'unique attaque de coliques néphrétiques dont il avait vraiment souffert

en 1946.

A la lecture de la première lettre qu'il lui écrivit après son départ, Rosalind eut toutes les raisons de penser que Krishna avait pris leur moratoire au sérieux et avait accédé à sa requête concernant ses conférences en Inde. Il promettait qu'il suivrait à la lettre et dans l'esprit ce sur quoi ils étaient tous tombés d'accord. Il lui dit aussi qu'il avait écrit à Madhavachari pour n'organiser que des séances de discussion limitées, et pas de conférences publiques en Inde. Il rappelait à Rosalind que, de son côté, elle devait rester à Arya Vihara, que cela faisait partie de leur marché, bien qu'il n'en ait pas été officiellement question dans le moratoire. Il réitérait son souci que l'école restât l'oeuvre de la Fondation de la Happy Valley et Rosalind la coordinatrice et l'âme derrière elle. Il la mettait en garde contre les experts, les spécialistes et les super organisateurs qu'elle ne devait pas laisser la déborder.

Il écrivait maintenant tous les trois jours au lieu de tous les jours. Il expliqua qu'il faisait la même chose tous les jours et que c'était ennuyeux de se répéter. La situation n'avait rien de nouveau. Les communications avec Raja continuaient d'être mauvaises, se plaignait-il, et il ne recevait pas de réponses concernant leurs projets. En un mois, ses groupes de discussion limités avaient grossi de 60 à 100, et à 200 le mois suivant, les gens s'entassaient comme des sardines. Les termes du moratoire commençaient à l'agacer.

Entre temps, Raja avait télégraphié à Krishna en Inde qu'il ne pouvait plus s'occuper des grands rassemblements en Europe et qu'il en avait confié le management à Miss Pratt du bureau de Londres.

L'été avait laissé ses traces sur Raja. Il ne se débarrasserait plus jamais de l'abattement dont il s'était pourtant presque libéré deux ans plus tôt. A la fin de l'automne 1960, il quitta les Etats-Unis pour l'Europe, profondément déprimé, pour y passer six mois tout seul, sans but, et ne sachant absolument pas ce qu'il devait faire de sa vie personnelle. Il écrivit à Rosalind :

Zurich, 6 décembre 1960

Depuis que je suis arrivé ici, je n'ai pas réussi à fermer l'œil de la nuit, mais comme je ne fais rien, et que je ne connais personne ici, cela n'a aucune importance. Je vais m'y faire, sachant que je n'attendais rien de particulier de mon éloignement si ce n'est du changement.

Rosalind lui fit une réponse affectueuse et, chose rare de sa part, laissa comprendre qu'elle avait, elle aussi, connu des moments très difficiles.

Cela m'a fait plaisir de te lire et de voir que tu te rappelais ta promesse.

J'ai été très occupée ces derniers temps avec l'école, les vacances et la famille, sinon je t'aurais répondu plus tôt. J'ai l'impression d'arriver à peine à survivre, constamment tourmentée par un étrange vertige... J'ai besoin d'un petit peu plus d'espace pour respirer – d'un peu plus de temps, car ces dernières années ont été un choc et une tension épouvantables. Je me sentirais mieux si je savais que tu fais le maximum pour améliorer ta propre situation, et j'espère que nous serons en forme quand nous nous verrons en juin. Avec tout mon amour et mes meilleurs vœux,

ROSALIND

Mais après quatre mois en Europe, Raja montrait seulement quelques timides signes de rétablissement. Il écrivit à Rosalind ce qui s'avérerait être la toute dernière lettre qu'il lui adresserait.

Genève, 3 avril 1961

Chère Rosalind,

Je n'ai pas eu envie d'écrire, à qui que ce soit, où que ce soit, et j'ai bien peur d'être en train d'oublier comment on fait. Rien de neuf ici, j'ai existé et essayé de ne penser à rien ni à personne. Espère que j'aurai une vraie perspective bientôt un de ces jours-

Mais je suis heureux d'être resté complètement seul et loin de ma routine et de mon existence encroûtée de près de quarante ans – et j'espère que tout va s'arranger.

Comme vas-tu ? Comment ça s'est passé pour toi, inutile de le demander, car tu n'éciras pas et ne donneras pas de nouvelles.

Quoi qu'il en soit, j'espère que tu as pu te reposer complètement concernant certaines choses et que tu te sens heureuse et en forme.

Je te dirai quand j'arrive à NY.

Amour,

R.

Rosalind commit la grave erreur d'essayer de changer la date sur

laquelle ils s'étaient tous entendus dans le cadre de leur moratoire pour se retrouver à Ojai. Elle avait oublié à quel point les dernières semaines à l'école pouvaient être astreignantes. Pour Raja, peu importait que ce fût le 15 ou le 30 juin comme elle le préférait maintenant. Mais pour Krishna... Alors qu'il n'avait finalement pas tenu compte du tout des termes du moratoire et avait conçu de vastes projets de conférences publiques en Europe, Krishna réagit avec une indignation et une violence qu'elle ne lui avait jamais connues jusqu'ici. Pas question pour lui de poireauter en attendant qu'elle soit prête, lui dit-il, et si elle avait du travail, lui aussi ! Rosalind transigea tout de suite par télégramme en fixant une date plus rapprochée.

Quand ils se rencontrèrent tous à Ojai à l'été 1961, le moratoire n'avait rien résolu. Krishna se préoccupait surtout de ses dents qu'il devait faire soigner. Raja n'avait résolu aucun de ses problèmes. Il ne savait pas encore que Krishna avait commencé à prendre des dispositions contre lui et, dans le but de le combattre, s'était choisi un nouveau cercle d'associés avec beaucoup d'astuce. Mais la situation n'était pas encore mûre et il évitait une rupture ouverte. Krishna était confiant : Rosalind ne se mettrait jamais du côté de Raja contre lui.

En ce qui la concernait, Rosalind voulait être libre des deux hommes. Elle était lasse et plus déprimée qu'elle ne l'avait jamais été dans sa vie. Elle ne voulait pas d'un divorce a priori, mais elle se rendait compte en même temps que ce serait bien pour Raja. Comme elle était absolument incapable de dire quoi que ce soit contre son père, et que le seul motif de divorce qu'elle pourrait accepter d'invoquer était l'incompatibilité d'humeur, la seule solution pour elle et Raja était de divorcer au Mexique. Ce qu'elle obtint assez facilement par l'intermédiaire d'un avocat à Carmel. Raja et Annalisa étaient maintenant libres de se marier. Mais cela ne libérerait pas Raja de la toile qui se tissait dans l'entourage de Krishna.

UNE MAISON DIVISÉE

L'été 1961, Jimmy, nos deux enfants et moi déménageâmes à Santa Barbara où nous venions d'acheter une maison. Jimmy avait intégré le département de Mathématiques de l'Université de Californie à Santa Barbara. Nous étions tellement occupés à transformer notre maison et à nous installer que nous ne saisîmes pas pleinement la gravité de la situation de notre famille. A part quelques scènes malheureuses, nous ne fûmes pas impliqués dans les discussions cet été-là, sauf une qui me fit une profonde impression, que je me rappelle comme si c'était hier, bien qu'elle me remplît de perplexité sur le moment. Juste avant de retourner en Europe, le 6 juillet, Krinsh vint à Santa Barbara avec ma mère. J'étais en pleins travaux de peinture dans notre chambre et ils insistèrent pour que je continue pendant qu'ils me tenaient compagnie. Krinsh semblait apprécier la jolie vue de nos fenêtres sur les montagnes. Mais la somme de travail encore à faire le consternait. Ma mère avait balayé un tas de gravats de plâtre abandonnés sur le plancher et s'était ensuite assise tout tranquillement sur le lit. Krinsh resta debout. Je pouvais ressentir sa nervosité.

« Kittums, » me dit-il tout à coup, « je veux que tu comprennes clairement que Arya Vihara doit être la maison de Rosalind pour la vie et la tienne aussi. »

« Merci de m'inclure, Krinsh, mais nous venons d'acheter cette maison et nous espérons rester ici pour un bon bout de temps. Par ailleurs, nous ne pouvons pas vivre à Ojai, le travail de Jimmy étant ici. »

« Rappelle-toi seulement ce que je suis en train de dire, Kittums. Si jamais Rosalind devait quitter Arya Vihara, je ne retournerais pas à Ojai. » A cette époque, cela me fit l'effet d'une menace vide de sens et plutôt vaine. Je ne pouvais pas comprendre l'insistance et le ton pressant de Krinsh. Ce n'est que plus tard qu'il m'apparut clairement que Krishna s'était convaincu lui-même que mon père allait essayer d'évincer ma mère. Il se voyait encore lui-même et Rosalind unis contre Raja.

Krishna lui écrivit, juste après avoir quitté Ojai, que durant la dernière nuit qu'il y avait passée, il s'était réveillé en proie à un sentiment de cruelle oppression, d'intrigue. Peut-être était-il en train de suggérer que Raja était tombé aux mains des «Forces Noires». Cette idée allait circuler parmi ses nouveaux amis dans un avenir proche, rappelant la manière dont Wedgwood

avait affirmé avoir vu le « Magicien Noir » en Krishna lorsque celui-ci avait commencé à se retirer de la Théosophie.

Krishna refusa de plus en plus de discuter avec Raja, tout en affirmant que c'était Raja qui ne répondait pas à ses lettres ou refusait de lui parler. Il est vrai que la personnalité de Raja était devenue plus caustique. A sa désillusion vis-à-vis de Krishna s'était ajoutée celle de voir se désagréger ce qu'il considérait comme de vieilles et loyales amitiés. Même Erma et Louis s'étaient mis à lui battre froid. Dans leur cas, bien que Raja ne le réalisât pas, c'était son mariage avec Annalisa qui était en cause. Peu importait que Rosalind eût accepté ce mariage de bonne grâce, Erma se retrouvait déchirée entre sa profonde et affectueuse amitié pour Raja et sa loyauté vis-à-vis de Rosalind. Rosalind ne s'était pas permis de réagir dans ce sens; il n'empêche, Erma était convaincue que la fierté de sa sœur avait été blessée par le nouveau mariage de Raja et elle en ressentait un sentiment d'indignation protectrice. Ignorant la longue liaison de Rosalind avec Krishna –elle n'en saurait jamais rien-, elle était incapable de situer correctement les actes de Raja dans cette perspective impensable pour elle. Mais en ce qui concernait d'autres personnes, il est certain que les insinuations de Krishna et sa subtile mise en doute des résultats et motivations de mon père avaient détérioré beaucoup de ses relations. Ces dernières années, un autre problème s'était posé. Un médecin Indien avait émis l'idée qu'un petit verre de scotch pris chaque jour pourrait calmer les douleurs d'œsophage de Raja. L'Inde était un pays sans alcool et en obtenir n'était pas chose facile. Krishna s'arrangea pour lui décrocher un permis grâce à ses amis influents. Il découvrit vite que Raja était beaucoup plus facile à vivre après un verre l'après-midi. Ce drink était devenu une habitude. Toute modérée et contrôlée qu'elle fût, cette habitude alimenta la ronde des critiques déjà dirigées contre Raja. Avec un régime équilibré excluant l'alcool, Annalisa réussit à améliorer la santé physique de Raja. Il n'en continua pas moins de déprimer et commença à sérieusement douter de la valeur du travail de sa vie.

De temps en temps, Rosalind se sentait encore obligée d'intervenir pour essayer de maintenir la communication entre les deux hommes, et pour inciter Krishna à se réconcilier avec Raja. Vaine attente : ni la persuasion ni les avertissements n'y réussirent.

En insistant pour qu'Arya Vihara fût concédée à Rosalind pour toute la durée de son existence, Krishna se fixait un objectif de peu de signification pour Raja ou Rosalind. Rosalind nourrissait l'espoir de vivre un jour dans la Happy Valley. Ses meilleurs souvenirs d'Arya Vihara étaient loin d'occuper la première place dans son esprit.

Six semaines plus tard, Rosalind reçut une copie d'une lettre que Krishna avait écrite à Raja. Il déclarait qu'il ne reviendrait jamais à Ojai si Rosalind quittait Arya Vihara, que si quelqu'un devait partir, c'était lui et Raja et non pas elle. Il suggérait que Arya Vihara fasse l'objet d'un *don* pur et simple à Rosalind et que, après la mort de Radha, la propriété revienne à KWInc. Il demandait instamment à Raja de trouver un moyen légal d'arranger cela.

Raja essaya d'expliquer qu'une fondation sans but lucratif ne pouvait pas céder de propriété à un particulier. La solution qu'il trouva quelques années plus tard, qu'il crut honnêtement conforme à ce que paraissait souhaiter Krishna, et qu'il fit approuver par Rosalind, consista à donner la maison à la Fondation de la Happy Valley, dont Rosalind était un des membres, pour son usage à vie. Mais cela provoqua la colère de Krishna. Il est possible que Krishna ait sincèrement pensé que Rosalind avait besoin de sa protection dans sa situation de divorcée, et qu'il la soutenait contre Raja. Quoi qu'il en soit, il resta inflexible en maintenant catégoriquement que la maison ne devait pas être donnée à une fondation dans laquelle il n'avait aucune participation.

Krishna s'était toujours tenu volontairement à l'écart de la Fondation de la Happy Valley, cela depuis les tout débuts de cet établissement. Mais c'était fini, les choses avaient brusquement changé : il se plongeait maintenant à la fois dans les affaires de la Fondation et celles de l'école. Il écrivit une lettre officielle à Louis Zalk en sa qualité de Président, déclarant que, pour le Dr Besant, l'objectif majeur de la Fondation devait être les enseignements, et que l'école avait été créé pour « dispenser ces enseignements autant et aussi profondément que possible. » Pendant son dernier séjour à Ojai, continuait-il, il avait noté que l'école s'était éloignée de cet objectif, et il pensait qu'on devait la remettre sur la voie pour laquelle elle avait été conçue, sous peine de tomber dans de mauvaises mains. Il affirma qu'il avait entendu dire la même chose également par différents parents et James Vigeveno, un membre du conseil d'administration de la Happy Valley. James Vigeveno suivait fidèlement Krishna depuis les jours d'Ommen. Il était dans une position difficile, essayant d'expliquer ce que désirait Krishna et de le représenter devant Raja, et à présent devant le conseil d'administration de la Happy Valley.

Depuis 1946, date de création de l'école, Krishna avait délibérément choisi de rester à l'arrière-plan et refusé de voir son nom utilisé officiellement. Rosalind lui avait souvent demandé d'assister aux réunions du Conseil, de parler aux assemblées, et, en bref, de s'impliquer autant comme *il* le désirait, lui; il y avait toutefois une chose qu'il ne

tolérerait jamais, c'était de partager les feux de la rampe avec *qui que ce soit*. Or l'école comptait maintenant beaucoup de sommités qui étaient parties prenantes, soit à l'intérieur de l'établissement, soit en périphérie, réalisant le principe de base qu'aucune influence unique et exclusive ne pourrait s'y exercer. La journée commençait par des lectures de textes extraits d'une sélection d'ouvrages philosophiques, en partie suggérées par Aldous Huxley, suivies par du silence et de la musique. En sport, l'accent était mis sur l'exercice plutôt que sur la compétition, et pour décourager une attitude compétitive, aucune note n'était distribuée aux étudiants, seulement des rapports écrits. Cette politique découlait des principes pédagogiques d'Edward Yeomans, autant que des enseignements de Krishna, et faisait intrinsèquement partie de l'esprit de l'école.

Ce que Krishna racontait dans sa lettre à Louis Zalk concernant la création de la Happy Valley et de l'école était inexact ou tendancieux sur certains points. Certes, la Happy Valley et l'Instructeur du Monde se trouvaient étroitement associés dans l'esprit d'Annie Besant, mais celle-ci ne voyait pas, dans le développement futur de la Happy Valley, une base pour les seuls enseignements de Krishnamurti, mais plutôt, en parallèle, l'épanouissement physique d'un idéal spirituel. Krishna avait, de lui-même, pris ses distances par rapport à l'idéal d'Annie Besant. Elle lui avait remboursé le prix du terrain quand il avait installé son camp plus bas dans la vallée, et il n'avait, depuis lors, jamais fait la moindre allusion à un lien fort entre lui et l'avenir de la Happy Valley. Quand il écrivait, en termes ostensiblement impersonnels, « les enseignements », en signifiant naturellement *ses* enseignements à lui, Krishna tenait pour acquis que ceux-ci faisaient partie de la structure de l'école, et c'était le cas. Dans ses lettres à Rosalind, il n'avait cessé de lui recommander de s'adresser régulièrement aux enfants et de faire preuve de fermeté à la tête de l'école, sûr de voir ses idées passer par son canal. Parmi ses idées, il y en avait une qu'elle prit tout à fait au sérieux : il ne devait y avoir *aucune autorité*.

En supposant que Krishna n'avait aucune mauvaise intention, pourquoi, en 1960, durant les six mois qu'il avait passés à Ojai, encore très proche de Rosalind, n'essaya-t-il pas une seule fois de lui faire ses suggestions directement. Pourquoi opéra-t-il derrière son dos à travers James Vigeveno ? Pourquoi ne vint-il pas la voir avec les critiques qu'il entendait de la bouche des parents ? Et pourquoi attendit-il trois ans, après avoir observé ces soi-disant manquements, pour lui présenter ses critiques personnelles ? Louis Zalk répondit à cette lettre avec une remarquable délicatesse tout en relevant certaines affirmations manifestement erronées dans la lettre de Krishna. Cet incident marquera le commencement de la fin



des illusions personnelles de Louis sur Krishna.

19 août 1963

Cher Krishnaji,

J'ai été associé à la Fondation depuis son tout début, notamment durant ses quinze –ou plus- premières années difficiles. Il s'agissait d'un terrain sans vie jusqu'à ce que Rosalind, avec un effort et un dévouement sans réserve, ouvre l'école il y a dix-sept ans. Nous savons tous deux qu'elle s'y est consacrée corps et âme. Vous étiez là, bien sûr, et vous l'avez vraiment soutenue dans son effort.

Je crois sincèrement ... que la seule différence entre James [Vigevano] et moi réside dans la méthode employée pour intégrer votre enseignement dans notre programme scolaire de façon à ce qu'il imprègne pleinement notre projet éducatif. Maintenant, parmi ceux qui critiquent l'école et qui nous sont proches, qui voyez-vous qui ait l'énergie créative –dévouement et capacité- nécessaire pour présenter correctement votre enseignement aux élèves ? Je dois poser la question : qui ? Ne risquons-nous pas de jeter le trouble, de mettre notre école en péril et d'échouer à créer une école en harmonie avec vos idées ? Franchement, nous sommes à court d'enseignants qui, à supposer qu'ils aient compris vos idées, seraient capables de transmettre cette compréhension aux élèves qui viennent à nous. Peuvent-ils éveiller la Vérité dans leur esprit sans se livrer à des assertions et des généralisations indues ? L'école actuelle est la vraie vie de Rosalind. Détruire l'école, c'est détruire Rosalind. Souhaitons-nous vraiment que cela se produise ? Sachant que l'objectif de notre école est d'être en harmonie avec vos idées, je ne saurais me rendre complice d'une telle chose qui entraînerait la destruction de Rosalind. Au cours de ma longue et plutôt prospère carrière dans les affaires, j'ai découvert que l'enthousiasme ne se double pas toujours de la capacité d'imaginer des moyens d'action créatifs. J'ai eu le privilège sans prix de vous écouter pendant près de trente-cinq ans et je n'ai pas varié dans mon appréciation de la portée éternelle de vos idées. Dans ce contexte, je suggère instamment et avec le plus grand sérieux que, lors de votre prochain séjour ici l'année prochaine, vous nous accordiez le privilège de discuter avec vous des mesures à prendre absolument pour améliorer nos méthodes. Nous aimerions avoir un contact direct avec vous et non à travers des interprètes et intermédiaires aussi sincères puissent-ils être...

Avec tout mon amour

## LOUIS ZALK

Louis devait bientôt s'apercevoir, comme Raja avant lui, que c'était là une approche bien trop directe, Krishna *préférant* traiter à travers des interprètes et des intermédiaires plutôt que s'impliquer lui-même dans des débats.

La réponse de Krishna à Louis fut évasive concernant son retour à Ojai et ne fit pas du tout allusion à sa précédente lettre responsable de tant de bouleversements. Rosalind avait répondu à sa manière à elle, en insistant auprès de lui pour qu'il précise sa critique, ou alors la retire. Elle était indignée qu'il soit allé voir les membres du Conseil de la Happy Valley et ait discuté avec eux derrière son dos, ainsi qu'avec des parents dans l'école, au sujet de critiques et de propositions dont il aurait pu discuter avec elle. Elle pensait que Krishna, fort de son expérience avec ses propres écoles en Inde, devait savoir combien il était facile, dans ce genre d'établissement, de créer une ravageuse atmosphère de rébellion, et combien il était difficile d'en sortir. Elle était convaincue qu'il était maintenant passé à l'offensive contre elle, comme il l'avait fait avec Raja, et qu'il utilisait l'école comme angle d'attaque. Krishna réagit en faisant l'innocent et en niant avoir jamais eu l'intention de la critiquer : il essayait seulement d'aider.

Louis et Erma avaient l'habitude de venir dîner chez nous à Santa Barbara tous les lundis soirs. Durant ces visites, Louis évoquait l'étrange tournure prise par les événements autour de Krishna. Il n'émettait aucun jugement, mais la perplexité assombrissait son bon visage : comment quelqu'un pouvait-il atteindre de tels sommets en paroles et répandre une telle confusion par ses actes ? Louis était aussi assailli par des problèmes dans son propre business.

« Quand votre maison est en feu, ne vous en faites pas à propos du tigre dans votre cuisine, » disait-il. Il écrivit à Krishna :

30 octobre 1963

Cher Krishnaji,

J'ai suffisamment discuté de l'école avec James Vigeveno et vois bien ce qu'il en est.

J'ai vécu une année professionnelle très difficile en m'efforçant de m'affranchir de certaines associations dans le monde des affaires. Cela a été fatigant et douloureux —et mes forces s'en sont trouvées

sérieusement diminuées.

Dans ces circonstances, Rosalind ainsi que Jim et Radha m'ont vivement conseillé de laisser Rosalind discuter de toutes les questions remontées par James [Vigevano], de quelque nature qu'elles soient, pour me soulager de cette terrible tension.

Rosalind a collaboré avec vous pendant plus de quarante ans – et je suis sûr qu'elle connaît bien votre point de vue et vos idées sur l'éducation- et qu'elle peut être beaucoup plus utile que moi en la matière. J'espère bien, cher Krishnaji, que vous comprendrez.

Toujours avec amour et la plus grande estime -

LOUIS

En dépit de ses dénégations, Krishna avait travaillé James Vigevano au corps et l'avait choisi comme émissaire auprès de Raja et de la Fondation de la Happy Valley. Cet homme honnête et animé des meilleures intentions allait avoir ses yeux dessillés sans ménagement avant longtemps.

Triste année pour Rosalind que celle qui venait de s'écouler, et pas seulement à cause de Krishna et de son ingérence dans les affaires de l'école. John Ingelman était mort en février. Et Aldous mourait le 22 novembre 1963. Après la disparition de Maria environ neuf ans plus tôt, Aldous était devenu un ami proche et un hôte assidu à Arya Vihara. Rosalind l'avait encouragé à donner sa première série de conférences à Santa Barbara en 1959.

Il avait modestement protesté : « Je ne suis pas un orateur, Rosalind. Je suis un écrivain. » Mais elle avait été tellement convaincue par l'unique conférence qu'il avait donnée à l'école de la Happy Valley à l'occasion de la remise des prix qu'elle avait continué à le pousser. Avant longtemps, on lui offrit plus d'engagements qu'il n'en pouvait honorer.

Un jour, il nous appela de l'aéroport de Santa Barbara de façon inattendue. « Radha, c'est Aldous, » comme si on pouvait manquer de reconnaître cette belle voix ! « J'ai été invité au Center for Democratic Studies, mais personne ne s'est présenté à l'accueil. »

Avant de le conduire en voiture au Centre, nous l'emmenâmes chez nous pour un thé et une promenade, ce qui lui faisait toujours autant plaisir qu'à Krinsh. Je notai quelques boutons manquant à sa veste. « Oui, » dit-il, « je ne suis pas très bon en couture. » Aucune trace de récrimination dans sa

voix, mais, tout en essayant d'assortir les boutons et de les fixer solidement, je ne pus m'empêcher de me sentir profondément malheureuse que Maria ne fût plus là pour prendre soin de lui. Elle avait été excellente raccommodeuse et je me rappelais l'avoir entendu critiquer les jeunes femmes d'aujourd'hui qui jetaient une bonne chaussette au lieu de prendre une aiguille et de la reprendre.

Nous ne manquions jamais de voir Aldous quand nous allions à Los Angeles. Il venait quelquefois pour un déjeuner tout simple dans le petit appartement Neutra sur Gower Street. Nous n'avions jamais eu l'occasion de bien connaître Laura, sa seconde femme. Nous réalismes très vite que ce mariage était entièrement différent du premier. Maria s'occupait entièrement de lui et sans ménager sa peine, le conduisant en voiture elle-même, excepté en de rares occasions où un ami de confiance pouvait la remplacer. Maintenant, Aldous prenait le bus et l'avion pour parcourir le pays, du MIT à Berkeley, logeait dans des immeubles de rapport ou des petits hôtels, et s'ouvrait une boîte de haricots pour dîner. Cette indépendance a pu lui donner l'impression d'une nouvelle jeunesse, mais il était très gravement malade en réalité. Dans l'appartement d'Hollywood, lors d'une de nos dernières rencontres, il évoqua les relations tendues entre Krinsh et mon père. Qu'est-ce qui n'allait pas ? s'inquiéta-t-il avec la plus exquise gentillesse. Je n'avais pas grand-chose à lui répondre alors, mais il dit qu'il espérait que mon père ne se sentait pas visé en la circonstance. Aldous ne vécut pas assez longtemps pour voir Raja se transformer en véritable cible au contraire.

En octobre, Aldous dut s'aliter, victime du cancer dont il se savait atteint depuis quelque temps. Ce cancer avait démarré au niveau de sa langue sous la forme d'une grosseur. A l'époque où il pouvait envisager de se faire opérer, cela signifiait perdre la parole. Lui et Laura avaient tous deux décidé d'éviter cette mutilation. Cela eût-il pu ou non lui sauver la vie ? En tout cas, les traitements alternatifs n'avaient pas suffi à arrêter le mal; les douleurs furent terribles quand la maladie gagna son larynx et sa colonne vertébrale. Rosalind allait le voir très souvent vers la fin et lui frictionnait les pieds; cela le soulageait plus que n'importe quoi d'autre, lui disait-il.

Alors qu'elle venait de rentrer à Ojai le jeudi 21 novembre 1963, elle se réveilla le matin suivant avec cette pensée impérative : elle devait retourner voir Aldous. Elle prit sa voiture; elle traversait le défilé de Comejo sur l'autoroute à six voies dans Los Angeles quand, soudain, elle se vit entourée d'une lumière blanche; elle ne pouvait plus voir les voitures sur l'autoroute; elle supposa qu'elle avait eu un accident et que c'était à cela que ressemblait la mort; mais ensuite la lumière faiblit. Elle continua,

tellement concentrée sur son but –Aldous- qu'elle ne pensa plus à l'incident.

Aldous et Laura vivaient chez un ami dans les collines d'Hollywood depuis que leur maison, avec tous les papiers d'Aldous, avait complètement brûlé en 1961. A l'arrivée de Rosalind ce matin-là, Laura se précipita vers elle, disant que Aldous était mourant. L'installation d'un ballon d'oxygène provoqua une certaine confusion, et pendant qu'elle attendait dans une autre pièce, Rosalind entendit dire que le Président John F. Kennedy avait été assassiné; elle n'y fit pas très attention, même quand le docteur demanda de ne pas en informer Aldous. Celui-ci pouvait encore parler clairement, mais il était très agité. Quand elle lui offrit de lui frictionner les pieds, il lui dit qu'il préférerait sur l'estomac. Il devint incapable de parler en début d'après-midi, mais il pouvait écrire sur un bloc. Peu après, il était trop faible pour boire de l'eau, et à la fin de l'après-midi il entra dans le coma. Quand Laura demanda au docteur si elle devait lui donner du LSD, celui-ci murmura à Rosalind que peu importait ce qu'elle faisait, Aldous étant déjà parti trop loin.

Lors des derniers instants de Maria, Aldous lui avait chuchoté à l'oreille jusqu'à la fin, sachant que l'ouïe est le dernier sens à s'éteindre. Sa nouvelle, *Ile* [ Island ], donne une description précise et fidèle de cet adieu. Rosalind tenta d'utiliser les mêmes mots autant qu'elle pouvait s'en souvenir.

Pense à ces lumières et à ces ombres sur la mer, à ces espaces bleus entre les nuages. Penses-y, et laisse aller ta pensée. Laisse aller, de façon à ouvrir la voie à la non-pensée. Choses dans le Vide.

Vide dans la Ainséité. Ainséité dans les choses de nouveau, dans ton propre esprit... Laisse aller maintenant, lâche prise... pénètre dans la Lumière, dans la paix, dans la paix vivante de la Claire Lumière...

Rosalind trouva cette fin « étrangement tranquille, paisible et belle. L'esprit se sentit grandi, le cœur rempli de crainte révérencielle et d'amour – pas de larmes. »

Ce fut seulement le soir, alors qu'elle redescendait Hollywood Boulevard, qu'elle vit les gros titres des journaux. Le Président Kennedy avait été abattu, assez étrangement au moment même où elle s'était retrouvée enveloppée de lumière.

La chose était bien dans son caractère : elle ne fit jamais le lien entre les deux événements avant qu'on lui fit remarquer leur concomitance.

Depuis que Raja avait épousé Annalisa, Rosalind s'était tenue entièrement à l'écart de sa vie. Sa relation avec Krishna devenait précaire, leurs communications entre eux s'espaçant de plus en plus. Il prétendait encore ne pas comprendre ce qu'il avait fait pour les contrarier, elle et Louis.

Jimmy devenu membre du Conseil de la Fondation de la Happy Valley en 1964, lui et moi entreprîmes de clarifier la situation. Nous projetions de faire un grand tour en voiture à travers l'Europe méridionale cet été-là et nous fûmes ravis d'inclure une visite à Krinsh dans notre itinéraire. Il habitait au Chalet Tanneg à Gstaad où il passait l'été chaque année, grâce à la générosité de Vanda Scaravelli. C'était un bel endroit sur une colline dominant la vallée avec une route sinueuse montant de la ville. Krinsh était seul dans la maison quand nous arrivâmes dans notre nouvelle Volkswagen avec nos deux enfants. Vanda était absente, mais Krishna s'était entendu avec elle pour que nous puissions rester là. Il nous aida avec les bagages, nous montra gentiment nos chambres tout près de la sienne et nous offrit du thé. Cela faisait trois ans que nous ne nous étions pas vus et je me sentis moins en famille avec lui, mais il reprit bientôt ses manières affectueuses et tout redevint comme avant malgré son style de vie assez différent de celui auquel j'étais habituée jusqu'alors. Il y avait une reluisante et toute nouvelle Mercedes dans le garage. Vanda avait fait venir un cuisinier et un maître d'hôtel de Rome; le maître d'hôtel portait des gants blancs pour servir un incroyablement bon repas à une table cérémonieusement dressée. Le décorum était de la plus haute élégance, bien plus chic encore que celui dans lequel Vanda vivait elle-même, soit à Rome, soit à Florence. Cependant, le formalisme ambiant ne s'étendait pas à l'attitude de Krinsh avec nous et certainement pas à notre propre comportement. Nos enfants de 10 et 11 ans se sentirent parfaitement chez eux et Krishna parut prendre un réel plaisir à les écouter et à les regarder se détendre après une longue journée en voiture.

Le tout premier soir, après avoir mis les enfants au lit, nous nous lançâmes dans notre mission. Nous expliquâmes à Krinsh combien ses critiques de l'école avaient causé de chagrin, quelle controverse elles avaient entraînée parmi les étudiants, les professeurs, et ce qu'avait dû subir ma mère. Krinsh eut l'air sincèrement désolé.

« Kittums, j'ai écrit cette lettre seulement pour l'aider, il n'était pas dans mon intention de lui nuire. »

Il saisit mon genou et le secoua comme c'était son habitude quand il

voulait faire ressortir un argument.

« J'écirai et remettrai tout en ordre maintenant que je vois le problème. »

Il n'y avait rien dans ce que nous lui avions dit là que Rosalind ne lui avait pas déjà exposé par lettre et communiqué au téléphone, mais nous nous sentîmes rassurés : enfin, maintenant, il comprenait. De fait, il expliqua qu'il n'avait jamais voulu que la Happy Valley soit identifiée avec le nom de Krishnamurti, et souligna qu'elle était une entité légale distincte de KWInc et qu'il n'avait aucune intention d'interférer avec cela d'aucune façon.

Le matin suivant, le problème de la Fondation de la Happy Valley étant réglé, Krinsh proposa que nous allions tous ensemble faire un tour en voiture pour jouir de la vue alentour. Il nous guida jusqu'aux Diablerets où nous prîmes le téléphérique des skieurs pour traverser la vallée, verte comme ne pourrait jamais l'être la Californie. Je pensai à Villars, il y avait longtemps, quand nous étions partis randonner au petit matin, et que les vaches gagnaient leur pâturage; je me rappelai le son de leurs cloches, Krinsh frottant ses cheveux avec des aiguilles de pin. Son visage avait été alors rieur, son sourire radieux. Je regardai son visage maintenant; il était légèrement gonflé par des allergies; sa bouche ne souriait plus à fond, même quand il riait. Il y avait une distance en lui; ses yeux n'étaient pas calmes. Je sentis qu'il ne vivait pas dans le présent comme il l'avait toujours recommandé. Mais soudain, une petite créature à poil brun se précipita entre deux roches plus bas. Il y eut un éclair d'animation, un reflet de la vieille joie qui avait illuminé et enrichi tant d'instant dans mon enfance. « Une marmotte, » dit-il.

Nous restâmes seulement trois jours, et à chaque fois après le petit déjeuner, nous allâmes dans sa chambre parler avec lui. Le dernier matin, Krinsh, d'un air intense, dit que c'était vraiment déplorable que mes parents aient divorcé. « Ce divorce n'aurait jamais dû se produire, » me dit-il en s'emparant de nouveau de mon genou et en le secouant pour insister. Pourquoi s'en faisait-il tant à propos de ce désastre-là d'une importance relativement secondaire dans la situation actuelle ? C'était incompréhensible pour moi et je ne pouvais pas voir en quoi cela pouvait changer quelque chose pour lui d'une façon ou d'une autre. Mais il n'était pas du tout d'accord. « Nous devons rester tous ensemble. Il en a toujours été ainsi et cela doit continuer. »

Je lui dis que je pensais que c'était sans espoir, que chacun suivait maintenant sa propre voie et que c'était peut-être mieux ainsi.

« Ne vois-tu pas ? » insista-t-il. « Tout cela est une seule et même chose. La KWInc et la Happy Valley. » Finalement, je n'arrivai pas à comprendre s'il parlait réellement des deux fondations, ou des trois individus, ou si, dans son esprit, c'était réellement la même chose. Chaque fois que j'essayai de clarifier ce qui se disait, il prit l'air désespéré et dit que je ne comprenais pas –ce qui était tout à fait vrai. Puis il sauta à un autre sujet, étroitement lié en fin de compte.

« Ils disent que Mme Beghe est complètement folle, » dit-il avec un sourire sardonique que je connaissais bien. Il avait évité d'utiliser son prénom ou de se référer à elle comme épouse de Raja.

« Qui « ils » ? demandai-je.

« Ce sont des gens qui la connaissent qui me l'ont dit. »

« Eh bien, ce n'est pas vrai. Si quelqu'un dans toute cette pagaïe est fou, ce n'est certainement pas Annalisa. » Je ne la connaissais pas très bien, mais j'en savais assez sur elle pour prendre sa défense sur ce point.

Puis il passa à mon père, et là, je me retrouvai sur un terrain moins sûr, car beaucoup des incidents qui s'étaient produits ces dernières années m'avaient échappé.

« Sais-tu –il ne m'a pas donné d'argent ? J'ai dû mendier auprès de Signora Vanda pour payer la note de mon docteur à Rome ? »

Je n'eus rien à répondre et le sujet fut abandonné. Je commençai à lui parler de notre voyage et à lui décrire notre itinéraire. Il eut l'air de plus en plus soucieux : nous allions nous épuiser à conduire tout du long jusqu'en Grèce.

« Pourquoi, au lieu de cela, ne mettez-vous pas la voiture sur un ferry à Trieste ? »

« On ne peut pas se le permettre; c'est moins cher de conduire. »

Sur ce, il se releva d'un bond du lit où nous étions assis tous les deux, alla à un tiroir et revint vers moi, une liasse de chèques de l'American Express à la main.

« Là, Kittums, ça fait 3 000 dollars, prends-les. »

« Mais d'où tiens-tu cela ? demandai-je.

« C'est Rajagopal qui me l'a envoyé. »

« Alors, pourquoi ne pas l'avoir utilisé pour payer tes notes de docteur ? »



Cela ne le désespéra pas le moins du monde et il répondit sans hésitation :

« Je ne peux pas. C'est pour quelque chose d'autre. »

L'explication ne me parut pas très satisfaisante, mais je réalisai qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre la conversation. Je ne pouvais deviner alors que, près de vingt ans plus tard, je répéterais cette conversation sous serment. Ni ne savais-je alors que Raja avait accédé à la requête de Krishna de débloquer 50 000 dollars pour acheter un terrain à Saanen (un village proche de Gstaad) pour les conférences d'été. Quelques années plus tard, une bien plus grosse somme, près de un million de dollars, serait demandée à Raja pour construire une grande et belle salle. Mais cela, Raja le refuserait, non seulement en raison des limites que lui imposait la législation fiscale, chose que Krishna refusait de comprendre, mais aussi parce qu'il connaissait bien ce penchant de Krishna à vouloir construire : salles, écoles, endroits où il pouvait être logé sans encourir la honte d'en être nominalement propriétaire, mais qui requéraient une gestion et un entretien sans fin. Raja en arrivait à penser qu'il était temps d'arrêter tout cela. Encore une propriété et des soucis supplémentaires ? Très peu pour lui ! Il n'avait vraiment aucun désir de se mettre une propriété de plus –et des soucis supplémentaires- sur le dos.

Le premier septembre 1964, après dix-huit années de bons et loyaux services et malgré le conseil insistant de Krishna, Rosalind démissionna de son poste de directrice de l'école de la Happy Valley. Elle pensait avoir trouvé quelqu'un de très compétent pour prendre la relève et elle était de toute façon épuisée par des années de trouble émotionnel. Le 29 novembre, Louis Zalk mourut, laissant Rosalind en première ligne en ce qui concernait la Fondation de la Happy Valley. Il n'y avait personne pour remplacer le soutien financier de Louis et de Robert pour à la fois l'école et la Fondation. La dotation laissée par Robert n'avait pas été conséquente et avait été consacrée à l'installation matérielle. La dotation de Louis faisait partie d'une société privée qui donnait des sommes limitées chaque année seulement. Erma continuait à contribuer du mieux qu'elle le pouvait, mais la charge de boucler les fins de mois reposait maintenant sur les épaules de Rosalind.

En un sens, il était heureux qu'elle eût cette lourde responsabilité qu'elle avait déjà assumée pendant de nombreuses années. Sa vie lui appartenait et était encore remplie. Grâce à son travail, elle sortirait indemne de sa rupture avec ses deux plus proches relations. Avec le temps, elle

regagnerait une partie, mais jamais l'intégralité, de son radieux optimisme et de son sens de la plaisanterie.

## UN NOUVEAU CERCLE DANS L'OMBRE

Deux années passèrent avant que je revoie Krinsh. A l'été 1966, Jimmy et moi échangeâmes notre maison de Santa Barbara contre la maison d'un ami dans un petit village près de Dreux. De là, nous allâmes en voiture jusqu'à Gstaad où une fois de plus nous fûmes invités à rester au Chalet Tanegg.

Cette année-là, nous rencontrâmes quelques futurs membres de ce que serait le nouveau cercle de Krinsh, sans réaliser alors leur importance. Il avait aussi une nouvelle Mercedes depuis 1964, cadeau d'un riche admirateur. « Ne le dis pas à Rajagopal, » dit-il. Puis, spontanément, il nous demanda si nous aimerions l'avoir; une offre aussi peu réaliste que généreuse. Je pouvais voir qu'il était pris entre la gêne de posséder un bien onéreux et le plaisir d'en jouir.

Nous fûmes en termes assez détendus avec les nouveaux amis de Krinsh et taquinâmes même l'un d'entre eux qui se sentait obligé d'utiliser la marque de savon et de dentifrice de Krinsh. Cette histoire m'était familière, car j'avais observé depuis mon enfance que Krinsh, lorsqu'il lui arrivait de s'enticher d'un produit, voulait toujours que ses proches l'utilisent. Un jour, deux grandes valises furent apportées par un des secrétaires du bureau de Londres. Elles contenaient des chemises en soie monogrammées et des cravates de Savile Row, des ensembles destinés à Krishna et à son nouveau favori. J'eus alors là l'intuition que cette association déboucherait sur des problèmes, mais quels problèmes, je ne le devinai pas sur le moment. Je suggérai à Krishna que cela allait un peu loin de dicter le dentifrice qu'une personne devait utiliser, mais il m'enjoignit très sérieusement de ne pas m'en mêler.

Non seulement il omettait de reconnaître que Raja avait donné l'argent pour l'achat du terrain à Saanen, mais il fit en plus tout une histoire à propos de son refus de dégager des fonds pour d'autres dépenses. Il n'avait pas directement demandé à Raja de payer le salaire de son nouvel assistant, mais il eut recours à Doris Pratt comme intermédiaire. Raja, peut-être à la grande surprise de Krishna, fut d'accord pour ce salaire ainsi que pour les frais. Cependant, quand la requête suivante lui parvint d'accorder une rente à vie à son « favori » du moment, Raja évoqua le cas de beaucoup d'amis loyaux de longue date, qui avaient travaillé avec constance pendant des années : méritaient-ils d'être ainsi négligés au profit de ce nouveau venu ? Krinsh utilisa ce refus comme un exemple des épreuves qu'il endurait avec Raja sur le plan financier. Mais je fus heureusement, pour une fois,

consciente de la logique derrière la décision de Raja; une décision qui s'avérerait heureuse pour Krinsh, bien qu'il n'en créditât jamais Raja; en temps voulu, en effet, le favori en question allait être banni du nouveau cercle pour des raisons non rendues publiques mais que certains, qui en eurent néanmoins connaissance, jugèrent d'une rudesse excessive. Je me sentis de nouveau obligée de prévenir Krinsh, malgré sa sévérité à mon égard à propos du dentifrice, que, selon moi, une association apparemment aussi intime pouvait créer une impression défavorable. Au lieu de me gronder comme je m'y attendais pour une remarque aussi conformiste et si contraire à mon éducation, il ne me donna ni tort ni raison et répondit simplement qu'il se rendait compte que cela pouvait entraîner des complications. D'après ce qu'il dit, il allait y avoir un peu de remaniement avant que le nouveau cercle prenne sa forme définitive.

Le nouveau et jeune professeur de yoga de Krishna, Desikachar, était là aussi, en remplacement du professeur de tous les étés précédents, son oncle, le fameux Iyengar, que Krishna avait fini par trouver trop fruste. Cela avait mis Vanda dans un certain embarras. Lorsqu'il s'était arrangé pour faire venir Desikachar d'Inde, en effet, Krishna n'avait prévenu ni Iyengar qui s'attendait à continuer à donner des cours ni Vanda. Et c'était pourtant à Vanda que Krishna avait confié la tâche difficile d'expliquer la situation à Iyengar.

Somme toute, ce ne fut pas une visite agréable pour moi. Il était devenu par trop évident que mon père était l'objet d'une intense hostilité. J'étais habituée aux disputes entre lui et Krinsh, mais aucun d'eux n'avait jamais discuté de l'autre avec moi. Krinsh se livrait maintenant à des insinuations qui étaient pires que de franches accusations dans la mesure où, en argumentant contre elles, je me rendais compte qu'elles prenaient une valeur concrète, qu'elles fussent vraies ou non au départ, et devenaient alors d'autant plus difficiles à chasser.

Krinsh avait encore plus changé depuis notre visite précédente. Il avait toujours aimé dire des blagues pendant les repas, la plupart pêchées dans le *Reader's Digest*. Il se sentait impérativement obligé de jouer les hôtes distrayants. Mais maintenant, il semblait en retrait, ses yeux voilés non seulement par ses longs cils droits, mais également par des préoccupations intérieures. Un jour, après nous avoir observé riant tous de bon cœur, il commenta d'un ton quelque peu caustique « Humour américain, je vois, » comme s'il était complètement incapable de le comprendre.

Un jour, en promenade avec Krinsh sur le coteau au-dessus du Chalet Tanegg, je lui demandai brusquement pourquoi il parlait encore après

l'avoir fait pendant déjà 40 ans, pour dire à peu près toujours la même chose.

« Si chacun te prenait au pied de la lettre et comprenait ce que tu disais, il n'aurait pas besoin de revenir, à moins de vouloir être ton disciple, et tu dis que tu ne veux pas de disciples. Qu'est-ce qui arriverait si ton public, en t'écoutant réellement, disparaissait ? »

« C'est un paradoxe, » répondit-il dans un moment de complète sincérité, « je parle pour vivre, je ne vis pas pour parler. S'il n'y avait plus de causeries et de conférences, je mourrais. »

Pas étonnant, pensai-je, qu'il ait besoin de plus en plus, et non de moins en moins, d'un public. Plus il vieillirait et s'affaiblirait, plus il aurait besoin de ce soutien pour vivre : des gens venus l'écouter. Des milliers d'auditeurs. Il parcourrait le monde, en long et en large, déployant toutes ses forces et son énergie qu'il pouvait renouveler aussi vite qu'il les dépensait.

Nous retournâmes en Californie plus d'un mois avant Krinsh qui amena son nouveau cercle avec lui à Ojai. J'avais raconté mes conversations et ce qui s'était passé durant notre séjour à Gstaad aussi extensivement que possible à mon père. Il s'intéressa à nos impressions, mais, comme d'habitude, ne fit aucun commentaire. Je pense qu'il se retenait de juger les nouveaux associés de Krishna. Il ne pouvait absolument pas imaginer ce que seraient, finalement, ses relations avec eux.

Krishna insistait maintenant pour être réintégré dans ses fonctions dans KWInc, et allait demander que ses nouveaux compagnons en fissent également partie. Tout à coup, il voulait assumer la pleine responsabilité des activités de KWInc. S'il en avait bien été membre à l'origine, Krishna en avait tôt démissionné, disant qu'il préférerait laisser cette partie du travail complètement à Raja. Par la suite, Krishna n'avait jamais montré le moindre intérêt pour KWInc, de même qu'il n'avait jamais montré le moindre intérêt pour le Star Publishing Trust, l'entité qui avait précédé la KWInc et rempli le même rôle. Les deux entités avaient été créées pour régler des problèmes d'organisation et d'édition. Le rôle de Raja dans le travail avait toujours été clair pour lui et, jusqu'à présent, pour Krishna qui n'avait jamais laissé planer aucun doute à ce sujet. Dans l'esprit de Raja, il ne travaillait pas pour Krishna. C'était à cause de sa promesse à Nitya de se tenir aux côtés de son frère, et de la demande que lui avait faite Mrs Besant d'aider dans ce travail, que Raja avait assumé cet engagement de toute une vie; un engagement qui lui permettait de réaliser une grande partie, mais pas l'intégralité, de son propre potentiel en exerçant à la fois son sens supérieur

des affaires financières et ses dons littéraires. Raja considérait que la KWInc -qu'il avait créée et dont il avait réuni et géré les fonds- et tout le travail d'édition étaient de sa responsabilité, cela dans une entreprise en participation centrée autour de Krishna, et non pas dirigée par lui. Cet arrangement était depuis toujours parfaitement clair pour Krishna, sinon pour tout le monde. Il n'avait jamais formulé la moindre critique, en quoi que ce soit, sur les performances de Raja.

Krishna avait toujours pris plaisir à acheter du terrain et à construire, mais pas à gérer le côté matériel des opérations. Pendant des années, Raja avait, en expert, géré et entretenu toutes les propriétés destinées à l'usage de Krishna et apporté son aide aux responsables des écoles en Inde. L'achat d'autres propriétés ne lui semblait pas justifié et il n'avait pas envie d'en prendre la responsabilité de toute façon. Il savait d'expérience que Krishna ne le ferait pas lui-même. Maintenant, Krishna était de nouveau d'humeur à se développer. Il voulait encore un centre à Saanen et allait finir par acquérir une propriété coûteuse en Angleterre, qui serait utilisée pour une école. Peut-être les années de guerre à Ojai lui avaient-elles imposé un style de vie trop simple et trop confiné, adapté, certes, à ces circonstances exceptionnelles, mais qui ne lui était pas naturel dans la réalité, comme mes parents l'avaient tous deux découvert en Inde et comme je l'avais moi-même observé à Gstaad. Quoi qu'il en soit, Raja n'allait pas approuver ces projets extravagants et coopérer. Dans le passé, Krishna avait pu croire qu'il pourrait toujours le convaincre d'adopter son point de vue, mais maintenant qu'il savait Raja au courant de sa longue liaison avec Rosalind, Krishna en avait peur. Il n'osait pas le défier ouvertement, mais il voulait le dégager de sa route. Avant longtemps, il l'accuserait dans son dos d'usurper ses responsabilités, son argent, ses biens. Raja réalisait que depuis la mise à jour de la liaison de Krishna avec Rosalind, le comportement de Krishna à son égard avait changé. Mais il ne voulait pas abandonner l'œuvre de sa vie et être remplacé par les nouveaux amis de Krishna simplement parce que celui-ci se sentait mal à l'aise avec lui.

Raja avait perdu un appui sûr et à toute épreuve avec la disparition de Louis, car malgré le froid que son mariage avec Annalisa avait jeté entre eux, Raja jouissait encore de la pleine confiance de Louis. Louis nous dit souvent qu'il n'aurait jamais contribué aussi lourdement à KWInc s'il n'avait pas eu foi en l'intégrité et le bon sens de mon père. La mort de tels amis et la désaffection d'autres provoquée par la campagne de dénigrement menée par Krishna contre Raja allaient l'isoler de plus en plus. Il quittait rarement sa maison à présent, même pour venir nous voir à Santa Barbara. Il ne sortait plus pour des dîners en ville, ou ne jouait plus aux échecs, sauf

exceptionnellement avec ses petits-fils; c'en était fini des voyages et rien au monde ne semblait pouvoir lui rendre sa gaieté sauf à de rares et fugitifs moments de détente.

Krishna gardait ses manières affectueuses avec Rosalind en privé, mais affichait une réserve inédite en présence de son nouveau cercle, manifestement gêné de se retrouver avec elle et eux réunis tous ensemble.

Quand Krishna dit adieu à Rosalind cet automne 1967, il tint sa main serrée un bref moment et d'un air étrangement définitif lui dit « Le premier amour est le meilleur. »

Avant de partir pour l'Europe, j'eus une dernière conversation avec Krinsh quand il revint dîner à la maison. Nous fîmes une longue promenade sur la plage. Je le priai de mettre fin aux hostilités avec mon père et, assez bizarrement, il me promit tout à coup de le faire. Le jour suivant, Raja dit qu'il avait eu une conversation téléphonique plus qu'encourageante avec Krinsh, au cours de laquelle ils s'étaient mis d'accord tous les deux pour régler les choses à l'amiable, Krinsh promettant de négocier directement avec lui. Mais seulement trois semaines plus tard, j'apprenais que Raja avait de nouveau reçu des ultimatums peu après l'arrivée de Krishna en Europe. Avec ce revirement, la situation me parut bien déprimante. La promesse de Krinsh m'avait semblé si forte et spontanée que j'avais pensé que c'était vraiment ce qu'il voulait. Et peut-être était-ce le cas à ce moment-là.

Je vécus, moi aussi, une étrange séance d'adieux. Quelques mois plus tard, j'eus un rêve qui suscita en moi, plus qu'aucun incident extérieur n'aurait pu le faire, un triste sentiment d'irrévocabilité.

Je rêvai que toute ma famille logeait dans une belle auberge, au sommet d'une montagne de granit, aux pentes rocheuses douces et lisses, parsemées de petits pins tout alentour. Les autres étaient réunis dans le living-room, une grande pièce d'allure monacale, et je les avais laissés pour aller voir comment allait Krinsh. Quelqu'un avait dit qu'il était peut-être malade. Je traversai un long corridor de pierre jusqu'à sa chambre et il sortit de la salle de bain, frictionnant ses cheveux avec de l'huile et disant qu'il ne se sentait pas bien du tout. Il portait une robe moutarde, la seule couleur dans le décor en-dehors du vert foncé des pins.

Il me demanda de rester bavarder avec lui un moment. Il était profondément inquiet à la pensée qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre et, avant de mourir, il devait retourner en Inde et parler à son père, qu'il n'avait pas vu depuis de nombreuses années et avec qui il n'avait pas eu de bons rapports. Il voulait demander à son père de prendre soin de Rajagopal

et de lui donner une maison. Il était extrêmement important pour Krinsh que Rajagopal ait cette maison que seul le père de Krinsh pouvait lui procurer. Mais il pensait qu'il aurait de grandes difficultés à convaincre son père de faire cela.

J'offris d'accompagner Krinsh en Inde, en partie parce que je désirais vraiment aller en Inde, mais surtout parce que j'étais sûre que, même si j'étais une étrangère pour son père, je pouvais être utile. Krinsh fut touché et se montra très chaleureux et affectueux que je lui fasse cette offre et nous sortîmes ensemble de sa chambre pour grimper un sentier pierreux vers l'étroite crête sommitale.

Juste comme nous approchions du sommet, Krinsh, qui ouvrait la marche, se retourna pour me faire face et se transforma en figure de pierre sur un siège de pierre, similaire en attitude à la statue de Lincoln au Lincoln's Memorial. Mais cette statue n'était ni en une seule pièce ni lisse. Elle était faite de pierres mal assemblées, chaque morceau ayant vaguement la forme d'une main ou d'une jambe. Angoissée, je commençai à détacher et écarter les pierres les unes des autres, en espérant trouver Krinsh quelque part à l'intérieur, mais tout à coup, je levai les yeux et vis le ciel s'enflammer avec le coucher du soleil. Je gagnai le sommet et là, parcourant des yeux la mer extraordinairement belle plus bas, je sentis Krinsh dans tout cela, la mer et le coucher de soleil, et que ce qui était réellement lui s'était échappé, libre, en laissant derrière lui les scories qui étaient le roc. Ma tristesse de l'avoir si soudainement perdu me quitta sachant qu'il était libre. Mais quand je me réveillai, la tristesse était revenue, non parce que je croyais qu'il était mort, mais j'étais frappée par le contraste entre mon rêve et la réalité, et je pensai que si lui ou Raja devait mourir maintenant, ce serait vraiment terrible pour celui qui resterait et pour nous tous.

Krishna continua de persuader chacun autour de lui, y compris Doris Pratt, une vieille amie et associée de Raja dans le bureau de Londres, que non seulement Raja l'excluait arbitrairement de KWInc, mais qu'il avait retenu et mal employé des fonds qui lui étaient destinés à lui, Krishna. Beaucoup de vieux compagnons de Raja, qui avaient travaillé avec lui pendant plus de 30 ans et avec qui il s'était très bien entendu, prirent soudainement le parti de Krishna et de ses nouveaux amis contre lui et se mirent à critiquer son caractère soi-disant possessif et obstiné. Raja refusait d'expliquer ce qui sous-tendait réellement ses difficultés avec Krishna; il espérait encore le protéger et protéger Rosalind, ainsi que les milliers de gens qui ne manqueraient pas, pensait-il, d'être profondément choqués et déçus s'ils



apprenaient la vérité. Krishna refusait d'admettre que, avant d'adopter une nouvelle ligne de conduite, il devait rendre justice à Raja en discutant de leur vie, avec toutes les ramifications qui s'étaient développées ces quarante dernières années. Après tout, c'étaient les actions de Krishna, et non celles de Raja, qui avaient mis leur vie personnelle dans cette situation discordante. Avant que leurs relations soient purgées des malentendus passés, Raja refusait d'être entraîné plus avant vers d'évidentes complications avec des gens et selon des schémas qu'il ne connaissait pas.

Ce qui maintenant ressemblait à une rupture ouverte obligea Rosalind à essayer de nouveau d'intercéder.

Ojai, Californie, janvier 1967

Cher Krinsh,

Merci pour ta lettre de Rome. J'espère vraiment que tout va bien pour toi. On a le sentiment étrange que tu es en orbite et que tu ne touches plus le sol. S'il te plaît, prends le temps de régler les choses calmement. Tu as dit un jour que tu ne pourrais jamais lever ne serait-ce que le petit doigt contre moi. Cela doit sûrement s'appliquer aussi à Raja. Je sais que je ne voudrais ni ne pourrais jamais rien faire contre aucun d'entre vous. Je pense aussi que je peux tout te dire sans te déranger. J'espère que je ne me trompe pas à ce sujet, alors voilà :

Au départ, laisse-moi te dire qu'avoir de tels différends, toi et R, et le montrer, ne peut que semer la discorde et mener au désastre. Cela va en impliquer d'autres qui ne peuvent pas savoir ce qui s'est passé et... déboucher sur de graves ennuis. Je t'en prie, réfléchis à tout cela sérieusement et calmons-nous un peu. Ce serait si bête, autrement, de finir par tout gâcher alors qu'on a une telle occasion de faire quelque chose de bien. Je me demande pourquoi tu ne sembles pas voir à quoi mène tout cela. Va bien et j'espère que nous nous reverrons bientôt.

Amour,

ROSALIND

Après six ans de discussions stériles, Krishna fulminait encore à propos de Arya Vihara. Alors qu'il avait un jour déclaré avec netteté, dans une lettre à Raja, qu'il voulait que la maison soit donnée « purement et simplement à Rosalind, » il accusait maintenant Raja de se livrer à des combines derrière son dos et en tirait argument pour être réintégré dans KWInc.

Rosalind, une fois de plus, essaya de clarifier la situation par lettre, après un coup de téléphone avorté à Krishna qui se trouvait alors à Londres.

Ojai, 12 juin 1967

Quelle drôle d'affaire ! Ca va de mal en pis. Je dois te raconter ce qui s'est passé avec « Arya Vihara ». Mima (Porter, devenue Vice-Présidente de KWInc après la démission de James Vigeveno pour raisons de santé) m'a appelée et dit qu'ils ont eu une réunion au cours de laquelle il a été décidé de remettre A.V. à la Fondation de la H.V. pour me permettre de l'utiliser ma vie durant. Elle m'a dit que c'était la seule manière qu'ils avaient vue de faire ce que tu souhaitais. Ils ont tous pensé que les gens qui avaient investi dans A.V. étaient de toute façon ceux qui apportaient leur soutien financier à H.V. Il y avait aussi une lettre de toi disant que les deux constituaient une seule et même chose [comme Krinsh me l'avait dit à Gstaad en 1964].

Cette offre m'a surprise sur le coup, car une fois, alors que tu en parlais, j'ai dit en passant que tu pouvais la remettre à la fondation H.V. et que je te donnerais l'argent de la vente de Saro Vihara [la maison Logan dont Rosalind avait héritée]. Tu n'as pas semblé aimer l'idée d'un échange et tu m'as alors donné l'impression que tu voulais nous laisser l'utiliser, Radha et moi, par gentillesse pour nous... Tu n'as de toute façon aucune raison de t'inquiéter à ce sujet. Je t'en prie, sens-toi libre de faire ce que tu veux comme tu le veux –vends- laisse d'autres y vivre, n'importe quoi. Ca ne me fera rien du tout et je te suis seulement profondément reconnaissante pour les nombreuses bonnes années, et aussi les difficiles, que j'y ai passées. Je te remercie du fond du cœur d'avoir rendu tout cela possible. Je ne pense vraiment pas que j'aurais pu faire le travail que j'ai fait sans le calme et la force que j'ai trouvés en vivant ici toutes ces années. Point final.

Maintenant, second chapitre, je déteste faire cela; je ne serais pas digne de l'amie que j'ai été, de l'amour que j'ai éprouvé et de la confiance qu'on m'a accordée si j'avais maintenant peur de dire ce que je pense. Il y a longtemps, quand tu es arrivé en Australie avec Nitya, j'ai fait cela, j'ai trahi sa confiance pour essayer de rétablir la paix entre vous avant qu'il meure. Krinsh, Krinsh, qu'est-ce qui se passe avec toi ? Une telle trahison, avec quelqu'un de si dévoué envers et contre tout. Je t'ai dit qu'il [Raja] pense que tu as entrepris de le détruire et maintenant tu fais tout pour le prouver. Est-ce pour te venger, à cause de la manière dont il t'a parlé, argent, propriété,

pouvoir –quoi ? Tu le discrédites auprès des autres – c’est moche et diffamatoire. Envoyer des lettres légalistes –terriblement déplacées-. Que nous sommes tous malheureux ! Il s’est senti complètement humilié et insulté, au-delà de ce qu’on peut imaginer.

Tu étais bizarre quand tu es venu ici. Tu as passé la plus grande partie du temps à t’occuper de tes dents, à causer, à voir des gens, et penses-tu réellement que tu vas résoudre quoi que ce soit décemment de cette manière ? Que puis-je dire à quelqu’un qui déclare qu’il refuse de parler ou d’écouter ? On m’a dit que je suis maintenant la seule, apparemment, qui puisse encore parler avec toi. Que tu as éliminé d’une façon ou d’une autre tous ceux qui ne disent pas ce que tu veux entendre, et que tu ne peux plus tolérer que des sycophantes ou des béni-oui-oui. Cela répand la suspicion tout autour de toi. Quelle dangereuse situation ! Comme un roi qu’on a élevé dans l’idée qu’il est incapable de se tromper... Maintenant, je sens que je ne peux pas te parler. Il n’y a pas de mots pour dire à quel point tout cela est devenu triste et tragique. Qu’est-ce que tu veux ? Sais-tu ce que tu as fait ? Quelle drôle de fin pour vos vies ! Le cœur de Louis s’est brisé quand tu es devenu autoritaire. Je sais qu’il te l’a écrit... Peu importe ce qui a mal tourné avec R et les choses ont mal tourné... avec toi qui le trahis à présent. Lui faire si terriblement mal ne peut qu’envenimer les choses. Je n’aime pas regarder où tout cela doit nous mener. Il m’a parlé aussi mal qu’à toi, mais devrais-je lui faire du mal en retour pour cette raison ? En dépit de tout ce qui précède, l’école de la Happy Valley bouillonne avec tes idées et c’est après tout le côté magnifique de ta vie.

Dans sa réponse, Krishna ignore l’explication de Rosalind et répéta que Arya Vihara ne devait pas être donnée à la Fondation de la Happy Valley. Il lui dit qu’elle ne savait rien de ce qui se passait en réalité et qu’il devait devenir responsable de KWinc. Il signa aussi affectueusement qu’auparavant.

Comme Rosalind en avait fait la remarque, Krishna n’avait aucune raison de tant s’inquiéter. Cela avait été seulement une suggestion de donner Arya Vihara à la Fondation de la Happy Valley. Il n’était pas question d’agir sans son accord. Il semblait déterminé à trouver Raja en défaut même là où il n’y avait aucune raison de le faire. Le sujet de Arya Vihara fut abandonné; et rien ne fut fait par la suite. Rosalind continua de s’angoisser en voyant Krishna refuser de voir les dangers que faisait courir son comportement

selon elle. Elle écrivit de nouveau, cette fois sur un ton plus désespéré :

22 juin 1967

Au moins, tu m'as enfin écrit, et je vais essayer d'exposer la situation aussi clairement que possible. A part tous les pour et contre que tu devrais étaler pour vraisemblablement nuire à un vieil ami et le diffamer, indépendamment de ce que tu penses qu'il a fait –tout ce que tu fais te dessert toi, et pas lui... Tout cela est si contraire à ce que tu as raconté aux autres. Ne le vois-tu pas ? Avant que tu agisses si précipitamment et à la légère, s'il te plaît, je t'en supplie, prends un peu plus de temps –d'espace- de réflexion. Il y a juste trop de fierté des deux côtés. C'est tellement tragique. Pour commencer, laisse-moi te dire que je ne ferai jamais rien qui puisse vous blesser, toi ou lui; sur ce point, je suis tout à fait claire. Maintenant, selon moi, il ne reste plus qu'une solution –c'est que tu viennes ici tout seul pour arranger les choses, même si c'est peut-être déjà trop tard vu l'importance des dégâts déjà faits. De toute évidence, tu reçois des conseils stupides de la part de quelques individus qui ne savent réellement pas ce qu'ils sont en train de faire.

Tout est en ordre –chaque cent dépensé pourrait t'être expliqué très simplement si tu consultais tous les registres. Tu ne voulais jamais qu'on t'ennuie avec ça avant. A un moment, on t'a demandé d'être membre des deux conseils et tu as refusé. Je ne peux pas parler à R, il m'explose à la figure quand il est question de toi et moi qui avons saboté son mariage, et il revient sans cesse sur le passé. Il a eu une opération qui s'est mal passée et il doit en avoir une autre. Mima le supplie de ne pas mourir et la laisser avec cette pagaïe . Je te supplie de venir ici. Je ferai tout ce que je peux pour faciliter les choses. Cher Krinsh, peux-tu m'entendre –te souviens-tu de moi ?!

De nouveau, Krishna se méprit sur l'idée générale de la lettre de Rosalind. Ayant l'impression qu'elle l'avait menacé, il prévint qu'il ne répondrait plus à de telles lettres, que rien de bon ne pouvait en sortir.

Malgré cela, Rosalind fit une autre tentative pour rencontrer Krishna en personne quand elle emmena Ermie, qui souffrait d'un mal de dos, à la clinique Bircher-Brenner à l'automne 1967. Elle laissa Erma à la clinique et alla voir Krishna à Londres, où, à Wimbledon, près de l'endroit où ils avaient coulé des jours bien plus heureux auprès de Miss Dodge, elle essaya d'expliquer que Raja avait toujours voulu faire ce que désirait Krishna, qu'il n'avait jamais agi contre aucun d'entre eux, et qu'il méritait

au moins une tentative de réconciliation. Krishna se montra absolument inaccessible à ses propos, replié sur lui-même et hautain. Elle se sentit totalement impuissante et incapable de l'atteindre. Il partit pour Rome. A Londres, Rosalind rencontra un vieil ami qui se fit l'écho de beaucoup de rumeurs troublantes sur Krishna et de choses que celui-ci et ses nouveaux associés avaient dites sur Raja. En un premier temps, cet homme lui donna la permission de citer son nom devant Krishna à propos du « sentiment anti-Raja, » mais il se rétracta ensuite, pensant que Krishna n'apprécierait pas et ayant peur que cela lui ferme toute possibilité d'échange amical avec lui dans l'avenir. Dix jours plus tard, quand Rosalind vit Krishna à Rome, il avait changé d'apparence, ou plutôt, comme elle s'en rendit compte par la suite, changé de personnalité. Il se montra affectueux et parut vouloir parler. Rosalind lui demanda ce que elle et Mima pouvaient faire pour aider à ce que les choses reviennent à la normale. Elle lui demanda aussi ce que lui pensait faire. Krishna répondit qu'il allait retourner à Ojai, voir Raja seul et essayer de tout arranger. Finalement, Rosalind se sentit pleine d'espoir, mais elle s'était trouvée en face de « deux Krishnas », un à Londres et un à Rome : une bien étrange et troublante expérience. Elle ne pouvait pas croire qu'il était la même personne ces deux fois-là. Le Krishna de Rome était celui qu'elle avait toujours connu.

Peu après, Krishna lui écrivit sa dernière lettre. Elle était, bizarrement, dans le style de ses lettres d'avant, écrite sur plusieurs jours, pleine de sollicitude pour sa santé, de promesses d'arranger les choses quand il retournerait en Californie l'été prochain, de descriptions détaillées et lugubres de Londres et de Rome –les deux villes sous une pluie battante. Il ressentait nettement le poids des ans et aspirait vraiment à la paix et au calme. « Mon amour est toujours avec toi, » concluait-il.

Krishna ne tint pas sa promesse à Rosalind. Il savait probablement, quand il l'avait faite, qu'il n'arriverait jamais à affronter Raja seul à seul. Au printemps 1968, Mima se trouvant à Paris en même temps que lui, Krishna lui demanda d'essayer d'arranger les choses pour lui avec Raja, ajoutant qu'en l'absence de coopération, il (Krishna) se séparerait lui-même de KWInc. Mima informa alors Krishna qu'elle transmettrait le message, mais sans plus, et qu'elle n'essayerait pas de régler leurs différends. Quand Mima retourna avec ce message à Ojai, Raja répondit que si Krishna voulait lui parler de tout cela, il devait s'adresser directement à lui, sans lui envoyer de messagers. Plus tard, Krishna accusa Mima de ne pas avoir tenu sa promesse d'arranger les choses pour lui et de mentir quand elle protestait qu'elle n'avait pas promis de le faire.

Krishna, incapable de plier Raja à sa volonté, lui envoya un des ses

nouveaux associés, étranger à Raja, pour « enquêter » sur la situation. Le rapport, après examen de la manière dont KWInc avait été structuré et fonctionnait, tout cela étant bien connu de Krishna et ayant reçu son aval à l'époque, y compris le mandat donnant légalement les pleins pouvoirs à Raja au sein de KWInc, incita maintenant Krishna à déclarer qu'il ne savait pas de quoi il s'agissait quand il avait signé. Il est possible que ce soit vrai et qu'il n'ait réellement pas pris la peine de lire avant de signer, mais ce n'était certainement pas la faute de Raja.

Et c'est ainsi que beaucoup de vieux amis firent sécession et se réalignèrent. Ceux que leur tempérament ne prédisposait pas à se comporter en disciples purent plus facilement se mettre à la place de Raja et en vinrent de plus en plus à prendre fait et cause pour lui quand la situation empira.

Ceux qui avaient de l'amitié pour les deux hommes essayèrent durant quelque temps de les amener à se réconcilier : pour quelques-uns, cela devint presque une mission sacrée à accomplir; pour d'autres, l'enjeu – considérable- fut psychologique. Beaucoup de gens avaient étroitement adhéré aux enseignements de Krishna et lui étaient profondément reconnaissants en considérant qu'il les avait, d'une manière ou d'une autre, littéralement sauvés. D'autres avaient étroitement collaboré avec Raja et étaient à même de connaître la plupart des faits qu'il avait gardés secrets, en partie parce que c'était dans sa nature, en partie parce qu'il le jugeait nécessaire : ceux-là eurent à faire face à une lente et amère désillusion vis-à-vis de Krishna –la même qu'avait connue Raja bien des années avant et avec laquelle il avait dû vivre, amené à croire, comme Rosalind à présent, que Krishna était plus d'une seule personne. Jusqu'à ce qu'on observe ce phénomène par soi-même, on pouvait faire crédit aux accusations de Krishna contre Raja. Beaucoup d'anciens amis furent blessés quand Krishna mit abruptement fin à ses relations avec eux parce qu'ils avaient eu le courage de ne pas se montrer tout à fait d'accord avec lui. Parmi eux, Carlo et Nadine Suarès qui, pendant des années, lui avaient ouvert leurs logis pour des séjours prolongés à Alexandrie et à Paris, et l'avaient aidé à traduire ses conférences, subirent ce sort inattendu.

Comme Krishna le savait bien, les Suarès avaient presque tout perdu dans la révolution égyptienne et leur vie en France était loin d'être facile; néanmoins, quand Krishna venait à Paris, ils l'invitaient toujours à rester chez eux.

Un jour, cependant, Krishna leur demande d'héberger un nouvel ami en même temps que lui; il inspecte la chambre d'ami que Nadine Suarès destine au jeune homme et dit alors : « Un adulte ne peut pas habiter dans un

tel trou. »

Nadine me raconta cette histoire quelques années plus tard, une expression de tristesse et d'incrédulité sur son doux visage. « Comment a-t-il pu dire cela ? » nous demanda-t-elle en nous montrant la dite chambre, qui était bien aérée et confortable avec un lit, un bureau et une chaise. Comment expliquer ce comportement de Krishna ? Quelque chose l'avait-il irrité chez les Suarès ? Quoi ? Je l'ignore. Ou était-il en train de liquider tous les vieux de la vieille dont il avait remarqué qu'ils ne s'étaient pas totalement rangés de son côté contre Raja ? Je ne saurais le dire.

Personnellement, j'avais observé très tôt les divers aspects de leur relation triangulaire. Quand j'étais petite, je supposais que notre famille était normale et que tous les autres enfants avaient également un papa, une maman et un Krinsh; ce fut une grande surprise pour moi de découvrir en allant à l'école que ce n'était pas le cas. Mais comme bien d'autres aspects de notre vie sortaient de l'ordinaire, je ne portais aucun jugement d'ordre moral sur ce qui se passait sous mon nez. Je ne me permis jamais à moi-même de prendre parti et de me ranger d'un côté ou de l'autre dans les disputes que je surprenais. Quand tout semblait aller bien entre eux, j'avais le sentiment de vivre dans un milieu familial exceptionnel et très privilégié, plein d'événements et de gens intéressants. Nous avions l'impression que nos vies quotidiennes avaient un sens, poursuivaient un objectif, étaient utiles, avaient de la valeur, et cette impression était renforcée par l'attitude de nos spectateurs et visiteurs. J'étais toujours consciente de pouvoir compter sur la solidarité de trois adultes affectueux et protecteurs, et je n'étais jamais la cause d'un désaccord entre eux.

Ce fut avec le plus grand regret que, finalement, dans les débuts de ma vie adulte, j'eus à les départager et à essayer de les regarder objectivement comme trois individus différents ayant parfois raison, et parfois tort, et à faire le tri entre leurs bonnes et leurs mauvaises actions. J'eus du mal à admettre des faiblesses et des défauts chez eux. En surface, mes parents avaient tous deux des personnalités plus caustiques et généralement plus difficiles que Krinsh, du moins quand ils étaient fâchés, ce qui arriva de plus en plus fréquemment. Krinsh, par contre, était presque toujours adorable, amusant et facile à vivre. Il ne me dit jamais un mot contre ma mère, mais à partir de 1964, mon attention fut attirée par les graves insinuations qu'il commença à faire sur mon père.

Il ne se référait alors jamais à lui comme à mon père, mais seulement comme à Rajagopal, et puis, finalement, ce fut « il », comme si le nom était

devenu exécration. Mon père se lamentait souvent à propos de l'attitude de Krinsh à son égard, souffrant davantage d'avoir perdu son amitié que d'avoir découvert qu'ils étaient devenus ennemis. La haine de Krinsh était tellement profonde qu'il pouvait à peine en parler, comme si elle sourdait à travers une croûte de glace, sachant que, pour lui-même comme pour ses adeptes, il n'était pas censé éprouver ce sentiment. A moi, cependant, autant que j'aie pu en juger, il n'essaya pas de le dissimuler. En 1966, à Gstaad, lorsque je lui demandai pourquoi il avait permis à mon père de consacrer son existence à ce travail malgré ce qu'il devait en penser depuis longtemps, Krinsh répondit qu'il l'avait pris avec lui parce que Raja était incapable de faire autre chose de sa vie. Cette affirmation était tellement absurde que j'en restai pantoise. Je savais que mon père avait obtenu un diplôme d'études supérieures de niveau post-universitaire à Cambridge. J'avais été témoin toute ma vie de son extraordinaire efficacité et de sa compétence dans la gestion d'une organisation complexe, ainsi que de son sérieux et de son humanité dans ses relations avec les membres de cette organisation. Je réalisai alors qu'il n'y avait aucun espoir de revenir jamais à ce que, en me trompant peut-être, je me rappelais comme un équilibre harmonieux entre eux. Quelques années plus tard, ma belle-mère, en visite à Gstaad, demanda à Krishna comment, après avoir été amis si longtemps, les choses avaient pu si mal tourner entre lui et Raja, et il répondit de façon assez étrange : « Il était mon ami, mais je ne fus jamais le sien. »

A Gstaad, été 1968, Krishna, déclencha une nouvelle offensive contre Raja. Il convoqua l'ensemble de ses amis de Ojai à des réunions enregistrées au magnétophone dans lesquelles il condamna Raja devant le groupe et déclara renoncer à toutes associations ultérieures avec lui. Krishna recommanda ensuite que ces bandes soient passées à tous ceux qui désiraient les entendre. Elles circulèrent dans le monde entier, jusqu'en Australie même. La nouvelle en bouleversa naturellement Raja à l'extrême.

Krishna devait rester plusieurs mois en Californie, la plupart du temps à Malibu, et ce fut là que Rosalind essaya vainement une fois de plus de les réconcilier, lui et Raja. Krishna dit à Rosalind qu'il lui accordait seulement une demi-heure de son temps. Il insista aussi pour que son hôtesse restât dans la pièce. Rentrée à Ojai, Rosalind lui écrivit un autre appel désespéré.

3 novembre 1968

Après la conversation d'hier, je suis partie en proie à un terrible pressentiment d'échec... Tout est en place - tout ce que tu dis –tout ce que tu fais... j'ai essayé de te secouer –, tout est là pour t'éveiller à la



réalité et ça n'a eu aucun effet perceptible sur toi. On a l'impression d'un total manque de sentiment –aucune bienveillance - amour ou charité. Nethercot, dans son livre *Les Quatre Vies* [The Four Lives], a écrit entre autres choses qu'on dirait que tu t'hypnotises toi-même pour croire ce que tu veux. Hier, je t'ai dit que tu étais une personnalité double parce que tu es souvent différentes personnes. Par exemple, celui à qui j'ai parlé hier était identique à celui à qui j'ai parlé à Londres –mais était complètement différent de celui de Rome. Ce qui est tragique, c'est que beaucoup de tes idées sont extraordinaires et viennent vraiment en aide aux gens, mais tu es en train de tout gâcher maintenant. Ne vois-tu pas combien tout cela est contraire à tout ce que tu as toujours voulu dire ? Ce que tu as dit concernant les relations et les valeurs humaines ? Tu as toujours dit que tout désaccord à propos de choses matérielles était le reflet d'une mauvaise attitude intérieure. Comment as-tu pu parler à tant de gens et diffuser cet enregistrement ? C'est incroyable que tu doives t'abaisser à cette sorte de vicieuse incitation. Ces gens ne sont pas directement concernés et c'est dans le seul but de les pousser à nuire qu'on les a mis au courant de ce conflit. On ne déballe pas ainsi ses problèmes devant tout le monde, ça ne se fait pas quand on a des principes. Ce que tu es en train de faire est inouï, incroyable, même chez des gens ordinaires. C'est pourquoi tant de gens sont profondément et silencieusement choqués.

Ce que tu penses et ce que tu fais n'y changera rien au final : je me sens lourdement responsable face au passé. Je veillerai à ce que tu aies tout ce dont tu as besoin. C'est une promesse que j'ai faite à Nitya la dernière fois que je l'ai vu. Je la tiendrai.

En janvier 1969, Krishna se rendit en personne, accompagné par des membres de son nouveau cercle, au bureau du Procureur Général de Californie à Los Angeles, pour accuser Raja de mauvaise gestion de fonds.

Plus tard, il nierait toute responsabilité personnelle dans les suites judiciaires de cette initiative. Malgré ses affirmations passées qu'il serait tout à fait impensable pour lui de se lancer dans un procès avec Raja et de s'impliquer dans de telles affaires, il fut bien l'instigateur de cette première démarche. James Vigeveno fut si bouleversé par les événements que, un an et demi plus tard, il écrivit cette lettre pour essayer de les éclairer un tant soit peu et rétablir la vérité.

Ojai, juillet 1969

A TOUS MES AMIS ET A CEUX QUI SOUFFRENT :

Depuis 1927, date de ma première rencontre avec Krishnamurti, il y a maintenant quarante-deux ans, j'ai toujours été son fervent admirateur et ami et j'ai toujours été profondément intéressé par ses enseignements. Durant toutes ces années, j'ai beaucoup travaillé pour lui, j'ai été administrateur et plus tard vice-président de Krishnamurti Writings, Inc. jusqu'à fin 1966.

De son côté, Rajagopal a travaillé pendant près de cinquante ans pour les enseignements de Krishnamurti et a consacré sa vie entière à ce travail... Avec on ne peut plus d'efficacité, il a fait de Krishnamurti Writings, Inc. une organisation que le monde se rappellera un jour avec gratitude.

Mais en 1960, les choses ont commencé à changer... et je me suis retrouvé moi-même au milieu de difficultés croissantes entre Krishnaji et Rajagopal.

Dans ses conversations privées avec moi, Krishnaji a commencé à critiquer les actions de Rajagopal; il a essayé de m'influencer contre lui. Les critiques de Krishnaji à l'égard de Rajagopal sont devenues plus insistantes chaque année où je le voyais à Gstaad, et chaque année le sujet a été discuté ouvertement aux rassemblements de Saanen... Son attitude contre Rajagopal est devenue plus amère et il s'est dressé contre lui personnellement –sans critiquer son travail. Krishnaji a toujours admiré son travail et m'a souvent dit : « Personne ne pouvait mieux faire que Rajagopal ».

Quelque chose de tragique s'est produit avec Krishnamurti en 1968 quand, durant le grand rassemblement de Saanen, il a annoncé officiellement sa séparation d'avec Krishnamurti Writings, Inc. et dénoncé Rajagopal. Vous êtes au courant. Plus tard, j'ai appris que quelques amis dans l'entourage de Krishnaji l'avaient exhorté à ne pas faire d'annonce publique, mais il avait été catégorique...

Le 31 octobre 1968, Krishnaji m'a appelé au téléphone pour me dire : « Je ne veux pas parler avec Rajagopal seul à seul. Je veux rencontrer les administrateurs de la Krishnamurti Writings, Rajagopal et vous. C'est cela ou je m'en vais. Si nous n'arrivons pas à faire cette réunion avant le 3 novembre, des avocats prennent l'affaire en main... Mais en *aucune* circonstance, je ne verrai Rajagopal seul à seul.

« Je ne suis pas en train de vous menacer ni de vous forcer la main. Je vous parle seulement de faits. S'il n'y a pas de réunion comme je le suggère, je ne reverrai aucun d'entre vous et ne répondrai à aucune de

vos lettres. Ce n'est pas un problème personnel; Krishnamurti Writings est une affaire publique. *Vous* êtes responsable.

« Vous avez affaire à quelque chose de sacré, et vous crachez dessus. Rajagopal n'est plus le coq du village, l'homme fort. La situation est grave, c'est une question sacrée, sainte... Ne voyez-vous pas la gravité de tout cela ? Il refuse un homme comme moi qui lui tend la main ! »

Après cette conversation, j'ai parlé à Rajagopal. Rajagopal a cessé d'insister pour que la rencontre Krishnamurti ait lieu en tête-à-tête, et a accepté que j'envoie le télégramme suivant à Krishnamurti le 2 novembre 1968.

« En réponse à votre souhait de parler avec les administrateurs de KWInc., je peux arranger une réunion entre vous personnellement et les administrateurs au bureau de KWInc., Besant Road. Voulez-vous s'il vous plaît me proposer un jour et une heure à votre convenance après votre retour de Claremont quand davantage d'administrateurs seront disponibles.

James Vigeveno. »

Le 5 novembre, j'ai reçu la réponse suivante : « Je regrette beaucoup que Rajagopal et les administrateurs repoussent ma requête pour une réunion entre nous tous. Je ne viendrai pas seul à une réunion. L'affaire n'est plus de mon ressort à présent. Krishnamurti. »

Très déçu, j'ai écrit la lettre suivante à Krishnaji :

« Cher Krishnaji :

Le fait que Rajagopal ait cessé d'exiger de vous voir seul à seul constituait un grand pas vers une compréhension réciproque... Cette réunion sur Krishnamurti Writings ne peut pas se tenir en présence de gens qui ne connaissent rien ou si peu des quarante-cinq années de travail et de relation entre vous et Rajagopal.

Vous ne pouvez pas attendre de Rajagopal qu'il participe à une réunion avec des étrangers et des gens de parti pris, mais vous insistez vous-même sur ce point; et à cause de ce point seulement, c'est vous qui repoussez la main amicale qui vous est tendue.

Vous dites que vous êtes « hors du coup ». Mais ce n'est pas ainsi que cela se passe. Que vous alliez personnellement au tribunal ou que ce soit votre groupe d'amis qui s'y rende de votre part, le résultat sera aussi désastreux. Un procès et un jugement seront dirigés contre vous personnellement; et la presse s'empressera de s'emparer de l'histoire

et de la dramatiser. Vous serez le personnage principal sous les projecteurs. C'est précisément ce que Rajagopal essaie d'éviter, que votre vie et votre personne soient publiquement discutées, condamnées et exposées.

Cher Krishnaji, je vous écris ceci non pour vous critiquer mais pour vous demander de regarder ce qui risque d'arriver, et de le regarder du point de vue des faits.

Il doit y avoir une façon pour deux personnes –l'une qui a donné les enseignements et l'autre qui a donné sa vie entière aux enseignements- de discuter et communiquer sur leurs problèmes, et pour que cela puisse se faire avec amour, bonne volonté et compréhension. »

Après avoir refusé de rencontrer Rajagopal personnellement pour discuter de leur différend, Krishnaji a répandu le bruit que les dons en argent faits pour lui à Krishnamurti Writings, Inc. n'ont pas été mis à sa disposition. Ce n'est pas vrai... tous ses frais ont été réglés sans problèmes, et les sommes qui étaient demandées pour lui-même et [son secrétaire] lui ont toujours été envoyées par la Krishnamurti Writings Inc., en divers versements. Il y a quelques mois, cependant, Krishnamurti a soudain refusé l'argent, en déclarant d'un ton cassant qu'il n'en accepterait plus de [KWInc] aussi longtemps que Rajagopal resterait à sa tête. Malgré cela, Rajagopal m'avait envoyé, pour Krishnaji, *de nouveau* la même somme, espérant que, venant de ma part, il l'accepterait... Mais de nouveau, l'argent fut refusé.

... Un jour, l'histoire révélera tout; mais la division à l'intérieur même de la personnalité de Krishnamurti projettera une ombre sinistre sur tout ce qu'il a dit et écrit. Parce que la première chose que les lecteurs se diront est : « S'il ne peut pas le vivre, qui le peut ? »

... A vous de réfléchir et découvrir lequel des deux est le plus proche des enseignements et les vit. Rajagopal ne se défend pas, par amour pour Krishnamurti et désir de le protéger. Rappelez-vous cette question si souvent posée par Krishnaji : « Qu'est-ce que vous faites quand vous êtes attaqué ? » Il répondait : « Si vous vous défendez, alors le défenseur devient l'agresseur. »

JAMES VIGEVENO

La lettre de James Vigevano émut beaucoup de gens et en exaspéra beaucoup d'autres. Béatrice répondit à James après avoir reçu son exemplaire.

1<sup>er</sup> août 1969

Cher James,

C'est merveilleux que quelqu'un qui sait, qui est en possession de faits, se prononce aussi clairement à propos des impasses entre Rajagopal et Krishnaji.

J'avais les larmes aux yeux en vous lisant. C'est tellement évident pour moi que Krishnaji ne vit pas son propre enseignement, qu'il fait la guerre. Je suis heureuse que vous ayez non seulement révélé cela, mais aussi que Rajagopal, avec dignité, n'ait pas ajouté à l'agression, mais soit resté silencieux dans sa propre défense.

Votre lettre doit-elle être publiée et être ainsi lue par un plus grand nombre ? Je ne pense pas que ce serait sage. Ce serait jeter de l'huile sur le feu, j'en ai peur. Car peu parmi nous sont capables d'objectivité, et, dans l'esprit des adeptes, un Instructeur du Monde ne peut pas mal agir.

Krishnaji a dit qu'il ne voulait pas de disciples, il encourage pourtant les gens à le suivre. Quelqu'un qui pense de manière indépendante, par lui-même, ne peut manquer de noter sa persistante froideur.

En raison de mon respect et de mon affection pour Rajagopal, je vous suis profondément reconnaissante de vous être exprimé d'une manière aussi impressionnante et si respectueuse de la justice.

Affectueusement,

BEATRICE

Parmi les adeptes, il y en eut beaucoup qui se sentirent gravement offensés par la lettre de James. Quand, quelques années plus tard, Annie Vigeveno offrit à Krishnamurti de le conduire à Oak Grove à travers la colline, celui-ci prétendit ne pas la reconnaître. De vieux amis qui restèrent fidèles à Raja furent dénoncés comme participant d'un syndrome de Judas. Parallèle difficile à concevoir, car personne n'avait agi contre Krishna.

## LES ROUAGES DE LA JUSTICE

Une fois enclenché, le processus judiciaire alla lentement mais sûrement vers un déballage. Raja offrit des conditions de règlement qui, quatre ans plus tard, seraient acceptées.

Ermie mourut en novembre 1970, laissant Rosalind à présent seule au front. Rosalind n'avait plus aucun aîné proche d'elle qui pût lui offrir la consolation d'une plus grande sagesse et expérience; pour elle, ce fut comme perdre une mère; Erma s'était occupée d'elle depuis sa naissance.

Dans un de ses ultimes moments de lucidité, Ermie nous dit : « J'ai étudié la philosophie et les religions toute ma vie et tout est encore une grande question. »

Je n'oublierai jamais l'air d'émerveillement enfantin dans ses beaux yeux bleu-vert alors qu'elle disait cela, sans la moindre peur, juste une curiosité vitale soutenant encore sa pensée au seuil de la mort.

Ce fut en janvier 1971, quand ma mère acquit la conviction qu'il y aurait un procès et que l'intimité de sa vie allait être violée, qu'elle s'assit un jour et me raconta tous les détails de sa liaison avec Krishna. Elle dit qu'elle ne voulait pas que je l'apprenne dans une salle d'audience et que si Krishna n'avait pas provoqué la situation actuelle, elle ne l'aurait jamais dit à personne. Ce fut un soulagement pour elle de m'entendre lui répondre que, d'aussi loin que je me souviens, j'avais été consciente de cette relation intime entre elle et Krishna. Ensuite, Rosalind appela les avocats des deux côtés pour leur dire qu'un procès tournerait au désastre, surtout pour Krishna, en faisant seulement allusion à un possible scandale. Elle n'était pas encore prête à révéler publiquement sa liaison avec Krishna; il faudrait encore un autre procès pour lui arracher cela. Mais on ne tint aucun compte de son appel à la raison.

En 1971, Krishna était retourné en Californie, mais pas à Ojai, où il refusait de faire des conférences aussi longtemps que Raja ferait partie de KWInc. Je l'appelai à Malibu pour le supplier encore une fois d'essayer de mettre fin aux hostilités. Pour lancer la conversation, je lui demandai s'il savait que Ermie était décédée. Il réagit d'abord comme si il ne savait pas qui était Ermie. Après que je lui eus rafraîchi la mémoire, il me donna l'impression d'une totale indifférence. (Ermie, quoique n'ayant jamais émis la moindre critique à son égard, s'en était, avec Louis, personnellement et financièrement désengagée.) J'entendis une voix qui lui soufflait quelque

chose à l'arrière plan.

-« Ne pouvons-nous pas poursuivre cette conversation sans l'aide d'un tiers ? » demandai-je.

Krishna nia que quelqu'un fût dans la pièce. Je fus consternée par ce flagrant mensonge.

« Toute cette affaire est quelque chose de privé, comme tu le sais bien, entre toi et mon père. C'est quelque chose qui devrait se régler dans un bureau, pas dans une salle d'audience. »

J'allai ensuite trop loin en disant : « Il me semble que c'est un conflit d'ego et de fierté, et tu es certainement mieux placé que quiconque pour régler ce genre de problème. »

Krishna éclata d'indignation. Sa voix changea complètement, passant d'une indifférence formaliste à une brûlante colère : elle devint presque stridente.

« Je n'ai pas d'ego ! » fit-il. « Pour qui te prends-tu, qui es-tu pour me parler comme ça ? »

« Je ne suis personne, » répondis-je. Je réalisai alors qu'il ne me connaissait pas. Je lui étais totalement étrangère à ce moment-là.

Après cette conversation qui finit si mal, je ne le revis et ne lui parlai plus pendant trois ans. Il ne s'était jamais mis en colère contre moi, c'était la première fois. Je l'avais déjà vu se fâcher avec d'autres. Je découvris qu'être sa cible directe était une expérience très différente. Dans les années suivantes, j'allais rencontrer un tas de gens qui avaient subi le même sort, souvent avec des effets dévastateurs; assez étrangement, je sentis que je lui devais ma résilience et ma capacité à rejeter sa colère sans dommage, mais cela ne m'empêcha pas de me sentir très triste pour eux tous.

En décembre 1973, Jimmy et moi partîmes en Inde pour trois mois. Notre fille et notre fils, Tinka et Robbie, maintenant à l'université, vinrent avec nous. Sur une impulsion, j'écrivis à Krishna pour lui dire que serions à Bombay en janvier et lui demander d'appeler notre hôtel s'il voulait nous voir. Il appela, et bien que sa voix marquât une certaine réserve, quand nous atteignîmes la maison où nous devons le retrouver, il se tenait dehors en train de guetter notre arrivée, apparemment impatient et inquiet. Il dit qu'il avait peur que nous nous perdions. Son accueil fut affectueux comme toujours; il prit mon visage entre ses mains et me fixa longuement d'un regard puissant. Il y avait plusieurs convives bien que la maîtresse de maison fût partie à New Delhi. Une des autres personnes à table avait été

vraiment gentille avec ma mère et l'avait beaucoup aidée lors de sa visite en Inde en 1956, et elle au moins demanda de ses nouvelles, mais durant le déjeuner, ni les noms de mes parents ni celui d'Ojai ne furent prononcés une seule fois par Krinsh. Le rideau était tombé sur cette partie du monde. Krinsh nous montra une maquette de sa nouvelle école qui l'absorbait manifestement beaucoup.

Je quittai le déjeuner avec la sensation que nous n'avions pas réussi à établir un réel contact et que mon rêve d'adieux d'il y avait sept ans avait été les vrais adieux.

Au cours de ce voyage, nous restâmes deux semaines au siège de la Société Théosophique à Adyar, hôtes du dernier président, John Coates. Nous rencontrâmes plusieurs personnes qui avaient été indirectement concernées par le procès entre Krishna et Raja. Krishna s'était opposé à un contrat que Raja avait fait avec Quest Books, une maison d'édition Théosophique, pour publier des écrits de Krishna. Krishna était encore censé garder ses distances par rapport à la Société Théosophique. (Plein de rancune, il se référait à Raja comme à ce « damné Théosophe », après avoir réalisé que mon père n'avait jamais démissionné de la Société. Très peu après, cependant, Krishna allait inverser son attitude vis-à-vis de la Société.) Mr Coates nous montra l'appartement qui était conservé pour Krishna comme l'avait souhaité Mrs Besant. « Nous ne lui avons jamais fermé la porte comme il le prétend, » me dit Mr Coates. « Et maintenant il prétend que vos parents l'ont viré de Arya Vihara. » « Ainsi donc, » pensai-je à part moi, « Krinsh n'avait jamais accepté dans la réalité de se tenir éloigné d'Ojai ces dernières années comme ma mère le lui demandait. » Mais je ne dis rien.

Nous logions dans ce grand bâtiment de deux étages, le Leadbeater Chambers, autour duquel mon père et le frère de Rukmini, Yagna, avaient joué et couru quand il était encore en construction. Un matin, pendant le petit déjeuner, un homme fit son apparition sur notre véranda et se présenta lui-même comme la personne chargée d'arbitrer l'affaire de la propriété de Vasanta Vihar de l'autre côté du fleuve devenue maintenant, elle aussi, un objet de litige. Il nous dit qu'il vivait dans la propriété pour en assurer l'entretien en attendant une décision de justice. Il déclara que Krishna avait harcelé les Théosophes à propos de ses écoles et de ses propriétés en Inde. Je regrettai plus tard de ne pas avoir essayé d'en apprendre davantage, et d'avoir coupé court au lieu de poursuivre cette conversation.

Avec l'argent tiré de la vente de sa maison de Saro Vihara, Rosalind avait



décidé de s'en faire construire une nouvelle dans la Happy Valley pour s'y installer définitivement. Krishna ne devait pas être au courant, car il fit dire par un ami que, puisqu'il pouvait avoir besoin d'utiliser Arya Vihara, Rosalind devait libérer les lieux. Il ne fut pas question de ses déclarations et de ses lettres dans lesquelles, sans arrêt, il désignait Arya Vihara comme la propriété personnelle de Rosalind dont elle pourrait jouir sa vie durant. Sans doute les avait-il oubliées, et Rosalind également.

En décembre 1974, un règlement à l'amiable fut enfin atteint.

Il a été convenu entre les deux parties [d'une part Krishnamurti Foundation of America, Krishnamurti Foundation Trust Ltd, Angleterre, Krishnamurti et les administrateurs des dites organisations, et d'autre part K&R Foundation, Krishnamurti Writings, Inc à Ojai, et Rajagopal] qu'elles souhaitent informer clairement tous ceux qui sont concernés par les enseignements de Krishnamurti que le but de leur accord est de régler tous différends de façon à ce que l'œuvre de Krishnamurti puisse se poursuivre avec efficacité à travers le monde.

... les administrateurs des dites organisations ont ainsi conclu un accord tranchant et résolvant tous différends ayant existé entre eux ces dernières années. Toutes les parties sont tombées d'accord pour retirer les allégations qui ont été faites l'une contre l'autre et pour abandonner toutes revendications légales basées sur ces allégations.

Raja avait cherché pendant quatre ans à protéger Krishna de la publicité qui découlerait d'un procès, au point même de refuser de songer à sa propre défense. Il espérait contre tout espoir que Krishna reprendrait ses esprits et retirerait ses absurdes et terribles accusations, assez graves pour entraîner un emprisonnement. Dans l'accord, Raja offrait les biens matériels qu'il avait déjà offerts mais qui avaient été rejetés quatre ans plus tôt. Maintenant, son offre était acceptée. Il est possible que les interventions de Rosalind n'aient pas simplifié la situation pour Raja, mais elles ont pu aussi amener les conseillers de Krishna à penser qu'il n'était pas du tout dans leur intérêt de le traîner devant un tribunal.

La paix devait être de courte durée en dépit des injonctions de la cour stipulant qu'aucune action ne reprenne jamais entre les deux parties. Par malheur, le juge mourut et, sans que cela eût forcément un rapport sur le plan légal, de soi-disant griefs furent réunis pour une autre action contre Raja. Raja avait déjà abandonné les droits pour tout ce qui avait été édité

après 1967, plus le terrain de KWInc. et presque tous les fonds, excepté ce qui lui avait été concédé dans l'accord précédent pour pouvoir continuer à travailler sur la compilation des œuvres complètes de Krishna jusqu'en 1967 destinée à être publiée en 30 volumes chez Harper. Ce contrat allait jusqu'à presque 30 ans après sa mort et devait revenir à la Fondation Krishnamurti passé ce délai. Raja avait fait tout ce qu'il pouvait pour sauver ce projet et l'éditeur me dit, alors que je le reconduisais à l'aéroport après qu'il eut signé avec mon père, que le contrat offert par Raja était une bonne affaire et que n'importe quelle autre maison d'édition sauterait dessus, même en courant le risque d'un procès.

La plus vieille amie de Raja, Rukmini Arundale, comptait parmi ceux qui lui étaient restés fidèles. Krishna avait toujours eu un problème de rivalité avec elle. Il l'avait traitée avec mépris lorsqu'elle avait endossé son rôle de Mère du Monde (bien qu'elle n'eût pas cherché à jouer ce rôle). Après la mort de son mari George Arundale, c'était le frère de Rukmini, Sri Ram, qui lui avait succédé comme Président de la Société Théosophique, puis John Coates. En 1980 eut lieu une autre élection dans la Société et Rukmini se porta candidate parmi d'autres. Elle perdit devant sa nièce, Radha Burnier. Cette dernière était très amie avec Krishna depuis de nombreuses années et dans ses lettres à Rosalind, Krishna lui avait raconté que lui et Radha se promenaient souvent ensemble sur la plage chaque fois qu'il se trouvait à Madras. En août 1980, dans une lettre à Beatrice Wood où elle évoquait ces événements, Rukmini exprima sa surprise que Krishna ait pris part à la campagne en disant que si Radha Burnier devenait Présidente, il foulerait de nouveau la terre des Théosophes à Adyar.

On allait voir que pour Krishna, sa vie était en train de boucler un tour complet. Il avait très mal pris l'affront dont il avait été victime à son avis de la part de la Société. Jeune homme, il avait espéré s'emparer de la Société et la réformer de l'intérieur, et cela s'était soldé par un échec et une séparation, mais, comme l'indiquent ses lettres à Rosalind, il ne pouvait jamais marcher à portée de vue de Adyar sans en ressentir de la nostalgie et regretter amèrement l'exil qu'il s'était lui-même imposé. A quel point sa pensée et ses efforts intérieurs ont-ils tendu vers cette triomphale réintégration ? On peut se poser la question.

Il avait aussi essayé de faire valoir ses droits sur les terres de la Happy Valley. On avait fait bon accueil aux ouvertures faites en son nom, en précisant qu'il devrait se soumettre à quelques conditions toutes simples qui faisaient partie de la politique générale de la Fondation de la Happy Valley à l'égard de tout groupe susceptible d'utiliser le terrain; qu'il ne devait y avoir aucun culte basé sur une personnalité et qu'on devait partager un

certain nombre de moyens, aménagements et équipements mis en commun, comme la bibliothèque. Une fois ces termes de la concession portés à leur connaissance, les demandeurs n'avaient plus donné signe de vie.

Une fois de plus, Krishna dirigea ses attaques contre Raja. Beatrice Wood exprima ses sentiments sur cette nouvelle action :

22 février 1981

J'écris ces notes dans l'espoir d'y voir plus clair. Il y a quelques semaines, j'ai entendu dire qu'un autre procès allait commencer contre Rajagopal. Je ne sais que penser, car j'avais compris, quand le procès de 1974 s'était terminé, qu'il était entendu qu'il n'y aurait pas de harcèlement à l'avenir. [ K veut tous les papiers de Rajagopal], pas seulement ceux qui ont professionnellement trait aux activités autour de Krishnamurti et qui sont à la disposition de quiconque veut les consulter, mais aussi ses papiers privés que, en tant qu'individu, il a le droit de garder. L'idée étant que, comme « secrétaire », employé, il détient des papiers qui appartiennent au « Boss ». Etant donné que Rajagopal est un homme d'une rare intégrité et d'une remarquable précision, par ailleurs bien informé des lois, je doute qu'il garderait par devers lui des papiers qu'il ne devrait pas garder. Je l'ai toujours vu extraordinairement strict sur le respect des convenances.

Pendant quarante ans, il a consacré son existence à aider Krishnamurti, en tant qu'ami et jamais comme secrétaire, et sans recevoir de salaire. Cela, il me l'a dit lui-même. Dr Besant et Krishnamurti lui ont demandé de s'occuper du côté business, de l'édition des livres, de l'organisation des conférences, et il a renoncé à la possibilité d'une brillante carrière personnelle en faveur des enseignements. Jusqu'à il y a seulement quelques années, Krishna refusait de s'occuper du côté financier des choses, il faisait entièrement confiance au jugement et à l'honnêteté de Rajagopal, disant qu'il ne pourrait pas continuer sans son assistance.

J'admire les enseignements de Krishnamurti, qui ont eu une grande importance pour moi toutes ces années, et cela m'ennuie d'autant plus de le voir agir d'une manière vindicative, en allant même jusqu'à vouloir que Raja aille en prison. J'ai du mal à comprendre comment Krishnamurti a pu, pendant des années, former une seule famille avec Rajagopal et Rosalind et affectueusement contribuer à l'éducation de leur fille Radha. Que c'est donc triste et bizarre qu'il veuille qu'on persécute Rajagopal.

Après s'être détourné de tout ce qui est Théosophie, il veut maintenant

une école à Adyar pour la formation des maîtres. Qu'est-ce que cela signifie ?

Diverses rumeurs continuent de circuler, et l'une est que Krishnamurti est censé avoir dit qu'il était même plus grand que Bouddha et le Christ –le Christ pardonne à ses ennemis. Cela peut impressionner les adeptes qui ne connaissent pas toute la vérité, ou le passé. Le présent est l'enfant du passé.

BEATO

Quand Jimmy et moi retournâmes en Inde à l'automne 1981, nous savions qu'un nouveau procès se profilait à l'horizon.

Nous nous arrê tâmes en chemin pour passer quelques jours avec Vanda Scaravelli à Fiesole et là, pour la première fois, elle nous laissa lire une description du « Processus » de Krishna tel qu'elle en avait fait l'expérience en y participant. Cela s'était passé en 1961, à un moment où elle admettait avoir été déçue par son comportement, particulièrement à l'égard de mon père. Vanda se rappelait que Raja lui avait demandé de s'occuper de Krishna en Europe (pas dans un sens business) au moment où Raja lui-même se désengageait. Ayant accepté, Vanda s'était sentie étroitement liée par sa promesse bien qu'appelée elle-même à prendre de plus en plus ses distances par rapport au nouveau cercle de Krishna. Puis elle avait assisté au « Processus ». Son expérience, bien qu'enregistrée avec la plus grande sincérité et conviction de sa part, nous frappa en nous laissant penser qu'il s'était agi d'un spectacle de plus donné par Krishna, probablement. Dans celui-ci comme dans les autres, Krishna avait tenté de s'attacher une femme en particulier, qui était importante pour lui à ce moment-là. Malgré tout, Vanda demeurait objective à son sujet et était une des rares personnes qui s'était arrangée pour rester amie à la fois avec Krishna et avec mon père.

« Vous serez en Inde en même temps que Krishnaji. Voyez-le sans faute. Parlez-lui et dites-lui de stopper ces poursuites judiciaires. Il est comme un enfant, » dit-elle. « Il peut être très vilain, mais il ne se rend pas compte de ce qu'il fait, et maintenant il veut être un adulte et se charger de tout, mais il va tout saloper. »

Nous tombâmes d'accord avec elle, mais en partie seulement, car nous sentions que les choses étaient allées au-delà des frasques d'un vilain petit garçon. Je ne fus pas sûre sur le moment de vouloir parler avec lui et dis à Vanda que j'en déciderais seulement quand nous serions en Inde.

Réfléchissant à tout cela durant le long vol, je pensai qu'on n'avait rien à perdre à essayer encore une fois de le toucher et que ce serait beaucoup plus facile de le voir en Inde qu'à Ojai.

A notre arrivée à Delhi, j'obtins le numéro de téléphone de son hôtesse, Pupul Jayakar, par un ami commun. Elle reçut mon appel chaleureusement et alla demander à Krinsh s'il aimerait nous voir. Nous fûmes invités à déjeuner le jour suivant.

Jimmy et moi fûmes introduits dans une pièce vaste et claire, meublée avec simplicité et goût avec, ici et là, des objets d'art indien anciens de grande beauté. Un moment plus tard, Krinsh entra, habillé à l'indienne. Il était plus frêle qu'en 1974, la dernière fois où je l'avais vu. Il avait perdu ses cheveux sur le sommet de son crâne et dissimulait cette large calvitie sous de longues mèches qu'il ramenait vers l'avant, dans un style qui me parut vraiment bizarre. Il avait toujours été coquet, cependant cela me surprit que cette calvitie pût être un tel problème pour lui maintenant. Bien plus grave était son problème de dents ou de gencives, qui affectait sa diction. Le tremblement de ses mains n'était pas nouveau mais était plus prononcé. Je vis des larmes dans ses yeux tandis il me serrait contre lui puis se reculait pour me regarder et me demander : « Es-tu encore Kittums ? » Ce à quoi je répondis tout à fait instinctivement : « Es-tu encore Krinsh ? » Il sembla saisir ce que je voulais dire, eut un demi-sourire et nous nous assîmes tous les trois après qu'il eut aussi chaleureusement salué Jimmy. Il parla de ceci et cela, rien de personnel, jusqu'à ce que nous fussions invités à passer dans la salle à manger. Là, assise à la droite de Krinsh autour d'une table ronde, commença ce que je peux seulement décrire comme son jeu d'ostensible familiarité avec sa favorite du moment. Très petite, j'avais innocemment monopolisé cette position, mais l'avait parfois observée avec d'autres. Je me trouvais à présent de nouveau à cette place privilégiée. Cela consistait pour Krishna à partager de petits morceaux de nourriture de son assiette à la mienne, en s'assurant plutôt deux fois qu'une que j'étais bien servie, et en serrant de temps en temps mon genou ou mon coude pour montrer qu'il était réellement avec moi, intérieurement. Grâce à ses efforts principalement, la conversation se déroulait sans heurts, passant des inventions à la politique entre autres sujets. Assise à la table, me permettant de satisfaire une vieille curiosité à son égard, se tenait Nandini, dont la célèbre beauté subsistait malgré ses cheveux blancs et son visage prenant gracieusement de l'âge. A un certain moment, peut-être pour faire étalage de son ancien style californien relax à mon intention, peut-être dans son propre intérêt pour lui montrer qu'il n'était pas en train de la négliger, Krinsh prit une banane et la lança à Nandini à travers la table. Cela me rappela un

repas, il y a très longtemps à Arya Vihara, au cours duquel ma mère avait envoyé une carotte à travers toute la longue table à Aldous : « Tiens, Aldous, prends une carotte ! » Juste comme Krinsh dit « Tenez, Nandini, prenez une banane ! »

Comme le déjeuner tirait à sa fin, je dis doucement à Krinsh que j'aimerais vraiment discuter juste cinq minutes seule à seul avec lui. Il objecta alors qu'il devait se reposer car il voyait Indira Gandhi dans l'après-midi. « Seulement cinq minutes, Krinsh » insistai-je, pensant tout à coup que c'était peut-être ma seule chance, et pensant aussi avec une telle intensité à mon vieil amour pour lui et au sien pour moi, que s'il était une circonstance où quelqu'un pouvait jamais espérer toucher quelqu'un d'autre, c'était bien celle-ci.

Je ne perdis pas de temps pour en venir au fait. Je lui dis que si son intention était de continuer avec un autre procès, je pensais que c'était, pour lui en premier, une très mauvaise idée – qu'à la fin, il détruirait tout ce qu'il avait essayé de créer. Ses écoles, ses enseignements en pâtiraient tous et on ne se souviendrait plus de lui que pour ses procès contre un homme qui avait consacré sa vie à l'aider.

Je dis, même en admettant qu'il ait raison sur tous les points, ce que je ne croyais pas, mais même *si* – est-ce que ce qu'il était en train de faire valait le coup ? Dans l'intérêt de *quoi* ?

« Kittums... » Il tint mon genou de nouveau, ferma les yeux comme s'il cherchait les bonnes réponses, mais aucune ne vint, seulement des questions.

« Ne penses-tu pas que je passe tout mon temps à y réfléchir ? Penses-tu que je veux tout cela ? »

« Pourquoi alors ? »

Pas de vraies réponses de nouveau.

« Que t'as fait mon père ? As-tu une idée de ce qu'on pense à Ojai, de la manière dont les gens parlent de lui et de ma mère ? »

M'entendant mentionner cette dernière, il secoua mon genou comme pour arrêter mes mots.

« Non, s'il te plaît. »

« Quand Papa a trébuché sur un fil de fer en promenant son chien, quelqu'un proche de toi a dit « Dommage qu'il ne se soit pas cassé le cou, » et quelqu'un d'autre a dit à peu près la même chose quand ma mère a fait une chute, et quand le pauvre Byron Casselberry a eu une attaque

d'apoplexie, ils ont dit que c'était parce qu'il était resté loyal envers Raja. Ils disent ces choses à cause de *toi*. Ils pensent que c'est ce que *tu* veux. C'est toi qui as inspiré ce genre d'attitude. »

« Rajagopal a été impossible avec l'argent, si tu savais seulement... »

« S'il te plaît, dis-moi. »

Il me répéta alors l'histoire que j'avais entendue à Gstaad, dix-sept ans plus tôt.

« Ne peux-tu pas mettre un autre grief sur le tapis depuis tout ce temps ? Tu m'avais dit ça à Gstaad et puis tu m'avais montré tous ces voyageurs chèque qu'il t'avait envoyés. »

« S'il te plaît, ne parlons pas de cela; ça n'a rien à voir avec la question.

« Qu'a-t-il fait d'autre, alors ? Cela te dérange-t-il qu'il publie les séries avec Harper ?

« Non, non, ça, ça va. Laisse-le faire cela. Mais il doit remettre les archives à leur place, là où toi et nous tous pouvons les consulter. »

« Il veut les donner à la Huntington Library. Tout le monde pourrait les y consulter. As-tu quelque chose contre cela ?

« Elles doivent être remises à l'endroit où elles devraient se trouver. » répéta-t-il.

« Est-ce tout ? Est-ce tout ce dont il est question ici ?

« Oui. Je pourrais stopper le procès demain si je le voulais.

« Pourquoi ne le fais-tu pas ? Pourquoi ne rencontres-tu pas mon père seul à seul et n'arrêtes-tu pas les poursuites ? Mais tu ne peux pas lui demander de voir tous ces gens. On l'a humilié trop souvent. Si tu ne veux pas te retrouver seul avec lui, j'offre d'y être, de rester sur une chaise et d'écouter sans rien dire, si tu penses avoir besoin d'un témoin, ou si tu veux simplement que l'entretien se déroule paisiblement. »

Il promit de le faire. Soudain, son visage prit une nouvelle expression, réfléchie, et j'eus bon espoir.

« Krinsh, j'adorerais te voir en Californie, et tu es toujours le bienvenu chez nous, tu peux rester chez nous. Mais s'il te plaît, appelle-*moi*. Je ne peux pas t'appeler, *toi*, et passer par tous ces gens autour de toi. Je ne veux pas me trouver dans cette situation. »

« Je comprends, » dit-il. « Je promets que je t'appellerai quand j'irai à Ojai. »

Il avait l'air lessivé. Nandini apparut dans l'encadrement de la porte. Elle nous avait commandé un taxi. C'était net : on nous mettait dehors. Il me serra très fort dans ses bras et dit « Arrête de parler un petit moment- tiens-toi seulement tranquille, » et puis il quitta la pièce.

Pupul avait disparu et comme nous faisions nos adieux à Nandini, qui semblait très timide et n'avait pas dit un mot de tout le déjeuner, je lui fis cette remarque : « J'ai toujours entendu dire que vous étiez parfaitement belle et vous l'êtes. » Elle eut l'air étonnée et nous suivit jusqu'au taxi avec un large sourire.

Quand Krinsh retourna à Ojai le printemps suivant, il tint sa promesse et me téléphona pour dire qu'il participerait à une réunion avec mon père, mais il ne spécifia pas si ce serait une rencontre privée, ce qui me laissa peu d'espoir qu'il en sorte quoi que ce soit de bon. Krinsh promit de m'en faire connaître le résultat. En fait, ce ne fut pas lui du tout qui organisa la réunion, mais Annie Vigeveno qui avait suggéré qu'elle ait lieu dans sa maison. Comme j'aurais pu le prédire, Raja ne vint pas. Entré chez Annie avec ses administrateurs, Krishna compta tout de suite les chaises avant de s'asseoir et puis demanda : « Où Rajagopal s'assiéra-t-il ? » Annie répondit que Raja venait d'appeler pour dire qu'il ne venait pas, sur quoi Krishna s'en alla furieux.

Krinsh m'appela deux jours plus tard et voici la conversation que je tapai de mémoire immédiatement après.

K :

Je t'appelle parce que j'ai dit que j'appellerais mercredi soir et te dirais ce qui s'est passé dans la réunion. Nous sommes tous allés chez Mrs Vigeveno lundi matin comme prévu. Quand nous sommes entrés dans la pièce, j'ai compté les chaises et ai tout de suite demandé où Raja allait s'asseoir. Mrs Vigeveno dit « Je vais vous expliquer, s'il vous plaît, asseyez-vous. » Je me suis assis et elle a dit que Rajagopal ne viendrait pas. Il n'y eut aucune excuse ou explication. Je me suis tout de suite levé et ai dit qu'il n'y avait rien à discuter s'il n'était pas là et je suis sorti. Mrs Vigeveno a dit que Rajagopal aimerait me parler en tête à tête et je lui ai dit que si c'était le cas, il pouvait me téléphoner directement et arranger cela. Il n'en a rien fait. Je te dis ceci, Kittums, exactement comme c'est arrivé, sans exagération. J'ai essayé dix ans durant de régler cela de toutes les manières que je



pouvais imaginer, j'ai envoyé des lettres...

R

Lui as-tu jamais parlé seul à seul ?

K

Oui. Je suis allé chez lui et il a enregistré toute la conversation. J'ai surpris Mrs Porter en train de vérifier la bande un peu plus tard et c'est ainsi que je le sais. [Ceci eut lieu quelques années auparavant.] On ne fait tout simplement pas ce genre de choses. Ça ne se fait pas. Ce n'est pas un comportement correct. Soit Rajagopal est complètement fou, soit il est malhonnête, soit il plaisante. Il ne veut pas régler la question.

R

Je sais que ce n'est aucune de ces choses-là. C'est affreux de dire des choses comme cela.

K

Je n'en suis pas sûr. Mais j'ai fait ce que j'ai pu. Je ne retournerai pas là-bas. Chaque fois que nous avons pris des dispositions pour une réunion, il trouve une excuse de dernière minute pour ne pas venir.

R

Il se trouve que je sais qu'il était réellement malade, cette fois.

K

Moi aussi ! Je suis sorti du lit pour venir. Je ne le crois pas.

R

Voudras-tu le voir seul à seul s'il t'appelle ?

K

J'y mets une condition catégorique, sinon je refuse.

R

Qu'est-ce ?

K

Les archives doivent être remises à leur place, ce qui était convenu, là où nous pouvons tous les consulter librement.

R

Bien, je suis désolée que ça se termine comme cela. C'est très triste.

K

Il n'y a rien de plus que je puisse faire; j'ai tout essayé.

R

Je ne sais que dire.

K

Il n'y a rien que tu puisses dire. Je ne suis pas en train de te demander de parler à Rajagopal.

R

Non, je ne veux pas me mettre dans cette situation. Quand viens-tu à New York ?

K

La semaine prochaine.

R

Combien de temps seras-tu parti ?

K

Environ dix jours.

R

Nous allons à Wrightwood demain.

K

Il y a de la neige là-bas. Ce sera beau.

R

Aimerais-tu venir ?

K (rires)

Je ne peux aller nulle part. Je suis au lit.

R

Ou bien peut-être quand tu es de retour. Je vais essayer de t'appeler avant que tu partes. Y a-t-il un numéro de téléphone où je peux te joindre dans la soirée ?

K

Je suis chez Mrs— et c'est son numéro personnel. Personne ne peut l'avoir. Elle a ses propres raisons.

R

Très bien, je t'appellerai pendant les heures de bureau. Merci de m'avoir raconté tout cela.

K

Je l'ai fait parce que tu me l'as demandé et que j'ai dit que je le ferai.

Krinsh habitait, en fait, à l'endroit même, Pine Cottage, où ma grand-mère Sophia était restée elle-même autrefois, où ma mère s'était occupée de Nitya et puis de Krinsh lors du premier « Processus ». Ce cottage avait été le home de Krinsh ces 60 dernières années. D'après ce qu'on m'avait dit, il avait été transformé jusqu'à devenir méconnaissable en un domicile luxueux avec des sols carrelés et une cuisine moderne.

Dans cette conversation, qui serait la toute dernière que j'aurais avec Krishna, plusieurs points auraient pu être débattus, mais je ne pensai pas que cela eût aidé en quoi que ce soit. En premier lieu, il avait ignoré la plus importante partie de mon appel à la réconciliation qui était qu'il voie Raja seul à seul. Il n'avait fait aucun effort en ce sens, contrairement à ce qu'il avait promis. Attendre que Raja l'appelât n'était pas la même chose. Raja avait été humilié trop souvent par le passé en rencontrant Krishna en présence de ses administrateurs.

Un jour où ils étaient tous allés inspecter les archives comme la décision de justice leur en donnait le droit, Raja avait tendu la main à Krishna et demandé qu'ils se pardonnent et soient amis, Krishna avait répondu « Tu fais pénitence d'abord avant de demander mon amitié » et, snobant la main tendue, il était sorti d'un pas décidé avec son groupe derrière lui. Beaucoup jugeront cette histoire incroyable, mais par chance, Raja avait ses propres témoins, et je n'ai personnellement aucun mal à la croire après mes conversations avec Krishna et avoir perçu la haine dans sa voix quand il prononçait le nom de Raja.

Si, comme le prétendait et le répétait Krishna, il voulait que les archives fussent mises à la disposition de tous, en quoi leur dépôt à la Huntington Library le dérangeait-il ? Une partie avait déjà été expédiée, mais, suite aux accusations portées lors du dernier procès, la Huntington Library était devenue assez légitimement méfiante et hésitait à en accepter davantage. Ce que voulait réellement Krishna ne faisait aucun doute : pouvoir détruire ces papiers qu'il jugeait susceptibles de nuire à son image.

Rosalind décida de faire un dernier effort. Elle redoutait encore d'aller au tribunal et de voir toute sa vie privée mise à nu, ayant toujours su que c'était cela, et rien de moins, que signifiait un procès.

Le 8 juin 1983, elle écrivit un compte-rendu complet et détaillé sur sa liaison avec Krishna, incluant les avortements, la fausse couche et le

comportement de Krishna dans ce qui s'était passé en Inde, et elle l'envoya sous pli scellé à Vanda à Gstaad en lui demandant de prier Krishna d'ouvrir l'enveloppe lui-même, de lire la lettre en présence de Vanda sans la montrer à personne et de la déchirer aussitôt après. Elle espérait que s'il lisait ses explications et réalisait que celles-ci risquaient d'être portées à la connaissance du public dans un procès, peut-être Krishna reprendrait-il ses esprits.

Vanda répondit le 6 juillet de Gstaad.

Chère Rosalind,

Ce matin, j'ai donné ta lettre à K. Il a dit que « c'était trop long », mais il l'a lue presque en entier. Ensuite, il l'a donnée à lire à Mrs—en disant qu'il y avait des choses concernant la fondation qu'elle devait connaître.

Dans l'après-midi, il l'a déchirée devant moi.

Le 22 décembre 1983, je me tenais dans le bureau de mon mari quand un étranger frappa à la porte et me fourra une enveloppe dans la main. C'était une citation à comparaître de la part des avocats de Krishna, m'ordonnant de me présenter pour faire une déposition et d'apporter tous les enregistrements ou mémos de conversations téléphoniques entre Krishnamurti et moi concernant mon père. Ceci, plus que n'importe quel autre événement antérieur, me fit réaliser que nos vies avaient cessé d'être privées et qu'on nous avait poussés de force dans une arène impersonnelle. Un an et demi s'était écoulé depuis ma dernière conversation téléphonique avec Krinsh. J'étais au courant de la lettre que ma mère lui avait envoyée et savais qu'aucune réponse ne lui avait été faite. Si Krishna essayait de nier sa liaison de près de 30 ans avec Rosalind et sa responsabilité dans ses grossesses, ou s'il essayait de dire qu'elle l'avait séduite avec la bénédiction de Raja, et que c'était fini depuis longtemps, ses lettres à ma mère couvrant une période de 25 ans démontreraient le contraire sans conteste. Mais il ne vint probablement pas à l'esprit de Krishna que Rosalind avait gardé ces lettres. Elle et moi étions les seules à les avoir lues à l'époque.

Soudain, à l'automne 1983, les adversaires de Raja retirèrent leurs plaintes, mais en se réservant le droit de constituer un autre dossier et de réattaquer à l'avenir. Rosalind crut que sa lettre avait finalement eu l'effet désiré d'amener Krishna et ses associés à renoncer au procès. Elle savait que Krishna avait permis à des tiers de lire ce qu'elle lui avait écrit et que

sa lettre pouvait même avoir été copiée dans le but d'en mésuser ultérieurement. Elle savait aussi que la menace d'un procès où mensonges et vérités sur toute son existence, ainsi que sur celles de Krishna et de Raja, pourraient être déversés dans une salle d'audience, était seulement suspendue. Ce fut ce qui l'amena à me permettre d'utiliser ses souvenirs et ses lettres dans ce livre. Elle pensait que puisque c'était Krishna qui avait déclenché la série d'événements à l'origine de l'impasse actuelle, il était temps que sorte toute la vérité et rien que la vérité : terrible et douloureuse décision pour elle, naturellement portée à se sacrifier, comme le savaient si bien ses proches. Elle était pleinement consciente de l'impact que ces révélations pouvaient avoir sur ses dernières années. Elle avait essayé de tout son coeur de ne jamais prendre parti entre Krishna et Raja, mais son sens de la justice était le plus fort. Elle risquait d'en souffrir ainsi que Krishna, mais cette considération ne pouvait pas la dispenser d'innocenter publiquement Raja des horribles accusations que Krishna avait lancées contre lui.

Rosalind avait essayé de se libérer de ses liens avec les deux hommes et de suivre sa propre voie. Elle avait partagé leur vie, mais elle avait maintenant l'impression qu'il s'agissait d'une autre vie que la sienne et d'une autre personne qu'elle. Il n'empêche : les circonstances la forçaient à revenir sur ses sentiments et ses actions passés et à les clarifier. Elle avait réussi à se libérer de la colère et du chagrin, le passé était presque enterré et elle voulait la paix, mais plus encore la vérité.

Raja, finalement brisé par 15 années de harcèlement, mais fermement soutenu par ses administrateurs, déposa plainte contre Krishna et ses associés pour avoir été diffamé et avoir subi deux procès antérieurs sans fondement, plus beaucoup d'autres chefs d'accusation.

Mes deux dernières conversations avec Krishna, celle à Delhi et celle au téléphone, m'avaient convaincue que la base de toutes les actions de Krishna contre Raja était sa peur de ce que contenaient les archives, de ce qui arriverait à son image publique si lettres et déclarations écrites de sa main voyaient jamais le jour. Il souhaitait prendre le contrôle de ses archives par tous les moyens qui s'avéreraient nécessaires. Il ne semble pas lui être venu à l'esprit que la vie entière de Raja avait été consacrée à sa protection, et que s'il y avait une chose que Raja n'avait jamais eu l'intention de faire, c'était de le blesser et de lui nuire, de quelque manière que ce fût. Cela avait pris près de 20 ans de souffrances à Raja pour enfin bouger et se protéger lui-même contre Krishna et ses scandaleuses accusations. Jusqu'au seuil de ce dernier procès, il essaya encore d'obtenir un arrangement.

Quand j'appris les termes de l'arrangement qu'il proposait, je pensai que mon père était prêt à conclure la paix en payant le prix fort. Il se sentait fatigué et vieux et il ne voulait pas d'un procès qui, s'il l'avait gagné, aurait forcé Krishna et ses partisans à retirer toutes leurs plaintes et à promettre de ne jamais rouvrir les hostilités, exactement ce que le juge avait ordonné dans le premier jugement de 1974. Il aurait aussi dévoilé la vie de Krishna dans tous ses détails. Je me demandai si mon père n'en était pas encore à trouver inconcevable d'abandonner Krishna même si c'était sa seule chance de se sauver personnellement. Je réalisai qu'il était, non un combattant ou un destructeur, mais un Vaishnavite, dans le vrai sens hindou du terme, un être participant de la nature de Vishnou le conservateur, pour qui rien n'est plus important que la droiture et le *dharma* [devoir]. On l'avait poussé à aller contre sa nature profonde et peut-être calerait-il au dernier moment.

Il y a ceux qui pouvaient aussi voir Krishna sous ses multiples aspects, en termes hindous, comme un *Shivaïte* : Shiva Nataraj, Dieu Seigneur de la Danse et Créateur, et aussi Shiva le Destructeur. Dans la tradition tantrique, il est réaliste et même bon qu'existent ces différents aspects. C'est la réalité de l'univers. Aussi difficile à admettre que cela puisse être pour les plus puritains d'entre nous, la sexualité et même le désir charnel chez les dieux et chez les yogis font bel et bien partie, à titre transitoire, de cette réalité. Krishna, néanmoins, refusait d'être associé à aucune de ces traditions. Il préférait se voir comme un homme à cheval sur deux traditions ou qui avait réussi à s'affranchir des héritages culturels de l'Est et de l'Ouest.

En termes occidentaux, comme alternative à la théorie du véhicule ou des personnalités multiples, on pourrait encore dire que Krishna était quelqu'un présentant des aspects fortement différenciés. La question est de savoir à quel degré il était conscient de ces différences.

Krishna avait déclaré avoir perdu la mémoire dans sa jeunesse et prétendait être inconditionné : s'agissait-il là de quelque chose de spontané ou d'un effort délibéré de sa part pour éliminer un passé accablant ? La réécriture de leur histoire personnelle n'est pas rare chez ceux qui ont besoin d'une certaine image publique. Krishna était un enfant pauvre, sous-alimenté, mais pas, comme certains l'ont suggéré, retardé. Il en avait seulement l'apparence. Il avait en fait un esprit exceptionnel et la sorte d'énergie mentale qui apporte puissance et fécondité aux génies qui la possèdent. Il apprit tôt que paraître légèrement crétin ou désarmé était une protection; d'abord contre les traitements abusifs, et plus tard contre les attentes des gens qu'il n'avait aucun désir de satisfaire. Leadbeater eut la perspicacité de percevoir une étincelle en lui et de la nourrir. Krishna reçut une formation intensive qui démarra dans sa propre famille, une formation

qui allait lui être d'une grande utilité tout au long de sa vie. Son autodiscipline dans la stricte observance d'un programme d'entretien de sa forme physique bien défini prolongea probablement son espérance de vie d'environ 50 ans.

En ce qui concerne « le Processus », les interprétations et hypothèses personnelles mèneront à des conclusions diverses et variées. La culture hindoue est imprégnée par l'idéal de *Moksha*, signifiant généralement la transcendance de la différence entre sujet et objet, ou comme l'exprimait Krishna, entre le penseur et la pensée. Et cela, selon certaines définitions, est un état plus permanent que le *samadhi*.

Si le « Processus » de Krishna, comme le nota Leadbeater, ne s'accorde pas clairement avec ce concept, il ne fait aucun doute qu'il remporta un grand succès et permit à Krishna de gagner la dévotion et l'amour d'un certain nombre de femmes. Même sans lui, cependant, Krishna savait comment s'attirer la sympathie et la protection des gens qu'il fallait, de Mrs Besant à Raja et ceux qui leur ont succédé. Il pouvait survivre sans attachements émotionnels profonds (l'amour détaché est une partie intrinsèque de sa philosophie) et facilement substituer une personne à une autre pour satisfaire le besoin d'affection qu'il ressentait à un certain niveau malgré tout. Il devait toujours y avoir quelqu'un (une femme) dont il pouvait se sentir proche, à qui il pouvait parler ou écrire quotidiennement.

Son amour pour Rosalind fut le plus long et peut-être le plus profond de sa vie. Il remontait aux heureuses premières années qu'ils avaient passées à Ojai avec Nitya. Longtemps, Rosalind satisfait tous ses besoins émotionnels. Elle le nourrit, le guérit et l'aima, tout en refusant de le considérer comme quelqu'un de supérieur. Cela affermit et entretint le côté « normal » de sa personnalité - le côté dont il avait besoin pour faire l'expérience de cette vie ordinaire que connaissent la plupart des gens, afin de pouvoir en parler en connaissance de cause. Il fonda une vraie famille avec ma mère et moi, tout en se sentant libre de s'en aller quand bon lui semblait. Il n'était pas responsable de nous, nous ne représentions pas une obligation qu'il était probablement incapable d'accepter. Il ne se sentait pas coupable non plus. Pour se sentir coupable, il faut se sentir responsable. Il lui arriva souvent de s'inquiéter pour nous, mais ce n'est pas la même chose. La responsabilité implique un engagement continu et parfois à long terme. L'inquiétude peut être fortuite et fugace et de ne durer qu'un moment. Ainsi put-il jouir des meilleurs côtés de l'existence humaine ordinaire sans s'embarrasser des moins intéressants, et s'élever lui-même jusqu'à une enviable liberté philosophique.



Aux autres, il inspira le désir de vivre dans la spontanéité, d'être ouverts, de rester en alerte mais sans juger et sans se contraindre ainsi à des choix difficiles. En même temps, lui-même se révéla capable de dresser et exécuter des plans à long terme. Tout au long de sa vie, il traça son chemin vers des buts bien déterminés; il acquit des maisons et des terrains pour des écoles. Il constitua de nouveaux cercles pour remplacer les anciens, sans que le cours de son existence s'en trouve interrompu ou perturbé.

La peur occupait une place centrale dans beaucoup de ses enseignements comme dans sa vie. En présence d'un problème difficile, elle l'amenait trop souvent à la solution enfantine de mentir plutôt que de faire face. Parfois, ses mensonges étaient transparents et sans artifice, et parfois difficiles à percer quand il s'autosuggestionnait pour les rendre plus crédibles. La raison pour laquelle il se sentait menacé par Raja et Rosalind était qu'ils savaient tous les deux qu'il mentait : il l'avait reconnu lui-même devant eux. Son entreprise de démolition de Raja dans le but de le sortir de sa vie relevait d'un calcul à longue échéance. Un moment, il pensa qu'il pouvait contrôler Rosalind et qu'elle se tiendrait à ses côtés envers et contre tout. Il ne se retourna vraiment contre elle qu'après l'avoir vue prendre la défense de Raja lors du premier procès. D'autres personnes avaient noté ses mensonges, mais avaient choisi de fermer les yeux. La plupart des gens autour de Krishna étaient du type dévot, même s'ils s'en défendaient, eux ou lui. En conséquence de quoi ils étaient prêts, et forcés dans la réalité, à croire tout ce qu'il disait ou faisait. Certains interpréteraient même ses actes blessants comme des leçons intentionnellement données pour leur bien.

Krishna possédait presque toutes les séductions (aux yeux des deux sexes mais aussi des enfants et des animaux). Extérieurement, quand il était plus jeune, il était beau, charmant, aimable, physiquement courageux et compatissant. Il pouvait se concentrer intensément sur quelqu'un en particulier et amener cette personne à penser qu'elle était la chose la plus importante dans sa vie à ce moment-là. Il pouvait convaincre, en privé comme en public, qu'il voulait aider, soulager la douleur, guérir, montrer à des gens et à l'humanité en général ce qu'était la liberté. Dans les dernières années, il fut parfois négatif, revêche et critique, mais parfois seulement.

Il avait un don naturel pour le langage, spécialement la poésie, et sa parole distillait brillamment l'essence de sagesse qui lui avait été remise par ses premiers maîtres. Dans sa jeunesse, il fit œuvre de précurseur en pratiquant le type d'iconoclasme qui devait valoir une gloire immédiate aux idoles des années 70.



*CENDRES POUR CENDRES*

L'été 1985, les montagnes de Ojai furent balayées par un immense feu de forêt qui les carbonisa complètement dans leur partie nord-ouest. Sur l'ordre des pompiers, ma mère entassa son chien, Beato, les trois chiens de Beato et un chat dans sa voiture à minuit et prit la direction de la Ojai Valley Inn. Ils furent retardés pendant des heures sur la route; des cendres brûlantes tombaient autour d'eux; ils subirent des températures de plus de 37° C; les chiens étaient affolés. Heureusement, l'auberge où ils se retrouvèrent avec des douzaines d'autres réfugiés put subvenir aux besoins de tous, hommes, femmes, enfants, animaux. Sachant ma mère en sécurité, nous essayâmes d'évacuer mon père dont la maison se situait à seulement quelques blocs de l'incendie, mais il refusa de partir jusqu'à ce que la police lui en intimât l'ordre. Le feu tourna juste alors et recula de lui-même en diminuant de violence.

Un mois plus tard, nous nous rendîmes en voiture dans la Los Padres National Forest pour voir les derniers condors californiens sauvages.

Le brouillard recouvrait les collines; on ne trouvait plus que des cendres grises là où fleurissaient jadis la sauge blanche et noire, le sumac et la manzanita; des souches transformées en rudes chicots de charbon de bois offraient un morne abri à de rares lapins.

La population des condors encore dans la nature avait diminué de plus de cinquante pour cent par rapport à l'année précédente. On les voyait, ces grands oiseaux, s'élever dans les airs et planer au-dessus d'une vallée près du Mont Pinos, à la recherche des carcasses entassées hors de l'autoroute par les quelques personnes qui se démenaient encore pour leur offrir leurs derniers jours de liberté.

Ils vinrent ce jour-là; points noirs dans le champ de nos jumelles pour commencer, puis ailes tachées de blanc pendant qu'ils franchissaient la crête de la colline la plus proche de nous, têtes formant un angle et tendues vers un improbable petit morceau de viande couché dans l'herbe sèche. Des espèces disparaissent chaque jour de la terre, pour ne plus revenir, mais la taille exceptionnelle de ces oiseaux rend leur disparition plus frappante et affreuse. Un sentiment de tragique fatalité nous empoigna en redescendant vers Ojai; le brouillard avait cédé la place à un beau soleil et les ravages de l'incendie se révélaient maintenant à nous dans toute leur horreur. Le changement est inéluctable et juste, et on n'a pas d'autre choix rationnel que

de l'accepter, mais des jours comme celui-ci posent cette question : jusqu'où est-on capable de se résigner ?

Sur fond de ce paysage désolé affluèrent tout à coup des souvenirs de mon enfance à Ojai : nous jouons dans les orangeries de Arya Vihara, Krinsh m'attend à la descente du bus scolaire, caché derrière le mur de pierres. Je pensai au soin avec lequel il m'enseignait les petits mais importants détails de la vie : nouer ses lacets comme il faut, cirer ses chaussures, brosser le chien. Avec l'irruption de tels souvenirs dans le présent, on a encore plus de mal à comprendre comment tant de choses ont pu si mal tourner.

Les termes de l'arrangement étaient toujours en discussion. Finalement, cet hiver-là, Raja admit qu'il était vain de sa part d'espérer faire la paix avec Krishna. Il déposa une requête pour passer devant un jury. Une date de comparution fut fixée pour l'été suivant de 1986. Je savais que je serais témoin et devrais rentrer au printemps pour ce procès, après un autre voyage en Inde.

En janvier, je pris ma voiture pour aller dire au revoir à mon père à Ojai; de petits brins d'herbe perçaient timidement à travers le tapis de cendres grises; des glissements de terrain et des inondations étaient à craindre en cas d'excès de pluie cet hiver.

J'appris que Krinsh venait de rentrer à Ojai et qu'il était malade, mais personne parmi mes connaissances n'avait de détails. J'eus tout à coup envie de le voir, mais je réalisai que, si j'y allais comme cela en cédant à l'impulsion du moment, j'avais peu de chances d'y être autorisée; j'abandonnai l'idée, et partis pour l'Inde.

Nous dépassâmes Madanapalle et poursuivîmes notre route jusqu'à l'école de la Rishi Valley. Krinsh y avait été seulement quelques semaines plus tôt. Ma mère s'y était rendue en sa compagnie il y avait 30 ans et avait marché avec lui au bord de l'eau, vu les grands et vieux blocs de pierre, et parlé avec les élèves. Je voulais voir par moi-même cet endroit dont j'avais toujours entendu dire qu'il comptait parmi les plus ravissants en Inde.

« Krishna est très malade, ils disent qu'il a un cancer, » dit la principale de l'école en nous accueillant, sans avoir aucune idée de qui nous étions. Mais cela aurait-il fait une différence si elle avait su que j'étais la fille de Rajagopal ? Je ne pus en croire mes oreilles. Ses paroles me stupéfièrent. Le cancer était la dernière chose à laquelle j'aurais pensé que Krinsh succomberait – même à 90 ans.

Je quittai Rishi Valley absorbée par mes pensées et coupée du joli paysage verdoyant par un voile lugubre. Il se faisait tard et nous avions un grand nombre de miles à couvrir avant d'atteindre la mer au sud de Madras où nous prévoyions de passer la nuit.

Le jour suivant, nous retournâmes à Adyar après une absence de dix ans. Peu de choses avaient changé. Il y avait davantage de graffitis; les gardiens postés aux portes pour repousser les trouble-fête et les mendiants étaient des mendiants eux-mêmes demandant l'aumône pour acheter du lait pour des nouveaux-nés. On avait l'impression que les murs du sanctuaire s'étaient amincis et que le monde réel gagnait insidieusement du terrain.

Nous étions venus voir Rukmini. Au téléphone le jour d'avant, elle avait dit : « Je vous en prie, venez vite. J'ai quelque chose à vous dire. » Je ne savais pas si la faiblesse de sa voix était due à son état de santé ou à une mauvaise connexion. Aussitôt que je la vis, je sus. Nous la trouvâmes assise sur dans une chaise dans le living room, en train de déjeuner. Ses cheveux blancs pendaient et elle avait l'air très malade.

« Mais elle va mieux, » nous dit sa sœur aînée, Shivakamu. Ces deux sœurs étaient les plus vieilles amies de mon père, pensai-je; il n'avait que 13 ans quand il les avait connues ici à Adyar.

Rukmini m'attira près d'elle et dit : « Vous devez donner un message pour moi à votre père. Je suis trop faible pour lui téléphoner. » Ses traits étaient tirés par la maladie, mais ses yeux, toujours beaux, me regardaient avec intensité.

« Bien sûr, je le ferai, » promis-je.

« Un ami de Krishna –un ami proche, ici en Inde, lui a dit qu'il devait faire la paix avec Rajagopal. Krishna lui a promis de le faire à son retour. Il est très malade, vous savez. Il va bientôt mourir. Il le sait. Il est même venu me voir après 40 ans de séparation. Nous avons eu une rencontre très amicale. Il s'est tenu debout devant le portrait de Leadbeater et a dit « Pax ». Il a fait la paix avec nous tous ici à Adyar et voulait même rendre la Rajghat School aux Théosophes. Il a dit qu'elle venait d'eux et devrait leur être retournée. Il a demandé à mon neveu de la diriger, mais mon neveu ne connaît rien à la direction d'une école. »

Elle fit une pause. Ce long flot de paroles l'avait fatiguée et son souffle s'était fait ténu et hésitant; on sentait ses pauvres poumons à la peine. Mais elle se força à terminer.

« Si Krishna fait un pas vers lui, Raja se montrera-t-il réceptif ? Pouvez-vous lui demander d'être réceptif ? Je pense que ça pourrait être un moment

très propice pour une réconciliation. »

« Je suis sûre qu'il serait réceptif, répondis-je, mais je pense qu'il est peu probable que Krishna fasse un pas vers lui. Je vais cependant appeler mon père ce soir de l'hôtel et lui dire ce que vous avez dit. » Je la serrai contre moi et lui dit que je l'aimais et combien son amitié avait été importante pour mon père.

« Quand vous serez de nouveau assez bien pour voyager, venez en Californie, Rukmini. Je prendrai soin de vous. »

Je mis de nouveau mes bras autour d'elle et nous pleurâmes un peu toutes les deux. « Je vous appellerai demain pour vous dire ce qu'a dit Papa, » promis-je.

De façon inattendue, j'obtins une excellente liaison de Madras à Ojai avec seulement cinq minutes d'attente. Je transmis à mon père chaque mot de ma conversation avec Rukmini. « Remercie-la pour moi et dis-lui que je l'aime, » dit-il. « C'est une très gentille pensée, mais que ça n'arrivera jamais. N'aie pas de faux espoirs. »

« Mais Papa, *si*, et seulement dans ce cas, *si* il t'appelle, le verras-tu ? »

« Bien sûr, mais il ne le fera jamais. »

« Néanmoins, je t'en prie, fais quelque chose pour moi, » ajoutai-je, « si tu as quelque contact que ce soit avec Krinsh, s'il te plaît, dis-lui que je l'aime et que je voudrais être avec lui maintenant. Sais-tu à quel point il est malade ? »

« Je ne sais rien, » répondit mon père. « Il y a toutes sortes de rumeurs, c'est tout. » Je répétais ces mots à Rukmini le jour suivant et nous quittâmes Madras pour un long trajet en remontant la côte orientale de l'Inde.

Le 22 février, je lus dans le *Calcutta Telegraph* que Krinsh était mort cinq jours plus tôt, le 17 février (à la date d'anniversaire de la naissance de Leadbeater). Il avait dit quelques mois plus tôt qu'il connaissait le jour exact où il mourrait, mais, pour autant qu'on le sache, il n'en avait informé personne.

Je ne m'attendais pas à ce que sa mort fût un tel choc. Le chagrin me submergea, comme si je venais de perdre un parent. Je n'avais jamais réalisé à quel point je le voyais comme cela, un de mes parents, bien qu'il m'ait parfois dit qu'il avait le sentiment que j'étais son enfant. La notice nécrologique fut rédigée par Pupul Jayakar qui avait été avec lui à Ojai quelques semaines avant sa mort. Krinsh lui avait réitéré son espoir que ses enseignements ne seraient pas dénaturés et que les gens garderaient

l'enseignement et oublieraient l'enseignant.

Deux jours plus tard, à New Delhi, je lus que Rukmini était morte. Exactement une semaine après Krinsh.

Comme s'y attendait mon père, Krishna n'avait fait aucune tentative pour entrer en contact avec lui. Peut-être avait-il été trop malade pour essayer, ou peut-être ses proches l'en avaient-ils découragé.

La mort de Krishna n'apporta pas la paix à Raja ni ne régla le conflit qui les avait opposés durant 20 ans. Jusqu'à la veille du procès, Raja chercha à conclure un accord et finalement les administrateurs de la Fondation Krishnamurti signèrent un document de 25 pages destiné à « assurer le règlement de tous différends passés, présents et futurs. »

Le communiqué de presse du procureur général déclara ceci :

les parties Krishnamurti admettent en ce qui concerne les précédentes actions judiciaires que la partie Rajagopal n'a rien fait de mal et n'a commis aucun acte susceptible de donner lieu à des accusations et des plaintes civiles ou criminelles.

Les parties Krishnamurti reconnaissent en plus que les documents qu'elles cherchaient à recouvrer de la partie Rajagopal lors des procès précédents sont, en fait, des documents appartenant à Rajagopal et qui peuvent être gardés par Rajagopal.

La R & K Foundation que Raja avait constituée fut rendue « en l'état » à la Krishnamurti Foundation et celle-ci donna son aval dans l'accord pour « indemniser la partie Rajagopal... et le tenir pour innocent face à toutes les déclarations, plaintes, matières à procès, poursuites... ou allégations de méfaits faites par... tous ayants droit ou successeurs dans les intérêts de Krishnamurti. »

Autrement dit, Raja avait non seulement été reconnu innocent de toutes actions contraires à la loi, mais également fondé à revendiquer la propriété de ses papiers. En plus de cela, ses adversaires passés avaient maintenant admis qu'ils devaient protéger le travail de toute sa vie du risque de futures attaques. Cela eût été une pilule amère à avaler pour Krishna, une pilule à laquelle il avait échappé par hasard.

Un tel règlement eût-il été possible du vivant de Krishna ? Qui sait ? Il est certain que les choses ne se seraient pas bien passées pour lui à la barre des témoins. Rosalind, qui s'y était pourtant bien préparée, se vit également

épargner la peine de comparaître. L'addition est salée : 16 années de litiges et 3 différents procès qu'on a finalement laissé tomber, des centaines de milliers de dollars qui auraient pu être dépensés dans des écoles ou des publications. Quel gaspillage.

La décision de justice imposait une paix difficile à vivre à ceux à qui elle ne laissait d'autre choix que de s'en accommoder, mais elle restait muette sur les causes de dissension, le secret entre ma mère et Krinsh, le comportement incompris de Raja avec Krinsh, les tromperies qui avaient tellement éprouvé sa volonté de pardonner.

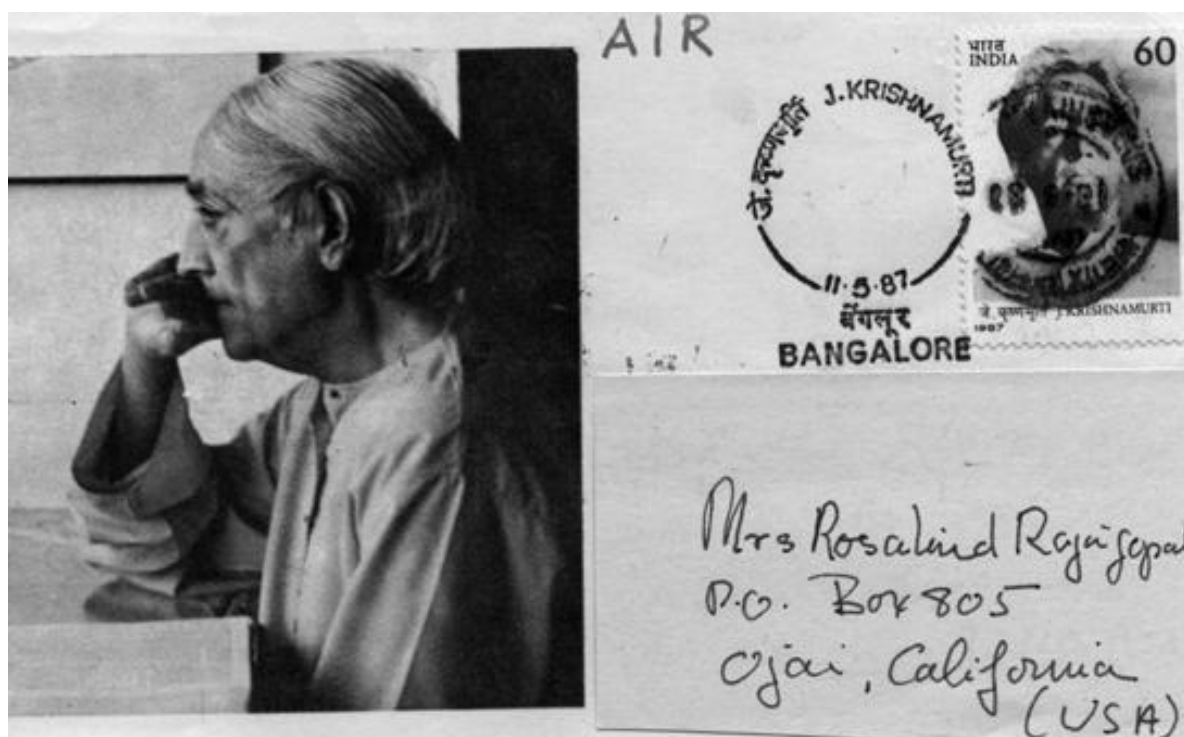
L'arbre à poivre sous lequel Krishna s'était assis un soir d'été en 1922 était encore en vie. Il avait vieilli comme Krishna lui-même. On racontait que Krishna avait voulu y retourner. De nouveau assis là, pensa-t-il à Rosalind et à Nitya restés à l'observer de la véranda la première fois ? A cette façon qu'avait Rosalind de lui tenir la tête pour calmer sa douleur ? Des rumeurs circulaient sur ses derniers jours et agitaient les esprits dans la vallée. Avait-il vraiment demandé si de vieux amis du passé s'étaient enquis de lui ? Aurait-il accepté de les recevoir s'ils étaient venus ? On disait qu'il avait prononcé quelques mots avant sa mort, qu'il voulait voir enregistrés sur bande magnétique. Il fit référence à une immense énergie et intelligence qui avaient utilisé son corps pendant la plus grande partie de sa vie, qui partirait quand son corps partirait et que des centaines d'années s'écouleraient avant qu'elle revienne. Il dit que personne n'avait vécu ses enseignements et qu'ainsi personne ne connaîtrait cette conscience.

En imaginant qu'il ait effectivement déclaré quelque chose de ce genre, doit-on comprendre qu'il était là en train de creuser les fondations du temple qui, selon ce qu'il avait prédit en 1927, allait être construit autour de lui après sa disparition ? Il disait qu'il ne le permettrait jamais de son vivant. Où était-il en train d'opérer une sorte de fondu enchaîné arrière vers ses plus anciens souvenirs d'enfance – entendant la voix de sa mère lui dire qu'il était né pour devenir un grand personnage ? Comme il l'aurait voulu, c'est à chacun d'entre nous de trouver sa propre réponse à cette question et à bien d'autres encore.

Quelques mois plus tard, j'eus une lettre de Shivakamu. Un tiers des cendres de Krishna étaient arrivées en Inde et leur neveu, à elle et Rukmini, les avait dispersées dans le Gange avec celles de Rukmini. Le corps n'est plus, et c'est l'avenir qui nous dira ce qui restera du mythe et des enseignements. Un début d'immortalisation a déjà eu lieu. Récemment, ma mère ouvrit sa boîte à lettres et tomba sur un portrait de Krinsh vu de profil



de 10 centimètres de côté et un de pleine face sur un timbre de 60 paisa, le tout sur une lettre commémorative indienne. Cet hommage profane lui aurait-il plu ?



77. Krishna sur une lettre commémorative indienne

Je me souviendrai de lui en chemise et pantalon blue-jeans; son visage plein d'éclats de rire sous le large chapeau de paille, balançant des bouses de vache sur le tas de fumier ou soignant ses roses avec un égal entrain.

Il apporta amour et bonheur à nos vies, aussi bien que désunion et chagrin.

A Krinsh, je suis reconnaissante pour beaucoup de choses. Dès ma plus tendre enfance, il m'enseigna à être libre de la recherche désespérée de respectabilité et de sécurité, de gourous, maîtres et idéologies. J'appris de lui que les comparaisons et les étiquettes mènent aux préjugés et au malheur, et le conformisme à de médiocres imitations, qu'il ne peut pas y avoir de liberté là où il y a culpabilité et peur. Il me libéra de lui et m'enseigna à ne pas avoir peur d'aller sans but dans un pays sans chemin.

# Table of Contents

[Vies dans l'Ombre avec J. Krishnamurti](#)

[Contents](#)

[PRÉFACES](#)

[REMERCIEMENTS](#)

[INTRODUCTION LE JARDIN DE SAUGE](#)

[PREMIÈRE PARTIE: PREMIÈRES ANNÉES](#)

[1 LES ÂÎNÉS](#)

[2 LE VÉHICULE](#)

[3 LE VÉHICULE PREND LE VOLANT](#)

[4 LA NOUVELLE DÉCOUVERTE](#)

[5 DE RETOUR SUR LE SENTIER](#)

[6 LA CALIFORNIE](#)

[7 LE « PROCESSUS »](#)

[8 PROBLÈMES SUR LE SENTIER](#)

[9 UN VIRAGE À GAUCHE](#)

[10 CONTOURNER LES MAÎTRES](#)

[11 SUR LA VOIE](#)

[12 LE PAYS SANS CHEMIN](#)

[DEUXIÈME PARTIE: SOUVENIRS PERSONNELS](#)

[13 UN COUCOU DANS LE NID D'UN AUTRE](#)

[14 ENFANCE DANS LE JARDIN DU SAGE](#)

[15 AU-DELÀ DU JARDIN](#)

[16 SAGES ET OMBRES](#)

[17 UN JARDIN DE PAIX DANS UN MONDE EN GUERRE](#)

[18 WRIGHTWOOD](#)

[19 UNE ÉCOLE EST NÉE](#)

[TROISIÈME PARTIE: LE DÉNOUEMENT](#)

[20 L'OMBRE S'ÉPAISSIT](#)

[21 LA LETTRE](#)

[22 CHANDELLES DANS LA TEMPÊTE](#)

[23 EXIT LES PETITES CHANDELLES](#)

[24 L'INDE REVISITÉE](#)

[25 EXILÉ](#)

[26 UN MORATOIRE](#)

[27 UNE MAISON DIVISÉE](#)

[28 UN NOUVEAU CERCLE DANS L'OMBRE](#)

[29 LES ROUAGES DE LA JUSTICE](#)

[30 CENDRES POUR CENDRES](#)